This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

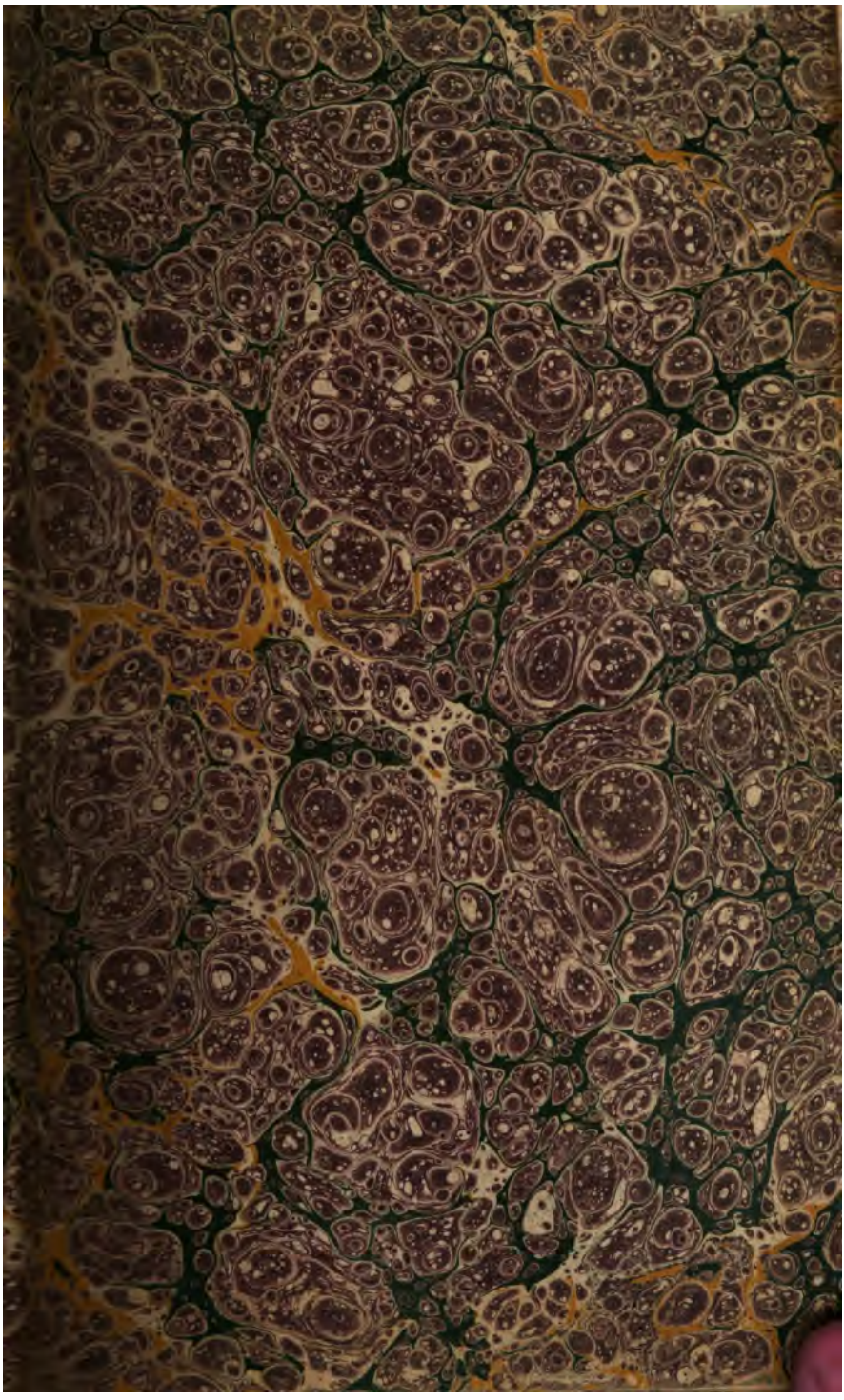
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD



Vet. Fr. III B. 4233

B. 55 f

EPHEMERIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES

ET RELIGIEUSES.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

ÉPHÉMÉRIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES

ET RELIGIEUSES,

PRÉSENTANT, POUR CHACUN DES JOURS DE L'ANNÉE, UN TABLEAU DES ÉVÉNEMENS REMARQUABLES QUI DATENT DE CE MÊME JOUR DANS L'HISTOIRE DE TOUS LES SIÈCLES ET DE TOUS LES PAYS, JUSQU'AU 1er JANVIER 1812.

Et quo sit facto quæque notata die.
OVID. *Fast.*

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

PARIS,

Chez { LE NORMANT, Libraire, rue de Seine, n°. 8.
{ H. NICOLLE, Libraire, même rue, n°. 12.

1812.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 OCT 1986
OF OXFORD
LIBRARY

ÉPHÉMÉRIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES,

ET RELIGIEUSES.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE MOIS DE SEPTEMBRE.

Le nom de *Paophi*, que ce mois portoit chez les Égyptiens, et celui de *Boedromion*, que les Grecs lui avoient donné, étoient l'un et l'autre une allégorie de la station du soleil dans ce mois de l'année, c'est-à-dire qu'ils désignoient l'équinoxe.

Ce mois étoit le second de l'année égyptienne, et le troisième dans le calendrier athénien. Romulus lui assigna une autre place; il en fit le septième mois des Romains, et lui donna le nom numérique de septembre, que Numa et César lui conservèrent, lors même qu'ils eurent réformé le calendrier.

Le sénat et les empereurs essayèrent plusieurs fois, dans la suite, de changer le nom de ce mois, comme ils avoient changé ceux de *quintilis* et de *sextilis*: il fut successivement appelé *Tiberius*, du nom de Tibère, *Germanicus*, en l'honneur de Domitien qui avoit adopté ce surnom; *Antoninus*, en l'honneur d'Antonin

le-Pieux; *Herculeus*, pour flatter Commode qui aimoit à prendre le nom et la parure d'Hercule; enfin Tacitus, sous l'empire de Tacite. Mais le nom de *septembre* a prévalu sur toutes les dénominations inventées par la flatterie.

L'Egypte honoroit en ce mois la grossesse d'Isis, grossesse allégorique qui désignoit les semences qu'on venoit de confier à la terre.

Ce mois, à Rome, étoit consacré à Vulcain, dieu des forgerons, à qui le laboureur, dont l'année recommence, est redevable du soc et des autres instrumens nécessaires à l'agriculture. C'étoit aux Ides de septembre que le dictateur, s'il y avoit un, ou un autre premier magistrat, attachoit au Capitole le *clou sacré: Idibus septembris clavum pungat.* On n'est pas d'accord sur le sens et l'origine de cette cérémonie. Rome chrétienne renouvelle cette même cérémonie toutes les fois que le pape fait l'ouverture de l'année sainte, ou d'un jubilé. Cet usage remonte à la plus haute antiquité. Pline nous apprend que les Romains l'avoient reçu des premiers habitans de l'Italie, des Volsiniens, qui plantoient annuellement un clou dans le temple de la déesse Nortia, sans doute pour marquer le nombre des années; car plusieurs nations plaçoient à l'équinoxe d'automne la création de l'univers: de là vient, sans doute, que les Romains célébroient, au 25 de septembre, la fête de Vénus génitrice, devenue le symbole de la puissance qui crée.

C'est à l'équinoxe d'automne que la Grèce célébroit tous les ans les petits mystères, et tous les cinq ans les grands mystères d'Eleusis. (*Voyez* le 5 octobre.)

HISTOIRE.

L'an 1282, *le 1 septembre*, Singulière installation de Maynard, duc de la Carinthie.

Maynard, comte du Tyrol, ayant cédé tous ses droits sur l'Autriche, à l'empereur Rodolphe, reçut en dédommagement le duché de la Carinthie, dans lequel il fut installé à Clagenfurt, suivant une ancienne coutume, dont la singularité mérite d'être remarquée.

Un paysan, suivi d'autres villageois, se plaça sur un monceau de pierres au milieu de la plaine; il avoit à sa droite un bœuf noir et maigre, et à sa gauche une cavale noire et maigre; le nouveau duc s'avança habillé en berger, avec une houlette à la main : « Quel est cet » homme qui s'avance d'un air si fier? » dit le paysan. « C'est le prince qui doit nous gouverner, » lui répondit-on. « Aimera-t-il la justice, et tâchera-t-il de » faire le bonheur de son peuple? » « Oui sans doute. » « Il semble qu'il veut me déplacer de dessus ces » pierres; de quel droit? » A cette troisième question, on lui offrit soixante deniers, le bœuf et la cavale, les habits du prince et une exemption de tout impôt : il accepta ces conditions, céda la place à son souverain après lui avoir donné un léger soufflet (1); et étant allé

(1) Les peuples étant originairement libres, quelques uns se donnant des rois ou des chefs, les assujétirent à certaines formalités humiliantes : ils crurent que ce seroit un moyen de prévenir les effets de l'orgueil qu'inspire la toute-puissance, et d'empêcher leurs nouveaux maîtres d'oublier qu'ils n'étoient que des hommes.

au ruisseau voisin, il rapporta dans son bonnet, de l'eau, qu'il présenta à boire à M. le duc Maynard. (Essais de Saint-Foix.)

L'an 1503, *le* 1 *septembre*, Retour de Vasco de Gama à Lisbonne.

Vasco de Gama s'est immortalisé par la découverte du passage aux Indes-Orientales, par le cap de Bonne-Espérance. Le roi don Emmanuel l'avoit envoyé dès l'année 1493 dans les Indes, pour les reconnoître; il courut toute la côte orientale de l'Afrique, descendant en divers lieux pour tenter de faire alliance avec les rois; il se conduisit de même sur la côte orientale de l'Inde; mais il ne trouva de favorables dispositions que dans le roi de Mélinde, dont il ramena un ambassadeur en Portugal: à son retour, il fut créé amiral des mers des Indes, de Perse et d'Arabie; titre que ses descendans ont conservé jusque dans ces derniers tems. Gama partit pour la seconde fois, le 10 février 1502, et, après avoir vengé les insultes qu'il avoit reçues dans son premier voyage, et battu plusieurs flottes des princes barbares, il revint avec treize vaisseaux chargés de richesses, le 1 septembre 1503. Pour immortaliser cette heureuse expédition, don Emmanuel fit bâtir le superbe monastère de Bellem, honora Gama du titre de DON, pour lui et pour sa postérité, et le créa grand de Portugal.

L'an 1701, *le* 1 *septembre*, Victoire du prince Eugène, à Chiari, sur les Français.

Après le combat de Carpi (1), le maréchal de Catinat ayant été obligé de reculer derrière l'Oglio, les courtisans, et surtout ceux qui espéroient commander à sa place, firent regarder cette retraite comme l'opprobre du nom français: le maréchal de Villeroi persuada qu'il répareroit l'honneur de la nation; il parloit avec une grande confiance; le monarque l'aimoit, et le présomptueux favori alla donner des ordres au vainqueur de Staffarde et de la Marsaille.

Le nouveau général, à son arrivée, ordonne d'attaquer le prince Eugène au poste de Chiari, près de l'Oglio; les officiers-généraux lui observèrent que les retranchemens en étoient inabordables, qu'on ne gagneroit rien en le prenant, et que si on le manquoit, on perdroit la réputation de la campagne: Villeroi persiste, et envoie un aide-de-camp ordonner de sa part au maréchal de Catinat de commencer l'attaque. Catinat se fit répéter l'ordre trois fois; puis se tournant vers les officiers qu'il commandoit: « Allons donc, » dit-il, messieurs, il faut obéir. » On marcha aux retranchemens. Catinat chercha à se faire tuer: il fut blessé; mais tout blessé qu'il étoit, voyant les troupes

(1) La succession à la couronne d'Espagne ayant rallumé la guerre en Europe, le prince Eugène, à la tête de 30,000 Impériaux, pénétra en Italie, et le 9 juillet 1701, il força auprès du Canal-Blanc le poste de Carpi, mal défendu par Saint-Fremont, ennemi secret de Catinat.

entierement rebutées (1), et le maréchal de Villeroi ne donnant point d'ordre, il fit la retraite : après quoi il quitta l'armée, et vint à Versailles rendre compte de sa conduite, sans se plaindre de personne.

L'an 1715, *le* 1 *septembre*, Mort de Louis XIV, surnommé le *Grand*, soixante-sixième roi de France.

Depuis quelques mois, le roi dépérissoit à vue d'œil ; cependant le 9 août, il courut encore le cerf dans sa calèche, qu'il mena lui-même. Le dimanche 11 il tint conseil, et se promena ensuite dans les jardins de Trianon ; mais il en revint si abattu, que ce fut sa dernière sortie. Le mardi 15, il fit effort pour donner audience de congé à l'ambassadeur de Perse : il ne cessa de s'habiller que le 19 ; mais il continua jusqu'au 23 de tenir conseil, de travailler avec ses ministres, et de manger en présence des courtisans qui avoient les entrées. Les soirs, madame de Maintenon, les dames familières de Caylus, d'O, de Dangeau et de Lévi, les légitimés, le chancelier et le maréchal de Villeroi se rendoient chez le roi où il y avoit concert : cela dura jusqu'au 25, jour de Saint-Louis.

Le 25, jour de la Saint-Louis, sur les sept heures du soir, les musiciens s'arrangeoient déjà pour le concert, lorsque le roi se trouva mal : on les fit sortir, et l'on appela les médecins qui jugèrent qu'il étoit

(1) Catinat, après une charge infructueuse, rallioit encore les troupes. « Où voulez-vous que nous allions, lui dit un » officier, à la mort? » « Il est vrai, répond Catinat, la mort » est devant nous, mais la honte est derrière. »

tems de faire recevoir au roi les sacremens. Tellier vint aussitôt le confesser ; et, sur les onze heures, le cardinal de Rohan et le curé de la paroisse arrivèrent, et l'on administra au roi le viatique et l'extrême-onction.

Cette cérémonie achevée, le roi fit venir le duc d'Orléans, et lui parla bas environ un quart-d'heure.

Le duc d'Orléans prétendit depuis que le roi, en lui témoignant autant d'amitié que d'estime, l'avoit assuré qu'il lui conservoit tous les droits de sa naissance, lui avoit recommandé la royauté et la personne du roi futur, et avoit ajouté : « S'il vient à manquer, vous » serez le maître, et la couronne vous appartient. J'ai » fait les dispositions que j'ai crues les plus sages ; mais » comme on ne sauroit tout prévoir, s'il y a quelque » chose qui ne soit pas bien, on le changera. » Ce qu'il y a de sûr, c'est que personne n'entendit un mot de ce que dit le roi. Le lendemain 26, le roi, après la messe, fit approcher de son lit les cardinaux de Rohan et de Billi, en présence de madame de Maintenon, du père Tellier, du chancelier, du maréchal de Villeroi, et des officiers du service intérieur : « Je » meurs, dit-il (en s'adressant aux deux prélats) ; » dans la foi et la soumission à l'Eglise : je ne suis pas » instruit des matières qui la troublent, je n'ai suivi » que vos conseils, j'ai fait uniquement ce que vous » avez voulu : si j'ai mal fait, vous en répondrez » devant Dieu que je prends à témoin. » Les deux cardinaux ne répondirent que par des éloges sur sa conduite : il étoit destiné à être loué jusqu'au dernier instant de sa vie.

Le moment d'après, le roi dit : « Je prends en-

» core Dieu à témoin que je n'ai jamais haï le cardinal » de Noailles ; j'ai toujours été fâché de ce que j'ai » fait contre lui, mais on m'a dit que je le devois » faire. » Là-dessus, Blouin, Fagon et Maréchal se demandèrent à demi-haut : « Ne laissera-t-on pas voir » au roi son archevêque, pour marquer la rétractation ? » Le roi, qui les entendit, déclara que, loin d'y avoir de la répugnance, il le désiroit, et ordonna au chancelier de faire venir l'archevêque, « si » ces messieurs (dit-il en regardant les deux cardinaux) n'y trouvent point d'inconvénient. » Il ne s'en trouvoit que trop pour eux : le moment étoit critique, et la réponse embarrassante : laisser le vainqueur de l'hérésie mourir entre les bras d'un hérétique, étoit d'un si grand scandale à leurs yeux ! Ils se retirèrent dans l'embrâsure d'une fenêtre pour en délibérer avec le confesseur, le chancelier et madame de Maintenon. Tellier et Billi jugèrent l'entrevue fort dangereuse, et la firent juger telle à madame de Maintenon; Rohan et le chancelier, portant leurs vues dans l'avenir, ne contredirent ni n'approuvèrent ; et tous se rapprochant du lit, recommencèrent leurs éloges sur la délicatesse de conscience du roi, et lui dirent que cette démarche pourroit exposer la bonne cause au triomphe de ses ennemis ; qu'ils approuvoient cependant que l'archevêque pût venir, s'il vouloit donner sa parole au roi d'accepter la constitution.

Le timide prince se soumit à leurs avis, et le chancelier écrivit en conséquence à l'archevêque. Noailles sentit douloureusement ce dernier trait de ses ennemis, répondit avec respect, mais n'accepta pas les conditions, et ne put voir le roi.

Dès lors ce ne fut qu'un ingrat, un rebelle, et l'on n'en parla plus, afin que le roi mourût en paix.

Dans la même matinée, le roi se fit amener le dauphin par la duchesse de Ventadour, et lui adressa ces paroles :

« Mon cher enfant, vous allez être bientôt roi » d'un grand royaume : ce que je vous recommande » le plus fortement, est de n'oublier jamais les obli- » gations que vous avez à Dieu... Souvenez-vous que » vous lui devez tout ce que vous êtes... Tâchez de » conserver la paix avec vos voisins.

» J'ai trop aimé la guerre : ne m'imitez pas en » cela, non plus que dans les trop grandes dépenses » que j'ai faites.

» Prenez conseil en toutes choses, et cherchez à » connoître le meilleur, pour le suivre toujours.

» Soulagez vos peuples le plus tôt que vous pourrez, » et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir » faire moi-même.

» N'oubliez jamais les grandes obligations que vous » avez à madame de Ventadour. Pour moi, Madame » (en se retournant vers elle), je suis bien fâché de » n'être plus en état de vous en marquer ma recon- » noissance. »

Il finit en disant à M. le dauphin : « Mon cher » enfant, je vous donne de tout mon cœur ma bé- » nédiction » ; et il l'embrassa ensuite deux fois avec de grandes marques d'attendrissement.

La duchesse de Ventadour voyant le roi s'attendrir, emporta le dauphin ; le roi fit entrer successivement les princes et les princesses du sang, leur parla à tous ; mais séparément au duc d'Orléans et

aux légitimés qu'il fit venir les premiers. Il remercia tous ses officiers domestiques des services qu'ils lui avoient rendus ; il leur recommanda le même attachement pour le dauphin.

L'après-dîner, le roi s'adressant à tous ceux qui avoient les entrées, leur dit : « Messieurs, je vous » demande pardon du mauvais exemple que je vous » ai donné. J'ai bien à vous remercier de la manière » dont vous m'avez toujours servi, de l'attachement » et de la fidélité que vous m'avez marqués ; je suis » bien fâché de n'avoir pas fait pour vous tout ce que » j'aurois bien voulu. Je vous demande pour mon » petit-fils la même application et la même fidélité » que vous avez eues pour moi ; j'espère que vous » contribuerez tous à l'union, et que si quelqu'un » s'en écartoit, vous aideriez à le ramener. Je sens » que je m'attendris, et que je vous attendris aussi ; je » vous demande pardon. Adieu, Messieurs, je compte » que vous vous souviendrez quelquefois de moi. »

Le mardi 27, le roi n'ayant auprès de lui que madame de Maintenon et le chancelier, se fit apporter deux cassettes dont il fit tirer et brûler beaucoup de papiers, et donna pour les autres ses ordres au chancelier : il fit ensuite appeler son confesseur ; et, après lui avoir parlé bas, il fit venir le comte de Pontchartrain, et lui ordonna d'expédier l'ordre de porter son cœur aux Jésuites, et de l'y placer vis-à-vis celui de Louis XIII son père.

Ce fut avec le même sang-froid qu'il fit tirer d'une cassette le plan du château de Vincennes, et l'envoya au grand maréchal des logis, pour faire préparer les logemens de la cour, et y conduire *le jeune roi ;* ce

furent ses termes. Il lui arriva même quelquefois de dire : *Dans le tems que j'étois roi ;* puis s'adressant à madame de Maintenon : « J'avois toujours ouï-dire » qu'il est difficile de mourir ; je touche à ce dernier » moment, et je ne trouve pas cette résolution si pé- » nible. » Madame de Maintenon lui dit que ce moment étoit effrayant, quand on avoit de l'attachement au monde, et des restitutions à faire. » Je ne dois, » comme particulier (reprit le roi), de restitution à » personne ; pour celles que je dois au royaume, j'es- » père en la miséricorde de Dieu. Je me suis bien con- » fessé : mon confesseur veut que j'aie une grande » confiance en Dieu ; je l'ai toute entière. » Quel garant que le père Tellier pour la conscience d'un roi ! Le mercredi 28, le roi, s'entretenant avec son confesseur, aperçut dans la glace deux domestiques qui pleuroient au pied de son lit : « Pourquoi pleurez- » vous (leur dit-il), m'avez-vous cru immortel ? Mon » âge a dû vous préparer à ma mort. » Puis regar- dant madame de Maintenon : « Ce qui me console de « vous quitter, c'est l'espérance que nous nous re- » joindrons bientôt dans l'éternité. » Elle ne répondit rien à cet adieu, qui parut lui répugner beaucoup. « Bolduc, premier apothicaire, m'a assuré, dit Duclos, » qu'elle avoit dit en sortant : *Voyez le rendez-vous qu'il* » *me donne; cet homme n'a jamais aimé que lui.* » Ce propos que je ne garantirai pas, parce que les » principaux domestiques ne l'aimoient point, seroit » plus de la veuve de Scarron que d'une reine. » Quoi qu'il en soit, madame de Maintenon alla tout de suite à Saint-Cyr, comptant y rester.

Un empirique de Marseille, nommé Lebrun, se

présenta avec un élixir qu'il annonçoit comme un remède contre la gangrène, qui faisoit beaucoup de progrès à la jambe du roi. Les médecins, n'espérant plus rien de son état, lui laissèrent prendre quelques gouttes de cet élixir, qui parut le ranimer; mais il retomba bientôt : on lui en présenta une seconde prise, en lui disant que c'étoit pour le rappeler à la vie. « A la vie, ou à la mort (dit-il en prenant le » verre) tout ce qu'il plaira à Dieu. » Il demanda ensuite une absolution générale à son confesseur.

Depuis que le roi s'étoit alité, la cour se rapprochoit sensiblement du duc d'Orléans : bientôt la foule avoit rempli son appartement; mais le jeudi le roi ayant paru se ranimer, ce mieux apparent fut si exagéré, que le duc d'Orléans se trouva seul.

Le roi s'étant aperçu de l'absence de madame de Maintenon, en montra du chagrin, et la demanda plusieurs fois : elle revint aussitôt, et lui dit qu'elle étoit allée unir ses prières à celles de ses filles de Saint-Cyr.

Le lendemain 30, elle demeura auprès du roi jusqu'au soir, que, lui voyant la tête embarrassée, elle passa dans son appartement, partagea ses meubles entre ses domestiques, et retourna à Saint-Cyr d'où elle ne sortit plus.

Depuis ce moment le roi n'eut que de légers instans de connoissance, et passa ainsi la journée du samedi 31. Sur les onze heures du soir, le curé, le cardinal de Rohan et les ecclésiastiques du château vinrent dire les prières des agonisans. Cet appareil rappela le mourant à lui-même; il répondit d'une voix forte aux prières; et reconnoissant encore le car-

dinal de Rohan, il lui dit : « Ce sont les dernière » grâces de l'Eglise. » Il répéta plusieurs fois : « Mon » Dieu, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir », et tomba dans une agonie qui se termina par la mort, le dimanche 1er septembre, à huit heures du matin.

« Quoique la vie et la mort de Louis XIV aient été » glorieuses, dit Voltaire, il ne fut pas aussi regretté » qu'il le méritoit. L'amour de la nouveauté, l'ap- » proche d'un tems de minorité où chacun se figuroit » une fortune, la querelle de la *constitution* qui ai- » grissoit les esprits, tout fit recevoir la nouvelle de » sa mort avec un sentiment qui alloit plus loin que » l'indifférence. Nou savons vu ce même peuple, qui » en 1686 avoit demandé au ciel avec larmes la gué- » rison de son roi malade, suivre son convoi funèbre » avec des démonstrations bien différentes..... Quoi- » qu'on lui ait reproché des petitesses, des duretés » dans son zèle contre le jansénisme, trop de hauteur » avec les étrangers dans ses succès, de la foiblesse » pour plusieurs femmes, de trop grandes sévérités » dans les choses personnelles, des guerres légère- » ment entreprises, l'embrâsement du Palatinat, les » persécutions contre les réformés, cependant ses » grandes qualités et ses actions, mises enfin dans la » balance, l'ont emporté sur ses fautes : le tems qui » mûrit les opinions des hommes, a mis le sceau à sa » réputation ; et, malgré tout ce qu'on a écrit contre » lui, on ne prononcera point son nom sans respect, » et sans concevoir à ce nom l'idée d'un siècle éter- » nellement mémorable. Si l'on considère ce prince » dans sa vie privée, on le voit, il est vrai, trop plein » de sa grandeur, mais affable ; ne donnant point à

« sa mère de part au gouvernement, mais remplis-
» sant avec elle tous les devoirs d'un fils, et observant
» avec son épouse tous les dehors de la bienséance;
» bon père, bon maître, toujours décent en public,
» laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires,
» pensant juste, parlant bien, et aimable avec
» dignité. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1648, *le* 1 *septembre*, Mort de Mersenne.

Marin Mersenne, religieux minime, né en 1588, étudia à la Flèche avec Descartes, et forma avec lui une liaison qui ne finit qu'avec leur vie. Il partagea avec Pascal la gloire de l'invention de la cycloïde. Ce fut un des plus habiles mathématiciens de son tems.

L'an 1715, *le* 1 *septembre*, Mort de Girardon.

François Girardon, sculpteur et architecte, né à Troyes en Champagne l'an 1628, de Nicolas Girardon, fondeur de métaux, eut pour maître Laurent Mazière. Après s'être perfectionné sous François Anguier, il s'acquit une si grande réputation, que Louis XIV l'envoya à Rome pour étudier les chefs-d'œuvre anciens et modernes, avec une pension de mille écus. De retour en France, il orna de ses ouvrages en marbre ou en bronze, les maisons royales. Après la mort de le Brun, Louis XIV lui donna la charge d'inspecteur-général de tous les morceaux de sculpture. Tous les sculpteurs se réjouirent de ce choix. Il n'y eut que le Puget, qui, pour ne pas dépendre de lui, s'éloigna de la capitale, et se retira à Marseille. Les ouvrages les

plus remarquables de Girardon sont : le mausolée du cardinal de Richelieu, qu'on voyoit autrefois dans l'église de Sorbonne, et qui est aujourd'hui au Musée des Augustins; la statue équestre de Louis XIV, où le héros et le cheval étoient d'un seul jet : l'enlèvement de Proserpine par Pluton, et les groupes qui embellissent les bosquets des bains d'Apollon, dans le jardin de Versailles. Catherine du Chemin, son épouse, se fit un nom par son talent de peindre les fleurs.

L'an 1720, *le* 1 *septembre*, Mort de Renaudot.

Eusèbe Renaudot, né en 1646, de l'Académie française et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres, se distingua par ses profondes connoissances dans l'histoire ecclésiastique et dans les langues orientales.

C'est à ce savant théologien qu'est adressée la douzième épître de Boileau sur *l'Amour de Dieu.*

Les Mémoires de l'abbé Renaudot sur l'origine de la sphère, sur l'origine des lettres grecques et des divers changemens arrivés dans leur conformation, leur usage et leur valeur ; son explication d'inscriptions trouvées à Palmyre et à Héliopolis, sont des ornemens des premiers volumes de l'Académie des Inscriptions, et prouvent qu'il n'étoit pas moins versé dans l'érudition profane que dans l'érudition ecclésiastique. En 1718, parut son dernier ouvrage sous le titre d'*Anciennes Relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans qui y allerent dans le neuvième siècle.* Après les avoir traduites de l'arabe, il y ajouta une préface historique, des notes et des dissertations sur les mœurs, la police, la philosophie, les antiquités et la religion des Chinois. En

général, il n'est point favorable à cette nation ; il ne reconnoît en elle aucune supériorité dans les sciences humaines, et, selon lui, elle n'a guères d'esprit qu'au bout des doigts.

L'an 1721, *le* 1 *septembre*, Mort de Bacchini, à Bologne.

Benoît Bacchini, né à Parme en 1651, se fit un nom dans la chaire évangélique. Il eut l'honneur d'avoir pour disciple le célèbre Scipion Maffey.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 1 *septembre*, Les Juifs célèbrent la fête du Jour de l'An (1) et la fête des Trompettes, deux fêtes solennelles.

La première dure deux jours : les juifs envoient leurs enfans au grand rabbin, pour recevoir sa bénédiction ; et lorsqu'on se met à table, le maître du logis prend un morceau de pain, et le trempe dans du miel, en disant : « Que cette année soit douce et fertile. » On n'oublie jamais de servir à ce repas une tête de mouton, en mémoire du bélier qui fut sacrifié au lieu d'Isaac. Les juifs chargeoient autrefois de leurs péchés un bouc qu'ils envoyoient dans le désert ; aujourd'hui c'est sur les poissons qu'ils s'en déchargent : après les repas, ils vont sur le bord de l'eau, et y secouent fortement leurs habits, en prononçant ces paroles du prophète Michée :

(1) Le premier jour de Thisry, premier mois de l'année des juifs, tombe ordinairement au 1 septembre.

« Il secouera nos iniquités, et jettera nos péchés au fond de la mer. »

La seconde fête se célèbre en sonnant de la trompette, hommes et femmes, et en faisant le plus de bruit qu'on peut; il faut que ce soit une corne de bélier: celle de bœuf ou de veau n'est pas bonne; elle doit être courbe et non pas droite: quand même on l'auroit volée, on peut s'en servir, parce que l'ordre de sonner la trompette et la défense de voler sont deux préceptes différens. Si la corne avoit servi à un chrétien, il faudroit la jeter: quand même elle seroit fendue, elle ne laisse pas d'être bonne, pourvu que la fente soit en travers; car si la fente s'étend le long de la corne, elle ne vaut rien.

Quand on est rassemblé dans la synagogue, un prêtre, un lévite et trois israélites sont choisis pour lire la loi ce jour-là; ensuite un des cinq se lève, et prenant la corne, prononce ces paroles:

« Béni soyez-vous, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de » Jacob, qui nous sanctifiez en nous ordonnant d'en- » tendre le son de la trompette. »

Ensuite il sonne du cornet de trois manières différentes, qu'on appelle, *tischrath*, *taschiat* et *tarast* Tout le monde récite alors la prière des trompettes, après laquelle on sonne encore plusieurs fois du cornet, et puis chacun se retire, en faisant une espèce de bourdonnement qui imite le son de la trompette.

L'an 1159, *le* 1 *septembre*, Mort du pape Adrien IV, à Rome.

Adrien IV, Anglais, fils d'un mendiant et mendiant lui-même, erra long-tems de pays en pays, avant d'être reçu en qualité de domestique chez les

chanoines de Saint-Ruf, qui l'agrégèrent ensuite à leur ordre, et le firent leur général; il devint bientôt cardinal, et enfin pape; il excommunia d'abord les Romains, jusqu'à ce qu'ils eussent brûlé le factieux Arnaud de Bresse; il lança une autre excommunication contre Guillaume, roi de Sicile, qui avoit usurpé quelques biens de l'Eglise; il menaça, mais inutilement, l'empereur Frédéric de l'excommunier, s'il ne lui rendoit la Sardaigne et la Corse qu'il prétendoit appartenir au Saint-Siége.

Il écrivit à Henri II, roi d'Angleterre : « On ne » doute pas, et vous le savez, que l'Irlande et les îles » voisines m'appartiennent; nous ne vous permettons » d'y entrer que pour obliger les habitans à nous payer » le denier de Saint-Pierre. »

Jean de Sarisbéri son ami et son compatriote, étant venu le voir, il demanda ce qu'on disoit de lui et de l'Eglise de Rome : « On se plaint, répondit Jean, » des fortes contributions que l'Eglise de Rome lève » sur toute la chrétienté; tout le monde vous donne le » titre de père; pourquoi faut-il donc que ce soient » vos enfans qui vous fassent des présens? »

Le Saint Père sourit, et se défendit, suivant l'usage, par l'apologue de l'estomac et des membres.

C'est à ce pontife que remonte l'origine des mandats (1); il est aussi le premier qui ait accordé aux

(1) On entend par ce nom, des lettres apostoliques dans lesquelles le pape enjoint à un collateur de conférer le premier bénéfice qui vaquera à sa collation ou clerc désigné dans le *mandat*. On a toujours fait peu de cas de ces *mandats*.

ecclésiastiques la permission de posséder plusieurs bénéfices à la fois, permission qui, suivant tous les gens de bien, a fait une plaie incurable à la discipline de l'Eglise. (*Hist. Ecclésiastique.*)

L'an 1181, *le* 1 *septembre*, Election du pape Lucius III, à Rome.

Cette élection est remarquable, en ce que les cardinaux s'attribuèrent à eux seuls le droit d'élire le pape, à l'exclusion du peuple et du clergé, qui depuis n'ont eu aucune part dans les élections.

L'an 1569, *le* 1 *septembre*, Le pape Pie V donne au duc de Toscane le titre de grand-duc.

Ce fut à Côme de Médicis, dit le Grand, que le pape accorda cette prérogative. Les ministres de l'empereur et du roi d'Espagne protestèrent au nom de leurs souverains; mais le pape, sans aucun égard à ces protestations, fit venir Côme, l'année suivante, à Rome, et lui donna solennellement la couronne royale et le sceptre. Depuis ce tems, on donna aux ducs de Toscane le titre d'altesse royale.

HISTOIRE.

L'an 723 de la fondation de Rome, trente-un ans avant Jésus-Christ, le 2 septembre, Bataille d'Actium.

Quand Octave et Antoine furent prêts à commencer la guerre, dit Plutarque, il se trouva qu'Antoine avoit pour le moins cinq cents vaisseaux de guerre, parmi lesquels ils y en avoit à huit rangs et jusqu'à dix rangs de rames, tous superbement parés, comme pour une pompe et une revue. Son armée étoit de deux cents mille hommes de pied, et de douze mille chevaux. Il avoit sous ses ordres plusieurs rois ses alliés, Bocchus, roi des Libyens, Tarcondemus, roi de la Cilicie supérieure, Archélaüs, roi de Cappadoce, Philadelphe, roi de Paphlagonie, Mithridate, roi de Comagène, Adallas, roi de Thrace. Tous ces rois étoient en personne dans son armée; plusieurs autres, qui n'avoient pu s'y trouver, lui avoient envoyé leurs troupes; Polémont, roi de Pont, Manchus, roi des Arabes, Hérode, roi des Juifs, Amyntas, encore roi des Lycaoniens et des Galates : même le roi des Mèdes lui avoit envoyé un renfort considérable.

Octave n'avoit que deux cent cinquante vaisseaux bien armés, quatre-vingt mille hommes de pied, et à peu près autant de cavalerie qu'Antoine. Ce dernier commandoit à tous les Etats, depuis l'Euphrate et l'Arménie, jusqu'à la mer Ionienne et à l'Illyrie; et César à toutes les terres, depuis l'Illyrie jusqu'à

l'Océan occidental, et depuis ce même Océan jusqu'à la mer de Toscane et de Sicile; il avoit encore l'Afrique, l'Italie, la Gaule, l'Espagne, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et Antoine avoit sous sa domination tout ce qui est depuis Cyrène jusqu'à l'Ethiopie. Mais il étoit si livré et si asservi à une femme, que, quoiqu'il fût beaucoup plus fort par terre, il voulut pourtant que cette grande affaire se décidât par un combat naval, pour faire plaisir à Cléopâtre, et cela encore lorsqu'il voyoit de ses propres yeux que faute d'équipages, ses capitaines de galères enlevoient tous les jours dans la pauvre Grèce, qui avoit déjà tant souffert, les voyageurs, les muletiers, les moissonneurs, et jusqu'aux jeunes garçons, et qu'avec cela même ses galères n'étoient pas encore fournies d'un nombre suffisant de rameurs, et que la plupart en manquoient et ne pouvoient voguer qu'avec beaucoup de peine. Au contraire, les vaisseaux d'Octave n'étoient ni d'une hauteur, ni d'une magnificence pour l'ostentation et la pompe, mais légers, propres à faire tous les mouvemens, et très bien fournis de rameurs et de tout ce qui étoit nécessaire. Il les tenoit tous prêts dans les ports de Tarente et de Brunduze, d'où il envoya à Antoine lui dire qu'il ne perdît plus le tems en vains délais, et qu'il vînt avec toutes ses forces, et lui promettre qu'il lui donneroit des rades et des ports, afin qu'il pût aborder sans empêchement, et qu'avec ses troupes de terre il se retireroit de la côte, et s'éloigneroit de la mer autant de chemin qu'en peut faire un cheval dans une course, afin qu'il pût mettre ses troupes à terre en toute sûreté, et dresser son camp. Antoine, pour le braver à son tour, le défia en combat singulier, et quoiqu'il fût le plus vieux, il

lui fit dire que s'il fuyoit le combat seul à seul, il le combattroit en bataille rangée dans les plaines de Pharsale, où César et Pompée avoient combattu.

Pendant qu'Antoine se tenoit à l'ancre, près du cap d'Actium, à la droite où est présentement la ville de Nicopolis, Octave se hâta de traverser la mer d'Ionie, et s'empara le premier du poste nommé Toryne. Antoine fut fort consterné d'apprendre cette nouvelle, car son armée de terre n'étoit pas encore arrivée.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Antoine, voyant que les ennemis venoient sur lui, et craignant qu'ils ne se rendissent maîtres de ses vaisseaux, qu'ils trouveroient dégarnis d'hommes de défense, arma promptement les rameurs, les plaça sur les ponts, seulement pour l'apparence; et, faisant paroître des deux côtés de ses vaisseaux les rames étendues, il tint ainsi toute sa flotte à l'entrée du port d'Actium, la proue tournée vers l'ennemi, comme si véritablement ses bancs eussent été bien garnis de rameurs, et qu'elle eût été toute disposée à combattre. Octave, abusé par le stratagême, se retira. Il paroît aussi qu'Antoine lui coupa l'eau très habilement, car sachant qu'il n'y en avoit que très peu et de très mauvaise dans tous les lieux voisins de son camp, il l'environna de forts et de tranchées pour l'empêcher d'en aller chercher au loin. Il donna à Domitius une grande marque d'humanité et de générosité, même contre le sentiment de Cléopâtre. Ce Domitius, ayant la fièvre, se mit dans une chaloupe, comme pour prendre l'air, et passa dans le camp d'Octave. Antoine, quoique très piqué de cette désertion, ne laissa pas de lui envoyer tous

ses équipages, ses amis et ses domestiques, et Domitius, plein de repentir de son infidélité, de sa trahison, qui étoit publique, en mourut bientôt de déplaisir. Il y eut aussi deux rois qui l'abandonnèrent, et qui se jetèrent dans le parti d'Octave, Amyntas et Déjotarus ; et comme sa flotte étoit malheureuse en tout, et qu'elle ne venoit pas assez promptement pour lui être du moindre secours, il fut forcé de mettre toute son espérance dans son armée de terre, et Canidius, qui la commandoit, changea de sentiment à la vue du danger; il conseilla à Antoine de renvoyer Cléopâtre, et de gagner promptement la Thrace ou la Macédoine, pour y combattre par terre, d'autant plus que Dicomes, roi des Gètes, promettoit de le secourir avec une armée considérable. Il lui représenta qu'il n'étoit point honteux d'abandonner la mer à Octave, qui s'étoit si bien exercé au combat de mer dans la guerre de Sicile; mais que ce seroit une chose horrible, qu'étant le plus expérimenté de tous les capitaines dans les combats de terre, il ne se servît pas de la valeur et de la bonne volonté de tant de braves soldats, et qu'en divisant et en partageant son armée sur plusieurs bâtimens, il l'affoiblît et la rendît entièrement inutile. Cependant, malgré ces remontrances, Cléopâtre l'emporta, et voulut qu'une bataille navale décidât de cette guerre ; car elle pensoit déjà à la fuite ; elle avoit déjà délibéré en elle-même, non comment elle pourroit aider à remporter la victoire, mais par où elle pourroit échapper plus facilement quand tout seroit perdu.

Il y avoit une longue chaussée qui alloit du camp d'Antoine jusqu'à l'endroit où ses vaisseaux étoient à

l'ancre. Antoine passoit souvent par là sans rien craindre, pour aller visiter sa flotte : un des gens d'Octave s'en étant aperçu, dit à son maître qu'il ne seroit pas impossible d'enlever Antoine quand il passeroit sur cette chaussée, s'il envoyoit des gens se mettre en embuscade en cet endroit. Octave ne manqua pas d'y envoyer des soldats choisis avec leurs officiers ; il s'en fallut si peu qu'ils ne le prissent, qu'ils saisirent celui qui marchoit devant lui, s'étant levés de leur embuscade avec trop de précipitation, et qu'Antoine ne se sauva qu'avec beaucoup de peine en courant de toute sa force.

Dès qu'il eut pris la résolution de combattre par mer, il fit brûler tous ses vaisseaux égyptiens, excepté soixante ; et sur ses meilleures et plus grandes galères, depuis trois rangs de rames jusqu'à dix, il mit vingt mille bons soldats, et deux mille hommes de traits. Là un vieux officier d'infanterie, chef des bandes, qui s'étoit trouvé à plusieurs batailles sous lui, et qui avoit le corps tout cousu de coups, se mît à crier comme il passoit, et à lui dire : « Mon général, pourquoi, vous défiant de ces blessures et de cette épée, » allez-vous mettre votre confiance et vos espérances » sur un bois pourri ? Que les Egyptiens et les Phéniciens combattent par mer ; mais donnez-nous la » terre, nous qui sommes accoutumés à y combattre » de pied ferme, et à vaincre ou à mourir ! »

Antoine ne répondit rien ; il lui fit signe seulement de la main et de la tête, comme lui ordonnant d'avoir bon courage, et passa, n'ayant pas lui-même trop bonne espérance, jusques-là que ses pilotes voulant laisser leurs voiles, il les força de les prendre et de

s'en charger, disant qu'*il ne falloit pas qu'aucun des ennemis pût échapper à leur poursuite.* Ce jour-là, et les trois jours suivans, la mer fut si agitée, qu'elle fit différer le combat ; mais le cinquième jour, le vent étant tombé, et une bonace, sans la moindre agitation, étant survenue, ils en vinrent aux mains. Antoine conduisoit son aile droite avec Publicola ; il avoit donné l'aile gauche à Cœlius ; et Marcus Octavius et Marcus Justéius commandoient le corps de bataille. Octave avoit donné le commandement de son aile gauche à Agrippa, et avoit retenu la droite pour lui ; et des armées de terre, Canidius commandoit celle d'Antoine, et Taurus celle d'Octave, et elles étoient toutes deux en bataille sur la côte sans faire aucun mouvement.

Les deux généraux ne s'oublioient point : Antoine, sur une chaloupe, alloit le long de ses lignes, et exhortoit ses soldats à combattre de pied ferme, comme sur la terre, attendu que leurs vaisseaux, par leur pesanteur, leur en donnoient le moyen, et il ordonnoit à ses pilotes qu'ils soutinssent le choc des ennemis sans bouger, non plus que s'ils étoient à l'ancre, et qu'ils se gardassent de sortir du détroit et de l'entrée du golfe ; et Octave, en sortant de sa tente à la pointe du jour pour aller visiter sa flotte, rencontra, dit-on, sur son chemin un homme qui conduisoit un âne ; il lui demanda son nom. Cet homme, l'ayant reconnu, lui dit qu'il s'appeloit *Eutychus* (heureux), et que son âne avoit nom *Nicon* (vainqueur). C'est pourquoi, lorsque dans la suite il fit orner cet endroit des becs des galères prises, il y fit élever deux statues de bronze, l'une du bonhomme, et l'autre de son âne.

Après avoir bien vu l'ordonnance et la disposition de la flotte, il se fit mener dans sa chaloupe à l'aile droite. Il s'étonna de voir que les ennemis se tenoient dans le détroit sans faire aucun mouvement; car, à voir leurs vaisseaux de loin, on auroit dit qu'ils étoient à l'ancre. Octave le crut même assez long-tems; c'est pourquoi il tint ses vaisseaux éloignés de la flotte ennemie à environ huit stades. Il étoit alors la sixième heure du jour, et un petit vent de mer s'étant levé, les soldats d'Antoine ne pouvant souffrir ses longues remises, et se confiant en la hauteur et grandeur de leurs vaisseaux, qu'ils regardoient comme invincibles, remuèrent leur aile gauche. Octave, voyant ce mouvement, en fut ravi, et fit reculer son aile droite pour attirer encore davantage les ennemis hors du détroit, et pour pouvoir avec ses galères, qui étoient légères et bien fournies de rameurs, envelopper les gros navires d'Antoine, que leur grandeur et le défaut d'équipage rendoient pesans et sans action.

Le combat étant engagé, il n'y eut ni choc de vaisseaux, ni vaisseaux brisés; car d'un côté, ceux d'Antoine, à cause de leur pesanteur, étoient incapables d'un mouvement violent qui seul fait des brêches sensibles aux vaisseaux qu'ils heurtent; et, de l'autre côté, ceux d'Octave non-seulement évitoient de donner de leur proue contre la proue de ceux d'Antoine, qui étoient armés d'un éperon d'airain très solide et très fort; mais ils n'osoient pas même leur donner en flanc, car leur pointe se brisoit facilement en quelqu'endroit qu'ils heurtassent ces gros vaisseaux, qui étoient bâtis de grosses poutres carrées, attachées les unes aux autres avec de gros liens de fer. Cette bataille navale ressem-

bloit donc parfaitement à un combat de terre, ou, pour parler plus véritablement, à une attaque de muraille; car il y avoit toujours trois ou quatre galères d'Octave qui attaquoient un seul vaisseau d'Antoine à grands coups de pieux, de piques, de hallebardes, de spontons, et avec des pots à feu qu'ils jetoient comme à un véritable assaut; et les vaisseaux d'Antoine, des batteries de leurs tours, décochoient sur eux des traits d'une grosseur énorme. Agrippa étendoit son aile gauche pour envelopper les vaisseaux d'Antoine; et ce que voyant Publicola, il se trouva forcé de s'élargir pour s'y opposer, et par ce mouvement il s'éloigna de son corps de bataille, ce qui effraya les vaisseaux de ce corps de bataille, qui étoient déjà vivement pressés par ceux que commandoit Arruntius.

Cependant le combat étoit encore indécis et la victoire douteuse; mais tout-à-coup on vit les soixante vaisseaux de Cléopâtre qui déployoient leurs voiles pour se retirer, et qui se mirent à fuir au travers de ceux qui combattoient, car ils étoient postés derrière ces gros bâtimens, et, en les écartant pour passer, ils les mirent en désordre. Les ennemis les regardoient avec étonnement et les voyoient, poussés par un bon vent, prendre le chemin du Péloponèse.

Alors Antoine fit voir manifestement qu'il n'avoit ni la prudence d'un général ni le courage d'un homme; en un mot, qu'il n'avoit pas son bon sens; mais que, comme quelqu'un a dit en badinage, que l'ame d'un amant vit dans un corps étranger, il étoit entraîné par une femme comme s'il eût été collé avec elle et obligé de suivre tous ses mouvemens; car il n'eut pas plutôt vu la galère de cette Egyptienne faire voile, qu'ou-

bliant tout, il s'oublia lui-même, en trahissant et abandonnant ceux qui combattoient et qui se faisoient tuer pour lui; il monta sur une galère à cinq rangs de rames, accompagné seulement d'Alexandre le Syrien et de Scellius, et suivit celle qui l'avoit déjà ruiné, et qui alloit achever de le perdre.

Cléopâtre reconnoissant son vaisseau de loin, éleva un signal sur le sien. Antoine s'étant approché, fut reçu dans ce vaisseau; et, sans voir cette princesse et sans être vu, il passa à la proue, où il s'assit seul dans un profond silence, se tenant la tête avec ses deux mains. En même temps, on aperçut les frégates légères d'Octave qui les poursuivoient. Antoine ordonne à son pilote de tourner la proue de sa galère contre les frégates, et les écarte toutes. Il n'y eut qu'un certain Euryclès, de Lacédémone, qui le pressa plus vivement, et qui, branlant une longue javeline de dessus sa proue, cherchoit à la lancer contre lui. Antoine le voyant, s'avança assis sur sa proue, et lui cria: « Qui » est celui qui poursuit si vivement Antoine? » « C'est » moi, répondit-il, c'est Euryclès, fils de Lacharès, » qui me sert de la bonne fortune d'Octave pour ven» ger la mort de mon père. » Car ce Lacharès, accusé de quelque vol, avoit été décapité par les ordres d'Antoine. Cependant Euryclès ne heurta point la galère où étoit Antoine, mais il alla choquer une autre galère capitainesse, car il y en avoit deux, et la heurta de son éperon avec tant de violence, qu'il la fit tournoyer; et que l'ayant renversée sur le côté, il s'en rendit maître, et en prit avec elle une autre où il y avoit quantité de vaisselle de prix pour le buffet et pour la table. Antoine, échappé à ce danger, retourna s'asseoir dans la même

posture où il étoit auparavant, et garda le même silence; et ayant vécu ainsi seul sur sa proue trois jours, soit de colère ou de honte, il arriva au cap Ténare. Là, les femmes de Cléopâtre les firent premièrement aboucher, ensuite souper, et coucher ensemble.

Déjà quantité de vaisseaux ronds et grand nombre de leurs amis qui s'étoient sauvés de la défaite, s'assemblant autour d'eux, leur annoncèrent que toute leur flotte étoit perdue, mais qu'ils croyoient que leur armée de terre étoit encore en son entier. Sur cette nouvelle, Antoine envoya des courriers à Canidius, pour lui ordonner de se retirer promptement par la Macédoine en Asie, avec toute son armée; et lui, sur le point de partir du Ténare pour passer en Afrique, choisissant un vaisseau de charge où il y avoit de grosses sommes, beaucoup de vaisselle d'or et d'argent, et d'autres meubles qui avoient servi aux rois, il le donna à ses amis, avec ordre de le partager entre eux et de pourvoir à leur sûreté. Comme ils refusoient de lui obéir, et qu'ils fondoient en larmes, il les consola avec beaucoup de douceur et d'humanité, et fit tant par ses prières, qu'enfin il les renvoya après leur avoir donné des lettres pour Théophile, gouverneur de Corinthe, par lesquelles il le prioit de leur procurer toute la sûreté possible, et de les cacher jusqu'à ce qu'ils pussent faire leur paix avec Octave.

Ce Théophile étoit père d'Hipparque, qui avoit eu beaucoup de crédit auprès d'Antoine, qui avoit été le premier de ses affranchis, qui l'avoit quitté pour passer dans le parti d'Octave, et qui ensuite s'étoit établi à Corinthe. Voilà pour ce qui regarde la fuite d'Antoine.

Quant à sa flotte, qui combattoit devant le cap d'Actium, elle résista long-tems à tous les efforts d'Octave. Mais enfin, très incommodée par un vent impétueux qui lui donnoit en proue, elle fut obligée de céder vers la dixième heure. Il n'y eut pas plus de cinq mille hommes tués, mais il y eut trois cents vaisseaux pris. Peu de gens s'aperçurent de la fuite d'Antoine, et elle paroissoit incroyable à ceux à qui ils le disoient, car ils ne pouvoient s'imaginer qu'un homme qui avoit encore dix-neuf légions entières qui n'avoient pas combattu, et douze mille chevaux, les abandonnât et prît si lâchement la fuite, comme s'il n'avoit pas souvent éprouvé l'une et l'autre fortune, et si dans mille et mille combats il n'avoit pas été exercé à tous les changemens imprévus qui arrivent dans les batailles. Tous ses soldats le désiroient avec empressement, et s'attendoient qu'ils le verroient bientôt reparoître. Ils lui témoignèrent, en cette occasion, une si grande fidélité, et firent paroître tant de courage, qu'après sa fuite bien avérée, ils demeurèrent ensemble et se maintinrent encore sept jours entiers, ne faisant aucun compte des ambassadeurs que César leur envoyoit tous les jours. Mais enfin leur général Canidius s'étant dérobé la nuit et ayant abandonné son camp, ces troupes, abandonnées et trahies par leurs officiers, se rendirent aux vainqueurs.

Tel est le récit que nous a laissé Plutarque de cette bataille d'Actium qui donna à l'heureux Octave l'empire du monde.

L'an 1686, *le* 2 *septembre*, Le duc de Lorraine reprend Bude en Hongrie, sur les Turcs.

On y trouva renfermée dans une cage de fer, la tête du grand-visir Kara-Mustapha, que le Grand-Seigneur avoit fait étrangler trois ans auparavant, pour avoir manqué de prendre Vienne; on la porta dans cette ville, au cardinal Colonitz, dont le visir avoit lui-même promis la tête au sultan; l'armée turque, qui étoit venue au secours de la place, prit aussitôt la fuite; on reproche au duc de Lorraine de ne l'avoir pas poursuivie; mais le maréchal de Berwick le justifie par deux raisons : 1°. parce qu'il est très difficile d'atteindre les Turcs quand ils se retirent; 2°. c'est que, pour peu qu'on dérange ses rangs en les poursuivant, ils reviennent avec une telle précipitation et une telle furie, que les meilleures troupes courent risque d'être culbutées.

L'an 1695, *le* 2 *septembre*, Prise de Namur par le prince d'Orange, alors roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III.

L'an 1692, on avoit prodigué en France des éloges à Louis XIV, pour avoir pris Namur, et des railleries indécentes au roi Guillaume, pour n'avoir pu secourir la place à la tête de quatre-vingt mille hommes. L'an 1695, Guillaume s'en rendit maître de la même manière qu'il l'avoit vu prendre; il l'attaqua aux yeux d'une armée encore plus forte que n'avoit été la sienne, quand Louis XIV l'assiégea; mais l'armée française fut alors arrêtée par les bords de la Méhaigne, comme l'avoit été, trois ans auparavant, celle de Guillaume.

Le maréchal de Boufflers, qui s'étoit couvert de gloire à la défense de la place, fut arrêté prisonnier, lorsque la ville et le château furent rendus, sous prétexte que les Français avoient arrêté de même la garnison de Dixmude, contre la teneur de la capitulation. « Si cela est, dit Boufflers, on doit arrêter la garnison, » et non pas moi. » « Monsieur, lui répondit-on, » on vous estime plus que dix mille hommes. »

L'an 1715, *le 2 septembre*, Le Parlement casse le testament de Louis XIV.

Le lendemain de la mort du roi, le parlement s'assembla pour décider de la régence. Le duc d'Orléans, les princes et les pairs, s'y rendirent; et, dès huit heures, tous étoient en place.

On sait que Louis XIV nommoit, par son testament, au lieu d'un régent, un conseil de régence, dont le duc d'Orléans ne seroit que le chef, et que le duc du Maine devoit avoir le commandement des troupes de la maison du roi.

Le duc d'Orléans étoit également occupé et inquiet d'un jour si décisif. Le premier président s'étant vendu au duc du Maine, le duc d'Orléans acheta le colonel des gardes françaises, le duc de Guiche-Grammont. En conséquence, le régiment occupa sourdement les avenues du palais; et les officiers, avec des soldats d'élite, mais sans l'uniforme, se répandirent dans les salles. L'abbé Dubois affecta de mener, dans une des lanternes, Stairs, ambassadeur d'Angleterre, pour insinuer que la cour de Londres, en cas d'événement, appuieroit le duc d'Orléans. Ces différentes mesures

furent superflues : le personnel des concurrens décida de tout.

Le duc d'Orléans, en réclamant les droits de sa naissance, n'oublia pas de dire des choses flatteuses pour le parlement. Sa contenance ne fut pas d'abord bien libre, mais il se raffermit par degrés, à mesure que les esprits paroissoient lui devenir favorables. Enfin, la régence lui ayant été déférée, il y eut encore, sur la tutelle du jeune roi, et sur le commandement des troupes de sa maison, quelques discussions, qui donnoient au régent et au duc du Maine un air de cliens aux pieds de la cour. Les amis du premier, sentant que la seule égalité du rôle le dégradoit, lui conseilloient de remettre la séance à l'après-midi, pour régler le reste. Ce conseil fut un coup de parti. Le régent leva la séance et se rendit chez lui, où il eut le tems de reprendre ses esprits. Il fit venir le procureur-général, d'Aguesseau, et le premier avocat-général, Joly de Fleuri, les deux magistrats les plus éclairés du parlement.

TAYLOR INST. OXFORD

L'un et l'autre comprirent également qu'il ne s'agissoit plus d'examiner si l'exécution du testament eût été préférable ou non à la régence déjà déférée au duc d'Orléans; ils sentirent le danger de séparer l'autorité militaire d'avec l'administration politique. Le régent, appuyé des princes et des pairs contre les légitimés, se seroit bientôt servi de l'autorité qu'il avoit déjà obtenue pour s'emparer de celle qui lui seroit refusée, ce qui ne pouvoit se faire sans troubler l'État, au lieu que le duc du Maine, étant dépouillé de tout, sa timidité répondoit de la paix.

Les choses, ainsi disposées au Palais-Royal, ne trou-

vèrent plus de difficulté dans la séance de l'après-midi. Le parlement aima mieux faire un régent, que de risquer qu'il ne se fît de lui-même. Quelquesuns, en annulant le testament de Louis XIV, n'étoient pas fâchés d'insulter au lion mort, et de paroître accorder librement ce qui ne manqueroit pas de leur échapper.

Le duc du Maine qui, si le testament eût subsisté, devoit jouer un rôle principal, en fit un bien misérable. Ce n'étoit pas un Dunois que son mérite légitimât. Il ne sut ni retenir, ni remettre l'autorité, et s'en laissa dépouiller. La duchesse du Maine, espèce de petit monstre par la figure, vive, ambitieuse avec de l'esprit et ce qui peut rester de jugement à un vieil enfant gâté par les louanges de sa petite cour, entreprit dans la suite de relever son mari, et pensa le perdre.

Le régent, au sortir du parlement, se rendit à Versailles, auprès du roi; et passa ensuite chez Madame, qui lui dit : « Mon fils, je ne désire que le bien de » l'État et votre gloire; je n'ai qu'une chose à vous de» mander pour votre honneur, et j'ose exiger votre » parole (il la donna) : c'est de ne jamais employer » ce fripon d'abbé Dubois, le plus grand coquin » qu'il y ait au monde, et qui sacrifieroit l'État et vous » au plus léger intérêt. »

Madame avoit plus de jugement que son fils n'avoit de fidélité à sa parole.

L'an 1730, *le* 2 *septembre*, Abdication de Victor-Amédée II, premier roi de Sardaigne.

L'an 1730, la Savoie donna un grand spectacle au monde, et une grande leçon aux souverains; le roi de Sardaigne, ce Victor-Amédée, tantôt allié, tantôt

ennemi de la France et de l'Autriche, et dont l'incertitude avoit passé pour politique, lassé des affaires et de lui-même, abdiqua par un caprice, à l'âge de soixante-quatre ans, la couronne qu'il avoit portée le premier de sa famille, et se repentit par un autre caprice un an après; il fit voir quelle est la foiblesse humaine, et combien il est difficile de remplir son cœur sur le trône et hors du trône. Quatre souverains, dans l'espace d'un siècle, avoient renoncé à la couronne : Christine, reine de Suède; Casimir, roi de Pologne; Philippe V, roi d'Espagne; et Victor-Amédée. Philippe V ne reprit le gouvernement que malgré lui; Casimir n'y pensa jamais; Christine en fut tentée quelque tems après, par un dégoût qu'elle eut à Rome; Amédée seul voulut, à ce qu'on prétend, remonter par la force sur le trône que son inquiétude lui avoit fait quitter. (La suite au 28 septembre, jour où son fils le fit arrêter et enfermer dans une étroite prison.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1679, *le 2 septembre*, Mort de Jacques Bailly, peintre en miniature, et qui eut le secret de peindre sur les étoffes, et aussi sur le marbre, avec une composition de couleur qui le pénétroit de plusieurs lignes. Il périt en peignant un morceau de marbre dans ce genre, quoiqu'il eût un masque de verre pour se garantir.

L'an 1719, *le 2 septembre*, Mort du P. Tellier, jésuite.

Michel Tellier, jésuite, né auprès de Vire en Basse-Normandie, l'an 1673, professa d'abord avec succès les

humanités et la philosophie. S'étant ensuite engagé dans la guerre que les jésuites faisoient aux jansénistes, il s'éleva par ses services aux premiers emplois de la société. Après la mort du P. Lachaise, en 1709, il devint confesseur de Louis XIV. Voici comme il parvint à ce poste important, suivant le récit que madame de Maintenon en faisoit à M. de Caylus, évêque d'Auxerre : « Après la mort du P. Lachaise, les jésuites » présentèrent trois des leurs. Ils parurent en même » tems devant le roi; deux tinrent la meilleure con- » tenance qu'ils purent, et dirent ce qu'ils crurent de » mieux pour parvenir au poste éminent qui faisoit » tant de jaloux. Le P. Tellier se tint derrière eux, » les yeux baissés, portant son grand chapeau sur ses » mains jointes, et ne disant mot. Ce faux air de mo- » destie réussit; le P. Tellier fut choisi. Il avoit raison » de baisser les yeux, car il avoit quelque chose de » louche dans le regard; on le fit remarquer au roi; » et on lui dit qu'il pourroit y avoir du danger pour » madame la duchesse de Bourgogne, de voir cet objet » pendant sa grossesse. Le roi balança quelque tems » pour le renvoyer; mais enfin il passa par-dessus, et » le P. Tellier resta confesseur. » Cet homme sombre, ardent, inflexible, cachant ses violences sous un flegme apparent, fit tout le mal qu'il pouvoit faire dans cette place, où il étoit si aisé d'inspirer ce qu'on vouloit et de perdre qui l'on haïssoit. Il remua toute l'Eglise et tout le royaume, au sujet de la bulle *Unigenitus*. Il fit démolir Port-Royal, et passer la charrue sur ses ruines. Toutes les prisons furent remplies de citoyens accusés de jansénisme. Un grand nombre d'autres furent envoyés en exil; mais après la mort de Louis XIV, tout

changea. Le jésuite Tellier, chargé de la haine publique, fut exilé à Amiens, puis à la Flèche, où il mourut de désespoir.

L'an 1720, *le 2 septembre*, Mort de Caumartin.

Louis-Urbain Lefevre de Caumartin, marquis de Saint-Ange, fut un magistrat plein d'esprit, de jugement et de savoir. C'est dans son château de Saint-Ange que Voltaire commença la Henriade, excité par tout ce que M. de Caumartin lui racontoit de Henri IV. Ce poète en faisoit le portrait suivant :

Caumartin porte en son cerveau,
De son tems l'histoire vivante,
Caumartin est toujours nouveau
A mon oreille qu'il enchante :
Car dans sa tête sont écrits
Et tous les faits et tous les dits
Des grands hommes, des beaux esprits,
Mille charmantes bagatelles,
Et les annales immortelles
Des ridicules de Paris.

C'est lui qui est désigné dans ces vers de Boileau :

Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau.
Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni d'Aguesseau.

L'an 1726, *le 2 septembre*, On commença à sentir, à Palerme en Sicile, quelques secousses de tremblemens de terre; bientôt elles augmentèrent et continuèrent avec une violence extrême pendant 25 minutes. Le quart de la ville en fut renversé, une rue entière du quartier de Sainte-Claire s'ouvrit subitement avec un bruit épouvantable, et il en sortit quantité de flammes entremêlées de pierres calcinées, et un torrent

de soufre brûlant, qui réduisit tout le quartier en cendres en moins d'une demi-heure. Le peuple se sauva dans la campagne malgré les instances du gouverneur qui voulut l'engager à éteindre le feu qui avoit pris dans plusieurs endroits de la ville.

On fait monter le nombre des habitans enterrés sous les ruines à six mille, sans compter ceux qui ont péri dans le quartier de Sainte-Claire.

HISTOIRE.

L'an 1189, *le* 3 *septembre*, Massacre des Juifs à Londres.

Richard II, dit *Cœur-de Lion*, avoit été couronné le même jour. Le peuple, profitant de la licence et de la confusion qu'entraînent de pareilles cérémonies, se jeta sur tous les juifs, et en fit un horrible massacre, *pour les corriger*, disoit-il, *de leurs criantes usures.*

L'an 1328, *le* 3 *septembre*, Mort de Castruccio Castracani, à Lucques.

Castruccio Castracani, né simple citoyen dans la république de Lucques, s'empara de la souveraine puissance.

« Lorsque Castruccio, dit Giovanni Villani, eut » recouvré Pistoia par sa grande prudence, sa per- » sévérance et sa valeur, il retourna dans la ville » de Lucques comme un triomphateur couvert de » gloire. Il étoit alors au faîte de sa grandeur, plus » fortuné dans ses entreprises, et plus redouté qu'au- » cun seigneur ou tyran italien, qui eût régné depuis » bien des siècles : il étoit seigneur de Pise, de Luc- » ques, de Pistoia, de la Lunigiane, d'une grande » partie de la rivière du Levant, de Gênes, et de » plus de trois cents châteaux fortifiés; mais Dieu, » selon l'ordre de la nature, égalise le grand au petit, » et le riche au pauvre : ensuite des fatigues excessives

» auxquelles il s'étoit exposé pendant le siége de Pis-
» toia, toujours couvert de son armure, tantôt à
» cheval, tantôt à pied, pour surveiller ses gardes,
» exciter les travailleurs, élever les redoutes, ouvrir
» les tranchées et commencer chaque ouvrage de ses
» propres mains, afin que chacun travaillât malgré
» l'ardeur du soleil dans la canicule, il tomba grève-
» ment malade d'une fièvre continue, et une maladie
» semblable se manifesta dans l'armée qu'il condui-
» soit. »

La maladie du seigneur de Lucques fit de rapides progrès : lui-même il sentit les approches de la mort; et il disposa de ses biens par son testament, laissant à son fils aîné Henri le duché de Lucques, tel que l'empereur l'avoit institué. Il ordonna qu'au moment où il mourroit, ce fils se rendît à Pise avec sa cavalerie, et *courût* la ville pour s'en assurer la possession, ne commençant à mener le deuil que lorsqu'il en auroit établi sa souveraineté. Après avoir fait ces dispositions, il rendit l'ame le samedi 3 septembre 1328.

Castruccio étoit fort et adroit de sa personne, sa taille étoit grande et élancée, son visage agréable, mais maigre, pâle et presque blanc, ses cheveux étoient droits et blonds, sa physionomie gracieuse; il étoit âgé à sa mort de quarante-sept ans. Parmi les tyrans, il passa pour valeureux et magnanime, sage, rusé, prompt dans la décision, dure à la fatigue, vaillant dans les armées, prévoyant à la guerre, heureux dans ses entreprises, et redouté de tous; mais pendant quinze ans qu'il gouverna Lucques, il donna plusieurs preuves de la cruauté de son caractère. Il

livra à d'effrayantes tortures ceux qui lui étoient suspects, et il punit ses ennemis par des supplices atroces. Toujours désireux de nouveaux serviteurs et de nouveaux amis, il ne conservoit point de reconnoissance pour ceux qui l'avoient assisté dans ses besoins passés : il paroissoit même sévir avec plus de cruauté contre eux, comme pour se décharger de la dette qu'il avoit contractée. Il devoit aux Quartigiani sa première élévation, et il les fit périr par un supplice affreux. Une autre famille de Lucques, les Poggi, l'avoient délivré des mains de Néri-Sagginola, et lui avoient frayé le chemin à la souveraineté; il saisit l'occasion d'une querelle privée dans laquelle ils étoient engagés, pour faire trancher la tête à deux d'entr'eux.

L'an 1409, *le* 3 *septembre*, Massacre des Français à Gênes.

Les Génois, fatigués de leur liberté, s'étoient donnés à Charles VI, roi de France, qui avoit envoyé le maréchal de Boucicaut pour les gouverner. Les Français, que le nouveau gouverneur avoit amenés avec lui, ne tardèrent pas à déplaire aux Génois, pour avoir trop plu aux Génoises. Chazeron, lieutenant de Boucicaut, fut la première victime de l'insurrection qui éclata. On fit ensuite main-basse sur tous les Français, et les Génois essayèrent de se gouverner par eux-mêmes; mais ils furent encore obligés, dans la suite, de se donner à Louis XII, roi de France.

L'an 1643, *le* 3 *septembre*, Le maréchal de Brezé, commandant la flotte française, bat la flotte espagnole devant Carthagène.

L'an 1725, *le 3 septembre*, Alliance de Hanovre, entre la France, l'Angleterre et la Prusse.

La Hollande, la Suède et le Danemarck accédèrent à cette alliance, qui avoit été formée pour contre-balancer celle signée à Vienne entre l'empereur et l'Espagne; à laquelle avoient accédé la Russie et une partie de l'Empire.

L'Europe se trouvoit partagée par les deux alliances: tout sembloit annoncer un embrasement général. Les ambassadeurs étoient rappelés, les hostilités commencées par les Anglais qui avoient envoyé de puissantes flottes en Amérique, dans la Méditerranée et dans la Baltique, et par les Espagnols qui avoient mis le siége devant Gibraltar. La mort de l'impératrice de Russie, arrivée en 1727, changea la face des choses. L'empereur, ne pouvant plus compter sur la Russie, ne parut pas disposé à seconder les entreprises de l'Espagne. La France et l'Angleterre désiroient la paix. Le pape offrit sa médiation, et on signa à Paris, le 31 mai 1727, un traité préliminaire et un armistice de sept ans.

L'an 1758, *le 3 septembre*, Assassinat du roi de Portugal Joseph Ier.

Don Joseph Mascarenhas et Lancastre, duc d'Aveiro, grand-maître héréditaire de la maison du roi de Portugal, président de la cour du palais, et l'un des plus grands seigneurs du royaume, fut tout puissant pendant les dernières années du règne de Jean V; mais il perdit sa faveur à l'avènement de Joseph Ier, en 1730, et devint bientôt l'ennemi du

marquis de Pombal, alors premier ministre; il se lia avec les seigneurs mécontens du nouveau ministère, et avec les jésuites qui avoient perdu l'emploi de confesseurs de la cour. Une conjuration contre le roi et son premier ministre fut ourdie en secret, et elle éclata le 3 septembre 1758, à onze heures du soir. Le roi, revenant de son château de Belem, dans la voiture de Texeira son valet de chambre, pour se rendre *incognito* chez la jeune marquise de Tavora, sa maîtresse, sortoit de la porte appelée la Guesta, lorsque deux conjurés à cheval, Joseph Policarpe de Azevedo et Alvarez Fereira son beau-frère, tirèrent en même tems sur la voiture deux coups de carabine, et le blessèrent grièvement à l'épaule et au bras; mais ce prince ayant eu la présence d'esprit d'ordonner à son cocher de rebrousser chemin, évita ainsi le gros des conjurés qui l'attendoit sur son passage: de sévères et promptes recherches pour découvrir les coupables suivirent immédiatement cet attentat. Le duc d'Aveiro se démasqua lui-même par des propos imprudens; et, quoique prévenu à tems, il négligea de se sauver. Après l'avoir ensuite essayé inutilement, il fit une assez longue résistance dans sa maison de campagne d'Azeitao, sur les bords du Tage, au-dessus de Lisbonne. Mais enfin arrêté et enfermé, ainsi que la plupart de ses complices, dans les loges destinées aux bêtes féroces, à l'entrée du jardin du roi, à Belem, on le traita avec la dernière rigueur pendant toute l'instruction du procès. Ayant d'abord été dégradé de son rang et de ses titres, il fut condamné par la junte criminelle à être mené la corde au cou, précédé du crieur public, à la place du Caës de Belem, pour être rompu en-

suite sur une roue, et brûlé vif avec l'échafaud, et ses cendres jetées à la mer. D'Aveiro subit cette terrible sentence le 13 janvier 1759, à l'âge de cinquante-un ans : ses armoiries furent effacées, ses biens confisqués, ses châteaux et palais démolis, et défense fut faite à qui que ce fût de porter son nom. Le marquis de Tavora fut condamné aux mêmes peines ; le marquis d'Autoguia, Bruz Joseph Roméiro, Jean Miguel Manoel d'Alvarez, et les deux fils du marquis de Tavora furent étrangles, puis rompus et brûlés, et leurs cendres jetées à la mer. Ferreira et Azevedo furent condamnés à être brûlés vifs, mais le dernier avoit pris la fuite. La vieille marquise Eléonora de Tavora, après avoir vu périr son mari et ses deux fils dans les supplices, fut décapitée. Sa belle-fille, la jeune marquise de Tavora, maîtresse du roi, ne fut point impliquée dans cet effroyable procès; mais elle eut ordre de se retirer dans un couvent. La cour de Lisbonne chassa les jésuites du Portugal, comme instigateurs des coupables. (*Voy.* l'article suivant et le 17 septembre). Telles furent les suites de cette fameuse conjuration qui excita l'attention de toute l'Europe, et dont la véritable cause est encore l'objet de quelques doutes. Quelques personnes croient que les coups des conspirateurs n'étoient pas dirigés contre la personne du roi, mais contre le ministre qui régnoit sous son nom ; la révision du procès sous le dernier règne a mis le crime hors de doute. (*Voy.* l'article suivant.)

L'an 1759, *le* 3 *septembre*, Expulsion des Jésuites de tout le Portugal.

Les trois jésuites Malagrida, Alexandre, et Mathos,

accusés d'avoir approuvé le dessein des conjurés, dont nous avons parlé dans l'article précédent, étoient depuis un an renfermés dans les prisons de l'officialité; le roi de Portugal, pendant tout ce tems, avoit sollicité à Rome la permission de les faire juger; n'ayant pu l'obtenir, il donna le 3 septembre 1759, un édit pour expulser tous les jésuites de ses Etats.

L'an 1783, *le* 3 *septembre*, Traité de paix entre la France et l'Angleterre.

Les plénipotentiaires assemblés chez le comte de Vergennes, à Versailles, signèrent d'abord le traité définitif de paix entre l'Angleterre et l'Espagne; et ensuite celui entre la France et l'Angleterre; le même jour, celui des Etats-Unis fut signé par les commissaires respectifs. Cette paix mit fin à la guerre maritime qui duroit depuis cinq ans, et ne laissa pas d'être glorieuse à la France. Malgré la levée du siége de Gibraltar et la défaite du comte de Grasse, les fortifications de Dunkerque furent relevées, le port de Cherbourg construit. Un insolent voisin ne limita plus le nombre de nos vaisseaux, et toute l'Europe dut à Louis XVI la liberté des mers; le pavillon français avoit flotté avec honneur pendant tout le tems de la guerre, sous la conduite de d'Estaing, de Rochambeau, de Suffren et de Bouillé.

L'an 1791, *le* 3 *septembre*, L'Assemblée nationale décrète que l'acte constitutionnel est clos, et qu'il sera porté le même jour au roi par une députation de soixante membres.

La députation chargée de présenter au roi l'acte

constitutionnel, se rendit au château à neuf heures du soir, au milieu des applaudissemens du peuple, et escortée par de nombreux détachemens de la garde nationale parisienne et de la gendarmerie. Elle fut reçue dans la salle du conseil, où le roi, accompagné des ministres et de plusieurs autres personnes, étoit venu l'attendre. En présentant la constitution à sa majesté, l'orateur de la députation, Thouret, lui adressa ces paroles :

« Sire, les représentans de la nation viennent offrir » à l'acceptation de votre majesté l'acte constitutionnel » qui consacre les droits imprescriptibles du peuple » français, qui maintient la vraie dignité du trône, et » qui régénère le gouvernement de l'empire. »

Le roi fit la réponse suivante, et la remit, écrite de sa main, à la députation. « Messieurs, je vais examiner la constitution que l'assemblée nationale vous a » chargés de me présenter ; je lui ferai connoître ma » résolution, après le délai le plus court qu'exige l'examen d'un objet aussi important. Je me suis décidé à » rester à Paris, et je vais donner au commandant général de la garde nationale parisienne les ordres que je » croirai convenables pour le service de ma garde. »

En partant du château, la députation revint à l'assemblée pour lui rendre compte de sa mission. Elle rapporta que le roi avoit montré constamment un air satisfait. « Ce que nous avons vu, ajouta l'orateur, ce » que nous avons entendu, tout pronostique que » l'achèvement de la constitution sera aussi le terme » de la révolution. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1457, *le* 3 *septembre*, Première éclipse observée, lorsqu'on commençoit à comprendre qu'il falloit faire des observations. Il n'y en avoit pas eu de faites depuis l'an 901.

HISTOIRE.

L'an 569, *le* 4 *septembre*, Prise de Milan par Alboin.

Alboin étant sorti de la Pannonie avec une armée composée de Lombards, de Gépides, de Bulgares, entre en Italie par la Venetie, dont il prend toutes les villes; de là passe en Ligurie, s'empare de Milan, et fonde le royaume des Lombards, qui subsista près de quatre siècles, et fut détruit par Charlemagne, roi de France.

L'an 1402, *le* 4 *septembre*, Mort de Jean Galeas, duc de Milan.

Jean Galeas fut le plus célèbre des Visconti, ducs de Milan. Il protégea les arts et les lettres. La cathédrale de Milan, la citadelle de Pavie, le pont du Tésin, et la chartreuse de Pavie où il est enterré, sont ses ouvrages. S'il eût vécu plus long-tems, peut-être fût-il devenu roi de toute l'Italie. Il faisoit très sévèrement observer à ses sujets la justice qu'il violoit impunément lui-même. « Je veux, disoit-il, qu'il n'y ait point » d'autre voleur que moi dans mes Etats. »

L'an 1650, *le* 4 *septembre*, Mort du maréchal de Rantzau.

Rantzau Josias, maréchal de France, gouverneur de Dunkerque, étoit de l'illustre maison de Rantzau, dans le duché de Holstein. Il se distingua de bonne heure par ses talens militaires. Il fut si souvent blessé, qu'à sa mort il n'avoit qu'un œil, qu'une oreille, qu'un

bras et qu'une jambe. Ce qui donna lieu à l'épitaphe suivante :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts ;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fut il demeura vainqueur :
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

L'an 1698, *le 4 septembre*, Conspiration à Moscow contre Pierre-le-Grand.

Pendant que Pierre-le-Grand voyageoit dans les différentes parties de l'Europe, pour s'instruire par ses yeux et par ses mains des arts qu'il vouloit établir dans ses Etats, il reçut, à Vienne, la nouvelle d'une grande révolte qui venoit d'éclater à Moscow : ce qu'il faisoit de grand et d'utile pour son pays fut la cause même de cette révolte. De vieux boyards à qui les anciennes coutumes étoient chères ; les prêtres à qui les nouvelles paroissoient des sacriléges, commencèrent les troubles. Un des grands motifs de la sédition étoit la permission que le czar avoit donnée de vendre du tabac dans son empire, malgré le clergé.

Pierre arrive à Moscow sans être attendu, et tire une vengeance éclatante des rebelles, dont quatre-vingt-quatre eurent la tête abattue de sa propre main. Les boyards et autres seigneurs furent obligés de faire, à son exemple, de semblables exécutions.

Pierre cassa le corps entier des strélitz, qui avoit pris part à la révolte, et abolit à perpétuité le nom de cette milice redoutable, qu'aucun de ses prédécesseurs n'auroit osé seulement diminuer. Le sultan des Turcs, Osman, avoit été déposé et égorgé dans le même siècle,

pour avoir laissé seulement soupçonner aux janissaires qu'il vouloit diminuer leur nombre. Pierre eut plus de bonheur ayant été plus prudent, et surtout plus ferme.

L'an 1725, *le 4 septembre*, Mariage de Louis XV avec Marie Leczinsky, fille de Stanislas, roi de Pologne.

Deux princesses avoient été destinées à Louis XV avant la fille de Stanislas. Le duc d'Orléans, régent de France, pour finir la guerre contre le roi d'Espagne, Philippe V, avoit marié l'infante, fille de ce monarque et de la princesse de Parme, âgée alors de cinq ans et demi, au roi de France qui en avoit quinze. Il falloit attendre dix ans au moins la naissance incertaine d'un dauphin. Madame de Prie, maîtresse du duc de Bourbon, alors premier ministre, et Duverney, favori du prince, employèrent ce prétexte pour renvoyer l'infante à son père, et pour faire un véritable mariage du roi de France avec une sœur du duc de Bourbon, très belle et très capable de donner des enfans, élevée à Fontevraut, sous le nom de princesse de Vermandois.

On commença par renvoyer la femme de cinq ans, avant de s'assurer d'une plus mûre. On la fit partir pour l'Espagne, sans prévenir son père et sa mère, sans adoucir la dureté d'une telle démarche par la plus légère excuse, et sans qu'il y eût aucun sujet de querelle entre les cours de France et d'Espagne.

Quelques mois après son renvoi, madame de Prie courut en poste à Fontevraut, essayer si la princesse de Vermandois lui convenoit, et si l'on pouvoit s'assurer de gouverner le roi par elle. La princesse, encore plus

fière que la marquise n'étoit légère et inconsidérée, la reçut avec une hauteur dédaigneuse, et lui fit sentir combien elle étoit indignée que son frère lui dépêchât une telle ambassadrice. Cette seule entrevue la priva de la couronne. On la laissa déployer sa fierté dans son couvent : elle mourut abbesse de Beaumont trois ans après.

Il y avoit dans Paris une madame Texier, maîtresse d'un ancien militaire nommé Vauchon, et veuve d'un caissier qui avoit appartenu au père de madame de Prie. Vauchon lui parla de Stanislas Leczinsky, fait roi de Pologne par Charles XII, dépossédé par Pierre-le-Grand, et réfugié à Weissembourg, frontière de l'Alsace, y vivant d'une pension modique que le ministère de France lui payoit très mal. Il avoit une fille élevée dès son berceau dans le malheur, dans la modestie, et dans les vertus qui rendoient ses infortunes plus intéressantes. La dame Texier parla à la marquise de Prie de cette princesse pour laquelle on avoit proposé des partis un peu au-dessous d'un roi de France. Madame de Prie partit aussitôt pour Weissembourg, vit cette infortunée princesse polonaise, trouva qu'on ne lui en avoit pas dit assez, et la fit reine.

Le mariage fut célébré avec toutes les formalités d'usage, dans la chapelle de Fontainebleau, par le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg.

L'an 1758, *le 4 septembre*, Les Anglais, qui avoient déjà fait deux descentes le 5 juin et le 7 août, en tentèrent une troisième au nombre de 13,000 hommes à Saint-Brieux en Bretagne : le duc d'Aiguillon marche contre eux en diligence, les atteint à Saint-Cast, et les

force à regagner, en désordre, leurs vaisseaux, après avoir perdu 3,000 hommes, outre un grand nombre de prisonniers qu'on leur fit.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1759, *le 4 septembre*, Mort de Vély.

Son Histoire de France, dont il n'a pu donner que huit volumes, lui assigne un rang distingué parmi nos historiens. Il s'est proposé de remarquer les commencemens de certains usages, les vraies sources et les divers fondemens du droit public, l'origine des grandes dignités, l'institution des parlemens, des universités, des ordres religieux ou militaires, enfin, les découvertes utiles à la société. Son style est naturel et assez correct. On lui reproche de s'égayer trop souvent sur les papes et sur les moines. Villaret a continué, avec succès, l'ouvrage de l'abbé Vély, jusqu'au seizième siècle. M. Garnier a conduit depuis cette importante histoire, jusqu'en 1563.

L'an 1783, *le 4 septembre*, Mort de Carlin.

Charles Bertinazzi, connu sur le théâtre Italien sous le nom de Carlin, remplissoit depuis 1742, le rôle d'Arlequin, avec autant de succès que le célèbre Thomassin, dont il avoit été le successeur. Il faisoit les délices des spectateurs par son jeu vrai, naturel, comique, et par ses saillies heureuses. Son âge avancé ne lui avoit rien fait perdre de sa vivacité, de son enjouement, de sa souplesse même et de ses grâces. Un Anglais tourmenté par le spleen avoit épuisé tous les secours de

la médecine : on lui conseilla d'aller à la comédie Italienne, et Carlin le guérit. Cet acteur joignoit aux talens du théâtre, des connoissances en divers genres, et toutes les qualités de l'honnête homme.

Carlin étoit né à Turin, en 1713.

L'an 1784, le 4 septembre, Mort de Cassini.

César-François Cassini de Thury, fils de Jacques Cassini, étoit né avec de si heureuses dispositions pour l'astronomie, qu'à l'âge de dix ans il calcula les phases de l'éclipse totale de soleil, qu'on attendoit pour l'année 1727. Reçu à l'Académie des Sciences à l'âge de 21 ans, il s'occupa de la vérification de la méridienne qui passe par l'Observatoire, et y corrigea quelques petites erreurs. On forma bientôt après le projet d'une description géométrique de la France : le jeune Cassini s'attacha à ce travail avec toute l'activité de son âge, et y consacra jusqu'à sa mort une grande partie de ses soins. On envoya des ingénieurs et des arpenteurs dans toute l'étendue de la France, pour lever des plans et tracer des cartes où les plus petits détails sont rendus avec fidélité. Les géographes ne se sont pas bornés à marquer tous les objets, même jusqu'à des chaumières isolées; ils y ont figuré le terrain, autant qu'il a été possible. Le gouvernement accorda des encouragemens à cette entreprise intéressante; et Cassini qui les avoit sollicités, a eu la satisfaction de voir terminer presqu'entièrement un travail si long et si difficile. Le désir de perfectionner l'astronomie et la géographie lui avoit fait entreprendre quelques voyages; il fut accueilli avec distinction à Vienne, par l'empereur François Ier, l'impératrice-reine, et divers autres princes de l'Empire.

HISTOIRE.

L'an 1618, *le* 5 *septembre*, Mort du Cardinal du Perron.

Jacques Davy du Perron, cardinal, a été si exalté et si décrié par l'esprit de parti, que tout est problême sur ce qui le concerne; et le problême commence à sa naissance. Les uns le font naître à Saint-Lô, en Normandie; les autres, en Suisse, dans le canton de Berne; les uns, d'une race noble; les autres, d'une famille obscure. Il naquit le 25 novembre 1556. Julien Davy, son père, étoit protestant; il paroît même qu'il étoit ministre. Les persécutions lui firent plusieurs fois quitter la France : ce sont ces différentes migrations qui ont pu répandre quelques doutes sur le lieu de la naissance du cardinal.

Le jeune du Perron demeuroit en Normandie avec sa famille, lorsque le comte de Matignon, qui fut peu de tems après maréchal de France, commandoit cette province. Un gentilhomme de la maison de Savary-Lancosme, inspira au comte le désir de connoître du Perron, qu'il lui annonça comme un prodige. Du Perron avoit alors dix-sept ans. Matignon l'ayant goûté, le mena, trois ans après, aux Etats de Blois. Du Perron fut présenté à Henri III; bientôt il obtint l'amitié du fameux Desportes, abbé de Tiron, et de l'abbé de Bellozane, Touchard. Plus heureux encore, il plut au duc de Joyeuse; et Desportes l'ayant engagé à se faire catholique, Henri III le choisit pour son lecteur, et lui

donna une pension de douze cents écus : bientôt il le mit de ses parties de dévotion, ce qui étoit alors la marque de la faveur. Le roi, Desportes et du Perron, s'exerçoient à prêcher; et du Perron, encore laïc, se distinguoit par ses sermons. Il prononça, le 24 février 1586, dans la chapelle du collége de Boncours, une espèce d'oraison funèbre du fameux Ronsard : on y apprend que Ronsard avoit écrit contre les protestans avec assez de succès, pour que le pape Pie V crût devoir lui adresser un bref de remercîment. (Du Perron, dans la suite, en obtint des papes de son tems). Ronsard étoit sourd : « Bienheureux sourd, » s'écrie du Perron, qui a donné des oreilles aux » Français pour entendre les oracles et les mystères » de la poésie ! Bienheureux sourd qui a tiré notre » langue hors de l'enfance, qui lui a formé la pa- » role, qui lui a appris à se faire entendre parmi les » nations étrangères ! » Telle étoit l'éloquence du tems.

Du Perron étant entré dans l'état ecclésiastique, fut chargé de l'oraison funèbre de Marie Stuard; ne pouvant sans doute se livrer en chaire à toute son indignation contre Elisabeth, il s'en dédommagea par une satire en vers, d'une énergie un peu grossière. On peut en juger par ce morceau :

Ce vieux monstre cousu d'inceste et d'adultère,
Qui sa dent acharnée au meurtre va souillant,
Et le sacré respect des sceptres dépouillant
Vomit contre les cieux son fiel et sa colère;
L'impie Elisabeth, furie inexorable,
Consacre aux ans futurs ce sanglant monument;
Et du chef d'une reine occis innocemment,
Dresse à sa cruauté ce trophée exécrable.

Du Perron fit aussi, sur la mort du duc de Joyeuse, tué à Coutras, une espèce de complainte qui a pour titre : *l'Ombre de M. l'Amiral de Joyeuse.* On y trouve ces vers :

Je leur disois comment vivant je fus aimé
D'un roi si généreux, si grand, si renommé,
Qui se voit adoré de la terre et de l'onde,
Et qui sert de lumière aux autres rois du monde ;
Prince égal à lui seul dont le los mérité,
A pour lieu l'univers, pour tems l'éternité.

Le dernier vers est pour le moins d'une très grande prétention. Le même du Perron a fait l'épitaphe de Catherine de Médicis, qu'il appelle

De nos ans l'ornement, des futurs la merveille,
Tout l'honneur de notre âge, et tout ce que l'histoire
Des vieux siècles passés consacre à la mémoire,
De grand, de généreux, de louable et de beau.

Quand on voit de pareils éloges prostitués à des princes tels que Catherine de Médicis et Henri III, on craint que les rois, toujours également flattés, quelle que soit leur conduite, ne daignent pas faire d'efforts pour mériter des éloges vrais : toutes les flatteries sont donc autant d'attentats contre l'humanité, et d'obstacles qu'on apporte au bonheur public.

Du Perron traduisit, tant en prose qu'en vers, divers ouvrages de Virgile. L'abbé de Marolles prétend qu'un flatteur, sans doute, ayant dit à du Perron qu'il égaloit Virgile, même du côté du style et du coloris, du Perron trouva l'éloge trop mince, et déclara qu'il se sentoit fort supérieur à Virgile.

On sait ce qui est rapporté dans le Journal de

Henri III, et dans la Confession de Sancy, que du Perron, après avoir prouvé, devant Henri III, l'existence de Dieu, offrit de prouver le contraire, et que Henri III, indigné, le chassa de sa présence.

On a prétendu depuis que cette offre d'argumenter contre l'existence de Dieu ne prouve aucune impiété dans du Perron, qu'elle tient seulement au mauvais usage établi alors de disputer pour et contre publiquement, et même dans les églises, sur les objets les plus importans et les plus respectables de la religion. Ce qu'il y a de certain, c'est que la prétendue disgrâce de du Perron n'eut point lieu, et qu'il ne perdit jamais sa faveur auprès de Henri III. Il en eut une plus grande encore auprès de Henri IV : il lui rendit d'abord un service essentiel en l'aidant à dissiper les projets du tiers-parti, et en engageant le second cardinal de Bourbon, qu'il gouvernoit, à se soumettre au roi. Claude de Saintes, évêque d'Evreux, ligueur inflexible, auteur d'écrits faits pour justifier le meurtre de Henri III, ayant été déclaré criminel de lèse majesté, et condamné à une prison perpétuelle, Henri IV donna son évêché à du Perron. Le nouvel évêque eut beaucoup de part à la conversion de son bienfaiteur.

Il fut envoyé à Rome pour négocier la réconciliation du roi avec le Saint-Siége; il y travailla de concert avec d'Ossat, et ils eurent la satisfaction d'y réussir. (*Voy.* le 17 septembre.)

Lorsque du Perron, à son retour de Rome, parut devant le roi, à Amiens, le 15 juillet 1596, il en reçut l'accueil le plus favorable; le roi l'embrassa cinq ou six fois, et déclara qu'il étoit très satisfait de sa conduite; il lui donna même une pension sur des bénéfices.

Avant de l'envoyer à Rome, il l'avoit fait conseiller d'Etat, et premier aumônier.

L'évêque d'Evreux reprit les fonctions de l'épiscopat et les travaux de l'apostolat. Ses conférences, ses sermons, ses écrits, toujours très déchirés par les protestans, produisirent plusieurs conversions éclatantes, entr'autres celle de la propre mère de l'évêque d'Evreux, celle du célèbre Victor-Palma Cayet, celle de Henri Sponde, depuis évêque de Pamiers, surtout celle de Sancy. Le dépit que causa cette dernière conversion à tout le parti protestant, donna naissance à la fameuse satire connue sous le nom de *Confession de Sancy*. Du Perron entreprit aussi la conversion du duc de Sully, mais sans succès. Sully se contenta d'être le plus raisonnable et le plus modéré des protestans.

On sait quel avantage l'évêque d'Evreux eut sur du Plessis-Mornay, dans la conférence de Fontainebleau. Le parti protestant en rougit pour son défenseur. Le roi en fut frappé, et dit à Sully : « Eh bien! que » vous semble de votre pape ? » « Sire, lui répondit » Sully, il me semble qu'il est plus pape que vous » ne pensez, puisque, dans ce moment, il donne le » bonnet rouge à M. d'Evreux. »

Il y eut aussi une conférence entre l'évêque d'Evreux et d'Aubigné : si l'on en croit d'Aubigné, la victoire lui resta.

L'évêque d'Evreux fit de vains efforts pour ramener à l'Eglise la duchesse de Bar, sœur de Henri IV.

Ce que Sully avoit prédit arriva : tant de conversions, ou opérées, ou du moins tentées, tant de conférences, de disputes, d'écrits, d'excès même où le portoit son zèle pour le catholicisme, la profession publique

qu'il faisoit des opinions ultramontaines, la défense qu'il prit hautement de la bulle *in cœnâ Domini*, dans un rituel, lui procurèrent, en 1604, le chapeau de cardinal.

Du Perron retourna la même année à Rome, où il fut chargé des affaires de France.

En 1606, le roi lui donna l'archevêché de Sens, et la place de grand-aumônier. Le roi fit aussi du Perron commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. La dignité de grand-aumônier, par une prérogative qui alors y étoit attaché, donnoit au cardinal du Perron une espèce de surintendance sur les lettres; elle le placoit à la tête de la Bibliothèque du roi et du Collége royal. Du Perron acquit encore de la gloire dans ce département; il employa son crédit auprès de Henri IV et de Louis XIII, à faire remplir une partie des vues qu'avoit eues François Ier pour l'établissement de son Collége royal. Du Perron, dit l'abbé de Longuerue, s'étoit fait comme le colonel-général de la littérature. Tous ceux qui se destinoient aux lettres, se faisoient présenter à lui; et la première question qu'il leur faisoit, étoit toujours : *Avez-vous lu l'auteur?* Cet auteur tout court, c'étoit Rabelais. Il avoit aussi la plus grande estime pour Montaigne : *ses* Essais, disoit-il, *sont le* Bréviaire *des honnêtes gens.*

Le séjour du cardinal du Perron à Rome n'avoit fait qu'augmenter son attachement aux opinions ultramontaines. Ce travers, indigne d'un Français, et si contraire à nos maximes, a suffi pour obscurcir sa réputation, fondée d'ailleurs sur des talens brillans, et même sur quelques vertus. Sans cet article, qui souleva tous les Français contre sa mémoire, les calomnies des pro-

testans seroient tombées d'elles-mêmes, ou elles auroient donné un nouveau lustre à sa gloire; mais on ne lui pardonne pas d'avoir reçu, en 1607, la dédicace d'une thèse de George Criton, professeur royal, où se trouve cette proposition si justement flétrie par le parlement : *que le pape est supérieur aux conciles:* on ne lui pardonne pas la protection qu'il accorda hautement, dans le conseil du roi, au livre du cardinal Bellarmin, sur le pouvoir du pape; livre condamné par le parlement sous les qualifications les plus fortes : on ne lui pardonne pas ses emportemens injustes contre Richer, ses démarches violentes pour faire condamner le fameux livre de ce docteur : *De ecclesiasticâ et politicâ Potestate;* on ne lui pardonne pas surtout sa conduite aux Etats de 1614, ni les mouvemens qu'il se donna pour faire rejeter le formulaire proposé par le tiers-état au sujet du régicide. On ne conçoit pas comment un décret si sage a pu rencontrer un seul contradicteur. Ce n'est pas sans scandale qu'on voit le cardinal du Perron soutenir que l'Eglise gallicane, et même l'Eglise universelle, a toujours enseigné *que les princes ennemis de la religion catholique, pouvoient être déposés, et leurs sujets délités du serment de fidélité.*

Tout ce qu'on pouvoit espérer ou craindre d'un homme tel que le cardinal du Perron, est compris dans ce mot du pape Clément VII : « Prions Dieu qu'il » inspire le cardinal du Perron, car il nous persuadera » tout ce qu'il voudra. »

L'an 1638, *le* 5 *septembre*, Naissance de Louis XIV.

On a prétendu que le même jour, à huit heures du soir, Anne d'Autriche étoit accouchée d'un second

prince, qui fut quelques années après dérobé à la société, pour être enfermé le reste de sa vie dans une étroite prison, et qui a si fort exercé les conjectures de tous nos historiens, sous le nom de *Masque de fer*. Cet illustre prisonnier étoit donc un frère jumeau de Louis XIV, s'il faut en croire une lettre de mademoiselle de Valois écrite au duc, depuis maréchal de Richelieu, où elle se vante d'avoir appris du duc d'Orléans, son père, quel étoit l'homme au Masque de fer. Mais on est fondé à croire que le régent vouloit affoiblir le danger qu'il y avoit à révéler le secret de l'Etat, en altérant le fait, et en faisant de ce prince un cadet sans droit au trône, au lieu de l'héritier présomptif de la couronne.

Voltaire éclaircit différemment ce mystère dans une note de ses Œuvres, qu'on lui a toujours attribuée, quoique la note paroisse de l'éditeur :

« La reine aura pu s'imaginer que c'étoit par sa faute » qu'il ne naissoit point d'héritier à Louis XIII. La » naissance du Masque de fer l'aura détrompée. Le » cardinal, à qui elle aura fait confidence du fait, aura » pour plus d'une raison tiré parti de ce secret ; il aura » imaginé de tourner cet événement à son profit et à » celui de l'Etat. Persuadé par cet exemple que la reine » pourroit donner des enfans au roi, la partie qui pro- » duisit le hasard d'un seul lit pour le roi et pour la » reine fut arrangée en conséquence. Mais la reine et » le cardinal, également pénétrés de la nécessité de » cacher à Louis XIII l'existence du Masque de fer, » l'auront fait élever en secret : ce secret en aura été » un pour Louis XIV, jusqu'à la mort du cardinal » Mazarin.

» Mais ce monarque, apprenant alors qu'il avoit un » frère, et un frère aîné que sa mère ne pourroit désa- » vouer; faisant réflexion que cet enfant, né durant » le mariage, ne pourroit, sans de grands inconvé- » niens et sans un horrible scandale, être déclaré illé- » gitime après la mort de Louis XIII; songeant encore » que ce jeune prince pourroit dans la suite essayer de » se faire reconnoître, déchirer la France par une guerre » civile, et l'emporter même sur le fils de Louis XIII, » en alléguant le droit de primogéniture, il jugea qu'il » ne pouvoit user d'un moyen plus sage et plus juste » que celui qu'il employa pour assurer sa propre tran- » quillité et celle de l'Etat : moyen qui le dispensoit de » commettre une cruauté que la politique auroit re- » présentée comme nécessaire à un monarque moins » vertueux et moins magnanime que Louis XIV. »

L'an 1661, *le* 5 *septembre*, Arrestation de Fouquet, à Nantes.

Nicolas Fouquet devint surintendant des finances en 1653, dans un tems où elles avoient été épuisées par les frais des guerres civiles et étrangères. Au lieu de s'occuper du soin de les réparer, il dépensa trente-six millions d'aujourd'hui à faire bâtir la superbe maison de Vaux. Ses déprédations, les alarmes que donnoient les fortifications de Belle-Isle, alarmes grossies par Colbert qui aspiroit à sa place; les tentatives qu'il avoit faites sur le cœur de Mademoiselle de la Vallière, tout servit à irriter Louis XIV contre le surintendant. On l'attira adroitement à Nantes où il fut arrêté.

« On a remarqué, à la gloire des Lettres, que lorsque Fouquet, dans sa disgrace, se vit abandonné de tous

les courtisans, dont un grand nombre lui devoient leur fortune, les gens de lettres seuls se souvinrent de ce qu'il avoit fait pour eux : ils déclarèrent que le ministre leur ayant imposé silence sur ses bienfaits, tandis qu'il étoit en place, sa disgrace les dégageoit et leur délioit la langue. Pélisson osa le défendre, devint éloquent pour sauver son bienfaiteur, et se rendit même victime pour lui, en partageant sa prison. Le savant Lefèvre, père de madame Dacier, lui dédia un livre. Hénault ne montra pas moins de courage, et fit contre Colbert cette satire alors si répandue. La Fontaine le pleura dans une élégie touchante ; et ce qui lui fit plus d'honneur encore, il prévit en le pleurant que tout le fruit d'une action si louable seroit d'être privé, comme il le fut, des bienfaits du roi. Mademoiselle Scudéri s'unit à Pélisson pour défendre leur ami commun. Son médecin Pecquet, homme d'un rare mérite, ne put jamais se consoler : il répétoit sans cesse que Pecquet avoit toujours rimé et rimeroit toujours avec Fouquet. Brebœuf en tomba malade et mourut de chagrin. Jean Loret, auteur d'une gazette en vers, publia, dès le lendemain de la détention de Fouquet, les obligations qu'il avoit à ce ministre, sans être aucunement arrêté par la crainte de perdre une pension qu'il avoit, et qui lui fut réellement ôtée.

On peut voir dans les lettres de madame de Sévigné avec quelles cruelles inquiétudes elle attendoit le jugement de son malheureux ami, et quelle admiration elle avoit pour son caractère et pour son esprit.

Les voix réunies de tant d'écrivains qui s'élevèrent en faveur de Fouquet et contre son persécuteur, produisirent dans toute l'Europe un effet prodigieux,

dont la réputation de Colbert ne souffrit pas médiocrement : il sentit quel besoin il avoit de ramener à lui des hommes qu'on ne s'aliène pas impunément ; et ce fut par ce motif, qu'à l'exemple ou qu'à l'envie de Fouquet, il accorda aux lettres une protection si distinguée.

M. de Lamoignon croyoit Fouquet coupable au moins de péculat; mais, par l'acharnement avec lequel on poursuivit cet infortuné ministre, on parvint à répandre sur lui tout l'intérêt de l'innocence opprimée. Turenne disoit pendant son procès : *M. Colbert a plus d'envie que M. Fouquet soit pendu; M. le Tellier a plus de peur qu'il ne le soit pas.* Le roi commua la peine, mais pour la rendre plus rigoureuse : le bannissement auquel l'avoit condamné la commission chargée de le juger, fut changé en une prison perpétuelle. Il fut conduit à Pignerol, sans qu'on lui laissât même la permission de garder auprès de lui deux domestiques fidèles qui avoient partagé sa captivité à la Bastille. Toute sa famille fut exilée : il n'eut pas même la permission de voir sa femme.

C'est un problème de savoir si Fouquet mourut en prison, ou s'il eut sur la fin la liberté d'aller se cacher et mourir au sein de sa famille. Gourville assure dans ses Mémoires qu'il sortit de prison avant sa mort, et Voltaire le tenoit de sa belle-fille, madame de Vaux. Mais madame de Sévigné le croyoit mort à Pignerol, ainsi que le public. Ce qu'en dit mademoiselle de Montpensier confirme l'opinion générale. Quoi qu'il en soit, on place sa mort au 23 mars 1680.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1710, *le* 5 *septembre*, Mort de Regnard.

Jean-François Regnard, le meilleur de nos poètes comiques après Molière, naquit à Paris l'an 1656. Fils unique, et héritier d'un bien considérable, il reçut une éducation proportionnée à sa fortune. Il étoit grand, bien fait et de fort bonne mine. Son père étant mort comme il finissoit ses exercices à l'Académie, il se trouva en jouissance d'un revenu qui le mit en état de figurer dans le grand monde. Cependant le goût de voyager l'emporta sur les plaisirs que son opulence pouvoit lui procurer dans sa patrie.

De tous les pays qui excitoient la curiosité de Regnard, l'Italie lui parut mériter la préférence. Ce voyage fut des plus heureux; car, s'étant trouvé dans le cas de jouer, et de jouer très gros jeu, la fortune lui fut si favorable, qu'il rapporta à Paris tous les frais de son voyage, et plus de dix mille écus de bénéfice.

Cette somme, jointe à la succession de son père qui montoit à quarante mille écus, auroit dû fixer Regnard à Paris; mais le souvenir flatteur des plaisirs qu'il avoit goûtés en Italie l'y appela une seconde fois.

Etant à Bologne, il devint amoureux d'une dame provençale qu'il n'a fait connoître que sous le nom d'Elvire, et le mari de cette dame que sous celui de de Prade. Quoi qu'il en soit, après diverses aventures, cette dame lui proposa de revenir en France; et Regnard, trop épris des charmes de sa maîtresse pour lui refuser sa demande, saisit la première occasion

qui se présenta, et s'embarqua avec la dame provençale et son mari à Civita-Vecchia, sur une frégate anglaise qui faisoit route pour Toulon. Après quelques jours de navigation, cette frégate fut attaquée par deux vaisseaux algériens; et, après un combat de trois heures, dans lequel le capitaine anglais perdit la vie, le reste de l'équipage fut obligé de se rendre au pouvoir des corsaires, qui conduisirent leur prise à Alger. Ce malheur arriva le 4 octobre 1678.

Regnard, à peine arrivé à Alger, y fut vendu quinze cents livres, et la belle Provençale mille livres. Comme il avoit toujours aimé la bonne chère, et qu'il étoit grand faiseur de ragoûts, son habileté en ce genre lui procura l'emploi de cuisinier chez son maître Achmet, et bientôt ses manières prévenantes, son enjouement et sa bonne mine le firent aimer des femmes de cet Algérien. Mais Achmet, homme cruel et jaloux, ayant découvert cette intrigue, le livra à la justice pour être puni selon la rigueur des lois, qui ordonnent qu'un chrétien trouvé en flagrant délit avec une mahométane, expie son crime par le feu, ou se fasse mahométan. Le consul de la nation française, qui avoit reçu depuis peu de jours une somme considérable pour racheter Regnard, ayant appris le malheur qui lui étoit arrivé, interposa son autorité, et alla trouver Achmet, qui d'abord ne voulut rien écouter; mais le consul, ne se rebutant pas, lui représenta que rien n'étoit plus trompeur que les apparences; que, quand même la chose seroit vraie, il y auroit peu de gloire à lui de faire périr son esclave; que d'ailleurs, en le perdant, il perdroit une somme considérable qu'il avoit à lui

donner pour sa rançon. Cette dernière raison fut plus forte que les autres ; Achmet se laissa gagner. Il retira Regnard des mains du divan, en avouant qu'il l'avoit accusé sur un simple soupçon, et que son crime n'étoit confirmé par aucune preuve ; et il le remit en liberté, après avoir reçu le prix dont il étoit convenu avec le consul.

Voilà comme Regnard raconte ses aventures d'Alger dans son petit roman intitulé *la Provençale*, où il ne fait aucune mention de son voyage de Constantinople. On ignore les raisons qui ont pu l'obliger à garder le silence sur son séjour dans cette ville ; mais voici la vérité du fait. Au bout de quelque tems de séjour à Alger, son maître Achmet, ayant affaire pour son commerce avec les ministres de la Porte-Ottomane, l'emmena avec sa Provençale à Constantinople, où ils essuyèrent pendant plus de deux ans une captivité très rigoureuse ; enfin Regnard ayant trouvé le moyen de faire savoir sa triste situation à sa famille, on lui envoya douze mille livres, qui servirent à payer sa rançon, celle de sa Provençale et celle de son valet de chambre, et ils repassèrent tous les trois en France sur un vaisseau français qui les mena heureusement à Marseille. Regnard, ayant recouvré sa liberté, revint aussitôt à Paris, portant avec lui la chaîne dont il avoit été chargé pendant son esclavage, et qu'il a toujours conservée avec soin dans son cabinet, pour se rappeler incessamment la mémoire de cette disgrâce ; mais il ne fut pas guéri pour cela de sa passion pour les voyages.

En recouvrant sa liberté et celle de sa belle maîtresse, Regnard reçut la nouvelle de la mort de de Prade,

qui étoit resté à Alger ; de sorte que rien ne s'opposoit plus à son bonheur que les scrupules d'Elvire, qui, par bienséance, demanda quelque tems pour marquer le deuil de son époux. Tout amoureux qu'étoit Regnard, il ne put s'opposer à ce que souhaitoit sa belle Provençale ; et, pour mettre ordre à ses affaires, il revint à Paris avec Elvire pour attendre cet heureux moment où il devoit être récompensé de toutes les disgrâces qu'il avoit éprouvées pour cette belle personne. Mais le sort en décida autrement : ce mari, qui depuis huit mois étoit au rang des morts, reparut tout à coup, accompagné de deux religieux mathurins, qui l'avoient racheté à Alger, et qui le présentèrent à son épouse. Le retour de de Prade fut célébré par une nouvelle noce. Regnard, pénétré comme on peut le penser de cet événement, ne voulut point être présent à cette cruelle cérémonie ; il quitta Paris pour la troisième fois, dans le dessein de n'y revenir que lorsqu'il seroit guéri de son amour.

Il partit de nouveau de Paris, le 26 avril 1681, et s'en alla en Flandre et en Hollande, puis en Danemarck et en Suède. Etant à la cour de Suède, le roi l'engagea à voir la Laponie, et lui offrit toutes les commodités nécessaires pour y aller. Regnard, à la sollicitation de ce prince, entreprit ce voyage, et partit pour cette grande entreprise. Il s'embarqua à Stockholm, pour passer à Tornea, le mercredi 23 juillet de la même année, avec deux gentilshommes français, les sieurs de Fercourt et de Corberon. Il parcourut toute la Laponie, et arriva à Tornea, qui est la dernière ville du côté du nord, situé à l'extrémité du golfe de Bothnie. Il remonta le fleuve qui porte

le même nom que cette ville, et dont la source n'est pas éloignée du Cap du Nord. Il pénétra jusqu'à la mer Glaciale, et l'on peut dire qu'il ne s'arrêta qu'où la terre lui manqua. Enfin il arriva le 22 août suivant à la montagne de Metawara, où il fut obligé de terminer sa course; et ce fut au haut de cette montagne qu'il grava sur un rocher, en quatre vers latins, pour lui et ses camarades, cette inscription :

Gallia nos genuit; vidit nos Africa; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem.
Casibus et variis acti terràque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

DE FERCOURT. DE CORBERON. REGNARD.
Anno 1681, *die* 22 *Augusti.*

« La France nous a donné la naissance; nous avons » vu l'Afrique et le Gange, parcouru l'Europe; nous » avons eu différentes aventures tant par mer que » par terre, et nous nous sommes arrêtés en cet en- » droit, où le monde nous a manqué. »

Après cette expédition, Regnard revint à Stockholm, et rendit compte au roi de tout ce qu'il avoit vu de remarquable en Laponie, des mœurs, de la religion, et des usages singuliers de ses habitans. Il ne demeura que fort peu de tems à Stockholm: il en partit le 3 octobre 1681; il traversa la mer Baltique, et vint débarquer à Dantzick, d'où il passa en Pologne, de là en Hongrie, et ensuite en Allemagne; et enfin, après deux ans d'absence, il revint en France le 4 décembre 1683, entièrement guéri de son amour et de sa passion pour le jeu et pour les voyages.

Pour lors il fixa son séjour à Paris, où la fortune lui permit de passer sa vie avec beaucoup d'agrémens.

Il acheta une charge de trésorier de France au bureau des finances de Paris, qu'il a exercée pendant vingt ans; il ne songea plus qu'aux plaisirs de la bonne chère, et à bien recevoir chez lui ce qu'il y avoit de plus grand, de plus distingué et de plus aimable.

La description qu'il fait, dans son Epître à M***, de la maison qu'il avoit à Paris, au bout de la rue de Richelieu, au bas de Montmartre, et les noms illustres des personnes qui lui font l'honneur de l'y venir voir, ne laissent aucun lieu de douter de cette vérité:

Au bout de cette rue où ce grand cardinal,
Ce prêtre conquérant, ce prélat amiral,
Laissa pour monument une triste fontaine,
Qui fait dire au passant que cet homme, en sa haine,
Qui du trône ébranlé soutint tout le fardeau,
Sût répandre le sang plus largement que l'eau,
S'élève une maison modeste et retirée,
Dont le chagrin surtout ne connoît point l'entrée.
. . . . . .

Dans ce logis pourtant humble, et dont les tentures
Dans l'eau des Gobelins n'ont point pris leurs teintures,
Où Mansard de son art ne donna point les lois,
Sais-tu quel hôte, ami, j'ai reçu quelquefois?
Enghien, qui ne suivant que la gloire pour guide,
. . . . . .

A fait plus d'une fois, fatigué de Marly,
De ce simple séjour un autre Chantilly.
Conti, le grand Conti, que la gloire environne,
. . . . . .

A daigné quelquefois, sans bruit, dans le silence,
Honorer ce réduit de sa noble présence.
Ces héros méprisant tout l'or de leurs buffets,
Contens d'un linge blanc et de verres bien nets,
Qui ne recevoient point la liqueur infidèle

Que Rousseau (1) fit chez lui d'une main criminelle,
Ont souffert un repas simple et non préparé,
Où l'art des cuisiniers, sainement ignoré,
N'étaloit point au goût la funeste élégance
De cent ragoûts divers que produit l'abondance,
Mais où le sel attique, à propos répandu,
Dédommageoit assez d'un entremets perdu.
C'est à de tels repas que je te sollicite;
C'est dans cette maison que ma lettre t'invite.
Ma servante déjà, dans ses nobles transports,
A fait à deux chapons passer les sombres bords.
Ami, viens donc demain, avant qu'il soit une heure.
Si le hasard te fait oublier ma demeure,
Ne va pas t'aviser, pour trouver ma maison,
Aux gens des environs d'aller nommer mon nom:
Depuis trois ans et plus, dans tout le voisinage,
On ne sait, grâce au ciel, mon nom ni mon visage;
Mais demande d'abord où loge dans ces lieux
Un homme qui, poussé d'un désir curieux,
Dès ses plus jeunes ans sut percer où l'Aurore
Voit de ses premiers feux les peuples du Bosphore;
Qui, parcourant le sein des infidèles mers,
Par le fier Ottoman se vit chargé de fers;
Qui prit, rompant sa chaîne, une nouvelle course
Vers les tristes Lapons que gèle et transit l'Ourse,
Et s'ouvrit un chemin jusqu'aux bords retirés
Où les feux du soleil sont six mois ignorés.
Mes voisins ont appris l'histoire de ma vie,
Dont mon valet causeur souvent les désennuie.
Demande-leur encore où loge en ce marais,
Un magistrat qu'on voit rarement au palais;
Qui, revenant chez lui lorsque chacun sommeille,
Du bruit de ses chevaux bien souvent les réveille;
Chez qui l'on voit entrer, pour orner ses celliers,
Force quartauts de vin, et point de créanciers.

(1) Marchand de vin.

Si tu veux, cher ami, leur parler de la sorte,
Aucun ne manquera de te montrer ma porte.
C'est-là qu'au premier coup tu verras accourir
Un valet diligent qui viendra pour t'ouvrir ;
Tu seras aussitôt conduit dans une chambre
Où l'on brave à loisir les fureurs de décembre :
Déjà le feu, dressé d'une prodigue main,
S'allume en pétillant. Adieu jusqu'à demain.

Regnard acheta aussi les charges de lieutenant des eaux et forêts et des chasses de la forêt de Dourdan. Il acquit, peu de tems après, la terre de Grillon, située près Dourdan, à onze lieues de Paris, où il passoit le tems de la belle saison, et où il chassoit le cerf et le chevreuil. Quelques années avant sa mort, il se fit recevoir grand-bailli de la province de Hurepoix, au comté de Dourdan, et il est mort revêtu de cette charge. Il n'épargna rien pour embellir son château et sa terre de Grillon, et il profita, avec un art infini, de tous les avantages dont la nature avoit pourvu si libéralement ce beau lieu ; de sorte qu'il en fit un séjour enchanté. Pour donner une idée de la vie agréable que Regnard passoit à Grillon avec ses amis, il suffit de lire *le Mariage de la Folie*, divertissement pour la comédie des *Folies Amoureuses*, que l'auteur semble avoir composé dans cette intention, en s'y désignant sous le nom de Clitandre.

C'est dans cette agréable retraite que Regnard écrivit la relation de ses voyages, et qu'il composa la plupart de ses comédies. Il y mourut le jeudi 5 septembre 1710, âgé de cinquante ans, sans avoir été marié, fort regretté de tous ses amis, des gens de lettres, et particulièrement des amateurs de la scène française.

Regnard mourut sans avoir été malade, et par sa

seule imprudence. Il n'avoit point de foi aux médecins ; il étoit fort replet et grand mangeur. Un jour qu'il se sentit incommodé de quelques restes d'indigestion, il lui prit envie de se purger de sa propre ordonnance, mais d'une façon extravagante. Il étoit à Grillon, où il avoit passé toute la belle saison à faire une chère très délicate. Il demanda à un de ses paysans quelles étoient les drogues dont il composoit les médecines qu'il donnoit à ses chevaux ; le paysan les lui nomma. Regnard sur-le-champ les envoya acheter à Dourdan, s'en fit une médecine et l'avala le lendemain ; mais deux heures après qu'il l'eut prise, il sentit dans l'estomac des douleurs si aiguës, qu'il ne put demeurer au lit. Il fut obligé de se lever et de se promener à grands pas dans sa chambre, pour tâcher de faire descendre sa médecine qui l'étouffoit. Ses valets montèrent à ce bruit, jugeant qu'il se trouvoit mal ; mais à peine furent-ils entrés, que son oppression redoubla ; il tomba dans leurs bras sans connoissance et sans voix, et il fut suffoqué sans pouvoir recevoir le moindre secours.

On ne convient pas généralement de toutes les circonstances de sa mort ; il est bien vrai qu'il mourut d'une médecine prise mal à propos, à la suite d'une indigestion, mais, dit-on, d'une médecine ordinaire, dont il ne seroit point mort s'il n'avoit point eu l'imprudence d'aller à la chasse le même jour qu'il l'avoit prise, de s'y échauffer extrêmement, et de boire un grand verre d'eau à la glace à son retour : ce qui causa une révolution si subite et si violente dans son corps, qu'il en mourut le lendemain, sans qu'on pût le secourir.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les comédies de Regnard; il y a long-tems qu'elles sont appréciées; elles lui ont mérité la première place après Molière; et Voltaire a dit: « Qui ne se plaît pas avec » Regnard, n'est pas digne d'admirer Molière. » Quand ses comédies, jouées au Théâtre Français et au Théâtre Italien, ne l'auroient pas rendu célèbre, il le seroit devenu par ses seuls voyages, qui sont tous plus ou moins intéressans; et particulièrement celui de Laponie. On a encore de Regnard un opéra, *le Carnaval de Venise;* trois pièces qui n'ont pas été représentées, savoir, *les Vendanges*, *les Souhaits*, et la tragédie de *Sapor*, qui ne vaut pas, à beaucoup près, ses comédies; quelques poésies, des épîtres en vers, où l'on remarque de fréquentes imitations des anciens; et enfin deux satires, l'une contre les mœurs, en réponse à celle de Boileau contre les femmes; et l'autre, contre Boileau lui-même, intitulée *le Tombeau de Boileau-Despréaux*, où il y a plusieurs traits qui ne seroient pas indignes de ce grand satirique.

L'an 1765, *le* 5 *septembre*, Mort du comte de Caylus.

Claude-Philippe de Caylus, né d'une famille distinguée, entra au service de bonne heure, et se distingua dans la Catalogne et au siége de Fribourg. Après la paix de Rastadt, il fit le voyage d'Italie, et saisit avec enthousiasme les beautés des chefs-d'œuvre répandus dans cette partie de l'Europe. L'an 1715, il passa dans le Levant, à la suite de l'ambassadeur de France à la Porte-Ottomane. Arrivé à Smyrne, il voulut profiter d'un délai de quelques jours, pour

visiter les ruines d'Ephèse, qui n'en sont éloignées que d'environ une journée : la campagne étoit alors infestée par une troupe de brigands, à la tête desquels étoit le redoutable Caracayali ; il étoit dangereux de fréquenter les chemins. Mais le comte de Caylus, qui désiroit toujours puissamment ce qui pouvoit contribuer au succès de ses études, s'avisa d'un singulier expédient qui lui réussit.

Vêtu d'une simple toile à voile, ne portant sur lui rien qui pût tenter le voleur le plus avide, il se mit sous la conduite de deux brigands de la bande de Caracayali, venus à Smyrne, et convint avec eux d'une certaine somme, à condition, néanmoins, qu'ils ne toucheroient l'argent qu'au retour. Comme ils n'avoient d'intérêt qu'à le conserver, jamais il n'y eut de guides plus fidèles. Ils le conduisirent, avec son interprète, vers leur chef, dont il reçut l'accueil le plus gracieux. Caracayali, instruit du motif de son voyage, voulut servir sa curiosité ; il l'avertit qu'il y avoit dans son voisinage des ruines dignes d'être connues ; et pour l'y transporter avec plus de célérité, il lui fit donner deux chevaux arabes de ceux qu'on appelle chevaux de race, estimés les meilleurs coureurs. Le comte se trouva bientôt, comme par enchantement, sur les ruines indiquées ; c'étoient celles de Colophon. Il y admira le reste d'un théâtre dont les siéges, pris dans la masse d'une colline qui regarde la mer, joignoient autrefois au plaisir du spectacle celui de l'aspect le plus riant et le plus varié. Il retourna passer la nuit dans le fort qui servoit de retraite à Caracayali, et le lendemain il se transporta sur le terrain qu'occupoit anciennement la ville d'Ephèse.

Reçu en 1731, dans l'Académie royale de Peinture et de Sculpture, il composa la vie des plus fameux peintres et sculpteurs de cette compagnie; et pour étendre les limites de l'art, il recueillit dans trois ouvrages de nouveaux sujets de tableaux qu'il avoit rencontrés dans la lecture des anciens. Il a fondé dans cette Académie un prix annuel pour celui des élèves qui réussiroit le mieux à caractériser une passion.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui ayant donné, en 1742, une place d'honoraire, l'étude de la littérature devint sa passion dominante; mais ce fut toujours relativement aux arts. Il travailla sur les embaumemens des momies égyptiennes, sur le papyrus, sur les masses énormes que les Egyptiens transportoient d'une extrémité de l'Egypte à l'autre: il inventa le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre, et découvrit la peinture encaustique; il rassembla de toutes parts les antiquités de toute espèce, les fit ensuite dessiner et graver, en les accompagnant d'observations savantes et judicieuses: c'est cette précieuse collection, connue sous le nom de *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques, Romaines, et Gauloises*, en 7 vol. in-4°. On a de lui plusieurs dissertations fort estimées, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fonda pour cette compagnie un prix de cinq cents livres, dont l'objet est d'expliquer par les auteurs et par les monumens, les usages des anciens peuples. Pour mettre enfin le comble à son éloge, il joignoit au mérite littéraire toutes les qualités qui honorent l'humanité, un fonds inépuisable de bonté naturelle, une affection courageuse pour ses amis, une politesse vraie et une

probité rigoureuse. Ainsi l'épitaphe que lui fit Diderot, est plus plaisante que juste :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque ;
Oh! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque.

HISTOIRE.

Le 6 septembre 394, Bataille d'Aquilée, et mort du tyran Eugène.

Après la mort de Maxime, Théodose rétablit le jeune Valentinien dans tous ses Etats, qu'il ne conserva pas long-tems. Arbogaste, Gaulois fier, cruel et ambitieux, avoit d'abord servi sous Théodose. Devenu général des armées de Valentinien, il parvint à se rendre redoutable à son maître. Le jeune prince lui ayant ôté le commandement, il le fit assassiner par ses eunuques. Théodose résolut de venger la mort de ce jeune frère de Gratien. Arbogaste craignant, s'il prenoit la place de Valentinien, de s'avouer trop hautement pour son meurtrier, ne prit point la pourpre. Il préféra de régner sous le nom d'un homme qui lui fût entièrement dévoué : il fit choix d'Eugène, autrefois rhéteur, alors secrétaire d'Etat, qui tenoit de son premier métier une sorte d'éloquence, et du second quelque connoissance des affaires. Théodose, ayant tout préparé pour la vengeance de Valentinien, part à la tête d'une armée formidable. Stilicon et Alaric, si célèbres depuis, servoient sous lui. Il force le passage des Alpes. Eugène et Arbogaste l'attendoient dans la plaine d'Aquilée : c'est là que devoit se décider cette grande querelle à laquelle la religion n'étoit pas moins intéressée que la politique. Théodose étoit le protecteur du christia-

nisme. Eugène avoit rétabli l'idolâtrie dans Rome : il avoit offert des sacrifices, consulté les entrailles des victimes, où il avoit trouvé tous les heureux présages qui pouvoient l'aveugler. Il avoit relevé les statues de Jupiter et l'autel de la Victoire, et portoit pour enseigne principale l'image d'Hercule. La bataille dura deux jours : la première journée fut favorable à Eugène, et plusieurs des généraux de Théodose lui conseilloient la retraite. « Quoi donc, s'écria-t-il, la » croix de Jésus-Christ, peinte dans mes drapeaux, » fuiroit devant les images de Jupiter et d'Hercule, » qu'étalent insolemment les enseignes de ces infi- » dèles ! » On retrouve ce même mouvement dans ces beaux vers d'Athalie :

« O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse !
» L'Arche qui fit tomber tant de superbes tours,
» Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
» Des dieux des nations tant de fois triomphante,
» Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente ! »

Théodose renouvela le combat le lendemain, et Eugène et Arbogaste, qui croyoient marcher à une victoire certaine, furent entièrement défaits. Arbogaste, après des prodiges de valeur, dignes d'une meilleure cause, chercha son salut dans la fuite. Les chefs des légions qu'il commandoit, implorèrent la clémence du vainqueur. Théodose leur ordonna de lui amener Eugène : ils partirent pour exécuter cet ordre. Aussitôt qu'Eugène les aperçut : « Eh bien, » leur dit-il, m'amenez-vous Théodose ? » « Non, » répondirent-ils ; mais nous allons vous mener à lui. » En effet, l'ayant dépouillé des ornemens impériaux, ils le traînèrent aux pieds du vainqueur, les mains

derrière le dos, comme Maxime y avoit paru autrefois. Il eut aussi le sort de Maxime : il fut décapité le 6 septembre 394. Arbogaste, abandonné de tout le monde, après avoir erré pendant deux jours dans les montagnes, se perça lui-même d'un coup d'épée. Ce fut la dernière victoire que remporta Théodose.

L'an 1423, *le* 6 *septembre*, Le sultan Amurat II lève le siége de Constantinople.

Le sultan Amurat II, irrité contre Manuel Paléologue, de ce qu'il avoit épousé la cause de Mustapha, son oncle, qui lui disputoit l'empire, vint mettre le siége devant Constantinople avec une armée de deux cent mille hommes. On ne connoissoit pas encore le canon dans l'Orient; Amurat en fit usage dans ce siége. Les effets terribles de cette nouvelle machine n'abattirent pas le courage des Grecs : ils se défendirent avec tant de valeur, qu'ils forcèrent Amurat de lever le siége.

L'an 1492, *le* 6 *septembre*, Christophe Colomb part des Canaries pour la découverte du Nouveau-Monde.

Nous avons vu, au 3 août, Christophe Colomb quitter l'Espagne pour aller à la découverte du Nouveau-Monde. Il cingla droit aux Canaries, et y arriva sans aucun événement, qui dans toute autre circonstance fût digne d'être remarqué ; mais dans un voyage dont les suites devoient être si intéressantes, tout mérite attention : le gouvernail de *la Pinta* (*Voy.* le 3 août) se rompit le deuxième jour de la route ; cet accident alarma

les équipages, aussi superstitieux que peu habiles à réparer cet accident, et fut regardé comme un augure assuré du mauvais succès de l'expédition. D'ailleurs, dans le court trajet d'Espagne aux Canaries, on éprouva que les navires étoient si mauvais et si mal en ordre, qu'on jugea qu'ils résisteroient difficilement à une navigation longue et dangereuse. Colomb les fit rétablir de son mieux; et ayant embarqué des provisions fraîches, il partit de Gomère, l'une des plus occidentales des Canaries, le sixième jour de septembre. (*Voy.* le 12 octobre.)

L'an 1634, *le 6 septembre*, Bataille de Nordlingue gagnée par les Impériaux sur les Suédois.

Après la mort de Gustave, roi de Suède, tué à la bataille de Lutzen, au fort de ses conquêtes, les généraux formés par ce grand capitaine ne laissèrent pas de continuer la guerre avec le même succès; et l'empereur se trouvoit vivement pressé, lorsque Ferdinand son fils, roi de Hongrie, et le duc Charles de Lorraine, taillèrent en pièces l'armée suédoise, commandée par le duc de Veymar et le général Horn, qui venoient pour secourir Nordlingue.

L'an 1675, *le 6 septembre*, Le maréchal de Créqui, est fait prisonnier dans Trèves.

Le maréchal de Créqui ayant voulu jeter du secours dans Trèves, assiégé par les Impériaux, s'étoit fait battre à Consarbruck par son trop de mépris pour les ennemis, dont l'armée étoit le double de la sienne, et pour n'avoir pas connu les gués qui étoient aux deux

côtés du pont par où ils l'attaquèrent : il est vrai aussi que sa cavalerie l'abandonna. Il échappa à peine, lui quatrième, et courut à travers de nouveaux périls se jeter dans Trèves, qu'il auroit dû secourir avec prudence, et qu'il défendit avec courage. Il vouloit s'ensevelir sous les ruines de la place; la brèche étoit pratiquable: il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure: le capitaine Boisjourdan, à la tête des séditieux, va capituler sur la brèche; il menace le maréchal de le tuer, s'il ne signe. Créqui se retire avec quelques officiers fidèles dans une église, où il aima mieux être forcé et pris à discrétion que de capituler.

Boisjourdan subit dans la suite la peine de sa trahison.

L'an 1683, *le* 6 *septembre*, Mort de Colbert.

Jean-Baptiste Colbert fut d'abord intendant du cardinal Mazarin; s'étant instruit à fond de toutes les parties du gouvernement, et particulièrement des finances, il devint un homme nécessaire dans le délabrement où le cardinal Mazarin, le surintendant Fouquet, et encore plus le malheur des tems avoient mis les finances. Louis XIV travailla secrètement avec lui pour s'instruire. Il perdit Fouquet, de concert avec le Tellier, alors secrétaire d'Etat; mais il se fit pardonner cet acharnement par l'ordre invariable qu'il mit dans les finances, et par des services dont on ne perdra jamais la mémoire. Contrôleur-général en 1664, on peut le regarder comme le fondateur du commerce, et le protecteur de tous les arts. Il se forma trois compagnies, l'une pour les Indes orientales, l'autre pour les Indes occidentales, et la troisième pour les côtes d'A-

frique. Le canal de Languedoc, entrepris pour la communication des deux mers, transporta jusque dans le cœur de la France les denrées et les marchandises de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaisseaux et de galères furent construits en peu de tems. Des arsenaux bâtis à Marseille, à Toulon, à Brest, à Rochefort, renfermèrent tout ce qui étoit nécessaire à l'armement et à l'équipement de plusieurs flottes. Les draps fins, les étoffes de soie, les glaces, le fer-blanc, l'acier, la belle faïence, le cuir maroquiné, que les étrangers nous vendoient très chèrement, furent enfin fabriqués dans le royaume. Chaque année de son ministère fut marquée par l'établissement de quelque manufacture: on compta dans l'année 1669, quarante-quatre mille deux cents métiers en laine dans le royaume. Le but du grand Colbert étoit d'enrichir la France et de la peupler. En entrant dans les finances, il fit remettre trois millions de tailles, et tout ce qui étoit dû d'impôts depuis 1647 jusqu'en 1656. Telles étoient les occupations continuelles de ce digne ministre, lorsqu'il mourut en 1683, à soixante-quatre ans et six jours, consumé (dit un historien) des chagrins que lui donnoit Louvois, en le forçant à ruiner, par des vexations, le peuple qu'il avoit enrichi par le commerce, seul martyr que le bien public ait eu, seul ministre des finances qui soit mort dans son emploi.

Colbert avoit la même exactitude que Sully, et des vues beaucoup plus étendues. L'un ne savoit que ménager; l'autre savoit faire de grands établissemens. Henri IV secondoit l'économie de Sully: les magnificences de Louis XIV contrarièrent souvent le système de Colbert.

L'an 1703, *le* 6 *septembre*, Prise de Brisach par le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV.

Cette place s'étant rendue en quatorze jours de tranchée ouverte, l'empereur, surpris d'une si prompte capitulation, fit faire le procès au comte d'Arco, qui avoit commandé dans la place, et au célèbre ingénieur Marsigli. Le premier fut condamné à perdre la tête, et le second à être dépouillé de ses honneurs et dignités, avec rupture de son épée. Tout le public s'éleva contre ce jugement cruel, qu'on avoit rendu pour sauver l'honneur du prince de Bade, commandant en chef.

L'an 1746, *le* 6 *septembre*, Prise de Gênes par les Autrichiens.

Pendant la guerre de 1740, les Français ayant été obligés d'abandonner l'Italie, les Autrichiens réunis aux Piémontais, s'avancèrent vers la ville de Gênes, qui s'étoit déclarée pour la France. La consternation des Génois fut si grande, qu'ils ne tentèrent pas seulement de se défendre: ils avoient une grosse artillerie; l'ennemi n'avoit point de canon de siége; mais ils n'attendirent pas que ce canon arrivât, et la terreur les précipita dans toutes les extrémités qu'ils craignoient. Le sénat envoya précipitamment quatre sénateurs dans les défilés des montagnes où campoient les Autrichiens, pour recevoir du général Brown et du marquis de Botta d'Adorne, Milanais, lieutenant-général de l'impératrice-reine, les lois qu'ils voudroient bien donner. Ils se soumirent à remettre leur ville dans vingt-quatre heures, à rendre prisonniers leurs soldats, les

Français et les Espagnols, à livrer tous les effets qui pourroient appartenir à des sujets de France, d'Espagne et de Naples. On stipula que quatre sénateurs se rendroient en otage à Milan; qu'on paieroit sur-le-champ cinquante mille gênovines, qui font environ quatre cent mille livres de France, en attendant les taxes qu'il plairoit au vainqueur d'imposer. On se souvenoit que Louis XIV avoit exigé autrefois que le doge de Gênes vînt lui faire des excuses à Versailles, avec quatre sénateurs: on en ajouta deux pour l'impératrice-reine; mais elle mit sa gloire à refuser ce que Louis XIV avoit exigé : elle crut qu'il y avoit peu d'honneur à humilier les foibles, et ne songea qu'à tirer de Gênes de fortes contributions, dont elle avoit plus besoin que du vain honneur de voir le doge de la petite république de Gênes avec six Génois aux pieds du trône impérial. Gênes fut taxée à vingt-quatre millions de livres : c'étoit la ruiner entièrement. Cette république ne s'étoit pas attendue, quand la guerre commença pour la succession de la maison d'Autriche, qu'elle en seroit la victime; mais dès qu'on arme dans l'Europe, il n'y a point de petit Etat qui ne doive trembler.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1713, *le* 6 *septembre*, Mort de Régnier Desmarest.

Séraphin Régnier Desmarest, né à Paris en 1632, a rendu de grands services à la langue française. Le duc de Créqui l'ayant amené avec lui à Rome, il fit de

si grands progrès dans la langue italienne, que l'Académie de Florence prit une de ses odes pour une production de Pétrarque, et s'empressa de le recevoir dans son sein. Trois ans après il fut reçu à l'Académie Française, et remplaça Mézerai dans l'emploi de secrétaire de cette compagnie. Comme il avoit embrassé l'état ecclésiastique, il fût parvenu à l'épiscopat sans la traduction de la fameuse scène du Pastor fido, dans laquelle se trouvent les vers si connus sur la contradiction entre la morale qui interdit l'amour, et la nature qui l'ordonne : cette traduction donna au roi des scrupules.

Il y avoit une autre cause plus grave du refus de l'épiscopat. On lui attribuoit généralement une pièce de vers fort répandue sur le commerce criminel de Bethsabée avec David.

Les meilleurs vers qu'on ait de lui sont ceux qu'il adressa à une maîtresse infidèle :

Ne croyez pas que votre humeur légère,
Dans ma colère,
Me fasse rien publier :
Heureux, je ne sais que me taire ;
Trahi, je ne sais qu'oublier.

HISTOIRE.

L'an 1631, *le* 7 *septembre*, Bataille de Léipsick, gagnée par le grand Gustave, roi de Suède, sur les Impériaux.

On aime à attribuer toutes les grandes choses à un seul homme, quand il en a fait quelques unes. C'est une opinion fort commune que le cardinal de Richelieu attira les armes de Gustave Adolphe en Allemagne, et prépara seul cette révolution; mais il ne fit autre chose que profiter des circonstances. L'empereur Ferdinand II avoit le premier déclaré la guerre à Gustave; il vouloit lui enlever la Livonie dont ce jeune conquérant s'étoit emparé : il lui refusoit même le titre de roi. L'intérêt, la vengeance et la fierté appeloient Gustave en Allemagne. Et quand même le ministre de France ne l'eût pas assisté de quelque argent, il n'en auroit pas moins tenté la fortune des armes dans une guerre qu'il avoit déjà heureusement commencée. Il étoit vainqueur en Poméranie, quand la France fit son traité avec lui. Trois cent mille francs une fois payés, et neuf cent mille par an que lui donna Richelieu, n'étoient ni un objet important, ni un grand effort de politique, ni un secours suffisant.

TAYLOR INST. OXFORD

Gustave fit tout par lui-même : arrivé en Allemagne avec moins de quinze mille hommes, il en eût bientôt près de quarante mille, en recrutant dans le pays qui les nourrissoit, en faisant servir l'Allemagne même à

ses conquêtes en Allemagne. Il força l'électeur de Brandebourg à se joindre à lui; il força l'électeur de Saxe à lui donner ses propres troupes à commander. Le roi de Suède s'avance à Leipsick: Tilly marche au-devant de lui et de l'électeur de Saxe, à une lieue de la ville. Les deux armées étoient chacune d'environ trente mille combattans. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, ne font aucune résistance, et l'électeur est entraîné dans leur fuite. Mais la discipline suédoise répara ce malheur. Gustave commençoit à faire de la guerre un art nouveau. Il avoit accoutumé son armée à des manœuvres qui n'étoient point connues ailleurs; et quoique Tilly fût regardé comme un des meilleurs généraux de l'Europe, il fut vaincu d'une manière complète.

Le vainqueur poursuit les Impériaux dans la Franconie. Tout se soumet à lui depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. Il rétablit le duc de Meckelbourg dans ses Etats à un bout de l'Allemagne, et il est déjà à l'autre bout dans le Palatinat, après avoir pris Mayence.

L'empereur tombe, en moins d'une année, de ce haut degré de grandeur, qui avoit paru si redoutable; il est réduit à demander au pape Urbain VIII des soldats et de l'argent: on lui refuse l'un et l'autre. Il demande au moins qu'on publie une croisade contre Gustave: le S. Père ne promet qu'un jubilé. (Annales de l'Empire.)

L'an 1638, *le* 7 *septembre*, Levée du siége de Fontarabie, par le prince de Condé.

Ce siége fut levé par M. le prince, père du grand Condé. Le cardinal de Richelieu qui n'aimoit pas la

duc de la Valette, s'en prit à lui, et nomma une commission qui le condamna à avoir la tête tranchée; mais comme la Valette qui connoissoit le cardinal, avoit déjà pris la fuite, sa tête ne tomba qu'en effigie.

L'an 1651, *le 7 septembre*, Louis XIV déclare sa majorité au parlement de Paris.

L'an 1701, *le 7 septembre*, Traité de la *grande alliance* contre la France par l'Angleterre, l'empereur et la Hollande.

Les alliés n'avoient d'abord pour objet que de démembrer ce qu'ils pourroient de la succession d'Espagne, et ce ne fut qu'après les avantages qu'ils remportèrent dans la suite, que leurs prétentions s'augmentèrent, au point de vouloir détrôner Philippe V, petit-fils de Louis XIV, appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II. Cette guerre, la plus juste de toutes celles que soutint Louis XIV, fut la plus malheureuse.

Le traité de la *grande alliance* fut signé à la Haye.

L'an 1706, *le 7 septembre*, Les Français lèvent le siége de Turin, en Italie.

Cette grande ville étoit assiégée par quarante-six escadrons et cent bataillons. Le duc de la Feuillade qui les commandoit, étoit fils de ce maréchal de la Feuillade qui érigea la statue de Louis XIV dans la place des Victoires. (*Voy. le* 30 *mars*, l'article sur Vauban). Chamillard, son beau-père, ministre de la guerre, avoit tout prodigué pour lui assurer le succès. L'imagination est effrayée du détail des préparatifs de ce siége.

On avoit fait venir cent quarante pièces de canon; et il est à remarquer que chaque gros canon monté revient à environ deux mille écus. Il y avoit cent dix mille boulets, cent six mille cartouches d'une façon, et troiscent mille de l'autre; vingt-un mille bombes, trentemille instrumens pour le pionage; douze cent mille livres de poudre. Ajoutez à ces munitions, le plomb, le fer, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpêtre, les outils de toute espèce. Il est certain que les frais de tous ces préparatifs de destruction suffiroient pour fonder et pour faire fleurir la plus nombreuse colonie.

Le maréchal de Vauban, le seul général, peut-être, qui aimât mieux l'Etat que soi-même, avoit proposé au duc de la Feuillade de venir diriger le siége comme ingénieur, et de servir dans son armée comme volontaire : mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban pour de l'orgueil caché sous de la modestie; il fut piqué que le meilleur ingénieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il écrivit dans une de ses lettres : *J'espère prendre Turin à la Cohorn* Ce Cohorn étoit le Vauban des alliés, bon ingénieur, bon général, et qui avoit pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban.

Le duc de Vendôme qui favorisoit le siége, ayant été appelé en Flandre, pour réparer la perte de la bataille de Ramillies, le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, fut envoyé pour le remplacer. Eugène, qui avoit déjà passé le Pô à la vue de Vendôme, passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans, dérobe une marche aux Français, et joint le duc de Savoie près d'Asti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans, ce fut

de venir joindre la Feuillade devant Turin. Eugène le suit en diligence; il y avoit alors deux partis à prendre : celui d'attendre l'ennemi dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à sa rencontre, lorsqu'il étoit encore auprès de Veillane. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre composé des principaux officiers : « Messieurs, leur dit-il, » si nous restons dans nos lignes, nous perdons la » bataille; notre circonvallation est de cinq lieues » d'étendue; nous ne pouvons border tous ces re- » tranchemens: la Doire qui passe dans notre camp, » empêchera nos troupes de se porter mutuellement » de prompts secours. Quand le Français attend qu'on » l'attaque, il perd le plus grand de ses avantages, » cette impétuosité et ces premiers momens d'ardeur » qui décident si souvent du gain des batailles. Croyez- » moi, il faut marcher à l'ennemi. » Tous les lieutenans-généraux répondirent : *Il faut marcher.* Alors le maréchal de Marsin tire de sa poche un ordre du roi, par lequel on devoit déférer à son avis en cas d'action; et son avis étoit de rester dans les lignes.

Le prince Eugène attaque les retranchemens, et au bout de deux heures il les force. Le duc d'Orléans y fut blessé, le maréchal de Marsin y perdit la vie. Tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire tombèrent dans les mains du vainqueur. On perdit en moins de quatre heures le Modenois, le Milanais, le Mantouan, le Piémont, et enfin le royaume de Naples. La journée de Ramillies avoit fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille; la déroute de Turin chassa les Français d'Italie.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1559, *le 7 septembre*, Mort de Robert Etienne.

Robert Etienne, second fils de l'imprimeur Henri Etienne, et né comme lui à Paris, surpassa son père par la beauté et l'exactitude de ses éditions, et fut un des savans les plus distingués du seizième siècle. Il avoit publié une Bible, avec une version par Léon de Juda, et des notes altérées par Calvin. Pour donner plus de cours à cet ouvrage, il l'attribua à Vatable, qui s'en défendit comme d'un crime. La Sorbonne condamna ce livre; Etienne se retira à Genève, où il publia une apologie en latin et en français, pleine d'invectives contre la religion catholique et les docteurs de Sorbonne. Il mourut dans cette ville, et par son testament il laissa tous ses biens à celui de ses enfans qui resteroit à Genève. C'est ainsi qu'il crut se venger de sa patrie qui ne l'oubliera jamais. « La » France, dit de Thou, doit plus à Robert Etienne » pour avoir perfectionné l'imprimerie, qu'aux plus » grands capitaines pour avoir étendu ses frontières. » L'éloge est un peu fort; mais Robert Etienne mérite beaucoup de reconnoissance.

On dit que pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisoit exposer les feuilles dans les places publiques, et qu'il récompensoit généreusement ceux qui y découvroient quelques fautes. Parmi ses belles éditions, on distingue sa *Bible hébraïque*, 1544, huit volumes in-16, et le *Nouveau Testament* grec, deux volumes in-16 : la première, connue sous le nom

O mirificam, parce que la préface commence ainsi, n'a qu'une seule faute d'impression qui se trouve dans cette préface : c'est le mot *pulres* pour *plures*. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons son *Thesaurus linguæ latinæ*. Ce dictionnaire est véritablement un trésor ; mais il est plus fait pour les maîtres que pour les écoliers : les uns et les autres y trouvent tout ce qu'on peut désirer pour l'intelligence de la langue latine.

Ce savant imprimeur avoit un frère, Charles Etienne, qui joignit à l'art de leur père la science de la médecine. Il accompagna avec Ronsard l'ambassadeur Lazare de Baïf en Allemagne, et mourut à soixante ans. On a de ce typographe médecin plusieurs ouvrages dont les plus connus sont : 1°. *de Vasculis* ; 2°. Dictionnaire historique, géographique et poétique, in-f°; 3°. *Prædium rusticum*. L'auteur a réuni sous ce titre les divers opuscules agronomiques qu'il avoit publiés. Il le traduisit lui-même en français sous le titre de la *Maison rustique*, in-4°. On trouve dans cet écrit des pratiques utiles, mais unies à une foule d'erreurs populaires, telles que celles de faire cuire les œufs en les agitant dans une fronde, de faire périr les chenilles sur les choux, en faisant promener dans les carrés une femme échevelée avec les pieds nus ; la manière de guérir les bœufs ensorcelés, d'éviter les fausses couches, en portant un diamant au doigt, etc., etc. Ces contes absurdes n'empêchèrent pas l'ouvrage de Charles Etienne d'avoir plus de trente éditions, et dans toutes les langues.

La troisième génération des Etienne ne fut pas moins célèbre que la première et que la seconde : Etienne

(Henri deuxième du nom), fils de Robert Etienne, acquit dès l'enfance une connoissance approfondie du grec. Dès qu'il eut acquis l'érudition nécessaire, il ouvrit aux savans *le Trésor de la langue grecque*, comme son père avoit ouvert celu de la langue latine : son ouvrage est en quatre volumes in-folio. Sa version d'Anacréon, en vers latins, est digne de l'original.

Henri étoit calviniste, et osoit en faire profession à Paris dans un tems où cette secte étoit cruellement poursuivie : une satire qu'il publia contre les moines, sous le titre de *Préparations à l'apologie pour Hérodote*, le fit condamner à être brûlé en effigie, et l'obligea de s'enfuir. Réfugié dans les neiges des montagnes d'Auvergne, il disoit qu'il n'avoit jamais eu si froid que le jour où on le brûloit à Paris. L'immensité de ses connoissances et ses talens ne purent l'arracher ni à l'infortune ni à la misère. Il passa à Genève, et revint à Lyon où il mourut à l'hôpital en 1598, presque imbécille. Casaubon épousa sa fille.

La famille des Etienne a produit plusieurs autres imprimeurs : l'un des derniers fut Antoine, petit-fils de Robert. Il mourut aveugle, à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1674, à quatre-vingts ans : telle fut la fin malheureuse d'une branche de cette famille, qui, ayant illustré la France, méritoit un meilleur sort. Les Etienne se sont placés à la tête des premiers imprimeurs du monde par la beauté, et surtout par la correction de leurs éditions. Leur histoire a été donnée en latin par Maittaire.

L'an 1653, *le 7 septembre*, Mort de Tristan.

François Tristan, surnommé l'Hermite, descendoit

du fameux Pierre l'Hermite, auteur de la première croisade. Le prodigieux et long succès qu'eut sa tragédie de Marianne, fut le fruit de l'ignorance où l'on étoit alors. On n'avoit pas mieux; et quand la réputation de cette pièce fut établie, il fallut plus d'une tragédie de Corneille pour la faire oublier. Il y a encore des nations chez qui des ouvrages très médiocres passent pour des chefs-d'œuvre, parce qu'il ne s'est pas trouvé de génie qui les ait surpassés. On ignore communément que Tristan ait mis en vers l'office de la Vierge, et il n'est pas étonnant qu'on l'ignore.

L'an 1691, *le 7 septembre*, Première représentation d'Acis et Galatée, au château d'Anet, dans une fête donnée au dauphin, par le duc de Vendôme.

Le motif de cette fête se trouve dans ce passage des Mémoires de la Fare: « Le roi étant tombé dangereusement malade, Monseigneur se vit bientôt environné d'une cour nombreuse. Quoique Louis XIV fût en danger, il ne vouloit pas qu'on le crût. Ainsi, cela n'empêcha pas que, pour divertir Monseigneur à Anet, M. de Vendôme, l'abbé de Chaulieu et moi, n'imaginassions de lui donner une fête avec un opéra; cette fête coûta beaucoup à M. de Vendôme, qui n'en avoit pas plus qu'il ne lui en falloit. »

Campistron avoit fait les vers de l'opéra, et Lulli la musique.

L'an 1783, *le 7 septembre*, Mort d'Euler, à Pétersbourg.

Léonard Euler, membre des Académies de Paris, de Pétersbourg et de Londres, naquit à Bâle en 1707,

d'un ministre protestant. Après avoir fait ses premières études, il se consacra à la théologie et aux langues orientales, pour complaire à son père; mais un goût irrésistible, qui l'avoit porté de bonne heure à s'appliquer aux mathématiques, l'y ramena bientôt. Ses liaisons avec Nicolas et Daniel Bernouilli, hâtèrent ses progrès dans la carrière des sciences. Ces deux célèbres géomètres ayant été appelés à Pétersbourg en 1725, l'engagèrent deux ans après à quitter sa patrie pour se rendre auprès d'eux. Il ne tarda pas à enrichir les recueils de l'Académie de cette ville, de plusieurs Mémoires qui excitèrent entre Daniel Bernouilli et lui une émulation qui ne dégénéra point en envie. Non content de perfectionner le calcul intégral, Euler inventa le calcul des sinus, et simplifia les opérations analytiques. Le roi de Prusse l'invita, en 1741, à se rendre à Berlin, pour donner de l'éclat à l'Académie qui alloit naître sous les auspices de ce prince philosophe. En arrivant, il fut présenté à la reine-mère, femme d'esprit, qui cependant ne put obtenir de lui que des monosyllabes. Elle reprocha au géomètre cette timidité, cet embarras qu'elle croyoit ne pas mériter d'inspirer.... « Pourquoi ne voulez-vous donc pas me » parler? » lui dit-elle. « Madame, lui répondit-il, » parce que je viens d'un pays, où, quand on parle, » on est pendu. »

La Prusse fut un séjour plus agréable pour lui, malgré quelques chagrins passagers qu'il y éprouva. Les Russes ayant pénétré dans la Marche en 1760, pillèrent une métairie qu'il avoit auprès de Charlottenbourg; le général Tauleben répara ce dommage, en lui accordant une indemnité considérable, à laquelle

l'impératrice Elisabeth ajouta un don de 4,000 florins. Euler passa 25 ans à Berlin, et n'obtint que difficilement la permission de retourner à Pétersbourg. A peine y fut-il arrivé, qu'il fut attaqué d'une maladie violente qui le laissa aveugle. Son activité, sa fécondité même ne furent point ralenties par la perte de la vue. La force singulière de son intelligence servit de supplément à ses yeux. Il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 7 septembre 1783, dans la 77e année de son âge. Il avoit été marié deux fois, avoit eu treize enfans, dont l'aîné a marché sur les traces de son illustre père : une humeur toujours égale, une gaieté douce et naturelle, une certaine causticité mêlée de bonhomie, une manière de raconter naïve et plaisante, et un grand fonds d'érudition, rendoient sa conversation agréable et utile. Son extrême vivacité l'entraînoit quelquefois ; mais sa colère étoit aussitôt éteinte qu'enflammée : il étoit d'ailleurs bon époux, père tendre, ami sensible, citoyen zélé, et fidèle à tous les devoirs de la société, ainsi qu'à ceux de la religion. On a de lui un grand nombre d'ouvrages où il paroît à-la-fois original et profond, élégant et clair. Tous ses écrits renferment quelque nouvelle découverte ; on y trouve les intégrations les plus heureuses, de profondes recherches sur la nature et la propriété des nombres, la démonstration de plusieurs théorêmes de Fermat, la solution de divers problêmes sur l'équilibre et le mouvement des corps solides, flexibles et élastiques ; enfin, tout ce que la théorie du mouvement des corps célestes a de plus épineux. Ses principaux écrits sont : 1°. *une Dissertation sur la nature et la propagation du Son ;* 2°. *un Mémoire sur la nature et la propriété du Feu*,

couronné par l'Académie de Paris, en 1738; 3°. *des Elémens d'Algèbre;* cet ouvrage qu'il fit étant aveugle, a été traduit en français et en russe; 4°. *plusieurs Dissertations dans les Mémoires des Académies de Berlin et de Pétersbourg.* Euler avoit cultivé, non-seulement toutes les sciences mathématiques, mais la littérature ancienne et les langues savantes. Il savoit par cœur toute l'*Enéide*. L'Académie de Pétersbourg porta solennellement son deuil, et lui décerna, à ses frais, un buste de marbre, qui est placé dans la salle d'assemblée.

L'an 1783, *le 7 septembre*, (le jour même de la mort d'Euler) Le prince Henri de Prusse visite l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à Paris.

L'an 1781, le grand-duc et la grande-duchesse de Russie, sous le nom de comte et comtesse du Nord, avoient honoré cette Académie de leur présence. Deux ans après, le prince Henri de Prusse, sous le nom de comte d'Oëls, lui fit le même honneur. La compagnie informée de son arrivée, alla au-devant de lui. Le prince voulut s'inscrire lui-même sur le registre des présences; il y écrivit de sa propre main son nom, Henri, à la colonne des honoraires, et prit place au milieu de leurs siéges. Le secrétaire (c'étoit alors M. Dacier, qui avoit succédé à M. Dupuis) lut un exposé sommaire des travaux de l'Académie, et cette lecture fut suivie de celle de divers morceaux de littérature, parmi lesquels il y en eut un qui, roulant sur la tactique des anciens, dut fournir naturellement à l'auteur, l'occasion de rappeler les campagnes à jamais mémorables de Frédéric II, et celles de son frère, le

digne émule de sa gloire. Le prince parut sentir vivement l'heureux à-propos d'un pareil éloge, où l'adulation n'avoit aucune part. Il accepta les jetons qui lui furent offerts, ainsi qu'aux gentilshommes dont il étoit accompagné.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1159, *le 7 septembre*, Election de deux papes à Rome.

Après la mort d'Adrien IV, les cardinaux s'assemblèrent pour élire son successeur. Mais n'ayant pu s'accorder ensemble, les uns choisirent Roland, qui prit le nom d'Alexandre III, et les autres le cardinal Octavien, qui s'appela Victor III. Ceux qui avoient élu Alexandre III, le revêtirent aussitôt de la chape d'écarlate, qui étoit l'habit particulier du pape ; et cette cérémonie étoit l'investiture du pontificat. Alexandre résistoit et s'enfuyoit, protestant de son indignité ; mais enfin il en fut revêtu par Odon, premier des diacres. Victor survenant tout-à-coup, arracha avec violence la chape des épaules d'Alexandre, et la voulut emporter ; mais un sénateur qui étoit présent, lui ôta la chape d'entre les mains. Cependant les amis de l'empereur Frédéric proclamoient Victor III, qui, tournant les yeux avec fureur vers son chapelain, lui crioit avec force de lui donner la chape rouge qu'il avoit apportée ; puis, ayant ôté son bonnet, et baissant la tête, il s'en revêtit avec tant de précipitation qu'il la mit à contre-sens. Aussitôt une troupe de gens armés entrèrent dans l'église, et chassèrent Alexandre et les cardinaux, qui

se réfugièrent dans la forteresse de l'église de Saint-Pierre, d'où ils sortirent quelques jours après. (*Hist. des Papes*, tome III, page 259.) L'Eglise fut divisée entre ces deux papes jusqu'à la mort de Victor III, l'an 1164.

HISTOIRE.

L'an 70, le 8 septembre, Prise de Jérusalem, par Titus, fils de l'empereur Vespasien.

Ce siége est un des plus mémorables dont l'histoire fasse mention. Il y périt plus d'un million de juifs, moins par le fer ennemi que par les divisions intestines. Pendant tout le siége, la ville fut déchirée par trois factions, plus acharnées les unes contre les autres, que contre les Romains. Un moment après les assauts soutenus contre l'étranger, les citoyens recommençoient à s'entre-détruire avec une nouvelle fureur. La ville périssoit de jour en jour; elle n'étoit plus qu'un vaste champ couvert de cadavres, et les factieux s'y disputoient encore l'empire.

Titus y entra le 8 septembre : tout ce qui avoit échappé à la famine et à la guerre civile, fut massacré. La ville fut renversée de fond en comble, à la réserve de quelques tours, qu'on laissa pour servir de monument à la postérité.

L'an 1689, le 8 septembre, Mayence est rendue par les Français aux Impériaux.

Le marquis d'Uxelles qui commandoit dans cette place, fut obligé de la rendre par capitulation au prince Charles de Lorraine, après sept semaines de tranchée ouverte, faute de poudre et de mousquets. Le siége fut des plus meurtriers, les Français faisant deux

ou trois sorties chaque jour. Le roi voyant d'Uxelles à son retour, honteux de reparoître devant lui : « Mar-» quis, lui dit-il, vous avez défendu la place en homme » de cœur, et capitulé en homme d'esprit. »

L'an 1760, *le* 8 septembre, Les Anglais se rendirent maîtres de Mont-Réal, et par suite de tout le Canada.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1290, *le 8 septembre*, Le pape Nicolas IV donne la Hongrie à Charles d'Anjou.

Le roi de Hongrie Ladislas III, ayant été tué par les Tartares, l'empereur Rodolphe, qui prétendoit que la Hongrie étoit un fief de l'empire, veut donner ce fief à son fils; mais le pape Nicolas IV, prétendant que tous les royaumes sont des fiefs de Rome, donne la Hongrie à Charles, petit-fils de Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile.

L'an 1713, *le 8 septembre*, Publication de la bulle *Unigenitus*.

Cette bulle condamne cent une propositions du livre du père Quesnel, intitulé: *Réflexions morales sur l'Ancien Testament*.

Elle excita beaucoup de troubles dans l'Eglise de France, parce que l'archevêque de Paris (le cardinal de Noailles) avoit hautement approuvé le livre de Quesnel, et en avoit accepté la dédicace. Plusieurs Mémoires disent que cette bulle fut fabriquée en France

par le père le Tellier, et que le pape, pressé par Louis XIV, ne la signa qu'à regret. Des Mémoires plus authentiques prouvent la fausseté de ce récit. L'examen du livre de Quesnel dura trois ans. Clément XI y employa plusieurs théologiens célèbres, parmi lesquels il ne se trouvoit qu'un jésuite. Ces théologiens eurent dix-sept conférences très longues, pendant lesquelles ils firent l'extrait des propositions condamnables; elles furent ensuite soumises au pape et discutées devant lui, dans vingt-trois congrégations de cardinaux. Ce ne fut qu'après cet examen que l'ouvrage de Quesnel fut condamné.

La grande majorité des évêques de France accepta la bulle : il n'y en eut que sept qui s'unirent au cardinal de Noailles, et qui prirent le nom d'*Appelans*. Ce nombre s'éleva ensuite à quinze. Louis XIV mourut avant que cette dispute fût finie. Le cardinal de Noailles, élevé par le régent à la présidence du Conseil de Conscience, espéra qu'il ne seroit plus inquiété pour la bulle; mais le régent crut que la soumission de l'archevêque de Paris étoit nécessaire à ses vues politiques. Ce prélat, après beaucoup de résistance, se rétracta; et son mandement d'acceptation fut affiché le 20 août 1720. Le 4 décembre suivant, la déclaration du roi, en faveur de la bulle, fut enregistrée, à Pontoise, par le parlement de Paris qui étoit exilé.

HISTOIRE.

L'an 337, *le* 9 *septembre*, Division de l'Empire entre les trois fils de Constantin-le-Grand.

Deux ans avant sa mort, l'an 335, Constantin-le-Grand avoit partagé l'empire entre ses trois fils: il confirma cette disposition dans son testament. Constantin le jeune eut les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre; Constance, l'Asie, la Syrie et l'Egypte; Constant, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique. Delmace et Hannibalien, neveux de Constantin, avoient été compris dans le partage qu'il avoit fait; mais les armées les rejetèrent, et ne voulurent point d'autres maîtres que les enfans de ce prince: en conséquence les trois frères furent proclamés seuls empereurs et Augustes par le sénat, et prirent ce titre le 9 septembre 337. Les soldats, pour écarter tout ce qui pourroit faire ombrage à ces princes, firent main-basse, par l'ordre de Constance, sur presque toute la famille impériale. Jules Constance, oncle des trois empereurs, un autre frère du grand Constantin, sept neveux du même empereur, furent massacrés. Gallus et Julien qui parvint depuis à l'empire, n'échappèrent qu'avec peine: le premier, parce qu'il étoit dangereusement malade; le second, parce qu'il étoit encore au berceau, et qu'on eut pitié de son âge.

L'an 1087, *le* 9 *septembre*, Mort de Guillaume-le-Conquérant.

Guillaume Ier, duc de Normandie, surnommé *le bâtard* (1), à cause de sa naissance, et *le conquérant*, parce qu'il fit la conquête de l'Angleterre, se rendit maître de ce royaume l'an 1066, après la défaite et la mort d'Harald, dernier roi saxon. Les suites de cette dernière révolution furent heureuses pour l'Angleterre. C'est là proprement l'époque de sa grandeur et de sa puissance. Le commerce des Français adoucit les mœurs des Anglais : les arts et les sciences commencèrent à fleurir parmi eux, et l'Angleterre est redevable à Guillaume-le-Conquérant, de la grande figure qu'elle a depuis faite en Europe : ainsi un moderne a raison de dire que *la nation qui le déteste lui doit sa gloire.*

Guillaume étant devenu trop replet, avoit quitté l'Angleterre pour se fixer en Normandie, où il tâchoit, à force d'exercices, de diminuer un peu son embonpoint. Philippe Ier, roi de France, lui ayant fait demander quand il relèveroit de ses couches, il lui fit répondre que cela ne tarderoit pas, et qu'au jour de sa sortie, il iroit lui rendre visite avec dix mille lances, en guise de chandelles. En effet il lui déclara aussitôt la guerre, et vint jusqu'à Paris, ravageant tout sur son passage. Mais étant tombé de cheval en sautant un fossé près de Mantes, il retourna mourir à Rouen de cette chute.

(1) *Guillaume* étoit fils naturel de *Robert Ier*, duc de Normandie, et d'*Arlette*, fille d'un pelletier de Falaise. On rougissoit alors si peu d'être né d'une pareille union, que *Guillaume* signoit presque toujours le *bâtard Guillaume.*

Lorsqu'on alloit descendre le corps de Guillaume dans le tombeau, on entendit tout-à-coup la voix d'un homme qui cria : « Haro sur le corps du roi ; ce terrain » où vous voulez l'inhumer, appartenoit à mon père ; » Guillaume n'étant encore que duc de Normandie, » l'en dépouilla sans lui en payer la valeur, et y fonda » cette abbaye ; je requiers et vous défends par les lois » d'y enterrer son corps. » On interrompit les obsèques ; le prince Henri, fils du roi défunt, aborde cet homme. C'étoit le fils d'un maréchal nommé Asselin : il composa avec lui moyennant cinquante écus qu'il lui donna, et cinquante autres qu'il lui promit après l'enterrement.

C'est Guillaume qui fonda la foire de Guibray.

L'an 1503, *le* 9 *septembre*, Mort de Jacques IV, roi d'Ecosse, à la bataille de Floddenfield.

Jacques IV fut un des plus grands rois qu'ait eu l'Ecosse. Tous les historiens vantent sa valeur, sa grandeur d'ame, sa sagesse et sa piété. Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant attaqué Louis XII, roi de France, Jacques fit une diversion en faveur de ce dernier par une irruption dans le Northumberland. Il y fut principalement engagé par les invitations d'Anne, reine de France, dont il avoit toujours été le chevalier dans les tournois. Elle somma ce monarque, selon les lois de la galanterie de ce tems-là, de s'armer pour sa défense, et de prouver qu'il étoit son loyal et courageux champion. Le succès ne couronna point sa valeur et sa fidélité. Il fut défait à la bataille de Floddenfield, dans le Northumberland, et y perdit la vie dans la quarantième année de son âge.

Jacques IV étoit le sixième roi de la maison des Stuart, qui parvint depuis au trône d'Angleterre, à cause du mariage de ce prince avec Marguerite, sœur de Henri VIII.

Le corps du roi défunt ayant été enlevé du champ de bataille et porté à Londres, on n'osa lui accorder l'honneur de la sépulture, parce qu'il étoit mort excommunié (1). Mais Henri VIII ayant assuré au pape que le défunt avoit donné des signes de repentance, le Saint-Père se laissa fléchir, accorda l'absolution, et le corps fut enterré. C'est à ce prince qu'on rapporte l'institution de la chevalerie du Chardon. La marque de cet ordre étoit un collier d'or, formé de fleurs de chardons, avec cette devise : *Nemo me impunè lacessèt.*

L'an 1642, *le* 9 *septembre*, Les Français prennent, sur les Espagnols, la ville de Perpignan, qui depuis est restée à la France.

L'an 1710, *le* 9 *septembre*, Philippe V est chassé de Madrid par l'archiduc Charles.

Après la perte de la bataille de Sarragosse, Philippe V se vit obligé, pour la seconde fois, d'abandonner sa capitale, et l'archiduc Charles, son compétiteur, entra victorieux dans Madrid ; mais tous les habitans s'enfermèrent dans leurs maisons ; et de tout l'argent que l'archiduc fit jeter sur son passage, il n'y eut pas une seule pièce de ramassée.

(1) Il avoit été excommunié pour un traité fait avec la France contre le gré du pape.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1668, *le* 9 *septembre*, Reprise de *l'Avare* de Molière.

Cette pièce avoit été donnée en 1667; mais le même préjugé qui avoit fait tomber *le Festin de Pierre*, parce qu'il étoit en prose, empêcha également le succès de *l'Avare*. Molière sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le tems de revenir, et ne redonna *l'Avare* qu'un an après. La pièce reçut alors tous les applaudissemens qu'elle méritoit.

Il y a dans l'Avare quelques idées prises de Plaute, mais que Molière a beaucoup embellies. Plaute avoit imaginé le premier de faire en même tems voler la cassette de l'Avare, et de séduire sa fille; c'est de lui qu'est la scène du jeune homme qui vient avouer le rapt, et que l'Avare prend pour le voleur. Molière a encore imité ce passage de Plaute, où l'Avare, s'adressant aux spectateurs, leur dit : « Mon voleur n'est-» il point parmi vous? Vous riez; ah! messieurs, je » vois ici bien des voleurs! *Video furas hic esse com-» plures.* » Et cet autre endroit, où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième : *Ostende tertiam.* Mais ici il est supérieur à son modèle, en faisant dire à son Avare : « Montre-» moi l'autre. »

Il est possible aussi que Molière, à qui notre ancien théâtre étoit bien connu, ait emprunté quelques traits de son *Avare* de celui que Pierre de la Rivey a placé

dans sa comédie *des Esprits* (1578), pièce plaisante pour le temps. Voici comment cet auteur fait parler son avare, quand celui-ci s'aperçoit qu'il vient d'être volé :

SÉVERIN *seul, regardant sa bourse.*

« Jésus, qu'elle est légère ! Vierge Marie, qu'est-ce » ceci qu'on a mis dedans ? Hélas ! je suis perdu, je suis » détruit, je suis ruiné ; au voleur ! au larron ! prenez-» le, arrêtez tous ceux qui passent. Fermez les portes, » les huis, les fenêtres. Misérable que je suis, où » cours-je ? à qui le dis-je ? Je ne sais où je suis, ce que » je fais, ni où je vais. (*Aux spectateurs.*) Hélas ! mes » amis, je me recommande à vous tous ; secourez-moi, » je vous prie, je suis mort, je suis perdu. Enseignez-» moi qui m'a dérobé mon ame, ma vie, mon cœur et » toutes mes espérances ! Que n'ai-je un licol pour me » pendre ; car j'aime mieux mourir que de vivre ainsi. » Hélas ! elle est toute vide : vrai Dieu ! qui est ce » cruel qui tout-à-coup m'a ravi mes biens, mon hon-» neur et ma vie ? Ah ! chétif que je suis, que ce jour » m'a été malencontreux ! A quoi veux-je plus vivre, » puisque j'ai perdu mes escus que j'avois si soigneu-» sement amassés, et que j'aimois et tenois plus chers » que mes propres yeux ? Mes escus que j'avois » espargnez, retirant le pain de ma bouche, n'osant » manger mon saoul, et qu'un autre jouit maintenant » de mon mal et de mon dommage. »

On retrouve encore dans la pièce de la Rivey et le quiproquo de la scène 3 du 5e acte de *l'Avare* de Molière, *les beaux yeux de ma cassette*, et à peu près le même dénoûment. Voy. *Hist. du Théâtre Français*, t. 3, p. 409.

L'an 1720, *le* 9 *septembre*, Mort de Dangeau.

Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau, né en 1638, s'avança, par les agrémens de son esprit et de sa figure, à la cour de Louis XIV; et son goût pour les lettres lui valut une place dans l'Académie Française et dans celle des Sciences. On a de lui des Mémoires en manuscrit, dans lesquels Voltaire, Hénault, Labaumelle, ont puisé des anecdotes curieuses.

Dans le tems que Louis XIV entretenoit un commerce de galanterie avec Henriette d'Angleterre, sa belle-sœur, Dangeau fut à-la-fois le confident de l'un et de l'autre. Le roi le chargeoit d'écrire à madame, et la princesse le chargeoit de répondre au roi. Il les servit ainsi tous deux, sans laisser soupçonner à l'un qu'il fût employé par l'autre.

C'étoit un courtisan parfait; genre de perfection qui mène à plus d'un vice et à plus d'un ridicule. Il a fourni à La Bruyère les traits d'un de ses portraits les plus achevés: le caractère de Pamphile (*Chapitre des Grands*).

Son mérite de courtisan ne fut pas la seule cause de sa fortune; il y joignoit celui d'un joueur très heureux, ou plutôt très habile.

« Un jeu de Reversi donne la forme et fixe tout. » Le roi est auprès de madame de Montespan qui » tient la carte, dit madame de Sévigné; Monsieur, » la reine et madame de Soubise, Dangeau et com- » pagnie, Langlée et compagnie; (1) mille louis sont

(1) On jouoit alors le Reversi à cinq; on demandoit à jouer, ou on passoit comme aujourd'hui au Boston.

» répandus sur le tapis ; il n'y a point d'autres jetons.
» Je voyois jouer Dangeau, et j'admirois combien
» nous sommes sots au jeu auprès de lui. Il ne songe
» qu'à son affaire, et gagne où les autres perdent ; il
» ne néglige rien, il profite de tout ; il n'est point
» distrait ; en un mot, sa bonne conduite défie la
» fortune : aussi les deux cents mille francs en dix
» jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se
» met sur le livre de sa recette..... Enfin on quitte
» le jeu à six heures : on n'a point du tout de peine
» à faire les comptes ; il n'y a point de jetons ni de
» marques. Les poules sont au moins de cinq, six et
» sept cents louis ; les grosses de mille, de douze
» cents. On en met d'abord vingt chacun, c'est cent ;
» et puis celui qui fait en met dix. On donne chacun
» quatre louis à celui qui a le quinola : on passe ; et
» quand on fait jouer, et qu'on ne prend pas la poule,
» on en met seize à la poule pour apprendre à jouer
» mal-à-propos. On parle sans cesse, et rien ne de-
» meure sur le cœur. *Combien avez-vous de cœurs ?*
» *J'en ai deux, j'en ai trois, j'en ai un, j'en ai*
» *quatre : il n'en a donc que trois, que quatre.* Et
» Dangeau est ravi de tout ce caquet : il découvre le
» jeu, il tire ses conséquences, il voit ce qu'il a à faire.
» Enfin j'étois fort aise de voir cet excès d'habileté :
» vraiment c'est bien lui qui sait le dessous des cartes. »

Dans l'éloge de Dangeau, Fontenelle s'arrête sur sa singulière supériorité à tous les jeux. Il y faisoit les combinaisons les plus savantes, sans laisser voir aucune application. Il demanda au roi un appartement à Saint-Germain, qui le lui promit, à condition que pendant la partie même qu'il alloit jouer, il mettroit

sa demande en vers et en cent vers. Après le jeu, où il n'avoit pas paru plus occupé qu'à l'ordinaire, il récita au roi les cent vers bien comptés, et eut l'appartement. (Nous avons parlé de l'abbé de Dangeau, son frère, sous la date du 1 janvier.)

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1561, *le* 9 *septembre*; Colloque de Poissy.

Les chefs des protestans ayant demandé à la cour une conférence publique, où les deux partis discuteroient les points en controverse, la conférence fut accordée par le conseil du cardinal de Lorraine, qui comptoit y faire briller son éloquence. Elle s'ouvrit à Poissy, en présence du roi, de la reine, des princes du sang, et un grand nombre d'évêques. Théodore de Bèze, élève de Calvin, portoit la parole pour les protestans, et le cardinal de Lorraine pour les catholiques. Lainez, général des jésuites, dit, en parlant de l'Eucharistie, que *Dieu étoit à la place du pain et du vin, comme un roi qui se fait lui-même son ambassadeur.* Après avoir long-tems disputé, les deux partis se séparèrent en s'attribuant chacun la victoire.

Brantôme rapporte, « que les deux antagonistes » Théodore de Bèze et le cardinal de Lorraine, se » firent de grands complimens sur leur science et élo- » quence respectives, comme deux chevaux qui s'entre- » regardent l'un et l'autre, et non pas deux ânes, » comme on disoit alors. »

HISTOIRE.

L'an 954, *le* 10 *septembre*, Mort du roi de France Louis d'Outre-Mer.

Louis IV, surnommé d'Outre-Mer, à cause de son séjour en Angleterre, étant sorti de la ville de Laon pour aller à celle de Reims, où il vouloit fixer sa résidence, rencontre un loup, le poursuit; son cheval bronche et le jette rudement à terre. Il fut relevé froissé et meurtri, et mourut à Reims des suites de sa chute, n'ayant pas encore quarante ans : prince recommandable par sa bravoure et la pureté de ses mœurs; né pour laisser un nom célèbre s'il eût vécu dans de meilleurs tems.

L'an 1419, *le* 10 *septembre*, Assassinat du duc de Bourgogne.

Jean-sans-Peur, comte de Nevers, puis duc de Bourgogne, né à Dijon en 1371, signala sa valeur à la bataille de Nicopolis, en 1396, contre Bajazet, qui fut vainqueur dans cette journée. Ayant succédé en 1404, à Philippe-le-Hardi, son père, il vint à la cour de France pour y exciter des troubles, et s'emparer du gouvernement pendant la maladie du roi Charles VI. Toute l'autorité se trouvoit alors entre les mains du duc d'Orléans et d'Isabelle de Bavière; mais on étoit si mécontent de leur administration, qu'ils furent obligés de se retirer à Melun. On négocia : Jean-sans-Peur

feignit de se réconcilier, et bientôt après il fit assassiner le duc d'Orléans. Quelque puissant que fût le parti du duc de Bourgogne, Charles, fils aîné du duc assassiné, en avoit un considérable, qu'on nommoit des Armagnacs, du nom du comte d'Armagnac, beau-père de Charles. Le royaume fut alors en proie aux fureurs des deux factions. Celle des deux qui dominoit, faisoit tour-à-tour conduire au gibet, assassiner, brûler ceux de la faction contraire.

Henri V, roi d'Angleterre, jugeant le moment favorable pour recouvrer tout ce qu'on avoit repris sur les Anglais, fait une descente en Normandie, se rend maître de cette province, et paroissoit devoir l'être bientôt de tout le royaume, à cause de l'horrible confusion qui régnoit, lorsque le duc de Bourgogne, ouvrant les yeux sur ses propres intérêts, se reconcilia avec le dauphin, depuis Charles VII, contre lequel il s'étoit d'abord uni avec le roi d'Angleterre. Quelque tems après, le dauphin lui ayant fait demander une entrevue, chacun d'eux se rendit sur le pont de Montereau, accompagné de dix chevaliers. A peine le duc de Bourgogne eut-il fait quelques pas vers le dauphin, que Tannegui-du-Châtel lui décharge un coup de sa massue d'armes, et à l'instant le duc est achevé par les autres gentilshommes de la suite du dauphin. Ainsi le meurtre du duc d'Orléans fut vengé par un autre meurtre.

Philippe-le-Bon, nouveau duc de Bourgogne, devint un ennemi nécessaire du dauphin, par devoir et par politique; et la reine sa mère, qui ne l'avoit jamais aimé, une marâtre implacable. Isabelle de Bavière et le nouveau duc Philippe conclurent à Troyes une paix

plus funeste que toutes les guerres précédentes, par laquelle on donna Catherine, fille de Charles VI, pour épouse, au roi d'Angleterre, avec la France en dot. Il fut stipulé que Henri V seroit reconnu pour roi, aussitôt après la mort de Charles VI, et qu'on poursuivroit sans relâche le soi-disant dauphin de France.

L'an 1545, *le* 10 *septembre*, Fin tragique du duc de Parme.

Pierre-Louis Farnèse, duc de Castro, reçut du pape Paul III, son père, l'investiture des États de Parme et Plaisance. Sa conduite lui aliéna bientôt les cœurs de tous ses sujets. Les principaux seigneurs formèrent contre lui une conspiration, dans laquelle entra l'empereur Charles-Quint, à condition qu'on lui remettroit la ville de Plaisance. Le 10 septembre 1545, Pierre-Louis étant dans la vieille citadelle de cette ville, tandis qu'une partie des conjurés attroupe le peuple dans une église, l'autre pénètre dans la chambre du prince, et l'ayant poignardé jette son corps par les fenêtres. Le peuple accourt, et exerce mille horreurs sur le cadavre. On ouvre ensuite les portes de la ville aux troupes de l'empereur, qui attendoient l'événement dans le voisinage.

L'an 1623, *le* 10 *septembre*, Fin tragique de Mustapha II.

Après la mort d'Achmet, les janissaires et le divan ne choisirent point, pour leur empereur, le fils d'Achmet, qui s'appeloit Osman, mais Mustapha, frère d'Achmet. Ils se dégoûtèrent au bout de deux mois de

Mustapha, qu'on disoit incapable de régner : ils le mirent en prison, et proclamèrent le jeune Osman, son neveu, âgé de douze ans, sous le nom duquel ils régnèrent. Le parti que Mustapha conservoit du fond de sa prison, persuada aux janissaires que le jeune Osman avoit dessein de diminuer leur nombre pour affoiblir leur pouvoir. On déposa Osman sur ce prétexte ; on l'enferma aux Sept-Tours, et le grand-visir Daout alla lui-même égorger son empereur. Mustapha fut tiré de la prison pour la seconde fois, reconnu sultan, et au bout d'un an déposé encore par les mêmes janissaires qui l'avoient deux fois élu. Jamais prince, depuis Vitellius, ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Constantinople, monté sur un âne, exposé aux outrages de la populace, puis conduit aux Sept-Tours, et étranglé dans sa prison.

L'an 1669, *le* 10 *septembre*, Mort de Henriette de France, femme de Charles Ier, roi d'Angleterre.

Henriette-Marie de France, troisième fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1609, fut mariée en 1625, à Charles Ier, roi d'Angleterre. Sa vie ne fut qu'un enchaînement de catastrophes plus funestes les unes que les autres, qui justifient le nom qu'elle s'étoit donné elle-même de *reine malheureuse*.

« Chrétiens, dit Bossuet dans l'oraison funèbre de » cette princesse, que la mémoire d'une grande reine, » fille, femme, mère de rois si puissans, et souveraine » de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette » triste cérémonie, ce discours vous fera paroître un » de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux

» du monde sa vanité toute entière. Vous verrez,
» dans une seule vie, toutes les extrémités des choses
» humaines : la félicité sans bornes, aussi bien que
» les misères ; une longue et paisible jouissance d'une
» des plus nobles couronnes de l'Univers ; tout ce
» que peuvent donner de plus glorieux la naissance
» et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite
» est exposée à tous les outrages de la fortune ; la
» bonne cause d'abord suivie de bons succès ; et
» depuis, des retours soudains, des changemens inouïs ;
» la rebellion long-tems retenue, à la fin tout à fait
» maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies, la
» majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ;
» l'usurpation et la tyrannie, sous le nom de liberté ;
» une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite
» dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est
» plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer
» entrepris par une princesse malgré les tempêtes ;
» l'Océan étonné de se voir traverser tant de fois, en
» des appareils si divers et pour des causes si diffé-
» rentes ; un trône indignement renversé, et miracu-
» leusement rétabli. Voilà les enseignemens que Dieu
» donne au roi ; ainsi, il fait voir au monde le néant
» de ses pompes et de ses grandeurs. »

Après la mort tragique de son mari, la reine d'Angleterre choisit sa demeure à Chaillot, près Paris, où l'on vit la fille de Henri IV manquer du nécessaire, tandis que quatre millions suffisoient à peine pour la dépense du cardinal de Mazarin.

Le cardinal de Retz rapporte dans ses mémoires qu'étant allé voir la reine d'Angleterre, il la trouva dans la chambre de sa fille, depuis duchesse d'Orléans,

et qu'elle lui dit : « *Vous voyez, je viens tenir* » *compagnie à Henriette, la pauvre enfant n'a pu se* » *lever aujourd'hui faute de feu.* Il est très vrai (ajoute » le cardinal de Retz) qu'il y avoit six mois que le » cardinal Mazarin ne la faisoit point payer de sa pen- » sion ; les marchands ne vouloient plus lui rien four- » nir, et il n'y avoit pas un morceau de bois chez » elle. Le parlement lui envoya 40,000 fr. O Henri IV ! » c'est ta petite-fille qui manque d'un fagot pour se » lever au mois de janvier, dans le Louvre ! »

Dans cette déplorable situation, elle conjura le cardinal d'obtenir au moins de Cromwel qu'on lui payât son douaire. C'étoit le comble des humiliations les plus douloureuses de demander une subsistance à celui qui avoit versé le sang de son mari sur un échafaud. Mazarin fit de foibles instances auprès de Cromwel, qui répondit qu'elle n'avoit jamais été regardée comme reine en Angleterre : ainsi elle resta dans la pauvreté, et dans la honte d'avoir imploré la pitié de Cromwel, avec le sanglant outrage d'avoir été traitée de concubine par le bourreau de son mari.

Elle eut néanmoins avant sa mort la douce consolation de voir son fils Charles II remonter sur le trône. Elle fit alors un voyage à Londres, où elle fut reçue avec les plus grandes démonstrations de joie par ce même peuple qui, douze ans auparavant, demandoit sa tête.

L'an 1757, *le* 10 *septembre*, Capitulation de Closter-Séven.

Le maréchal de Richelieu, déjà célèbre par la défense de Gênes et la prise de Minorque, ayant été

remplacer le maréchal d'Estrées dans le commandement de l'armée d'Hanovre, poussa le duc de Cumberland jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, et là il le força à capituler avec toute son armée. Cette capitulation, plus singulière qu'une bataille gagnée, n'étoit pas moins glorieuse. Elle fut conclue sous la médiation du roi de Danemarck, et le prince anglais s'engagea à se retirer au delà de l'Elbe, à céder aux Français Bremen et Werden jusqu'à la paix, et à leur laisser le champ libre contre le roi de Prusse. Mais le duc de Cumberland ayant été rappelé en Angleterre, la cour de Londres se crut affranchie des engagemens qu'il avoit pris, et cette infidélité sauva le roi de Prusse.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1585, *le* 10 *septembre*, Bulle de Sixte-Quint, contre Henri III, roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV, roi de France.

Le pape Sixte-Quint, voulant empêcher qu'un prince hérétique ne montât sur le trône de France, donna, le 10 septembre 1585, une bulle, par laquelle il excommunioit le roi de Navarre et le prince de Condé, comme hérétiques, les privoit eux et leurs successeurs de tous leurs états, spécialement du droit de succéder à la couronne de France, et délioit leurs sujets du serment de fidélité. Le parlement fit sur cette bulle des remontrances au roi, et les deux princes excommuniés trouvèrent moyen de faire afficher leurs protestations aux portes même du Vatican.

HISTOIRE.

L'an 1536, *le* 11 *septembre*, Levée du siége de Marseille, par l'empereur Charles-Quint.

Charles-Quint, de retour de l'expédition d'Afrique, où il avoit battu Barberousse, et rétabli le roi de Tunis, s'imagina que rien ne pouvoit plus lui résister; l'idée qu'il n'abandonna jamais de la monarchie universelle, lui fit rejeter les propositions de paix du roi de France. Il entre en Provence à la tête de quatre-vingt mille hommes, et met le siége devant Marseille. Il amenoit avec lui Paul Jove, son historien, auquel il avoit dit de faire provision d'encre et de papier, parce qu'il alloit lui tailler de la besogne.

Charles-Quint étoit tellement assuré du succès, qu'il demandoit à un gentilhomme français, son prisonnier, combien il y avoit de journées de Marseille à Paris. Le gentilhomme lui répondit : « Si par journées » vous entendez des batailles, il peut y en avoir seize, » à moins que vous ne soyez battu dès la première. »

Les habitans de Marseille se défendirent avec le plus grand courage, et le connétable Anne de Montmorency, étant accouru avec quelques troupes, Charles-Quint fut contraint de se retirer avec perte de presque toute son armée, dont les tristes débris repassèrent précipitamment les Alpes, avec le général et l'historien. Alors il consentit à une trève de dix ans, que le pape avoit ménagée.

L'an 1565, *le* 11 *septembre*, Levée du siége de Malte, par le grand-visir Mustapha.

Ce siége est mémorable par la belle défense du grand-maître Parisot de la Valette, et de ses braves chevaliers.

Lorsque le chevalier de la Roche vint faire part au roi de France, Charles IX, de cette nouvelle de la part du grand-maître, le chancelier de l'Hôpital, s'adressant à la reine, lui fit remarquer, que dans trois siéges importans qu'avoient soutenus les chevaliers de Saint-Jean, c'étoient trois Français qui étoïent grands-maîtres; d'Aubusson, qui défendit Rhodes; l'Isle-Adam, qui n'en sortit qu'après y avoir fait périr cent quatre-vingt mille Turcs; et le troisième, Parisot de la Valette, dont le courage venoit de sauver Malte.

L'an 1693, *le* 11 *septembre*, Bataille de Zentha, gagnée par le prince Eugène, sur les Turcs.

Cette victoire, célèbre par la fuite du grand-sultan Mustapha II, la mort du grand-visir Elmas, de dix-sept pachas, et de plus de vingt mille Turcs, outre dix mille qui se noyèrent en fuyant, abaissa l'orgueil ottoman, et amena la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Parmi le butin, qui fut immense, on trouva plusieurs chariots chargés de chaînes et de menottes, destinées aux prisonniers que les Turcs se promettoient de faire dans le cours de la campagne. Les ennemis que le prince Eugène avoit à la cour de Vienne, lui avoient fait envoyer une défense expresse d'engager une action générale, et le vainqueur ne fut pas plutôt de retour dans la capitale, qu'on le mit aux

arrêts. Lorsqu'on lui demanda son épée : « La voilà, » dit-il, toute fumante encore du sang des ennemis de » l'empereur. Je consens de ne jamais la reprendre, si » je ne puis l'employer à son service. » Cette générosité toucha tellement Léopold, qu'il donna au prince Eugène un écrit dans lequel il l'autorisoit à se conduire à l'avenir comme il le jugeroit à propos, sans qu'on pût jamais le rechercher : permission qui fut dans la suite funeste à la France.

L'an 1709, *le* 11 *septembre*, Bataille de Malplaquet, gagnée par Eugène et Marlborough, sur les Français.

Pendant la guerre de la succession d'Espagne, Marlborough et Eugène ayant pris Tournay, marchèrent pour investir Mons; le maréchal de Villars s'avança pour les en empêcher; il avoit avec lui le maréchal de Boufflers, son ancien, qui avoit demandé à servir sous lui. Boufflers aimoit le roi et la patrie.

Dès que les Français s'avancèrent pour s'opposer à l'investissement de Mons, les alliés vinrent les attaquer près du village de Malplaquet. L'armée ennemie étoit d'environ quatre-vingt mille combattans, et celle du maréchal de Villars d'environ soixante et dix mille. Les Français traînoient avec eux quatre-vingts pièces de canon; les alliés, cent quarante. Marlborough commandoit l'aile droite où étoient les Anglais et les troupes allemandes à la solde de l'Angleterre. Le prince Eugène étoit au centre; Tilly et un comte de Nassau à la gauche, avec les Hollandais.

Le maréchal de Villars prit pour lui la gauche, et laissa la droite au maréchal de Boufflers. Il y a eu peu de batailles plus disputées et plus meurtrières. La

gauche des ennemis, où combattoient les Hollandais, fut presque toute détruite, et même poursuivie la baïonnette au bout du fusil. Marlborough à la droite, faisoit et soutenoit les plus grands efforts. Le maréchal de Villars dégarnit un peu son centre pour s'opposer à Marlborough, et alors même ce centre fut attaqué, les retranchemens qui le couvroient furent emportés; le régiment des gardes qui les défendoit ne put résister. Le maréchal, en accourant de sa gauche à son centre, fut blessé, et la bataille fut perdue. Le champ étoit jonché de près de trente mille morts ou mourans. Les Français ne perdirent guère plus de huit mille hommes dans cette journée; mais leur centre étant forcé, les deux ailes coupées, ceux qui avoient fait le plus grand carnage furent les vaincus.

Le maréchal de Boufflers fit la retraite en bon ordre, emportant plusieurs drapeaux et étendards pris sur les ennemis. On peut s'étonner qu'une armée, qui avoit tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avoit perdu, n'essayât pas d'empêcher ceux qui n'avoient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, d'aller faire le siége de Mons. Mais le nom de bataille perdue en impose toujours aux vaincus et les décourage: ainsi Mons fut assiégé et pris.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1768, *le* 11 *septembre*, Mort de Joseph-Nicolas de l'Isle, frère du fameux géographe, et l'un des meilleurs astronomes qu'il y ait eu dans le 18e siècle. Lalande, Messier, et plusieurs autres astronomes distingués ont été ses élèves.

HISTOIRE.

L'an 336, *avant J. C., le* 12 *septembre*, Sac de Thèbes, par Alexandre.

Alexandre étoit au-delà de l'Ister, lorsqu'on vint lui annoncer le soulèvement prochain de toute la Grèce. Les orateurs n'avoient rien oublié, pendant son absence, pour le hâter. Démosthènes et Lycurgue firent courir le bruit qu'il avoit été défait, et ensuite tué chez les Triballes; ils le représentèrent à la tribune comme mort; et ils excitèrent, suivant Demades, par leurs beaux discours, les exilés de Thèbes à recouvrer leur patrie et leur liberté. En effet, ceux-ci étant entrés de nuit dans la ville, y égorgèrent deux officiers macédoniens. Mais pendant que les orateurs assuroient avoir appris, par des lettres d'Antipater, la prétendue mort d'Alexandre, ce prince revenoit déjà. Il repassa l'Ister et le mont Œmus, rentra en Macédoine, traversa en six jours une partie de la Thessalie, et franchit les Thermopyles. Arrivé à Oncheste, dans la Béotie, il dit à ceux qui l'accompagnoient : « Démosthènes » m'appeloit enfant, quand j'étois en Illyrie, ou » chez les Triballes; jeune homme, lorsque j'arrivai » en Thessalie; je veux donc lui montrer, au pied » des murs d'Athènes, que je suis homme fait. » Rendons justice à Alexandre : il donna aux Thébains tout le tems de revenir à eux-mêmes; mais les exilés et les Béotarques qui gouvernoient alors cette malheu-

reuse ville, en précipitèrent la ruine. Un hérault macédonien, en promettant, au nom d'Alexandre, la liberté et la sûreté pour tous ceux qui voudroient passer dans son camp, exigea seulement qu'on lui livrât Phœnix et Rothute, principaux auteurs de la révolte. Les Thébains demandèrent à leur tour Philotas et Antipater, et firent publier du haut d'une tour que tout soldat qui passeroit au service du grand roi, et voudroit aider les Thébains à délivrer la Grèce de son tyran, seroit bien reçu dans leur ville. Cette proclamation insensée acheva d'irriter Alexandre, qui résolut d'en tirer une prompte vengeance; et quoique ses préparatifs fussent formidables, il n'y employa que trois jours. Les habitans ayant fait une sortie, furent battus; et bientôt après leurs retranchemens ayant été forcés, ils succombèrent aux attaques de leurs ennemis que seconda fort à propos la garnison macédonienne de la Cadmée, c'est-à-dire de la citadelle de Thèbes. Cette garnison y avoit été mise par l'ordre de Philippe, après la bataille de Cheronée qui fut encore plus funeste aux Thébains qu'aux Athéniens.

Les habitans de cette malheureuse ville se défendirent avec une bravoure digne des vainqueurs de Leuctre et de Mantinée. Dans le sac de leur malheureuse patrie, on n'en vit aucun qui cherchât à fléchir l'ennemi, dont la vengeance pût à peine être assouvie par une journée entière de massacres. Toutes les rues étoient pleines d'enfans des deux sexes qui appeloient en vain leurs mères: elles avoient été arrachées de leurs maisons pour être condamnées avec le reste de leur famille à l'esclavage. La terre étoit jonchée de cadavres: on en fait monter le nombre à six mille, et rien cependant ne

put toucher le cœur des Grecs alliés d'Alexandre. Ce furent eux, surtout les Phocéens, les Platéens, les Thespiens, les Orchomeniens, et quelques autres peuples de la Béotie, qui se montrèrent les plus cruels et les plus impitoyables. Ils arrachoient leurs victimes du pied des autels, et n'épargnoient ni les femmes, ni les enfans. Le carnage, dit Arrien, fut tel qu'on doit l'attendre d'hommes qui ont la même origine, et qu'anime une haine invétérée : les Thébains se l'étoient attirée par la destruction de Platée, de Thespies et d'Orchomène, et par mille actes de tyrannie.

Dans un conseil de guerre où furent appelés tous les chefs des Grecs alliés, Alexandre mit en délibération le sort de Thèbes. En vain Cléadas plaida avec beaucoup de raison et d'éloquence la cause des habitans de cette ville, on leur fit un crime des liaisons qu'ils avoient eues autrefois avec Xerxès et les successeurs de ce prince ; et on décida que Thèbes seroit détruite de fond en comble, que les fugitifs seroient arrêtés partout, et que nulle part ils n'auroient d'asile. Cette délibération prise ainsi en présence du vainqueur, étoit trop conforme à ses vœux pour n'avoir pas été suggérée ou plutôt commandée, car jamais la liberté des suffrages ne fut plus illusoire. Si tous les Grecs ne furent pas coupables de cette lâcheté, du moins leur haine contre les Thébains seconda parfaitement les desseins d'Alexandre : il vouloit, par la destruction de leur ville, laisser un monument de sa vengeance, dont la vue seule tînt dans la soumission la Grèce entière pendant son absence. En conséquence, il se hâta d'exécuter le décret de ses alliés ; il leur partagea tout le territoire de Thèbes, à l'exception des lieux sacrés, et ne laissa

subsister de cette ville que les temples et la maison de Pindare. Le sol fut labouré et ensemencé. A l'exception des prêtres et des prêtresses, des hôtes de Philippe et d'Alexandre, des descendans de Pindare, de ceux qui s'étoient opposés à la révolte, tous les autres habitans furent vendus comme esclaves, au nombre de trente mille.

L'an 1642, *le* 12 *septembre*, Exécution de Cinq-Mars et de de Thou.

Le jeune et malheureux Cinq-Mars, grand-écuyer de France, décapité moins de trois mois avant la mort de son ennemi, le cardinal de Richelieu, étoit fils du maréchal d'Effiat. Le cardinal l'avoit donné lui-même pour favori à Louis XIII, qui ne pouvoit se passer de favoris, mais qui n'en avoit jamais aimé aucun autant qu'il aima Cinq-Mars. Richelieu, qui s'en aperçut, voulut le perdre. Cinq-Mars voulut le prévenir, et crut pouvoir y réussir, parce que le roi, qui haïssoit, craignoit et respectoit Richelieu, se plaignoit toujours de lui, et le livroit aux plaisanteries de ses favoris. Malheureusement Cinq-Mars prit une voie criminelle pour nuire au ministre: de concert avec le duc d'Orléans et le duc de Bouillon, il signa un traité avec l'Espagne; mais tout le monde savoit bien qu'il n'en vouloit ni au roi, ni à l'Etat, et qu'il ne cherchoit qu'à embarrasser le ministre. Richelieu se procura une copie du traité; mais comme cette copie n'étoit pas authentique, il craignit que s'il en donnoit directement avis au roi, ce prince ne regardât cette nouvelle comme une invention, qu'il n'en avertît lui-même les coupables, et qu'ils ne lui ôtassent les moyens de les convaincre. C'est pourquoi il en fit passer la première

notion au roi, par un homme qui ne parut pas parler de sa part ; ensuite il dépêcha Chavigni chargé de la copie du traité. Cinq-Mars, sachant qu'il arrivoit, voulut le faire assassiner avant qu'il parlât à Louis ; mais il étoit déjà avec le monarque. Ce fut alors au grand-écuyer à chercher sa sûreté dans la fuite. Malheureusement il s'y prit trop tard. Sa conduite avoit été si imprudente, qu'elle avoit pour ainsi dire averti tous ses complices, qui se sauvèrent. Pour lui, il fut arrêté à Narbonne avec de Thou, le 13 juin. De ce moment le monarque et le ministre agirent avec le plus grand concert. Le duc de Bouillon étoit à la tête des forces de France en Italie. Il fut le second exemple, sous ce règne, d'un général pris dans l'armée qu'il commandoit. On le renferma dans la citadelle de Casal ; et le duc d'Orléans, qui suivoit de loin la cour pour se conduire selon les événemens, se trouva tout-à-coup investi de troupes en Auvergne.

Sa première action fut de jeter au feu l'original du traité ; mais la suite ne répondit pas au commencement : ce fut contre lui que Richelieu dirigea ses batteries, pour en tirer des aveux qui servirent à charger les autres. Le ministre ne se trompa pas dans ses mesures. Gaston fit d'abord une démarche qui assuroit le cardinal du succès : il dépêcha au prélat l'abbé de la Rivière, avec des assurances vagues de repentir, et des prières de lui obtenir grâce. C'étoit un augure favorable aux intentions de Richelieu, que l'intervention de cet abbé, ame vénale, flatteur, bas et rampant, qu'il étoit aisé de rendre, par crainte ou par espérance, l'instrument des surprises qu'on feroit à la crédulité du prince. Dès ses premières entrevues, on insinua à

l'agent de Monsieur qu'on ne croyoit pas qu'il eût pu se rendre coupable à l'insu de ses confidens. Ce soupçon inspira une mortelle frayeur au négociateur; il porta ses alarmes auprès de son maître, qu'il intimida, et qui le renvoya chargé de confessions, sinon concluantes, du moins propres à en faire exiger de plus étendues et de plus exactes. A une lettre très soumise dont Gaston accompagna ses premiers aveux, le cardinal répondit celle-ci : « Monsieur, puisque Dieu » veut que les hommes aient recours à une entière et » ingénue confession de leurs fautes pour être absous » en ce monde, je vous enseigne le chemin que vous » devez tenir, afin de vous tirer de la peine où vous » êtes. Votre altesse a bien commencé; c'est à elle » d'achever, et à ses serviteurs à supplier le roi d'user » de sa bonté à son endroit. »

Le premier témoignage de bonté que le ministre promit de tirer du roi, fut qu'il permettroit à son frère de voyager, et de se fixer à Venise avec une modique pension, mais sans le voir avant son départ. Pour avoir une augmention de pension, et la faveur d'être admis en présence de son frère, Monsieur fit de nouveaux aveux; nouvelles questions de la part du cardinal, et insinuation qu'on pourra le faire rester en France, seulement éloigné pour quelques tems de la cour; enfin, par toutes ces prétendues grâces, habilement graduées, on obtint du foible Gaston qu'il se laisseroit interroger par le chancelier, et que ses réponses serviroient de preuves contre ses complices; il exigea seulement qu'il ne leur seroit point confronté, sans doute, pour ne pas être exposé à des reproches qui l'auroient couvert de honte.

Sa facilité porta le coup mortel aux prisonniers ; ils savoient que leur salut dépendoit de son silence, et que s'ils persistoient à nier d'avoir eu recours à l'Espagne, jamais on ne trouveroit de preuve propre à faire décerner des peines juridiques. L'original du traité, la seule preuve qui pût les convaincre, étoit entre les mains du duc d'Orléans. Ils ne le croyoient pas assez noir pour les trahir ; mais, d'après ce qui s'étoit passé dans l'affaire de Chalais, de Montmorency, de Soissons, et de tant d'autres, ils auroient dû le soupçonner assez foible pour se laisser arracher les secrets les plus importans à la sûreté et à la vie de ses amis : c'est pourquoi le cardinal, très instruit du caractère de Gaston, et de la manière dont il falloit le prendre, dirigea contre lui, comme nous venons de le voir, les opérations préliminaires à l'instruction du procès.

Le roi approuva à Tarascon ce plan de conduite, dans une visite qu'il fit le 3 juillet à son ministre. Ce fut un spectacle singulier que celui de deux moribonds, couchés chacun sur un lit, occupés, pour ainsi dire, à creuser le tombeau de deux infortunés, pendant qu'ils étoient près d'y descendre eux-mêmes. Il y eut dans cette entrevue des plaintes très vives de la part de Richelieu, et des excuses très soumises de la part de Louis, qui tâcha d'apaiser son ministre, en lui donnant une autorité absolue dans son royaume, avec injonction à ses sujets, de quelques conditions et qualités qu'ils fussent, d'obéir au cardinal comme à lui-même. Après cela, le roi gagna Paris, et le cardinal partit pour Lyon, traînant derrière lui les deux prisonniers, dans un bateau attaché au sien, et le duc

d'Orléans se rendit à deux lieues de cette ville, afin d'être plus à portée des juges qui devoient l'interroger. La commission établie pour ce procès fut composée de conseillers d'Etat et de magistrats tirés du parlement de Grenoble, présidée par le chancelier.

L'affaire étoit trop bien commencée pour n'être pas terminée au gré du cardinal. Il n'y avoit que le silence qui pouvoit sauver les coupables, et Monsieur avoit parlé. Il est vrai que sa confession, pour ainsi dire extrajudiciaire et sans confrontation, ne devoit pas valoir selon les règles ordinaires; mais on prononça que ces formalités n'étoient pas nécessaires pour valider l'aveu d'un enfant de France. De plus, Cinq-Mars ne tint ferme à nier le traité, que jusqu'à ce qu'il eût entendu la déposition de Gaston, et, dans ce moment même, périssant par la lâcheté de ce prince, il montra une modération qui dut couvrir le duc de confusion, s'il en fut instruit. Monsieur, non content de rapporter les faits, n'avoit pas eu honte de les aggraver, en disant que *c'étoit Cinq-Mars qui l'avoit fait tomber dans le crime, par ses pressantes sollicitations.* Un homme de quarante ans, frère du roi, sûr de sa grâce, pour s'épargner peut-être quelques reproches, eut la bassesse d'accuser un jeune homme de vingt-deux ans de l'avoir séduit et débauché de son devoir! Tout prince qu'il étoit, Cinq-Mars auroit pu le dévouer au mépris par des détails flétrissans; il se contenta de raconter sans aigreur et sans air de récrimination, ce qu'il ne pouvoit s'empêcher de dire: « Que toutes les » fois qu'il étoit mal avec le roi ou avec le cardinal, » le duc d'Orléans le faisoit solliciter de s'attacher à » lui, et lui promettoit sa protection; que c'étoit dans

» un de ces momens que, par la suggestion de » Monsieur et du duc de Bouillon, il avoit imaginé » de traiter avec l'Espagne, pour se procurer un » asile contre le ressentiment du ministre, et le forcer » de condescendre à la paix générale; que tel avoit » été son but; qu'il ne s'en avouoit pas moins cou- » pable, et qu'il réclamoit la bonté du roi, sa seule » ressource. »

L'infortuné, victime de la foiblesse des deux frères, ignoroit que pendant que l'un fournissoit à ses juges des moyens de condamnation, l'autre le dénonçoit publiquement comme criminel, par une lettre écrite à tous les parlemens de son royaume. Il y disoit: « Depuis un an nous nous apercevions d'un notable » changement dans la conduite du sieur de Cinq- » Mars; qu'il avoit des liaisons avec des calvinistes, » des libertins; qu'il prenoit plaisir à ravaler nos » bons succès, et exagérer les mauvais, et à publier » les nouvelles désavantageuses. Nous avons aussi » remarqué en lui une maligne affectation à blâmer » les actions de notre cousin le cardinal de Riche- » lieu, et à louer celles du comte duc d'Olivarès. » Cette manière de voir nous a donné des soupçons; » et pour en pénétrer le but et la cause, nous avons » laissé le sieur de Cinq-Mars parler et agir avec nous « plus librement qu'auparavant. » Etrange conduite d'un monarque à l'égard d'un jeune homme à peine sorti de l'adolescence, qu'il auroit fallu instruire, reprendre et éloigner même, plutôt que de le laisser s'accoutumer à des fautes qu'on seroit ensuite forcé de punir! Mais sous les apparences de cette politique condamnable, puisqu'elle étoit insidieuse, Louis

voulait déguiser la faute qu'il avoit faite lui-même, d'enhardir son jeune favori à travailler contre son ministre, en lui confiant ses mécontentemens, et en écoutant sans répugnance les offres assez claires qu'on lui faisoit de le débarrasser de son tyran. Ces considérations qui rendent Cinq-Mars, sinon innocent, du moins digne de grâce, ne purent influer sur la décision des juges. Le crime d'avoir traité avec les ennemis étoit prouvé, ils furent obligés de les condamner, et tous d'une voix ils opinèrent à la mort.

De Thou les embarrassa davantage : on ne pouvoit l'accuser que de n'avoir pas révélé le traité fait avec l'Espagne. A la question pourquoi il ne l'avoit pas découvert, il répondit ; « Je n'en ai eu connoissance » que long-tems après la conclusion, et par une » simple confidence du grand écuyer. Depuis ce tems » je n'ai cessé de l'exhorter à le rompre et à obtenir » sa grâce du roi, en le découvrant. D'ailleurs, étant » certain par une clause expresse du traité, qu'il ne » pouvoit avoir lieu que si nos troupes étoient battues » en Allemagne, et voyant qu'elles étoient toujours » victorieuses, je n'ai pas cru devoir exposer, trahir, » livrer mon ami, pour sauver l'Etat d'un danger qui » ne devoit plus être appréhendé. Enfin, ne sachant » le traité que par une conversation, et n'ayant au- » cune preuve à administrer de la vérité de ma dépo- » sition, je me serois exposé à subir la peine due aux » calomniateurs, si les coupables persistoient dans la » négative. »

Ces raisons étoient bonnes : plusieurs juges vouloient qu'on y eût égard. Cependant, comme la loi qui condamne au dernier supplice tous ceux qui ayant

su une connspiration contre l'État, ne l'auroient pas révélée, n'admet ni distinction ni exception, la pluralité opina à la mort. C'étoit le vœu de Richelieu qui en vouloit, dit-on, à de Thou, parce que son grand-père, dans sa belle histoire de nos guerres civiles, avoit inséré une anecdote peu honorable à la mémoire d'un Richelieu ; mais il y a apparence que la haine du prélat et son désir de vengeance, venoient plutôt de ce qu'il regardoit de Thou comme ayant été le conseiller de Cinq-Mars dans tout ce que le grand écuyer avoit tenté contre lui ; et qu'il vouloit le punir du succès que son habileté avoit pensé procurer à son ami. Peut-être aussi le ministre eut-il dessein d'intimider les cabaleurs, en rendant la dénonciation nécessaire. Ainsi victime, tant de la fidélité à l'égard de son ami, que de la haine et de la politique, de Thou écouta sa sentence sans se plaindre de la fatale confidence qui le perdoit ; et quand Cinq-Mars voulut lui demander pardon de son indiscrétion, il l'interrompit, le serra dans ses bras, et lui dit : *Il ne faut plus songer qu'à bien mourir.* Il s'y étoit, disoit-il, tellement disposé pendant sa prison, qu'il ne désiroit plus de vivre, dans la crainte de ne se pas trouver une autre fois si bien préparé à la mort.

Cette résignation fut en lui l'ouvrage de combats violens contre les répugnances de la nature ; combats dans lequel la religion le rendit vainqueur. Pour le jeune Cinq-Mars, dont la vie si courte n'avoit été qu'une espèce de tableau mouvant, dont les objets, dans leur rapide passage, n'avoient pas eu le temps de faire une impression profonde sur ses sens, il parut s'étourdir davantage sur son sort : du faîte des gran-

deurs, il descendit sur l'échafaud comme un acteur change de rôle; et il ne montra d'émotion que quand on le conduisit dans la chambre de la question, à laquelle il avoit été condamné : alors il demanda grâce, et il l'obtint, ou parce qu'on n'avoit dessein que de lui en donner la peur, ou parce qu'il avoua de lui-même ce qu'on vouloit savoir. Des historiens disent que l'objet de la curiosité de Richelieu fut moins de connoître les complices, que de s'assurer s'il étoit certain que le roi avoit consenti qu'on le débarrassât de son ministre. Après la confession du grand écuyer, le cardinal, ajoutent-ils, ne douta plus que s'il s'étoit trouvé un homme de résolution, comme le maréchal de Vitri, Louis ne lui eût fait éprouver le même sort qu'au maréchal d'Ancre; et cette connoissance détermina Richelieu à écarter du roi, plus que jamais, tous les gens capables d'un coup de main.

Ces deux infortunés furent conduits ensemble au supplice, sur la grande place de Lyon, le 12 septembre; et jusqu'à la fin ils montrèrent chacun leur caractère distinctif. De Thou, que la maturité de l'âge rendoit plus capable de remords sur sa vie passée, et de crainte pour la vie future, n'envisageoit qu'avec horreur la séparation de son ame d'avec son corps : les exhortations de son confesseur, sa confiance en Dieu, les consolations puisées dans le sein de la religion, qu'il avoit toujours respectée, suffisoient à peine pour calmer ses frayeurs. Il mourut en regrettant publiquement d'avoir sacrifié à la vanité, et au service des grands, des jours que l'application à quelque état utile auroit rendus plus méritoires devant Dieu et devant les hommes. Cinq-Mars remplit aussi avec

ferveur les devoirs de la religion ; mais du reste il parut plus étonné qu'effrayé. On lui reprocha même un air de légèreté et des manières hautaines jusques sur l'échafaud ; mais c'étoit moins affectation d'indifférence et bravade, qu'habitude et défaut de l'âge ; enfin, tous les deux touchèrent les juges : Cinq-Mars, par sa candeur et son ingénuité ; de Thou, par la force de son esprit et de son humilité, et ils arrachèrent des larmes aux spectateurs de leur supplice. Le duc de Bouillon, certainement plus coupable que de Thou, racheta sa vie et sa liberté par la session de sa principauté de Sedan : encore lui donna-t-on en échange de très belles terres en France ; et le duc d'Orléans, le plus criminel de tous, eut permission de se retirer à Blois comme un particulier. Ce fut la seconde fois qu'il traversa une partie de la France sans distinctions, sans honneurs, chargé de la honte d'avoir sacrifié des amis dont les images sanglantes auroient dû être sans cesse présentes à son esprit, et ajouter les remords à son humiliation.

Pendant qu'il parcouroit les provinces en fugitif, Richelieu partit de Lyon le jour même de l'exécution, se rendit à Paris comme un triomphateur porté par ses gardes dans une chambre où étoient son lit, une table et une chaise pour une personne qui l'entretenoit pendant la route. Les porteurs ne marchoient que nu tête, à la pluie comme au soleil. Lorsque les portes des villes et des maisons se trouvoient trop étroites, on les abattoit avec des pans entiers de muraille, afin que son éminence n'éprouvât ni secousse ni dérangement. Arrivé à Paris, il alla descendre au palais Cardinal, où se trouvoit une foule de gens empressés,

les uns de voir, les autres d'être remarqués. Il parla à plusieurs, et congédia la foule d'un coup-d'œil obligeant. Sur un visage jauni par la maladie, on aperçut un rayon de joie, lorsqu'il se vit dans sa maison au milieu de ses parens et de ses amis, qu'il avoit appréhendé de ne plus revoir, et encore maître de la cour où tant d'envieux se flattoient qu'il ne reparoîtroit plus.

L'an 1683, *le* 12 *septembre*, Levée du siége de Vienne, par les Turcs.

Les Hongrois s'étant révoltés contre l'empereur Léopold, qui vouloit les dépouiller de tous leurs priviléges, avoient appelé les Turcs à leur secours; l'armée ottomane, forte de deux cent mille combattans, augmentée de troupes hongroises, ne trouvant sur son passage ni villes fortifiées telles qu'il y en a en France ni corps d'armée capables de l'arrêter, s'avança jusqu'aux portes de Vienne, et en forma aussi-tôt le siége.

L'empereur quitta d'abord Vienne avec précipitation, et se retira jusqu'à Linitz, à l'approche des Turcs; et quand il sut qu'ils avoient investi Vienne, il s'enfuit encore plus loin, jusqu'à Passaw, laissant le duc de Lorraine à la tête d'une petite armée déjà enfamée par les Turcs, soutenir, comme il pourroit, la fortune de l'Empire. Personne ne doutoit que le grand-visir Kara-Mustapha, qui commandoit l'armée ottomane, ne se rendît bientôt maître de cette capitale de l'Autriche, qui n'avoit pour défense qu'une foible garnison, et des bourgeois qu'on avoit armés à la hâte avec des écoliers, commandés par leurs professeurs. On

sembloit toucher au moment d'une grande révolution. Mais la présomption du grand-visir et son avarice, sauvèrent Vienne. Il s'étoit figuré que la résidence des empereurs d'Allemagne devoit contenir des trésors immenses, et dans cette idée, il ne fit jamais donner d'assaut général, quoiqu'il y eût de très grandes brèches au corps de la place, et que la ville fût sans ressource, de peur que le pillage ne le privât de ces trésors imaginaires. Il laissa au roi de Pologne, Jean Sobieski, le tems de venir au secours; au duc de Lorraine, Charles V, et aux princes de l'Empire, celui d'assembler une armée. Les janissaires murmuroient; le découragement succéda à leur indignation; ils s'écrioient : « Venez, infidèles, la seule vue de vos chapeaux nous » fera fuir. »

En effet, dès que le roi de Pologne et le duc de Lorraine descendirent de la montagne de Calemberg, les Turcs prirent la fuite sans combattre; Kara-Mustapha qui avoit compté trouver tant de trésors dans Vienne, laissa tous les siens au pouvoir de Sobieski, et alla porter sa tête au sultan. La retraite des Ottomans fut si précipitée, qu'ils abandonnèrent jusqu'au grand étendard de Mahomet, que Sobieski envoya au pape. (*Voy.* la suite au 13.)

L'an 1714, *le* 12 *septembre*, Prise de Barcelone par le maréchal de Berwick.

La Catalogne est un pays des plus fertiles de la terre, et des plus heureusement situés. Barcelone est un des plus beaux ports de l'Europe, et le pays fournit tout pour la construction des navires. Ses montagnes sont remplies de carrières de marbre, de jaspe, de

cristal de roche. Les mines de fer, d'étain, de plomb, d'alun, de vitriol, y sont abondantes. La Catalogne enfin peut se passer de l'univers entier, et ses voisins ne peuvent se passer d'elle. Loin que l'abondance et les délices aient amolli les habitans, ils ont toujours été guerriers; mais malgré leur valeur et leur amour extrême pour la liberté, ils ont été subjugués dans tous les tems. Sous le règne de Philippe IV, poussés à bout par le comte; duc d'Olivarès, premier ministre, ils se donnèrent à Louis XIII, en 1640. Mais ils furent plutôt protégés que sujets : ils rentrèrent sous la domination autrichienne en 1652, et dans la guerre de la succession, ils prirent le parti de l'archiduc Charles contre Philippe V.

Après la paix d'Utrecht, Philippe V ne jouit pas encore de toute l'Espagne : il lui resta la Catalogne à soumettre, ainsi que les îles Majorque et d'Iviça. Ceux qui avoient le plus de crédit dans cette province se flattèrent qu'ils pourroient former une république sous la protection de l'empereur et de l'Angleterre, et que le roi d'Espagne ne seroit pas assez fort pour les conquérir. Ils déployèrent alors ce caractère que Tacite leur attribuoit il y a si long-tems : « Nation intrépide, dit-il, » qui compte la vie pour rien, quand elle ne l'emploie pas à combattre. »

Une escadre française bloquoit le port de Barcelone, et le maréchal de Berwick l'assiégeoit par terre. Cette ville comptoit sur les secours de l'Angleterre et de l'empereur : ces secours n'arrivèrent point. Mais la résistance des assiégés n'en fut pas moins opiniâtre; ils se défendirent avec un courage fortifié par le fanatisme. Les prêtres et les moines combattoient sur la brèche

comme s'il se fût agi d'une guerre de religion. Un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances de leur maître. Enfin, après un blocus de onze mois, les assiégeans ayant pénétré dans la place, les assiégés se battirent encore de rue en rue ; et retirés dans la ville neuve, tandis que l'ancienne étoit prise, ils demandèrent encore, en capitulant, la conservation de tous leurs priviléges. Ils n'obtinrent que la vie et leurs biens. De tous les moines qui avoient soulevé le peuple et combattu contre leur roi, il n'y en eut que soixante de punis : on eut même l'indulgence de ne les envoyer qu'aux galères.

Il ne resta plus à Philippe V de rebelles à soumettre que les Majorquins, qui furent réduits l'année d'après par le chevalier d'Asfeld.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1764, *le* 12 *septembre*. Mort de Jean-Philippe Rameau, né à Dijon le 25 septembre 1688.

Voici le jugement qu'en a porté le célèbre auteur du *Devin du village* :

« Les opéras de Rameau ont les premiers élevé le » théâtre de l'Opéra au dessus des tréteaux du Pont-» Neuf. Il a franchi hardiment le petit cercle de très-» petite musique, autour duquel nos petits musiciens » tournoient sans cesse depuis la mort du grand Lulli, » de sorte que, quand on seroit assez injuste pour re-» fuser des talens supérieurs à Rameau, on ne pour-» roit au moins disconvenir qu'il ne leur ait, en quel-

» que sorte, ouvert la carrière, et qu'il n'ait mis les » musiciens qui viendront après lui, à portée de dé- » ployer impunément les leurs..... Il est certai- » nement du côté de l'esprit et de l'intelligence fort » au-dessous de Lulli, quoiqu'il lui soit presque tou- » jours supérieur du côté de l'expression. Rameau » n'eût pas plus fait le monologue de Roland que » Lulli celui de Dardanus. Il faut reconnoître dans » Rameau un très-grand talent, beaucoup de feu, une » tête bien sonnante, une grande connoissance des » renversemens harmoniques et de toutes les choses » d'effet; beaucoup d'art pour s'approprier, déna- » turer, orner, embellir les idées d'autrui, et retourner » les siennes; assez peu de facilité pour en inventer » de nouvelles; plus d'habileté que de fécondité, plus » de savoir que de génie, ou du moins un génie étouffé » par trop de savoir; mais toujours de la force et » de l'élégance, et très-souvent du beau chant. Il est » le premier qui ait fait des symphonies et des accom- » pagnemens travaillés. Personne n'a mieux saisi que » lui l'esprit des détails, personne n'a mieux su l'art » des contrastes; mais en même tems personne n'a » moins su donner à ses opéras cette unité si savante et » si désirée, et il est peut-être le seul au monde qui » n'ait pu venir à bout de faire un bon ouvrage de » plusieurs beaux morceaux fort bien arrangés. »

Rameau a consigné ses principes dans deux ouvrages savans, l'un intitulé : *Démonstration du principe de l'harmonie*, et l'autre, *Code de musique*. Le premier porte sur un principe simple et unique, mais très-lumineux, la base fondamentale. Cette idée si naturelle, dont l'auteur a fait un grand usage dans son

Code de musique, est la preuve du génie de Rameau, et son plus beau titre auprès de la postérité. L'étude de la composition, qui étoit autrefois un travail de vingt années, est à présent celui de quelques mois. Les élèves se sont multipliés avec une rapidité étonnante, et la France s'est trouvée trop souvent inondée de mauvaise musique et de mauvais musiciens.

Rameau est enterré dans l'église Saint-Eustache, à côté du célèbre Lulli.

HISTOIRE.

L'an 81, *le* 13 *septembre*, Mort de l'empereur Titus.

Cet empereur, fils et successeur de Vespasien, fut appelé de *son vivant l'amour et les délices du genre humain*, *Amor et Deliciæ generis humani*, titre qui n'a jamais été donné à aucun souverain. La bienfaisance étoit le caractère particulier de ce prince. On connoît cette belle parole qu'il prononça un jour qu'il n'avoit rien donné : « Mes amis, voilà un jour de » perdu. » La vie des citoyens lui étoit si chère, qu'il ne se souilla jamais de leur sang, quoiqu'il ne manquât point de justes sujets de vengeance. *J'aimerois mieux périr moi-même que de causer la perte d'un seul homme*, c'est ce qu'il dit à l'occasion de deux sénateurs convaincus d'avoir conspiré contre lui. Pour toute vengeance, il les admit à sa table le soir même de la découverte de leur abominable complot, en les avertissant de prendre des sentimens plus équitables envers lui.

Tel fut cet empereur sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée ;
Qui rendit de son joug l'univers amoureux ;
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;
Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
N'avoit, par des bienfaits, signalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

Au sortir d'un spectacle, où il avoit versé beaucoup de larmes, Titus partit pour le pays des Sabins. Au

premier séjour, la fièvre le prit ; il continua à voyager en litière, et l'on dit que tirant les rideaux qui le couvroient, il regarda le ciel, et lui reprocha de lui envoyer la mort, qu'il n'avoit pas méritée ; ajoutant qu'il n'avoit fait en sa vie qu'une seule action dont il dut se repentir. Il ne dit point ce que c'étoit, et il n'est pas aisé de le deviner. Il mourut dans la même maison que son père, âgé de quarante-un ans, après deux ans deux mois et vingt jours de règne. Dès que le bruit de sa mort se répandit, le deuil fut universel. Son frère Domitien lui succéda. (Voyez *le 18 septembre.*)

L'an 1515, *le 13 septembre*, Bataille de Marignan.

Le roi François Ier, voulant reconquérir le Milanais perdu par Louis XII, et l'arracher encore à cette malheureuse maison des Sforce, entre en Italie aussi rapidement que ses prédécesseurs. Il avoit pour lui les Vénitiens, qui vouloient reprendre le Véronais sur l'empereur, et contre lui le pape Léon X ; mais les plus dangereux ennemis du roi étoient les Suisses, irrités contre la France depuis leur querelle avec Louis XII, et qui prenoient alors le titre de défenseurs des papes. Le roi, qui marchoit à Milan négocioit toujours avec eux. Ils l'amusèrent de vaines promesses, jusqu'à ce qu'ayant su que la caisse militaire de France étoit arrivée, ils crurent pouvoir enlever cet argent et le roi même : ils l'attaquèrent, comme on attaque un convoi sur le grand chemin.

Vingt cinq mille Suisses, portant sur l'épaule et la poitrine la clef de saint Pierre, les uns armés de ces longues piques de dix-huit pieds, que plusieurs soldats

poussoient ensemble en bataillon serré, les autres tenant leurs grands espadons à deux mains, vinrent fondre à grands cris dans le camp du roi, près de Marignan, vers Milan. Ce fut de toutes les batailles données en Italie, la plus sanglante et la plus longue. Le jeune roi, pour son coup d'essai, s'avança, à pied, contre l'infanterie suisse, une pique à la main, combattit une heure entière, accompagné d'une partie de sa noblesse. Les Français et les Suisses, mêlés ensemble dans l'obscurité de la nuit, attendirent le jour pour recommencer. On sait que le roi dormit sur l'affût d'un canon, à cinquante pas d'un bataillon suisse. Ces peuples, dans cette bataille, attaquèrent toujours, et les Français furent toujours sur la défensive. C'est assurément une preuve assez forte que les Français, quand ils sont bien conduits, peuvent avoir ce courage patient qui est quelquefois aussi nécessaire que l'ardeur impétueuse qu'on leur accorde. Le maréchal de Trivulce, qui s'étoit trouvé à dix-huit batailles, dit que celle-ci étoit un combat de géans. Les Suisses se retirèrent, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, et abandonnèrent le Milanais aux vainqueurs. François, après cette victoire de Marignan et cette conquête du Milanais, devint allié du pape Léon X, et même celui des Suisses, qui, enfin, aimèrent mieux fournir des troupes aux Français que de se battre contre eux.

L'an 1598, *le* 13 *septembre*, Mort de Philippe II, fils de Charles-Quint.

Philippe II, né à Valladolid en 1527, de Charles-Quint et d'Isabelle de Portugal, devint d'abord roi de Naples et de Sicile, par l'abdication de son père en

1554, et roi d'Angleterre le même jour, par son mariage avec la reine Marie, et parvint enfin au trône d'Espagne, en 1556, lorsque Charles-Quint eut renoncé au monde pour finir ses jours dans un monastère. Ce prince s'étant ligué avec les Anglais contre la France, vint fondre en Picardie avec une armée formidable, et emporta d'assaut la ville de Saint-Quentin, après la fameuse bataille de ce nom, perdue par les Français, le 10 août 1557. Le jour qu'on monta à la brèche, Philippe parut armé de toutes pièces. C'est la première et dernière fois qu'on l'ait vu sous cet attirail militaire. On sait que sa terreur fut telle pendant le combat, qu'il fit deux vœux, l'un de ne plus se trouver désormais à aucune bataille, et l'autre de bâtir un superbe palais en l'honneur de saint Laurent, dont la fête tombe le 10 août. C'est le fameux palais de l'Escurial, que les Espagnols, appellent la huitième merveille du monde, et qui est construit en forme de gril, en mémoire du martyre de saint Laurent.

Philippe, de retour à Valladolid, demanda au grand inquisiteur le spectacle d'un auto-da-fé, qui lui fut accordé sans beaucoup de peine. Don Carlos de Seza, une de ces infortunées victimes, s'étant écrié au moment où il passoit devant le roi : « Comment pouvez-» vous, seigneur, contempler de pareilles barbaries? » « Je livrerois mon propre fils, s'il étoit hérétique, » répondit froidement Philippe; et si on manquoit de » bourreaux, j'en servirois moi-même. »

Les Flamands ne furent pas d'humeur à souffrir de pareilles exécutions La révolte commença par les belles et grandes provinces de Terre-Ferme; mais il n'y eut que les provinces maritimes qui parvinrent à conqué-

rir leur liberté. Ce fut en 1579 qu'elles s'érigèrent en république, sous le titre de Provinces-Unies. Philippe fut dédommagé de cette perte par la conquête du royaume de Portugal, qui resta plus d'un siècle sous la domination espagnole. Il porta également ses vues sur la couronne de France, et eut une grande influence dans les troubles de la ligue; mais Henri IV, en se faisant catholique, lui fit perdre en un quart d'heure le fruit de ses longues et noires intrigues.

Un des événemens les plus importans du règne de Philippe II, est la mort funeste de son fils don Carlos.

On prétend que la cause de ce parricide fut l'amour de don Carlos pour Elisabeth de France, sa belle-mère, qui lui avoit d'abord été promise en mariage. Cette opinion est confirmée par la mort précipitée de la jeune reine, qui suivit de près celle du prince. Toute l'Europe crut dans le tems que Philippe avoit immolé sa femme et son fils à sa jalousie, d'autant plus qu'il voulut quelques tems après faire périr par la main du bourreau, le fameux Antoine Pérès, son rival auprès de la princesse d'Eboli.

C'est donc avec raison qu'on a dit de Philippe II, qu'il étoit un souverain dur et insupportable, un amant et un mari cruel, et un père dénaturé.

L'an 1650, *le* 13 *septembre*, Victoire de Cromwel à Dombar.

Les Ecossais ayant reconnu Charles II, fils du malheureux Charles Ier, roi d'Angleterre, Cromwel passe aussitôt en Ecosse avec une armée accoutumée à vaincre depuis dix ans, prend la ville de Dombar, et

remporte auprès de cette place une victoire complète sur les Ecossais.

L'an 1651, *le* 13 *septembre*, Victoire de Cromwel à Vorchester, sur Charles II.

Cromwel étant tombé malade après la victoire de Dombar, n'avoit pu pousser plus loin ses conquêtes. Charles II ayant ramassé de nouvelles troupes, s'avance jusqu'à Vorchester en Angleterre, dans l'espérance que les Anglais de son parti viendroient l'y joindre. Cromwel l'attaque sur les bords de la Saverne, et remporte la victoire la plus complète qui ait jamais signalé sa fortune. Environ sept mille prisonniers furent menés à Londres, et vendus pour aller travailler aux plantations anglaises en Amérique.

L'imagination qui a produit tant de romans, n'a guère inventé d'aventures plus singulières, ni de dangers plus pressans, ni d'extrémités plus cruelles que tout ce que Charles II essuya en fuyant, après la bataille de Vorchester, la poursuite du meurtrier de son père. Il fallut qu'il marchât presque seul par les routes les moins fréquentées, exténué de fatigues et de faim, jusque dans le comté de Strafford; là au milieu d'un bois, poursuivi par les soldats de Cromwel, il se cacha dans le creux d'un chêne, où il fut obligé de passer un jour et une nuit. Après avoir erré de village en village, déguisé tantôt en postillon, tantôt en bûcheron, il se sauva enfin dans une petite barque, et arriva en Normandie, après six semaines d'aventures incroyables. Son petit-neveu, Charles Edouard, a éprouvé de nos jours des aventures pareilles, et encore plus inouïes.

L'an 1658, *le* 13 *septembre*, Mort d'Olivier Cromwel.

Ce fut le treizième jour de septembre, qui lui avoit été si heureux par le gain des deux batailles de Dombar et de Vorchester, que Cromwel finit sa prospérité avec sa vie, pleine de tout ce qui peut donner de la célébrité à un homme plus grand par les crimes que par les vertus. On dit que le cardinal Mazarin le définissoit un fou heureux ; mais cette définition est loin d'être exacte. Des démarches si mesurées, si bien concertées, toujours faites si à propos, ne sont pas d'un aventurier qui vient à bout de tout, parce qu'il ne ménage rien, et qui ne s'élève que parce qu'il s'est mis cent fois en danger de se précipiter. Lorsque Cromwel commença à suivre le mouvement de son ambition, qui fut sa passion dominante, il ne se mit point dans l'esprit de supplanter les rois d'Angleterre, et de mettre sa famille obscure sur le trône des Stuart. Il eut d'abord en tête de faire fortune, et d'en tenter toutes les voies. Son malheur voulut que les troubles qui agitoient sa patrie, lui présentassent de grandes occasions de briller parmi ceux qui en étoient les auteurs. Quand il fut avantageusement connu dans ce parti, il voulut y régner ; mais souple autant qu'ambitieux, il y régna, en paroissant ne jouer que le second rôle ; s'avançant toujours par degrés, et faisant ses plans à mesure que les évènemens lui en donnoient occasion, il parvint par un parricide, par de grandes victoires, par tous les raffinemens d'une délicate politique, à la souveraine puissance qu'il conserva par des voies pareilles, et en possession de laquelle il mourut. Un tel homme est moins un heureux fou qu'un fort habile politique.

Bossuet étoit loin de penser sur Cromwel comme le cardinal Mazarin : « Que si vous me demandez, » dit-il, comment tant de factions opposées, et tant » de sectes incompatibles, qui se devoient apparem- » ment détruire les unes les autres, ont pu si opi- » niâtrement conspirer ensemble contre le trône royal, » vous l'allez apprendre :

» Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'es- » prit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile » politique ; capable de tout entreprendre et de » tout cacher ; également actif et infatigable dans la » paix et dans la guerre ; qui ne laissoit rien à la » fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et » par prévoyance ; mais, au reste, si vigilant et si » prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions » qu'elle lui a présentées ; enfin, un de ces esprits » remuans et audacieux, qui semblent être nés pour » changer le monde, etc..... »

Cromwel mourut d'une fièvre ordinaire, causée probablement par l'inquiétude attachée à la tyrannie ; car dans les derniers tems, craignant toujours d'être assassiné, il ne couchoit jamais deux nuits de suite dans la même chambre. Il mourut après avoir nommé Richard Cromwel son successeur. A peine eût-il expiré, qu'un de ses chapelains presbytériens, nommé Herry, dit aux assistans : « Ne vous alarmez pas ; s'il a pro- » tégé le peuple de Dieu tant qu'il a été parmi nous, » il le protégera bien davantage à présent qu'il est monté » au ciel, où il sera assis à la droite de Jésus-Christ. » Le fanatisme étoit si puissant, et Cromwel si respecté, que personne ne rit d'un pareil discours.

Immédiatement après la mort de son père,

Richard Cromwel fut proclamé paisiblement protecteur dans Londres. Le conseil ordonna des funérailles plus magnifiques que pour aucun roi d'Angleterre; on choisit pour modèle les solennités pratiquées à la mort du roi d'Espagne, Philippe II. Il est à remarquer qu'on avoit représenté Philippe II en purgatoire pendant deux mois, dans un appartement tendu de noir, éclairé de peu de flambeaux, et qu'ensuite on l'avoit représenté dans le ciel, le corps sur un lit brillant d'or, dans un appartement tendu de même, éclairé de cinq cents flambeaux dont la lumière, renvoyée par des plaques d'argent, égaloit l'éclat du soleil. Tout cela fut pratiqué pour Olivier Cromwel : on le vit sur son lit de parade, la couronne en tête et un sceptre d'or à la main. Le peuple ne fit nulle attention ni à cette imitation d'une pompe catholique, ni à la profusion. Le cadavre embaumé, que Charles II fit exhumer depuis et porter au gibet, fut enterré dans le tombeau des rois.

L'an 1660, *le* 13 *septembre*, Jugement et exécution à Londres.

(Extrait de l'histoire d'Angleterre de Hume.)

Dans la déclaration que Charles II avoit publiée avant son rétablissement sur le trône, il avoit promis le pardon à tous les coupables, hors ceux qui seroient exceptés par le parlement. Quelques mois après son entrée à Londres, il fit publier une déclaration portant que ceux d'entre les juges du roi son père qui ne se constitueroient pas prisonniers dans l'espace de quinze jours, n'auroient aucune part à l'amnistie. Dix-neuf se rendirent en prison; quelques uns furent pris

dans leur fuite ; d'autres se sauvèrent heureusement au-delà des mers.

La chambre haute vouloit excepter de l'amnistie, avec les juges du roi, tous ceux qui avoient été membres de quelque haute-cour de justice. Il fut même proposé de n'accorder aucune sorte de grâce à ceux qui avoient contribué de quelque manière à la mort du roi. Une exception si vague, dans laquelle tous ceux qui avoient servi le parlement, pouvoient être compris, alarma toute la nation ; mais Charles dissipa promptement ces craintes. Il se rendit à la chambre haute, où il insista dans les termes les plus pressans pour l'acte général d'amnistie : l'acte passa dans les deux chambres, et fut aussitôt confirmé par le roi. Ceux qui avoient immédiatement trempé dans la sentence, furent exceptés de l'amnistie, jusqu'à Cromwel, Ireton, Bradshaw et d'autres, que leur mort sembloit mettre à couvert, et tous leurs biens furent confisqués. Tous ceux qui avoient fait partie de quelque haute-cour de justice, furent déclarés incapables de posséder des offices.

Le nombre de ceux qui avoient eu part à la mort du roi, en qualité de juges, d'officiers de la cour de justice, ou autres acteurs immédiats, étoit de quatre-vingts ; vingt-cinq étoient morts, vingt-neuf en fuite ; et sept autres pour avoir eu moins de part au crime, furent jugés dignes de la clémence du roi. Vingt-neuf furent condamnés à mort ; mais entre ceux-ci, les dix-neuf qui s'étoient constitués en prison sur la proclamation du roi, furent épargnés, quant à la vie, mais condamnés à la prison ou au bannissement. Ainsi, dix seulement furent exécutés, parmi lesquels étoient six juges, Harisson, Scot, Carew, Clément, Jones et

Strope. Parmi les quatre autres, se trouvoit Hacker, qui commandoit la garde le jour de l'exécution du roi.

L'an 1666, *le* 13 *septembre*, Embrasement de la ville de Londres.

Il n'y avoit pas long-tems que cette ville avoit été ravagée par la peste, lorsqu'elle fut frappée d'un fléau qui jeta le peuple dans une extrême consternation. Un incendie, qui prit naissance dans la maison d'un boulanger, près du pont, se répandit si rapidement, qu'il ne put être arrêté par tous les efforts humains, qu'après avoir consumé la plus grande partie de la ville. Environ six cents rues et treize mille maisons furent réduites en cendres.

Les causes de ce malheur étoient évidentes : la disposition des rues de Londres, qui étoient fort étroites; celles des maisons, la plupart de bois; la sécheresse de la saison et la violence d'un vent d'est; enfin, le concours de toutes ces circonstances suffisoit pour expliquer la destruction qu'elles produisirent; mais le peuple ne fut pas content de cette explication. Une rage aveugle fit attribuer l'infortune publique par les uns, aux républicains; par d'autres, aux catholiques, quoiqu'il ne fût pas aisé de concevoir quel avantage l'incendie de Londres pouvoit apporter à l'un ou l'autre des deux partis. Le bruit qui en accusoit les catholiques, fut le plus favorablement reçu; et quoique les plus exactes recherches du parlement n'eussent trouvé aucune apparence de preuve, néanmoins, pour flatter la prévention du peuple, l'inscription qui fut gravée par autorité, sur le monument de l'incendie, l'attribuoit aux catholiques.

Ce terrible accident, arrivé après une funeste contagion et au fort d'une guerre malheureuse contre la Hollande, paroissoit irréparable; cependant, à l'étonnement de l'Europe, la ville de Londres fut rebâtie en trois années beaucoup plus belle, plus régulière, plus commode qu'elle n'étoit auparavant. Un seul impôt sur le charbon, et l'ardeur des citoyens suffirent à ce travail immense. Ce fut un grand exemple de ce que peuvent les hommes, et qui rend croyable ce qu'on rapporte des anciennes villes de l'Asie et de l'Egypte, construites avec tant de célérité.

L'an 1683, *le* 13 *septembre*, Suite de la levée du siége de Vienne (*Voyez* le 12 septembre.).

Le lendemain de la victoire remportée sur les Turcs, le roi Jean Sobieski fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, et l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte ces paroles de l'Evangile : « Il fut un homme » envoyé de Dieu, nommé Jean. *Fuit homo missus* » *à Deo cui nomen erat Joannes.* »

L'empereur revint dans sa capitale avec la douleur de l'avoir quittée. A quelque distance de la ville, il entendit un grand bruit d'artillerie; on lui dit que c'étoient des réjouissances pour la victoire de Sobieski. Alors, se tournant d'un air irrité vers Sintzendorf: « La foiblesse des conseils que vous m'avez donnés, » lui dit-il, est cause de la honte que je reçois »; paroles qui donnèrent un tel saisissement au pauvre ministre, qu'il en mourut le lendemain.

Léopold rentra dans Vienne au milieu des acclamations qui n'étoient pas pour lui. Il assembla son conseil

pour délibérer sur l'étiquette qu'il devoit observer avec son libérateur, et demanda comment un empereur devoit recevoir un roi électif : « A bras ouverts, s'il a » sauvé l'empire, » répondit le duc de Lorraine. Le duc fut seul de son avis.

Léopold ne vit Sobieski qu'à cheval, et en pleine campagne. L'entrevue fut courte et froide.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1592, *le* 13 *septembre*, Mort de Michel Montaigne.

Cet illustre philosophe naquit dans le Périgord, en 1533. Son enfance fut cultivée avec le plus grand soin. On lui apprit de bonne heure l'allemand, le latin et le grec, par forme de divertissement. Son père ne le faisoit éveiller le matin qu'au son des instrumens, dans l'idée que c'étoit gâter le jugement des enfans, que de les éveiller en sursaut. Après avoir achevé le cours de ses études, sous Buchanan et Muret, deux personnages illustres par leur goût et par leur érudition, il résolut de se livrer tout entier à l'étude de l'homme : pour le bien connoître, il parcourut la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, et toujours en observateur curieux et en philosophe profond. Tranquille, enfin, après différentes courses, dans son château de Montaigne, il s'y livra tout entier à la philosophie, et composa ces fameux *Essais* qui ont immortalisé son nom, et que le cardinal Duperron appeloit le bréviaire des honnêtes gens.

Le style n'en est, à la vérité, ni pur, ni correct,

ni précis, mais il est simple, vif, hardi, énergique; il exprime naïvement de grandes choses, et c'est cette naïveté qui plaît.

L'Académie française a proposé, en 1811, l'éloge de ce philosophe. Le prix a été adjugé, en 1812, à M. Villemain, professeur d'éloquence au lycée Charlemagne.

L'an 1694, *le* 13 *septembre*, Mort de Barbier-d'Aucourt.

Il fut reçu de l'Académie française, en 1683. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est intitulé : *Sentimens de Cléanthe, sur les entretiens d'Ariste et d'Eugène, par le P. Bouhours.* C'est un modèle parfait d'une critique juste et ingénieuse. Il s'acquit également une grande réputation par l'excellent plaidoyer qu'il composa en faveur d'un homme innocent appliqué à la question, et mort dans ce supplice.

HISTOIRE.

L'an 1495, *le 14 septembre*, Mort du roi de Portugal, Jean II.

Jean II étoit recommandable par une réunion de grandes qualités, qui lui firent donner le titre de *parfait*. On loue surtout son zèle pour l'administration de la justice, et sa vigilance à cet égard. Il dit un jour à un juge avide et indolent : « Prenez garde à vous, » monsieur le juge ; je sais que vous tenez vos mains » ouvertes et vos portes fermées. » Il avoit une si grande affection pour ses sujets, que quand on lui proposoit de mettre un nouvel impôt : « Examinons » d'abord, disoit-il, si cet impôt est bien nécessaire » ; et quand la nécessité en étoit prouvée : « Voyons à pré- » sent, disoit-il, quelles sont les dépenses superflues. »

L'an 1544, *le 14 septembre*, Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant fait une descente en France, prend la ville de Boulogne, mal défendue par Vervin, qui eut depuis la tête tranchée.

L'an 1566, *le 14 septembre*, Mort de Soliman II.

Les Turcs regardent Soliman II comme leur plus grand empereur. Après avoir soumis l'Egypte et la Syrie, il conquit l'île de Rhodes, et quelques années après, la plus grande partie de la Hongrie. Il mit le siége devant Vienne, et ayant manqué cette entreprise, il tourna ses armes contre les Perses, s'empara de Bagdad et soumit la Géorgie, tandis que son amiral

Cheredin-Barberousse, après avoir ravagé la Pouille, alloit dans la mer Rouge s'emparer du royaume d'Yemen. C'est le premier des empereurs ottomans qui ait été l'allié des Français, et cette alliance a toujours subsisté. Il mourut en assiégeant, en Hongrie, la ville de Sigeth, et la victoire l'accompagna jusque dans les bras de la mort: à peine eut-il expiré, que la ville fut prise d'assaut. Son empire s'étendoit d'Alger à l'Euphrate, et du fond de la mer Noire au fond de la Grèce.

L'an 1673, *le* 14 *septembre*, Le prince d'Orange reprend sur les Français la ville de Naerden. Dupas, accusé de l'avoir mal défendue, fut condamné à être traîné, une pêle à la main, et son épée fut rompue. Louvois étoit alors ministre de la guerre. (*Voyez* le mois d'avril, article *Mort de Louvois.*)

L'an 1745, *le* 14 *septembre*, Georges II, roi d'Angleterre, met à prix la tête du prince Charles Edouard (1).

Charles Edouard, légitime héritier de la couronne d'Angleterre, étant débarqué en Ecosse, et se disposant à reconquérir l'héritage de ses pères, le roi Georges II fait proclamer dans Londres qu'on donnera trente mille livres sterling à celui qui apportera la tête du prince. La reine Anne elle-même s'étoit vue forcée de proscrire son propre frère, Jacques III, père

(1) *Charles Edouard* étoit petit-fils de *Jacques II*, roi d'Angleterre, qui fut détrôné par son gendre, le prince *d'Orange*.

d'Edouard ; elle avoit mis sa tête à quatre mille livres : mais le parlement la mit à quatre-vingt mille.

L'an 1759, *le* 14 *septembre*, Mort de Montcalm, dans le Canada.

Louis-Joseph de Montcalm naquit en 1712, à Candiac, d'une famille de Rouergue, qui a produit le fameux grand-maître Gozon, vainqueur du dragon qui désoloit l'île de Rhodes. Après s'être distingué dans la guerre de 1740, il fut nommé, en 1756, maréchal de camp et commandant des troupes françaises dans l'Amérique. Il soutint pendant quatre ans, avec le plus grand courage, la destinée de la colonie française, dont les affaires alloient tous les jours en décadence. Enfin, après avoir long-tems éludé les efforts d'une armée très supérieure à la sienne, il fut engagé malgré lui dans un combat près de Québec ; il reçut au premier rang et au premier choc, une profonde blessure, dont il mourut le lendemain. Un trou qu'une bombe avoit fait, lui servit de tombeau : sépulture digne d'un homme qui avoit résolu de sauver le Canada ou de s'ensevelir sous ses ruines. Sa mort entraîna la perte de la colonie.

L'an 1791, *le* 14 *septembre*, Louis XVI vient dans le sein de l'Assemblée nationale, prononcer l'acceptation de l'acte constitutionnel.

L'acte constitutionnel avoit été présenté, le 3 septembre, à l'acceptation du roi. Le parti qu'il avoit à prendre, dans une telle circonstance, étoit sans doute

un objet de délibération bien important. Tous les ministres, excepté M. de Montmorin, insistèrent sur la nécessité absolue d'accepter purement et simplement la constitution. Tel fut aussi l'avis du prince de Kaunitz, dans sa correspondance confidentielle avec M. de Montmorin. Cette opinion et ses motifs firent une grande impression sur le roi. MM. de Malesherbes, Legouvé le père, et Malouet furent aussi consultés sur l'acceptation de la constitution. M. Malouet étoit d'avis que le roi s'expliquât franchement, et dans le plus grand détail, sur les vices et sur les dangers de cette constitution; qu'il annonçât qu'il ne l'acceptoit que provisoirement, jusqu'à ce que la nation eût fait connoître son vœu par de nouveaux mandats à ses députés, ou par une nouvelle convocation. Le roi paroissoit goûter cet avis; mais, dans un comité tenu chez le garde des sceaux, Duport et Barnave, alarmés des attaques violentes qu'on leur livroit journellement à la séance des Jacobins, et jusque dans l'assemblée où Robespierre les avoit nominativement dénoncés comme traîtres à la patrie, annoncèrent de si grands malheurs dans le cas de l'acceptation provisoire, et les ministres en furent si effrayés, qu'ils déterminèrent le roi à accepter purement et simplement l'acte constitutionnel.

Le 13 septembre, le garde des sceaux se présenta à l'assemblée nationale, et remit au président une lettre par laquelle le roi annonçoit à l'assemblée qu'il acceptoit la constitution. La lettre finissoit ainsi: « J'ai pensé, » messieurs, que c'étoit dans le lieu même où la constitution avoit été formée, que je devois en prononcer » l'acceptation solennelle: je me rendrai, en conséquence, demain à midi à l'assemblée nationale. »

De nombreux applaudissemens éclatèrent plusieurs fois pendant la lecture de cette lettre. Ils redoublèrent à la phrase dans laquelle le roi déclaroit, « qu'il renonçoit au concours qu'il avoit réclamé dans le travail » de la constitution. » Cette phrase fut lue une seconde fois.

M. de la Fayette proposa de mettre en liberté toutes les personnes détenues relativement au départ du roi, de prononcer l'abolition immédiate de toute procédure relative aux événemens de la révolution, l'anéantissement de l'usage des passe-ports et de toutes les gênes momentanées, apportées à la liberté d'aller et de venir, tant au-dedans qu'au-dehors du royaume. L'assemblée adopta, par acclamation, la proposition de M. de la Fayette, et nomma une députation de soixante de ses membres, pour aller présenter sur-le-champ ce décret au roi, et lui exprimer toute la satisfaction qu'elle avoit éprouvée, en entendant la lecture de la lettre de sa majesté. Le garde des sceaux sortit de la salle au milieu des applaudissemens, et alla annoncer au roi la députation qui lui étoit adressée. Aussitôt qu'elle fut partie, l'assemblée transportée d'enthousiasme, leva la séance.

La députation fut introduite chez le roi, et lui adressa le discours suivant:

« Sire, l'assemblée nationale a entendu la lecture » du message que votre majesté lui a adressé: elle » fut interrompue, cette lecture, par des applaudissemens répétés, seuls capables d'exprimer les sentimens dont le peuple français a été animé depuis si » long-tems pour ses rois. L'assemblée partageant » le désir de votre majesté d'éteindre toutes les trames,

» de finir toutes les dissensions, et voulant marquer » cette grande époque par tout ce qui peut la rendre » solennelle, s'est empressée de prononcer un décret » qui efface toutes les traces d'une révolution désor- » mais achevée: elle nous a chargés d'apporter à votre » majesté le décret que voici. »

Le roi répondit: « Je me ferai toujours un plaisir » et un devoir de suivre la volonté de la nation, quand » elle me sera connue. Je suis sensible à l'empresse- » ment de l'assemblée nationale à déférer au désir que » je lui ai témoigné, de faire un acte de bienfaisance. » Ce jour sera mémorable dans l'histoire: je souhaite » qu'il mette fin à la discorde, qu'il réunisse tout le » monde, et que nous ne soyons plus qu'un. Je suis » instruit, ajouta le roi, que l'assemblée nationale a » rendu ce matin un décret relativement au cordon » bleu, dont elle nous a honorés, mon fils et moi » exclusivement. Comme cette décoration n'avoit » d'autre prix à mes yeux que celui de pouvoir la » communiquer, je me suis déterminé à quitter le » cordon bleu. Je vous prie de faire part de ma réso- » lution à l'assemblée.

La reine et ses enfans étant à la porte de la salle du conseil, où la députation étoit reçue, le roi dit: « Voilà ma femme et mes enfans qui partagent mes « sentimens. » La reine s'avança vers les députés, et confirma elle-même l'assurance que le roi venoit de donner.

Ces détails furent rapportés le lendemain à l'ouver- ture de la séance par l'orateur de la députation, et ex- citèrent de grands applaudissemens. Le président mit ensuite en délibération si l'assemblée ne devoit pas

rester assise pendant que le roi qui alloit arriver prononceroit son serment; un grand nombre de voix s'écrièrent aussitôt, « Sans doute, le roi debout et tête » nue; » cette proposition fut adoptée malgré la réclamation des membres du côté droit. Lorsque le silence fut un peu rétabli, M. Malouet observa qu'il n'y avoit pas de circonstance où la nation assemblée en présence du roi, ne le reconnût pas pour son chef; que c'étoit manquer à la nation autant qu'au monarque, que de ne pas traiter le chef de l'Etat avec le respect qui lui étoit dû. Il demanda, en conséquence, que le roi devant prêter son serment debout, l'assemblée l'entendit aussi dans la même attitude..... Cette observation fit impression sur plusieurs membres du côté gauche, et le décret alloit être rapporté sans un député breton, qui s'écria d'une voix perçante, qu'il avoit à proposer un amendement qui mettroit tout le monde d'accord.

« Décrétons, dit-il, qu'il sera permis à M. Malouet » et à quiconque en aura envie, de recevoir le roi à » genoux; mais maintenons le premier décret. »

A midi le roi entra dans la salle, accompagné de tous les ministres, et sans autre décoration que la croix de Saint-Louis. Deux fauteuils égaux, couverts l'un et l'autre d'un tapis de velours parsemé de fleurs de lys d'or, avoient été placés devant le bureau du président. Le roi y monta, se plaça à la gauche du président, et parla en ces termes :

« Messieurs, je viens consacrer ici solennellement » l'acceptation que j'ai donnée à l'acte constitution- » nel. En conséquence, je jure d'être fidèle à la na- » tion et à la loi, d'employer tout le pouvoir qui m'est » délégué, à maintenir la constitution décrétée par

» l'assemblée nationale constituante, et à faire exé-
» cuter les lois. » (Ici, le roi s'apercevant qu'il étoit seul debout, s'assit à son tour.) « Puisse cette
» grande et mémorable époque être celle du rétablis-
» sement de la paix, de l'union, et devenir le gage
» du bonheur du peuple et de la prospérité de
» l'empire. »

La salle retentit pendant plusieurs minutes d'applaudissemens et de cris de *vive le roi !* Au milieu de ces démonstrations d'enthousiasme, le ministre de la justice présenta au roi l'acte constitutionnel à signer, et le signa après sa majesté, ainsi que tous les ministres.

L'assemblée qui s'étoit levée pendant la signature de l'acte constitutionnel, se rassit pour entendre la réponse du président qui prononça debout la première phrase, mais qui s'assit quand il vit que le roi ne se levoit pas pour l'écouter. Son discours finissoit ainsi; « Qu'elle doit être grande à nos yeux, sire, et chère à
» nos cœurs ! qu'elle sera sublime dans notre histoire,
» l'époque de cette régénération, qui donne à la
» France des citoyens, aux Français une patrie, et à
» vous, comme roi, un nouveau titre de grandeur et
» de gloire; à vous encore, comme homme, une nou-
» velle source de jouissances, et de nouvelles sensa-
» tions de bonheur ! »

On n'entendit plus dans la salle que des applaudissemens, des cris de *vive le roi !* des *bravo !* jusqu'au moment où le roi en sortit. L'assemblée en corps le reconduisit au château, au milieu des cris d'allégresse du peuple, accompagné d'une musique militaire, et de plusieurs salves d'artillerie. Pendant tout le reste de la

journée, le château et le jardin des Tuileries furent remplis par une affluence prodigieuse de citoyens de toutes les classes : le soir, toutes les rues de la capitale furent illuminées, en signe de joie, comme elles l'avoient été la veille.

L'assemblée décréta que le roi seroit prié de donner des ordres pour que la constitution fût solennellement proclamée dans la capitale, le dimanche suivant, 18 septembre, et dans tous les départemens et municipalités du royaume, le dimanche qui suivroit le jour où la constitution leur seroit officiellement parvenue, et, pour que la fin de la révolution fût célébrée dans toute la France par des réjouissances publiques, et par la délivrance de tous les prisonniers détenus pour dettes de mois de nourrice, lesquelles seroient acquittées sur les fonds du trésor public.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1321, *le* 14 *septembre*, Mort du Dante.

Alighieri Dante, poëte italien, naquit à Florence, en 1265. Parmi différens ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, et que les Italiens regardent encore aujourd'hui comme une des premières sources des beautés de leur langue, le plus célèbre est *la Divina Comedia* de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, partagée en trois actes ou récits. L'invention de l'ouvrage est, en général, bizarre, et le choix des personnages qui entrent dans ce tableau, fait avec trop peu de goût et sans variété d'attitudes; mais *la Divina Comedia*

est pleine de pensées aussi justes que profondes, d'images fortes, de peintures charmantes, d'expressions de génie, de tours délicats, de saillies ingénieuses, de morceaux brillans et pathétiques. L'épisode d'Ugolin qu'on y trouve, est une des fictions les plus fortes qu'ait enfantées l'esprit humain, et elle suffiroit seule pour immortaliser son auteur.

Nous croyons qu'on trouvera ici avec plaisir cet effrayant mais sublime tableau : nous nous servons de la traduction élégante et fidèle publiée par M. Ginguené dans son *Histoire littéraire d'Italie*.

« Je vis deux ombres placées dans une seule fosse : l'une des têtes couvroit l'autre ; et comme un homme affamé mange du pain, de même la tête qui étoit dessus enfonçoit dans l'autre ses dents, à l'endroit où le cerveau se joint à la nuque du cou (1). « A toi, lui dis-je, » qui montres par une action si feroce ta haine pour » celui que tu dévores, dis-m'en la cause, afin que » si tu as raison de le haïr, sachant qui vous êtes, » et quel fut son crime, je puisse, de retour au » monde, venger ta mémoire, si ma langue ne se » dessèche pas. »

» Le coupable détourna sa bouche de cette horrible pâture, et l'essuyant avec les cheveux de la tête dont

---

(1) E come'l pan par fame si manduca,
Cosi'l savran il denti all' altro pose
La' ve'l cervel s'aggiunge colla nuca.

* Une fausse délicatesse peut trouver dans ces vers et dans leur traduction, une espèce de crudité de style ; mais ce n'est ni au Dante, ni à la langue, qu'il faut la reprocher ; c'est à nous et à la nôtre. (*Note du traducteur.*)

il avoit rongé le crâne, il me dit : « Tu veux que je » renouvelle une douleur aigrie par le désespoir, et » dont la seule pensée m'oppresse le cœur, avant que » je commence à parler ; mais si mes paroles doivent » être un germe qui ait pour fruit l'opprobre de celui » que je dévore, tu me verras à la fois parler et verser » des larmes. Je ne sais qui tu es, ni de quelle ma- » nière tu es descendu ici-bas ; mais tu me parois Flo- » rentin à ton langage : tu dois savoir que je suis le » comte Ugolin, et celui-ci l'archevêque Roger : je » t'apprendrai maintenant pourquoi je le traite ainsi. » Je n'ai pas besoin de dire que m'étant fié à lui, je » fus pris et mis à mort par l'effet de ses perfides » conseils ; mais ce que tu ne peux avoir appris, mais » combien ma mort fut cruelle, tu vas l'entendre, et » tu sauras alors s'il m'a offensé.

» Dans la tour obscure qui a reçu de moi le nom » de la tour *de la Faim*, et où tant d'autres ont dû » être enfermés depuis, une ouverture étroite m'avoit » déjà laissé voir plus de clarté, lorsqu'un songe af- » freux déchira pour moi le voile de l'avenir : je crus » voir celui-ci devenu maître et seigneur, chasser un » loup et ses louveteaux vers la montagne qui empêche » Pise et Lucques de se voir. Il avoit envoyé en avant » les *Gualandi*, les *Sismondi* et les *Lanfranchi* avec » des chiennes maigres, avides et dressées à la chasse. » Après avoir couru peu de tems, le père et ses petits » me parurent fatigués, et je crus voir les dents ai- » guës de ces animaux leur ouvrir les flancs. Quand je » m'éveillai vers le matin, j'entendis mes enfans, qui » étoient auprès de moi, pleurer en dormant et de- » mander du pain : tu es bien cruel, si déjà tu n'es

» pas ému en pensant à ce que mon cœur m'annon-
» çoit ; et si tu ne pleures pas, qu'est-ce donc qui
» peut t'arracher des larmes?

» Déjà ils étoient éveillés ; l'heure approchoit où
» l'on apportoit notre nourriture, et chacun de nous,
» à cause de son rêve, doutoit de la recevoir. J'en-
» tendis fermer la porte d'en bas de l'horrible tour :
» alors je regardois mes fils sans dire une seule parole.
» Je ne pleurois point, je me sentois en dedans pé-
» trifié. Ils pleuroient eux ; et mon petit Anselme me
» dit : *Comme tu nous regardes, mon père ! qu'as-tu ?*
» Je ne pleurai point encore ; je ne répondis point
» pendant tout le jour, ni la nuit suivante, jusqu'au
» retour du soleil. Lorsque quelques rayons pénétrè-
» rent dans cette prison douloureuse, et que je vis
» sur quatre visages les propres traits du mien, trans-
» porté de douleur, je me mordis les deux mains. Eux,
» pensant que j'y étois poussé par la faim, se levèrent
» tout à coup, et me dirent : *Mon père* (1), *nous*

(1) Padre, a noi ci sia men doglia
Si tu mangi di noi: tu ne vestisti
Queste misere carni, e tu le spoglia.

Ce tercet paroissoit au *Tasse*, plein d'une expression si tendre et si noble, il lui plaisoit tant, au rapport du pere Venturi, qu'il ne se lassoit point de le citer et d'en faire l'éloge. Mais ce même tercet est excessivement difficile à traduire. *Si tu mangi di noi*, est même tout à fait intraduisible ; il est impossible de dire en français : *manger de nous*, comme on dit *manger du pain* ; et c'est cependant cette ressemblance d'expression qui, en italien, est en même temps naïve et terrible. *Dépouille-nous en aussi* paroîtra peut-être bien nu ; mais comment rendre autrement ce mot si touchant : *E tu le spoglia*.

(*Note du traducteur.*)

» *souffrirons beaucoup moins, si tu veux te nourrir* » *de nous : tu nous a revêtus de cette chair misérable ;* » *dépouille-nous en aussi.* Alors je me calmai pour ne » pas augmenter leur peine. Ce jour et le suivant, nous » restâmes tous en silence. O terre impitoyable, pour- » quoi ne t'ouvris-tu pas ? Quand nous fûmes par- » venus au quatrième jour, Gaddi se jeta étendu à » mes pieds, en me disant : *Mon père, que ne viens-* » *tu me secourir !* et il mourut ; et je vis, comme tu » me vois, les trois qui restoient tomber ainsi l'un » après l'autre, du cinquième au sixième jour. Je me » mis alors à me traîner en aveugle sur chacun d'eux, » et je ne cessai de les appeler trois jours entiers après » leur mort. La faim acheva ensuite ce que n'avoit pu » la douleur. » Quand il eut dit ces mots, roulant les yeux, il reprit entre les dents le malheureux crâne, et comme un chien dévorant il les enfonça jusqu'aux os. »

Loin d'être fatiguée par un récit aussi énergique, la voix du Dante s'élève encore avec une force nouvelle, pour lancer des imprécations contre Pise, qui avoit souffert dans ses murs cette action barbare. Si le comte Ugolin passoit pour l'avoir trahi, il ne falloit pas du moins envelopper dans son supplice ses fils, dont un âge si tendre attestoit l'innocence. Il appelle cette ville nouvelle Thèbes et la honte de l'Italie ; puisque les peuples voisins n'en font pas justice, il désire que les petites îles de Capraia et de la Gorgone, situées près de l'embouchure de l'Arno, se détachent, ferment le cours du fleuve, et en fassent remonter les eaux, pour aller dans Pise même submerger tous ses habitans.

Le Dante mourut à Ravenne; le prince de cette ville lui fit des obsèques magnifiques, et prononça son oraison funèbre. En 1483, Bernard Bembo, prêteur de Ravenne pour les Vénitiens, fit ériger, par ordre de la république, un mausolée où les cendres du Dante furent placées.

L'an 1602, *le* 14 *septembre*, Mort de Passerat.

Jean Passerat, né en 1534, à Troyes en Champagne, obtint en 1572 la chaire de professeur royal en éloquence, après la mort funeste de Ramus. Ses leçons furent extrêmement fréquentées par tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la capitale. Les fureurs de la ligue ayant bouleversé la république des lettres ainsi que l'Etat, le savant professeur ferma son école, et ne l'ouvrit que lorsque la paix eut été rendue à la France, et que Henri IV eut réduit Paris.

Passerat est un de nos anciens poètes les plus agréables. On trouve dans ses poésies la plus grande facilité, de la gaieté, point de recherché pour l'expression, ni pour la pensée, et toujours le ton le plus aimable.

Il s'étoit fait lui-même cette épitaphe :

Jean Passerat ici sommeille
Attendant que l'ange l'éveille,
Et croit qu'il se réveillera
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Moi qui toujours aimai la paix et le repos,
Afin que rien ne pèse à ma cendre et mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargez pas ma tombe.

L'an 1712, *le* 14 *septembre*, Mort de Jean-Dominique Cassini.

Jean-Dominique Cassini, né dans le comté de Nice, en 1625, fut appelé par Colbert, en 1666. Il a immortalisé son nom par sa méridienne de Saint-Pétrone à Bologne; elle servit à faire voir les variations de la vitesse du mouvement de la terre autour du soleil. On lui doit les premières tables des satellites de Jupiter, la connoissance de la relation de Jupiter et de Mars, ou de la durée de leurs jours; la découverte de quatre des satellites de Saturne. Huygens n'en avoit aperçu qu'un; et cette découverte de Cassini fut célèbrée par une médaille dans l'histoire métallique de Louis XIV. Il a le premier observé et fait connoître la lumière zodiacale. Il a donné une méthode pour déterminer la parallaxe d'un astre, par des observations faites dans un même lieu, et s'en servir pour déterminer la distance des astres à la terre, avec plus de précision qu'on ne l'avoit encore fait; mais la première idée de cette méthode est due à Morin.

Le fils, le petit-fils de Cassini, ont été de l'Académie des Sciences, et son arrière-petit-fils y est entré en 1772. Cette espèce d'illustration est plus réelle et plus durable que celle dont la famille de Cassini avoit joui en Italie quelques siècles auparavant, et que les révolutions de ce pays lui avoient fait perdre.

L'an 1741, *le* 14 *septembre*, Mort de Charles Rollin.

Charles Rollin, né à Paris en 1661, étoit fils d'un

coutellier, et fut reçu maître dès son enfance. Un bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il servoit la messe, ayant reconnu dans ce jeune homme des dispositions heureuses, lui obtint une bourse pour faire ses études au Collége du Plessis. Charles Gobinet en étoit alors principal; il devint le protecteur de Rollin, qui sut gagner l'amitié de son bienfaiteur, par son caractère et son estime par ses talens. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collége du Plessis, il fit trois années de théologie en Sorbonne; mais il ne poussa pas plus loin cette étude, et il n'a jamais été que tonsuré. Le célèbre Hersan, son professeur d'humanités, lui destinoit sa place. Rollin lui succéda effectivement, en seconde, l'an 1683; en rhétorique, en 1687, et à la chaire d'éloquence, au Collége Royal, en 1688. A la fin de 1694, il fut fait recteur, place qu'on lui laissa pendant deux ans pour honorer son mérite. L'Université prit une nouvelle face : Rollin y ranima l'étude du grec; il substitua les exercices académiques aux tragédies; il y introduisit l'usage, toujours observé depuis, de faire apprendre par cœur l'Ecriture-Sainte aux écoliers. L'abbé Vittement, coadjuteur de la principalité du collége de Beauvais, ayant été appelé à la cour, fit donner cette place à Rollin, qui gouverna ce collége jusqu'en 1712. Ce fut dans cette année qu'il se retira, pour se consacrer à la composition des ouvrages qui ont illustré sa mémoire. L'Université le choisit une seconde fois pour recteur, en 1720. L'Académie des Belles-Lettres le possédoit depuis 1701. Ces deux compagnies le perdirent en 1741, à quatre-vingts ans.

Rollin étoit principalement estimable par la douceur de son caractère, par sa modération, par sa candeur, par la simplicité de son ame.

Il a été le plus célèbre recteur de l'Université de Paris. « Il est, dit Voltaire, le premier de ce corps » qui ait écrit avec pureté et noblesse. Quoique les » derniers tomes de son *Histoire ancienne*, faits trop » à la hâte, ne répondent pas aux premiers, c'est » encore la meilleure compilation qu'on ait en aucune » langue, parce que les compilateurs sont rarement » éloquens, et que Rollin l'étoit. Son livre vaudroit » beaucoup mieux, si l'auteur avoit été philosophe, » et qu'il eût su distinguer le faux du vrai, l'incroyable » du vraisemblable, et sacrifier l'inutile. » Son *Traité des Etudes* est recommandable par le choix des plus beaux traits des écrivains grecs et latins, par la noblesse et l'élégance du style, et par le bon goût qu'il respire. On a imprimé, après sa mort, ses *Opuscules*, en deux volumes, contenant ses *Harangues* et poésies latines, et diverses lettres curieuses à Rousseau (Jean-Baptiste), au cardinal de Fleuri et au roi de Prusse, le grand Frédéric, qui lui écrivoit : « Des hommes tels que » vous marchent à côté des souverains. »

L'an 1782, *le* 14 *septembre*, Les Anglais commencèrent à compter la date des jours, suivant le nouveau style adopté aujourd'hui dans toute l'Europe, excepté en Russie.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 407, *le* 14 *septembre*, Mort de saint Jean Chrysostôme.

Saint Jean Chrysostôme, ou Bouche d'Or, ainsi surnommé à cause de son éloquence, naquit à An-

tioche en 344, d'une des principales familles de la ville. Après s'être exercé quelque tems au barreau, le goût de la retraite vint le saisir; il y passa plusieurs années, d'abord sur les montagnes voisines d'Antioche, puis dans une grotte plus inaccessible aux hommes, où la méditation, la prière et l'étude de l'Ecriture Sainte l'occupèrent tout entier. La solitude a plus de douceurs peut-être que le commerce toujours orageux du monde; mais les besoins également impérieux et de l'ame et du corps, rappellent toujours vers le monde. Saint Jean Chrysostôme y rentra. Mélèce, évêque d'Antioche, l'ordonna diacre, et Flavien, successeur de Mélèce, ce Flavien dont saint Chrysostôme nous a conservé l'éloquent discours à l'empereur Théodose en faveur de son peuple d'Antioche, éleva Chrysostôme au sacerdoce en 383. Le même saint Jean Chrysostôme fut placé sur le siége de Constantinople en 398. Son épiscopat ne fut qu'un combat continuel contre les abus qui défiguroient son église, contre l'orgueil des grands et les intrigues des favoris, contre tous les vices du siècle, contre toutes les sectes hérétiques de son tems, nommément contre les Ariens et contre les partisans d'Origène. Son zèle s'étendit au-delà des bornes de son diocèse, au-delà même de celles de l'Eglise: il envoya des missionnaires travailler à la conversion des Scythes. Ce zèle pour la propagation de la foi, dans les contrées où elle est encore inconnue, peut n'avoir point de succès; mais il n'excite guère d'orages: le zèle apostolique contre le vice puissant fait naître des haines dangereuses et funestes. Ni le rang de l'impératrice Eudoxie, ni la faveur d'Eutrope n'empêchèrent Chrysostôme de s'élever avec force

contre leurs injustices. Son éloquence et ses vertus ne l'empêchèrent pas de succomber ; les succès même de son éloquence lui furent funestes. Son sermon sur le luxe des femmes, satire indirecte contre Eudoxie, n'eut que trop de succès, et ne fut que trop applaudie. Eudoxie ne lui pardonna jamais, et ne songea qu'à préparer sa vengeance. Elle gagna un certain nombre d'évêques, et parvint à faire condamner saint Jean Chrysostôme, en 403, dans une assemblée que les écrivains catholiques ne traitent que de conciliabule. On chassa ce saint prélat de son siége ; mais bientôt la superstition, au lieu de la justice, s'empressa de le rappeler. Un tremblement de terre qui agita toute la ville, et qui ébranla surtout le palais impérial la nuit même d'après le départ du saint, effraya tellement l'impératrice, qu'elle crut ne pouvoir échapper au danger que par le prompt rappel de Chrysostôme. Si la superstition savoit être conséquente, Eudoxie eût évité avec soin toutes les occasions d'irriter contre elle cet homme redoutable, qui lui paroissoit disposer des élémens ; mais comme ces deux personnages, toujours ennemis dans le fond du cœur, n'avoient l'un pour l'autre qu'un respect forcé, de nouvelles ruptures ne tardèrent pas à éclater. L'inauguration d'une statue de l'impératrice, élevée dans la place près de l'église de Sainte-Sophie, parut accompagnée de beaucoup de cérémonies païennes ; des païens et des manichéens présidoient à l'ordonnance de cette fête : les acclamations du peuple, des danses et d'autres plaisirs mondains et profanes troubloient le service divin dans l'église de Sainte-Sophie. Saint Chrysostôme signala encore son zèle et son éloquence contre ces fêtes indé-

centés, contre ceux qui les célébroient, contre ceux qui les ordonnoient ou qui les permettoient, en un mot, contre l'impératrice. Cette princesse, oubliant le tremblement de terre qui avoit suivi le premier exil du saint, ou guérie de ses craintes superstitieuses par le dépit et la colère, forma de nouvelles intrigues avec des évêques ennemis ou jaloux de saint Jean Chrysostôme, et le fit de nouveau condamner et chasser de son église le 10 juin 404. Il fut exilé en Bithynie. La persécution contre ses adhérens fut poussée jusqu'à l'effusion de sang. L'Orient trembla et se tut. Mais le pape Innocent I, et les plus grands évêques de l'Eglise d'Occident s'empressèrent de consoler Chrysostôme par les marques les plus flatteuses de leur estime et de leur vénération. L'empereur Honorius écrivit en sa faveur à l'empereur Arcadius, son frère; mais l'ascendant d'Eudoxie sur ce foible empereur triompha aisément de tous ses efforts. Saint Chrysostôme fut transféré d'exil en exil, de prison en prison, maltraité par les soldats qui le conduisoient, et dont la fureur brutale étoit animée par l'assurance de plaire à l'impératrice. Il succomba enfin sous tant de maux, et mourut en route à Comane, le 14 septembre 407. C'est un des pères les plus illustres de l'Eglise d'Orient. Ses principaux ouvrages sont ses Traités du Sacerdoce, de la Providence, de la Divinité de Jésus-Christ; mais c'est surtout par ses homélies qu'il est célèbre.

HISTOIRE.

L'an 1747, *le* 15 *septembre* (1), Prise de Berg-op-Zoom, par Loewendhal.

Après la bataille de Lawfelt, gagnée par les Français sur les Autrichiens et les Hollandais, le comte de Loewendhal fut chargé de mettre le siége devant Berg-op-Zoom, place réputée imprenable, moins par l'art de Cohorn qui l'avoit fortifiée, que par un bras de mer formé par l'Escaut derrière la ville. Outre ces défenses, outre une nombreuse garnison, il y avoit des lignes auprès des fortifications, et dans ces lignes un corps de troupes qui pouvoit à tout moment secourir la place. Après trois semaines de tranchée ouverte, Loewendhal fit voir qu'il y avoit des occasions où il faut s'élever au-dessus des règles de l'art. Les brèches n'étoient pas encore praticables ; il y avoit trois ouvrages fortement endommagés, le ravelin d'Edem et deux bastions, dont l'un s'appeloit la Pucelle, et l'autre Cohorn. Le général résolut de donner l'assaut à-la-fois à ces trois endroits, et d'emporter la ville.

Les Français, en bataille rangée, trouvent des égaux, et quelquefois des maîtres dans la discipline militaire : ils n'en ont point dans ces coups de main et dans ces entreprises rapides, où l'impétuosité, l'a-

(1) *Hénaut* met cette prise au 17 ; mais les auteurs de l'*Art de vérifier les Dates*, la mettent au 15.

gilité et l'ardeur renversent en un moment les obstacles. Les troupes commandées en silence, tout étant prêt, au milieu de la nuit, les assiégés se croyant en sûreté, on descend dans le fossé, on court aux trois brèches; douze grenadiers seulement se rendent maître du fort d'Edem, tuent ce qui veut se défendre, et font mettre bas les armes au reste épouvanté. Les bastions la Pucelle et Cohorn sont assaillis et emportés avec la même vivacité. Les troupes montent en foule; on emporte tout; on pousse aux remparts; on s'y forme; on entre dans la ville la baïonnette au bout du fusil; deux régimens, l'un écossais, l'autre suisse, sont taillés en pièces; le reste de la garnison fuit vers les lignes qui devoient la protéger: ils y portent l'épouvante, tout fuit; les armes, les provisions, le bagage, tout est abandonné: on se saisit dans le port de dix-sept grandes barques chargées de munitions de toute espèce, et de rafraîchissemens que les villes de Hollande envoyoient aux assiégés. Il y avoit sur les coffres, en gros caractères : A L'INVINCIBLE GARNISON DE BERG-OP-ZOOM.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1701, *le* 15 *septembre*, Mort de Boursault.

Edme Boursault naquit à Mussi-l'Evêque, en Bourgogne, l'an 1638. Il ne fit point d'études, ne sut jamais le latin, et ne parloit que le patois bourguignon lors qu'il vint à Paris, en 1651. La lecture des bons livres, des dispositions heureuses, et un grand amour du

travail le mirent bientôt en état de parler et d'écrire élégamment en français.

On a de lui plusieurs pièces de théâtre, dont les principales sont, le *Mercure Galant*, *Esope à la Ville*, *Esope à la Cour*, conservées au théâtre, et applaudies encore. Ces deux dernières pièces sont une critique agréable des ridicules de tous les états, de tous les âges et de tous les tems.

Esope à la Ville eut le plus grand succès dans sa nouveauté; mais peut-être elle seroit tombée, sans la présence d'esprit et la noble hardiesse de l'excellent comédien qui y jouoit le rôle d'Esope. A la troisième fable qu'il débitoit, il s'éleva dans le parterre un murmure et des signes d'improbation. Le célèbre Raisin, le cadet, quitte alors, pour ainsi dire, son rôle, s'avance aux bords des lampes, parle au public, et dit :

« Permettez-moi, messieurs, d'oser avoir l'honneur » de vous représenter que cette comédie-ci est dans un » genre singulier et tout-à-fait neuf. L'auteur, en » risquant de mettre Esope au théâtre, auroit cru » manquer à l'essence de son caractère, s'il ne l'eût » fait parler par apologues, le plus souvent qu'il le » pouvoit. Si la répétition des fables vous fatigue et » vous ennuie, il est inutile que nous continuions la » représentation de cette pièce : donnez-nous vos » ordres, messieurs, pour la cesser dès ce même mo- » ment; car, j'ai l'honneur de vous prévenir que, » dans le courant de la pièce, j'ai onze ou douze fables » à vous débiter encore. »

Raisin fut applaudi de toute la salle; on lui cria de continuer; il continua, et la pièce alla au nues. Elle est restée au théâtre.

Cette comédie, au reste, est la mère de toutes les pièces à scènes épisodiques, ou scènes à tiroir. C'est une mère qui a produit des petits-enfans bien ennuyeux, et qui n'a été que trop féconde.

Dans les répétitions de cette comédie, on voulut supprimer la cinquième scène du second acte. Boursault s'y opposa, écrivit à M. le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre du roi; et la scène fut conservée.

Le mauvais accueil qu'avoit d'abord reçu *Esope à la Ville*, fit faire à l'auteur, contre la cabale du parterre, la fable du *Dogue* et du *Bœuf*, dont voici la fin :

A tant d'honnêtes gens qui sont devant vos yeux,
Laissez la liberté d'applaudir ce mélange,
Et ne ressemblez pas à ce dogue ennuyeux
Qui ne veut pas manger, ni souffrir que l'on mange.

Esope à la Cour fut joué après la mort de l'auteur, qui n'eut pas le tems de repasser lui-même son ouvrage, et d'y mettre la dernière main. D'ailleurs, elle fut fort altérée à la représentation où l'on retrancha plusieurs vers assez beaux, par la crainte des applications.

La troisième scène du troisième acte, quoiqu'imprimée dans cette pièce, n'est pas jouée sur le théâtre. C'est un discours entre Esope et Iphicrate, vieux courtisan, esprit fort, qui ne peut croire aux dieux.

La réussite de cette comédie et de la suivante, aux représentations, dépend, en grande partie, du comédien qui est chargé du rôle d'Esope. Il a besoin d'être joué avec beaucoup d'art, de légèreté, de naïveté, d'intelligence et de chaleur dans le débit des fables, pour en faire valoir l'esprit et la finesse des détails, et éviter la monotonie : on donnoit fréquemment ces

Esopes, du tems de Quinault l'aîné, qui excelloit dans le comique noble, et qui rendoit supérieurement le rôle d'Esope.

Les *Lettres à Babet*, du même auteur, estimées de ses contemporains, sont devenues, comme toutes les lettres dans ce goût, l'amusement des jeunes provinciaux.

L'an 1750, *le* 15 *septembre*, Mort de l'abbé Terrasson.

Jean Terrasson étoit né à Lyon en 1670. Il fut un moment oratorien, ou plutôt deux momens; car, après être sorti de l'Oratoire, il y rentra, et en ressortit encore: inconstance qui déplut tant à son père, qu'il le réduisit à sa légitime. Il fut reçu à l'Académie des Sciences en 1707; il obtint, en 1721, une chaire de philosophie grecque et latine au Collége Royal. Il fut nommé membre de l'Académie française en 1732.

L'abbé Terrasson a donné une traduction de Diodore de Sicile, aussi fidèle qu'élégante, en sept volumes, accompagnée de notes savantes. Il y a de beaux morceaux dans son roman de *Sethos*.

Sa *Dissertation sur l'Iliade d'Homère*, est absolument dénuée de goût: il analyse froidement ce qui doit être senti avec transport.

Terrasson s'étoit enrichi dans le tems du système de Law. La fortune étoit venue à lui sans qu'il s'en aperçût; elle le quitta de même. Quoiqu'il eût conservé dans son opulence la simplicité des mœurs et la modestie que les richesses ont coutume d'ôter, il n'étoit pas sans défiance de lui-même: « Je ne réponds de » moi, disoit-il, que jusqu'à un million. »

HISTOIRE.

L'an 1380, *le* 16 *septembre*, Mort du roi de France, Charles V, surnommé le Sage.

Charles V, entre bien des éloges, en a mérité un qui doit servir d'instruction à tous les rois : c'est que jamais prince ne se plut tant à demander conseil, et ne se laissa moins gouverner que lui. Edouard disoit, « qu'il » n'y eut onc roi qui si peu s'armât, et qui lui donnât » tant d'affaires. » En effet, il ne parut jamais à la tête de ses armées, dont il donna le principal commandement au connétable Duguesclin ; mais sa rare prudence répara les malheurs qui avoient affligé la France pendant le règne du roi Jean : elle lui fit reprendre sur les Anglais, sans sortir de son cabinet, presque tout ce que son père et son grand-père, avec du courage et bien des peines, avoient perdu en combattant en personne ; et la gloire de ce règne fut d'avoir eu en même tems le prince le plus sage et le général le plus habile.

La marine fut presque oubliée en France, après la mort de Charlemagne ; elle commença à renaître sous saint Louis, le premier de nos rois qui ait eu un officier principal, avec le titre d'amiral. La guerre avec l'Angleterre rendit la marine plus considérable sous Charles V, par les soins de son amiral, Jean de Vienne, seigneur de Rollans. Cet amiral disoit que les Anglais n'étoient jamais plus foibles que chez eux. Les règnes suivans laissèrent la marine dans l'oubli, ainsi que le

commerce, dont il n'étoit seulement pas question; mais l'un et l'autre ont reparu avec éclat sous le ministère du cardinal de Richelieu, et ont été élevés au plus haut degré de splendeur par Colbert, et par Seignelai, son fils, sous le règne de Louis XIV.

On peut regarder Charles V comme le véritable fondateur de la bibliothèque du roi : ce prince aimoit fort la lecture, et c'étoit lui faire un présent très agréable que de lui donner des livres; il parvint à en rassembler environ neuf cents, nombre bien considérable pour un tems où l'imprimerie n'avoit pas encore été inventée, et pour un prince à qui le roi Jean, son père, n'avoit laissé qu'une vingtaine de volumes au plus. La bibliothèque de Charles V étoit composée de livres de dévotion, d'astrologie, de médecine, de droit, d'histoire et de romans, peu d'anciens auteurs des bons siècles, pas un seul exemplaire des ouvrages de Cicéron; et l'on n'y trouvoit de poëtes latins qu'Ovide, Lucain et Boëce; des traductions en françois de quelques auteurs, comme les politiques d'*Aristote*, *Valère-Maxime*, *la Cité de Dieu*, *la Bible*, *etc.* Charles V les fit placer dans une des tours du Louvre, que l'on nomma la tour de la Librairie. C'est de ces foibles commencemens que s'est formée la bibliothèque royale, dont il auroit été difficile alors de prévoir l'éclat et la grandeur; elle fut considérablement augmentée par les soins de Louis XII et de François Ier; mais ça été principalement sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, qu'elle a été portée à ce degré d'immensité et de magnificence, qui la rendent aujourd'hui la plus riche et la plus précieuse bibliothèque du monde.

Anciennement en Pologne, un calomniateur étoit condamné à se mettre à quatre pattes, et à aboyer pendant un quart-d'heure comme un chien; Charles V introduisit ce genre de pénitence dans sa cour, et il y avoit des jours où l'on n'entendoit qu'aboiemens. (*Essais* de Saint-Foix.)

Son successeur fut Charles VI. (*Voy.* le 20 octobre.)

L'an 1668, *le* 16 *septembre*, Abdication de Casimir V, roi de Pologne.

Jean Casimir, fatigué de voir son royaume toujours troublé par des factions, suivit l'exemple qu'avoit donné quelque tems auparavant Christine, reine de Suède; il abdiqua comme elle, et choisit sa retraite à Paris, dans l'abbaye Saint-Germain, dont il fut abbé. Paris devenu depuis quelques années le séjour de tous les arts, étoit la demeure la plus agréable pour un roi qui cherchoit les douceurs de la société, et qui aimoit les lettres; il avoit été jésuite et cardinal avant d'être roi; et, dégoûté également de la royauté et de l'Eglise, il ne cherchoit qu'à vivre en particulier et en sage, et ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de majesté.

Etant roi de Pologne, il avoit épousé Marie de Gonzagues, veuve de son frère, avec toutes les dispenses dont avoient besoin un jésuite et un cardinal; et en France, il épousa secrètement Marie Mignot, fille d'une blanchisseuse, déjà veuve d'un conseiller au parlement de Grenoble, et du second maréchal de l'Hôpital. Cette anecdote, révoquée en doute par certains auteurs, est d'autant plus certaine, qu'on la trouve dans l'*Art de vérifier les dates*, ouvrage des bénédictins de l'abbaye

Saint-Germain, qui donnent même la date de ce mariage, et le placent au 14 septembre 1672.

Ce quatrain présente son histoire en raccourci :

Tableau de l'inconstance,
Moine, roi, cardinal,
Il vint mourir en France,
Réduit à l'hôpital.

L'an 1669, *le* 16 *septembre*, Les Turcs enlèvent Candie aux Vénitiens.

Les Turcs, après avoir bloqué Candie pendant huit années, l'assiégèrent enfin régulièrement avec toutes les forces de leur empire. On ne sait s'il étoit plus étonnant que les Vénitiens se fussent défendus si long-tems, ou que les rois de l'Europe les eussent abandonnés. Les tems étoient bien changés. Autrefois un pape ou même un moine envoyoit des millions de chrétiens combattre les mahométans dans leur empire ; les États s'épuisoient d'hommes et d'argent pour aller conquérir la misérable et stérile province de Judée ; et maintenant que l'île de Candie, réputée le boulevard de la chrétienté, étoit inondée de mahométans, les rois chrétiens regardoient cette perte avec indifférence. Louis XIV donna inutilement aux autres princes l'exemple de secourir Candie. Ses galères et les vaisseaux nouvellement construits dans le port de Toulon, y portèrent sept mille hommes commandés par le duc de Beaufort. Ce secours ne servit qu'à retarder la prise de quelques jours. Le duc de Beaufort périt dans une sortie ; et le grand visir Cuprogli entra enfin par capitulation dans cette ville, qui n'étoit plus qu'un monceau de ruines.

Jamais les Chrétiens ne firent avec les Turcs de capitulation plus honorable, ni de mieux observée par les vainqueurs. Il fut permis au célèbre Morosini, commandant de la place, de faire embarquer tout le canon amené à Candie pendant la guerre. Le visir prêta des chaloupes pour conduire les citoyens qui ne pouvoient trouver place sur les vaisseaux vénitiens. Il donna deux cents sequins au bourgeois qui lui présenta les clefs de la ville, et vingt-cinq à chacun de ceux qui l'accompagnoient.

Le vainqueur de Candie, Cuprogli, étoit un des meilleurs généraux de l'Europe, un des plus grands ministres, et en même tems juste et humain. Il acquit une gloire immortelle dans cette longue guerre, où, de l'aveu des Turcs, il périt 200 mille de leurs soldats.

Les Turcs, dans ce siége, s'étoient rendus supérieurs aux Chrétiens, même dans la connoissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent pour la première fois des lignes parallèles dans les tranchées. C'est d'eux que nous avons appris cet usage; mais ils le tenoient eux-mêmes d'un ingénieur italien.

Le célèbre Morosini, qui avoit fait une si belle défense, ne fut pas plutôt de retour à Venise, qu'il fût accusé en plein sénat d'avoir trahi la république : il fut défendu avec autant de véhémence qu'on en mit à l'accuser. Il se justifia depuis en faisant sur les Turcs la conquête du Péloponèse, qu'on nomme aujourd'hui Morée; conquête dont Venise n'a joui que peu de tems.

L'an 1701, *le* 16 *septembre*, Mort de Jacques II, roi d'Angleterre, à Saint-Germain.

Jacques II, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, né à Londres en 1633, de l'infortuné Charles Ier et de Henriette de France, succéda, l'an 1685, à son frère Charles II, mort sans enfans. Il perdit sur le trône la grande réputation qu'il s'étoit acquise, n'étant que duc d'Yorck, et on lui appliqua ces paroles de Tacite : *Dignus imperio*, *nisi imperasset*, c'est-à-dire qu'il parut digne du trône tant qu'il ne régna pas. Son attachement et son zèle indiscret pour la religion catholique, lui aliénèrent l'esprit de la nation. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, stathouder de Hollande, et gendre de Jacques II, appelé par les Anglais pour régner à sa place, vint détrôner son beau-père en 1688; l'infortuné monarque, après s'être vu chassé de sa maison, arrêté prisonnier à Rochester, insulté par la populace, profita enfin de la liberté qu'on lui laissa d'abandonner son royaume, pour venir chercher un asile en France. Il alla descendre, avec toute sa famille, au château de Saint-Germain, où il fut reçu avec la plus grande magnificence par Louis XIV, qui, la même année, lui donna une flotte et une armée pour aller reconquérir ses Etats; Jacques II passa en Irlande, où milord Tyrconel maintenoit encore l'autorité légitime ; mais la perte de la bataille de la Boyne l'obligea de repasser en France. Après d'autres tentatives infructueuses pour remonter sur le trône, il passa le reste de ses jours à Saint-Germain, où il vécut des bienfaits de Louis XIV, et d'une pension de soixante-dix mille

livres qu'il eut la foiblesse de recevoir en secret de sa fille Marie, par laquelle il avoit été détrôné.

Jacques II avoit peu de génie pour les affaires. On disoit de lui, en le comparant à son frère : « Charles » pourroit tout voir, s'il le vouloit, et Jacques voudroit » tout voir, s'il le pouvoit. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1589, *le* 16 *septembre*, Mort de Baius.

Michel Baius fut, après Luther et Calvin, un des plus célèbres hérétiques du seizième siècle. Ses principales erreurs sont :

« Que depuis la chute d'Adam, les œuvres des » hommes faites sans la grâce, sont des péchés, et » qu'en conséquence, toutes les actions des infidèles » sont des péchés, et les vertus des philosophes des » vices; »

« Que tout crime est de telle nature, qu'il peut » souiller son auteur et toute sa postérité, comme le » péché originel. »

Cette doctrine, quoique peu consolante, trouva de nombreux sectateurs, qui enchérirent même sur les erreurs de leur maître. Elle fut successivement condamnée par le pape Pie V, et le pape Grégoire XIII. Le plus remarquable des ouvrages de Baius, est son *Traité sur le Péché originel*, dans lequel il s'efforce de prouver, que si, entre les hommes, les uns ont des passions plus fortes que les autres, c'est qu'en naissant, ils ont participé davantage au péché originel.

Les opinions de Michel Baius ne moururent point avec lui ; elles furent en partie renouvelées par le célèbre Jansenius. On prétend qu'il savoit par cœur tout *Saint Augustin*, dont les ouvrages forment onze volumes in-folio.

HISTOIRE.

L'an 1312, *le* 17 *septembre*, Mort de Ferdinand IV, roi de Castille et de Léon.

On appelle ce Ferdinand IV, Ferdinand *l'ajourné*, parce que dans un accès de colère, il fit, dit-on, jeter du haut d'un rocher, deux seigneurs qui, avant d'être précipités, l'ajournèrent à comparoître devant Dieu dans trente jours, et qu'il mourut au bout de ce terme. Il seroit à désirer que ce conte fût véritable, ou du moins cru tel par ceux qui pensent pouvoir tout faire impunément. Il fut père de ce fameux Pierre-le-Cruel, qui désola si long-tems l'Espagne par ses barbaries, sans être ajourné au tribunal de Dieu.

L'an 1394, *le* 17 *septembre*, Les Juifs sont chassés de France, par le roi Charles VI.

En horreur au peuple, exposés sans cesse à des avanies, jouets de l'avarice des princes, qui les chassoient pour s'emparer de leurs biens, et qui leur permettoient ensuite de revenir moyennant de grosses sommes; tel a été le sort des juifs en France, sous la première, la seconde et la troisième race, jusqu'en 1394, qu'ils furent absolument et entièrement bannis par Charles VI. Quelques offres qu'ils fissent depuis, même dans les besoins les plus pressans de l'Etat, ils ne purent jamais

obtenir aucune ordonnance en leur faveur, pour être de nouveau tolérés.

Les plus riches demeuroient dans les rues de la Pelleterie, de la Juiverie, de Judas et de la Tixéranderie. Leur synagogue fut, en différens tems, dans la rue du Pet-au-Diable, ou dans la rue de la Juiverie.

Il ne leur étoit pas permis de paroître en public sans une marque jaune sur l'estomac. Philippe-le-Hardi les obligea même de porter une corne sur la tête. Il leur étoit défendu de se baigner dans la Seine; et quand on les pendoit, c'étoit toujours entre deux chiens. (*Essais* de Saint-Foix.)

L'an 1665, *le* 17 *septembre*, Mort de Philippe IV, roi de toute l'Espagne.

Ce prince ne manquoit ni de génie ni de talent; mais la mollesse honteuse dans laquelle il languit toute sa vie, rendit ces qualités inutiles. Il perdit le Portugal par sa négligence, le Roussillon par la foiblesse de ses armes, et la Catalogne par l'abus du despotisme. C'est après toutes ces pertes, que par dérision du nom de Grand, que lui avoient fait prendre ses courtisans, on lui donna pour devise un fossé avec ces mots : « Plus on lui ôte, » plus il est grand. »

L'événement le plus remarquable de son règne, fut la paix des Pyrénées, conclue en 1659, dans l'île des Faisans; les deux principaux articles du traité furent la cession du Roussillon et de l'Artois à la France, et le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV, dont le petit-fils devint dans la suite roi d'Espagne, sous le nom de Philippe V, en vertu des droits de son aïeule.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1785, *le* 17 *septembre*, Mort de Thomas, académicien.

Antoine Thomas, d'abord professeur de troisième au collége de Beauvais, ensuite secrétaire ordinaire de monseigneur le duc d'Orléans, de l'Académie française, étoit né près de Clermont en Auvergne, et mourut dans le château d'Oulins, près de Lyon, maison de campagne de l'archevêque. Il débuta, en 1756, par des *Réflexions historiques et littéraires* sur le *poëme de la Religion naturelle*, de Voltaire. Dans cette critique sage et modérée, il défend la religion avec force, mais sans fanatisme. Cet ouvrage, qu'il craignoit d'avouer lorsqu'il eut été accueilli par les philosophes, ne pouvoit que lui faire honneur. En 1759, son *Eloge du maréchal de Saxe*, couronné par l'Académie française, annonça à la nation un orateur de plus, et un orateur qui réunissoit quelquefois la précision de Tacite à l'élévation de Bossuet. Il célébra ensuite d'Aguesseau, Duguay-Trouin, Sully, Descartes; enfin son *Eloge de Marc-Aurèle* mit le comble à sa réputation. On désira seulement que ses élans, ses apostrophes et ses figures eussent un air moins uniforme; que les pensées, à force de vouloir être grandes, ne fussent pas gigantesques, et qu'il n'affectât point d'user de certains termes de physiques, tels que ceux de calcul, de choc, de frottement, de masse. On trouve dans son *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des Femmes*, des tableaux énergiques, des observations profondes et des réflexions fines. Son *Essai sur les Eloges*, se distingue

par des images brillantes, des pensées fortes, des idées justes, des connoissances variées, des recherches intéressantes sur les orateurs anciens et modernes : c'est une galerie de tableaux où tous les grands hommes se trouvent peints avec autant de vérité que de noblesse.

Thomas étoit poète ainsi qu'orateur : son *Epître au Peuple*, son *Ode sur le Tems*, et son poëme de *Jumonville*, sont les productions d'une imagination noble et elevée. La versification de ce dernier poëme est belle, mais quelquefois monotone et emphatique. On en peut dire autant de la *Pétréide*, publiée après sa mort. Nous citerons ici les trois dernières strophes de l'*Ode sur le Tems*, qui offrent un genre de beauté dont on ne trouveroit pas un second exemple dans les poésies de Thomas :

Si je devois un jour, pour de viles richesses,
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses ;
Si mon cœur, par mes sens devoit être amolli,
O tems, je te dirois : hâte ma dernière heure ;
Hâte-toi, que je meure :
J'aime mieux n'être plus, que de vivre avili.

Mais si de la vertu les généreuses flammes
Peuvent de mes écrits passer dans quelques ames,
Si je puis d'un ami soulager les douleurs,
S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
Languisse sans défense,
Et dont ma foible main puisse essuyer les pleurs,

O tems, suspends ton vol, respecte ma jeunesse :
Que ma mère long-tems témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour ;
Et vous, gloire, vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

Ces trois strophes, si belles et si touchantes, excitèrent l'enthousiasme, lorsqu'on les lut à la séance de l'Académie, où l'*Ode sur le Tems* fut couronné en 1762. La noblesse des sentimens y est sans affectation et sans jactance : « C'est que, dit La Harpe, le naturel » et la vérité de ce morceau qui produisit un effet » universel, convient aux sentimens qui n'avoient fait » que passer de l'ame du poète dans ses vers. Ce qu'il » n'a dit qu'une fois, il l'a fait toute sa vie : toute sa » vie, il fut le bienfaiteur des siens, et il donna plus » d'une fois des marques d'une ame indépendante et » ferme, au-dessus des considérations de la fortune » et de la crainte du pouvoir. C'est depuis ce morceau » qui avoit fait une impression très sensible, que » l'esprit d'imitation servile a suggéré à tant d'auteurs » de nous parler à tout propos en vers et en prose de » leurs *pères et mères*, sans autre effet, que de nous » apprendre qu'ils en avoient. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1595, *le* 17 *septembre*, Absolution du roi Henri IV, par le pape Clément VIII.

Voici la forme de l'absolution que le pape donnoit aux têtes couronnées qui avoient encouru l'excommunication pour cause d'hérésie, ou pour toute autre cause.

On dressoit devant la porte de la basilique de Saint-Pierre, un trône pontifical orné richement; le Saint-Père s'y faisoit porter en procession, et y présidoit la baguette à la main, au milieu de la cour apostolique. Le

grand-maître des cérémonies apportoit une douzaine de verges, qu'il distribuoit à douze cardinaux qui assistoient à cette cérémonie. Les ambassadeurs du prince excommunié comparoissoient avec humilité devant cette redoutable assemblée, et se jettoient aux pieds du Saint-Père; malgré l'indignité de celui qu'ils représentoient, le vicaire de Jésus-Christ vouloit bien les baiser. Ensuite un de ces ambassadeurs demandoit pardon à haute voix, et à l'Église et au Saint-Siége, offroit au nom de son maître une réparation, et demandoit l'absolution. Après qu'on avoit vérifié leurs pleins-pouvoirs, et qu'ils avoient fait serment sur les évangiles et sur la Sainte Croix d'être en tout fidèles au pape et à l'Église, l'absolution commençoit. Le Saint-Père et les douze cardinaux chantoient le *Miserere*, observant au commencement de chaque verset du psaume, de donner un coup de verge sur les épaules des ambassadeurs. La cérémonie finissoit par d'autres prières, et par l'imposition d'une pénitence proportionnée à la faute de celui qui venoit d'être absous.

C'est ainsi que le pape Clément VIII donna l'absolution à Henri IV. D'Ossat et Duperron, qui, dans la suite, furent tous deux cardinaux, reçurent les coups de baguette en lieu et place du roi. Pour peines et œuvres ordinaires de piété, il fut imposé à sa majesté de dire tous les jours le *chapelet*, le mercredi les *litanies*, le samedi le *rosaire*; et de plus, il lui fut ordonné de fonder un monastère en chaque province de son royaume, et notamment dans le Béarn, son domaine particulier, qu'il falloit déshuguenotiser.

Les ambassadeurs eurent beaucoup de peine à

empêcher que le pape ne se servît de cette formule : « Nous réhabilitons Henri dans sa royauté. »

« Ce fut à cette occasion, dit Hénaut, que le roi, » qui cherchoit à ménager la cour de Rome, donna » indifféremment à tous les cardinaux le titre de » cousin, au lieu qu'ils n'avoient auparavant que » le titre de cher ami, s'ils n'étoient princes ou » favoris. »

L'an 1621, *le* 17 *septembre*, Mort du cardinal Bellarmin à Rome.

Robert Bellarmin, né à Monte-Pulciano, et 1542, fut d'abord professeur de théologie à Louvain, où il s'acquit une si grande réputation qu'il parvint au cardinalat sous Clément VIII. Il n'y a point d'auteur qui ait défendu plus vivement les prérogatives de la cour de Rome. Il regardoit le Saint-Père comme le monarque absolu de l'Eglise universelle, le maître des couronnes et des rois, juge infaillible de la foi, supérieur même aux conciles-généraux. Le plus répandu de ses ouvrages, est son *Corps de controverses;* c'est l'arsenal où les théologiens catholiques ont puisé leurs armes contre les hérétiques. On a encore de lui un *Traité sur l'autorité temporelle du pape*, flétri par le parlement de Paris en 1761, et un autre sur les obligations des évêques, dans lequel il les damne presque tous, d'après certains passages de saint Jean Chrysostôme et de saint Augustin. Le parlement ne trouva rien à redire dans celui-ci.

HISTOIRE.

L'an 96, *le* 18 *septembre*, Assassinat de l'empereur Domitien.

Tit. Fl. Sabinus Domitianus, deuxième fils de Vespasien, né le 24 octobre de l'an 51, succéda à Titus, son frère, qu'on l'accusa d'avoir fait empoisonner; et la conduite du nouvel empereur ne confirma que trop ce soupçon. Les familles les plus distinguées de Rome furent les victimes de ses fureurs sanguinaires, ou de son infâme lubricité.

Ayant un jour invité à manger les principaux sénateurs, il les fit conduire dans une grande salle tendue de noir, et éclairée de quelques flambeaux funèbres qui ne servoient qu'à laisser voir différens cercueils, sur lesquels on lisoit les noms des convives. Au même instant la salle se remplit d'une troupe épouvantable de furies, tenant d'une main une torche allumée, et de l'autre un poignard, qui, après avoir quelque tems épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent enfin la porte, que ceux-ci se hâtèrent de prendre.

Devenu odieux et redoutable à tout le monde, Domitien succomba enfin sous les complots de ses amis les plus intimes, de ses affranchis et de sa femme. Il avoit, depuis long-tems, un pressentiment sur le terme de sa vie, et même sur l'heure et le genre de sa mort. Devenant tous les jours plus craintif, il fit garnir de pierres transparentes les galeries où il se promenoit, de manière qu'il voyoit, comme dans un miroir, tout

ce qui se passoit derrière lui. Jamais il ne parloit aux prisonniers que seul et en secret, et tenant leurs chaînes dans ses mains ; et pour faire connoître à ses domestiques qu'il ne falloit jamais attenter aux jours de son maître, même dans une bonne intention, il fit mourir Epaphrodite, qui avoit aidé Néron à se tuer.

La veille de sa mort, on lui apporta des truffes, qu'il fit garder pour le lendemain, ajoutant : *Si j'y suis ;* et se tournant vers ses courtisans, il leur dit que le jour suivant la lune seroit ensanglantée dans le signe du Verseau, et qu'il arriveroit un événement dont on parleroit dans toute la terre. Il se réveilla au milieu de la nuit, plein d'épouvante, et sauta de son lit. Il vit, le matin, un devin qu'on lui envoyoit de Germanie, et qu'il consulta sur un éclair ; le devin lui annonça une révolution dans l'empire, et fut envoyé à la mort. Domitien, en se grattant un bouton qu'il avoit au front, fit venir le sang, et s'écria : *Trop heureux si j'en étois quitte pour le sang que je fais couler !* Il demanda l'heure qu'il étoit ; et, comme il craignoit la cinquième heure, on lui dit que la sixième étoit venue : il parut rassuré, comme si le péril étoit passé, et alloit entrer dans le bain lorsque Parthenius, le premier officier de sa chambre, l'en empêcha, en lui disant qu'un homme qui avoit à lui révéler des choses pressantes et d'importance, demandoit à lui parler ; il fit retirer tout le monde, et entra dans son cabinet. C'est là qu'il fut tué, et voici de quelle manière, du moins selon l'opinion la plus générale.

Les conjurés ne sachant s'ils l'attaqueroient au bain ou à table, Stéphanus, intendant de Domitien, alors accusé de malversation, leur offrit de prendre sur lui

l'exécution du complot. Pour détourner les soupçons, il porta, pendant quelques jours, son bras gauche en écharpe, comme s'il eût été blessé, et à l'instant marqué, il cacha un poignard dans les linges qui enveloppoient son bras. Il demanda à parler à l'empereur, comme pour lui découvrir une conspiration, et obtint audience. Tandis que Domitien lisoit, avec des marques d'effroi, le mémoire qu'il venoit de recevoir, Stéphanus lui perça le bas ventre ; le tyran blessé, se débattoit, lorsque Clodianus, vétéran décoré d'une récompense militaire ; Maxime, affranchi de Parthénius ; Saturius, décurion du palais, et un gladiateur, fondirent sur lui et, le tuèrent de sept coups de poignard. Un esclave qui, chargé du culte des Dieux lares, se trouva là au moment du meurtre, racontoit que l'empereur, au premier coup qu'il reçut, lui cria de lui apporter un poignard qui étoit sous son chevet, et d'appeler ses gardes ; mais qu'il ne trouva que le manche du poignard, et que quand il voulut appeler, il vit toutes les portes fermées ; que pendant ce tems, Domitien avoit terrassé Stéphanus, et avoit lutté long-tems avec lui, s'efforçant, quoiqu'il eût les doigts coupés, tantôt de lui ôter le poignard, tantôt de lui arracher les yeux. Il avoit vécu quarante-cinq ans, et en avoit régné quinze. Nerva lui succéda. (*Voyez* le 21 janvier.)

L'an 323, *le* 18 *septembre*, Victoire de l'empereur Constantin sur Licinius, qui cède l'empire à son rival.

Constantin voulant devenir seul maître de l'empire romain, déclara la guerre à Licinius, son collègue,

sous prétexte qu'il persécutoit les catholiques. Après plusieurs avantages, il remporta enfin, auprès de Chalcédoine, une victoire complète sur Licinius, qu'il obligea de se dépouiller de la pourpre impériale, et qu'il relégua ensuite à Thessalonique, où il le fit étrangler au bout d'un an. Quelques historiens, pour justifier Constantin, prétendent que Licinius, dans son exil, tramoit des intelligences avec les Barbares; mais ce qui détruit cette justification, c'est qu'après la mort du père, Constantin immola le fils, qui n'avoit pas encore onze ans.

L'an 737, le 18 *septembre*, Mort de Pelage I, roi des Asturies.

Quoique la province des Asturies n'ait pas aujourd'hui le titre de royaume, comme plusieurs autres provinces d'Espagne, elle a néanmoins l'avantage d'être le berceau de la monarchie espagnole : après l'invasion des Mahométans, une multitude innombrable de peuple s'étant retirée dans les montagnes des Asturies, de Burgos et de Biscaye, se soutint dans ce pays, proclama roi Pelage, et jeta les fondemens d'une nouvelle monarchie. Pelage, après avoir remporté plusieurs victoires signalées sur les Mahométans, établit et affermit son royaume, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse jusqu'à sa mort. Sa mémoire est précieuse aux Espagnols, dont il releva et fonda de nouveau la monarchie.

L'an 1180, *le* 18 *septembre*, Mort du roi de France Louis VII, dit le Jeune.

Louis le Jeune mourut d'une paralysie qu'il avoit

gagnée dans un pélerinage qu'il fit au tombeau de Saint Thomas de Cantorbéri, pour obtenir la guérison de Philippe son fils.

La mauvaise politique de ce prince, fut la source de ces guerres longues et sanglantes qui ont désolé la France dans les treizième et quatorzième siècles. Il avoit acquis un grand domaine par un mariage; il le perdit par un divorce. Eléonore, sa femme, héritière de la Guyenne et du Poitou, lui fit des affronts qu'un mari devoit ignorer; il la répudia contre l'avis de l'abbé Suger, et lui rendit sa dot. Eléonor, six semaines après, se remaria avec Henri, comte d'Anjou et duc de Normandie, déclaré successeur du roi d'Angleterre, et qui, par ce mariage, se trouva dans la suite, sous le nom de Henri II, roi d'Angleterre, duc de Normandie et d'Aquitaine, comte d'Anjou, de Poitou, de Touraine et du Maine.

Louis-le-Jeune ayant inutilement tenté d'extirper de son royaume les filles publiques, voulut au moins qu'elles fussent marquées par un sceau caractéristique d'avilissement : il défendit, par un édit, qu'elles portassent des ceintures dorées comme les honnêtes femmes. L'édit fut mal observé ; mais les honnêtes femmes s'en consolèrent sur le témoignage de leur conscience. De là le proverbe: *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

L'an 1245, *le* 18 *septembre*, Assassinat d'André de Hongrie, roi de Naples.

Robert, roi de Naples avoit, avant de mourir, marié sa petite-fille Jeanne, son héritière, à André, frère du roi de Hongrie. Ce mariage, qui sembloit devoir ci-

menter le bonheur de cette maison, en fit les infortunes. André prétendoit régner de son chef. Jeanne, toute jeune qu'elle étoit, vouloit qu'il ne fût que le mari de la reine. Un moine franciscain, nommé frère Robert, qui gouvernoit André, alluma la haine et la discorde entre les deux époux. Une cour de Napolitains auprès de la reine, une autre auprès d'André, composée de Hongrois, regardés comme des barbares par les naturels du pays, augmentoient l'antipathie. Louis, prince de Tarente, prince du sang, qui bientôt après épousa la reine; d'autres princes du sang, les favoris de cette princesse, la fameuse Catanoise, sa domestique, si attachée à elle, résolvent la mort d'André. On l'étrangle dans la ville d'Aversa, dans l'antichambre de sa femme, et presque sous ses yeux; on le jette par les fenêtres; on laisse trois jours le corps sans sépulture. La reine épousa au bout de l'an le prince de Tarente, accusé par la voix publique. Que de raisons pour la croire coupable! Ceux qui la justifient, allèguent qu'elle eut quatre maris, et qu'une reine qui se soumet toujours au joug du mariage, ne doit pas être accusée des crimes que l'amour fait commettre. Mais l'amour seul inspire-t-il les attentats? Jeanne consentit au meurtre de son époux par foiblesse, et elle eut trois maris ensuite par une autre foiblesse, plus pardonnable et plus ordinaire, celle de ne pouvoir régner seule.

Jeanne fit dans la suite une fin misérable, et mourut étouffée entre deux matelas.

L'an 1675, *le* 18 *septembre*, Mort de Charles IV, duc de Lorraine.

Ce prince, né avec beaucoup de valeur et de talens

pour la guerre, mais foible et inconstant, n'étoit qu'un aventurier qui eût pu faire fortune s'il fût né sans biens, et qui ne sut jamais conserver ses Etats. Il en fut dépouillé deux fois par Louis XIV, et réduit à subsister d'une petite armée de huit mille hommes, qu'il louoit chaque année aux princes étrangers.

Il fut singulier en galanterie comme en guerre : mari de la duchesse Nicole, il épousa la princesse de Cantecroix, sous prétexte que son premier mariage étoit nul. Il devint ensuite amoureux, à Paris, de Marianne Pajot, qu'il vouloit épouser du vivant de la princesse de Cantecroix : le contrat étoit déjà passé ; mais Louis XIV fit mettre Marianne au couvent. Charles voulut épouser ensuite la demoiselle de Saint-Remi, qui fut pareillement mise au couvent par ordre du roi. Il devint depuis amoureux de la dame de Ludres, qu'il eût épousée, sans l'opposition de la princesse de Cantecroix. Enfin, à l'âge de soixante-trois ans, cette princesse étant morte, il épousa Marie-Louise d'Apremont, malgré l'opposition que madame de Ludres fit à ce mariage (*Hist. du prés. Hénaut.*)

Pavillon l'a peint assez bien dans la pièce suivante :

Sain d'esprit et de jugement,
Et proche de ma dernière heure,
Je donne à l'empereur par ce mien testament,
Le bonsoir avant que je meure.

Je destine à ma veuve un fonds de bons désirs,
Dont il sera fait inventaire ;
Pour sa demeure, un monastère ;
Le célibat, pour ses menus plaisirs ;
La pauvreté pour son douaire.

Je donne à *Vaudemont* un peu d'affliction,

Et de regret à ma personne,
Avec ma bénédiction
Pour madame de *Lislebonne*.

Je laisse à mon neveu mon nom,
Seul bien qui m'est resté de toute la Lorraine ;
Si ce prince ne peut le porter, qu'il le traîne,
La France le trouvera bon.

Pour acquitter ma conscience,
En maître libéral, je me sens obligé
De remplir de mes gens la servile espérance.
Je leur donne à tous leur congé ;
Qu'ils le prennent pour récompense.

Je nomme tous mes créanciers
Exécuteurs testamentaires,
Et consens de bon cœur, que les frais funéraires
Se fassent aux dépens de leurs propres deniers.

Qu'on me fasse des funérailles
Dignes des princes de mon nom,
Et qu'on enbaume mes entrailles
Avec de la poudre à canon.

Que mon enterrement solennel et célèbre
Fasse bruit en tous les quartiers,
Et que le plus menteur de tous les gazetiers
Fasse mon oraison funèbre.

Que, durant l'espace d'un jour,
On m'expose sous une tente,
Et que l'épitaphe suivante,
Se lise à mon honneur sur la peau d'un tambour :

Ci-gît un pauvre duc sans terres,
Qui fut, jusqu'à ses derniers jours,
Peu fidèle dans ses amours,
Et moins fidèle dans ses guerres.

Il donna librement sa foi,
Tour-à-tour à chaque couronne ;

Il se fit une étrange loi
De ne la garder à personne.

Trompeur même en son testament,
De sa femme il fit une nonne,
Et ne donna rien que du vent
A madame de Lislebonne.

Il entreprit tout au hasard,
Se fit tout blanc de son épée ;
Il fut brave comme César
Et malheureux comme Pompée.

Il se vit toujours maltraité
Par sa faute et par son caprice.
On le détrôna par justice,
On l'enterra par charité.

L'an 1691, *le* 18 *septembre*, Victoire des Français à Leuze, sur les Autrichiens et les Hollandais.

Louis XIV, après la prise de Mons, étant reparti pour Versailles, laissa au maréchal de Luxembourg le commandement de l'armée. Le maréchal s'étoit campé sous Tournay à la fin de la campagne, attendant que les ennemis allassent prendre leurs quartiers d'hiver. Le prince d'Orange qui étoit retourné en Hollande, croyant la campagne finie, avoit laissé le commandement de son armée au prince de Valdec, qui étoit campé à Leuze. La distance de Tournay à Leuze fit penser au prince de Valdec qu'il pouvoit décamper sans précaution : le maréchal de Luxembourg averti, part de Tournay avec un corps de cavalerie, et fait une si grande diligence, qu'il atteint les ennemis, et engage une action très singulière, où vingt-huit escadrons de la maison du roi et de la gendarmerie,

défirent soixante-quinze escadrons de l'armée ennemie.

L'an 1772, *le* 18 *septembre*, Premier démembrement de la Pologne.

La guerre étoit sur le point d'éclater entre la Russie et l'Autriche. La Prusse n'auroit pu s'empêcher de prendre part à cette guerre. Fréderic, qui désiroit la paix et qui en avoit besoin, envoya son frère le prince Henri de Prusse à Saint-Pétersbourg, afin de tâcher de ménager un accommodement.

Quelques ouvertures faites à Fréderic par le prince de Kaunitz, lors de l'entrevue de Neustadt, quelques mots échappés à Catherine, firent penser au prince Henri, qu'un démembrement de la Pologne pouvoit satisfaire toutes les ambitions et prévenir la guerre.

L'Autriche exigeoit que la Russie rendît aux Turcs les conquêtes qu'elle avoit faites sur eux pendant la dernière guerre, et insistoit principalement sur la restitution de la Moldavie et la Valachie. La Russie de son côté, loin de recevoir la loi, prétendoit la donner; les hostilités étoient prêtes à commencer, lorsque le prince Henri proposa son projet de partage à Catherine II. L'impératrice fut d'abord étonnée, et probablement fâchée de partager avec d'autres ce qu'elle regardoit déjà comme son bien. Elle entra cependant après quelques réflexions dans les vues du prince. Elle convint avec lui d'inviter l'Autriche à accéder à cet arrangement, et en cas de refus, le roi de Prusse promit de fournir des secours à la Russie contre l'Autriche.

L'Autriche, qui dans ce moment étoit alliée de la

Turquie, qui, en accédant au partage avoit à craindre le ressentiment de la France, se trouvant obligée de choisir entre la guerre et le partage, se décida à adopter ce dernier parti. Les ministres des trois cours signèrent à Saint-Pétersbourg les conventions formelles de ce partage le 5 août 1772. Les limites des pays qui devoient tomber en partage à chacune des trois puissances y furent déterminées et garanties réciproquement. On renvoya l'exécution au mois de septembre. L'impératrice de Russie s'étoit engagée par cette même convention à rendre aux Turcs la Moldavie et la Valachie.

Dès l'année précédente les cours de Vienne et de Berlin avoient fait avancer leurs troupes sur les confins de la république. Le roi de Prusse avoit enlevé de la grande Pologne plus de 12,000 familles, et les avoit envoyées peupler les sables stériles de ses pays héréditaires. Les Autrichiens s'étoient emparés des salines royales qui faisoient un des plus grands revenus de la couronne. Bientôt les ministres de Pétersbourg et de Berlin déclarèrent au roi et au sénat, par un manifeste, que leurs souverains respectifs étoient décidés à faire valoir d'anciens droits sur une partie des domaines de la république. Quelques jours après, l'envoyé de l'impératrice-reine fit la même déclaration. Les trois puissances spécifièrent ensuite dans des mémoires particuliers les cantons qu'elles vouloient s'approprier en vertu de leurs droits prétendus, et commencèrent à en prendre possession.

Le roi et le ministère de Pologne reclamèrent en vain l'assistance des puissances garantes de l'intégrité de leur territoire. Trop foibles pour résister, et ne trouvant de secours nulle part, ils se virent forcés de

condescendre à tout ce que les trois cours exigoient. Une diète indiquée à Varsovie nomma une commission à la charge de conclure, avec les plénipotentiaires des trois puissances, le traité nécessaire pour le démembrement.

Ces traités furent signés à Varsovie, et ensuite ratifiés à la diète de Pologne.

On évalue que le partage donnoit à l'Autriche environ treize cent milles carrés d'Allemagne et une population de 700,000 habitans ; à la Russie, quatre mille cent cinquante sept milles carrés et une population de 3,050,000 habitans; et à la Prusse, mille soixante milles carrés et 1,150,000 habitans.

En démembrant ainsi la Pologne, les cours co-partageantes déclarèrent de la manière la plus solennelle qu'elles renonçoient à toute prétention ultérieure sur ce pays.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1722, *le* 18 *septembre*, Mort de Dacier.

André Dacier fit ses études à Saumur, sous Tanneguy le Fevre, alors entièrement occupé de l'éducation de sa fille. Le jeune littérateur ne la vit pas long-tems sans l'aimer; leurs goûts, leurs études étoient les mêmes; unis déjà par l'esprit, ils le furent encore par le cœur; ils se marièrent en 1683, et leur union, comme disoit Beauval, fut le mariage du grec et du latin, qu'ils possédoient tous deux parfaitement.

Dacier entra dans l'Académie des Inscriptions et

Belles-Lettres en 1695, et dans l'Académie française à la fin de la même année. Le style de Dacier est celui d'un savant, sans chaleur et sans vie. « Il connoissoit » tout des anciens, dit un homme d'esprit, hors la » grâce et la finesse. » Pavillon l'appeloit un gros mulet chargé de tout le bagage de l'antiquité. Cette fureur de l'antique étoit si forte en lui et dans sa compagne, qu'ils faillirent à s'empoisonner un jour avec un ragoût, dont ils avoient trouvé la recette dans Athénée.

HISTOIRE.

L'an 1356, *le* 19 *septembre*, Bataille de Poitiers.

Le roi Jean étant averti que Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, tramoit des intelligences avec les Anglais contre la France, le fit arrêter à Rouen, où il l'avoit attiré par adresse. L'emprisonnement du roi de Navarre fait armer son frère Philippe et les parens des seigneurs qui avoient été massacrés à Rouen lors de son emprisonnement; ils appellent à leur secours Edouard III. La trève conclue entre la France et l'Angleterre, tant de fois rompue et renouvelée, se change enfin en une guerre cruelle. En 1356, Edouard envoie son fils Edouard, prince de Galles, fameux par le gain de la bataille de Crécy, pour commander son armée; il ravage l'Auvergne, le Limousin et le Poitou. Jean ayant rassemblé ses troupes, l'atteint à Maupertuis, à deux lieues de Poitiers, dans des vignes, d'où il ne pouvoit se sauver. Le prince de Galles demande la paix au roi; il offre de rendre tout ce qu'il avoit pris en France, et une trêve de sept ans. Jean refuse toutes ces conditions, attaque huit mille hommes avec quatre-vingt mille, et il est défait à la bataille, qu'on nomme de Poitiers; il y reçut deux blessures au visage. Pierre de Bourbon fut tué à côté du roi; il étoit accablé de dettes, et avoit, par cette raison, été excommunié à la poursuite de ses créanciers; Louis II de Bourbon, son fils, un des plus grands princes

de ce nom, le fit absoudre après sa mort, afin de faire ier Dieu pour lui.

Le roi blessé au visage fut fait prisonnier avec un de ses fils. C'est une particularité digne d'attention, que ce monarque se rendit à un de ses sujets qu'il avoit banni, et qui servoit chez les ennemis. La même chose arriva depuis à François Ier.

La prison du roi fut, dans Paris, le signal d'une guerre civile. On ne vit que factions, sous prétexte de réforme. Charles, dauphin de France, qui fut depuis le sage roi Charles V, ne fut déclaré régent du royaume, que pour le voir presque entièrement révolté contre lui.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1643, *le* 19 *septembre*, Expériences sur le Puy-de-Dôme, touchant la pesanteur de l'air. Pascal démontre clairement, que c'est à cette cause, et non pas à l'horreur du vide, qu'il faut attribuer l'élévation de l'eau dans les pompes jusqu'à 32 pieds.

L'an 1765, *le* 19 *septembre*, Mort de Charles Vanloo, peintre célèbre. Ses principaux ouvrages sont, 1°. un Boîteux guéri par saint Pierre ; 2°. la Vie de saint Augustin, dans le chœur des Petits-Pères : on admire le tableau qui représente la dispute du saint docteur contre les Donatistes; 3°. le Sacrifice d'Iphigénie, acheté par le roi de Prusse; 4°. les Grâces, et plusieurs autres.

HISTOIRE.

L'an 358 avant J. C., le 20 septembre, Naissance d'Alexandre-le-Grand. (Nous suivons, pour cette date, l'opinion de M. de Sainte-Croix.)

C'est une chose généralement reçue pour constante qu'Alexandre, du côté de son père, descendoit d'Hercule par Caranus; et que, du côté de sa mère, il descendoit d'Achille par Néoptolème. Il naquit le sixième jour du mois macédonien *Lous*; et ce même jour, le temple de Diane, à Ephèse, fut brûlé et réduit en cendres. Tous les mages, dit Plutarque, qui se trouvèrent ce jour-là à Ephèse, frappés de cet incendie, et le prenant pour un signe du plus grand malheur, couroient par toutes les rues en se frappant le visage, et en criant que ce jour-là avoit enfanté à l'Asie le plus grand de tous les fléaux et le malheur le plus épouvantable; et, le même jour, il arriva trois courriers à Philippe qui venoit de prendre la ville de Potidée. Le premier lui apportoit la nouvelle que les Illyriens avoient été défaits par son lieutenant Parménion; le second, qu'il avoit remporté le prix de la course des chevaux de selle aux jeux olympiques; et le troisième, que la reine Olympias étoit accouchée d'un fils.

Toutes ces grandes nouvelles, arrivées en même tems, lui causèrent une grande joie, comme on peut le penser. Mais les devins augmentèrent infiniment cette joie, et lui firent concevoir de grandes espérances,

en lui déclarant que *l'enfant né dans le tems de ces trois victoires seroit invincible.*

Philippe n'oublia rien pour donner à son fils une éducation digne de sa destinée. Léonidas, parent d'Olympias, homme d'une austérité de mœurs généralement reconnue, dirigea l'éducation du jeune prince. Lysimaque d'Acarnanie fut son précepteur, et sut captiver sa bienveillance par une vile adulation. Il donnoit le surnom d'Achille à Alexandre; celui de Pelée à Philippe, et osoit se nommer lui-même Phénix. On doit présumer que cet Acarnanien jeta, dans l'ame de son élève, la semence des vices qui ternirent dans la suite ses exploits, et détruisit en partie l'effet des leçons d'Aristote. Philippe avoit annoncé à ce grand homme la naissance d'Alexandre, par une lettre conçue en ces termes : « Sachez qu'il m'est né » un fils. Je rends grâces aux Dieux, non tant à cause » de la naissance de cet enfant, que parce qu'il est » venu au monde pendant le cours de votre vie. J'es- » père qu'élevé et instruit par vous, il sera digne de » moi et du trône qui lui est destiné. »

Il falloit être Philippe pour faire un pareil choix, et s'en applaudir de cette manière. « Jamais deux hommes » tels qu'Aristote et Alexandre, dit M. de Sainte-Croix, » ne se sont rencontrés dans le même tems : le premier » des philosophes eut pour disciple le premier des » conquérans. L'un recula les bornes de l'esprit hu- » main; l'autre, les limites du monde connu; tous » deux ont joui d'une gloire extraordinaire et sans » exemple. Mais la seule véritable et digne d'envie, » puisque l'humanité n'a pas à en gémir, est celle du » philosophe. Les beaux monumens qu'il en a laissés,

» bien préférables aux trophées sanglans de son élève, » ne périront qu'avec la raison, le goût, la science » et la morale. Philippe exhorta son fils à écouter les » avis d'un si habile maître, afin, lui dit-il, que tu » ne m'imites point dans tant d'actions *dont je me* » *repens.* » Paroles mémorables qui sont rarement sorties de la bouche des princes. (*Voy.* le 18 août.)

L'an 451, *le* 20 *septembre*, Défaite d'Attila, roi des Huns, dans les plaines de Champagne.

Attila, roi des Huns, surnommé le *fléau de Dieu*, ayant fait irruption dans les Gaules, tomba sur Trèves, Worms et Mayence, emporta Metz, et fondit sur Orléans l'an 451. Aétius, Théodoric, et Mérovée roi des Francs, qui avoient joint leurs troupes, le chassèrent devant cette ville. Ils lui livrèrent bataille peu de tems après dans les plaines de Châlons, et lui tuèrent plus de deux cent mille hommes. Attila, frémissant de fureur et de rage, fit dresser, au milieu de son camp, un large bûcher, où il devoit se précipiter avec tous ces trésors, dans le cas où ces retranchemens seroient forcés. C'en étoit fait de lui, si Aétius, qui appréhendoit que la défaite des Huns n'augmentât trop la puissance de Théodoric, roi des Goths, n'eût empêché ce prince de forcer le camp des Barbares et de les massacrer tous; Attila eut le tems de se retirer vers le Rhin.

L'an 1703, *le* 20 *septembre*, Révolution à Constantinople.

Mustapha II, empereur des Turcs, fils de Mahomet IV, s'étant retiré à Andrinople, pour s'y

livrer à la volupté et aux plaisirs, cette conduite excita une des plus grandes révoltes qui aient éclaté depuis la fondation de l'Empire ottoman. Cent cinquante mille rebelles forcèrent le sérail, et marchèrent vers Andrinople pour détrôner l'empereur; ce prince leur promit toutes les satisfactions qu'ils pourroient exiger; rien ne put les adoucir. Le grand-visir voulut leur opposer vingt mille hommes; mais ceux-ci se joignirent aux autres. Mustapha II fut contraint de céder le trône à son frère Achmet. Réduit à une condition privée, il mourut de mélancolie six mois après sa déposition.

L'an 1703, *le* 20 *septembre*, Victoire du maréchal de Villars, à Hochstet, sur les Impériaux.

La succession d'Espagne ayant rallumé la guerre entre la France et toutes les autres puissances de l'Europe, le maréchal de Villars passe aussitôt en Allemagne, pour joindre l'électeur de Bavière, que Louis XIV avoit mis dans ses intérêts. Le maréchal prend toutes les villes qui se trouvoient sur son passage, et joint enfin l'électeur avec ses troupes victorieuses; il le mène, ou plutôt il l'entraîne au delà du Danube; mais quand le fleuve fut passé, l'électeur se repentit, voyant que le moindre échec laisseroit ses Etats à la merci de l'empereur. Le comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, alloit se joindre à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donawert. *Il faut les prévenir*, dit le maréchal au prince; *il faut tomber sur Styrum et marcher tout à l'heure.* L'électeur temporisoit : il répondoit qu'il en devoit conférer avec ses généraux et ses mi-

nistres. *C'est moi qui suis votre ministre et votre général*, lui repliqua Villars : *vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille ?* Le prince, occupé du danger de ses Etats, reculoit encore ; il se fâchoit contre le général : *Hé bien*, lui dit Villars, *si votre altesse électorale ne veut pas saisir l'occasion avec ses Bavarois, je vais combattre avec les Français*, et aussitôt il donna l'ordre pour l'attaque. Le prince indigné, et ne voyant dans ce Français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'étoit dans les plaines d'Hochstet, auprès de Donawert.

Après la première charge, on vit un effet de ce que peut la fortune dans les combats : l'armée ennemie et la française, saisies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, et le maréchal de Villars se vit presque seul quelques minutes sur le champ de bataille : il rallia les troupes, les ramena au combat, et remporta la victoire. L'électeur se rendit maître d'Ausbourg. Le chemin de Vienne étoit ouvert : il fut agité dans le conseil de l'empereur, s'il sortiroit de sa capitale ; mais, pour le malheur de la France, Villars fut rappelé, et envoyé dans les Cévennes, pour combattre des paysans fanatiques.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1703, *le* 20 *septembre*, Mort de Saint-Evremond.

On peut le mettre au rang des hommes aimables et pleins d'esprit qui ont fleuri dans les tems brillans

de Louis XIV, mais non pas au rang des hommes supérieurs. C'étoit un esprit agréable et assez juste ; mais il avoit peu de science, nul génie, et son goût étoit peu sûr : ses discours sur les Romains ne sont pas sans mérite ; et Montesquieu en a emprunté quelques pensées.

Il entra d'abord chez le grand Condé, en qualité de lieutenant de ses gardes ; mais étant tombé dans sa disgrâce, il s'attacha au surintendant Fouquet, et ne fut pas plus heureux. Dans le tems qu'on faisoit le procès au surintendant, Colbert, qui cherchoit partout des preuves contre celui qu'il vouloit perdre, fit saisir des papiers confiés à madame du Plessis-Bellièvre, et dans ces papiers, on trouva une lettre de Saint-Evremond, sur la paix des Pyrénées. Madame du Plessis-Bellièvre tenoit cette lettre du maréchal de Créqui.

« Saint-Evremond, dit le président Hénaut, s'avisa, » dans une lettre écrite à M. de Créqui, de tourner » le traité et le cardinal en ridicule. Mais si Saint- » Evremond a été un bel esprit, comme on l'a pré- » tendu, il étoit mauvais politique, de l'aveu de tout » le monde : s'il eût été mieux instruit, il auroit su » que le mariage du roi avec l'infante, n'étoit pas » l'ouvrage d'un jour, ni l'idée d'un premier mo- » ment, mais le fruit des réflexions du cardinal » Mazarin, qui montra bien que l'art de lire dans » l'avenir n'étoit pas une chimère pour les hommes » vraiment politiques. »

Saint-Evremond étoit sur le point d'être arrêté, lorsqu'il fut averti à tems, et se retira en Angleterre, où Charles II l'accueillit avec distinction.

Plusieurs amis illustres employèrent tout leur crédit pour obtenir son rappel. Leurs soins n'eurent de succès que dans un tems où Saint-Evremond, trop âgé, ne voulut plus profiter de la bonne volonté des ministres, et aima mieux, comme il le disoit lui-même, *rester avec des gens accoutumés à sa loupe* (il en avoit une au front.) Le philosophe expatrié chercha à adoucir le chagrin de sa disgrâce par la lecture, la composition et l'amitié. La duchesse de Mazarin, s'étant brouillée avec son mari, quitta la cour de France, voyagea en différens pays, et passa enfin en Angleterre. Saint-Evremond la voyoit souvent, ainsi que plusieurs gens de lettres qui s'assembloient dans sa maison. C'est à cette dame qu'il adressa une grande partie de ses ouvrages.

Il avoit toujours vécu en épicurien, et mourut de même. Quand on lui demanda s'il vouloit se réconcilier, il répondit : *Je voudrois me réconcilier avec l'appétit.*

Il fut enterré à Westminster, au milieu des rois et des grands hommes de l'Angleterre.

L'an 1717, *le* 20 *septembre*, Eclipse de lune.

Cette éclipse étoit remarquable, en ce que la lune devoit se lever éclipsée, pendant que le soleil devoit se coucher à l'opposite, et ces deux astres devoient paroître en même tems sur l'horizon. Ce phénomène vient en partie de ce que les rayons du soleil et de la lune se plient dans l'atmosphère, et venant à l'œil ainsi pliés, représentent ces deux astres élevés sur l'horizon, lorsqu'ils sont encore au-dessous.

HISTOIRE.

L'an 1327, *le 21 septembre*, Fin tragique d'Edouard II, roi d'Angleterre.

Edouard Ier étant mort au moment où il alloit conquérir l'Ecosse, son fils Edouard, qui lui succéda sur le trône, abandonna les projets de son père, pour se livrer à ses maîtresses et à ses favoris : cette conduite irrita la nation, et sur tout Isabelle, femme du roi, et sœur de Charles-le-Bel, roi de France. Ce ne fut plus dans l'administration publique, que fureur, confusion et foiblesse. Une partie du parlement fait trancher la tête à un favori du monarque, nommé Gaveston. Isabelle passe en France, pour demander à son frère du secours contre Spencer, autre favori d'Edouard. Charles suivoit cette politique de tous les rois, de semer la discorde chez ses voisins; il encourage sa sœur à lever l'étendard contre son mari. Isabelle se prépare aussitôt à la guerre; elle marie son fils à la fille du comte de Hainaut, repasse en Angleterre, et se joint à main armée aux ennemis de son époux. Son amant, Mortimer, étoit avec elle à la tête de ses troupes, tandis que le roi fuyoit avec son favori Spencer.

La reine fait pendre, à Bristol, le père du favori, âgé de 90 ans. Elle punit ensuite du même suplice le favori lui-même, tombé dans ses mains. Le roi, abandonné, fugitif dans son royaume, est pris, conduit à Londres, insulté par le peuple, enfermé dans la Tour, jugé par le parlement, et déposé par un jugement solennel. C'est le premier exemple d'un roi d'Angle-

terre déposé par l'autorité du parlement. Le prince de Galles, qui fut depuis le célèbre Edouard III, fut couronné, et son père mourut en prison d'un fer chaud que des scélérats lui enfoncèrent dans les entrailles, à travers un tuyau de corne.

Le ciel ne laissa pas ce roi malheureux sans vengeance. Mortimer, favori de la reine, fut décapité en 1329; et Isabelle mourut enfermée au château de Risin, après avoir pleuré pendant vingt-huit ans ses infortunes, plus que ses foiblesse et ses barbaries.

L'an 1435, *le 21 septembre*, Paix d'Arras entre le roi de France Charles VII et le duc de Bourgogne.

Le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, mérita ce nom en pardonnant enfin au roi Charles VII la mort de son père, et en s'unissant avec le chef de sa maison contre l'étranger. Cette paix fut le salut de la France, et Charles vint à bout, en quelques années, de reconquérir tous ses Etats sur les Anglais.

L'an 1558, *le 21 septembre*, Mort de l'empereur Charles-Quint.

Charles-Quint fut le plus puissant monarque du seizième siècle; il étoit empereur d'Allemagne, maître de l'Espagne, des dix-sept provinces des Pays-Bas, de Naples et de Sicile, suzerain de la Lombardie, possesseur du Mexique et d'une partie du Pérou. Il joua le premier rôle sur le théâtre de l'Europe; les agitations de sa vie ne lui permirent pas de faire de ses vastes Etats un corps régulier et robuste, dont toutes les parties s'aidassent mutuellement, comme l'avoit su faire Charlemagne.

Sous le règne de ce prince, les Turcs s'emparèrent de la Hongrie, pillèrent l'Autriche, ravagèrent les côtes de Naples, de Sicile, d'Italie ; les Français enlevèrent à l'Empire les villes de Metz, Toul et Verdun ; et les protestans, après avoir été persécutés, obtinrent une entière liberté de conscience.

Nous avons déjà parlé au 24 février de l'abdication de Charles-Quint, et de sa retraite au monastère de Saint-Just ; mais nous croyons devoir entrer ici dans de plus grands détails sur cet événement qui étonna l'Europe, et qui est en effet un des plus singuliers de l'histoire moderne. Une telle résolution ne doit pas moins exciter la curiosité que l'étonnement, surtout lorsqu'on songe que celui qui l'a prise étoit le souverain le plus entreprenant et le plus actif de son tems ; qu'il avoit été constamment dévoré de la soif du pouvoir, et qu'il étoit parvenu à un âge où l'ambition s'asservit toutes les autres passions.

Charles-Quint tenoit de sa mère un caractère porté à la tristesse, caractère qui même au milieu des événemens les plus heureux de sa vie, le jeta quelquefois dans l'abattement, et qui finit par dégénérer en une pieuse mélancolie. De fréquens accès de goutte, dont la violence s'accrut à mesure que ce prince avançoit en âge, altérèrent ses facultés, et le mirent hors d'état de tenir les rênes du gouvernement de tant de royaumes, et de donner le mouvement à ce grand système de politique qui embrassoit tant d'opérations diverses, et qui s'étendoit sur toutes les nations de l'Europe. Il faut ajouter à ce motif la conduite peu respectueuse d'un fils dénaturé, à qui déjà il avoit cédé les couronnes de Naples et de Milan, d'un fils qui aspiroit ouver-

tement au gouvernement des Pays-Bas, et qui négligeoit son père, ou lui témoignoit de la hauteur. Mais ce furent surtout les grands revers que Charles-Quint essuya, après une longue suite de succès, ce fut l'entière inutilité de ses efforts et de sa persévérance pour extirper la doctrine de la réforme, et faire cesser le schisme, ce fut enfin la mortification qu'il éprouva lorsqu'il voulut assurer à Philippe la réversion de la couronne impériale, qui blessèrent le plus profondément l'ame de ce monarque. Ces disgrâces altérèrent complètement sa constitution, et aigrirent son caractère. Il devint chagrin, soupçonneux, négligea les affaires, et se dégoûta de la société à un tel point, qu'il n'admit en sa présence que Marie sa sœur, et quelques domestiques de confiance, et qu'il passa neuf mois sans signer un seul papier, sans donner un seul ordre.

Dans le peu de tems qui s'écoula depuis la pacification de Passaw, jusqu'à l'époque de son abdication, Charles-Quint fut plus sujet que jamais à ses accès de mélancolie, et témoigna plus d'une fois l'intention de descendre du trône. Il en avoit été empêché par la jeunesse et l'inexpérience de son fils, mais surtout par l'impossibilité d'obtenir le consentement de sa propre mère, qui vivoit encore, et qui étoit toujours privée de la raison, et par conséquent celui des Cortès. La mort de Jeanne leva cet obstacle, à l'instant même où Charles éprouvoit le plus grand éloignement pour les soins du gouvernement, et il eut à peine ratifié la paix de religion, qu'il s'empressa d'exécuter son dessein.

Charles-Quint réunit à Bruxelles, le 25 octobre

1555, les Etats des Pays-Bas, et, accompagné de Philippe son fils, il se rendit à l'assemblée. Le président ayant lu l'acte d'abdication, l'empereur se leva, et affoibli par ses infirmités, il s'appuya sur le prince d'Orange. Il prononça un discours où il rappela les travaux auxquels il s'étoit livré depuis l'âge de dix-sept ans, ses fréquens voyages en Europe, et même en Afrique, les guerres qu'il avoit soutenues, et les victoires qu'il avoit remportées. Il insista particulièrement sur les sacrifices qu'il avoit faits de son tems, de ses plaisirs et de sa santé même, pour défendre la religion et travailler au bien public : « Tant que mes » forces me l'ont permis, continua-t-il, j'ai rempli » mes devoirs. Aujourd'hui je me vois attaqué d'une » maladie incurable, et mes infirmités m'ordonnent » le repos; le bonheur de mes peuples m'est plus » cher que l'ambition de régner. Au lieu d'un vieil- » lard sur le point de descendre dans la tombe, je » vous donne un prince dans la fleur de l'âge, un » prince doué de sagacité, actif et entreprenant. Quant » à moi, si j'ai commis quelques erreurs dans le cours » d'un long règne, ne l'imputez qu'à ma foiblesse, » et non à des intentions condamnables, et je vous » en demande excuse. Je conserverai à jamais une » vive reconnoissance de votre fidélité et de votre » attachement; et votre bonheur sera le premier objet » des vœux que j'adresserai au Dieu tout-puissant, à » qui je consacre le reste de ma vie. » Se tournant ensuite vers Philippe, qui s'étoit jeté à genoux, et qui baisoit la main de son père, il lui dit : « Mon fils, » que ce jour redouble votre affection pour vos peu- » ples. Que d'autres souverains se réjouissent de pou-

» voir laisser en mourant leurs Etats à leurs enfans ;
» moi, je veux goûter, durant ma vie, la double sa-
» tisfaction de sentir que vous me devez et la nais-
» sance et l'autorité suprême. Peu de princes suivront
» mon exemple ; et parmi tous ceux dont l'histoire
» nous a transmis les actions, j'en ai à peine trouvé
» un seul que j'aurois voulu imiter. Ce sera donc uni-
» quement à vous de justifier la résolution que j'ai
» prise, et que j'exécute en ce moment ; et vous ne
» pourrez vous rendre digne de la confiance singu-
» lière que je mets en vous, qu'en défendant la reli-
» gion avec zèle, qu'en maintenant la foi catholique
» dans sa pureté, qu'en soutenant les droits et en
» respectant les priviléges de vos sujets, et qu'en
» gouvernant avec justice et modération ; et si jamais
» vous désirez de jouir, comme moi, de la tran-
» quillité d'une vie privée, puissiez-vous goûter le
» bonheur inexprimable d'avoir un fils qui mérite
» que vous lui résigniez la couronne avec autant de
» satisfaction que j'en ai à vous la céder ! »

Charles-Quint, en finissant ce discours, donna sa bénédiction à Philippe, et le pressa fortement contre son sein : puis, épuisé de fatigues, et ému par les larmes de l'assemblée, et les regrets qu'elle lui temoignoit de perdre un si grand souverain, il retomba sur son siége. Le 15 janvier suivant il résigna, avec les mêmes formalités, la couronne d'Espagne à son fils, ne se réservant de tous ses immenses revenus, qu'une pension annuelle de dix mille ducats. Il quitta le 17 septembre les Pays-Bas, et le 28 du même mois il aborda à Laredo dans la Biscaye. A son débarquement il se jeta à genoux, et baisant la terre, il dit :

« Nu je suis venu au monde, et nu je reviens à toi ; » mère commune des hommes, je te voue mon corps ; » c'est le seul moyen de reconnoître tous les biens » dont j'ai été comblé. » Ayant pris un crucifix, il fondit en larmes ; en remerciant le Seigneur qui lui permettoit, à la fin de sa carrière, de revoir le royaume qui lui avoit toujours été le plus cher, qui l'avoit fait parvenir aux plus grands honneurs, et à qui, après la Providence, il rapportoit toutes ses victoires et ses succès.

De Laredo, Charles s'avança à petites journées, ainsi que l'exigeoient ses infirmités, jusqu'au monastère de Saint-Just, qui est situé près de Placentia dans l'Estramadure, au milieu d'une vallée délicieuse, arrosée par une eau limpide, et entourée de collines couvertes de touffes d'arbres. La beauté de ce paysage l'avoit frappé dans les jours de sa gloire et de sa puissance, et il s'étoit alors écrié : « Quelle char- » mante retraite pour un autre Dioclétien ! » L'appartement qu'il s'étoit fait préparer, étoit composé de six pièces, dont quatre n'étoient que des cellules avec des murailles toutes nues ; les deux autres pièces étoient tapissées d'une étoffe brune, et meublées avec la plus grande simplicité ; un petit jardin, dessiné d'après un plan que Charles avoit tracé lui-même, communiquoit avec l'église du couvent, et étoit orné de fleurs et de plantes diverses : ce fut dans cette humble retraite, qu'accompagné seulement de douze domestiques, ce prince passa le reste de sa vie, assistant avec exactitude au service divin deux fois par jour, lisant des ouvrages de dévotion, et particulièrement les œuvres de saint Bernard, conversant avec son con-

fesseur sur les points de théologie les plus abstraits, cultivant son jardin de ses propres mains, et recevant les visites des seigneurs des environs, qu'il admettoit familièrement à sa table, et qu'il visitoit quelquefois lui-même. Comme il n'avoit jamais fait son étude des belles-lettres, il ne pouvoit se livrer à leur culture, et il employoit la plus grande partie de son tems à l'observation minutieuse d'actes de dévotion, ordonnés bien moins par la religion que par la superstition, et à des occupations frivoles ou peu importantes. A l'aide d'un artiste habile qu'il avoit engagé à le suivre dans sa retraite, il travailloit aussi à des ouvrages de mécanique curieux, et à des modèles de machines utiles : il faisoit des horloges et des montres, ainsi que des figures auxquelles des ressorts secrets donnoient le mouvement; et ce puissant monarque, qui avoit troublé l'Europe à son gré, prenoit un plaisir puéril à voir l'étonnement de religieux ignorans qui croyoient ce jeu l'effet d'une puissance surnaturelle.

La nouveauté de ce genre de vie, la douceur du climat, la satisfaction que Charles goûta d'être délivré des soins du gouvernement, le relâche que lui donnoit le mal cruel qui le tourmentoit si souvent, et enfin le charme de la société, firent d'abord de sa retraite un séjour de délices; mais bientôt les accès de sa mélancolie revinrent avec une force nouvelle, et joints à la goutte, ils altérèrent les facultés de son esprit, et dégénérèrent en une sorte de manie. Ses amusemens, quelle qu'en fût l'innocence, perdirent leurs attraits; ils lui parurent criminels, en ce qu'ils détournoient son attention des exercices de piété. L'archevêque de Tolède l'ayant complimenté le jour de sa naissance,

Charles lui répondit : « J'ai vécu cinquante-sept ans » pour le monde, et une année pour mes intimes amis » dans cette retraite; mais j'ai résolu de consacrer en- » tièrement à Dieu le reste de mes jours. »

Charles exécuta cette résolution avec l'ardeur irréfléchie que donne un pieux enthousiasme. Durant le peu de mois qu'il vécut encore, il pratiqua dans toute leur rigueur les règles de la vie religieuse. Il remit sa pension à la disposition du supérieur, et il ne reçut de visite que des religieux; il mangeoit au réfectoire, chantoit continuellement des hymnes, ou répétoit des prières, et se déchiroit le corps en se donnant la discipline. Lorsque ses domestiques l'invitoient à suspendre ces actes de mortification, il leur faisoit des présens, et leur disoit : « Mes enfans, que mon » genre de vie ne vous empêche pas de vous livrer à » vos amusemens accoutumés; mais n'interrompez » point mes exercices religieux. »

Son imagination devenant toujours plus sombre, Charles-Quint résolut de redoubler les austérités qu'il avoit pratiquées jusqu'alors, et de célébrer ses propres obsèques. Enveloppé d'un linceul et précédé de ses domestiques vêtus de deuil et portant des flambeaux de cire noire, il s'avança vers une bière placée au milieu de l'église du couvent, et s'y étendit. On célébra la messe des morts, et l'on entendit le monarque joindre sa voix à celle des religieux qui chantoient l'office. Après la dernière aspersion on se retira, et les portes de l'église se fermèrent. Charles resté seul demeura encore quelque tems dans le cercueil : s'étant levé enfin, il alla se prosterner devant l'autel, puis il rentra dans sa cellule, où il passa la nuit dans la

plus profonde méditation. Cette cérémonie hâta la fin de ses jours : une fièvre causée par l'agitation violente où les terribles idées de mort et d'éternité l'avoient jeté, l'enleva, le 21 septembre 1558, dans la cinquante-neuvième année de son âge, et quarante-cinq ans après l'époque où il étoit monté sur le trône.

L'histoire de Charles-Quint a été composée en anglais par le savant Robertson, et traduite en notre langue par M. Suard, avec autant d'élégance que de fidélité. (*Voy.* le 24 février, etc. etc.)

L'an 1589, *le 21 septembre*, Combat d'Arques, où Henri IV défait les Ligueurs.

Après l'assassinat de Henri III, Henri IV fut reconnu roi par la plus grande partie des seigneurs, soit catholiques, soit protestans; mais, ceux qui avoient refusé de le reconnoître s'étant retirés avec leurs troupes, le roi, dont cette défection affoiblissoit l'armée, gagna la Normandie pour s'approcher des secours qu'il attendoit de la reine d'Angleterre. Le duc de Mayenne, qui s'étoit fait déclarer lieutenant-général du royaume, après avoir fait proclamer roi, dans Paris, le vieux cardinal de Bourbon, marche vers Dieppe, et est défait au combat d'Arques, avec une armée plus que triple de celle du roi; car il avoit vingt mille hommes, et le roi n'en avoit que cinq. C'est alors que Henri IV écrivit cette lettre au marquis de Crillon : « Pends-toi, » brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et » tu n'y étois pas. Adieu, mon ami, je vous aime à » tort et à travers. »

L'an 1697, *le* 21 *septembre*, Paix de Ryswick.

La guerre avoit commencé l'an 1688; elle n'avoit été, du côté des puissances liguées contre la France, que le dessein vague d'abaisser la grandeur de Louis XIV, et dans ce monarque, que la suite de cette même grandeur qui n'avoit pas voulu plier.

Charles XI roi de Suède, qui étoit médiateur, étant mort avant la conclusion des traités, Charles XII, son fils, quoiqu'en minorité, continua la médiation : son père, en minorité comme lui, avoit été médiateur de la paix d'Oliva. La paix de Ryswick ne ressembla pas à celle de Nimègue, où Louis XIV avoit donné la loi à toute l'Europe. Le roi rendit à l'Espagne tout ce qu'il lui avoit pris vers les Pyrénées et en Flandre; il reconnut pour roi légitime d'Angleterre, le roi Guillaume, traité jusqu'alors de prince d'Orange, d'usurpateur et de tyran; il promit de ne donner aucun secours à ses ennemis. Le roi Jacques, dont le nom fut omis dans le traité, resta dans Saint-Germain, avec le nom inutile de roi, et des pensions de Louis XIV.

On restitua à l'Empire, Fribourg, Brisach, Kell, Philisbourg; on se soumit à raser les forteresses de Strasbourg, sur le Rhin, le Fort-Louis, le Mont-Royal, ouvrages où Vauban avoit épuisé son art, et le roi ses finances. On fut surpris en Europe et mécontent en France, que Louis XIV eût fait la paix comme s'il eût été vaincu; mais à voir tout ce que le roi sacrifioit par ce traité, il étoit aisé de se douter que la mort prochaine de Charles II, roi d'Espagne, en étoit le motif. Les renonciations authentiques de la mère de Louis XIV et de sa femme, sœur de Charles II, ne

paroissoient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles devoient anéantir : dans ce dessein, qui agrandissoit ou la France ou la maison de Bourbon, il étoit nécessaire de montrer quelque modération à l'Europe, et il falloit céder quelque chose, dans l'espérance d'obtenir beaucoup plus.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1761, *le* 21 *septembre*, On brûle à Lisbonne le jésuite Malagrida.

Le jésuite Malagrida, un des principaux complices de l'assassinat de Joseph II, roi de Portugal, étoit renfermé depuis un an dans les prisons de Lisbonne, sans que le roi eût encore pu obtenir de la cour de Rome la permission de le faire juger. On fut réduit à l'expédient de le livrer à l'inquisition, comme suspect d'avoir autrefois avancé quelques propositions téméraires qui sentoient l'hérésie.

Les dominicains, qui étoient juges du saint-office et assistans du grand inquisiteur, n'ont jamais aimé les jésuites : ils servirent le roi mieux que n'avoit fait Rome. Ces moines déterrèrent un petit livre de la vie héroïque de sainte Anne, mère de Marie, dictée au révérend père Malagrida par sainte Anne elle-même. Elle lui avoit déclaré que l'immaculée conception lui appartenoit comme à sa fille, qu'elle avoit parlé et pleuré dans le ventre de sa mère, et qu'elle avoit fait pleurer les chérubins. Tous les écrits de Malagrida étoient aussi sages. De plus, il avoit fait des prédictions et des miracles : tout cela lui fut reproché dans son procès; et voilà pourquoi il fut condamné au feu. Ainsi, l'excès du ridicule et de l'absurdité fut joint à l'excès de l'horreur.

HISTOIRE.

L'an 19 *de l'ère vulgaire*, *le* 22 *septembre*, Mort de Virgile. (*Voyez* le 18 octobre, Naissance de Virgile.)

Auguste, retournant de l'Orient à Rome, passa par Athènes, où il trouva Virgile qu'il pressa de profiter de l'occasion pour revenir avec lui à Rome. Virgile y consentit, et s'embarqua quoique malade. Les fatigues de la navigation augmentèrent sa maladie; et débarqué à Brindes, il y mourut l'an de Rome 735, le 22 septembre. On dit que, se sentant mourir, il se fit l'épitaphe suivante; pour l'entendre, il faut savoir que mourant à Brindes, il avoit ordonné que ses restes fussent portés à Naples :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Nous avons vraisemblablement son poëme de l'Enéide moins défectueux qu'il ne l'avoit laissé; et les défauts de cet ouvrage le frappoient sûrement bien plus qu'ils ne nous frappent. Il n'avoit jamais voulu en lire à Auguste que le second, le quatrième et le sixième livre. On sait combien les vers sur Marcellus arrachèrent de larmes à Auguste, et surtout à Octavie, mère de ce jeune prince. Virgile, beaucoup trop sévère pour son ouvrage, ordonna par son testament qu'il fût brûlé, n'ayant pu obtenir pendant sa maladie qu'on lui donnât son manuscrit pour le brûler lui-même. Auguste, qui connoissoit les trois livres dont nous avons parlé, et qui sentoit que ces trois seuls

livres demandoient grâce pour tout le reste de l'ouvrage, quelque défectueux qu'il pût être, ne voulut pas que le testament fût exécuté en ce point. On a même de lui sur ce sujet des vers pleins de sentiment, où il accuse l'injustice de l'auteur :

Ergone supremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas? ergo ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur musa Maronis?

Il se fait l'objection du respect que les lois mêmes exigent pour la dernière volonté des morts; cette raison ne l'arrête point :

Sed legum servanda fides, suprema voluntas
Quod mandat fierique jubet, parere necesse est.
Frangatur potius legum veneranda potestas,
Quàm tot conjectos noctuque diuque labores
Hauserit una dies.

Auguste voulut seulement que Plotius-Tucca et Varius, dans lesquels il savoit que Virgile avoit toujours eu la plus grande confiance, et qui en étoient très dignes, revissent ce poëme, en retranchassent avec réserve ce qu'il leur sembleroit que Virgile n'auroit pas pu laisser; mais qu'ils n'ajoutassent rien, et qu'ils n'achevassent pas même les vers commencés; et c'est dans cet état que nous l'avons.

Virgile, né sans fortune, mourut assez riche pour laisser par son testament des sommes considérables à Tucca, à Varius, à Mécène, à Auguste même, qui aimoit que ses amis lui donnassent cette dernière marque d'attachement.

L'an 1520, *le 22 septembre*, Mort de Sélim Ier, empereur des Turcs.

Mahomet II avoit conquis assez d'Etats pour que sa race se contentât d'un tel héritage; mais Sélim Ier y ajouta de nouvelles conquêtes. Il s'empara, en 1515, de la Syrie et de la Mésopotamie, et entreprit de soumettre l'Egypte. Elle étoit défendue par une milice formidable d'étrangers, semblable à celle des janissaires; c'étoient des Circasses venus de la Tartarie, appelés Mamelucs. Sélim s'étant avancé dans leur pays, attaqua près du Caire, Toman-Bey, leur sultan, le défit dans deux batailles, dont la dernière dura trois jours et trois nuits. Ce prince infortuné, ayant été découvert dans un marais où les Arabes l'avoient caché, fut pendu, par ordre de Sélim, à une des portes du Grand-Caire. Le barbare vainqueur réduisit sous sa domination toute l'Egypte, qui n'est plus aujourd'hui qu'une province de l'empire ottoman.

TAYLOR IN... OXFORD

Sélim se proposoit de tourner ses armes contre les chrétiens, lorsqu'en retournant à Constantinople, il fut attaqué de la maladie dont il mourut. Les Turcs n'ont guère eu de sultans plus féroces; il fit périr son père, ses frères, huit de ses neveux et autant de bachas qui l'avoient servi fidèlement.

L'an 1711, *le 22 septembre*, Duguay-Trouin se rend maître de Riojaneyro, dans le Brésil.

De toutes les expéditions de Duguay-Trouin, celle qui lui a fait le plus d'honneur est la prise de Riojaneyro. Elle fit un grand bruit dans l'Europe, tant par la hardiesse de l'entreprise que par la vigueur de l'exé-

cution. Riojaneyro est la plus grande et la plus riche colonie des Portugais dans le Brésil; le port est défendu des deux côtés par un grand nombre de forteresses, et la ville est située au milieu de trois montagnes qui la couvrent. Chacune de ces montagnes est couverte de batteries formidables, et environnée de retranchemens inaccessibles. Duguay-Trouin, parti de France le 9 juin 1711, et débarqué le 12 septembre suivant, à l'entrée de la baie de Riojaneyro, se rendit maître, en onze jours, de la place et de tous les forts qui l'environnent. La perte des Portugais fut immense: six cent dix mille crusades de contribution, une quantité prodigieuse de marchandises transportées sur l'escadre française, ou consumées par le feu, soixante vaisseaux marchands pris ou brûlés, causèrent à cette colonie un dommage de plus de vingt-cinq millions.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1688, *le* 22 *septembre*, Mort de Bernier.

François Bernier surnommé le Mogol, étoit né à Anvers en 1625; il fut huit ans médecin de l'empereur des Indes. Ses voyages sont très-curieux: c'est ce que nous avons de plus exact sur l'état du Mogol, de l'Indostan et du royaume de Cachemire. Il voulut, avec Gassendi, renouveler en partie le système des atômes d'Epicure.

L'an 1703, *le* 22 *septembre*, Mort de Viviani.

Vincent Viviani, né à Florence, fut pendant quelques années le disciple du célèbre Galilée. Après sa

mort, il acheva de se perfectionner dans la géométrie, et forma le dessein de sa divination sur Aristée. Cet ancien géomètre avoit composé cinq livres sur les *sections coniques*, qui se sont perdus; Viviani entreprit de les faire revivre par la force de son génie. Son nom se répandit dans toute l'Europe; il reçut en 1664, une pension de Louis XIV, dont les bienfaits s'étendoient jusque sur les savans étrangers. Pour s'acquitter envers ce prince, il fit rebâtir sa maison sur un dessin très-agréable, et aussi magnifique qu'il pouvoit convenir à un particulier. Il mit en lettres d'or, sur le frontispice: *Ædes à Deo datæ*, allusion au surnom de *Diendonné*, dont la voix publique avoit nommé Louis XIV à sa naissance.

Viviani fut membre de l'Académie des Sciences de Paris. « Il avoit, dit Fontenelle dans son éloge, cette » innocence et cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement, quand on a moins de commerce » avec les hommes qu'avec les livres, et il n'avoit » point cette rudesse et une certaine fierté sauvage, » que donne assez souvent le commerce des livres sans » celui des hommes. Il étoit affable, modeste, ami » sûr et fidèle; et ce qui renferme beaucoup de vertus » en une seule, RECONNOISSANT AU SOUVERAIN » DEGRÉ. »

L'an 1720, *le 22 septembre*, Mort de Basnage.

Jacques Basnage, né à Rouen en 1653, exerça d'abord le ministère dans sa ville natale, et ensuite à la Haye, après la révocation de l'édit de Nantes. De tous ses ouvrages, les plus estimés sont l'*Histoire des Juifs*, celle de l'*Eglise*, et celle des *Provinces-Unies*, qui a

fait dire de lui, « qu'il étoit plus propre à être ministre » d'Etat que d'une paroisse. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1774, *le* 22 *septembre*., Mort du pape Clément XIV, à Rome.

Clément XIV, connu avant son exaltation sous le nom de Ganganelli, fut un pontife sage, courageux, juste, éclairé, ami des lettres. Elevé comme Sixte-Quint, de l'ombre d'un cloître à l'éclat du trône, placé dans des circonstances aussi difficiles, il ne fut ni dur, ni inflexible, ni superbe comme lui. Il supprima la lecture de la bulle *In cœnâ Domini*, et donna, en 1773, le bref pour la destruction des jésuites. Assis au rang des rois, il ne voulut jamais être mieux servi qu'un simple religieux; et quand on lui représentoit que la dignité papale exigeoit plus d'apprêts, il se contentoit de répondre : « Ni saint Pierre, ni saint « François ne m'ont appris à dîner plus splendidement. »

Les Anglais placèrent, de son vivant, son buste parmi ceux des grands hommes.

Le marquis de Caraccioli a donné la vie de Clément XIV, avec la traduction de prétendues lettres et autres écrits faussement attribués à ce pontife. Le mérite principal de ces lettres est d'être un assez bon roman moral, de renfermer des principes de sagesse, de douceur, d'indulgence, et de présenter fidèlement le caractère du célèbre Ganganelli.

HISTOIRE.

L'an 768, *le* 23 *septembre*, Mort de Pepin dit le Bref, 1er roi de la seconde race, dite des Carlovingiens.

Pepin, majordome du jeune Childéric, roi des Francs, ne fut, dit Voltaire, qu'un domestique rebelle devenu usurpateur. Non-seulement il détrôna son maître par la force et par l'artifice, mais il l'enferma dans un repaire de moines, et l'y laissa périr de misère. Ayant chassé ses deux frères qui partageoient avec lui une autorité usurpée, ayant forcé l'un de se retirer chez le duc d'Aquitaine, l'autre à se tondre et à s'ensevelir dans l'abbaye du Mont-Cassin, devenu enfin maître absolu, il se fit sacrer roi des Francs, par saint Boniface, évêque de Mayence : étrange cérémonie pour un saint, que celle de couronner et de consacrer la rébellion et l'ingratitude !

On a prétendu que Pepin avoit fait d'abord demander au pape Zacharie quel étoit le vrai roi, ou de celui qui n'en avoit que le droit et le nom, ou de celui qui en avoit l'autorité et le mérite, et que le pape décida que le ministre devoit être roi. Il n'est pas prouvé qu'on ait joué cette comédie ; mais ce qui est vrai, c'est que le pape Etienne III appela Pepin à son secours contre les Lombards, qu'il vint en France se jeter à ses pieds, et le sacra ensuite à Saint-Denis, avec toutes les cérémonies de l'Eglise.

Pepin a été le premier roi sacré en France. Le pape

Etienne ne s'en tint pas avec lui à cette cérémonie ; il défendit aux Français, sous peine d'excommunication, de se donner jamais des rois d'une autre race. Cette excommunication n'empêcha pas dans la suite Hugues Capet de dépouiller la race de Pepin, comme Pepin avoit dépouillé celle de Clovis. La force et la fortune décident de tout dans le monde.

Etienne III avoit donné à Pepin ce qu'il n'avoit aucun droit de lui donner ; Pepin, à son tour, lui donna l'exarchat de Ravenne dont il n'étoit pas le maître. Il en fit la conquête sur Astolphe, roi des Lombards, et commença ainsi à établir la puissance temporelle du pape. Ce prince fut vainqueur dans toutes les guerres qu'il entreprit, et fit paroître sur le trône toutes les qualités d'un héros.

Le premier orgue qui ait paru en France fut envoyé en 757, par Constantin Copronyme, à Pepin, qui étoit alors à Compiègne, et qui en fit don à l'église de Sainte-Corneille de cette ville. La première fois qu'on en toucha, une femme tomba dans une extase dont on ne put la faire revenir.

La tombe de Pepin est remarquable par l'épitaphe : *Pepin, père de Charlemagne*, comme s'il avoit été plus grand par son fils, que par lui-même.

L'an 1667, *le 23 septembre*, Déposition d'Alphonse VI.

Alphonse VI avoit succédé à Jean de Bragance son père, au royaume de Portugal. Ce prince étoit furieux et imbécile ; sa femme, fille du duc de Nemours, amoureuse de dom Pèdre, frère d'Alphonse, osa concevoir le projet de détrôner son mari et d'épouser son amant. L'abrutissement du mari justifia l'audace de la reine.

Il étoit d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire; il avoit eu publiquement, d'une courtisane, un enfant qu'il avoit reconnu : enfin, il avoit vécu très long-tems avec la reine; malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance, et ayant acquis dans le royaume par son habileté, l'autorité que son mari avoit perdue par ses fureurs, elle le fit enfermer. Le malheureux monarque fut obligé de céder sa couronne et sa femme à dom Pèdre son frère.

La sœur de la duchesse de Nemours avoit pareillement fait casser son mariage avec le prince de Lorraine pour épouser le duc de Savoie, Charles-Emmanuel.

Dom Pèdre ne prit que le titre de régent tant que vécut son frère. Alphonse fut relégué dans l'île de Tercère, où il mourut en 1683.

L'an 1703, *le* 23 *septembre*, Prise du vieux Brisach par le duc de Bourgogne.

Cette place avoit appartenu à la France, et Vauban qui l'avoit fortifiée n'avoit rien négligé pour la rendre imprenable. Le duc de Bourgogne l'assiégea et la prit après quatorze jours de tranchée ouverte. Vauban qui servoit dans l'armée du prince, lui dit avant de commencer le siége : « On ignore, monseigneur, si » vous savez prendre les villes que j'ai fortifiées : vous » allez nous l'apprendre. »

Pendant ce siége, le duc de Bourgogne se distingua par un trait de clémence, qui peut donner une idée de ses idées religieuses : Un espion ennemi qui s'étoit glissé dans son camp, fut découvert et arrêté. Quelques révélations importantes décidèrent le prince à lui accorder la vie. Plusieurs personnes s'élevèrent contre

cet acte de clémence, et firent observer au duc de Bourgogne que l'espion étoit huguenot : « C'est pour » cela, répondit-il, en riant, qu'il a besoin de tems » pour s'instruire et se convertir. »

L'an 1789, *le* 23 *septembre*, Louis XVI convoque les Etats-Généraux.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1699, *le* 23 *septembre*, Eclipse de-soleil.

Cette éclipse de soleil fut une des plus remarquables qui fussent arrivées depuis long-tems. Elle fut observée avec le plus grand soin par Cassini; et il faut voir dans son écrit, jusqu'où peut aller, sur cette matière, l'industrie humaine.

Il considère l'ombre qui fut jetée par la lune sur la surface de la terre.

Il détermine la vitesse de cette grande ombre qui couroit sur la terre. Un boulet de canon ne va pas si vite dans l'air. (*Mémoire de l'Académie des Sciences, année* 1699.)

L'an 1738, *le* 23 *septembre*, Mort de Boërhaave.

Hermann Boërhaave, né en 1668, auprès de Leyde, fut reçu dans cette ville, docteur en médecine, à l'âge de 25 ans. L'Université, qui lui avoit fait présent d'une médaille d'or, à l'âge de 20 ans, lui donna bientôt des témoignages d'estime plus éclatans; il fut nommé tout à la fois professeur de médecine, de chimie et de botanique. Les étrangers vinrent en foule prendre

ses leçons ; toute l'Europe lui envoya des disciples; il étoit à la fois consulté par le pape et par le czar. L'Académie des Sciences de Paris et celle de Londres se l'associèrent : il fit part à l'une et à l'autre de ses découvertes sur la chimie. L'Europe jouissoit déjà de la plupart de ses ouvrages de médecine. Ils réunit dans tous, et surtout dans ses *aphorismes*, la théorie à la pratique ; il a réduit cette science à des principes clairs et lumineux. Boërhaave est l'Euclide des médecins. Les praticiens de cet art ne peuvent plus se passer de ses livres.

On a élevé à Leyde, dans l'église de Saint-Pierre, un monument à la gloire de cet Hippocrate moderne. La noble simplicité qui distinguoit ce grand homme brille dans ce monument, au bas duquel on lit ces mots : *Salutifero Boerhaavigenio, sacrum.* Sa réputation étoit si étendue, qu'un mandarin de la Chine lui écrivit avec cette seule adresse : *à l'illustre Boërhaave, médecin en Europe;* et la lettre lui fut rendue.

On prétend qu'on trouva dans sa bibliothèque un gros livre magnifiquement relié, qu'il avoit annoncé comme contenant les plus beaux secrets de la médecine; on l'ouvrit, on le trouva en blanc depuis la première page jusqu'à la dernière. On lisoit seulement au frontispice : « Tenez-vous la tête fraîche, les » pieds chauds et le ventre libre; et moquez-vous des » médecins. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 23 septembre, Fête de la Loi, chez les juifs.

On sort de l'arche tous les livres de la Loi, on les

porte en procession autour du pupitre; le chantre marche à la tête de cette procession; on reporte ensuite les livres avec pompe dans l'*héchal*, excepté trois que l'on retient. Dans le premier, on lit la fin de la Loi; dans le second, le commencement; et dans le troisième, ce qui concerne les offrandes. Les deux personnes choisies pour lire dans les deux premiers livres, sont appelées les *époux de la Loi*. Cette lecture se fait au bruit des acclamations du peuple; et les rabbins prétendent qu'elle est un admirable préservatif contre les calomnies du diable auprès de Dieu.

Le jour de cette cérémonie, on fait la distribution des offices ecclésiastiques, principalement de ceux qui regardent la Loi: on les vend au plus offrant, et l'on en destine l'argent à l'entretien des pauvres et à la réparation de la synagogue. Ces offices sont:

1. La charge d'allumer les lampes de la synagogue.
2. Celle de rouler et de dérouler les livres de la Loi.
3. Celle de toucher les bois et les cordons qui servent à rouler et attacher le volume de la Loi. Ce bois est appelé le *bois de vie*. (*Cérém. relig.*, t. I.)

HISTOIRE.

L'an 867, *le 24 septembre*, Mort funeste de l'empereur d'Orient, Michel III.

Michel III, dit l'Ivrogne, empereur d'Orient, succéda à Théophile son père, sous la régence de Théodora sa mère. Bardas, frère de Théodora, jaloux de son autorité, s'empara tellement de l'esprit de Michel, en favorisant ses débauches, que ce prince obligea sa mère à se renfermer dans un monastère, et donna le titre de César à Bardas, qu'il fit ensuite périr sur quelques soupçons. Il lui substitua Basile le Macédonien, auquel il préparoit encore le même traitement ; mais celui-ci le prévint et le fit assassiner.

Les empereurs avoient fait bâtir, de distance en distance, de grandes tours pour faire des signaux lorsque les ennemis paroîtroient dans l'empire. Quelqu'une de ces alarmes ayant troublé une course de chevaux dans les jeux du cirque, Michel en fut tellement irrité, qu'il fit abattre toutes ces tours.

L'an 1180, *le 24 septembre*, Mort de Manuel Comnène, empereur d'Orient.

Manuel Comnène, quatrième fils de l'empereur Jean Comnène et d'Irène de Hongrie, monta sur le trône au préjudice d'Isaac, son frère aîné, homme farouche et emporté, que son père en avoit exclu dans son testament. L'empire de Constantinople pos-

sédoit encore la Thrace, la Grèce entière, les îles de l'Epire, et s'étendoit en Europe jusqu'à Belgrade et jusqu'à la Valachie. Manuel auroit pu le rétablir dans son ancienne splendeur, s'il ne se fût livré à des disputes de religion avec ses évêques; il disputa longtems avec eux sur ces paroles de l'Evangile : « Mon » père est plus grand que moi, » tandis qu'il avoit à craindre, d'un côté, les Turcs ses ennemis, et de l'autre les croisés, amis encore plus dangereux. Il voulut aussi qu'on ôtât du catéchisme grec, l'anathême contre ce verset de l'Alcoran : « Dieu n'a point été » engendré, et n'a engendré personne. » Ces disputes signalèrent son règne, et l'affoiblirent.

L'an 1640, *le 24 septembre*, Le roi d'Angleterre Charles Ier convoque le fameux parlement qui le fit périr, et qui renversa, par une révolution dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple, la monarchie anglaise avec le monarque.

La convocation de Louis XVI est du 23 septembre 1788.

L'an 1640, *le 24 sepembre* , Prise de Turin.

C'est une des actions les plus glorieuses du célèbre comte d'Harcourt. Louis XIII ayant déclaré, en 1635, la guerre à l'Espagne, Christine, régente de Savoie, s'étoit déclarée pour les Français, et avoit reçu garnison dans Turin. Les princes de Savoie, ses beaux-frères, alliés des Espagnols, surprirent la ville; mais les Français restèrent maîtres de la citadelle : le comte d'Harcourt arrive aussitôt à leur secours. On vit à cette occasion une chose fort extraordinaire, savoir,

la citadelle assiégée par le prince Thomas, maître de la ville ; la ville assiégée par le comte d'Harcourt, et le comte d'Harcourt assiégé par Léganés, général de l'armée espagnole. Thomas et Léganés, étant convenus d'un jour pour attaquer en même tems, chacun de leur côté, le général français, celui-ci les repoussa tous les deux avec une grande perte, et réduisit enfin le prince Thomas à capituler.

L'an 1650, *le 24 septembre*, Mort du comte d'Auvergne.

Charles de Valois, comte d'Auvergne, étoit fils naturel du roi de France Charles IX, et de Marie Touchet (fille d'un lieutenant particulier au bailliage d'Orléans), dont l anagramme étoit : *Je charme tout :* elle charma Charles IX, qui n'en épousa pas moins Elisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II. Marie Touchet, ayant vu avant le mariage le portrait de cette princesse, se rassura et dit : *l'Allemagne ne me fait pas peur.* Son empire, en effet, dura encore quelque tems ; mais il finit, et elle épousa le comte de Balsac d'Entragues, dont elle eut, entr'autres enfans, la marquise de Verneuil, maîtresse de Henri IV.

Le comte d'Auvergne resta douze ans à la Bastille pour la part qu'il eut à la conspiration dont nous avons parlé au 1 février. (*Voyez* ce jour). Il ne fut libre que sous Louis XIII, qui, pour le dédommager du comté d'Auvergne, qu'un arrêt du parlement avoit adjugé à Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, le fit duc d'Angoulême. Il fut mis à la tête d'une fameuse ambassade qui fut envoyée en 1620

et 1621 pour négocier avec l'empereur Ferdinand II et les diverses puissances d'Allemagne, et dont la relation a été imprimée. Il commanda en chef au siége de la Rochelle, en 1628, jusqu'à l'arrivée du roi.

Françoise de Nargonne, que le duc d'Angoulême avoit épousée en secondes noces, et dont il n'eut point d'enfans, mourut le 10 août 1715, âgée de quatre-vingt-douze ans, cent quarante et un ans après la mort du roi Charles IX, son beau-père.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1536, *le 24 septembre*, Mort de Jean Second, à Utrecht.

Il naquit à la Haye en 1511, et cultiva la poésie latine avec un grand succès; ses ouvrages se distinguent par une facilité et une fécondité rares, jointes à beaucoup de délicatesse et d'agrément. Les dix-neuf *Baisers de Jean Second*, sont les fruits d'un génie tendre, voluptueux et passionné : rien de plus naturel, de plus délicat et de plus animé que ses tableaux.

L'an 1715, *le 24 septembre*, Mort de Guillaume Homberg.

Guillaume Homberg, né à Batavia en 1652, d'un gentilhomme saxon, étudia dans les principales universités d'Allemagne, et fut attiré en France par le grand Colbert. Ses phosphores, son pyrophore, une machine pneumatique de son invention, plus parfaite que celle de Guericke; ses microscopes très simples,

très commodes, très exacts; plusieurs découvertes en chimie, lui ouvrirent, en 1691, les portes de l'Académie des Sciences. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, instruit de son mérite, le fit son premier médecin, et lui donna un laboratoire très bien fourni, dans lequel il venoit souvent étudier avec lui la chimie. Lorsque la mort précipitée du duc et de la duchesse de Bourgogne, en 1712, fit éclater d'affreux soupçons contre le prince, l'imprudent Homberg courut se rendre à la Bastille, pour se constituer prisonnier; mais comme on n'avoit point d'ordre de le recevoir, on le refusa.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1523, *le* 24 *septembre*, Mort du pape Adrien VI.

Adrien VI étoit né à Utrecht en 1459, d'une famille aussi obscure qu'Adrien IV: son père étoit tisserand, et s'appeloit Florent. Il succéda au pape Léon X, qui l'avoit fait cardinal, et dut son élévation à l'empereur Charles-Quint, dont il avoit été le précepteur. Son premier soin fut de réformer le clergé et la cour romaine. Il retrancha beaucoup d'offices et d'emplois inutiles, ne tint point table, et vécut aussi frugalement qu'un religieux. Les palfreniers de Léon X, lui ayant député l'un d'entre eux pour lui demander de l'emploi : « Combien le feu pape avoit-il de palfre-» niers? » « Cent, » lui répondit l'orateur. Adrien faisant aussitôt le signe de la croix, lui dit : « J'en aurois » bien assez de quatre, mais j'en garderai douze, » afin d'en avoir quelques-uns de plus que les car-» dinaux. »

Les Romains étoient si corrompus, que la conduite du pape ne lui attira que des malédictions. A sa mort, on écrivit sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie.* (*Hist. Eccl.*)

L'an 1709, *le 24 septembre*, Mort de Ruinart.

Dom Thierry Ruinart, bénédictin de Saint-Maur, aida le savant Mabillon dans ses travaux. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, est intitulé : *Actes sincères des Martyrs.* Il vouloit réfuter Dodwel, qui avoit avancé dans une de ses dissertations qu'il n'y avoit eu que peu de martyrs dans l'Eglise ; mais si Dodwel n'en met pas assez, Ruinart en met beaucoup trop.

HISTOIRE.

L'an 1506, *le 25 septembre*, Mort de Philippe Ier, roi d'Espagne.

Philippe Ier, roi d'Espagne, surnommé *le Bel*, à cause qu'il passoit pour le plus beau prince de l'Europe, mourut à Burgos d'un verre d'eau empoisonnée qu'il but en jouant à la paume. Il avoit épousé Jeanne la folle, héritière de Ferdinand V, roi d'Arragon, et d'Isabelle, reine de Castille : de ce mariage naquit l'empereur Charles-Quint.

Jeanne fut tellement frappée de la mort de son mari, que son cerveau, déjà très foible, acheva de se déranger entièrement. Il y avoit déjà long-tems qu'elle avoit perdu Philippe, lorsqu'étant allée à la Chartreuse de Miraflorés, où il étoit enseveli, elle demanda qu'on lui ouvrît son tombeau. Toutes les remontrances furent inutiles. Elle commanda avec menaces qu'on lui obéît. Les nonces du pape, les ambassadeurs de l'empereur et du roi de France, et quelques évêques furent appelés à ce triste spectacle; on retire le cercueil du tombeau, on l'ouvre : Jeanne promène ses regards, et porte sa main sur les misérables restes de celui qu'elle avoit tant aimé; on referme ensuite le cercueil, qu'elle couvre d'une étoffe d'or et de soie.

Pierre d'Angléria, qui étoit alors à la cour d'Espagne, dit qu'un chartreux de Miraflorés, lui avoit fait espérer que son mari ressusciteroit.

L'an 1597, *le* 25 *septembre*, Amiens est repris sur les Espagnols par Henri IV.

Les Espagnols, en surprenant la ville d'Amiens, avoient jeté une grande terreur dans le royaume, et ranimé l'audace des ligueurs. « Allons, dit Henri IV, » en apprenant cette nouvelle, c'est assez faire le roi » de France, il est tems de faire le roi de Navarre; » il vole aussitôt faire le siége de la ville, et la reprend en présence d'Albert, archiduc d'Autriche.

L'an 1598, *le* 25 *septembre*, Amende honorable de Rose, évêque de Senlis.

Guillaume Rose, évêque de Senlis, s'étoit signalé du tems de la ligue par ses fureurs contre Henri IV. Paris étant rentré sous l'obéissance de ce prince, il fut condamné à faire amende honorable à la grand'chambre. Il subit son jugement avec ses habits pontificaux, qu'il ne voulut pas quitter.

C'est lui qui conduisoit une pique à la main, la fameuse procession de la ligue.

Lan' 1630, *le* 25 *septembre*, Mort de Spinola.

Ambroise Spinola étoit de l'illustre maison de Spinola, originaire de Gênes, et dont les branches se sont répandues en Italie et en Espagne. Il se signala par la prise d'Ostende en 1604, dans la guerre qu'avoit allumée la révolte des Pays-Bas; il seroit parvenu à les remettre sous le joug de l'Espagne, s'il n'avoit eu en tête le célèbre Maurice de Nassau, qui étoit le premier capitaine de son siècle, et qui ne l'ignoroit pas; car une grande princesse lui demandant quel étoit le

premier capitaine du siècle : « Spinola est le second, » » répondit-il. »

L'an 1689, *le* 25 *septembre*, Louis XIV accorde la paix aux Algériens.

Le maréchal d'Etrées ayant envoyé quelques milliers de bombes aux Algériens, ils firent, pour la troisième fois, des soumissions à Louis XIV, qui leur accorda la paix, à condition qu'ils relâcheroient les esclaves chrétiens, et respecteroient, en toute rencontre, le pavillon français.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1602, *le* 25 *septembre*, Mort de Peucer, à Wittemberg.

Gaspard Peucer, né dans la Lusace en 1525, enseigna avec succès les mathématiques et la médecine à Wittemberg, et devint gendre du fameux Mélanchton. Ses opinions l'ayant fait enfermer pendant dix ans dans une étroite prison, il écrivoit ses pensées sur la marge des vieux livres qu'on lui donnoit pour le désennuyer, et il faisoit de l'encre avec des croûtes de pain brûlées et détrempées dans le vin : ressource ingénieuse que Pélisson employa long-tems après, lorsqu'il fut enfermé à la Bastille pour son noble dévouement au malheureux Fouquet.

L'an 1624, *le* 25 *septembre*, Mort de Fronton du Duc.

C'etoit un jésuite versé dans tous les genres d'érudition. Il composa une tragédie de la *Pucelle d'Orléans*

qui fut représentée, avec le plus grand appareil, devant Charles III, duc de Lorraine ; ce prince en fut si content, qu'il fit donner une somme considérable au poète, en lui recommandant d'acheter une robe et des souliers neufs, et de ne pas observer si strictement la pauvreté évangélique.

L'an 1626, *le* 25 *septembre*, Mort de Théophile.

Théophile, surnommé Viaud, poète français, né en Gascogne, vers l'an 1590, avoit l'imagination de son pays, et étoit d'une société agréable. On cite de lui cet impromptu à un grand seigneur de peu d'esprit, qui lui promettoit de le porter, avec un air de hauteur dont s'offensa le poète :

Monseigneur, je vous remercie,
Tant d'honneur je n'ai mérité ;
Car si de vous j'étois porté,
On me prendroit pour le *Messie*.

Les vers de Théophile sont pleins d'irrégularités et de négligences; mais on y remarque du génie et de l'imagination. Il est un des premiers auteurs qui ait donné des ouvrages mêlés de prose et de vers.

Comme il étoit déréglé dans ses mœurs, et libre dans ses discours, on lui attribua le *Parnasse satirique*, ouvrage de l'impiété la plus effrénée et de la lubricité la plus dégoûtante. Il fut brûlé en effigie ; et quelque tems après, ayant été arrêté, il ne dut son salut qu'à la protection du duc de Montmorency.

HISTOIRE.

L'an 1333, *le* 26 *septembre*, Mariage de Jeanne de Naples et d'André, fils de Charles II, roi de Hongrie. (*Voyez* au 18 septembre, les suites funestes de ce mariage.)

L'an 1503, *le* 26 *septembre*, Albuquerque arrive dans l'Inde avec une flotte et quelques troupes de débarquement.

Les navigateurs portugais avoient déjà reconnu et subjugué la plus grande partie des côtes occidentales de l'Afrique ; ils commençoient à étendre leur domination sur les mers et sur les peuples de l'Inde. D'Albuquerque fut nommé vice-roi de leurs nouveaux établissemens. Son premier exploit fut la conquête de Goa. Bientôt après il soumit le reste du Malabar, Ceylan, les grandes îles de la Sonde, et la presqu'île de Malaca. En 1507, il s'empara d'Ormutz à l'entrée du golfe Persique. Le roi de Perse réclama le léger tribut que ses princes lui payoient. D'Albuquerque, faisant apporter devant les ambassadeurs, des grenades, des boulets, des sabres : « Voilà, » leur dit-il, la monnoie des tributs que paie le roi » de Portugal. » Les peuples et les monarques de l'Orient cédoient de toutes parts à l'ascendant de ce grand homme. L'idée de ses vertus avoit fait une impression si profonde sur les Indiens, que long-tems après sa mort ils alloient à son tombeau pour lui de-

mander justice des vexations de ses successeurs. C'est à lui que les Portugais durent la création de cette puissance singulière qui, même après sa ruine, a laissé dans l'Inde des souvenirs ineffaçables. Malgré les services importans qu'il avoit rendus à la cour de Portugal, Alberquerque ne put échapper à l'envie des courtisans, et aux soupçons du roi Emmanuel, qui fit partir Lopès Soarez, ennemi personnel d'Albuquerque, pour le remplacer dans la vice-royauté des Indes. Ce grand homme étoit alors malade à Goa : « Quoi, s'écria-t il, à cette nouvelle, Soarez, gou-» verneur des Indes ! Vasconcellos et Diego Pereira, » que j'ai fait passer en Portugal comme criminels, » renvoyés avec honneur ! J'encours la haine des » hommes pour l'amour du roi, et la disgrâce du roi » pour l'amour des hommes ! Au tombeau, vieillard » sans reproche, il est tems, au tombeau ! » Il écrivit une lettre au roi pour lui recommander son fils : la lettre étoit courte et finissoit par ces mots : « Je ne » vous dis rien des Indes ; elles vous parleront assez » pour elles et pour moi. » Il mourut peu de jours après à Goa, en 1515 : il étoit né en 1452 d'une famille issue des rois de Portugal, et fut surnommé le *Grand* et le *Mars Portugais.*

L'an 1529, *le 26 septembre*, Siége de Vienne, par les Turcs.

Charles-Quint étoit alors empereur d'Allemagne. Soliman II, empereur ottoman, qui aspiroit comme lui à la monarchie universelle, déjà vainqueur de l'Egypte et de la Syrie, maître de l'île de Rhodes et de la Hongrie, vint mettre le siége devant la capitale de

l'Autriche avec deux cent mille Turcs. C'étoit la première fois que ces barbares venoient si avant dans l'Europe. Soliman fut obligé de se retirer le 14 octobre suivant, après avoir livré inutilement vingt assauts à la place.

L'an 1697, *le* 26 *septembre*, Arrivée tardive à Dantzick du prince de Conti, élu roi de Pologne.

Dans le tems que Louis XIV ménageoit la paix de Ryswick, qui devoit lui valoir la succession d'Espagne, la couronne de Pologne vint à vaquer. C'étoit la seule couronne royale au monde qui fût alors élective ; citoyens et étrangers y pouvoient prétendre. Il falloit, pour y parvenir, ou un mérite assez éclatant et assez soutenu par les intrigues pour entraîner les suffrages, comme il étoit arrivé à Jean Sobieski, dernier roi ; ou bien des trésors assez grands pour acheter ce royaume, qui fut presque toujours à l'enchère.

L'abbé de Polignac, depuis cardinal, eut d'abord l'habileté de disposer les suffrages en faveur du prince de Conti, connu par les actions de valeur qu'il avoit faites au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus et de Nerwinde. Il balança, avec de l'éloquence et des promesses, l'argent qu'Auguste, électeur de Saxe, prodiguoit. Louis-François, prince de Conti, neveu du grand Condé, fut élu roi par le plus grand parti, et proclamé par le primat du royaume. Auguste fut élu, deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux ; mais il étoit prince souverain et puissant ; il avoit des troupes prêtes sur les frontières de Pologne. Il se hâta de signer les *pacta conventa*, et se fit sacrer à Cracovie le 15 septembre. Le prince de Conti n'étant

arrivé que le 26 à la rade de Dantzick, fut obligé de se rembarquer, avec la gloire d'avoir été élu.

L'an 1699, *le* 26 *septembre*, Mort d'Arnaud de Pomponne.

Il étoit fils d'Arnaud d'Andilly, traducteur de *Joseph* et des *Confessions de saint Augustin*, et neveu du grand Arnaud. Ayant reçu de MM. de Port-Royal une excellente éducation, il entra fort jeune dans la diplomatie. Chargé par Louis XIV d'une négociation en Suède, il la fit réussir, et ce succès lui fraya l'entrée du ministère. « Le roi, dit Gourville, prit tant de » goût pour lui, par le bon style de ses lettres, que » M. de Lyonne étant venu à mourir, sans aucune » sollicitation, et sans que personne en sût rien, il lui » envoya un de ses gentilshommes à Stockholm, qui » le surprit extrêmement en lui apprenant que S. M. » l'avoit fait secrétaire d'Etat, et lui mandoit de » venir incessamment prendre possession. Ce ne fut » qu'au retour de ce courrier qu'on sut ce que le roi » avoit fait à cet égard; ce qui fit que ceux qui connois- » soient M. de Pomponne donnèrent de grands éloges » à S. M. du bon choix qu'elle avoit fait.

Ce choix faisoit d'autant plus d'honneur à Louis XIV, qu'il avoit une grande prévention contre tout ce qui tenoit à Port-Royal. Pomponne avoit des talens distingués et les qualités les plus estimables; mais une indolence naturelle, trop de goût pour la société, lui faisoient quelquefois négliger les affaires. Ses ennemis, parmi lesquels étoit Colbert, profitèrent de ce défaut pour lui nuire dans l'esprit de Louis XIV. Un jour ce prince, attendoit, avec la plus grande impa-

tience, des lettres de Bavière : un courrier, dépêché par de Croissy, frère de Colbert, ambassadeur à Munich, se présenta à Pomponne au moment où celui-ci alloit partir pour sa campagne avec une nombreuse société : au lieu de tout quitter pour aller déchiffrer les dépêches et les porter au roi, l'imprudent ministre monta en voiture avec sa compagnie, et ordonna au courrier de ne se pas montrer de quelques jours : malheureusement cet homme avoit une lettre pour Colbert, qui ne manqua pas d'instruire le roi qu'il étoit venu des nouvelles de Bavière. Louis XIV, irrité de la négligence de Pomponne, lui ôta sa place, en adoucissant néanmoins sa disgrâce par des témoignages d'estime.

Quoique la disgrâce de M. de Pomponne ait été généralement attribuée à cette inexcusable négligence, comme on peut le voir dans les lettres de son amie, madame de Sévigné, cette négligence en fut plutôt l'occasion que la cause. On lit dans un Mémoire écrit de la main même de Louis XIV, ce passage remarquable : « Quand on s'est mépris, il faut réparer sa » faute le plus tôt qu'il est possible, et que nulle consi- » dération n'en empêche, pas même la bonté.

» En 1671, un homme mourut qui avoit la charge » de sécretaire d'Etat, ayant le département des » étrangers : il étoit homme capable, mais non pas » sans défauts; il ne laissoit pas de bien remplir le » poste, qui est très important.

» Je fus quelque tems à penser à qui je ferois avoir » cette charge; et après avoir bien examiné, je trouvai » qu'un homme qui avoit long-tems servi dans des » ambassades (M. de Pomponne) étoit celui qui la » rempliroit le mieux.

» Je lui fis mander de venir. Mon choix fut approuvé » de tout le monde : ce qui n'arrive pas toujours. Je le » mis en possession de cette charge à son retour; je ne » le connoissois que de réputation, et par les commis- » sions dont je l'avois chargé, et qu'il avoit bien exé- » cutées; mais l'emploi que je lui ai donné s'est trouvé » trop grand et trop étendu pour lui. Je n'ai pas » profité de tous les avantages que je pouvois avoir, » et tout cela par complaisance et bonté. Enfin il a » fallu que je lui ordonne de se retirer, parce que tout » ce qui passoit par lui perdoit de la grandeur et de » la force qu'on doit avoir en exécutant les ordres » d'un roi de France. Si j'avois pris le parti de l'é- » loigner plus tôt, j'aurois évité les inconvéniens qui » me sont arrivés, et je ne me reprocherois pas que » ma complaisance pour lui a pu nuire à l'Etat. J'ai » fait ce détail pour faire voir un exemple de ce que » j'ai dit ci-devant. »

Ce ministre supporta son malheur avec beaucoup de courage; il trouva surtout des consolations dans la société de Port-Royal dont il étoit chéri. Douze ans après, le roi lui donna une place dans son conseil, et le titre de ministre d'Etat. Pomponne la conserva jusqu'à sa mort.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1716, *le* 26 *septembre*, Mort de Parent.

Antoine Parent, né à Paris en 1666, se distingua dans les mathématiques, et fut membre de l'Académie des Sciences. Il est du nombre de ces génies pénétrans

qui apprirent la géométrie sans maître. Ce qu'il y a de plus singulier de lui, c'est qu'il vécut long-tems à Paris, libre et heureux, avec moins de deux cents livres de rente.

L'an 1722, *le* 26 *septembre*, Mort de Massieu.

Guillaume Massieu, né à Caen en 1665, fut membre de l'Académie des Belles-Lettres et de l'Académie Française. Versé dans l'étude des langues anciennes, il connoissoit parfaitement les génies des plus beaux siècles de Rome et d'Athènes. On a de lui, 1°. *plusieurs savantes Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; 2°. une *histoire de la Poésie française*, in-12. Les recherches curieuses dont elle est remplie, et l'élégante simplicité du style, rendent cet ouvrage également utile et agréable.

L'an 1767, *le* 26 *septembre*, Mort de Massé.

Jean-Baptiste Massé, né à Paris en 1687, peintre du roi, excella dans la miniature. Il étoit protestant, et congédia un domestique catholique, qui vouloit changer de religion pour lui plaire.

L'an 1807, *le* 26 *septembre*, Mort de Blin de Saint-Maur.

Ce poëte ne s'est guere élevé au-dessus du médiocre: il débuta dans la carrière littéraire par des héroïdes, qui eurent quelque succès. L'épître d'Héloïse, par Colardeau, avoit mis ce genre à la mode; et Blin y déploya plus de naturel et de sensibilité que Dorat.

En 1763, il donna la tragédie d'*Orphanis :* cette pièce qui fut un des débuts de mademoiselle Raucourt, réussit au-delà des espérances de l'auteur : l'actrice y contribua peut-être plus que le mérite réel de l'ouvrage. Le sujet est puisé dans un drame anglais intitulé : *le Marchand de Londres.* C'est une femme artificieuse qui détermine un jeune homme qu'elle a rendu amoureux, à attenter à la vie de son oncle et de son bienfaiteur. La Harpe, M. Mercier et quelques autres ont traité ce sujet sans beaucoup de succès. Blin, en l'ennoblissant, n'est point parvenu à le rendre digne du cothurne français. Sa tragédie n'a aucune couleur historique, son intrigue est romanesque, et la diction, trop souvent foible, ne rachète point ces défauts. Cependant quelques scènes ont du naturel et du pathétique, et l'on peut présumer que, s'il se trouve une actrice douée des qualités extérieures de mademoiselle Raucourt, cette tragédie sera revue avec plaisir, quoique l'examen du cabinet lui soit peu favorable.

Blin avoit des qualités sociales qui lui procurèrent des protecteurs. Avant la révolution, il fut censeur royal, historiographe des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et secrétaire de la société philantropique. Cette société qui, selon les opinions du tems, vouloit substituer la bienfaisance à la charité chrétienne, comptoit Louis XVI parmi ses souscripteurs. Un jour ce prince honora M. Blin d'une distinction flatteuse. La société étant allée lui rendre compte de ses travaux : « Messieurs, dit le roi, sommes-nous bien riches » cette année.... Quel est celui d'entre vous qui s'appelle » M. Blin de Saint-Maur? » Ce dernier s'approcha, et fut présenté par le duc de Charost. Le roi, après lui

avoir fait compliment, ajouta : « Je vous connois » mieux que vous ne croyez. » L'explication de cette énigme est que Louis XVI recevoit depuis quelque tems des notes littéraires de M. Blin à qui il les avoit fait demander par un tiers.

Dépouillé de ses places et de ses pensions, M. Blin dut à la bonté de S. M. I. la place de bibliothécaire conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Au moment où il mourut, il se mettoit sur les rangs pour remplir une des places vacantes à l'Académie Française.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1534, *le* 26 *septembre*, Mort du pape Clément VII, à Rome.

Jules de Médicis, Clément VII, d'abord chevalier de Rhodes, succéda au pape Adrien VI, en 1523. Il étoit fils naturel et posthume de Julien de Médicis, assassiné dans la conjuration des Pazzi, à Florence, et cousin de Léon X, qui le légitima par une bulle. Il se ligua avec François Ier, les princes d'Italie et le roi d'Angleterre, contre l'empereur Charles-Quint. Cette ligue appelée sainte, parce que le pape en étoit le chef, ne fut pas heureuse. Le connétable de Bourbon, qui étoit passé au service de l'empereur, vint assiéger Rome ; il y fut tué, mais la ville fut prise, et les vainqueurs chrétiens y surpassèrent toutes les fureurs des Goths et des Vandales. Les soldats luthériens qui se trouvoient parmi les troupes de l'empereur, s'assemblèrent dans le conclave, revêtirent les habits des cardinaux, et après avoir déposé Clément VII, élurent et proclamèrent Luther pape.

Un événement non moins remarquable du pontificat de Clément VII, fut la séparation de l'Angleterre de la communion romaine : ayant refusé des lettres de divorce à Henri VIII, et condamné son mariage avec Anne de Boulen, il lança imprudemment une bulle d'excommunication contre ce prince, qui le prit au mot, et se sépara lui et son royaume du Saint-Siége.

Il maria sa nièce, Catherine de Médicis, au second fils de François Ier, Henri II, qui fut roi de France, et signala encore son pontificat par la fondation des capucins.

HISTOIRE.

L'an 1106, *le* 27 *septembre*, Bataille de Tinchebray.

Henri Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, troisième fils de Guillaume-le-Conquérant, se fit couronner roi d'Angleterre l'an 1100, après la mort de son frère Guillaume-le-Roux, au préjudice de Robert *Courte-Cuisse*, son aîné, qui étoit pour lors en Italie, arrivé récemment de l'expédition de la Terre-Sainte. A cette nouvelle, Robert passa en Angleterre, pour réclamer son droit par les armes; mais il l'abandonna pour une pension de 3,000 marcs. Peu de tems après, une nouvelle rupture survint entre les deux frères; Robert fut battu et fait prisonnier à la bataille de Tinchebray, en Normandie, l'an 1106, et Henri demeura possesseur de la couronne.

L'an 1736, *le* 27 *septembre*, Mort de Duguay-Trouin.

René Duguay-Trouin, l'un des plus grands hommes de mer de son siècle, étoit né à Saint-Malo, le 10 juin 1675. De toutes ses expéditions, la plus connue est la prise de Riojaneyro. Louis XIV lui donna des lettres de noblesse, dans lesquelles il étoit dit: « Qu'il » avoit pris vingt vaisseaux de guerre, et plus de trois » cents navires marchands. » Ce monarque se plaisoit à entendre de sa bouche le récit de ces actions. Un jour qu'il racontoit un combat, où il commandoit un vais-

seau, nommé *la Gloire* : « J'ordonnai, dit-il, à *la* » *Gloire* de me suivre. » « Elle vous est fidèle, » reprit Louis XIV.

Lorsque Duguay-Trouin formoit quelque projet, il sembloit qu'il ne comptoit pour rien sa valeur, tant il combinoit avec sagesse ; et lorsqu'il exécutoit, on auroit dit qu'il avoit oublié sa prudence, tant il agissoit avec hardiesse et même avec témérité.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1560, *le* 27 *septembre*, Mort de Vida.

Jérôme Vida, évêque d'Alba sur le Tanaro, fut un des plus célèbres poètes latins du seizième siècle. Son *Art poétique* n'est point déplacé à côté de celui d'Horace, de Despréaux et d'Aristote, que l'abbé Batteux a joints ensemble, sous le titre des *Quatre Poétiques*. On lit avec plaisir son poëme sur les *Vers à soie* et celui sur le *Jeu des Echecs;* mais son principal ouvrage est la *Christiade*, en six chants. On cite dans toutes les poétiques, ce vers sur la mort de Jésus-Christ :

Dixit, et extemplò pronum caput, EXPIRAVIT.

Cet ouvrage est rempli de beaux morceaux ; mais on a reproché à l'auteur d'avoir mêlé trop souvent le sacré avec le profane, et les fictions de l'idolâtrie avec les vérités du christianisme. Les Oracles d'Apollon n'ont rien de commun avec les Prophéties de Daniel et d'Isaïe ; on ne doit pas comparer Proserpine à la Sainte Vierge, ni Cerbère avec le chien de Saint-Roch.

L'an 1639, *le* 27 *septembre*, La statue équestre de Louis XIII fut élevée dans la place Royale, aux frais du cardinal de Richelieu. On s'étoit servi, pour construire cette place, commencée en 1603, des débris du palais des Tournelles, que Catherine de Médicis avoit fait démolir dès 1566, pour qu'il ne restât point de trace d'un lieu où Henri II, son mari, avoit perdu la vie.

L'an 1731, *le* 27 *septembre*, Crébillon est reçu à l'Académie Française.

Atrée et *Rhadamiste* l'avoient déjà placé au premier rang des poètes tragiques du second ordre. Il prononça son remercîment en vers français; lorsqu'il en fut à celui-ci,

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

des applaudissemens universels confirmèrent le glorieux témoignage qu'il se rendoit à lui-même, et flétrirent en même tems, par une condamnation authentique, tous ces écrivains nourris de fiel et d'amertume, qui transforment en une arène de combattans le champ paisible des belles-lettres.

L'an 1783, *le* 27 *septembre*, Mort de Bezout.

Etienne Bezout, de l'Académie des Sciences, examinateur des gardes de la marine et des élèves du corps de l'artillerie, né à Nemours en 1730, est principalement connu par son *Cours de Mathématiques*. Etant chargé de faire un examen à Toulon, il apprit que deux de ses élèves étoient attaqués de la petite-vérole, maladie qu'il

n'avoit point eue. Il brave le danger, et pour ne pas retarder d'un an l'avancement de ces jeunes gens, il va les examiner dans leur lit.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1590, *le 27 septembre*, Mort d'Urbain VII, à Rome.

Urbain VII, né à Rome, appelé auparavant Jean-Baptiste Costagna, venoit d'obtenir la tiare après Sixte-Quint, le 15 septembre précédent. Il mourut douze jours après son élection. Un de ses amis se plaignant de la Providence qui le laissoit jouir si peu de tems de la papauté : « Remerciez-la plutôt, lui dit-» il, de la protection visible qu'elle m'accorde. Dieu » sait trop combien les papes ont de peine à faire » leur salut. »

L'an 1660, *le 27 septembre*, Mort de Saint-Vincent de Paul.

Vincent de Paul, né à Poy, au diocèse d'Acqs, en 1576, de parens obscurs, fut d'abord employé à la garde de leur petit troupeau; mais la pénétration et l'intelligence qu'on remarqua en lui, engagea ses parens à l'envoyer à Toulouse. Après avoir fini ses études, il fut élevé au sacerdoce en 1600. Un modique héritage l'ayant appelé à Marseille, le bâtiment sur lequel il s'en revenoit à Narbonne, tomba entre les mains des Turcs. Il fut esclave à Tunis, sous trois maîtres différens, dont il convertit le dernier. S'étant sauvés tous deux sur un esquif, ils abordèrent heureusement à Aigues-Mortes en 1607. Le vice-légat

d'Avignon, Pierre Montorio, instruit de son mérite, l'emmena à Rome. L'estime avec laquelle il parloit du jeune prêtre français l'ayant fait connoître à un ministre de Henri IV, il fut chargé d'une affaire importante auprès de ce prince, en 1608. Louis XIII récompensa, dans la suite, ce service, par l'abbaye de Saint-Léonard de Chaumes. Après avoir été quelque tems aumônier de la reine Marguerite de Valois, il se retira auprès de Bérulle, son directeur, qui le fit entrer, en qualité de précepteur, dans la maison d'Emmanuel de Gondy, général des galères. Madame de Gondy, mère de ses illustres élèves, étoit un prodige de piété. Ce fut elle qui lui inspira le dessein de fonder une congrégation de prêtres, qui iroient faire des missions à la campagne. Vincent, connu à la cour pour ce qu'il étoit, obtint par son seul mérite, la place d'aumônier général des galères, en 1619.

Le ministère de zèle et de charité qu'il y exerça, fut long-tems célèbre à Marseille, où il étoit déjà connu par de belles actions. Ayant vu un jour un malheureux forçat inconsolable d'avoir laissé sa femme et ses enfans dans la plus extrême misère, Vincent de Paul avoit offert de se mettre à sa place; et, ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, l'échange fut accepté, et le généreux Vincent resta quelque tems enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés pendant tout le reste de sa vie, du poids des fers honorables qu'il avoit portés. Saint François de Salles, qui ne connoissoit pas dans l'Eglise de plus digne prêtre que lui, le chargea, en 1620, de la supériorité des filles de la Visitation.

Après la mort de madame de Gondy, il se retira

au collége des Bons-Enfans, dont il étoit le principal, et dont il ne sortoit que pour faire des missions avec quelques prêtres qu'il avoit associés à ce travail. Quelques années après, il accepta la maison de Saint-Lazare, qui devint le chef-lieu de sa congrégation. « Sa vie ne » fut plus qu'un tissu de bonnes œuvres (dit l'abbé » Ladvocat) : missions dans toutes les parties du » royaume, aussi bien qu'en Italie, en Ecosse, en Barbarie, à Madagascar, etc.; conférences ecclésiastiques où se trouvoient les plus grands évêques du » royaume ; retraites spirituelles, et en même tems » gratuites ; établissemens pour les enfans trouvés, à » qui, par un discours de six lignes, il procura quarante mille livres de rente; fondation des filles de la » Charité, pour le service des pauvres malades. Ce » n'est là qu'une esquisse des services qu'il a rendus à » l'Eglise et à l'Etat; les hôpitaux de Bicêtre, de la » Salpétrière, de la Pitié ; ceux de Marseille, pour » les forçats ; de Sainte-Reine, pour les pélerins ; du » Saint-Nom de Jésus, pour les vieillards, lui doivent » la plus grande partie de ce qu'ils sont. Il envoya en » Lorraine, dans les tems les plus fâcheux, jusqu'à » deux millions en argent et en effets. » ..

Avant l'établissement pour les enfans trouvés on vendoit ces innocentes créatures dans la rue Saint-Landry, vingt sols la pièce, et on les donnoit par charité, disoit-on, aux femmes malades qui en avoient besoin pour leur faire sucer un lait corrompu. Vincent de Paul fournit d'abord des fonds pour nourrir douze de ces enfans : bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvoit aux portes des églises ; mais les secours lui ayant manqué, il convoqua une assemblée extra-

ordinaire des dames charitables. Il fit placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux enfans, et ce spectacle, joint à une exhortation aussi courte que pathétique, arracha des larmes; et le même jour, dans la même église, au même instant, l'hôpital des Enfans-Trouvés fut fondé et doté. Pendant dix années qu'il fut à la tête du Conseil de Conscience, sous Anne d'Autriche, il ne fit nommer aux bénéfices que ceux qui en étoient les plus dignes. L'attention qu'il eut d'écarter les partisans de Jansénius, l'a fait peindre par les historiens de Port-Royal comme un homme d'un génie borné; mais ils n'ont pu lui refuser une vertu peu commune. Il travailla efficacement à la réforme de Grammont, de Prémontré, de l'abbaye de Sainte-Geneviève, aussi bien qu'à l'établissement des grands Séminaires. Vincent, accablé d'années, de travaux, de mortifications, finit, à l'âge de 85 ans, une carrière pleine de bonnes œuvres et marquée par l'exercice de toutes les vertus.

L'an 1700, *le 27 septembre*, Mort d'Innocent XII.

Antoine Pignatelli, Innocent XII, Napolitain, d'une famille distinguée, employé dans plusieurs affaires importantes, succéda en 1691 à Alexandre VIII. Ce qu'Innocent XI n'avoit pu faire pour l'abolition du népotisme, celui-ci l'exécuta par sa bulle de 1692. Ses prédécesseurs ne faisoient du bien qu'à leurs parens; Innocent XII n'en fit qu'aux pauvres, qu'il appeloit ses véritables neveux. Sa mort fut un deuil public. Son pontificat fut marqué par la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, de l'illustre Fénélon. Il se dédommagea de la violence qu'on lui fit dans

cette affaire, par ces paroles ingénieuses, adressées au neveu de Bossuet : *Peccavit ille, excessu amoris divini; vos defectu amoris proximi.*

« Il a péché par excès d'amour de Dieu, et vous » par défaut d'amour du prochain. »

HISTOIRE.

L'an 365, *le* 28 *septembre*, Conspiration de Procope, contre l'empereur Valens.

Procope, d'une famille illustre de Cilicie, et parent de l'empereur Julien, après avoir rendu de grands services à l'Etat sous cet empereur et sous Jovien, forma le projet de s'élever à la souveraine puissance. Valens, qui régnoit alors, étant parti pour la Syrie, Procope se rendit à Constantinople, et se fit déclarer empereur le 28 septembre 365, il marcha ensuite contre Valens. Les succès de ses armes fut si rapide, que ce prince auroit abdiqué l'empire, si ses amis ne l'en eussent détourné. L'année suivante, les choses changèrent de face. Procope fut défait, et livré par ses soldats à l'empereur Valens, qui lui fit trancher la tête à la fin de mai 366.

L'an 1197, *le* 28 *septembre*, Mort de l'empereur Henri VI.

Henri VI, surnommé le Sévère, à causes de ses horribles sévérités, lesquelles méritoient un surnom moins doux, étoit fils de Frédéric Barberousse, et succéda à son père en 1190. L'événement le plus remarquable de son règne, fut la conquête du royaume de Naples et de Sicile. Tancrède, fils naturel de Roger Ier, en avoit été reconnu roi par le peuple et par le Saint-Siége. Henri, qui avoit épousé Constance, fille de Roger, se porta comme seul héritier légitime de ce prince, et se disposa à marcher en Italie.

Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre, lui facilita ses conquêtes. L'intrépide roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, en revenant de la croisade, fait naufrage près de la Dalmatie ; il passe sur les terres d'un duc d'Autriche ; ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur Henri VI, comme les Arabes vendent leurs esclaves. Henri en tire une grosse rançon, et avec cet argent va conquérir les Deux-Siciles : il fait exhumer le corps du roi Tancrède, et par une barbarie aussi atroce qu'inutile, le bourreau coupe la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi son fils, on le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire, chez les Grisons. On enferme ses sœurs en Alsace, avec leur mère. Les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, périssent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés et portés en Allemagne.

Henri VI alors fut beaucoup plus puissant que Frédéric Barberousse; presque despote en Allemagne, souverain en Lombardie, à Naples, en Sicile, suzerain de Rome, tout trembloit sous lui. Sa cruauté le perdit : sa propre femme, Constance, dont il avoit exterminé la famille, conspira contre ce tyran, et le fit empoisonner.

L'an 1393, *le* 28 *septembre*, Bataille de Nicopolis, gagnée par les Turcs.

Bajazet, empereur des Turcs, et successeur d'Amurat Ier, ayant conquis la Bulgarie, la Macédoine, la Thessalie, et presque toutes les provinces des princes asiatiques, avoit tourné ses armes contre Constantinople, où régnoient encore les empereurs grecs. Sigismond, roi de Hongrie, à qui Manuel Paléologue avoit

fait demander du secours, proposa une croisade contre Bajazet. Charles VI, roi de France, lui envoya un corps de troupes, commandé par Jean de Nevers, son cousin, qui emmenoit avec lui toute la fleur de la noblesse française.

Cependant Bajazet, laissant derrière lui Constantinople, comme une proie sur laquelle il devoit retomber, s'avance dans la Bulgarie, vers Nicopolis, dont Sigismond faisoit le siége. C'est là qu'il remporta une des victoires les plus signalées que les Ottomans aient gagnées sur les Chrétiens. Les Français, avant la bataille, avoient tué leurs prisonniers Turcs : ainsi, on ne doit pas s'étonner que Bajazet, après sa victoire, ait fait à son tour égorger les Français qui lui avoient donné ce cruel exemple. Il ne réserva que vingt-cinq chevaliers, parmi lesquels étoit Jean, comte de Nevers, depuis duc de Bourgogne, auquel il dit, en recevant sa rançon : « Je pourrois t'obliger à faire serment de ne » plus t'armer contre moi ; mais je méprise tes sermens » et tes armes. »

L'an 1626, *le* 28 *septembre*, Mort du connétable de Lesdiguières.

François de Bonne, duc de Lesdiguières, né dans le haut Dauphiné, en 1543, d'une famille ancienne, se distingua de bonne heure dans la carrière des armes. Ayant embrassé, en 1590, le parti de Henri IV, roi de France, ce prince le fit lieutenant-général de ses armées de Piémont, de Savoie et de Dauphiné. Lesdiguières remporta plusieurs avantages considérables sur le duc de Savoie, qu'il battit dans toutes les rencontres. Ce duc faisant construire un fort considérable à Bar-

reaux, sur les terres de France, à la vue de l'armé française, on blâma généralement Lesdiguières de souffrir une telle audace. Henri IV lui en écrivit. « Votre majesté, lui répondit ce grand capitaine, a » besoin d'une bonne forteresse, pour tenir en bride » celle de Montmélian; puisque le duc de Savoie veut » bien en faire la dépense, laissez-le faire: dès que la » place sera suffisamment pouvue de canons et de mu- » nitions, j'irai la prendre. » Il tint parole, et la prit aussitôt qu'elle fut achevée.

Il servit aussi utilement Louis XIII que Henri IV, et reçut de ce prince des lettres de connétable, dans lesquelles il étoit dit qu'*il n'avoit jamais été vaincu*. Il mourut au siége de Valenciennes, en 1626, âgé de 84 ans.

Sa réputation étoit si grande en Europe, que la reine Elisabeth disoit que, s'il y avoit deux Lesdiguières en France, elle en demanderoit un à Henri IV.

L'an 1639, *le* [illegible] *septembre*, Mort du cardinal de la Valette.

Louis de Nogaret de la Valette, fils du duc d'Epernon, naquit avec une grande inclination pour les armes; mais ses parens le destinèrent à l'Eglise, et lui obtinrent l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, et l'archevêché de Toulouse. Ses nouvelles dignités ne purent le faire renoncer à son humeur guerrière. En 1621, Paul V lui envoya le chapeau de cardinal; mais il continua toujours à porter le casque. Il contribua à l'enlèvement de la reine Marie de Médicis, du château de Blois; mais il abandonna ensuite son parti, pour se livrer entièrement au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui donna les premiers emplois de la guerre, le

pourvut du gouvernement d'Anjou, de celui de Metz, et l'envoya commander en Allemagne avec le duc de Weimar; puis en Franche-Comté contre le général Galas, ensuite en Picardie et en Italie, où ce prélat guerrier mourut comme il avoit vécu, les armes à la main.

Sa promotion au cardinalat avoit fait naître un différent entre lui et son père, qui ne vouloit pas lui céder la main comme cardinal. Après une longue contestation, le père se voyant forcé de se conformer à l'ancien usage, s'avisa de donner la main à son fils avec une chaise à dos simplement, et de s'asseoir, lui duc, dans une chaise à bras, pour conserver ainsi, dans une visite publique, une marque de la puissance paternelle.

L'an 1731, *le* 28 *septembre*, Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, fait arrêter son père.

Victor Amédée II, le jour de son abdication (*Voy.* le 2 septembre), avoit recommandé à son fils plusieurs personnes, entr'autres le marquis d'Ormea, alors ambassadeur à Rome. D'Ormea étoit un homme sans naissance, que Victor-Amédée, qui lui trouvoit de l'adresse, avoit tiré de la misère. Ce ministre lui avoit rendu le service de terminer ses différens avec la cour de Rome, et d'obtenir un concordat plus favorable que Victor n'eût pu l'espérer. Il ne savoit pas que d'Ormea, ayant prodigué l'argent au cardinal Coscia, qui gouvernoit Benoît XIII, Coscia avoit fait lire un concordat au pape, et lui en avoit fait signer un autre. D'Ormea rappelé de Rome, et placé dans le ministère, forma, dès son arrivée, le projet

d'être le maître. Le roi Victor étoit un obstacle à son ambition. Son fils, Charles-Emmanuel, lui envoyoit chaque jour la note de tout ce qu'on agitoit dans le conseil. D'Ormea vint à bout, par ses intrigues, de brouiller d'abord le père et le fils. Enfin, il persuade à Charles-Emmanuel, que Victor machinoit sourdement pour remonter sur le trône, qu'il avoit gagné le gouverneur de Turin, et tenté de s'introduire dans la citadelle : Charles donne ordre d'arrêter son père.

Au milieu de la nuit, des grenadiers, les uns armés de baïonettes, les autres portant des flambeaux, entrent dans la maison où étoit Victor. On brise, à coups de hache, la porte de sa chambre, qui se remplit de soldats ; il étoit couché avec sa femme. On lui signifia l'ordre de son fils. Dédaignant de parler aux officiers, il s'adressa aux grenadiers : « Et vous, leur » dit-il, avez-vous oublié le sang que j'ai versé à votre » tête pour le service de l'Etat ! » Ils ne répondirent que par leur silence ; s'obstinant à ne point obéir, on l'arrache de son lit et des bras de sa femme qu'il tenoit embrassée, et qu'on traîne dans une chambre voisine. Victor consent enfin à se faire habiller ; on le porte dans une voiture ; il aperçoit, en sortant, les gardes de son fils qu'on lui avoit donnés par honneur les jours précédens. « Vous avez bien fait votre devoir », leur dit-il. La voiture étoit entourée d'un détachement de dragons du régiment de son fils : « On a pris toutes les pré- » cautions », leur dit-il, en les reconnoissant, et il se laisse placer dans la voiture. Un colonel de ces satellites voulut y monter avec lui ; Victor le repoussant avec la main : « Apprenez, lui dit-il, que, dans quelque état » que soit votre roi, vous n'êtes pas fait pour vous » asseoir à côté de lui. » On le conduisit à Revol dans

une maison dont on avoit fait griller les fenêtres, et où il étoit entouré de gardes et d'espions. Sa femme fut conduite dans la forteresse de Céva, où l'on n'enfermoit que des femmes perdues.

Louis XV, petit-fils du roi Victor, pouvoit prendre la défense de son grand-père: il se seroit couvert de gloire en marchant lui-même à son secours à la tête d'une armée; mais ses ministres n'avoient qu'une politique foible, ou machiavélique: ils ne furent frappés que de la crainte d'obliger le roi Charles à s'unir avec l'empereur. La nature, le devoir, l'honneur furent sacrifiés à un intérêt qui même n'existoit pas; et on porta la pusillanimité jusqu'à ne pas oser faire demander, au nom du roi de France, qu'on adoucît la prison de son grand-père.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1582, *le* 28 *septembre*, **Mort de Buchanan.**

Georges Buchanan, né en Ecosse, fut un des meilleurs poètes latins du seizième siècle. On a de lui en prose, une *Histoire d'Ecosse*, écrite d'un style élégant, mais dans laquelle il se déchaîne contre l'infortunée Marie Stuart sa bienfaitrice, pour flatter la reine Elisabeth. Buchanan avoit encensé Marie sur le trône, et la déchira dès qu'elle fut malheureuse.

L'an 1742, *le* 28 *septembre*, **Mort de Massillon.**

Jean-Baptiste Massillon, rival du célèbre Bourdaloue dans la chaire évangélique, naquit en Provence en 1663, et entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1681. Il fit ses premiers essais de l'art oratoire à

Vienne en Dauphiné. Son oraison funèbre de Henri de Villars, archevêque de cette ville, obtint tous les suffrages, et le fit appeler dans la capitale pour y déployer ses talens sur un plus grand théâtre.

Après avoir prêché son premier *Avent* à Versailles, il reçut cet éloge de la bouche même de Louis XIV : « Mon père, quand j'ai entendu les autres prédica-» teurs, j'ai été très content d'eux; pour vous, toutes » les fois que je vous ai entendu, j'ai été très mécon-» tent de moi-même. » La première fois qu'il prêcha son fameux sermon du *petit nombre des élus*, il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié, par un mouvement involontaire. Le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur. Ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique du morceau. Un de ses confrères le félicitant sur ce qu'il venoit de prêcher admirablement, suivant sa coutume : « Eh laissez, mon père, lui répondit-» il, le diable me l'a déjà dit plus éloquemment » que vous. »

Les occupations du ministère ne l'empêchèrent pas de se livrer à la société ; il oublioit à la campagne qu'il étoit prédicateur, sans pourtant blesser la décence. S'y trouvant chez M. de Crosat, celui-ci lui dit un jour : « Mon père, votre morale m'effraie ; mais votre con-» duite me rassure. »

Son esprit de philosophie et de conciliation le fit choisir dans les querelles de la constitution pour raccommoder le cardinal de Noailles avec les jésuites. Il ne réussit qu'à déplaire aux deux partis : il vit qu'il étoit plus facile de convertir des pécheurs, que de reconcilier des théologiens.

Le régent, instruit par lui-même de son mérite, le nomma, en 1717, à l'evêché de Clermont. Destiné l'année suivante à prêcher devant Louis XV, qui n'avoit que neuf ans, il composa en six semaines ces discours si connus sous le nom de *Petit Carême*. Les prédicateurs devroient le lire sans cesse pour se former le goût, et les princes pour apprendre à devenir hommes.

C'est surtout dans les sermons de morale, tels que sont presque tous ceux de son *Avent* et de son *Carême*, qu'il faut chercher le véritable génie de Massillon. « Il excelle, dit d'Alembert, dans la partie de l'orateur » qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans » cette éloquence qui va droit à l'ame, mais qui l'agite » sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur les » replis, les secrets des passions, il les développe » avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il » subjugue moins qu'il n'entraîne. Sa diction toujours » facile, élégante et pure, est partout de cette sim- » plicité noble sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni » véritable éloquence : simplicité, qui étant réunie » dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la » plus douce, en emprunte des grâces nouvelles. Ce » qui met le comble au charme que fait éprouver ce » style enchanteur, c'est qu'on sent que tant de beautés » ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui » les a produites ; il lui échappe même quelquefois, » soit dans les expressions, soit dans les tours, » soit dans la mélodie si touchante de son style, des » négligences qu'on peut appeler heureuses, parce » qu'elles achèvent de faire disparoître l'empreinte » du travail. »

HISTOIRE.

L'an 490, avant l'ère vulgaire, *le* 29 *septembre*, Bataille de Marathon.

Les Grecs, et principalement les Athéniens, ayant donné quelques sujets de mécontentement à Darius, roi de Perse, ce prince résolut de conquérir la Grèce : la flotte persane fit d'abord une descente dans l'île d'Eubée; Eretrie, capitale de cette île, avoit secouru les Ioniens révoltés contre Darius ; elle fut prise et rasée, ses habitans mis aux fers, et transportés ensuite dans la Susiane. Après cette expédition, la flotte fit voile sur la côte opposée. Datis, général des Perses, y débarqua sans obstacle, et vint camper dans la plaine de Marathon. Les Athéniens, à cette nouvelle, prirent les armes, nommèrent dix généraux, et prêts à se mettre en marche, ils dépêchèrent le courrier Philippide à Sparte, pour avertir les Lacédémoniens du péril de la Grèce.

Le conseil des Ephores sentit la nécessité d'un prompt secours; mais une loi religieuse, et dont l'infraction eût attiré la colère des Dieux, défendoit de commencer une entreprise militaire avant la pleine lune, qui ne devoit arriver que dans six jours.

Les Athéniens ne crurent pas devoir attendre la jonction des Spartiates; ils jugèrent à propos de profiter de la situation des Perses, alors resserrés par la mer, par une montagne et par le marais de Marathon, qui ne leur permettoit ni de s'étendre ni de faire agir

leur cavalerie. Ainsi, dès qu'ils eurent reçu le renfort qui leur venoit de Platée, ils s'avancèrent par le flanc de la montagne, et prirent poste à la vue des Perses. Miltiade, qui craignoit les intrigues des Pisistratides et du vieil Hippias, proposa de brusquer l'attaque : plusieurs de ses collègues lui cédèrent leur jour de commandement; mais il attendit pour donner le combat que le sien fût arrivé. La victoire fut complète : dix mille hommes en battirent deux cent mille; et l'armée persane, contrainte de se rembarquer, abandonna ses équipages, en laissant plus de huit mille morts sur le champ de bataille, sans parler d'un plus grand nombre de fuyards qui périrent dans le marais. Les Athéniens poursuivirent les vaincus jusqu'aux bords de la mer, leur prirent six vaisseaux, et en brûlèrent plusieurs.

On nous sauroit mauvais gré d'oublier le trait de *Cynégire*, soldat athénien. Il saisit de la main droite un des vaisseaux des Perses; cette main est coupée; il ressaisit le vaisseau de la gauche, et celle-ci ayant eu le même sort, il y porte les dents, et meurt, sans lâcher prise, sous les coups des Perses.

Les Athéniens avoient promis d'immoler à Diane, autant de chèvres sauvages qu'ils auroient tué de Perses dans le combat. L'accomplissement littéral de ce vœu leur parut impossible après la victoire : le nombre des morts étoit trop considérable, et de plus incertain. Après une mûre délibération, ils prirent le parti de regarder le vœu comme une dette, dont il falloit payer l'intérêt, puisque le capital étoit trop fort. L'intérêt ordinaire se trouvoit alors sur le pied de douze pour cent : ainsi, c'étoit 996 victimes à rassembler. Mais la reconnoissance diminuant à mesure que l'épo-

que du bienfait s'éloignoit, la rente de la déesse fut réduite à six pour cent, et il fallut qu'elle se contentât de 500 victimes.

Miltiade, qui avoit sauvé sa patrie, mourut quelque tems après de faim, dans une prison.

L'an 865, *le* 29 *septembre*, Mort funeste du fils de Charles-le-Chauve.

Ce jeune prince, qui s'appeloit Charles comme son père, revenant un soir de la chasse, voulut, avec quelques jeunes seigneurs de sa suite, faire peur à un courtisan de même âge, nommé Alboin : tous ensemble fondent sur lui, l'épée à la main, criant d'une voix menaçante, *tue*, *tue !* Alboin qui les prend pour des voleurs, se met en défense, et décharge sur la tête du prince un coup de sabre qui le renverse par terre et le blesse mortellement.

L'an 1217, *le* 29 *septembre*, Louis, fils de Philippe Auguste, est forcé de quitter l'Angleterre.

Les Anglais s'étant révoltés contre leur roi Jean, avoient appelé Louis, fils de Philippe-Auguste, roi de France. Il ne régna qu'une seule année dans ce pays; les Anglais le forcèrent de rendre la couronne au jeune Henri III, fils du roi Jean, dont ils n'étoient pas encore mécontens. Le légat de Rome qui étoit à Londres, régla les conditions auxquelles Louis sortit d'Angleterre. Ce légat qui l'avoit excommunié pour avoir osé régner à Londres malgré le pape, lui imposa pour pénitence, de payer à Rome le dixième des deux années de ses revenus; ses officiers furent taxés au ving-

tième, et les chapelains qui l'avoient accompagné, furent obligés d'aller demander à Rome leur absolution. Ils firent le voyage; on leur ordonna de se présenter dans Paris, à la porte de la cathédrale, aux quatre grandes fêtes, nus pieds et en chemise, tenant en main des verges, dont les chanoines devoient les fouetter. (*Histoire Universelle.*)

L'an 1364, *le* 29 *septembre*, Bataille d'Auray.

Jean III, duc de Bretagne, n'ayant point d'enfans, maria Jeanne, sa nièce, à Charles de Blois, neveu de Philippe de Valois, roi de France, et lui donna, par contrat de mariage, le duché de Bretagne. Après la mort de Jean, un de ses frères, nommé Jean, comme lui, comte de Montfort, dispute la succession à sa nièce; il s'allie au roi d'Angleterre, et lui fait hommage de la Bretagne. Philippe fait ajourner le comte de Montfort au parlement, qui adjuge le duché au comte de Blois, mari de Jeanne. La guerre s'allume entre le monarque et le comte de Montfort; elle fut suspendue par un accommodement entre le comte et Charles de Blois; mais celui-ci ayant rompu le traité, à l'instigation de sa femme, la bataille d'Auray décida la querelle entre les deux prétendans. Charles de Blois y fut tué, et le célèbre Duguesclin fait prisonnier par Jean Chandos, le plus fameux capitaine d'Angleterre.

L'an 1560, *le* 29 *septembre*, Mort de Gustave Wasa.

Gustave Ier, roi de Suède, connû sous le nom de Gustave Wasa, étoit fils d'Eric Wasa, duc de Gripsholm. Christiern II, roi de Danemarck, s'étant emparé

de la Suède en 1520, le fit enfermer dans les prisons de Copenhague. Gustave, échappé de sa prison, erra long-tems dans les montagnes de la Dalécarlie, et se vit réduit à travailler aux mines de cuivre. Après diverses aventures, il vint à bout de soulever les Dalécarliens, se mit à leur tête, chassa le barbare Christiern, reprit Stockholm, et fut élu roi du pays dont il étoit le libérateur. Il fit le premier connoître aux nations étrangères, de quel poids la Suède pouvoit être en Europe. A la faveur du luthéranisme qu'il introduisit dans ses Etats, il s'empara d'une partie des biens du clergé; mais afin que le peuple adoptât plus facilement ses innovations, il lui laissa des évêques, en diminuant leurs revenus et leur pouvoir. Il fit ensuite déclarer la couronne de Suède héréditaire dans sa famille, aux Etats de Westeras.

« C'étoit, dit Raynal, un homme supérieur, né » pour l'honneur de sa nation et de son siècle, qui » n'eut point de vices, peu de défauts, de grandes » vertus, et encore de plus grands talens. »

L'an 1567, *le* 29 *septembre*, Le roi de France, Charles IX, échappe au prince de Condé.

Le prince de Condé, mécontent de la cour, s'étant mis à la tête des huguenots, voulut s'emparer de la personne du roi, qui étoit à Monceaux; la reine en est avertie, et se retire à Meaux, d'où les Suisses, commandés par Louis Pfiffer, ramènent le roi à Paris; le duc de Nemours marchoit en avant avec les carabiniers de la garde du roi, et le connétable de Montmorency étoit à l'arrière-garde avec tous les gens de la cour. Charles, qui étoit au centre, et marchoit en bataille

au milieu des Suisses, leur disoit de tems en tems : « Courage, mes amis, j'aime mieux mourir libre et » roi avec vous, que de vivre captif au milieu des » rebelles. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 851, *le* 29 *septembre*, Election du pape Benoît III, à Rome.

Benoît III, né à Rome, fut élevé sur le Saint-Siége après Léon IV. On lui opposa d'abord un anti-pape nommé Anastase, qui renonça dans la suite à ses prétentions.

C'est entre Léon IV et Benoît III, que les anciennes chroniques placent la papesse Jeanne, sous le nom de Jean VIII. C'étoit, dit-on, une jeune fille que ses parens déguisèrent en garçon dès son bas âge, afin de la produire dans l'Eglise. Elle devint prêtre, cardinal, et enfin pape. Mais elle fut découverte au bout d'une année. Il n'est pas besoin d'ajouter que cette fable grossière est combattue et détruite même par les écrivains protestans.

L'an 1394, *le* 29 *septembre*, Election de Pierre Luna à la papauté.

L'Eglise catholique étoit alors divisée par le grand schisme d'Occident. Le pape Grégoire XI étant mort en 1378, une partie des cardinaux avoit élu Urbain VI, et l'autre Clément VII, qui se retira à Avignon. Après la mort de ce dernier, les cardinaux de son parti élurent Pierre Luna, qui prit le nom de

Benoit XIII. Il avoit promis, avant son élection, de se démettre, si on l'exigeoit, pour mettre fin au schisme; mais il oublia bientôt sa promesse. Les cardinaux de Rome avoient de leur côté remplacé Urbain VI par un autre pape, qui avait fait la même promesse que Pierre Luna, et qui ne la tint pas mieux. Les cardinaux des deux partis, fatigués de ce long schisme, et pressés par les puissances de l'Europe, convoquèrent un concile général à Pise: on y créa un nouveau pape, Alexandre V; mais les deux autres refusant toujours leur démission, tout le fruit du concile fut de donner un troisième pape à l'Eglise, et de jeter la conscience des fidèles dans un triple embarras. (*Hist. Eccl.*)

HISTOIRE.

L'an 1399, *le* 30 *septembre*, Révolution dans le gouvernement d'Angleterre.

Richard II, petit-fils d'Edouard III, avoit succédé à son aïeul en 1377. Ce prince, à l'âge de dix-huit ans, voulut être despote. La guerre civile s'alluma. Richard, après avoir disputé dix ans son autorité contre ses sujets, fut enfin abandonné de son propre parti. Son cousin, le duc de Lancastre, petit-fils d'Edouard III, exilé depuis long-tems du royaume, y revint seulement avec trois vaisseaux; la nation se déclara pour lui. Richard II demanda seulement qu'on lui laissât la vie, et une pension pour subsister.

Le parlement lui fit son procès, comme il l'avoit fait à Edouard II son bisaïeul; on le condamna comme ennemi de la liberté naturelle, et comme coupable de trahison. Richard, enfermé dans la tour, renvoya au duc de Lancastre, qui prit le nom de Henri IV, les marques de la royauté, avec un écrit signé de sa main, par lequel il se reconnoissoit indigne de régner. Cet écrit en étoit une preuve.

Le nouveau roi fit quelques tems après assassiner Richard II dans sa prison.

L'an 1435, *le* 30 *septembre*, Mort d'Isabelle de Bavière, reine de France.

Tous les historiens la peignent sous les couleurs les plus odieuses. Epouse infidèle, ses désordres livrèrent

son mari, Charles VI, à la risée publique; mère dénaturée, elle fit passer sur la tête du roi d'Angleterre, la couronne de France, au préjudice du dauphin, qu'elle fit déshériter par un jugement solennel.

On ne fit pas de grands frais pour ses funérailles; son corps fut embarqué en face de la Grève, sur un petit bateau, et l'on dit au batelier de remettre ce corps au prieur de l'abbaye Saint-Denis.

L'an 1568, *le* 30 *septembre*, Révolution dans le gouvernement de Suède.

Eric XIV, indigne fils et successeur de Gustave Ier, déshonora la mémoire de son père par les plus horribles cruautés. N'ayant pu réussir à dépouiller ses frères de leur apanage, il résolut de les faire assassiner dans un festin. Les princes, avertis de ses noirs projets, prennent aussitôt les armes, assiégent Eric dans Stockholm, le font prisonnier, et l'obligent de renoncer à la couronne. Jean III, second fils de Gustave, fut mis à sa place, et le monarque détrôné alla finir ses jours dans une prison.

L'an 1681, *le* 30 *septembre*, prise de Strasbourg.

Après la paix de Nimègue, Louis XIV établit dans Metz et dans Brisac des juridictions, pour réunir à sa couronne toutes les terres qui pouvoient avoir été autrefois de la dépendance de l'Alsace. L'électeur palatin et celui de Trèves furent dépouillés de quelques seigneuries qu'ils possédoient depuis long-tems dans cette province. Ils portèrent inutilement leurs

plaintes à l'empire assemblé à Ratisbonne, qui se contenta de faire des protestations.

Ce n'étoit pas assez au roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'Alsace, au même titre que l'avoient eue les empereurs. Déjà, dans aucune de ces villes, on n'osoit plus parler de liberté. Restoit Strasbourg, ville grande et riche, maîtresse du Rhin par le pont qu'elle avoit sur ce fleuve; elle formoit seule une puissante république, fameuse par son arsenal, qui renfermoit neuf cents pièces d'artillerie.

Louvois avoit formé dès long-tems le dessein de la donner à son maître. L'or, l'intrigue et la terreur, qui lui avoient ouvert les portes de tant de villes, préparèrent l'entrée de Louvois dans Strasbourg. Les magistrats furent gagnés; le peuple fut consterné de voir à-la fois vingt mille Français autour de ses remparts; les forts qui les défendoient près du Rhin, insultés et pris dans un moment; Louvois aux portes, et les bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs et le désespoir des citoyens amoureux de leur liberté, n'empêchèrent point qu'en un même jour le traité de reddition ne fût proposé par les magistrats, et que Louvois ne prît possession de la ville. Vauban en a fait depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barrière la plus forte de la France. (*Siècle de Louis XIV.*)

L'an 1744, *le* 30 *septembre*, Bataille de Coni, gagnée par le prince de Conti, sur le roi de Sardaigne.

Pendant la guerre de 1740, l'armée combinée de France et d'Espagne vint mettre le siége devant le ville de Coni, pour descendre ensuite dans le Milanais. Les Espagnols étoient commandés par l'infant

don Philippe, et les Français par le prince de Conti. Le roi de Sardaigne, qui avoit embrassé le parti de la reine de Hongrie, les attaqua dans leurs lignes avec une armée supérieure. Rien n'étoit mieux concerté que l'entreprise de ce monarque. C'étoit une de ces occasions où il étoit de la politique de donner bataille. S'il étoit vainqueur, les Français avoient peu de ressources, et la retraite étoit trop difficile; s'il étoit vaincu, la ville n'étoit pas moins en état de résister dans cette saison avancée, et il avoit des retraites sûres. Sa disposition passa pour une des plus savantes qu'on ait jamais vue; cependant il fut vaincu. Les Français et les Espagnols combattirent comme des alliés qui se secourent, et comme des rivaux qui veulent chacun donner l'exemple. Le roi de Sardaigne perdit près de cinq mille hommes et le champ de bataille. Il n'y eut du côté des vainqueurs que deux mille hommes tués ou blessés. Le prince de Conti, qui étoit général et soldat, eut sa cuirasse percée de deux coups, et deux chevaux tués sous lui; il n'en parla point dans sa lettre au roi; mais il s'étendoit sur les blessures de tous ceux qui l'avoient secondé, et demandoit pour eux des récompenses.

Cette victoire fut du nombre de celles qui causent des pertes sans produire d'avantages réels aux vainqueurs. On a donné plus de cent vingt batailles en Europe depuis 1600; (1) et de tous ces combats, il n'y en a

(1) Cette réflexion est de Voltaire: on sent qu'elle ne peut s'appliquer à des batailles telles que celles de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Wagram, etc., dont les résultats immédiats ont dû changer la face de l'Europe, d'a-

pas eu dix vraiment décisifs. C'est du sang inutilement répandu pour des intérêts qui changent tous les jours.

L'an 1791, *le* 30 *septembre*, Le roi vient faire la clôture de l'assemblée constituante.

En attendant l'arrivée du roi, le département et la municipalité de Paris vinrent féliciter l'assemblée de l'heureux achèvement de ses travaux. Le sort qu'a eu la constitution de 1791, rend aujourd'hui assez remarquables les prophéties et les éloges adressés à ses auteurs par les orateurs de ces deux députations.

« Messieurs, dit M. Bailli, la ville de Paris vient » pour la dernière fois, offrir son hommage aux » premiers représentans d'une nation puissante et » libre. Vous avez été armés du plus grand pouvoir » dont les hommes puissent être revêtus. Vous avez » fait les destinées de tous les Français; mais aujour- » d'hui ce pouvoir expire; encore un jour, et vous » ne serez plus; on vous regrettera sans intérêt; on » vous louera sans flatterie, et ce n'est pas nous, ni » nos neveux, ce sont les faits qui vous loueront. Que » de jours mémorables vous laisserez au souvenir des » hommes ! Quels jours que ceux où vous avez cons- » titué la première représentation du peuple fran- » çais, où vous avez juré d'avance la constitution qui » étoit encore dans l'avenir de votre génie ! Législa- » teurs de la France, nous vous annonçons les béné- » dictions de la postérité qui commence aujourd'hui

grandir ou de consolider le plus grand empire qui ait existé depuis les Romains.

» pour vous..... Vous allez, dans l'opinion des » hommes, vous joindre et vous mêler aux législa- » teurs des nations qui en ont fait le bonheur, et qui » ont mérité la vénération des siècles. Nos regrets vous » suivront comme notre admiration et nos respects. »

Le discours de l'orateur du département de Paris finissoit ainsi :

« Peu contens d'avoir établi la plus belle constitu- » tion de l'univers, vous vous livrâtes à des travaux si » immenses sur les lois, que ceux qui aspiroient à » la gloire de vous imiter un jour, ont peut-être dit » quelquefois, dans l'élan jaloux d'une ambition ho- » norable, ce qu'Alexandre disoit de Philippe : *Il* » *ne me laissera rien à conquérir.* »

Après le discours du roi et du président, Target lut le procès-verbal de la séance. Aussitôt que cette lecture fut finie, le président se leva et prononça ces paroles sur le ton le plus solennel : « L'assem- » blée nationale constituante déclare que sa mission » est finie, et qu'elle termine en ce moment ses » séances. »

A la sortie de la salle les principaux membres du parti constitutionnel furent insultés par la multitude, tandis qu'elle combloit de caresses et d'hommages Pétion et Robespierre. Une couronne civique fut placée sur leur tête, la populace dételа leurs chevaux, et voulut traîner la voiture ; mais ils eurent la modestie de se refuser à cet excès d'honneur.

L'an 1792, *le* 30 *septembre*, Retraite du roi de Prusse et du duc de Brunswick.

On avoit persuadé à l'empereur et au roi de Prusse

que la guerre civile éclateroit en France aussitôt que leurs armées s'avanceroient sur son territoire ; qu'une partie des troupes de ligne se réuniroit sur-le-champ au parti royaliste. C'étoit sur ces illusions flatteuses que le plan de la campagne avoit été arrêté, contre l'avis du duc de Brunswick, amplement développé dans une note qu'il avoit adressée au roi de Prusse, au mois de février 1792.

On s'apperçut, dès l'entrée de l'armée prussienne en France, et principalement après la journée du 10 août, que la disposition des esprits dans l'intérieur étoit loin de répondre à ce qu'on en attendoit. Les gens sur lesquels on avoit le plus compté, consternés par l'emprisonnement du roi et de sa famille, n'osoient plus rien entreprendre en faveur de la royauté. Le pays, déjà épuisé par les troupes françaises, offroit peu de ressources pour les subsistances, et les habitans, loin de se porter à en fournir ou à en indiquer aux armées alliées, leur refusoient même, en payant, les plus menues denrées, et ne cédoient qu'à la force et aux menaces. L'enthousiasme pour le nouvel ordre de choses étoit si général, qu'on ne vit aucun déserteur français passer à l'armée prussienne.

La prise de Longwy et de Verdun paroissoit néanmoins être d'un bon augure pour les alliés, et leur avoit inspiré une telle confiance, qu'ils étoient résolus à pousser plus avant leurs opérations. Ils continuèrent donc leur marche vers Châlons, et le 22 septembre, l'armée prussienne se trouvoit campée sur la côte de l'Hyron, tandis que le prince de Hohenlohe occupoit les hauteurs de Gizancourt et le poste de la Lune, sur la chaussée de Châlons : l'armée des émi-

grés avoit son quartier-général à Somme-Tourbe.

Cependant les pluies continuelles avoient tellement rompu les chemins, que les chariots de vivres de l'armée prussienne, qui avoit toujours ses fours à Verdun, employoient cinq jours à faire un trajet qui n'en auroit exigé que deux par un tems sec. Il en résulta les plus grands embarras pour la subsistance des troupes : les principaux chefs des émigrés conseilloient au roi de Prusse de marcher sans perdre un moment sur Châlons, où étoient tous les approvisionnemens de l'armée française ; mais ces conseils étoient combattus par les considérations suivantes : 1°. Châlons étant à cinq lieues de distance de la position où se trouvoient alors les armées alliées, la communication avec Verdun déjà très longue et très difficile, le deviendroit encore davantage, et exposeroit au risque de manquer de pain. 2°. Dumourier pouvoit, ou marcher sur l'armée prussienne, pour l'attaquer, ou la laissant avancer vers Châlons, tomber sur ses derrières, et la couper entièrement de ses magasins. 3°. L'armée prussienne, loin d'être aussi nombreuse, aussi brillante qu'elle l'étoit à l'ouverture de la campagne, étoit considérablement affoiblie, et dépérissoit de jour en jour par les ravages d'une dyssenterie affreuse. Si, avant de marcher sur Châlons, on se déterminoit à livrer bataille à Dumourier, à hasarder une attaque générale, il étoit certain qu'elle seroit très meurtrière, parce que la position qu'occupoit Dumourier, et qui selon lui, étoit inexpugnable, étoit réellement susceptible d'une vigoureuse défense ; que son armée, plus aguerrie, plus *dressée au feu* par plusieurs affaires de poste, et par la longue canonnade de Valmy, montoit à environ

soixante mille hommes depuis la jonction de Beurnonville et de Kellermann ; que d'ailleurs on ne pouvoit pas se dissimuler que Dumourier possédoit le genre d'esprit, les manières, le langage et tous les moyens propres à tirer le plus grand parti du soldat français. Dans le cas même d'une victoire complète, l'armée du roi de Prusse ne pouvoit pas empêcher la retraite de Dumourier sur Vitry, où il avoit déjà envoyé les gros équipages ; il y passeroit la Marne, pourroit former une nouvelle armée par les rassemblemens de Vitry, de Troyes et de Châlons, tandis que l'armée prussienne, affoiblie par une victoire sanglante, par la continuation des maladies et par la nécessité de laisser beaucoup de troupes en arrière pour couvrir ses communications, ne pourroit plus rien entreprendre, et se consumeroit, faute de ressources, dans un pays stérile et dévasté. Dans le cas contraire, si l'armée prussienne étoit battue, elle se verroit obligée de repasser par les défilés de Grand-Pré, où elle courroit risque d'être taillée en pièces.

Avant de prendre une détermination définitive, le roi de Prusse présumant que Dumourier servoit le parti révolutionnaire bien moins par sentiment ou par principes que par ambition, et qu'il ne balanceroit pas à s'en détacher, si on lui offroit de plus grands avantages qu'il ne pourroit en attendre de la révolution, essaya d'entamer une négociation secrète avec ce général. Le 22 septembre, Kellermann informa Dumourier que le général-major Heymann lui avoit fait demander une conférence pour le colonel Manstein, adjudant-général du roi de Prusse. Dumourier se rendit sur-le-champ au quartier-général de son collègue ; il y trouva ces deux officiers. Le ré-

glement d'un cartel d'échange de prisonniers étoit l'objet apparent de cette conférence ; mais la paix générale, la liberté de Louis XVI, et le rétablissement de son autorité en étoient le but. Le colonel Manstein assura Dumourier, de la part du roi de Prusse, que tous les secours qu'il désireroit, lui seroient fournis. Sa réponse fut que, quoiqu'il désaprouvât une partie de ce qui se passoit en France, ce n'étoit pas à lui à y remédier ; que, quant à la guerre, il dépendoit du roi de Prusse de la faire finir ; qu'il n'avoit qu'à faire repasser la frontière de France à son armée, et rester neutre ; que, pour le moment, il falloit se borner à dresser le cartel d'échange. On se mit à table : après dîner, la conversation devint très amicale. Alors le colonel Manstein s'étant expliqué encore plus clairement, Du mourier lui dit : « Colonel, vous m'avez assuré qu'on m'es-
» timoitdans l'armée prussienne ; je croirois qu'il n'en
» est rien, si vous continuiez à me proposer des choses
» qui me déshonoreroient. Je désire témoigner au
» roi de Prusse mon repect, je désire de vous revoir,
» je désire de cultiver votre amitié : ainsi ne parlons
» plus de pareilles propositions. »

Dans cette conférence, on convint que le colonel Manstein viendroit le surlendemain dîner à Sainte-Menehould, chez le général. « MM. de Manstein et
» Heymann proposèrent de faire cesser les tirailleries
» sur le front du camp seulement. Dumourier convint
» que ces tirailleries étoient inutiles ; et, dès le jour,
» la suspension d'armes fut établie sur le front des
» deux armées. » (*Voyez la vie de Dumourier*, tom. 3, pag. 166.)

L'inutilité prétendue des tirailleries ne fut pas le

vrai motif de la suspension d'armes ; elle fut convenue sur la proposition faite par Dumourier, d'attendre le retour d'un courrier qu'il envoya à Paris, avec des passe-ports du roi de Prusse. Il est vrai que le courier ne revint pas ; il est même possible qu'il ne soit jamais parti, et que la proposition de l'envoyer n'ait été qu'une ruse de guerre employée par le général français pour se ménager la facilité de changer avantageusement la disposition de ses troupes, et de se mettre en état de harceler l'armée prussienne dans sa retraite, qu'il regardoit déjà comme inévitable (1). Quoi qu'il en soit, Dumourier a entièrement passé sous silence, dans ses *Mémoires*, l'anecdote relative à ce courrier.

Le colonel Manstein vint dîner, le 24, chez Du-

(1) Dumourier profita du tems que lui donnoit cet armistice, pour envoyer le général Dubouquet, avec seize bataillons et deux escadrons à Fresne, près de Sommièvre ; le général Desprès-Crassier, avec deux mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie, à Espense-Moirlien. Il ordonna au général d'Harville de s'avancer jusqu'à Saint-Hilaire ; il fit poster le général Neuilly, avec de la cavalerie et de l'infanterie légère, à Faucancourt et Haulrecourt, pour tourner la forêt d'Argone, et inquiéter la gauche et le derrière de l'ennemi ; il forma à Beurnonville un avant-garde de vingt-quatre bataillons et de quatorze escadrons, qu'il porta sur la rive droite de l'Aisne, avec ordre de s'avancer jusqu'à Cernai et Condé, pour inquiéter les convois qui passoient par Autry et Granchamp ; il lui ordonna aussi de faire pénétrer des hussards et de l'infanterie légère par Marque, jusqu'à l'ancien camp de Grand-Pré, au travers de la forêt. L'armée de Dumourier étoit de soixante-dix mille hommes, dont plus de douze mille de cavalerie.

mourier, et lui dit, entr'autres choses, que le roi de Prusse ne désiroit pas la continuation de la guerre avec la France; qu'il ne prétendoit pas s'immiscer dans sa constitution, ni dans son gouvernement : il lui remit des propositions rédigées en six articles, dont le premier portoit, que le roi seroit mis en liberté, et qu'on lui rendroit son autorité telle qu'elle étoit avant le 10 août. En réponse à ces propositions, Dumourier communiqua au colonel Manstein le bulletin officiel qu'il venoit de recevoir, et qui l'informoit du décret qui convertissoit la monarchie française en république.

Le cartel d'échange des prisonniers fut arrêté dans cette seconde conférence. Le colonel Manstein demanda que les émigrés y fussent compris; mais Dumourier s'y opposa, sur le fondement « qu'ils étoient » des Français armés contre leur patrie, faisant la » guerre en leur propre nom, avec des dénominations » de troupes entièrement françaises. »

Les émigrés furent donc exclus du cartel d'échange. Les Prussiens, les Autrichiens et les Hessois y furent seuls compris; et il fut convenu que le colonel Thouvenot iroit le signer, le lendemain, au quartier-général du roi de Prusse. Il y fut très bien reçu, et eut, avec le marquis de Luchésini, une longue conversation, qui fut publiée, peu de jours après, dans tous les journaux. La plus grande cordialité s'établit aux avant-postes des deux armées, et les Français partageoient leur pain avec les Prussiens.

Cependant le roi de Prusse voyant que la négociation qu'il avoit entamée avec Dumourier ne pouvoit avoir l'issue qu'il s'en étoit promise; que la convention nationale avoit déjà décrété l'abolition de la monarchie,

et proclamé la république, convoqua, à Ham, une conférence, où les principaux généraux de toutes les armées furent appelés.

Le général Kalkreuth qui parla le premier, exposa le délabrement dans lequel se trouvoit la cavalerie, et observa que, pour attaquer l'armée française, il falloit nécessairement faire une marche par la droite pour passer l'Auve, afin de se porter sur le flanc gauche de l'ennemi, et que ce mouvement ne pouvoit avoir lieu, sans découvrir encore davantage les communications qui n'étoient déjà que trop exposées. Le duc de Brunswick et les autres généraux prussiens insistèrent sur le mauvais état de l'armée, sur les difficultés de la faire subsister, sur les obstacles que la saison pluvieuse apportoit à tout mouvement prompt et à toute entreprise hasardée, sur l'imprudence et le danger d'exposer au sort toujours incertain d'une bataille, une armée si fort affoiblie par les maladies, et dont les communications avec Verdun, seul point d'où elle pût tirer ses vivres, étoient menacées.

Le maréchal de Broglie et le maréchal de Castries, combattirent ces objections. Ils ne doutoient pas du succès d'une bataille générale, et ils vouloient qu'on marchât promptement sur Châlons, où l'on trouveroit des approvisonnemens immenses : le général Clairfayt appuya cet avis. Le roi de Prusse penchoit si ouvertement pour cette opinion, qu'à la levée de cette conférence, il parla de fixer le jour de l'attaque au 29 septembre : il est certain, du moins, que la nouvelle en fut portée aux princes français, et répandit une grande joie dans leur armée. Mais Frédéric Guillaume finit par adopter l'avis du duc de Brunswick et des généraux

prussiens; et au moment où les armées coalisées s'attendoient à recevoir l'ordre de marcher à l'ennemi, elles reçurent celui de la retraite.

La suspension d'armes et les communications amicales avec Dumourier, avoient été brusquement rompues la veille par ce général, à la réception du manifeste que le duc de Brunswick lui envoya par un de ses aides-de-camp. « Le duc de Brunswick, répondit-» il, me prend, sans doute, pour un bourguemestre » d'Amsterdam; dites-lui, que dès ce moment, la trève » est rompue, et que j'en ai donné l'ordre devant » vous. »

Les Autrichiens et les Prussiens se retirèrent au-delà de l'Aisne avec la même célérité. Les mauvais chemins et l'infidélité des charretiers, causèrent la perte d'un grand nombre de chariots qui furent pillés par les Français et par les Prussiens eux-mêmes. Le duc de Brunswick fut obligé d'évacuer successivement Verdun et Longwy pour aller reprendre Francfort, arrêter les progrès de l'armée de Custine, sauver Coblentz et le pays de Trèves.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

Nota. C'est par erreur qu'à l'article sur la prise de Naerden, page 158, on a renvoyé, pour la mort de Louvois, au mois d'avril; c'est le 16 juillet: cette faute n'existe que dans quelques exemplaires.

EPHEMERIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES

ET RELIGIEUSES.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

ÉPHÉMÉRIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES

ET RELIGIEUSES,

PRÉSENTANT, POUR CHACUN DES JOURS DE L'ANNÉE, UN TABLEAU DES ÉVÉNEMENS REMARQUABLES QUI DATENT DE CE MÊME JOUR DANS L'HISTOIRE DE TOUS LES SIÈCLES ET DE TOUS LES PAYS, JUSQU'AU 1er JANVIER 1812.

Et quo sit facto quæque notata die.
OVID. *Fast.*

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

PARIS,

Chez { LE NORMANT, Libraire, rue de Seine, n°. 8.
H. NICOLLE, Libraire, même rue, n°. 12.

1812.

ÉPHÉMÉRIDES
POLITIQUES, LITTÉRAIRES, ET RELIGIEUSES.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE MOIS D'OCTOBRE.

Ce mois est ainsi appelé parce qu'il étoit le huitième mois de l'année dans le calendrier de Romulus, et quoiqu'il soit devenu le dixième dans celui de Numa, et qu'il le soit encore dans le nôtre, il a conservé ce nom, que les empereurs et le sénat romain ont souvent voulu changer. En vain Domitien lui donna-t-il celui de *Domitianus*, en vain le sénat désira qu'on appelât ce mois *Faustinus*, en l'honneur de Faustine, femme de l'empereur Antonin. Commode ne réussit pas mieux en le nommant *Invictus;* le nom d'Octobre lui est toujours resté.

C'est dans ce mois que se célébroient à Athènes, les *Thesmophories*, en l'honneur de Cérès (*Voyez* le 5 octobre.)

Dans les premiers jours de ce mois, les Egyptiens célébroient une fête dont la dénomination est aussi étrange que l'objet : ils l'appeloient la *Fête du bâton du soleil*, supposant que cet astre avoit besoin de soutien après l'équinoxe d'automne.

Chez les Romains, les principales fêtes d'octobre étoient consacrées aux Dieux mânes, à Bacchus et aux fontaines; ces dernières s'appeloient *Fontinalia*. C'étoit dans ce mois que se donnoient les *jeux de la victoire*, institués par Sylla. Sous les empereurs, les fêtes qui se célébroient avec le plus de pompe étoient les *Augustales*, en mémoire du retour d'Auguste, lorsqu'il rentra dans Rome, au mois d'octobre de l'an 736, après avoir pacifié la Sicile, la Grèce, la Syrie, l'Asie et les Parthes. Ce retour avoit été consacré par un autel *à la Fortune de retour*, *Fortunæ reduci*. Octobre a 31 jours, et c'est le 23 que le soleil entre dans le signe du Scorpion.

Les événemens historiques, pendant ces 31 jours, ne nous offrent point de rapprochemens très remarquables. On verra seulement que ce mois, dans le cours des siècles, a vu donner sept batailles mémorables, qui toutes ont eu une influence spéciale sur les destinées du genre humain. La première est celle de Salamine, qui délivra la Grèce et sauva la civilisation. (*Voy.* le 20.) La seconde et la troisième sont celles d'Issus et d'Arbelles, qui assurèrent à Alexandre la conquête de l'Asie. (*Voy.* le 29 et le 2.) La quatrième est celle de Philippes, qui vit périr les *derniers des Romains*, et avec eux la liberté romaine. (*Voy.* le 23.) La cinquième est celle que livra Constantin sur les bords du Tibre, et presque aux portes de Rome. Cette victoire le rendit seul maître de l'empire romain par la mort de Maxence, et fit monter la religion chrétienne sur le trône des Césars. (*Voy.* le 28.) La sixième est cette célèbre bataille de Lépante, qui délivra pour jamais l'Europe de la crainte des Turcs,

et, comme la bataille de Salamine, sauva, une seconde fois, la civilisation. (*Voy.* le 7.) Enfin, la septième est la bataille d'Iena, gagnée par l'empereur Napoléon sur le roi de Prusse et le duc de Brunsvick : bataille mémorable dans laquelle une armée, qui se croyoit invincible, fut dispersée *ut stipulam ante faciem venti*. Tout le monde connoît les importans résultats de cette journée.

Le grand Corneille est le seul homme du premier ordre, qui soit mort dans le mois d'octobre. (*Voy.* le 1er.) Dans une carrière différente, le fils de Charles-Quint, l'aimable vainqueur de Lépante, dom Juan d'Autriche, se seroit peut-être élevé jusqu'au premier ordre, s'il eût vécu plus long-tems, et s'il n'eût pas eu pour frère et pour roi l'odieux Philippe II. (*Voy.* le 7 octobre.)

HISTOIRE.

L'an 553, *le* 1 *octobre*, Mort de Theias, dernier roi des Goths.

Totila, roi des Goths, ayant péri l'an 552, dans une grande bataille, donnée contre Narsès, général de l'empereur Justinien I, Theias fut élu pour lui succéder. Il ne négligea rien pour affermir la monarchie chancelante de sa nation en Italie. Il sollicita le secours des Français, mais inutilement; enfin, après plusieurs actions de bravoure, il périt le premier octobre de l'an 553, dans un combat contre Narsès; sa mort éteignit la domination des Goths, qui subsistoit depuis l'an 493, que Théodoric s'étoit rendu

maître de l'Italie, par la défaite et la mort d'Odoacre. Une partie de ces barbares abandonna l'Italie, et l'autre y demeura sous le joug de la domination romaine.

L'an 833, *le* 1 *octobre*, Déposition de Louis I, roi de France, et empereur d'Occident.

Louis I, dit le *Débonnaire*, fils de Charlemagne, étoit parvenu à la couronne de France en 814, et avoit été proclamé empereur à Rome la même année. Sa foiblesse et son imprudence causèrent tous ses malheurs; il avoit suivi le mauvais exemple de son père, en donnant des royaumes à ses enfans, qui n'employèrent leur nouvelle puissance qu'à dépouiller leur père. Une première révolte n'ayant pas été heureuse, ils se soulevèrent une seconde fois. Lothaire, d'autant plus coupable qu'il étoit déjà associé à l'empire, marche à la tête des révoltés. Louis arme de son côté : on étoit déjà en présence, lorsque les princes, pour avoir le tems de débaucher les troupes de leur père, entament une négociation ; Louis, abandonné, tombe entre les mains de ses ennemis. Une assemblée tumultueuse déclare le trône vacant; Lothaire, nommé empereur, traîne son père prisonnier à Compiègne.

Il s'agissoit ensuite d'ôter à Louis tous les moyens de remonter sur le trône. Les évêques conseillent à Lothaire de faire condamner le roi à la pénitence publique pour le reste de ses jours : car on pensoit alors que cette pénitence, tant qu'elle n'étoit pas finie, ne permettoit pas à celui qui la subissoit de se

mêler des affaires civiles. On transporte le monarque détrôné à Soissons. Il comparoît entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, de prébendés, dans l'église de Saint-Médard; on lui ordonne d'ôter son baudrier, son épée, son habit, et de se prosterner sur un cilice. Il obéit humblement, et, le visage contre terre, il demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritoit que trop en s'y soumettant. Il confesse, à haute voix, tous ses crimes dont il tient la liste dans ses mains. Ebbon, évêque de Reims, que Louis avoit tiré de la misère, couvre son roi et son bienfaiteur d'un sac de pénitent; on le conduit en cérémonie dans une cellule du monastère pour y vivre en pénitence le reste de ses jours.

On dresse ensuite un procès-verbal de toute cette action, monument encore subsistant d'insolence et de bassesse. Dans ce procès-verbal, il est simplement appelé *dominus Ludovicus*, monsieur Louis, comme on a dit depuis en Angleterre Charles Stuart, et en France Louis Capet, lequel a terminé la liste des Louis encore plus malheureusement que l'autre ne l'avoit commencée.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1660, *le* 1 *octobre*, Mort de Scarron.

Paul Scarron étoit né à Paris, en 1610, d'une famille de robe distinguée. Son bisaïeul est nommé avec honneur dans la Henriade, parmi ces magistrats tyrannisés par les seize, et mis à la Bastille par le maître

en faits d'armes, Bussy-Leclerc, en haine de leur courageux attachement à la cause de leurs rois :

Muses, redites-moi ces noms chers à la France ;
Consacrez ces héros qu'opprima la licence,
Le vertueux De Thou, Molé, *Scarron*, Bailleul,
Potier, etc.

Destiné, malgré lui, par ses parens, à l'Eglise, Scarron fut d'abord un ecclésiastique très mondain. On sait quelle malheureuse partie de plaisir lui fit perdre, à vingt-sept ans, *ces jambes*, qui, selon lui-même, *avoient bien dansé*, *ces mains qui avoient su peindre et jouer du luth*, le réduisit à l'état de cul-de-jatte, et rassembla sur lui toutes les infirmités de la nature humaine, sans pouvoir altérer sa gaîté, contraste par lequel il a surtout étonné. Chanoine du Mans, il passoit le carnaval dans cette ville, et s'y livroit au plaisir plus qu'il ne convenoit à un chanoine. Il imagina de se masquer en sauvage, pour aller au bal, dans l'espoir de n'être pas reconnu. Mais la singularité même de ce déguisement, l'ayant fait poursuivre par tous les enfans de la ville, il alla se réfugier et se cacher dans les roseaux d'un marais. Le froid le saisit, son sang fut glacé, ses nerfs flétris et retirés.

A la perte de sa santé se joignit celle de sa fortune. Son père étant mort, il eut des procès à soutenir contre sa belle-mère. Il plaida burlesquement une cause où il s'agissoit de tout son bien. La justice le dépouilla très sérieusement, et ne lui laissa d'autre ressource que son marquisat de Quinet. Quinet étoit le nom de son libraire.

Madame de Hautefort, sensible aux malheurs de

Scarron, lui obtint une audience de la reine. Le poète lui demanda la permission d'être *son malade* en titre d'office; la princesse sourit, et Scarron, prenant le souris pour un brevet, signa toujours depuis : *Scarron, malade de la reine.* A la faveur de ce titre et de quelques sonnets en l'honneur du cardinal Mazarin, il obtint une pension de quinze cents livres. Mais, Scarron ayant substitué aux éloges, des satires sanglantes, la pension fut supprimée. Il épousa, en 1651, la célèbre Françoise d'Aubigné, qui, malgré la différence de leurs humeurs, et le contraste de leur ton et de leurs manières, fut plus heureuse avec lui qu'avec le superbe monarque qu'elle eut ensuite l'honneur d'épouser.

La gaîté bouffonne que le travestisseur de Virgile avoit montrée pendant toute sa vie, ne se démentit point à l'article de la mort. Sa langue déjà glacée dictoit un testament burlesque; il assignoit des pensions à ses gens sur son *Roman comique.* Il léguoit à sa femme la permission de se remarier, et ne se doutoit guères du successeur qu'elle lui donneroit.

Voyant ses parens et ses domestiques fondre en larmes, *mes enfans*, leur dit-il, *je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire.*

Un bon religieux, persuadé que les souffrances sont des faveurs du ciel, lui dit : *Je me réjouis avec vous de ce que Dieu vous visite plus souvent qu'un autre. Ah! mon père*, dit Scarron, *il me fait beaucoup trop d'honneur.* Dans son dernier moment : *Je n'aurois jamais cru*, dit-il, *qu'il fût si aisé de se moquer de la mort.* Heureux qui peut tenir alors sans forfanterie un pareil langage!

Le *Roman comique* est à proprement parler tout ce qui reste de Scarron. Le caractère de *la Rancune* est piquant, vrai et bien tracé; et plusieurs chapitres, entre autres celui des *Bottes*, sont traités fort plaisamment; le style a du naturel et de la vérité; il est même assez pur, et beaucoup plus que celui des autres ouvrages du même auteur. Il faut passer presque toutes les *Nouvelles* qu'il a tirées des Espagnols, ou qu'il a composées dans leur goût. *Ragotin* vaut cent fois mieux que toutes ces fadeurs amoureuses et ces froides intrigues. Ragotin est de la farce, mais il fait rire. Le *Virgile travesti* est d'un genre de turlupinade insupportable au bout de deux pages. *Jodelet* et *dom Japhet* sont deux pièces dégoûtantes, indignes de la scène française.

L'an 1684 *le* 1 *octobre*, Mort du grand Corneille.

Pierre Corneille naquit à Rouen en 1606. Quoiqu'on ne représente plus que six ou sept pièces de trente-trois qu'il a composées, il sera toujours parmi nous le père du théâtre. Corneille est d'autant plus admirable, qu'il n'étoit environné que de très mauvais modèles quand il commença à donner des tragédies. Ce qui devoit encore lui fermer le bon chemin, c'est que ces mauvais modèles étoient estimés, et, pour comble de découragement, ils étoient favorisés par le cardinal de Richelieu, le protecteur des gens de lettres et non pas du bon goût; il récompensoit de méprisables écrivains, espèce ordinairement basse et rampante; et par une hauteur d'esprit si bien placée ailleurs, il vouloit abaisser ceux en qui il sentoit, avec quelque dépit, un vrai génie, qui rarement se plie à la dépendance.

Corneille eut donc à combattre son siècle, ses rivaux et le cardinal de Richelieu. Il seroit trop long de rapporter ici les persécutions qu'essuya *le Cid* à sa naissance. On remarquera seulement que l'Académie, dans ses judicieuses décisions entre Corneille et Scudéry (1), eut trop de complaisance pour le cardinal de Richelieu, en condamnant l'amour de Chimène. Aimer le meurtrier de son père, et poursuivre la vengeance de ce meurtre, étoit une chose admirable; vaincre son amour, eût été un défaut capital dans l'art tragique, qui consiste principalement dans les combats du cœur.

Après *le Cid*, Corneille donna successivement *les Horaces*, *Cinna*, *Polyeucte*, *la Mort de Pompée*, *Rodogune*, *Sertorius*.

Le grand Condé, à l'âge de vingt-cinq ans, étant à la première représentation de *Cinna*, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

Je suis maître de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. Ô siècles ! ô mémoire,
Conservez à jamais ma dernière victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous !
Soyons amis, Cinna; c'est moi qui t'en convie.

C'étoit là des larmes de héros. Le grand Corneille, faisant pleurer le grand Condé d'admiration, est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain.

La quantité de pièces indignes de lui, qu'il fit plusieurs années après, n'empêcha pas la nation de le regarder comme un grand homme; c'est le privilége du

(1) Scudéry avoit été chargé par le cardinal de Richelieu, de faire une critique du *Cid*.

vrai génie, et surtout du génie qui ouvre une carrière, de faire impunément de grandes fautes.

On a imprimé dans plusieurs recueils d'anecdotes, qu'il avoit sa place marquée toutes les fois qu'il alloit au spectacle, qu'on se levoit pour lui, qu'on battoit des mains : malheureusement les hommes ne rendent pas tant de justice au mérite. Le fait est, que les comédiens du roi refusèrent de jouer ses dernières pièces, et qu'il fut obligé de les donner à une autre troupe.

Il reçut une gratification de Louis XIV pendant sa dernière maladie ; Racine n'oublia pas d'en faire mention dans le bel éloge qu'il prononça de son rival à l'Académie française : « La France, dit-il, se souvien-» dra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de » ses rois, a fleuri le plus grand de ses poètes. On » croira même ajouter quelque chose à la gloire de » notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a esti-» mé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent » génie ; que même, deux jours avant sa mort, et lors-» qu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance, » il lui envoya encore des marques de sa libéralité, et » qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des » remercîmens pour Louis-le-Grand. »

Comme c'étoit une loi dans l'Académie que le directeur fît les frais d'un service pour ceux qui mouroient sous son directorat, il s'éleva un combat de générosité entre Racine et Lavau. Celui-ci l'emporta. C'est à cette occasion que Benserade dit à Racine : « Si quel-» qu'un pouvoit prétendre à enterrer Corneille, c'étoit » vous, Monsieur ; vous ne l'avez pas fait. »

« Corneille, dit Fontenelle, avoit l'âme fière et in-» dépendante ; nulle souplesse ; nul manége : ce qui

» l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine, » et très peu propre à faire sa fortune. » Sa devise étoit :

Et mihi res, non me rebus, submittere conor;
J'ai su tout me plier sans me plier à rien.

HISTOIRE.

L'an 331 *avant Jésus-Christ*, *le 2 octobre*,
Bataille d'Arbelles.

La plupart des historiens s'accordent à faire monter l'armée de Darius à plus d'un million d'hommes, calcul qui n'est pas hors de vraisemblance, car presque toutes les nations, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux extrémités de l'Orient, avoient envoyé de puissans secours à Darius : on doit observer que plusieurs peuples de l'Asie avoient coutume d'emmener avec eux à la guerre leurs femmes et leurs enfans, que le luxe des Perses traînoit à sa suite une foule de gens inutiles. Si l'on fait encore quelque attention à cette race de barbares, qui envahirent de toutes parts l'empire romain, à différentes époques, et aux nombreuses hordes tartares qui se sont emparées plusieurs fois de l'Asie, on concevra que cette partie du monde a pu fournir cette multitude d'hommes qui combattit sous les drapeaux de Darius dans les plaines d'Assyrie. Quelque vaste que fût celle d'Arbelles, elle ne suffit pas pour contenir de front toute l'infanterie de l'armée de Darius. Il fut obligé de mettre derrière son corps de bataille les troupes entières de plusieurs nations, ce qui ne fit qu'en augmenter la confusion. Alexandre n'avoit, selon Arrien, qu'une armée de quarante mille hommes d'infanterie, et sept mille de cavalerie à opposer à toute cette multitude armée.

Les dispositions d'Alexandre parurent d'abord n'avoir pour but que de se mettre sur la défensive ; mais elles tendoient réellement à faciliter les mouvemens et le choc de sa phalange et de ses escadrons d'élite dont il espéroit tout le succès de cette journée. Il s'approcha ensuite des hauteurs et de l'aile gauche de l'armée ennemie contre laquelle il vouloit diriger ses premiers efforts. Pour l'en empêcher, Darius ordonna aux Scythes et aux Bactriens de tourner les Macédoniens. Le combat s'engagea entr'eux avec vivacité, et ce ne fut qu'en les poussant insensiblement, et gagnant pied à pied le terrein, que les Macédoniens parvinrent à défaire ces deux corps de cavalerie ; les escadrons perses, qui étoient mêlés avec l'infanterie, étant brusquement sortis de sa ligne pour voler à leur secours, laissèrent un grand vide dont Alexandre profita, en les attaquant de front et par le flanc : ils furent mis en déroute, et la confusion se répandit aussitôt parmi la multitude ; alors tout fut culbuté ou prit la fuite ; et Darius, se laissant lui-même entraîner, tourna honteusement le dos. Au centre les Grecs mercenaires tenoient encore ferme ; une partie de la droite s'ébranloit pour attaquer Parménion, et la cavalerie arménienne poussoit avec vigueur celle des Thessaliens ; les Peltastes prirent en flanc les mercenaires ; et la phalange, débarrassée de la multitude qui obstruoit le terrein, alloit rompre la ligne entière de l'armée perse, lorsqu'un événement singulier parut un moment changer la face du combat. Alexandre s'étant jeté sur le derrière des ennemis, et la nouvelle de la déroute de leur gauche y étant arrivée, la consternation devint générale ; les Perses, voyant alors que leur

retraite étoit coupée, cherchèrent à se sauver à travers la phalange qui s'ouvrit, et les laissa passer. Ils se portèrent sur le derrière de l'aile gauche, commandée par Parménion, qui avoit déjà sur les bras la cavalerie arménienne et une partie de l'infanterie ennemie : le danger étoit pour lui imminent, et il n'auroit pu y échapper, si les Perses ne se fussent pas amusés à piller le camp macédonien. A l'instant Parménion détacha quelques troupes de la seconde ligne, qui dissipèrent les pillards, et fit avancer un nouveau corps contre la cavalerie arménienne, qui prit enfin le parti de s'enfuir : dès lors la victoire ne fut plus incertaine, et se déclara pour Alexandre. Ce prince, ayant appris la position fâcheuse où Parménion venoit de se trouver, étoit accouru pour le dégager; mais il ne rencontra plus sur son chemin qu'une foule prodigieuse de cavalerie et d'infanterie, qui ne pensoit qu'à se dérober à la poursuite des Macédoniens et des Thessaliens. Dans ce moment la crainte et le désespoir d'être coupés dans leur retraite, agissant à la fois sur eux, ils assaillent à l'improviste et avec impétuosité Alexandre, qui perdit dans cette rencontre une soixantaine des siens, et se vit forcé à donner issue à ce torrent d'hommes. Ainsi se termina une des plus mémorables batailles dont l'histoire nous ait conservé le souvenir.

L'an 1187, *le* 2 *octobre*, Prise de Jérusalem par Saladin, sur Gūy de Lusignan.

Godefroi de Bouillon, chef de la première croisade, avoit enlevé Jérusalem aux infidèles, l'an 1099. Cette ville avoit été depuis gouvernée par neuf rois, tous

Français d'origine, dont Guy de Lusignan fut le dernier.

Les violentes factions qui déchiroient ce petit Etat, et le voisinage d'un redoutable conquérant, furent la cause de sa ruine. Un Persan d'origine, nommé Saladin, qui avoit déjà conquis sur les califes, l'Egypte, la Syrie, l'Arabie, la Perse et la Mésopotamie, tourna ses vues du côté de Jérusalem. Guy de Lusignan rassemble dans la Galilée tous les chrétiens divisés que le péril commun réunissoit, et marche contre Saladin, l'évêque de Ptolemaïs portant la chape par dessus sa cuirasse, et tenant entre ses bras une croix qui passoit pour être la croix de Jésus-Christ. Cependant tous les chrétiens furent tués ou pris. Le roi captif qui ne s'attendoit qu'à la mort, fut étonné d'être traité par Saladin, comme aujourd'hui les prisonniers de guerre le sont par les généraux les plus humains. (*Voyez* le 3 juillet, bataille de Tibériade.)

Saladin, deux mois après cette victoire, se présenta devant les portes de Jérusalem, qui ne pouvoit plus se défendre; il accorda à la reine, femme de Lusignan, une capitulation qu'elle n'espéroit pas. Il lui permit de se retirer où elle voudroit. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuroient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant, les unes leurs maris, les autres leurs enfans ou leurs pères qui étoient dans les fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avoit pas encore eu d'exemple dans cette partie du monde. Saladin fit laver avec de l'eau rose, par les mains même des chrétiens, la mosquée qui avoit été changée en église. Il y plaça une chaire magnifique,

à laquelle Noradin, soudan d'Alep, avoit travaillé lui-même, et fit graver sur la porte ces paroles : « Le roi » Saladin, serviteur de Dieu, a mis cette inscription, » après que Dieu eut pris Jérusalem par ses mains. »

On a remarqué que la conquête de Jérusalem, faite sous le pape Urbain II, fut perdue sous le pape Urbain III. L'empire romain, commencé sous Auguste, finit sous Augustule; l'empire de Constantinople commença et finit par un Constantin, de même que celui des Visigoths par un Alaric.

L'an 1647, *le* 2 *octobre*, Mort du maréchal de Gassion.

Jean de Gassion, maréchal de France, homme plein d'audace et de ressource, et dont le cardinal de Richelieu disoit, quand on lui opposoit quelques difficultés : *Gassion les lèvera*, avoit fait son apprentissage sous le grand Gustave, roi de Suède. Il se montra digne élève de ce héros, à la bataille de Rocroy. Le prince de Condé lui attribua en grande partie le succès de cette grande journée. Après s'être signalé aux siéges de Gravelines, de Courtrai, de Furnes et de Dunkerque, il fut blessé mortellement à celui de Lens, qui fut pris le lendemain de sa mort; et la France, dit Monglat, en gagnant une bicoque, perdit un grand capitaine.

Il avoit pour maxime, que l'audace fait presque tout à la guerre. Comme un officier lui représentoit un jour les difficultés insurmontables d'une attaque qu'il avoit ordonnée : « J'ai dans ma tête et je porte à mon côté, » répondit-il, de quoi surmonter cette prétendue im» possibilité. »

Il répondit toujours à ceux qui lui proposoient de se

marier, « qu'il faisoit trop peu de cas de la vie, pour » en faire part à quelqu'un. »

L'an 1700, *le 2 octobre*, Testament du roi Charles II, en faveur d'un petit-fils de Louis XIV.

Dès l'an 1698, Louis XIV, le roi d'Angleterre et les Etats-Généraux, voyant Charles II sans enfans, avoient signé un traité de partage de la monarchie espagnole. Charles II, irrité de voir que l'on partageât ses dépouilles de son vivant, avoit nommé pour son héritier le prince électoral de Bavière. Ce jeune prince étant mort en 1699, il y eut en 1700 un second traité de partage, signé entre les mêmes puissances. L'empereur refusa d'y donner son consentement, parce qu'il espéroit avoir toute la succession. (1)

Quand ce nouvel affront fut connu à la cour de Madrid, le roi fut sur le point de succomber à sa douleur; et la reine fut transportée d'une si vive colère, qu'elle brisa les meubles de son appartement, et surtout les glaces et les autres ornemens qui venoient de France: tant les passions sont les mêmes dans tous les rangs! Charles II voulut alors donner tous ses Etats à l'archiduc Charles, neveu de sa femme, second fils de l'empereur Léopold, auquel il écrivit de le lui envoyer, avec un secours de dix mille hommes. Le roi de France,

(1) *Louis XIV* et l'empereur *Léopold* avoient au même degré des prétentions à la couronne d'Espagne; tous deux descendoient, par les femmes, de *Philippe III*, aïeul de *Charles II*, mais *Louis* étoit fils de l'aînée; il avoit d'ailleurs épousé la sœur de *Charles II;* ses droits étoient les mieux fondés; mais l'empereur alléguoit les renonciations authentiques de la mère et de la femme de *Louis XIV*.

voulant s'assurer au moins quelques parties de ce vaste héritage, fait avancer une armée formidable vers les frontières d'Espagne.

Dans cette crise violente, le cardinal Porto-Carrero, archevêque de Tolède, et d'autres grands d'Espagne, voulant prévenir le démembrement de la monarchie, persuadèrent à Charles II de préférer un petit-fils de Louis XIV à un prince éloigné d'eux, hors d'état de les défendre. Mais la conscience timorée du roi s'effrayoit des renonciations authentiques de la mère et de la femme de Louis XIV. Il consulta ses théologiens, qui furent de l'avis de son conseil. Il en écrivit encore de sa main au pape Innocent XII, qui lui répondit: « Que les lois » d'Espagne et le bien de l'Europe exigeoient de lui » qu'il donnât la préférence à la maison de France. » Le pape traita ce cas de conscience d'un souverain comme une affaire d'Etat, tandis que le roi d'Espagne faisoit de cette grande affaire d'Etat un cas de conscience.

Charles II fit donc un second testament, par lequel il déclaroit héritier de toute la monarchie d'Espagne, Philippe de France, duc d'Anjou, second fils de monsieur le dauphin; à son défaut, soit qu'il mourût, soit qu'il devînt roi de France, il appeloit le duc de Berry, frère du duc d'Anjou, et au défaut de celui-ci, l'archiduc Charles, sous la même réserve de ne pouvoir réunir l'empire et la couronne d'Espagne. Il signa ce testament dans le moment où sa femme, belle-sœur de Léopold, n'étoit pas auprès de lui.

Une anecdote piquante marqua la publication de ce testament, si l'on en croit Saint-Simon:

« Un plaisant de cour, dit-il, qui venoit d'assister

» à l'ouverture du testament, le duc d'Abrantès voulut » se donner le plaisir d'annoncer le choix du succes- » seur. Aussitôt qu'il parut, il fut investi. Blécourt, » ambassadeur de Louis XIV, s'avance. Le duc le » regarde fixement; puis, faisant semblant de chercher » ce qu'il avoit presque devant les yeux, il tourne la » tête. Cette action surprit Blécourt, et fut mal inter- » prétée pour la France. Mais tout-à-coup le duc » faisant comme s'il n'eût pas aperçu le comte de Har- » rach, ambassadeur de l'Empire, il prit un air de joie, » lui sauta au cou, et lui dit en espagnol : *Monsieur*, » *c'est avec beaucoup de plaisir*; et faisant une pause » pour le mieux embrasser : *Oui, monsieur, c'est avec* » *une joie extrême et le plus grand contentement que* » *je me sépare de vous, et prends congé de la très* » *auguste maison d'Autriche.* » (Mém. de Saint-Simon.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1724, le 2 octobre, Mort de l'abbé de Choisy.

C'est le célèbre abbé de Choisy, dont nous avons des Mémoires et plusieurs autres ouvrages très agréables, et qui mourut doyen de l'Académie française. La mère de l'abbé de Choisy, quoique son plus beau titre fût la gloire du chancelier de l'Hospital son bisaïeul, fils d'un médecin de la petite ville d'Aigueperse, recommandoit sans cesse à ses enfans de ne voir que des gens de qualité. L'abbé de Choisy se vante d'avoir bien suivi ses leçons sur ce point, et il s'en vante d'un ton qui réunit les ridicules de la fri-

descalchi n'étoit que cardinal, s'approchant de lui pour l'adorer, lui dit tout bas, mais assez haut cependant pour être entendu de quelques uns de ceux qui étoient les plus proches : « Souvenez-vous de ce » que je vous ai toujours dit : *vous êtes ignorant* » *et opiniâtre ;* voilà la dernière vérité que vous en» tendrez de moi ; je vais vous adorer. »

L'abbé de Choisy, à son retour en France, eut une grande maladie, dans laquelle il fit des réflexions qui produisirent en lui une espèce de conversion, mais éphémère seulement, car tout étoit éphémère chez lui : aucune de ses idées n'avoit de permanence ; la mobilité de son imagination le menoit et le ramenoit tour à tour de la pénitence aux plaisirs, et des plaisirs à la pénitence. Ses momens de conversion et de pénitence, ou seulement de dévotion politique, nous ont valu de lui quelques ouvrages pieux, tels que quatre Dialogues sur l'immortalité de l'ame, sur l'existence de Dieu, sur le culte qu'on lui doit, et sur la Providence. Cet ouvrage eut un grand succès, il fut beaucoup lu et il fut critiqué, c'est-à-dire déchiré par Jurieu. Une Traduction des psaumes, une Vie de David et celle de Salomon, qui l'une et l'autre n'étoient que des panégyriques de Louis XIV ; l'Histoire de Saint-Louis ; un Recueil d'histoires édifiantes ; enfin l'Histoire de l'Eglise, sont encore des fruits de cette dévotion de cour, ainsi qu'une Traduction de l'Imitation de Jésus-Christ, dédiée à madame de Maintenon. Il avouoit lui-même qu'il avoit fait « sans piété la traduction de ce pieux ouvrage. » La première édition étoit remarquable par une estampe où madame de Maintenon étoit représentée au

pied d'un crucifix, et au bas de l'estampe on lisoit un verset du psaume 44, qui sembloit adressé à madame de Maintenon par le crucifix même : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum.* « Ecoutez, » ma fille, voyez et prêtez l'oreille; oubliez la maison » de votre père, et votre beauté touchera le cœur du » roi. » Les interprétations malignes qui furent faites de ce passage obligèrent de le retrancher dans la suite; on sut mauvais gré à l'auteur d'y avoir donné lieu, et il se trouva qu'en voulant faire sa cour, il avoit désobligé : il ne suffit pas en effet de flatter, il faut flatter avec adresse et sans inconvénient.

C'est le plus souvent par les aveux de l'auteur qu'on est instruit de sa frivolité et des dispositions légères qu'il apportoit à la composition de ses plus importans ouvrages. Quand il eut fini le dernier volume de son Histoire de l'Eglise, il s'écria : « J'ai achevé, grâce à » Dieu, l'Histoire de l'Eglise; je vais présentement me » mettre à l'étudier. » « Quel peintre, disoit-il quelquefois en parlant de lui-même, quel peintre pour » les Antoine et les Pacôme, pour les Augustin et les » Athanase! »

Ce fut encore un zèle demi-pieux, demi-courtisan, qui engagea l'abbé de Choisy dans ce fameux voyage de Siam, dont la relation se lit avec plaisir. Les Jésuites, pour se rendre nécessaires, ou du moins considérables, avoient persuadé à Louis XIV que le roi de Siam vouloit se faire chrétien, et sous ce prétexte ils l'avoient engagé à envoyer à Siam une ambassade solennelle, à la suite de laquelle seroit leur père Tachard, missionnaire chargé d'instruire le roi de Siam, et dont nous avons aussi une re-

lation de ce voyage. L'abbé de Choisy se sentit saisi d'un ardent désir de contribuer à la conversion du monarque asiatique : c'étoit, disoit-il, le meilleur moyen d'expier les écarts de sa vie passée. En effet, si ce moyen étoit agréable à Dieu, il l'étoit aussi à Louis XIV. Le chevalier de Chaumont étoit nommé ambassadeur, l'abbé de Choisy lui fut adjoint avec le titre jusqu'alors inconnu de *coadjuteur d'ambassade*. Arrivé à Siam, l'abbé de Choisy fut désabusé ; il vit qu'il n'étoit, ainsi que le chevalier de Chaumont, qu'un personnage de parade ; que tout le secret de l'ambassade etoit entre les mains des jésuites, et que ce secret étoit un projet, d'ailleurs utile, d'établissement d'un commerce dont les jésuites espéroient d'être les agens les plus intéressés. Ce fut dans ce voyage de Siam qu'il reçut tous les ordres de l'Eglise avec une promptitude presqu'égale à celle de ce dauphin de Viennois, qui céda le Dauphiné aux princes français, et qui reçut le jour de Noël le sous-diaconat à la messe de minuit, le diaconat à celle du point du jour, et la prêtrise à celle du jour. L'abbé de Choisy reçut les quatre mineurs le 7 décembre, fut sous-diacre le 8, diacre le 9, prêtre le 10. Ce fut aussi dans ce même voyage de Siam et dans le vaisseau qu'il prêcha pour la première fois de sa vie, à quarante-deux ans ; les matelots composoient son auditoire : il fut assez content de ce début, et sembloit se proposer de cultiver ce talent ; mais d'autres occupations plus conformes à ses inclinations, ou à ses vues, disposèrent de lui.

Le roi de Siam, ayant demandé à l'abbé de Choisy s'il étoit vrai qu'il avoit connu le pape, et lui ayant dit que puisque cela étoit, il le chargeroit de quelques com-

missions pour Rome, l'abbé transporté de joie s'écria : « Oh çà ! avouons la vérité, ne suis-je pas bien heureux? et ne pouvant demeurer ici, pouvois-je retourner en Europe d'une manière plus agréable et » plus convenable à un ecclésiastique ? J'ai eu le service de Dieu en vue en venant, et je l'aurai encore » en retournant. Il est beau pour notre religion qu'un » roi idolâtre témoigne du respect pour celui qui est » le chef sur la terre, et lui envoie des présens des » extrémités du monde ; et je crois que le roi sera » bien aise de voir le vicaire de Jésus-Christ honoré » par le roi de Siam, et qu'un de ses sujets soit chargé » d'une pareille commission. »

Cet enthousiasme, cette ivresse de plaisir, n'étoit pas d'un homme encore trop désabusé : il le fut bientôt pleinement : le résultat de son ambassade fut qu'on ne le chargea de rien pour le pape, et qu'il ne put obtenir du roi de Siam, qu'à force de sollicitations, quelques vains complimens pour le cardinal de Bouillon, que le roi de Siam ne connoissoit ni ne vouloit connoître, mais qui étoit le protecteur de l'abbé de Choisy. Cet acte de reconnoissance envers un protecteur illustre ne fut, par l'événement, qu'une consolation pour un ami malheureux, et tourna fort mal pour l'abbé. En arrivant en France, il trouva le cardinal de Bouillon disgracié à la cour et exilé ; et la cour, ne considérant pas assez combien il avoit dû être difficile à l'abbé de Choisy de savoir à Siam tout ce qui se passoit à Versailles, trouva mauvais que l'unique fruit de son ambassade fût une distinction pour un sujet exilé ; le roi s'en expliqua plus nettement que justement : l'abbé s'effraya, il quitta la cour, et il eut aussi pour son

compte l'honneur d'une disgrâce, honneur dont on n'étoit point encore jaloux, et qui dut surtout paroître pénible à un homme pour qui le titre seul d'un ministre ou d'un grand, avoit toujours eu tant de charmes : il se retira au séminaire des Missions-Etrangères à Paris, et il nous assure « qu'après une demi-heure » d'oraison au pied des autels, il eut le bonheur d'ou- » blier sa disgrâce. » Le recours à Dieu dans l'infortune verse en effet le calme et la consolation dans une ame pieuse; mais la piété de l'abbé de Choisy étoit trop mêlée de retours vers la cour et le monde, et ce prompt oubli de sa disgrace pourroit bien n'être qu'une forfanterie.

Quoi qu'il en soit, ses livres de dévotion et de flatterie, présentés surtout par le père de la Chaise, firent oublier ses liaisons avec le cardinal de Bouillon. L'abbé de Choisy reparut à la cour; il fut élu à l'Académie française, ce qui alors étoit presqu'une marque de faveur, et qui au moins excluoit toute idée de disgrâce; il fut reçu le 25 août 1687 à la place de M. le duc de Saint-Aignan : il se montra un excellent académicien, et par son assiduité aux assemblées, et par son style pur et léger, par ses observations sur la la langue, que l'abbé d'Olivet a fait imprimer en 1754, long-tems après la mort de l'abbé de Choisy, sous le titre de *Journal de l'abbé de Choisy*. « C'est peut- » être, dit d'Alembert, le seul ouvrage de gram- » maire dont on puisse dire qu'il instruit et qu'il amuse » tout à la fois. » Parmi les ouvrages moins utiles de l'abbé de Choisy, on ne sauroit oublier son Histoire de nos quatre premiers rois Valois. Ce fut à l'occasion du dernier de ces rois, l'infortuné Charles VI, que

M. le duc de Bourgogne lui demanda comment il s'y prendroit pour dire ou pour faire entendre que Charles étoit fou. On sait la réponse de l'abbé de Choisy : « Monseigneur, je dirai qu'il étoit fou. »

Quand M. de Montausier apprit la réponse de l'abbé de Choisy au duc de Bourgogne, il rendit à l'abbé une partie de son estime ; il s'écria, comme Molière : « Où la vérité, où la noble liberté va-t-elle se nicher? » On dit même qu'il ajouta : « Je suis fâché de ne pou- » voir demander à cet hermaphrodite son amitié. »

L'abbé de Choisy mourut à quatre-vingts ans révolus, étant né le 16 août 1644. Peu de tems avant sa mort il avoit rempli les fonctions de directeur à la réception de l'abbé d'Olivet son ancien ami ; il étoit doyen de l'Académie, et eut pour successeur, dans le décanat, Fontenelle.

« Avec des qualités aimables pour la société, dit » d'Alembert, il lui manqua la plus essentielle pour » lui-même, la seule qui donne du prix à toutes les » autres, la dignité de son état, sans laquelle les » agrémens n'ont qu'un éclat frivole, et ne sont » guères qu'un défaut de plus.... Il joignit à l'amour » de l'étude trop de goût pour les bagatelles ; à l'es- » pèce de courage qui mène au bout du monde, les » petitesses de la coquetterie, et fut dans tous les » momens entraîné par le plaisir, et tourmenté par » les remords. »

L'an 1793, *le 2 octobre*, La Convention décrète que les cendres de Descartes seront portées au Panthéon.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1625, *le 2 octobre*, Mort du cardinal de Berulle.

Pierre de Berulle, né en 1575, à Troyes en Champagne, d'une famille ancienne, se distingua dans la fameuse conférence de Fontainebleau, où Duperron combattit Duplessis-Mornay, que Henri IV appeloit le pape des protestans. Il fonda la congrégation de l'Oratoire de France, et en fut le premier général. Dans cette congrégation, disoit Bossuet, on obéit sans dépendre, et on gouverne sans commander. Henri IV et Louis XIII voulurent, inutilement, lui faire accepter des évêchés considérables, il se contenta du chapeau de cardinal, qu'il n'osa refuser par respect pour le pape et le sacré collége. Il mourut subitement à 55 ans, en offrant le saint sacrifice de la messe, ce qui donna lieu à ce distique latin :

Cœpta sub extremis nequeo dum sacra sacerdos
Perficere, at saltem victima perficiam.

« Si je ne puis achever le saint sacrifice comme » prêtre, je l'acheverai du moins comme victime. »

Il a laissé beaucoup d'ouvrages de spiritualité.

L'an 1727, *le 2 octobre*, Mort de Jacques Abbadie.

Jacques Abbadie, né en Béarn en 1658, est célèbre par son traité de la Religion chrétienne ; mais il fit tort ensuite à cet ouvrage, par celui de l'Ouverture des sept sceaux de l'Apocalypse.

HISTOIRE.

L'an 1468, *le* 3 *octobre*, Arrestation du roi de France, Louis XI à Péronne, par le duc de Bourgogne.

Louis XI voulant terminer les différends qui s'étoient élevés entre lui et Charles, duc de Bourgogne, avoit demandé à ce duc une conférence ; mais dans le même tems, il appuyoit secrètement la révolte des Liégeois contre Charles, et pour mieux le tromper, il alla seul le trouver à Péronne. Charles, ayant découvert les intelligences du roi avec les Liégeois, le fit arrêter et enfermer vis-à-vis de cette même tour où Charles-le-Simple avoit fini sa vie ; il hésita même s'il ne porteroit pas sa vengeance plus loin; enfin, il se contenta de lui faire signer un traité fort désavantageux, et le força de marcher à sa suite contre ces mêmes Liégeois qu'il avoit soulevés, et d'assister à l'embrasement de leur ville.

L'an 1569, *le* 3 *octobre*, Bataille de Moncontour.

Dès l'an 1568, la troisième guerre civile s'étoit allumée entre les catholiques et les protestans. Le duc d'Anjou, qui fut depuis Henri III, avoit gagné, le 13 mars 1569, la bataille de Jarnac; celle de Moncontour lui acquit une nouvelle gloire, et lui donna cette grande réputation qu'il soutint si mal sur le trône :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche roi d'intrépide guerrier ;
Endormi sur le trône, au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accabloit sa foiblesse.

VOLTAIRE.

La bataille de Moncontour fut la dernière des quatre batailles livrées sous le règne de Charles IX, celle de Dreux en 1562, celle de Saint-Denis en 1567, celle de Jarnac et de Moncontour en 1569. Les protestans furent battus à toutes les quatre, quoiqu'ayant à leur tête de grands généraux, tels que le prince de Condé, l'amiral de Coligni et le roi de Navarre qui fut depuis Henri IV.

L'an 1611, *le 3 octobre*, Mort du duc de Mayenne.

Charles de Lorraine, duc de Mayenne, second fils de François de Lorraine, duc de Guise, né en 1554, se distingua aux siéges de Poitiers et de la Rochelle, et à la bataille de Moncontour; après la mort funeste de Henri III, roi de France, il se déclara chef de la ligue contre Henri IV, et prit le titre de lieutenant-général de l'Etat et couronne de France. Il fut battu à la journée d'Arques, à celle d'Ivri, et au combat de Fontaine-Française. Il fit enfin sa paix avec le roi, en 1596; elle eût été plus avantageuse pour lui s'il l'eût faite plus tôt. Mais quoique les historiens le regardent comme un grand homme, on a dit de lui qu'il n'avoit su bien faire ni la guerre ni la paix.

Henri IV reçut le duc dans le parc de Mousseaux. Mayenne s'approcha du roi, fléchit le genou, demanda des excuses, donna des assurances de sa fidélité, et remercia Henri de l'avoir délivré de l'arrogance espagnole et des ruses italiennes. Sully rapporte dans ses Mémoires cette scène dont il fut témoin :

« Henri, dit-il, qui avoit été à sa rencontre, lorsqu'il le vit, s'approcha, l'embrassa trois fois, se hâta de le faire relever, l'embrassa de nouveau avec cette bonté

qui n'a jamais tenu contre un repentir; puis le prenant par la main, il le promena dans son parc, où il l'entretint familièrement des embellissemens qu'il alloit y faire. Le roi marchoit à si grands pas que le duc de Mayenne, également incommodé de la sciatique, de sa graisse, et de la grande chaleur qu'il faisoit, ne traînant qu'à grande peine sa cuisse, souffroit cruellement sans oser rien dire. Ce prince s'en apperçut voyant le duc rouge et tout en sueur; il me dit en se penchant vers mon oreille: « Si je promène encore long-tems ce gros » corps-ci, me voilà vengé sans grande peine de » tous les maux qu'il nous a faits. Dites le vrai, mon » cousin, poursuivit-il, en se tournant vers le duc de » Mayenne, je vais un peu vite pour vous. » Le duc lui répondit qu'il étoit prêt à étouffer, et que pour peu que S. M. eût encore continué, elle l'auroit tué sans y penser. « Touchez-là, mon cousin, reprit le roi d'un » air riant, en l'embrassant encore et lui frappant sur » l'épaule, car pardieu, voilà toute la vengeance que » vous recevrez de moi. » Le duc de Mayenne, qu'une manière si franche pénétra vivement, fit encore ses efforts pour s'agenouiller, et pour baiser la main que S. M. lui tendoit: il lui jura qu'il la serviroit désormais contre ses propres enfans. « Or sus, je le crois, lui dit » Henri; et afin que vous me puissiez aimer et servir » plus long-tems, allez vous reposer au château, et vous » rafraîchir, car vous en avez bon besoin: je vais vous » faire donner deux bouteilles de vin d'Arbois, car je » sais que vous ne le haïssez pas. Voilà Rosni que je » vous baille pour vous accompagner, faire l'honneur » de la maison, et vous mener en votre chambre: c'est » un de mes plus anciens serviteurs, et un de ceux qui

» a reçu le plus de joie de voir que vous vouliez me » servir et m'aimer de bon cœur. » Le roi continua sa promenade dans le fond du parc, et me laissa avec le duc de Mayenne que je fis reposer dans un cabinet de verdure, et ensuite reconduire à cheval au château, aussi content du roi et de moi, que nous l'étions tous deux de lui. »

Un fait rapporté dans une lettre de Henri IV à Corisandre d'Andoin, comtesse de Grammont, prouve que le duc de Mayenne étoit bien plus méchant et bien plus cruel que tous les historiens ne le dépeignent.

Lettre de Henri IV à Corisandre.

« M. de Mayenne a fait un acte, de quoi il ne sera » guère loué; il a tué Sacremore (qui lui demandoit » récompense de ses services) à coup de poignard; » l'on me mande, que ne le voulant contenter, il craignit qu'étant mal content, il ne découvrît ses secrets, » qu'il savoit tous, même l'entreprise contre le roi » (Henri III, assassiné à Saint-Cloud); de quoi il étoit » chef de l'exécution. Dieu les veut vaincre par eux-» mêmes, car c'étoit le plus utile serviteur qu'ils eussent : il fut enterré qu'il n'étoit pas encore mort. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1729, *le* 3 *octobre*, Anne Morel, femme de Jeanne Lemoine, accoucha d'un garçon qui fut porté quarante-deux jours après sa naissance, à M. Botin, pour l'examiner, parce qu'on commençoit à craindre qu'il n'eût point d'yeux. Il n'en avoit point en effet, ni nulle

apparence. Il est à remarquer que la mère de cet aveugle-né gardoit les bestiaux avec un berger à qui l'hiver de 1709 avoit gelé les yeux, et les avoit fait sortir de leurs orbites. L'imagination frappée auroit-elle produit l'effet qu'on lui attribue communément? Le cas présent seroit un des plus favorables à cette opinion. (Mém. de l'Académie des sciences.)

HISTOIRE.

L'an 1674, *le 4 octobre*, Victoire du maréchal de Turenne à Ensisheim, sur les Impériaux.

Le vicomte de Turenne avoit battu, le 16 juin précédent, le duc de Lorraine et le comte Caprara, général de l'empereur, et les avoit forcés de se retirer au-delà du Necker et du Mein. L'électeur de Brandebourg, manquant au traité qu'il avoit fait l'année précédente avec Turenne, chercha à se joindre à l'armée impériale. Le duc de Lorraine forme alors le projet de chasser les Français de l'Alsace, et de pénétrer tout de suite en Lorraine quand il auroit été joint par l'électeur de Brandebourg. Il passe le Rhin à Strasbourg, qui manquoit à la neutralité qu'elle avoit promise au roi. Turenne, moins fort que les ennemis, jugea cependant qu'il falloit tout risquer, ou que la France alloit être ouverte aux Impériaux : il marche avec son armée, qui n'étoit que de vingt-deux mille hommes, pour combattre celle des ennemis qui étoit de quarante; il les attaque à Ensisheim près de Strasbourg, et remporte sur eux une seconde victoire. Boufflers, depuis maréchal de France, eut grande part à cette action; et Churchill (depuis Marlborough) s'y distingua; il faisoit alors, sous les ordres de Turenne, un apprentissage qui devoit être si funeste à la France.

L'an 1695, *le 4 octobre*, Victoire du maréchal de Catinat à la Marsaille, sur le duc de Savoie et le prince Eugène.

Le duc de Savoie avoit mis le siége devant Pignerol; le maréchal de Catinat, qui l'avoit déjà battu à Staffarde, le 18 août 1690, descend les Alpes vers la Marsaille; et là, il remporte sur le duc une seconde victoire, d'autant plus glorieuse, que le prince Eugène étoit un des généraux ennemis. Les princes de Vendôme, brouillés avec Luxembourg qui ne leur avoit pas rendu justice à Steinkerque, étoient dans l'armée de Catinat, où ils se distinguèrent. La suite de cette victoire fut la désolation de toute la campagne de Turin, en représailles des ravages du Dauphiné par le duc de Savoie.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1590, *le 4 octobre*, Mort de Cujas.

Jacques Cujas naquit à Toulouse, en 1520. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude du Droit ancien et moderne, civil et canonique. A Toulouse, à Cahors, à Bourges, à Valence, à Turin, où il professa en différens tems, il attira une foule d'écoliers, parmi lesquels on compta les plus célèbres magistrats que la France eût alors. Il s'étoit acquis une si grande réputation, qu'on alloit par curiosité à Bourges voir Cujas, comme on alloit jadis à Rome voir Tite-Live.

Lorsque les professeurs allemands le citoient en

chaire, ils portoient la main à leur bonnet, marquant ainsi leur estime pour cet illustre interprète des lois. Il étoit le père de ses écoliers, auxquels il aimoit à prêter de l'argent et des livres. Cujas est le plus clair et le plus méthodique de tous les jurisconsultes de son tems. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Fabrot, à Paris, 1658, en dix vol. in-folio.

Son vrai nom étoit Cujaüs; il retrancha l'*ü* pour donner plus de douceur et de grace à son nom.

HISTOIRE.

L'an 610, *le* 5 *octobre*, Supplice de l'empereur d'Orient Phocas.

Phocas, empereur, ou plutôt tyran d'Orient, naquit à Calcédoine, d'une famille qui n'avoit rien d'illustre. Il usurpa le trône impérial en 602, après avoir fait massacrer l'empereur Maurice et ses enfans. Il envoya des espions dans toutes les grandes villes de l'empire, pour savoir ce qu'on disoit de lui; et comme on n'en pouvoit pas dire grand bien, on voyoit arriver tous les jours à Constantinople des hommes chargés de chaînes, que le tyran immoloit à sa cruauté; le peuple ne pouvant plus supporter un joug aussi tyrannique, Héraclius, gouverneur d'Afrique, conspira contre ce monstre. Il lui ôta le trône, et lui fit couper la main droite et la tête; son corps fut ensuite traîné par les rues et brûlé dans le marché aux bœufs. Un moment avant que de le conduire au supplice, Héraclius lui dit : « Malheureux, n'avois-tu usurpé l'em» pire que pour faire tant de maux au peuple? » Phocas lui répondit : « On verra si tu le gouverneras » mieux. »

Cette révolution a fourni à Corneille le sujet de son Héraclius.

TAYLOR INST. OXFORD

L'an 1285, *le* 5 *octobre*, Mort du roi de France Philippe III, dit le Hardi.

Philippe III, surnommé le Hardi, fut proclamé roi de France en Afrique, après la mort de saint Louis son père, le 25 août, 1270. Il remporta une victoire sur les infidèles; et après avoir conclu avec le roi de Tunis une trève de dix ans, il revint en France. Son règne est éternellement mémorable par la journée affreuse des vêpres siciliennes. Philippe-le-Hardi, pour s'en venger, marche en personne contre le roi d'Aragon, il prend d'assaut et ruine de fond en comble la ville d'Elne, et emporte aussi Gironne. En revenant de cette expédition, il mourut d'une fièvre maligne à Perpignan.

Philippe anoblit Raoul, qu'on appeloit Raoul *l'orfèvre*; c'étoit celui qui gardoit l'argent du roi. On appeloit *orfèvres*, ces dépositaires, ainsi qu'on les nomme encore à Londres, où l'on a retenu beaucoup de coutumes de l'ancienne France.

Ce furent les premières lettres d'anoblissement qui eussent encore été données. Cette introduction nouvelle, par laquelle on rapprochoit les roturiers des nobles, et qui fut appelée anoblissement, ne faisoit que rétablir les choses dans le premier état. Les citoyens de la France, même depuis Clovis, sous la première, et long-tems sous la deuxième race, étoient tous d'une condition égale, soit Francs, soit Gaulois; et cette égalité, qui dura tant que les rois furent absolus, ne fut troublée que par la révolte et la violence de ceux qui usurpèrent les seigneuries; ce n'est pas qu'il n'y eût sous les deux premières races, des hommes plus puissans que d'autres, et en effet, on auroit peine à com-

prendre comment des Gaulois ou des Francs, revêtus de grandes dignités, auroient été du même ordre que les autres citoyens; mais cela vient de ce que l'on confond l'autorité avec l'état des personnes. On ne sauroit nier qu'il n'y eût des hommes plus considérables les uns que les autres; mais cela ne faisoit pas que les distinctions dont ils jouissoient les rendissent d'une autre nature, pour ainsi-dire, que leurs concitoyens; ils en étoient les premiers, mais ils n'en étoient pas séparés; et les charges de l'Etat étoient également supportées par les uns et par les autres, à la différence des tems postérieurs, où la noblesse obtint à cet égard de grands avantages sur la roture. (*Hist.* du président Hénaut.)

L'an 1788, *le* 5 *octobre*, Louis XVI convoque une Assemblée de notables pour le mois de novembre suivant, afin de faciliter les opérations des Etats-Généraux.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 5 *octobre*, On célébroit à Athènes la fête de Cérès.

Il n'y a rien dans toute l'antiquité païenne de plus célèbre que la fête de Cérès d'Eleusis. Les cérémonies de cette fête étoient appelées, par excellence, *les Mystères*. On en rapporte l'origine et l'établissement à Cérès même, qui, étant venue à Eleusis, petite ville de l'Attique, chercher sa fille Proserpine, que Pluton avoit enlevée, accorda aux habitans deux bienfaits signalés, l'art de l'agriculture, et la connoissance de la doctrine sacrée.

Les Athéniens faisoient initier de fort bonne heure leurs enfans de l'un et de l'autre sexe dans ces mystères.

L'opinion commune étoit que cette cérémonie étoit un engagement à mener une vie plus pure et plus réglée, qu'elle procuroit l'assistance particulière des dieux, qu'elle assuroit une mort paisible, et une félicité éternelle. Les initiés, disoit-on, occuperont une place distinguée dans les Champs-Elysées; ils jouiront d'une lumière pure, et vivront dans le sein de la divinité, tandis que les autres habiteront, après leur mort, des lieux de ténèbres et d'horreur.

Diogène le Cynique n'en croyoit rien; et comme ses amis l'exhortoient un jour à se faire initier avant sa mort, il répondit : « Patecion, ce fameux voleur, ob-» tint l'initiation; Epaminondas et Agésilas ne la solli-» citèrent jamais; puis-je croire que le premier sera » heureux dans les Champs-Elysées, tandis que les » seconds seront traînés dans les bourbiers des Enfers? »

La cérémonie de l'initiation se faisoit de nuit, pour inspirer plus de respect et de frayeur. Là, se passoient des choses merveilleuses; on entendoit des voix extraordinaires, un grand éclat de lumière dissipoit tout d'un coup les ténèbres, et disparoissant ensuite, augmentoit l'horreur de la nuit. Des spectres, des coups de tonnerre, un tremblement de terre achevoient de répandre la terreur. Le récipiendaire glacé de crainte, et tout couvert de sueur, écoutoit en tremblant la lecture de certains livres mystérieux, si pourtant en cet état il pouvoit rien écouter.

Ceux qui n'étoient pas initiés ne pouvoient entrer dans le temple de Cérès; et l'on voit dans Tite-Live, que deux Acarnaniens y étant entrés le jour de la fête, en suivant la foule, quoique ce fût par mégarde, furent impitoyablement massacrés par la populace.

C'étoit aussi un crime capital de divulguer les secrets et les mystères de cette fête. C'est pour cette raison que Diagore le Mélien fut proscrit, et sa tête mise à prix. Il en pensa coûter la vie au poète Eschyle, pour en avoir parlé trop ouvertement dans quelques unes de ses tragédies.

La fête d'Eleusis duroit neuf jours. Au quatrième, vers le soir, se faisoit la procession de la corbeille, qui étoit portée sur un char traîné lentement par des bœufs, et suivie d'une grande troupe de femmes athéniennes. Elles portoient toutes des corbeilles mystérieuses, remplies de diverses choses qu'on tenoit fort cachées, et couvertes d'un voile de pourpre. Cette cérémonie représentoit la corbeille où Proserpine avoit mis les fleurs qu'elle venoit de cueillir lorsque Pluton l'enleva.

Le cinquième jour étoit appelé le *jour des flambeaux*, parce que la nuit de ce jour, hommes et femmes en portoient pour imiter l'action de Cérès, qui, ayant allumé un flambeau aux feux du mont Etna, alloit errant de côté et d'autre pour chercher sa fille.

Au sixième jour, le plus brillant de tous, les prêtres et les initiés conduisoient d'Athènes à Eleusis la statue d'Iacchus, fils de Jupiter et de Cérès. Le dieu, couronné de myrte, avoit un flambeau à la main. Environ trente mille personnes l'accompagnoient; les airs retentissoient au loin du nom d'Iacchus. La marche, dirigée par le son des instrumens et le chant des hymnes, étoit quelquefois suspendue par des sacrifices et des danses. La statue étoit introduite dans le temple d'Eleusis, et ramenée ensuite dans le sien avec le même appareil et les mêmes cérémonies.

Le septième jour étoit consacré par les jeux et les combats gymniques. La récompense du vainqueur étoit une mesure d'orge, parce que c'étoit d'abord à Eleusis que Cérès avoit enseigné le moyen de faire venir l'orge et de l'employer.

Cette fête continua jusque sous les empereurs chrétiens. Valentinien voulut l'abolir; mais Prétextat, proconsul de la Grèce, lui fit craindre un soulèvement du peuple. Ce ne fut que sous l'empereur Théodose qu'elle fut supprimée.

L'an 1403, *le* 5 *octobre*, Agnès du Rochier, âgée de dix-huit ans, très jolie, et fille unique d'un riche marchand qui lui avoit laissé beaucoup de biens, se fit récluse à la paroisse de Sainte-Opportune.

On appeloit récluses des filles ou des veuves qui se faisoient bâtir une petite chambre joignant le mur de quelque église. La cérémonie de leur réclusion se faisoit avec grand appareil : l'église étoit tapissée, l'évêque célébroit la messe pontificalement, prêchoit, et alloit ensuite lui-même sceller la porte de la petite chambre, après l'avoir bien aspergée d'eau bénite. On n'y laissoit qu'une petite fenêtre par où la pieuse solitaire entendoit l'office divin, et recevoit les choses nécessaires à la vie.

HISTOIRE.

L'an 456, *le* 6 *octobre*, Avitus est dépouillé de l'empire.

Avitus, natif d'Auvergne, d'une famille illustre, préfet du prétoire des Gaules sous Valentinien, maître de la cavalerie sous Maxime, se fit proclamer empereur à Toulouse, en juillet 455, et repoussa les Vandales et les Suèves. Le général Ricimer, auquel il avoit donné sa confiance, parvint à une autorité si absolue, qu'il fit révolter l'armée à la tête de laquelle Avitus l'avoit placé. Ce prince étoit alors dans les Gaules; il passa en Italie pour se maintenir. Mais, Ricimer l'ayant surpris dans Plaisance, le dépouilla de la pourpre impériale. Avitus, pour se soustraire à la vengeance de ses ennemis, entra dans les ordres sacrés, et se fit ordonner évêque de Plaisance; mais comme il appréhendoit toujours le ressentiment de Ricimer, il résolut d'aller achever sa carrière en Auvergne. Il mourut en chemin, et son corps fut apporté à Brioude, où il est honoré comme saint, et dont il est le patron, conjointement avec saint Julien.

« Avitus, dit M. Turpin, fut moins illustre par sa » naissance que par ses qualités personnelles. Sa dou- » ceur et sa modération lui avoient mérité l'estime et » l'amitié de Théodoric II, roi des Visigoths. Ce fut » par son conseil qu'il se fit élire empereur. *Montez* » *sur le trône*, lui avoit dit ce prince; *tant que vous*

» *gouvernerez l'empire, il n'aura point de soldat plus* » *ardent que moi à le défendre.* Cependant Avitus, » dont le règne n'offre rien de mémorable, prouva que » les hommes pacifiques et vertueux ne sont pas tou- » jours les plus propres à gouverner. »

L'an 877, *le* 6 *octobre*, Mort du roi de France Charles-le-Chauve.

Charles II, dit le Chauve, fils de Judith, seconde femme de Louis-le-Débonnaire, né en 823, roi de France en 840, fut couronné empereur d'Italie en 875, par le pape Jean VIII. L'empire appartenoit de droit à Louis de Germanie, comme l'aîné de la maison de Charlemagne. Mais des troupes et de l'argent firent les droits de Charles-le-Chauve. Le pape, non seulement lui vendit l'empire, mais profita même de la conjoncture pour le lui donner en souverain, et Charles le reçut en vassal, protestant qu'il le tenoit du pape, ainsi qu'il avoit protesté en 859, qu'il devoit subir le jugement des évêques, laissant toujours avilir sa dignité pour en jouir.

Les Normands qui s'étoient déjà montrés en France sous Louis-le-Débonnaire, recommencèrent leurs ravages avec plus de fureur sous le règne de Charles. Le foible monarque, au lieu de s'opposer à ces barbares, acheta leur retraite à force d'argent. Cette conduite, indigne d'un roi, qui devoit plutôt se battre que marchander, occasionna bientôt de nouvelles irruptions et de nouveaux ravages.

C'est une tradition commune que ce prince mourut empoisonné par son médecin, un juif nommé Sédécias; mais on ne dit point par quelle raison ce méde-

cin commit ce crime. Que pouvoit-il gagner en empoisonnant son maître? Auprès de qui auroit-il trouvé une plus belle fortune? Aucun auteur ne parle du supplice de ce médecin. Il faut douter de cet empoisonnement, et faire réflexion seulement que l'Europe chrétienne étoit alors si ignorante, que les rois étoient obligés de choisir pour leurs médecins, des Juifs et des Arabes.

Les savans que Charles combloit de bienfaits, à l'exemple de son aïeul, lui avoient donné, de son vivant, le titre de *Grand*; mais la postérité, plus impartiale, ne lui a laissé que le nom de *Chauve*, parce qu'il l'étoit en effet.

L'an 1333, *le* 6 *octobre*, La Divion est brûlée par arrêt du parlement, comme faussaire et comme sorcière.

Robert III, arrière-petit-neveu de Saint-Louis, roi de France, après avoir long-temps disputé à sa tante Mahaud le comté d'Artois, avoit enfin été condamné au parlement en 1302 et en 1318, sous Philippe-le-Bel et sous Philippe-le-Long. Il avoit gardé le silence sous le règne de Charles-le-Bel; mais se sentant plus autorisé sous celui de Philippe de Valois, dont il avoit épousé la sœur, il revint pour la troisième fois, en 1329, contre les jugemens rendus en faveur de Mahaud, sous prétexte de nouveaux titres qu'il représentoit. Mahaud conteste la vérité de ces titres, et meurt subitement, ainsi que sa fille Jeanne, veuve de Philippe-le-Long, non sans un violent soupçon de poison. Jeanne, duchesse de Bourgogne, fille de Philippe-le-Long et de Jeanne, défend à la demande de

Robert, dont les titres furent à la fin reconnus faux : ils avoient été fabriqués par une femme nommée Divion, qui excelloit dans ce métier, et qui passoit pour exceller aussi dans celui de la sorcellerie. Robert fut banni du royaume, et ses biens confisqués. La Divion fut arrêtée et condamnée à être brûlée, principalement en qualité de sorcière. Elle fut convaincue au procès, d'avoir essayé, à l'instigation de Robert, *d'envoûter* le roi : c'étoit une manière de faire périr son ennemi, quoiqu'éloigné de lui, par des maléfices ridicules, qui consistoient à piquer au cœur une figure de cire, que l'on supposoit être la représentation de l'ennemi dont on vouloit se défaire.

L'an 1499, *le 6 octobre*, Entrée de Louis XII, roi de France, à Milan.

Louis XII avoit des droits sur le Milanais par son aïeule Valentine, sœur unique du dernier duc de la famille des Visconti. Ludovic Sforce s'en étoit emparé. Louis XII, ayant assuré ses frontières par des traités avec l'Espagne, l'Angleterre et l'Empire, fait passer les Alpes à son armée. Il est à remarquer qu'en entreprenant cette guerre, loin d'augmenter les impôts, il les diminua, et que cette diminution commença à lui faire donner le nom de *père du peuple*.

Les Français s'emparèrent en vingt jours de l'Etat de Milan et de celui de Gênes. Le roi fit son entrée dans Milan, et y reçut les députés de tous les Etats d'Italie, en homme qui étoit leur arbitre et leur souverain. Mais, par une de ces révolutions si ordinaires dans les guerres d'Italie, Ludovic rentra dans son pays, et recouvra bientôt tous ses Etats ; les vaincus furent très maltrai-

tés dans leur retraite. Ludovic payoit un ducat d'or pour chaque tête de Français qu'on lui apportoit.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1655, *le* 6 *octobre*, mort de Baron le père.

Le père du célèbre Baron possédoit, comme son fils, dans un degré supérieur, le talent de la déclamation. Son genre de mort est remarquable. En faisant le rôle de don Diègue dans le Cid, son épée lui tomba des mains comme son rôle l'exigeoit, et la repoussant du pied avec indignation, il en rencontra malheureusement la pointe, dont il eut le petit doigt piqué. Cette blessure fut d'abord traitée de bagatelle; mais la gangrène qui s'y étoit mise, exigeant qu'on lui coupât la jambe, il ne voulut jamais le souffrir : *Non, non*, dit-il, *un roi de théâtre se feroit huer avec une jambe de bois*. Il emporta sa jambe au tombeau, et mourut tout entier.

L'an 1672, *le* 6 *octobre*, Mort de Patrix.

Pierre Patrix, né à Caen en 1585, d'un conseiller au bailliage, fut élevé par son père dans l'étude des lois; mais il quitta le barreau pour se livrer à la poésie. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, voulut l'avoir auprès de lui. Patrix suivit constamment ce prince dans la bonne et dans la mauvaise fortune, et après sa mort il fut attaché avec autant de fidélité à Marguerite de Lorraine, sa veuve. Il fit les délices de cette cour par son esprit et par son enjouement.

Sa gaîté l'accompagna jusqu'au tombeau : il répondit à ses amis qui le félicitoient d'être revenu d'une grande maladie, à quatre-vingts ans, et qui lui conseilloient de se lever : *Hélas ! messieurs, ce n'est pas la peine de me r'habiller.*

Il composa, quelques jours avant sa mort, la pièce suivante, une de ses meilleures :

Je songeois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité, je lui tins ce langage :
« Retire-toi, coquin ! va pourrir loin d'ici ;
» Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi. »
« Coquin ! (*ce me dit-il d'une arrogance extrême*)
» Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même !
» Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien :
» Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien. »

On lui attribue *les plaintes des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de Neufgermain*, dans les Œuvres de Voiture.

L'an 1724, *le* 6 *octobre*, Mort de Dufresny.

Charles Dufresny, poète comique, étoit né en 1648. Il passoit pour petit-fils d'Henri IV, et lui ressembloit. Son père avoit été valet de chambre de Louis XIII, et le fils l'étoit de Louis XIV, qui lui fit toujours du bien malgré soi dérangement, mais qui ne put l'empêcher de mourir pauvre. *Il y a deux hommes*, disoit ce prince, *que je n'enrichirai jamais, Dufresny et Bontems.*

Dufresny s'étoit marié deux fois par distraction, comme il le disoit, ou plutôt pour faire ressource. La

Sage, dans son Diable boiteux, dit à cette occasion : « Je veux envoyer aux Petites-Maisons un vieux garçon de bonne famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pouvant se passer d'espèces, est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devoit trente pistoles, vint les lui demander, en disant qu'elle en avoit besoin pour se marier à un valet de chambre qui la recherchoit. Tu as donc d'autre argent, lui dit-il, car où est le valet de chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles? Hé mais, répondit-elle, j'ai encore, outre cela, deux cents ducats. Deux cents ducats! répliqua-t-il avec émotion; malpeste, tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse, et nous voilà quitte à quitte! et la blanchisseuse est devenue sa femme. »

Ses ouvrages ont été recueillis en six volumes in-12; ils renferment, 1°. *ses pièces de théâtre*: les meilleures sont: *la Réconciliation normande*, *le double Veuvage*, *l'Esprit de contradiction*, *le Dédit*; 2°. plusieurs *chansons*, dont quelques-unes sont très agréables; entre autres, *la Dormeuse*, *et Philis plus avare que tendre*; 3°. *les Amusemens sérieux et comiques*, petit ouvrage souvent réimprimé, et plein de peintures vives et plaisantes de la plupart des états de la vie.

D'Alembert a fait un parallèle de Destouches et Dufresny, dont quelques traits feront connoître le génie particulier de celui-ci. « Tous deux se distinguèrent sur la scène, par des qualités différentes et presque opposées: Destouches étoit naturel et vrai, sans être jamais ignoble ou négligé; Dufresny original et neuf, sans cesser d'être vrai et naturel. L'un

» s'attachoit à des ridicules plus apparens ; l'autre saisissoit des ridicules plus détournés. Destouches étoit » plus réfléchi dans ses plans, plus intelligent dans » l'ensemble ; Dufresny animoit par des scènes piquantes sa marche irrégulière. L'auteur du Glorieux » savoit plaire également à la multitude et aux connoisseurs ; son rival ne faisoit rire la multitude, qu'après que les connoisseurs l'avoient avertie ; tous deux » enfin occupèrent au théâtre une place qui leur est » propre : Dufresny, par un mélange heureux de verve » et de finesse, par un genre de gaîté qui n'est qu'à » lui, par un style qui réveille toujours le spectateur ; » Destouches, par une sagesse de composition et de » pinceau qui n'ôte rien à l'action et à la vue des personnages, par un sentiment d'honnêteté et de vertu » qu'il sait répandre au milieu du comique même, par » le talent de lier et d'opposer les scènes entr'elles ; » enfin, par l'art plus grand encore, d'exciter à la fois » le rire et les larmes. »

HISTOIRE.

L'an 929, *le 7 octobre*, Mort du roi de France Charles-le-Simple.

Charles III, dit *le Simple*, fils de Louis-le-Bègue, né en 879 d'une deuxième femme, du vivant même de la première, fut couronné roi de France en 893. Il ne fut roi que de nom. Les Normands profitèrent de la foiblesse de son règne pour étendre encore leurs ravages jusqu'aux portes de Paris. Les rois précédens n'avoient donné que de l'or aux barbares; Charles-le-Simple offrit à Rolon, leur chef, sa fille et des provinces.

Rolon demanda d'abord la Normandie, et on fut trop heureux de la lui céder. Il demanda ensuite la Bretagne; on disputa, mais il fallut la céder encore. La Normandie, qui s'appeloit d'abord la Neustrie, devint un Etat séparé, dont les ducs rendoient un vain hommage à la couronne de France.

Charles s'étant aliéné les principaux seigneurs du royaume, par la dureté superbe d'un ministre, ou plutôt d'un maître qu'il s'étoit donné dans la personne de Haganon, Robert, frère du roi Eudes, profita de ce mécontentement pour usurper la couronne, et se fit sacrer roi, l'an 922, par Hervé, archevêque de Reims. Charles lui livra bataille et le tua dans l'action; mais Hugues-le-Grand, fils de Robert, ne laissa pas de remporter la victoire, et

obligea Charles de se sauver chez Herbert, comte de Vermandois, qui l'enferma au château de Péronne, et l'y laissa mourir de faim.

L'an 1571, *le 7 octobre*, Bataille de Lépante, gagnée sur les Turcs par dom Juan d'Autriche.

Les Vénitiens, après la perte de l'île de Chypre (2 août 1571), demandèrent du secours à tous les princes chrétiens, que l'intérêt commun devoit réunir. C'étoit encore l'occasion d'une croisade; mais à force d'en avoir fait autrefois d'inutiles, on n'en faisoit plus de nécessaires. Le pape Pie V fit bien mieux que de prêcher une croisade; il eut le courage de faire la guerre à l'empire Ottoman, en se liguant avec les Vénitiens et le roi d'Espagne Philippe II. Ce fut la première fois qu'on vit l'étendard des deux clefs déployé contre le croissant, et les galères de Rome affronter les galères ottomanes.

Jamais grand armement ne se fit avec tant de célérité. Philippe II en avoit fourni la moitié, les Vénitiens furent chargés des deux tiers de l'autre, et le reste étoit fourni par le pape. Dom Juan d'Autriche, ce célèbre fils naturel de Charles-Quint, étoit le général de la flotte. Celle des Ottomans étoit plus forte que les trois escadres chrétiennes. Les deux armées se rencontrèrent dans le golfe de Lépante, l'ancien Naupactus, non loin de Corinthe. Jamais, depuis la bataille d'Actium, les mers de la Grèce n'avoient vu ni une flotte si nombreuse, ni une bataille si mémorable. Les galères ottomanes étoient manœuvrées par des esclaves chrétiens, et les galères chré-

tiennes par des esclaves turcs, qui tous servoient malgré eux contre leur patrie.

Les deux flottes se choquèrent avec toutes les armes de l'antiquité et des tems modernes: les flèches, les longs javelots, les lances à feu, les grapins, les canons, les mousquets, les piques et les sabres. On combattit corps à corps sur la plupart des galères accrochées, comme sur un champ de bataille. Les chrétiens remportèrent une victoire d'autant plus illustre, que c'étoit la première de cette espèce.

Dom Juan d'Autriche et Veniero, l'amiral des Vénitiens, attaquèrent la capitane ottomane, que montoit l'amiral des Turcs, nommé Ali. Il fut pris avec sa galère, et on lui fit trancher la tête, qu'on arbora sur son propre pavillon. C'étoit abuser du droit de la guerre; mais ceux qui avoient écorché Bragadino dans Famagouste, ne méritoient guères un autre traitement. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante bâtimens dans cette journée. Il est difficile de savoir le nombre des morts; on le faisoit monter à près de quinze mille: environ cinq mille esclaves chrétiens furent délivrés. Venise signala cette victoire par des fêtes qu'elle seule savoit alors donner. Constantinople fut dans la consternation. Le pape Pie V, en apprenant cette grande victoire, qu'on attribuoit surtout à dom Juan, le généralissime, mais à laquelle les Vénitiens avoient eu la plus grande part, s'écria: *Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé* JEAN; paroles qu'on attribua depuis à Jean Sobieski, roi de Pologne, quand il délivra Vienne. (*Voyez* l'article suivant.)

L'an 1578, *le 7 octobre*, Mort de dom Juan d'Autriche.

Dom Juan d'Autriche, fils naturel de l'empereur Charles-Quint, qui déclara ce secret en mourant, à Philippe II, son fils, naquit à Ratisbonne en 1547. On a long-tems cru que sa mère étoit une fille de qualité de Nuremberg, nommée Barbe Blomberg, laquelle en effet a été long-tems maîtresse de Charles-Quint; mais la plupart des historiens pensent aujourd'hui, qu'en reconnoissant ce fils naturel, Barbe Blomberg ne fit que se prêter aux désirs de l'empereur et de Marie d'Autriche, sa sœur, véritable mère de dom Juan.

Le jeune prince fut élevé secrètement à la campagne, par la femme de Louis Quixada, grand-maître de la maison de l'empereur. Après la mort de Charles-Quint, Philippe II l'appela à Valladolid, où il étoit alors. Dom Juan se mit à genoux devant ce prince, lorsqu'il lui fut présenté par Quixada. *Savez-vous bien*, lui dit Philippe en le faisant relever, et en souriant, *quel est votre père? Vous êtes fils d'un homme illustre: Charles-Quint est votre père et le mien.* Il le fit ensuite élever à sa cour, où il se distingua de bonne heure par sa politesse et sa grandeur d'âme. Philippe II l'envoya en 1570, contre les Maures de Grenade, qu'il réduisit. Les talens militaires qu'il déploya dans cette guerre, le firent choisir pour généralissime d'une flotte de près de trois cents voiles, que l'Espagne et l'Italie avoient préparée contre les Turcs, vers le golfe de Lépante, proche de ces mêmes

lieux où Antoine et Auguste combattirent autrefois pour l'empire du monde.

Dom Juan d'Autriche acquit, dans cette journée, la plus grande réputation dont jamais capitaine ait joui. Chaque nation moderne, dit un historien, ne chante que ses héros, et néglige ceux des autres peuples; dom Juan, comme vengeur de la chrétienté, étoit le héros de toutes les nations; on le comparoit à l'empereur Charles-Quint, son père, dont il avoit la figure, la valeur, l'activité et le génie, et par-dessus lui, l'humanité, la générosité, qui souvent achèvent et assurent les conquêtes. Il mérita, surtout, d'être l'idole des peuples, lorsque, deux ans après, il prit Tunis, comme Charles-Quint, et fit comme lui un roi africain tributaire d'Espagne. Dom Juan se couvrit d'une nouvelle gloire, en 1576, lorsqu'il eut été nommé gouverneur des Pays-Bas révoltés; il se rendit maître de Namur, de diverses places, et défit entièrement les rebelles dans les plaines de Gemblours, en 1578. Après cette victoire, il soumit rapidement Louvain, Dieste, Nivelle, Philippeville, Limbourg, Harlem. Une mort prématurée enleva ce héros au milieu de ses conquêtes, l'an 1578, le même jour qui avoit été si glorieux pour lui en 1571. Il n'avoit que trente-deux ans.

Son frère Philippe II, le soupçonnoit de vouloir se faire souverain de la Flandre, dont il étoit gouverneur; et ses liaisons avec la reine Elisabeth, qui n'aimoit ni le roi d'Espagne ni les Espagnols, autorisoient ses soupçons; on ne crut pas dans le tems que sa mort fût naturelle, et presque tous les historiens ont écrit qu'il avoit été empoisonné. Strada dit

que ce prince avoit été rendu suspect à Philippe II, par l'habileté du prince d'Orange, et que cette jalousie, en retardant les secours qu'il attendoit d'Espagne, ne contribua pas moins à la liberté des Hollandais, que leur courage et leur bonne conduite.

Dom Juan mourut, persuadé que Barbe Blomberg étoit sa mère, et la recommanda en cette qualité à Philippe II. Ce prince, qui connoissoit la véritable mère de dom Juan, agit de manière à prolonger l'erreur générale. Il fit venir Barbe Blomberg en Espagne, où elle reçut de ce prince une pension considérable, et où elle termina ses jours. Elle avoit été mariée, et avoit donné le jour à un fils nommé Pyrame *Conrad*. Dom Juan qui le croyoit son frère utérin, le recommanda également au roi d'Espagne, qui lui donna du service dans l'armée du duc de Parme.

Fontenelle s'est fait le défenseur de la vertu de Barbe Blomberg, ou plutôt le panégyriste de son indifférence philosophique pour sa gloire. Il l'a mise en opposition sur ce point avec Lucrèce, dans son sixième Dialogue des morts anciens avec les modernes. Il l'appelle Plomberg.

L'an 1683, *le 7 octobre*, Combat de Barcam, où le roi de Pologne Sobieski court un grand danger.

Nous avons vu au 12 septembre, la victoire mémorable que Sobieski, roi de Pologne, remporta sur les Turcs. Cette gloire fut bientôt sur le point d'être éclipsée par un désastre qu'on ne devoit pas attendre après une victoire si brillante. Il s'agissoit de marcher en Hongrie, et de remettre ce royaume sous la

domination autrichienne. Quelques détachemens de Turcs étoient campés auprès de Barcam; le roi de Pologne s'avançoit de ce côté avec ses gens d'armes et ne voulut point attendre le duc de Lorraine qui suivoit. Les Turcs tombent sur les troupes polonaises, les chargent en flanc, et en font un grand carnage; Sobieski est obligé de fuir; il est poursuivi; il échappe à peine, en laissant son manteau à un Turc qui l'avoit joint. Charles, duc de Lorraine, arrive heureusement à son secours, et après l'avoir secondé dans la délivrance de Vienne, il eut la gloire de le sauver lui-même.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1651, *le 7 octobre*, mort de Sirmond.

Jacques Sirmond, jésuite, l'un des plus savans et des plus aimables hommes de son tems, étoit né en 1559. On sait à peine qu'il fut confesseur de Louis XIII, parce qu'il fit peu parler de lui dans ce poste délicat. Il fut préféré par le pape à tous les savans d'Italie, pour faire la préface de la Collection des Conciles. Ses nombreux ouvrages furent très estimés, et sont très peu lus.

L'an 1678, *le 7 octobre*, Mort d'Amelotte.

Denis Amelotte, né en Saintonge en 1606, oratorien, est principalement connu par une bonne version du *Nouveau Testament*. Cette version fut très repandue, l'auteur ayant assuré dans la préface, « qu'il avoit eu

» entre les mains les manuscrits du Vatican, vingt » mille manuscrits de France et d'Espagne, tous ceux » d'Angleterre, des pays du Nord, et du fond de la » Grèce. » Il avoua dans la suite que ce n'étoit qu'une ruse d'auteur, et depuis ce tems le public s'est tenu en garde contre de semblables assurances.

L'an 1786, *le* 7 *octobre*, Mort de Sacchini.

Antoine Sacchini, compositeur italien, étoit né à Naples, le 13 mai 1735. Dans sa jeunesse, il étudia pendant plusieurs années sous le célèbre Durante, au conservatoire de Saint-Onuphre, où il eut pour compagnons d'études, Piccini, Traëta et Guglielmi. Quant à lui, il cultiva le violon avec un soin particulier, et l'habileté qu'il acquit sur cet instrument, lui donna la facilité, par la suite, de jeter dans ses accompagnemens l'élégance et l'éclat dont ils brillent. Au sortir de cette excellente école, Sacchini ne tarda pas à se faire connoître par ses ouvrages; ils lui procurèrent, dès 1762, un engagement fixe pour le théâtre de Rome, où il séjourna sept ou huit ans. Il faisoit néanmoins, de tems en tems, quelques excursions dans les principales villes d'Italie, et les connoisseurs jugeoient que si Piccini l'emportoit dans le comique sur Sacchini, celui-ci surpassoit Piccini dans le tragique.

En 1769, il fut choisi pour succéder à Galuppi dans l'emploi de directeur du conservatoire de l'Ospedaletta de Venise; et durant le tems qu'il occupa cette place, indépendamment des ouvrages sacrés qu'il publia, il eut l'honneur de former un grand nombre de bonnes cantatrices, parmi lesquelles on a

distingué mesdames Gabrieli, Conty, Pasqualy, etc. On peut remarquer à cette occasion que tous les grands compositeurs italiens sont en même tems d'excellens maîtres de chant : cela tient au système adopté dans les conservatoires d'Italie, où le chant et la composition vocale sont les objets dont on s'occupe essentiellement, tout le reste n'étant considéré que comme accessoire.

Les ouvrages de Sacchini ayant été connus à Londres, ils firent désirer aux amateurs anglais de le posséder comme compositeur de leur théâtre. Avant de se rendre dans cette ville, il fit un voyage en Allemagne, et passa à Stuttgard et à Munich, où il fut entendu avec beaucoup d'applaudissemens. Il alla ensuite en Hollande, et enfin passa à Londres en 1771 ; là, il composa pour le théâtre italien, plusieurs excellentes tragédies lyriques, telles que : *Montezuma*, *Persée*, *le Cid*, et autres dont nous connoissons des morceaux détachés qui sont de la plus grande beauté. Son séjour en Angleterre eût été fort avantageux à sa fortune, si sa passion pour les femmes ne l'eût entraîné dans des dépenses considérables, qui le ruinèrent à tel point que, couvert de dettes, il fut obligé, au bout de quelques années, de songer à quitter ce pays.

Ce fut alors, vers 1782, que l'administration de l'Opéra lui fit proposer, par Framery, son ami, qui déjà avoit parodié son *Isola d'amore* sous le titre de *la Colonie*, de venir à Paris, travailler pour ce théâtre, à des conditions qu'il accepta. Arrivé en France, il ne tarda pas à enrichir notre scène lyrique : *Renaud* fut représenté le 25 février 1783, et fut bientôt suivi de *Chimène* et de *Dardanus*. Sacchini venant à une

époque où Gluck et Piccini nous avoient déjà familiarisés avec la musique étrangère, n'excita pas d'abord tout l'enthousiasme auquel il devoit s'attendre; ses premiers ouvrages furent même accueillis avec une sorte d'indifférence, il n'en fut pas de même d'*Œdipe à Colonne*. L'intérêt du poëme permit de sentir toutes les beautés de la musique de Sacchini; aussi cet ouvrage obtint-il, sous tous les rapports, un succès mérité, qui non-seulement s'est soutenu jusqu'à présent, mais qui va même en croissant de jour en jour. Croira-t-on cependant que sa réputation rencontra toutes les difficultés imaginables, et que, dégoûté du séjour de Paris, Sacchini avoit pris le parti de retourner en Angleterre, où ses protecteurs, après avoir payé toutes ses dettes, l'invitoient à venir jouir du sort heureux qu'ils lui avoient assuré. La mort ne lui en laissa pas le tems; les chagrins qu'il venoit d'éprouver à l'occasion d'*Œdipe*, et que sa sensibilité rendoit plus vifs encore, avoient épuisé ses forces; et, le 7 octobre 1786, âgé seulement de cinquante ans, il succomba à une attaque de goutte remontée: il laissa imparfait l'opéra d'*Arvire*, que M. Rey, chef de l'orchestre de l'Opéra, a terminé d'une manière qui a satisfait les amateurs.

Les qualités particulières de ce célèbre compositeur sont la facilité, la grâce et la noblesse, qui ne l'abandonnent jamais, même dans les expressions les plus énergiques. Ses chants sont si naturels et si heureux, qu'ils semblent se former et se produire d'eux-mêmes dans le gosier du chanteur; et sans offrir de motif bien décidé, ils ont néanmoins un caractère tellement propre, qu'il n'en est pas de plus difficile à

imiter. Sans perdre le tems en discussion inutile, Sacchini a fait voir comment on peut réunir ces deux choses si importantes et presque contraires, le chant et la déclamation. Son harmonie est pure et large: aussi excelle-t-il dans le style religieux idéal, et ses chœurs de prêtres sont les meilleurs modèles que l'on puisse proposer en ce genre. A ces qualités, il joint encore le mérite d'être toujours égal à lui-même; et si l'on trouve en lui quelque uniformité, c'est du moins le seul défaut que la critique puisse lui reprocher.

HISTOIRE.

L'an 1361, *le* 8 *octobre*, Duel entre le chien d'Aubry de Montdidier, et son assassin.

Aubry de Montdidier, passant seul dans la forêt de Bondy, fut assassiné et enterré au pied d'un arbre. Son chien resta plusieurs jours sur sa fosse, et ne le quitta que pressé par la faim. Il vient à Paris chez un intime ami du malheureux Aubry, et par ses tristes hurlemens semble vouloir lui annoncer la perte qu'ils ont faite. Après avoir mangé, il recommence ces cris, va à la porte, tourne la tête pour voir si on le suit, revient à cet ami de son maître, et le tire par son habit, comme pour lui marquer de venir avec lui. La singularité de tous les mouvemens de ce chien, sa venue sans son maître qu'il ne quittoit jamais, ce maître qui tout d'un coup avoit disparu; tout cela détermina à suivre ce chien.

Dès qu'il fut au pied de l'arbre, il redoubla ses cris en grattant la terre, comme pour faire signe de chercher en cet endroit: on y fouilla, et on y trouva le corps du malheureux Aubry.

Quelque tems après, il aperçoit par hasard l'assassin, que tous les historiens nomment le chevalier Macaire; il lui saute à la gorge, et l'on a bien de la peine à lui faire lâcher prise; chaque fois qu'il le rencontre, il l'attaque et le poursuit avec la même fureur. L'acharnement de ce chien, qui n'en veut qu'à cet homme,

commence à paroître extraordinaire; on se rappelle l'attachement qu'il avoit toujours marqué pour son maître, et en même tems les preuves de haine que Macaire avoit souvent données contre Aubry. Quelques autres circonstances augmentent les soupçons.

Le roi instruit de tous les discours qu'on tenoit à ce sujet, fait venir ce chien qui paroît tranquille jusqu'au moment qu'apercevant Macaire au milieu d'une vingtaine d'autres courtisans, il tourne, aboie, et cherche à se jeter sur lui. Dans ces tems-là on ordonnoit le combat entre l'accusateur et l'accusé, lorsque les preuves du crime n'étoient pas convaincantes; on nommoit ces sortes de combats *jugemens de Dieu*, parce qu'on étoit persuadé que le Ciel auroit plutôt fait un miracle que de laisser succomber l'innocence. Le roi, frappé de tous les indices qui se réunissoient contre Macaire, jugea qu'il échéoit gage de bataille, c'est-à-dire, qu'il ordonna le duel entre le chevalier et le chien.

Le champ-clos fut marqué dans l'Ile Notre-Dame, qui n'étoit alors qu'un terrain vague et inhabité. Macaire étoit armé d'un gros bâton; le chien avoit un tonneau percé pour sa retraite et ses relancemens. On le lâche; aussitôt il court, tourne autour de son adversaire, évite ses coups, le menace tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, le fatigue, et enfin s'élance, le saisit à la gorge, le renverse et l'oblige à faire l'aveu de son crime, en présence du roi et de toute la cour. Ce combat étoit peint sur une des cheminées de la grande salle du château de Montargis.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1553, *le* 8 *octobre*, Mort de Catharin, en Italie.

Ambroise Catharin, né à Sienne, dominicain, se distingua au concile de Trente, et fut fait archevêque de Conza. On a de lui plusieurs ouvrages remplis de choses singulières sur beaucoup de points de théologie. Il soutient que Jésus-Christ seroit venu au monde, quand même le premier homme n'auroit pas péché. Il prétend que la chute des mauvais anges vient de ce qu'ils ne voulurent pas reconnoître le décret de l'incarnation.

Une de ses opinions qui parut d'abord extrêmement hardie, mais qui fut ensuite adoptée pour de fort bonnes raisons, est celle sur l'intention extérieure du ministre des sacremens. Il soutint, au concile de Trente, qu'il n'étoit pas nécessaire, pour la validité du sacrement, que le ministre eût l'intention intérieure de faire une chose sacrée, mais qu'il suffisoit qu'il voulût administrer extérieurement le sacrement de l'Eglise, quoiqu'il s'en moquât intérieurement.

L'an 1604, *le* 8 *octobre*, Mort de Dousa en Hollande.

Janus Dousa, appelé vulgairement Vander Does, seigneur de Norvich sa patrie, soutint, en 1574, le fameux siége de Leyde contre les Espagnols, avec autant de courage que de prudence. Le général espagnol sollicitant les bourgeois de se rendre, par les

promesses les plus flatteuses; Dousa ne lui répondit que par ce vers :

Fistula dulce canit, volucrem dum decipit auceps.
Quand la flûte aux doux sons leurre un crédule oiseau,
Le perfide chasseur l'attrape en son réseau.

Les Espagnols furent obligés de se retirer. Dousa fut nommé l'année suivante, premier curateur de l'Université de Leyde, qui venoit d'être fondée. Il étoit digne de cet emploi par sa grande érudition qui lui mérita le surnom de Varron de la Hollande. On a de lui un ouvrage intitulé: *Lusus imaginis jocosæ*, remarquable par l'élégance et la pureté du style, et par la variété des images.

L'an 1647, le 8 octobre, Mort de Longomontan.

Christian Longomontan, né dans le Jutland, étoit fils d'un pauvre laboureur. Il eut à surmonter, dans ses études, toutes les incommodités de la mauvaise fortune, partageant, comme le philosophe Clénanthe, tout son tems entre la culture de la terre et les leçons que le ministre du lieu lui faisoit. Il fit de grands progrès dans les mathématiques. Ayant été recommandé au célebre Tycho-Brahé, il passa huit ans auprès de lui, et l'aida beaucoup dans ses observations et dans ses calculs. Il fut appelé à Copenhague, et nommé à une chaire de mathématiques, qu'il remplit avec beaucoup de réputation jusqu'à sa mort.

L'an 1684, le 8 octobre, Mort de Cordemoi.

Géraud de Cordemoi a le premier débrouillé le chaos des deux premieres races des rois de France. On

doit cette utile entreprise au duc de Montausier, qui chargea Cordemoi de faire l'histoire de Charlemagne pour l'éducation du dauphin. Il ne trouva guère dans les anciens auteurs que des absurdités et des contradictions. La difficulté l'encouragea, et il débrouilla les deux premières races. Nous avons parlé de son fils au 7 février.

L'an 1772, *le* 8 *octobre*, Mort de Mondonville.

Jean Mondonville, l'un des plus célèbres musiciens français du dernier siècle, vit le jour à Narbonne en 1715. Il acquit d'abord de la réputation à Paris, où il se rendit en 1737, par l'exécution brillante et facile de son violon. Il fut rival et ami de Guignon, qui tenoit alors le premier rang dans ce genre. Ses sonates de clavecin et ses symphonies, ses opéras d'*Isbé*, du *Carnaval*, du *Parnasse*, de *Titon et l'Aurore*, de *Daphnis et Alcimadure*, le mirent bientôt dans la classe des compositeurs les plus distingués qui eussent travaillé pour l'Opéra. Il excella aussi dans les motets, qui lui méritèrent la place de maître de musique de la chapelle du roi.

L'an 1785, *le* 8 *octobre*, Mort de Burigny.

L'évêque de Burigny, membre de l'Académie des Belles-Lettres de Paris, mourut dans cette ville à quatre-vingt-quatorze ans, doyen de la littérature française et de la littérature européenne. La tranquillité de son ame et la douceur de son caractère lui procurèrent une vieillesse longue, douce et agréable. Savant utile, sans faste, écrivain sans prétention, simple dans ses mœurs ainsi que dans son style, il ne connut ni l'or-

gueil, ni l'intrigue, ni l'envie. Ses principaux ouvrages sont : 1°. l'*Histoire de la Philosophie païenne ;* 2°. l'*Histoire de Sicile ;* 3°. l'*Histoire des Révolutions de Constantinople ;* 4°. *les Vies de Grotius*, d'*Erasme*, de *Bossuet*. Les ouvrages de Burigny sont estimés pour l'exactitude des faits et l'abondance des recherches.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1691, *le* 8 *octobre*, Mort d'Abelly.

Louis Abelly, évêque de Rhodès, a donné plusieurs ouvrages de théologie, dont le plus connu est la *Moelle théologique*, qui fit du bruit dans le tems, surtout après ces vers de l'auteur du Lutrin, dans la délibération des chanoines :

Voyons si des lutrins Bauny n'a point parlé ;
Etudions enfin, il en est tems encore ;
Et pour ce grand projet, tantôt, dès que l'aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le *moelleux Abelly*.

HISTOIRE.

L'an 1514, *le* 9 *octobre*, Mariage de Louis XII et de Marie d'Angleterre.

Anne de Bretagne, seconde femme de Louis XII, étant morte le 9 janvier précédent, ce prince, âgé de cinquante-trois ans, épousa Marie, sœur d'Henri VIII, roi d'Angleterre. La princesse fut reçue à Boulogne, à la descente du vaisseau, par François, comte d'Angoulême, héritier présomptif de la couronne, dont les espérances étoient d'autant mieux fondées, que Louis XII n'avoit point d'enfans mâles. François fut enchanté des attraits de la jeune reine, et Marie, à son tour, parut touchée des manières gracieuses du jeune prince; mais les sages conseils du chancelier Duprat (*Voyez* le 9 juillet), ou, suivant d'autres, du gouverneur même de François, arrêtèrent dans son principe une passion dont les suites ne pouvoient être que préjudiciables aux intérêts du jeune prince.

L'an 1799, *le* 9 *octobre*, Le général Bonaparte, parti d'Egypte, débarque à Fréjus, accompagné des généraux Murat, Berthier, Lannes, Marmont et Andréossy, et de MM. Monge et Bertholet.

En partant d'Egypte, le général Bonaparte avoit laissé le commandement au général Kléber. Le gouvernement étoit bien organisé, la tranquillité régnoit partout, et l'inondation du Nil avoit déjà commencé. Il y avoit cinquante ans qu'on ne l'avoit vue aussi belle.

Bonaparte relâcha à Ajaccio, où il resta sept jours. C'est là qu'il apprit les nouvelles de France, dont il n'avoit que très peu de connoissance depuis son départ. Dans la traversée de l'île de Corse en France, on aperçut une escadre anglaise qui donna la chasse à la division française, composée de deux frégates et d'un bâtiment de transport. Le commandant de la division vouloit s'échouer sur les côtes de Corse pour éviter d'être pris. Bonaparte, qui craignoit d'être bloqué dans cette île, s'y opposa, et dit qu'il falloit s'en remettre à la fortune. La fortune lui fut aussi favorable à la vue des côtes de France, qu'elle l'avoit été à la vue des côtes d'Egypte. La nuit cacha la marche de ce vaisseau qui *portoit plus que César et sa fortune ;* et l'on aborda à Fréjus où l'on fit à l'illustre voyageur la plus brillante réception.

Le courrier qui le devança pour faire préparer les chevaux, les demanda partout pour Bonaparte ; et partout, dans les villes, dans les villages, on alla sur les chemins à sa rencontre, et on l'accompagnoit encore au-delà des communes. La foule étoit telle, même sur les routes, que les voitures avoient peine à avancer. Tous les endroits par lesquels il passa depuis Fréjus jusqu'à Paris, où il arriva le 16, étoient illuminés le soir. La France se crut sauvée, et le fut en effet.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1562, *le 9 octobre*, Mort de Fallope, à Padoue.

Gabriel Fallope, médecin italien, étoit profondé-

ment versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, et surtout dans l'anatomie. Il découvrit cette partie du corps qu'on nomme *la trompe de Fallope*. On prétend néanmoins qu'elle n'étoit pas inconnue aux anciens.

L'an 1693, *le* 9 *octobre*, Mort de Blount, à Londres.

Charles Blount s'annonça dans la littérature par la traduction de la *Vie d'Apollonius de Thiane, par Philostrate*. Les notes étoient encore plus dangereuses que la traduction. Elles ne tendent qu'à tourner la religion en ridicule, et à rendre l'écriture méprisable. Son ouvrage fut condamné, même en Angleterre, l'an 1693. Cette même année, Blount étant devenu amoureux de la veuve de son frère, et désespérant d'obtenir une dispense pour l'épouser, il essaya du moins de l'attendrir. Sa belle-sœur, fatiguée de ses empressemens, prit la résolution de quitter Londres. Blount alla chez elle, et fit les dernières tentatives pour la retenir. N'ayant pu la fléchir, il se tira un coup de pistolet, dont il mourut quelques jours après.

L'an 1688, *le* 9 *octobre*, Mort de Claude Perrault.

Claude Perrault, né à Paris en 1613, s'appliqua d'abord à la médecine, et donna même des ouvrages estimés dans ce genre. Mais son amour pour les beaux-arts, et surtout pour l'architecture, lui fit entreprendre une traduction de *Vitruve*. Il traça lui-même les dessins sur lesquels les planches de son *Vitruve* furent gravées. La colonnade du Louvre et l'Observatoire

le placeront toujours au premier rang parmi les architectes. Comme médecin, il ne manquoit pas de mérite, et rendit la santé à plusieurs de ses amis, et nommément, dit-on, à Boileau; ce dont il est permis de douter, du moins d'après les vers suivans qu'il adressa à Charles Perrault, frère de celui dont nous parlons: (*Voyez* le 16 mai.)

Ton frère, dis-tu, l'assassin,
M'a guéri d'une maladie;
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

Perrault, ennemi de la satire, s'étoit déclaré, avec beaucoup de personnes, contre le *Juvénal* français, qui, pour se venger, le plaça dans son *Art Poétique*, sous l'emblême de ce docteur de Florence, qui de méchant médecin devint bon architecte:

Dans Florence jadis vivoit un médecin,
Savant hableur, dit-on, et célèbre assassin;
Lui seul y fit long-tems la publique misère:
Là, le fils orphelin lui redemande un père;
Ici, le frère pleure un frère empoisonné;
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné.
Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
Et pour lui la migraine est bientôt frénésie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté,
Le mène en sa maison de superbe structure;
C'étoit un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art;
Déjà de bâtimens parle comme Mansard;
D'un salon qu'on élève il condamne la face;
Au vestibule obscur il marque une autre place,
Approuve l'escalier tourné d'autre façon:

Son ami le conçoit, et mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve, et se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain,
Et désormais la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
D'ignorant médecin devient bon architecte.
Son exemple est pour nous un précepte excellent;
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Ce dernier vers est devenu précepte. Perrault porta ses plaintes à Colbert. Le ministre en parla au poète, qui se contenta de lui répondre : *De quoi se plaint-il donc! je l'ai fait précepte.* Et quelques jours après il adressa au plaignant la justification suivante :

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laissant de Galien la science suspecte,
D'ignorant médecin devint bon architecte.
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault, ma muse est trop correcte;
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

La réputation de Perrault triompha comme celle de Quinaut, de l'acharnement du satirique français. Il fut membre de l'Académie des Sciences; et quoiqu'il n'eût exercé la médecine que pour sa famille, ses amis et les pauvres, la Faculté ne laissa pas, après sa mort, de placer son portrait parmi ceux des plus célèbres médecins.

Ses principaux ouvrages sont, 1°. une bonne traduction de *Vitruve*; 2°. un livre intitulé : *Ordonnance des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des anciens*, dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'architecture.

L'an 1768, *le 9 octobre*, Mort de l'abbé d'Olivet.

Joseph Thoullier d'Olivet naquit le 1 avril 1682. « Il étoit fort robuste d'âme et de corps, dit l'abbé » Batteux, (en recevant à l'Académie l'abbé Con- » dillac, successeur de l'abbé d'Olivet); et quand on » eût voulu, ajoute-t-il, lui donner une éducation » molle, il l'eût repoussée par son caractère. » Il fut élevé par son père, depuis conseiller au parlement de Franche-Comté. Il eut un oncle jésuite célèbre: il fut jésuite lui-même jusqu'à trente-trois ans; il renvoya l'habit assez brusquement après avoir sollicité, trop long-tems à son gré, la permission de le quitter.

Occupé de l'enseignement public pendant cet intervalle, il se donna cette seconde éducation, dont la première n'est jamais qu'une ébauche. Il essaya ses talens dans divers genres; il fut poète, il fut prédicateur: il crut dans la suite devoir laisser la poésie aux Despréaux et aux Racine, la prédication aux Bourdaloue et aux Massillon; il se livra tout-entier à ce genre, mêlé de littérature et de philosophie, qui nourrit l'âme et qui l'exerce: il s'attacha particulièrement à Cicéron, parce qu'il ne trouvoit nulle part une source si vive, si pure, si abondante de morale et de goût.

Quelque tems avant sa sortie des jésuites, on voulut lui confier l'éducation des princes des Asturies. Il aima mieux venir à Paris vivre dans le sein des lettres. Il se fit en peu d'années une telle réputation que, « lorsqu'il étoit à rendre les derniers soins à » un père mourant, l'Académie le choisit, absent, par » la seule considération de son mérite. Il n'eut besoin

» que d'un ami, pour répondre à l'Académie de son » désir. »

L'abbé d'Olivet a continué l'Histoire de l'Académie française, depuis 1652 jusqu'en 1700. Il a lutté contre Pélisson, en donnant à son ouvrage une forme plus difficile, et il n'a pas eu moins de succès. Son Traité de la Prosodie française, ses Essais de Grammaire ont été accueillis du public. On connoît la précision et la finesse de ses remarques sur Racine. « Quel travers » absurde, dit l'abbé Batteux, d'aller prendre ces re- » marques pour un acte d'hostilité, et de vouloir ven- » ger Racine d'un hommage qu'on lui rendoit! »

Ce fut le hasard qui fit d'Olivet traducteur. Il s'étoit chargé de revoir quelques traductions de Maucroix; sa manière de les revoir, fut de les refaire d'un bout à l'autre, et il les donna cependant au public sous le nom de Maucroix. Lorsque dans la suite, dit son panégyriste, il voulut revendiquer son propre bien, il eut à combattre, et fut obligé de produire ses titres.

Mais pourquoi avoit-il publié ces traductions sous le nom de Maucroix, ou pourquoi les réclama-t-il dans la suite? Se proposoit-il de les laisser à Maucroix, si elles n'eussent pas réussi, et ne les réclamoit-il qu'à cause du succès?

Sa traduction des Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux, et l'édition qu'il donna du fameux traité de M. Huet, *de la Foiblesse de l'Esprit humain*, lui attirèrent des démêlés fâcheux, et l'engagèrent à brûler une Histoire de l'Académie d'Athènes, qui auroit été le pendant de celle l'Académie française.

Ce fut la cour d'Angleterre qui proposa d'abord à

l'abbé d'Olivet la magnifique édition qu'il a donnée de Cicéron. « Il montra les lettres à M. le cardinal » de Fleury ; et, oubliant les riches promesses de » l'étranger, il consacra à l'éducation de Monseigneur » le Dauphin, le travail qu'il eût offert au duc de » Cumberland. Quand cet ouvrage long et pénible » fut achevé, on lui donna une pension de 1500 fr. » sur la cassette. Il fut plus flatté, ajoute l'abbé Bat- » teux, de cette distinction que de cette récompense. »

Le pape Clément XI à Rome, Newton et Pope à Londres, le traitèrent avec une distinction qui supposoit une haute estime et une réputation peu commune. Il avoit l'accès le plus familier chez le cardinal de Fleury; l'évêque de Mirepoix l'écoutoit avec confiance : ces deux prélats furent plus d'une fois étonnés de son zèle pour les autres, et son indifférence pour lui-même. Une demande à faire lui eût plus coûté que ses désirs à modérer.

« Dès que l'abbé d'Olivet se sentit affoibli, il fit la » revue de ses papiers, et supprima (dit toujours » l'abbé Batteux) tout ce qui pouvoit paroître inutile » à un esprit, peut-être trop près du terme pour ap- » précier ces objets. Cette rigueur nous a privés de » quantité de détails sur sa vie, et de plusieurs mor- » ceaux intéressans pour les lettres. »

Ce fut à l'Académie que l'abbé d'Olivet sentit les premières atteintes de la maladie qui l'a enlevé. « Il vit le danger et en parla sans détour, comme » d'un événement qui ne l'auroit point regardé : *Ce* » *soir*, *cette nuit*, *quand on voudra* ; j'ai tout prévu. » Il conserva cette égalité d'âme jusqu'à la fin, sans » ennui, dans la même situation, pendant deux mois,

» sans plaintes dans les douleurs, parlant souvent de » Dieu avec confiance, et des lettres par distraction. » Il mourut ainsi dans la sécurité d'un homme qui a » fait un usage légitime de ses talens, et qui n'a rien » à effacer dans ses écrits. Il est mort le 9 octobre 1768, » âgé de quatre-vingt-sept ans. »

Voilà ce que l'amitié a dit de l'abbé d'Olivet, dans une occasion même où elle étoit obligée de louer. L'histoire, réduite à toute sa sincérité, ou se permettant même, si l'on veut, un peu de malice, l'a moins bien traité dans les éloges des académiciens, de d'Alembert, dernière partie de l'histoire de l'Académie, aussi piquante et aussi agréable que les deux premières, malgré leur ancienne réputation, sont sèches et froides: on y parle de son extérieur peu attirant, et presque fait pour repousser ceux qui n'y étoient pas aguerris; on lui attribue des principes de goût peu sûrs, d'ailleurs exclusifs : Cicéron seul étoit son oracle parmi les anciens, Despréaux seul parmi les modernes. Il sembloit répéter sans cesse à tout ce qui l'environnoit, l'espèce de cri de guerre qu'il a fait retentir dans une de ses harangues académiques: *lizez Cicéron, lisez Cicéron.* Il disoit de M. Thomas: *Il a trop lu Tacite.*

Dans le tems qu'il étoit encore jésuite, sous le nom de P. Thoullier, il eut le bonheur de rendre un service d'ami à Despréaux, qui dès-lors l'appeloit déjà mon *illustre père.* Quoiqu'il n'ait pu avoir que vingt-neuf ans à la mort de Boileau, le père le Tellier, qui n'aimoit pas ce poète, à cause de ses liaisons avec Port-Royal, affectoit de le croire l'auteur d'une mauvaise satire qui couroit alors contre les jésuites, parce que c'étoit un

moyen de le perdre dans l'esprit de Louis XIV : le père Thoullier ne négligea rien pour persuader de l'innocence de Boileau, ce père le Tellier qui lui-même craignoit de se voir détrompé.

La réponse du père le Tellier a des traits curieux. « Ces discours, tenus en particulier, (dit-il, en parlant du désaveu de Boileau, que le père Thoullier » lui attestoit) n'empêchent point que le public ne » continue à lui attribuer ces vers; et nos ennemis, » qui les répandent avec empressement, lui en font » honneur dans le monde. Ce n'est point nous, c'est » le public et le roi qu'il a intérêt de détromper, et » il a si bien le moyen de le faire quand il voudra..... » S'il ne le faisoit pas, il donneroit lieu, à ceux qui » ne l'aimeroient point, de dire qu'il a bien voulu » avoir auprès de nos ennemis le mérite d'avoir fait » ces vers-là, sans avoir auprès de nous la témérité de » les avoir faits. »

On sait que ce fut l'abbé d'Olivet qui empêcha Piron d'être reçu à l'Académie française, pour venger l'honneur d'Apollon et des Muses compromis dans une ode devenue trop fameuse.

Piron s'en vengea par l'épitaphe suivante :

Ci-gît maître Jobelin,
Suppôt du pays latin,
Juré peseur de diphthongue,
Endoctriné de tout point
Sur la virgule, le point,
La syllabe brève et longue,
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'U voyelle et l'V consonne.
Ce genre qui le charma,

Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignonne:
Son huile il y consuma.
Dans ce cercle il s'enferma,
Et de son chant monotone,
Tout le monde il assomma.
Du reste, il n'aima personne;
Personne aussi ne l'aima.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1323, *le* 9 *octobre*, Le pape Jean XXII excommunie l'empereur Louis de Bavière.

Louis V, fils de Louis, duc de Bavière, avoit été élu empereur à Francfort, par une partie des électeurs, tandis que l'autre avoit nommé Frédéric-le-Bel, fils de l'empereur Albert Ier. Cette double élection produisit une guerre civile d'autant plus cruelle, que Louis étoit parent de Frédéric. La bataille de Muldorf ayant décidé la querelle en faveur de Louis de Bavière, le pape Jean XXII, qui avoit jusqu'alors gardé la neutralité, prend le parti du prince vaincu. Il déclare l'empire vacant, et ordonne à Louis de se désister de ses droits, et de les soumettre au jugement du pape, *qui seul pouvoit*, disoit-il, *confirmer les empereurs, et sans l'approbation duquel aucun prince ne pouvoit monter sur le trône impérial.* L'empereur en appela du pape mal instruit au pape mieux instruit, et enfin au concile général. Jean XXII l'excommunia, délia ses sujets du serment de fidélité, et, dans sa bulle, le priva de ses *biens-meubles et immeubles.*

L'empereur s'en vengea en suscitant des ennemis au pape, et faisant élire l'anti-pape Pierre de Corbière.

Benoit XII et Clément VI renouvelèrent l'excommunication de Jean XXII. *Que la colère de Dieu*, disoit Clément, *et celle de S. Pierre et de S. Paul tombent sur lui dans ce monde et dans l'autre! que la terre l'engloutisse tout vivant! que sa mémoire périsse! que tous les élémens lui soient contraires! que ses enfans tombent dans les mains de ses ennemis, aux yeux de leur père!* Mais toute cette querelle fut bientôt terminée par la mort funeste de l'empereur, qui tomba de cheval, en poursuivant un ours à la chasse, et mourut de sa chute.

HISTOIRE.

L'an 1661, *le* 10 *octobre*, L'Ambassadeur de France est insulté à Londres.

Le comte de Brahé, ambassadeur de Suède, faisant son entrée à Londres, le comte d'Estrade, ambassadeur de France, et le baron de Vatteville, ambassadeur d'Espagne, se disputèrent le pas. L'Espagnol, avec plus d'argent et une plus nombreuse suite, avoit gagné la populace anglaise : il fait d'abord tuer les chevaux des carrosses français ; et bientôt les gens du comte d'Estrade, blessés et dispersés, laissèrent les Espagnols marcher, l'épée nue, comme en triomphe.

Louis XIV, informé de cette insulte, rappela l'ambassadeur qu'il avoit à Madrid, fit sortir de France celui d'Espagne, et fit dire au roi Philippe IV, son beau-père, que s'il ne reconnoissoit la supériorité de la couronne de France, et ne réparoit cet affront par une satisfaction solennelle, la guerre alloit recommencer. Philippe IV ne voulut pas replonger son royaume dans une guerre nouvelle, pour la préséance d'un ambassadeur : il envoya le comte de Fuentes déclarer au roi, à Fontainebleau, en présence de tous les ministres qui étoient en France, *que les ministres espagnols ne concourroient plus dorénavant avec ceux de France.*

L'an 1775, *le* 10 *octobre*, Mort du maréchal du Muy.

Louis-Nicolas-Victor, comte du Muy, d'abord

chevalier de Malte de la langue de Provence, naquit à Marseille en 1711. Il servit avec distinction en Flandre pendant la guerre de 1740, se trouva à la bataille de Fontenoi en 1745, se signala pendant la guerre de 1757, à la bataille d'Hastembeck, donnée cette même année, à celle de Crewelt en 1758, et de Minden en 1759. Il fut employé, en 1760, dans l'armée du maréchal de Contades, et commanda, pendant toute la campagne, un corps considérable de troupes. Attaqué, le 31 juillet, près de Warbourg, par un corps de quarante mille hommes qui étoient commandés par le prince héréditaire de Brunswick, et soutenus par l'armée du prince Ferdinand, il combattit pendant quatre heures avec la plus grande valeur, et n'ordonna la retraite, qu'il fit en bon ordre, que lorsqu'il fut forcé de céder au grand nombre. Ses services militaires lui méritèrent le ministère de la guerre, en 1774, et le bâton de maréchal de France. Il ne jouit pas longtems de ces honneurs, étant mort de la pierre quelques mois après. Il demanda à être enterré à Sens, près de M. le dauphin. M. de Sacy l'a peint au naturel dans les vers suivans :

Sincère dans les cours, austère dans les camps,
Stoïque sans humeur, généreux sans foiblesse :
Le mérite à ses yeux fut la seule noblesse.
Sous le joug du devoir il fit plier les grands ;
Et bravant leur crédit, mais payant leurs blessures,
Juste dans ses refus, juste dans ses bienfaits,
Il obtint leur estime, en bravant leurs murmures.
Placé près d'un grand prince, objet de nos regrets,
Il fut et le censeur et l'ami de son maître ;
Il n'eut point de flatteurs et ne voulut point l'être.

Au milieu des dangers de la cour et de la licence des

armées, le comte du Muy conserva toujours la piété qui anima toutes les actions de sa vie. Lorsqu'il étoit gouverneur de Flandre, obligé en cette qualité de conduire partout le roi de Danemarck, et arrivé avec ce prince à la porte de la salle des spectacles, il lui représente les devoirs qui lui étoient imposés par sa religion, et se retire.

On le vit régler toujours sa table sur le précepte de l'abstinence, lors même qu'il eut l'honneur d'y recevoir le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, qu'une croyance différente semblait exempter de cette obligation : *Ma loi*, lui dit-il, *s'observe exactement dans ma maison. Si j'avois le malheur d'y manquer quelquefois, je l'observerois plus particulièrement aujourd'hui, que j'ai l'honneur d'avoir un illustre prince pour témoin et pour censeur de ma conduite.*

Lorsqu'il étoit à la tête des troupes, on le vit toujours veiller avec une singulière attention à l'observation de la discipline ; chaque jour il faisoit une inspection sévère des hôpitaux, et examinoit le pain destiné au soldat. Après avoir rempli les devoirs de son état, ses plaisirs étoient de soulager la misère, de protéger l'innocence, de défendre la vertu opprimée. Il parut toujours prodigue envers l'indigent ; c'étoit là son luxe, fruit de l'économie. Il a laissé des Mémoires pleins d'excellentes vues sur différens objets de l'administration.

L'an 1793, *le* 10 *octobre*, La Convention décrète le gouvernement révolutionnaire.

HISTOIRE.

L'an 1716, *le* 11 *octobre*, Mort du maréchal de Montrevel.

Nicolas de la Baume de Montrével étoit de la famille de Pierre de la Baume, évêque de Genève, en 1523, et qui fut chassé de son siége par les calvinistes, en 1535.

Duclos attribue sa mort à une espèce de superstition dont bien des gens sont encore attaqués. Etant à table chez le duc de Biron, on versa une salière sur lui; il en fut si effrayé, qu'il s'écria qu'il étoit mort. Il tomba en foiblesse, on l'emporta chez lui; la fièvre le prit, il mourut au bout de quatre jours. Il avoit cependant beaucoup de bravoure. Il fut d'abord capitaine de cavalerie. Une affaire d'honneur qui lui arriva à Lyon, et dont il se tira deux fois avec avantage, l'obligea de sortir du royaume; mais il y revint en 1667, et se distingua tellement au siége de Lille, qu'il fut avancé à la prière de Turenne. Ayant signalé sa valeur et reçu des blessures dans diverses affaires périlleuses, il parvint, de grade en grade, jusqu'au bâton de maréchal de France.

L'an 1746, *le* 11 *octobre*, Bataille de Rocoux.

Dans la campagne de 1746, les Français s'étant rendus maîtres de Bruxelles, de Mons et de Namur, il restoit à dissiper ou à combattre l'armée des alliés,

Elle campoit alors en-deça de la Meuse, ayant Mastricht à sa droite et Liége à sa gauche. On s'observa, on escarmoucha quelques jours ; le Jar séparoit les deux armées. Le maréchal de Saxe avoit dessein de livrer bataille ; il marcha aux ennemis, le 11 octobre, à la pointe du jour, sur dix colonnes. On voyoit du faubourg de Liége, comme d'un amphithéâtre, les deux armées : celle des Français de cent vingt mille combattans ; celle des alliés de quatre-vingt mille. Les ennemis s'étendoient le long de la Meuse, de Liége à Visé, derrière cinq villages retranchés ; on attaque aujourd'hui une armée comme une place, avec du canon. Les alliés avoient à craindre, qu'après avoir été forcés dans ces villages, ils ne pussent passer la rivière ; ils risquoient d'être entièrement détruit, et le maréchal de Saxe l'espéroit.

Le seul officier-général que la France perdit en cette journée, fut le marquis de Fénélon, neveu de l'immortel archevêque de Cambrai. Il avoit été élevé par lui, et en avoit toute la vertu, avec un caractère tout différent. Vingt années employées dans l'ambassade de Hollande, n'avoient point éteint un feu et un emportement de valeur qui lui coûta la vie. Blessé au pied depuis quarante ans, et pouvant à peine marcher, il alla sur les retranchemens ennemis à cheval ; il cherchoit la mort, et il la trouva. Son extrême dévotion augmentoit encore son intrépidité ; il pensoit que l'action la plus agréable à Dieu, étoit de mourir pour son roi. Il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseroient ainsi, seroit invincible. Les Français eurent peu de personnes de marque blessées dans cette journée. Le fils du comte de Ségur eut la poitrine

traversée d'une balle, qu'on lui arracha par l'épine du dos, et il échappa à une opération plus cruelle que la blessure même.

Cette bataille ne fut que du sang inutilement répandu, et une calamité de plus pour tous les partis. Aucun ne gagna ni perdit de terrain, chacun prit ses quartiers. L'armée battue avança même jusqu'à Tongres ; l'armée victorieuse s'étendit de Louvain dans ses conquêtes, et alla jouir du repos auquel la saison, d'ordinaire, force les hommes dans ces pays, en attendant que le printems ramène les cruautés et les malheurs que l'hiver a suspendus.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1699, *le* 11 *octobre*, Mort d'Amontons.

Guillaume Amontons, excellent mécanicien, membre de l'Académie des Sciences, étoit né à Paris en 1663. Une surdité considérable, dont il fut attaqué dans sa jeunesse, l'empêchant de jouir de la société des hommes, il tourna toute son application vers la mécanique. En 1687, n'ayant encore que vingt-quatre ans, il présenta à l'Académie des Sciences un nouvel hygromètre qui fut approuvé. On n'applaudit pas moins à ses remarques sur une nouvelle clepsydre et sur des baromètres, dédiées à la même Académie, qui s'en associa l'auteur en 1699. Amontons a laissé aussi une théorie des frottemens, qui se trouve dans les Mémoires de l'Académie.

L'an 1683, *le* 11 *octobre*, Mort de Montfleury.

Antoine Montfleury, fils du célèbre acteur de ce nom, avoit été destiné par son père au barreau, et il étoit déjà reçu avocat; mais il se dégoûta bientôt de cette profession pour se livrer au théâtre comme acteur et comme auteur. On a de lui un grand nombre de comedies. Les deux meilleures sont: 1°. *la Femme juge et partie*, qui est restée au théâtre; 2°. *Crispin Gentilhomme*, pièce bien conduite, bien dialoguée et pleine de saillies.

On voulut opposer Montfleury à Molière, à-peu-près comme depuis on a opposé Crébillon à Voltaire; et l'on affecta de représenter, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, *la Femme juge et partie*, pendant qu'on donnoit *le Tartufe* au théâtre de Molière. La pièce de Montfleury se soutint avec un succès égal. Tout ce qui étoit alors cour et peuple n'étoit pas à portée de mesurer l'intervalle immense qui séparoit ces deux hommes. Il y a des chefs-d'œuvre avec lesquels il faut, pour ainsi dire, que l'esprit humain ait le tems de se familiariser: *Athalie*, *le Misantrope*, *le Tartufe* sont de cette classe.

L'an 1708, *le* 11 *octobre*, Mort de Tschirnaus.

Ernfroi de Tschirnaus, né dans l'Alsace en 1651, est connu par la découverte des fameuses caustiques, appelées de son nom, *caustiques de Tschirnaus*. L'Académie des Sciences, après les avoir approuvées, reçut l'auteur dans son sein. Etant retourné en Alle-

magne, il voulut perfectionner l'optique; et établit trois verreries, d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique et de physique, et entre autres le miroir ardent qu'il présenta au duc d'Orléans, régent du royaume. C'est à lui aussi que la Saxe est principalement redevable de sa porcelaine. Content de jouir de sa gloire littéraire, il refusa tous les honneurs auxquels on vouloit l'élever. Les lettres étoient son seul plaisir. Il cherchoit des gens qui eussent des talens, soit pour des sciences utiles, soit pour les arts. Il les tiroit des ténèbres, et étoit en même tems leur compagnon, leur guide et leur bienfaiteur. Il se chargeoit assez souvent de faire imprimer les livres d'autrui, dont il espéroit de l'utilité pour le public.

Auguste, roi de Pologne, lui fit célébrer de magnifiques funérailles.

L'an 1715, *le* 11 *octobre*; Mort de Tourreil.

Jacques Tourreil, né à Toulouse en 1656, fit paroître, dès sa jeunesse, beaucoup de dispositions à l'éloquence. Etant venu dans la capitale pour se perfectionner dans le droit et dans les belles-lettres, il remporta le prix de l'Académie française, en 1681 et en 1683. Cette compagnie lui ouvrit ses portes, à l'exemple de l'Académie des Belles-Lettres, qui l'avoit déjà reçu dans son sein.

Lorsque l'Académie française présenta au roi son dictionnaire, Tourreil étoit à la tête de ce corps: il fit à cette occasion vingt-huit complimens différens, qui eurent tous des grâces particulières.

Son principal ouvrage est une traduction française de plusieurs harangues de Démosthènes, laquelle est précédée de deux excellens discours sur l'état de la Grèce. Il est le premier qui ait fait sentir aux Français ce que valoit ce grand orateur. On lui reproche avec raison d'avoir gâté, par les ornemens de l'art, la simplicité noble et rapide de l'original. *Ah ! le bourreau*, disoit Racine, *il donnera de l'esprit à Démosthènes.*

Si Tourreil ne rendit pas exactement son modèle dans ses écrits, il fut lui-même, dans sa conduite, le modèle de toutes les vertus. Ame droite et sincère, à l'épreuve de la crainte et de l'intérêt, il n'eut d'autre plaisir que l'amour des lettres, d'autre ambition que celle de remplir les devoirs d'une exacte probité. Il portoit si loin la sévérité des mœurs, qu'il s'opposa à la réception de l'abbé de Chaulieu à l'Académie française, à cause des poésies trop libres qui étoient échappées à la plume de cet abbé.

Tourreil est un de ceux qui ont le plus contribué au *Recueil des Médailles sur les principaux événemens du règne de Louis XIV*, réimprimé en 1702.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1303, *le* 11 *octobre*, Mort du pape Boniface VIII.

Benoît Cajetan succéda, sous le nom de Boniface VIII, au pape saint Célestin, qu'il avoit engagé à renoncer à la papauté. Il commença son pontificat par enfermer son prédécesseur, et mettre en interdit le

royaume de Danemarck. Mais ce fut principalement contre Philippe-le-Bel, roi de France, qu'il déploya toute la puissance des foudres ecclésiastiques. Le premier sujet de mécontentement du pape venoit de ce que le roi avoit donné retraite aux Colonne, ses ennemis : le roi se plaignoit, à son tour, de ce que le pape vouloit partager avec lui les décimes levées sur le clergé de France. Le pape s'irrite de la résistance de Philippe, et pour première vengeance, il crée l'évêché de Pamiers, sans le concours de la puissance royale, nécessaire en cette matière. Il nomme à cet évêché Bernard Saissetti, qui en prend possession malgré le roi. De plus, il envoie comme son légat en France, le même Bernard, lequel, en vertu de ses nouveaux pouvoirs, ordonne à Philippe-le-Bel de partir pour une nouvelle croisade. Le roi fait arrêter Bernard. Le pape lance une bulle foudroyante, et met le royaume en interdit. Philippe assemble les Etats-Généraux ; on arrête qu'on appellera au futur concile de tout ce que le pape a fait ; et provisoirement la bulle est brûlée, le 11 février 1303. Nogaret, à la tête d'un corps de troupes françaises, passe en Italie, sous prétexte de signifier l'appel au concile, mais, en effet, pour enlever le pape. Il est joint sur la route par Sciarra-Colonne : tous les deux surprennent Boniface dans la ville d'Anagni.

Il composoit une dernière bulle beaucoup plus forte que les précédentes ; et qu'il comptoit publier le jour de la Nativité de Notre-Dame. Il y disoit, entre autres choses, que, comme vicaire de Jésus-Christ, il avoit le pouvoir de gouverner les rois avec la verge de

fer, et de les briser comme des vases de terre; mais étant bon père, il se contentoit d'user d'une correction salutaire. Cette correction paternelle se terminoit par absoudre les Français du serment de fidélité qu'ils avoient fait au roi, par défendre, sous peine d'anathême, de lui rendre aucun service, et par offrir le royaume au premier occupant.

Boniface se voyant surpris et au pouvoir de Nogaret et de Colonne, qu'il savoit être ses plus ardens ennemis (il avoit tenu Colonne aux galères), se crut perdu, et dit : « Puisque je suis trahi comme Jésus-» Christ, je veux du moins mourir en pape. » Il se fait revêtir de la chappe qu'on appeloit alors le manteau de saint Pierre, de la tiarre, qu'on nommoit la couronne de Constantin, prend en main les clefs et la croix, et s'assied avec fermeté sur la chaise pontificale. Nogaret déclara au pape qu'il lui conserveroit la vie contre la violence de ses ennemis, afin de le présenter au concile qui devoit le juger; que c'étoit pour cette raison, et non pour l'insulter, qu'on lui donnoit des gardes.

Sciarra Colonne, qui étoit présent, accabla le pape d'injures; on dit même qu'il lui donna un soufflet. Il vouloit le forcer à abdiquer le souverain pontificat; mais Boniface le refusa avec courage, protestant qu'on lui arracheroit plutôt la vie, et présentant sa tête à couper.

Colonne se mettoit en devoir de le tuer, si Nogaret ne l'en eût empêché.

Au bout de quatre jours, le peuple d'Anagny se repentit d'avoir livré le pape, chassa les Français de

la ville et rendit la liberté à Boniface. Le saint-père se retira à Rome, et y mourut de chagrin au bout de douze jours.

Ce fut lui qui canonisa saint Louis, roi de France, en 1297, et qui institua le jubilé pour chaque centième année. Dans les cérémonies du jubilé on remarqua que Boniface parut tantôt en habit pontificaux, tantôt en habit impériaux, faisant porter devant lui deux glaives, pour marquer sa double puissance temporelle et spirituelle. Le pape ajouta à sa tiarre une deuxième couronne, et voulut que les cardinaux portassent la robe rouge.

* * *

L'an 1531, *le* 11 *octobre*, Combat entre les catholiques et les protestans; mort de Zuingle.

La Suisse fut le premier pays hors de l'Allemagne où s'étendit la nouvelle secte qu'on appeloit la *primitive Eglise*. Zuingle, curé de Zurich, alla plus loin encore que Luther; il n'admit point que Dieu entrât dans le pain et dans le vin, moins encore que tout le corps de Jésus-Christ fût tout entier dans chaque parcelle et dans chaque goutte. Ce fut lui qu'en France on appela *Sacramentaire*, nom qui fut d'abord donné à tous les réformateurs de sa secte. Il se déchaîna aussi contre les indulgences; il révoqua en doute l'efficacité des pélérinages; il s'éleva contre le péché originel, le célibat des prêtres, et l'abstinence des viandes.

Tout le clergé du pays dénonça Zuingle aux magistrats. Le sénat de Zurich examina le procès, comme

s'il s'étoit agi d'une simple affaire civile. On alla aux voix : la pluralité fut pour la réformation. Le peuple attendoit en foule la sentence du sénat. Lorsque le greffier vint annoncer que Zuingle avoit gagné sa cause, tout le peuple fut dans le moment de la religion du sénat. Une bourgade de la Suisse jugea Rome.

Quelques années après, Berne, qui est en Suisse ce qu'Amsterdam étoit dans les Provinces-Unies, jugea plus solennellement encore ce même procès. Le sénat ayant entendu pendant deux mois les deux parties, condamna la religion romaine. L'arrêt fut reçu sans difficulté de tous les cantons, et l'on érigea une colonne, sur laquelle on grava en lettres d'or ce jugement solennel, qui est demeuré depuis dans toute sa force.

Le sénat de Berne et celui de Zurich avoient donné une religion au peuple ; mais à Bâle ce fut le peuple qui contraignit le sénat à la recevoir. Il y avoit déjà alors treize cantons suisses : Luzerne, et quatre des plus petits et des plus pauvres, Zug, Schwitz, Uri, Undervald, étant demeurés attachés à la communion romaine, commencèrent la guerre civile contre les autres. Ce fut la première guerre de religion entre les catholiques et les réformés. Le curé Zuingle se mit à la tête de l'armée protestante ; il fut tué dans le combat, regardé comme un saint martyr par son parti, et comme un hérétique abominable par le parti opposé. Les catholiques vainqueurs firent écarteler son corps par le bourreau, et le jetèrent ensuite dans les flammes. Ce furent-là les préludes des fureurs auxquelles on s'emporta depuis.

La religion de Zuingle s'appela depuis le calvinisme : Calvin lui donna son nom, comme Americ Vespuce donna le sien au Nouveau-Monde découvert par Colomb.

L'an 1643, *le* 11 *octobre*, Mort de l'abbé de Saint-Cyran.

Jean Duverger de Haurane, né à Bayonne en 1581, après avoir fait de brillantes études à Louvain et à Paris, fut pourvu, en 1620, de l'abbaye de Saint-Cyran, par la résignation de l'évêque de Poitiers, dont il étoit grand-vicaire.

L'abbé de Saint-Cyran s'appliqua à la lecture des pères et des conciles, et crut y trouver le germe d'un nouveau système sur *la grâce*, qu'il s'efforça d'inspirer à Jansénius, et à un grand nombre de théologiens. Il vint s'établir à Paris pour y répandre sa nouvelle doctrine. Son air simple et mortifié, ses discours insinuans, son savoir, ses vertus, lui firent beaucoup de partisans. Des prêtres, des laïques, des femmes de la ville et de la cour, des religieux et des religieuses adoptèrent ses idées. Voici quelles étoient ces idées, suivant Morenas, d'Avrigni et Collet :

« Il disoit pouvoir marquer clairement l'époque de » la destruction de l'Eglise.

» Il est inutile de s'accuser des péchés *véniels*.

» La *confession* n'est qu'une œuvre de surérogation.

» La *contrition parfaite* est une disposition essentielle à la *confession*.

» La *confirmation* est au-dessus de tous les sacremens, même au-dessus du *baptême*. »

L'abbé de Saint-Cyran fut enfermé à Vincennes, où il fut interrogé par Laubardemont. Il y resta jusqu'à la mort du cardinal de Richelieu.

Son meilleur ouvrage est un traité qui a pour titre : *Question royale*, dans lequel il prouve qu'en certains cas le sujet doit conserver la vie du prince aux dépens de la sienne.

Sa plus grande gloire est d'avoir eu pour disciples les Arnauld, les Nicole et les Pascal.

HISTOIRE.

L'an 588 avant Jésus-Christ, *le* 12 *octobre*, Fin du royaume de Juda, sous le règne de Sédécias.

Après la mort de Salomon, roi des Juifs, les douze tribus s'étoient partagées en deux souverainetés le royaume de Juda et celui d'Israël. Sédécias, roi de Juda, ayant imité l'impiété de ses prédécesseurs, Dieu suscita contre lui Nabuchodonosor.

Le monarque assyrien se mit en marche avec sa puissante armée, et arriva à la tête d'un chemin qui se partageoit en deux, dont l'un conduisoit à Rabbath, et l'autre à Jérusalem. Ce prince, incertain de quel côté il devoit d'abord tourner, voulut se décider par le sort des flèches : il avoit écrit Jérusalem sur l'une, et Rabbath sur l'autre ; la première qui sortit de son carquois fut celle qui portoit Jérusalem. Nabuchodonosor alla donc en Judée, où il mit tout à feu et à sang ; et après avoir saccagé toutes les places, il vint assiéger la capitale. La ville fut prise, et les Chaldéens y entrèrent en foule. Sédécias ne voyant point d'espérance d'arrêter l'ennemi, chercha son salut dans la fuite ; mais il fut bientôt atteint, chargé de chaînes, et mené à Nabuchodonosor qui étoit à Réblatha, au pays d'Emath. Après avoir vu égorger ses deux fils, on lui arracha à lui-même les yeux, et il fut conduit dans cette capitale d'Assyrie. Il y mourut dans les fers, et c'est en lui que finit le royaume de Juda, l'an 588

avant Jésus-Christ. Celui d'Israël fut détruit dans la suite par Salmanazar, roi d'Assyrie.

L'an 1492, *le vendredi* 12 *octobre*, Christophe Colomb découvre le Nouveau-Monde.

Nous avons vu au 3 août le départ de Christophe Colomb, et le commencement de cette expédition, la plus hasardeuse que les hommes aient jamais tentée ; nous l'avons vu au 6 septembre quitter Goméra, la plus occidentale des Canaries, et entrer dans des mers inconnues.

C'est à cette dernière époque que commence proprement le voyage entrepris pour la découverte du Nouveau-Monde : car dès ce moment Colomb faisant voile directement à l'ouest, abandonna toutes les routes suivies jusque-là par les navigateurs, et se jeta dans une mer inconnue jusqu'alors. Il fit peu de chemin le premier jour, faute de vent, mais le second il perdit de vue les Canaries : aussitôt plusieurs matelots abattus et consternés, en considérant la hardiesse de leur entreprise, commencèrent à déplorer leur sort et à verser des larmes comme s'ils ne devoient plus revoir la terre dont ils s'éloignoient. Colomb les rassura par les raisonsqui lui faisoient espérer une heureuse réussite, et par la vue des richesses qui les attendoient dans les régions opulentes auxquelles il les conduisoit. Ce découragement qui se montroit de si bonne heure, fit connoître à Colomb qu'il auroit à combattre non-seulement les difficultés inséparables d'une entreprise de la nature de celle qu'il tentoit, mais encore celles qui naîtroient de l'ignorance et de la pusillanimité des hommes à qui il avoit affaire ; et il reconnut que

l'art de manier les esprits ne lui étoit pas moins nécessaire pour réussir, que tout son courage et toute son habileté dans la navigation. Heureusement pour lui-même et pour le pays qui l'employoit, il joignoit à l'enthousiasme d'un homme à projets, les qualités d'une autre espèce, qui s'y trouvent rarement unies, une grande connoissance des hommes, un esprit insinuant, une persévérance infatigable à suivre un plan, un grand empire sur lui-même, et le talent de diriger ou de maîtriser les passions des autres. Ces qualités, qui le rendoient très propre à commander, étoient accompagnées de toutes les connoissances de son art, qui inspirent la confiance dans les dangers. Des navigateurs espagnols, accoutumés seulement à suivre les côtes de la Méditerranée, ne pouvoient s'empêcher de regarder comme prodigieuse la supériorité que lui donnoient sur eux trente ans d'expérience et d'habitude des pratiques industrieuses des Portugais. Dès qu'il fut en mer, rien ne se fit que par ses ordres; il veilloit lui-même à l'exécution de toutes les manœuvres; il ne prenoit que quelques heures de sommeil, et ne quittoit pas le pont. Comme il naviguoit dans des mers inconnues avant lui, la sonde et tous les autres instrumens d'observation étoient sans cesse entre ses mains, d'après l'exemple des navigateurs portugais; il étoit attentif au mouvement de la marée, à la direction des courans, au vol des oiseaux; il observoit les poissons, les plantes marines, et tous les corps flottans sur la mer, et il recueilloit dans un journal toutes ses remarques avec une exactitude scrupuleuse. Ses équipages, accoutumés seulement à des voyages très courts, ne pouvoient manquer de s'effrayer à mesure qu'ils s'éloignoient da-

vantage des terres. Colomb s'efforça de leur cacher une partie du chemin qu'ils faisoient : dans cette vue, quoique le deuxième jour après leur départ de Goméra ils eussent fait dix-huit lieues, Colomb ne leur en compta que quinze, et employa constamment le même artifice. Le 14 septembre, la petite flotte se trouvoit à plus de deux cents lieues à l'ouest des îles Canaries, plus loin de terre qu'aucun vaisseau d'Espagne n'avoit été jusqu'alors : là, nos navigateurs furent frappés d'un phénomène aussi étonnant que nouveau pour eux, l'aiguille émantée ne se dirigeoit plus exactement à l'étoile polaire, mais à un degré plus ouest ; différence qui croissoit à mesure qu'ils avançoient. Cet effet aujourd'hui familier, quoique sa cause soit demeurée parmi les mystères de la nature que l'homme n'a pas encore expliqués, remplit de terreur les compagnons de Colomb. Ils se voyoient perdus dans un océan inconnu et sans bornes, loin de toutes les routes fréquentées : là, les lois de la nature sembloient s'altérer, et le seul guide qu'elle leur eût donné alloit leur manquer tout à fait. Colomb, avec autant de présence d'esprit que d'adresse, inventa sur-le-champ une explication de ce phénomène qui, sans le contenter lui-même, parut si plausible à ses gens, que leurs murmures s'apaisèrent, et leur crainte se dissipa.

Il continua de porter droit à l'ouest, à peu près sous la latitude des Canaries. En suivant cette route, il trouva les vents alisés qui soufflent constamment de l'est à l'ouest entre les tropiques et sous quelques degrés de latitude en dehors.

Ces vents toujours fixes le poussèrent avec une rapidité si soutenue, qu'il fut rarement nécessaire d'em-

ployer la voile. A environ quatre cents lieues des Canaries, il trouva la mer tellement couverte de plantes, qu'elle ressembloit à une prairie d'une vaste étendue ; et elles étoient en quelques endroits si épaisses, que la marche du vaisseau en étoit retardée. Les inquiétudes et les alarmes recommencèrent de nouveau : les matelots imaginèrent qu'ils étoient arrivés aux dernières extrémités de l'océan navigable, et que ces herbes épaisses alloient les empêcher de pénétrer plus avant, qu'elles cachoient des écueils dangereux, ou une grande étendue de terres submergées. Colomb s'efforça de leur persuader que l'objet qui les effrayoit, devoit plutôt les encourager, comme étant le signe du voisinage de quelque terre. En même tems un vent frais les dégagea de ces herbes. On vit plusieurs oiseaux voltiger autour du vaisseau, et diriger leur vol vers l'ouest : la troupe abattue reprit courage, et conçut quelques espérances.

Le premier octobre, l'amiral se trouva, selon son estime, à sept cent soixante-dix lieues à l'ouest des Canaries ; mais de peur que ses compagnons ne fussent effrayés de l'étendue du chemin qu'ils avoient déjà parcouru, il leur annonça qu'il n'y avoit que cinq cents quatre-vingts lieues de faites ; et heureusement pour Colomb, son propre pilote et ceux des autres vaisseaux n'étoient pas assez instruits pour pouvoir reconnoître qu'on les trompoit. Ils étoient depuis trois semaines en mer, toujours avançant sur la même direction, sans voir aucune terre, et ils avoient fait beaucoup plus que les navigateurs avant eux n'avoient tenté, ou même jugé possible. Leurs pronostics de découvertes, tirés du vol des oiseaux et d'autres cir-

constances, les avoit trompés; les espérances de trouver la terre, dont l'artifice de leur commandant les avoit amusés, ou que leur propre crédulité leur inspiroit, s'étoient toutes dissipées, et sembloient s'éloigner plus que jamais. Ces réflexions se présentoient souvent à des hommes qui n'avoient d'autre objet d'occupation, ni d'autre matière de discours et de raisonnement, que le but et les circonstances de leur expédition : elles firent à la fin une forte impression, d'abord sur les plus ignorans et les plus timides; et passant par degrés aux plus instruits et aux plus résolus, la terreur se répandit dans les trois vaisseaux : des murmures sourds on en vint bientôt à des plaintes ouvertes et à une cabale déclarée; ils s'élevèrent contre la crédulité inconsidérée de leur souverain, qui avoit eu assez de confiance aux vaines promesses et aux conjectures hasardées d'un misérable étranger, pour risquer la vie d'un grand nombre de sujets à la poursuite d'un plan chimérique; ils protestoient qu'ils avoient pleinement satisfait à leur devoir en s'avançant si loin dans une route dont le terme étoit inconnu; qu'on ne pouvoit les blâmer s'ils refusoient de suivre plus long-tems un aventurier qui les menoit tête baissée à une perte certaine; qu'il étoit nécessaire de penser au retour pendant que leurs méchans vaisseaux étoient encore en état de tenir la mer; en même tems ils annonçoient les craintes où ils étoient que ce retour ne fût désormais fermé, le vent qui avoit été jusqu'alors favorable à leur route, rendant impossible une navigation dans la direction opposée. Tous convenoient qu'il falloit contraindre Colomb de prendre un parti auquel tenoit le salut commun; quelques uns des plus audacieux proposèrent

comme un moyen de se débarrasser de ses remontrances, de le jeter à la mer, persuadés qu'à leur retour en Espagne, la mort d'un aventurier qui avoit manqué son projet, n'exciteroit ni intérêt ni curiosité.

Colomb sentit parfaitement tout le danger de sa situation : il avoit remarqué avec douleur les funestes effets de l'ignorance et de la crainte dans le mécontentement de sa troupe ; et il voyoit une révolte près d'éclater ; il conserva cependant toute sa présence d'esprit, il feignit d'ignorer leurs complots. Malgré l'agitation et l'inquiétude de son ame, il se montra toujours avec un visage gai, et affecta la satisfaction d'un homme content des succès qu'il a déjà eus, et qui en attend de plus grands encore ; quelquefois il employoit l'adresse et les insinuations pour adoucir les esprits, d'autres fois il les attaquoit par l'ambition et l'avarice, en leur faisant de magnifiques peintures de la renommée et des richesses qu'ils alloient acquérir ; en d'autres momens, il prenoit le ton de l'autorité et les menaçoit de l'indignation de leurs souverains, si par leur lâche conduite ils faisoient avorter une entreprise si noble, dont le but étoit d'étendre la gloire de Dieu et d'élever le nom espagnol au-dessus de toutes les nations de la terre. Ces gens grossiers, au milieu même de leurs emportemens séditieux, étoient fortement contenus par les paroles d'un homme qu'ils étoient accoutumés à respecter : non-seulement il réprima ainsi les excès auxquels ils étoient près de s'emporter, mais il leur persuada de s'abandonner encore quelque tems à sa conduite.

A mesure qu'ils avançoient, les apparences du voisinage de la terre sembloient plus certaines, et ren-

doient ces espérances plus vraies : des oiseaux commençoient à paroître en troupe, volant au sud-ouest. Colomb suivant encore en cela l'exemple des navigateurs portugais, que le vol des oiseaux avoit guidés dans leurs découvertes, changea la direction et porta au sud-ouest ; mais après avoir tenu plusieurs jours cette nouvelle route sans succès, et ne voyant depuis un mois entier que le ciel et l'eau, les matelots perdirent tout-à-fait l'espérance. Sa crainte se réveilla avec plus de force : l'impatience, la rage, le désespoir éclatoient sur tous les visages, toute subordination fut perdue. Les officiers qui avoient jusques-là partagé la confiance de Colomb dans le succès de l'entreprise, et avoient soutenu son autorité, se rangèrent du côté de l'équipage. On s'assemble tumultueusement sur le pont, on fait des plaintes et des menaces à l'amiral : on exige qu'il reprenne sur-le-champ la route d'Europe. Colomb vit bien qu'il seroit inutile d'essayer encore et les insinuations et les raisons qui n'auroient point d'effet, après avoir été employées si souvent, et qu'il étoit impossible de ramener par le motif de la gloire des hommes en qui la crainte avoit éteint tout sentiment généreux ; il sentit que ni la douceur ni la sévérité ne pouvoient plus apaiser une révolte devenue si violente et si générale. Il se vit donc forcé de composer avec des passions auxquelles il ne pouvoit plus commander, et de laisser un libre cours à un torrent trop impétueux pour être arrêté par aucune digue. Il promit solennellement à ses gens de se conformer à ce qu'ils exigeoient de lui, pourvu qu'ils continuassent de le suivre, et de lui obéir encore trois jours, les assurant que si dans cet intervalle on ne

voyoit point terre, il abandonneroit son entreprise pour retourner en Espagne.

Quelqu'animés que fussent les gens de Colomb, et quelqu'impatience qu'ils eussent de reprendre leur route vers l'Europe, ces propositions ne leur parurent pas déraisonnables ; mais Colomb lui-même ne hasardoit pas beaucoup en se bornant à un terme si court. Les signes les moins équivoques et les plus nombreux annonçoient la terre : depuis quelques jours la ligne prenoit fond, et rapportoit des matières qui donnoient la même indication ; on voyoit des troupes d'oiseaux de mer, même d'espèces qui ne peuvent pas s'écarter beaucoup de terre. L'équipage de *la Pinta* aperçut un roseau flottant qui sembloit fraîchement coupé, et une pièce de bois travaillée de mains d'homme ; les gens de *la Nigra* pêchèrent une branche d'arbre flottante avec de baies rouges parfaitement fraîches ; les nuages autour du soleil prenoient un aspect différent, l'air étoit doux et plus chaud, et durant la nuit le vent devenoit inégal et variable. Colomb fut si persuadé par toutes ces remarques qu'il étoit près de terre, que le soir du onzième jour d'octobre, après une prière générale pour obtenir de Dieu un heureux succès, il fit carguer toutes les voiles, tenir les trois vaisseaux en panne, et veiller toute la nuit, de peur d'être poussé à la côte. Dans ce moment de crise et d'attente, personne ne ferma les yeux, tous restèrent sur le pont, le regard attaché sur le côté où l'on espéroit découvrir cette terre désirée depuis si longtems.

Vers les dix heures du soir, Colomb étant sur le château d'avant, observa une lumière à quelque distance,

et tirant à part Pierre Guttières, page de la reine, il la lui montra. Guttières la distingua fort bien, et appelant Salcedo, commissaire de l'escadre, tous trois reconnurent qu'elle étoit en mouvement, comme si elle étoit portée d'un lieu à un autre. Un peu après minuit on entendit crier : *terre, terre*, de *la Pinta*, qui étoit toujours en tête des autres navires; mais on avoit été si souvent trompé par des apparences, qu'on y croyoit plus difficilement, et qu'on attendoit le jour dans toute l'agitation que donnent à la fois l'inquiétude et l'impatience. Le jour arriva enfin, et les doutes et les craintes s'évanouirent : on vit distinctement à deux lieues au nord une île plate et verdoyante garnie de bois, arrosée de plusieurs ruisseaux, et qui présentoit tous les signes d'un pays délicieux. La troupe de *la Pinta* commença à chanter le *Te Deum* pour remercier Dieu, et les équipages des deux autres navires se joignirent à elle dans cet acte de piété. On versoit des larmes de joie, on se félicitoit mutuellement; les actions de grâce qu'on rendit au ciel furent suivies de la réparation qu'on devoit au commandant. Les Espagnols se jetèrent aux pieds de Colomb avec toutes les marques de repentir qu'ils avoient de leurs fautes et du respect qu'il leur inspiroit : ils lui demandèrent pardon de leur ignorance, de leur incrédulité et de leur insolence, qui lui avoient coûté tant de peines et d'inquiétudes, et qui avoient mis tant d'obstacles à l'exécution d'un plan aussi bien concerté que le sien; passant enfin d'une extrémité à l'autre, l'homme que tout à l'heure ils avoient menacé et insulté, ils le regardèrent, dans la chaleur de leur admiration, comme inspiré par le ciel et doué d'une sagacité et d'un courage

plus qu'humains pour l'accomplissement d'un dessein si fort au-dessus des idées de tous les siècles précédens.

(*Voy.* la suite au 13 octobre.)

L'an 1576, *le 12 octobre*, Mort de l'empereur Maximilien II.

Maximilien II, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Ferdinand Ier, né à Vienne en 1527, succéda à son père en 1564. Il laissa prendre Zigeth par les Turcs. Le comte Zrini, qui commandoit dans cette place, fut tué en se défendant, après avoir livré lui-même la ville aux flammes. Le grand-visir envoya la tête de ce malheureux général à Maximilien, et lui fit dire que lui-même auroit dû hasarder la sienne pour venir défendre sa ville. Ce fut aussi par sa faute qu'il ne monta point sur le trône de Pologne, vacant par la mort de Sigismond II, en 1572. Maximilien se flattoit que les Polonais lui offriroient le sceptre par une ambassade solennelle. La république crut qu'un royaume valoit bien la peine d'être demandé ; elle n'envoya pas d'ambassadeur, et les brigues secrètes de Maximilien devinrent inutiles.

Cet empereur, naturellement doux, ne voulut jamais employer les armes contre les protestans. *Ce n'est point*, disoit-il, *en rougissant les autels du sang hérétique, qu'on peut honorer le père commun des hommes.* Il aimoit les lettres et les cultivoit ; il récompensoit et consultoit les savans. Equitable, généreux, ami de la paix, il lui manqua, pour être un grand monarque, du bonheur et de l'activité. Il fut moins le premier chef que le père du corps germanique ; mais son gouvernement foible et inconstant excita plus de mur-

mures et de railleries que sa bonté et sa douceur n'inspirèrent de reconnoissance.

L'an 1811, *le* 12 *octobre*, Combat des deux fameux boxeurs, Cribb et Molineux.

(Extrait des journaux anglais.)

« Le combat si long-tems attendu entre le formidable Cribb et le vigoureux Molineux a enfin eu lieu samedi dernier, à Tissleton-Gap, dans le comté de Rutland. Avant d'en faire le récit, il est nécessaire de donner quelques détails biographiques sur lesdits champions. Cribb est reconnu pour être le *meilleur morceau de chair humaine* que la nature ait jeté dans son moule. Sa *gloutonnerie* surpasse toute description; il ne le cède à aucun des concurrens, en connoissance dans l'art de boxer, et il l'emporte sur tous par son courage. Molineux s'est déjà mesuré, il y a peu de mois, avec cet homme redoutable, pendant cinquante minutes.

» La victoire fut alors si long-tems douteuse, que même à la fin du combat, on parioit encore pour Molineux. Celui-ci excita dans tous les amis de Cribb une jalousie d'autant plus vive, que l'amour propre national étoit offensé des succès d'un nègre, quoiqu'ils attendissent avec anxiété l'issue d'un second combat, dans lequel les lauriers d'un héros britannique pouvoient être flétris par un homme de couleur; ils forcèrent Cribb à accepter le nouveau défi qui lui avoit été envoyé; il avoit cependant déclaré publiquement qu'il ne vouloit plus compromettre sa gloire. Il s'est soumis, pour la soutenir, aux épreuves les plus rigoureuses. Le capitaine Barclay, son protecteur déclaré, a fait sur lui l'application d'une méthode qu'il a imaginé pour for-

ner un boxeur accompli, et dont le but est de diminuer le poids du patient, et d'augmenter ses forces au moyen d'un régime que Cribb a suivi dans une solitude en Ecosse, sous la direction du capitaine Barclay. Il pèse actuellement trente livres de moins qu'autrefois. Molineux n'a pas l'avantage d'être sous le patronage d'un patricien aussi éclairé; par conséquent, il a été obligé de se former lui-même, et n'a pas eu l'indépendance et les lumières qui lui auroient été nécessaires pour se consacrer uniquement à l'étude de l'art.

» La veille du combat, il étoit impossible de trouver un logement et même un lit à plus de vingt milles à la ronde. Le jour enfin étant arrivé, on vit de très bonne heure une foule immense venir de tous côtés vers la plaine dans laquelle on avoit élevé un théâtre haut de six pieds, et entouré d'une enceinte fermée avec des cordes. L'aspect de cette plaine étoit aussi extraordinaire qu'intéressante. Autour de l'enceinte étoit placée la troupe innombrable de gens à pieds qui étoient tellement pressés, qu'une fois fixes dans un endroit, il leur devenoit impossible de faire aucune espèce de mouvement. Derrière eux, on voyoit les hommes à cheval jusqu'à l'extrémité de l'horison, mêlés avec des voitures de toutes les formes et de toutes les espèces, et dont le siége, les roues, l'impériale étoient encore surchargés de monde. La réunion des *flashmen* (1) étoit complette.

(1) On ne peut pas traduire en français l'expression de *Flashmen*, dont on se sert en Angleterre pour désigner ceux qui attachent une importance particulières à tous les exercices du corps, leur costume et leurs habitudes. Ce qu'il y a de

Il étoit facile de les reconnoître à la sévérité de leur costume. Aucun d'eux, dans un jour aussi solennel, n'auroit consenti à paroître avec une cravate blanche. Un peu avant midi, les seconds se présentèrent, et leur arrivée accrut l'inquiétude du public à l'approche du combat. A midi, le noir Molineux parut dans l'intérieur de l'enceinte; mais Cribb sauta le premier sur le théâtre, et salua les spectateurs avec beaucoup de gravité. L'air retentit de bruyantes acclamations; elle ne furent pas aussi nombreuses en faveur de Molineux, mais assez cependant pour prouver qu'il ne manquoit ni d'argent, ni d'amis. Cribb étoit bien mis; son air étoit vraiment respectable; il paroît avoir cinq pieds et demi de haut, et être en très bon état. Molineux avoit un habit bleu et un pantalon de nankin. Il n'est pas aussi grand que son adversaire; mais il a la tournure d'Ajax, de larges épaules, une large poitrine, et des bras qui semblent faits exprès pour donner de violens *coups de marteau*.

» Les préparatifs se passèrent de la manière la plus imposante; et il est impossible de décrire l'impatience et l'anxiété de la multitude dans ce moment. Le port déterminé des deux héros, leurs forces apparentes,

---

remarquable, c'est que ce ridicule qu'on croiroit endémique en Angleterre, n'exclut pas chez quelques personnes des connoissances, des talens et des vertus qui paroissent étrangers à l'art de donner des coups de poing, de monter à cheval, de faire battre des coqs, de sauter de larges fossés, et au désir de se distinguer à la course, à la lutte, par tous les excès de la table, et par des paris bizarres et ruineux. (*Note du traducteur.*)

et l'animosité du nègre, tout annonçoit un combat terrible. Cribb et Molineux se déshabillent enfin : tous les cœurs sont agités de passions diverses.

» Le combat, quoique de peu de durée, a été soutenu avec acharnement. Cribb, assailli avec vigueur par son adversaire, auroit succombé si son courage déterminé et son excellente éducation ne lui avoit fait reprendre ses esprits, tandis que le noir, que la passion mettoit hors de lui-même, perdit bientôt haleine, et s'exposa aveuglement aux coups meurtriers de son adversaire. Il en reçut un à la gorge, qui lui occasionna une hémorragie intérieure, et l'on s'aperçut que de tems en tems le sang l'étouffoit. Le coup que Cribb lui porta sur le côté, au moment où il tomboit, ressembla tout à fait à un véritable coup de marteau, et fut entendu distinctement par tous les spectateurs répandus dans la plaine, qui témoignoient leur enthousiasme par de vifs applaudissemens. Il faut cependant convenir que le nègre se bat bien. Cribb convient qu'il porte des coups avec une vigueur que personne n'égale, et la figure du champion anglais porte des témoignages évidens de la vérité de son assertion. Molineux, lorsqu'il est frappé avec trop de force, oublie les ressources de son art : dans les derniers momens, il se battoit comme un fou frénétique, et il est tombé comme une énorme poutre. Ses seconds ont été obligés de le relever comme une masse de plomb, et de le ramener au-devant de Cribb comme un enfant : dès-lors la victoire n'a plus été douteuse. Après la onzième attaque, il n'a plus été possible de remettre Molineux aux prises avec Cribb. Déjà il avoit été livré aux coups de celui-ci qu'il n'étoit plus en état de recommencer le combat.

Cribb fut donc proclamé vainqueur par les acclamations des spectateurs.

» Molineux est resté long-tems étendu sur le théâtre, comme s'il eût été mort. Le chirurgien qu'il avoit amené de Londres le saigna; et quelque tems après, il se traîna jusqu'à sa voiture, moins soutenu que porté par ses amis. Il a la machoire fracassée et deux côtes enfoncées. Le vainqueur sauta au bas du théâtre, et fit plusieurs entrechats pour montrer au public qu'il étoit encore en état de donner et de recevoir des coups de poing.

» Quoique Molineux ne puisse se plaindre d'aucune injustice, cependant nous croyons que les cris de joie que les amis de Cribb faisoient entendre lorsqu'il paroissoit avoir l'avantage, ont pu contribuer à intimider le nègre; il eût été plus décent et plus généreux d'attendre en silence l'issue du combat.

» On doit également convenir que le principal honneur de cette journée appartient au capitaine Barclay qui n'a épargné ni soins, ni tems, ni dépenses, ni voyages pour perfectionner les talens et les forces de son protégé.

» La journée a été terminée par les réjouissances usitées dans le pays, c'est-à-dire, par des repas qui se sont prolongés jusqu'au lendemain. Les vainqueurs ont célébré leur triomphe le verre à la main, et les vaincus ont cherché dans le vin l'oubli de leur défaite. On a chanté des couplets en l'honneur des boxeurs anglais. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1621, *le* 12 *octobre*, Mort de Mathieu.

Pierre Mathieu, historiographe de France, né en 1563 à Porentrui, fut d'abord principal du collége de Verceil, ensuite avocat à Lyon. Il fut très zélé ligueur et fort attaché au parti des Guises. Etant venu à Paris, il abandonna la poésie qu'il avoit cultivée jusqu'alors, pour s'attacher à l'histoire. Henri IV qui l'estimoit, lui donna le titre d'historiographe de France, et lui fournit tous les Mémoires nécessaires. Il suivit Louis XIII au siége de Montauban ; il y tomba malade, et fut transporté à Toulouse où il mourut.

Mathieu a composé, 1°. l'*Histoire des choses mémorables arrivées sous le règne de Henri-le-Grand*, *in*-8°. Elle est semée d'anecdotes singulières et de faits curieux. Henri IV lui en avoit lui-même appris un grand nombre. Le style ne répond pas à la grandeur du sujet ; 2°. l'*Histoire de Louis XI*, estimée ; 3°. *Quatrains sur la vie et la mort*, connus sous le nom de Tablettes du conseiller Mathieu ; 4°. *la Guisiade*, tragédie. Cette pièce est recherchée, parce que l'assassinat du duc de Guise y est représenté au naturel.

L'an 1690, *le* 12 *octobre*, Mort de Savary.

Jacques Savary, né en 1622, est le premier qui ait écrit sur le commerce. Il avoit été long-tems négociant. Le conseil du roi le consulta sur l'ordonnance de 1670, dans tout ce qui regarde le négoce, et il en rédigea presque tous les articles. Le *Dictionnaire de Commerce*,

qui est de lui et de Philémon son frère, chanoine de Saint-Maur, fut une entreprise aussi utile que nouvelle; mais il faut regarder ces livres à peu près comme les intérêts des princes, qui changent en moins de cinquante ans. Les objets et les canaux de commerce, les grains, les finesses ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étoient du tems de Savary.

L'an 1716, *le* 12 *octobre*, Mort de Kuster.

Ludolphe Kuster, membre de l'Académie des Belles-Lettres, étoit né à Blomberg, dans le comté de Lippe, en 1670, du premier magistrat de cette ville. Il fut d'abord bibliothécaire du roi de Prusse, à Berlin; mais le séjour de cette ville lui étoit désagréable, il alla demeurer en Hollande, d'où il vint ensuite à Paris, sur l'invitation de l'abbé Bignon. Les insinuations de son protecteur, jointes aux réflexions qu'il avoit faites sur la nécessité de reconnoître une Eglise, dont l'autorité infaillible mît fin aux controverses, l'engagèrent à se faire catholique : il abjura le 25 juillet 1713. Henri IV avoit abjuré le même jour. Kuster jouit alors de la faveur et des distinctions que pouvoit espérer un savant et un nouveau converti. L'abbé Bignon le présenta à Louis XIV, qui le gratifia d'une pension de deux mille livres. L'Académie des Belles-Lettres lui ouvrit ses portes, en qualité d'associé surnuméraire : distinction qu'elle n'avoit fait à personne avant lui.

Kuster étoit un vrai puits d'érudition; mais son mérite se bornoit là. Il étoit de ces érudits enthousiastes pour le genre qu'ils ont embrassé, et qui traitent toutes les autres sciences de vaines ou de frivoles. Un livre de

philosophie le faisoit fuir ; et il étoit persuadé que celui qui compile est bien au-dessus de celui qui pense.

Ses ouvrages les plus estimés sont, 1°. une édition de *Suidas*, en grec et en latin : cet ouvrage demandoit une prodigieuse lecture ; l'auteur n'épargna rien pour le rendre parfait en son genre ; 2°. une belle édition d'*Aristophane*, en grec et en latin.

HISTOIRE.

L'an 54, *le* 13 *octobre*, Mort de l'empereur Claude.

Tibérius Claudius Nero Drusus, fils de Drusus et d'Antonia, naquit à Lyon le 1 août de l'an 744 de Rome, dix ans avant la naissance de Jésus-Christ. Les maladies de son enfance l'avoient rendu si foible de corps et d'esprit, qu'il étoit incapable de toute fonction publique. Sa mère Antonia l'appeloit une ébauche de la nature. Livie avoit pour lui le même mépris. Sous Auguste, il ne put jamais parvenir qu'à être augure et prêtre de Jupiter. Caligula, auquel il servoit de jouet, le fit sénateur, et lui donna le consulat, comme il l'avoit donné à son cheval.

Il fut élevé à l'empire d'une manière extraordinaire à l'âge de cinquante ans. Au moment où les assassins de Caligula écartoient tout le monde, comme s'il eût voulu être seul, Claude s'étoit éloigné comme les autres, et retiré dans une salle à manger; et, bientôt saisi d'effroi au premier bruit du meurtre, il se traîna dans une galerie prochaine, où il se cacha derrière les tapisseries qui couvroient la porte. Un soldat qui erroit au hasard aperçut ses pieds, voulut savoir qui c'étoit, le reconnut, et l'ayant tiré de là, le salua empereur dans l'instant où Claude se jetoit à ses genoux pour lui demander la vie. Il le conduisit à ses camarades assemblés en tumulte,

et flottans encore sur le parti qu'ils devoient prendre. Ils le mirent dans une litière, et comme ses esclaves s'étoient enfuis, ils le portèrent sur leurs épaules, se relayant pour ce service. La foule, en le voyant triste et abattu, déploroit son sort, et croyoit qu'on le menoit à la mort sans qu'il l'eût méritée. Reçu dans l'enceinte des retranchemens, il passa la nuit au milieu des sentinelles, et commença à concevoir des espérances qui d'abord ne se justifièrent pas, car les consuls et le sénat s'étoient emparés du Capitole et de la place publique, avec les cohortes préposées à la garde de la ville, et prétendoient rétablir la liberté. Claude lui-même fut sommé par un tribun du peuple de venir opiner dans le sénat; il répondit qu'on le retenoit par force. Mais le lendemain le sénat soutenant ses premières résolutions avec trop de foiblesse et se partageant en plusieurs avis, le peuple qui entouroit l'assemblée demandant à haute voix un seul maître, et nommant Claude, il reçut le serment de l'armée, et promit à chaque soldat quinze grands sesterces (1). C'est le premier des Césars qui ait donné cet exemple, d'acheter avec de l'argent la fidélité des légions.

Claude commença son règne par des actions populaires : il diminua les impôts, il défendit de tester en sa faveur, lorsqu'on avoit des parens, et abolit les étrennes que les empereurs avoient droit de recevoir, et qui étoient devenues un moyen d'extorsions; mais bientôt livré à ses affranchis et à ses femmes, il ne fut plus que l'instrument de leur avarice et de leur cruauté.

(1) Mille écus de notre monnaie.

Les citoyens riches étoient surtout exposés à l'avidité de ces valets souverains. Silanus fut mis à mort, parce que Narcisse dit l'avoir vu en songe, qui attentoit à la vie de l'empereur; et Claude, en plein sénat, remercia cet affranchi d'avoir veillé sur ses jours, même en dormant.

On sait avec quel horrible scandale éclatèrent aux yeux de tout l'empire les désordres affreux de sa femme Messaline; Claude seul les ignoroit. Pendant un voyage qu'il fit à Ostie, Messaline, dégoûtée des crimes communs et faciles, imagina d'en commettre qui n'eussent point d'exemple: éprise du jeune Silius, elle résolut de l'épouser, et l'épousa solennellement à la vue du sénat et du peuple. Elle comptoit même tellement sur l'imbécillité de l'empereur, qu'elle s'étoit fait un divertissement de lui faire signer le contrat, lui persuadant que ce mariage n'étoit qu'une plaisanterie.

Ce mariage avoit été consommé au grand scandale de toute la ville, et personne n'osoit en parler à Claude, parce qu'on étoit persuadé que si Messaline paroissoit devant lui, elle trouveroit grâce, même en s'avouant coupable. De trois affranchis alors en faveur, Caliste et Pallas prirent le parti du silence. Narcisse osa seul tenter de la faire accuser. Claude effrayé demandoit s'il étoit encore empereur. Narcisse le rassure, et le conduit au camp des gardes prétoriennes.

Cependant Messaline espéroit sa grâce, l'empereur lui ayant fait dire de préparer sa défense pour le lendemain. Narcisse l'envoie poignarder, et fait dire à Claude qu'elle étoit morte. Les affranchis songent ensuite à donner une femme à l'empereur; ils jettent

les yeux sur Agrippine sa nièce. Comme ces mariages passoient encore pour incestueux, on demanda au sénat une loi qui les autorisât : le sénat s'empressa de la donner. Il y eut même des sénateurs qui s'écrièrent que si César balançoit, *il falloit le contraindre.*

Messaline n'avoit paru que se jouer de l'imbécillité de Claude, et n'avoit cherché dans la débauche que la débauche même. Avec autant de vices et plus d'ambition, Agrippine se fit un plan d'une suite de crimes. Un fils qui lui restoit de son premier mari, étoit l'objet de tous ses desseins. Elle ambitionnoit tellement de l'élever à l'empire, que les devins ayant annoncé que s'il régnoit, il la feroit périr : « Qu'il me tue, ré-» pondit-elle, pourvu qu'il règne. »

Britannicus, héritier légitime de l'empire, fut entouré de gens dévoués à Agrippine; tous ses partisans furent exilés ou condamnés à mort sous divers prétextes. On ôta le commandement aux deux préfets du prétoire, qui paroissoient dans ses intérêts, et on le donna à Burrhus Afranius, qui entra dans les vues d'Agrippine. Sénèque, philosophe stoïcien, avoit été exilé; Agrippine le fit rappeler, et le chargea de l'éducation de son fils : elle se flattoit, sans doute, que la grande réputation du précepteur préviendroit en faveur de l'élève. Agrippine avoit enfin tout préparé pour assurer l'empire à son fils, lorsqu'un mot échappé à Claude, la détermina à précipiter l'exécution de ses desseins. « Si je suis destiné, avoit dit l'empereur, » à souffrir quelque tems les dérèglemens de mes » femmes, je sais aussi les punir. » On le prévint.

Etant tombé malade, on l'envoya pour se rétablir respirer l'air tempéré et prendre les eaux salubres de

Sinuesse. Agrippine, dès long-tems décidée au crime, et ne manquant point de coopérateurs, s'empressa de saisir l'occasion qui s'offroit, elle n'hésitoit que sur le choix du poison; elle craignoit que, violent et prompt, il ne décélât le forfait, et que s'il étoit trop lent, et dégéneroit en langueur, Claude à sa dernière heure, venant à ouvrir les yeux, ne reprît sa tendresse pour un fils. Elle auroit voulu quelque composition nouvelle qui troublât la raison, sans trop précipiter la mort. On choisit une femme habile dans cet art, nommée Locuste, qu'on venoit de condamner pour empoisonnement, et qu'on ménagea long-tems comme un instrument de l'autorité. Cette femme mit tout son talent dans la préparation du poison qui fut donné par l'eunuque Halotus, chargé de servir les mets et de les goûter.

Les historiens rapportent que le poison fut mis dans des morilles. Claude ne s'aperçut pas sur-le-champ qu'il étoit empoisonné, soit stupidité, soit parce qu'il étoit ivre; d'ailleurs une évacuation qui survint sembloit l'avoir sauvé. Agrippine saisie d'effroi, et du moment où il y alloit de sa vie, bravant les rumeurs, recourut au médecin Xénophore qu'elle avoit pris soin d'avance de mettre dans ses intérêts. Celui-ci, sous prétexte d'aider le vomissement, enfonça dans le gosier de Claude une plume imprégnée d'un poison subtil, n'ignorant pas, dit Tacite, que les risques sont à ébaucher les grands crimes, et que l'on gagne à les consommer.

Pendant ce tems le sénat s'assembloit : les consuls et les pontifes faisoient des vœux pour la santé du prince, qui déjà n'étoit plus, et au palais on affectoit

de lui prodiguer les mêmes soins ; on tenoit caché sous un amas de vêtemens son corps inanimé, pour donner le tems d'assurer l'empire à Néron. (*Voy.* le 9 juin.)

L'an 1131, *le* 13 *octobre*, Mort de Philippe, fils de Louis-le-Gros, roi de France.

Le jeune roi Philippe, que Louis-le-Gros son père s'étoit associé et avoit fait couronner à Reims, passant près de l'église de Saint-Gervais, à Paris, un cochon s'embarrassa dans les jambes de son cheval qui s'abattit, et ce jeune prince tomba si rudement, qu'il en mourut le lendemain.

Il fut alors défendu de laisser vaguer des pourceaux dans les rues. Dans la suite, ceux de l'abbaye Saint-Antoine furent privilégiés.

L'an 1306, *le* 13 *octobre*, Arrestation des Templiers.

Philippe IV, roi de France, voulant s'emparer des biens immenses que possédoient les Templiers, les fit arrêter tous à la fois, en un même jour, dans toute l'étendue de la France ; il avoit obtenu le consentement du pape Clément V, moyennant qu'il lui abandonneroit une partie de leurs dépouilles. (*Voyez* le 11 mars 1314.)

L'an 1492, *le* 13 *octobre*, Première entrevue des habitans du Nouveau-Monde, avec ceux de l'ancien.

Suite de l'article sur la découverte de l'Amérique.
(*Voyez* la journée précédente.)

Au lever du soleil, toutes les chaloupes garnies

d'hommes et armées, s'avancèrent vers l'île, enseignes déployées, au son d'une musique militaire et avec tout l'appareil guerrier. A mesure qu'on approchoit de la côte, on la voyoit se couvrir d'habitans attirés par la nouveauté du spectacle, et dont les attitudes et les gestes exprimoient l'étonnement et l'admiration des objets extraordinaires qui frappoient leurs yeux. Colomb fut le premier européen qui mit le pied dans le Nouveau-Monde qu'il venoit de découvrir. Il débarqua richement habillé, l'épée à la main, ses compagnons à sa suite; tous baisèrent la terre après laquelle ils soupiroient depuis si long-tems. Ils élevèrent un crucifix, et se prosternant, remercièrent Dieu du succès heureux de leur voyage. Ils prirent ensuite, solennellement, possession du pays pour la couronne de Castille et de Léon, avec toutes les formalités que les Portugais avoient coutume d'observer dans toutes les découvertes qu'ils faisoient.

Pendant toutes ces cérémonies, les Espagnols étoient environnés d'un grand nombre de naturels du pays, qui regardoient en silence et avec admiration des actions auxquelles ils ne comprenoient rien, et dont ils ne prévoyoient pas les suites. L'habillement des Espagnols, la blancheur de leur peau, leur barbe, leurs armes, tout les étonnoit. Ces grandes machines sur lesquelles ces étrangers venoient de traverser l'Océan, qui sembloient se mouvoir sur les eaux avec des ailes, et qui portoient au loin le bruit terrible, semblable à celui du tonnerre, et accompagné d'éclairs et de fumée, les frappèrent d'une telle terreur qu'ils commencèrent à respecter leurs nouveaux hôtes comme des êtres d'un ordre supérieur, et comme des enfans du soleil, des-

cendus pour visiter la terre. Les Européens n'étoient guère moins étonnés des objets qu'ils avoient sous les yeux. L'herbe, les arbustes, les arbres étoient différens de ceux d'Europe. Le sol paroissoit de bonne qualité, mais ne présentoit presque aucune marque de culture. Le climat sembloit chaud aux Espagnols eux-mêmes, quoiqu'extrêmement agréable ; les habitans étoient dans toute la simplicité de la nature, entièrement nuds; leurs cheveux noirs, longs et droits, flottoient sur leurs épaules, ou étoient attachés en tresses autour de leur tête; ils n'avoient point de barbe, et tout le reste de leur corps étoit absolument sans poil. Leur teint étoit de couleur de cuivre foncé; leurs traits singuliers plutôt que désagréables ; leur physionomie douce et timide ; leur visage et d'autres parties de leur corps étoient bizarrement peints de couleurs éclatantes. La crainte les tint d'abord dans la réserve, mais bientôt ils se familiarisèrent avec les Espagnols ; et reçurent d'eux, avec des transports de joie, des grelots, des grains de verre et d'autres bagatelles, pour lesquelles ils donnèrent en échange, quelques provisions et du fil de coton, la seule marchandise de quelques valeur qu'ils pussent fournir. Vers le soir, Colomb retourna à ses vaisseaux, accompagné par un grand nombre d'insulaires dans leurs bateaux, qu'ils appeloient *canots*, faits d'un seul tronc d'arbre, mais qu'ils manioient avec une adresse surprenante. Ainsi, dans cette première entrevue des habitans du Nouveau-Monde, avec ceux de l'ancien, tout se passa en témoignages d'amitié et à la satisfaction des uns et des autres : ceux-ci, éclairés et ambitieux, se formant déjà de grandes idées des avantages qu'ils pouvoient retirer de ces nouvelles régions ;

les premiers, simples et sans défiance, ne prévoyant pas les calamités et la désolation qui s'approchoient de leurs contrées.

L'an 1641, *le* 13 *octobre*, Massacre de tous les Anglais en Irlande.

Pendant que les démêlés du parlement anglais et de Charles Ier mettoient toute l'Angleterre en fermentation, les Irlandais pensèrent que le moment étoit venu de se rendre indépendans. La religion et la liberté, ces deux sources respectables des plus grandes catastrophes, les précipitèrent dans une entreprise horrible, dont il n'y avoit encore d'autre exemple que la *Saint-Barthélemy*. Ils complotèrent d'assassiner tous les Anglais de l'île; et en effet, ils en égorgèrent plus de quarante mille. Ce massacre n'a pas eu dans l'histoire des crimes la même célébrité que la *Saint-Barthélemy*; il fut pourtant aussi général et aussi distingué par toutes les horreurs qui peuvent signaler un tel fanatisme; mais cette conspiration de la moitié d'un peuple contre l'autre, se faisoit dans une île alors peu connue des autres; la scène ne fut pas moins souillée de sang; mais le théâtre n'attiroit pas les yeux de l'Europe.

L'an 1707, *le* 13 *octobre*, Prise de Lérida par le duc d'Orleans.

Pendant la guerre de la succession d'Espagne, le duc d'Orléans s'acquit une grande réputation par la prise de Lérida, qui avoit été jusqu'alors l'écueil des plus grands capitaines, tels que Spinola et le

grand Condé. Tous les poètes du tems s'évertuèrent sur cette conquête. Rousseau adressa au prince le rondeau qui commence ainsi :

En moins d'un mois, prendre ville rebelle,
Faire sauter remparts et citadelles,
Tours, bastions, rochers et *cætera*,
Pour maint guerrier c'étoit un opéra ;
Pour mon héros c'est une bagatelle.
On lui disoit : Sonnons le boute-selle,
Retirons-nous . . . . . .

L'an 1761, *le* 13 *octobre*, Suicide de Marc-Antoine Calas.

Marc-Antoine Calas, fils d'un négociant de ce nom à Toulouse, jeune homme d'un esprit sombre, inquiet, et violent, revenant le soir d'une partie de plaisir, se pendit lui même dans sa chambre. Cet événement funeste eut des suites qui ne le furent pas moins. Calas le père fut accusé d'avoir fait périr son propre fils, quoiqu'il eût soixante-trois ans, et que son fils en eût vingt-neuf. Il fut condamné sur de légères présomptions à être rompu vif. Ce jugement horrible fut exécuté le 9 mars 1762. (*Voyez* le 9 mars.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1715, *le* 13 *octobre*, Mort de Malebranche.

Nicolas Malebranche, né à Paris en 1638, d'un secrétaire du roi, entra dans la congrégation de l'Oratoire, en 1660. Dégoûté de la science des faits et des mots, il abandonna l'étude de l'Histoire ecclésiastique et des

langues savantes, vers laquelle il s'étoit d'abord tourné, pour se livrer tout entier aux méditations philosophiques. Le *Traité de l'Homme*, de Descartes, qu'il eut occasion de voir, fut pour lui un trait de lumière. Il lut ce livre avec transport. Il connut dès-lors son talent, et sut en peu d'années autant que Descartes. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de dix ans il avoit composé le livre de la *Recherche de la Vérité*. Il est peu d'ouvrages où l'on sente plus les derniers efforts de l'esprit humain. L'auteur y paroît moins avoir suivi Descartes, que l'avoir rencontré. Personne ne possédoit à un plus haut degré que lui l'art si rare de mettre des idées abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, et de les fortifier par cette liaison. Sa diction, outre qu'elle est pure et châtiée, a toute la dignité que les matières demandent, et toute la grâce qu'elles peuvent souffrir. Son imagination forte et brillante y dévoile les erreurs des sens, et de cette imagination qu'il décrioit sans cesse, quoiqu'il n'eût pas à se plaindre de la sienne. *La Recherche de la Vérité* eut trop de succès pour n'être pas critiquée. On attaqua surtout l'opinion qu'on voit tout en Dieu, opinion chimérique peut-être, mais admirablement exposée. L'illustre philosophe compare l'Etre-Suprême à un miroir qui représente tous les objets, et dans lequel nous regardons continuellement. Dans ce système, nos idées découlent du sein de Dieu même.

L'Académie des Sciences lui ouvrit ses portes en 1699. Il ne venoit presque point d'étrangers à Paris, qui n'allassent lui rendre leurs hommages. Les qualités personnelles du père Malebranche aidoient à faire goûter sa philosophie. Cet homme, d'un si grand génie, étoit

dans la vie ordinaire, modeste, simple, enjoué, complaisant. Ses récréations étoient des divertissemens d'enfans. Dans la conversation, il avoit autant de soin de se dépouiller de la supériorité qui lui appartenoit, que les petits esprits en ont de prendre celle qui ne leur appartient pas.

Les systèmes du père Malebranche sont assez généralement regardés comme des illusions sublimes. Son principal mérite, du moins celui qui le soutiendra le plus long-tems, n'est pas d'avoir eu des idées neuves, mais de les avoir exposées d'une manière brillante, et pour ainsi dire avec tout le feu d'un poète, quoique l'auteur n'aimât pas les vers, et qu'il n'en ait jamais fait que deux dans sa vie :

> Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde
> Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Les principaux fruits de sa plume, non moins vive et noble que brillante et lumineuse, sont, 1°. la *Recherche de la Vérité*, en 4 volumes, dont nous avons déjà parlé ; 2°. *Conversations chrétiennes*. L'auteur y expose la manière dont il accordoit la religion avec son système de philosophie. Le dialogue y est bien entendu, et les caractères finement observés ; mais l'ouvrage parut si obscur aux censeurs, que la plupart refusèrent leur approbation. Mézerai l'approuva enfin comme livre de *géométrie*. Le dessein qu'avoit le père Malebranche de lier la religion à la philosophie, a été celui de plusieurs grands écrivains : « Ce n'est pas, dit Fontenelle, qu'on ne puisse » assez raisonnablement les tenir toutes deux séparées, et régler les limites des deux empires ; mais » il vaut encore mieux réconcilier les deux puis-

» sances » ; 3°. *Méditations chrétiennes et métaphysiques.* C'est un dialogue entre le *Verbe* et lui, et le style à une noblesse digne d'un tel interlocuteur. Le religieux philosophe sut y répandre un certain sombre auguste et majestueux, propre à tenir les sens et l'imagination dans le silence, et la raison dans l'attention et le respect ; 4°. *Traité de l'âme*, pour accorder les sentimens de ceux qui disent qu'il n'y a rien qu'on connoisse mieux que l'âme, et de ceux qui assurent qu'il n'y a rien que l'on connoisse moins.

L'illustre oratorien laissa plusieurs critiques sans réponse, entr'autres celle des journalistes de Trévoux : *Je ne veux pas me battre*, disoit-il, *avec des gens qui font un livre tous les quinze jours.*

HISTOIRE.

L'an 1066, *le* 14 *octobre*, Bataille d'Hastings; conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie.

Saint Edouard, roi d'Angleterre, étant mort, les vœux de la nation appelèrent Harold à la couronne; mais Guillaume, fils naturel de Robert, duc de Normandie, prétendit qu'Edouard l'avoit désigné pour lui succéder au trône d'Angleterre. Il reçut du pape un étendard béni, un cheveu de saint Pierre, et une bulle d'excommunication contre ses ennemis. C'étoit se jouer de la religion; mais les peuples étoient accoutumés à ces profanations, et les princes en profitoient. Guillaume partit de Saint-Valery avec une flotte nombreuse; il aborda sur les côtes de Sussex, et bientôt après se donna dans cette province la fameuse bataille d'Hastings, qui décida seule du sort de l'Angleterre. Les anciennes chroniques nous apprennent qu'au premier rang de l'armée normande, un écuyer, nommé Taillefer, monté sur un cheval armé, chanta la chanson de Roland, qui fut si long-tems dans la bouche des Français, sans qu'il en soit resté le moindre fragment. Ce Taillefer, après avoir entonné la chanson que les soldats répétoient, se jeta le premier parmi les Anglais, et fut tué. Le roi Harold et le duc de Normandie quittèrent leurs chevaux, et combattirent à pied: la bataille dura six heures. La gendarmerie à cheval qui commençoit à faire ailleurs toute la force

des armées, ne paroît pas avoir été employée dans cette journée. Les troupes, de part et d'autre, étoient composées de fantassins. Harold et deux de ses frères y furent tués. Le vainqueur s'approcha de Londres, portant devant lui la bannière bénite, que le pape lui avoit envoyée. Cette bannière fut l'étendard auquel tous les évêques se rallièrent en sa faveur : ils vinrent aux portes avec le magistrat de Londres, lui offrir la couronne qu'on ne pouvoit refuser au vainqueur.

Quelques auteurs appellent ce couronnement une élection libre, un acte d'autorité du parlement d'Angleterre : c'est précisément le droit des esclaves faits à la guerre, qui accorderoient à leur maître le droit de les fustiger.

Guillaume, qui avoit reçu une bannière du pape, pour cette expédition, lui envoya en récompense l'étendard du roi Harold, tué dans la bataille, et une petite partie du petit trésor que pouvoit avoir alors un roi anglais. C'étoit un présent considérable pour le pape Alexandre II, qui disputoit encore son siége à Honorius II, et qui, sur la fin d'une longue guerre civile dans Rome, étoit réduit à l'indigence.

L'an 1263, *le* 14 *octobre*, Le roi de France Saint Louis est arbitre entre Henri III, roi d'Angleterre, et ses sujets.

Le comte de Leicester avoit soulevé tous les barons contre ce foible monarque. Les troubles avoient duré fort long-tems ; et c'eût été une occasion très favorable pour le roi de France de reprendre les provinces qui étoient au pouvoir des Anglais depuis le mariage d'Eléonore de Guyenne avec Henri II. Mais saint Louis ne voulut pas en profiter : au contraire il fit

tous ses efforts pour réconcilier le prince avec ses sujets. Henri III et les barons, touchés de cette conduite généreuse, le choisirent pour arbitre dans leurs différens, et promirent de se soumettre à son jugement.

Louis, dans une assemblée du 23 juin 1264, proposa un plan qui devoit réunir tous les partis, si les passions pouvoient se soumettre à la voix de la raison et du devoir. Il rendit au roi son autorité; il voulut que les seigneurs lui remissent les places dont ils s'étoient emparés; il supprima le conseil aristocratique qu'ils avoient établi; mais d'un autre côté il désira que le monarque ne tirât aucune vengeance des injures passées. Henri III cédant à ses conseils, promit une amnistie générale pour les rebelles.

Malheureusement cette médiation si glorieuse pour saint Louis n'eut pas un effet durable; les troubles d'Angleterre se renouvelèrent bientôt. (*Voyez* Etablissement des communes d'Angleterre, 20 janvier 1265.)

L'an 1702, *le* 14 *octobre*, Bataille de Fridlingen, gagnée par Villars sur les Impériaux.

Dans les commencemens de la guerre pour la succession au trône d'Espagne, le duc de Villars étoit un des lieutenans-généraux qui commandoient des détachemens en Alsace.

Le prince de Bade, à la tête de l'armée impériale, venoit de prendre Landau, défendu par Métac, pendant quatre mois. Ce prince faisoit des progrès: il avoit l'avantage du nombre, du terrain et d'un commencement de campagne heureux. Son armée étoit dans ces montagnes du Brisgaw qui touchent à la

Forêt Noire; et cette forêt immense séparoit les troupes bavaroises des troupes françaises. Catinat commandoit dans Strasbourg; sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le prince de Bade avec tant de désavantages. L'armée de France eût été perdue sans ressource, et l'Alsace eût été ouverte par un mauvais succès. Villars, qui avoit résolu d'être maréchal de France ou de périr, hasarda ce que Catinat n'osoit faire : il en obtint permission de la cour; il marcha aux Impériaux avec une armée inférieure vers Fridlingen, et donna la bataille qui porte ce nom.

La cavalerie se battoit dans la plaine; l'infanterie française gravit au haut de la montagne, et attaqua l'infanterie allemande retranchée dans les bois. Le maréchal de Villars racontoit souvent que la bataille étant gagnée, comme il marchoit à la tête de son infanterie, une voix cria : *Nous sommes coupés.* A ce mot tous ses régimens s'enfuirent. Il court à eux, et leur crie : *Allons, mes amis; la victoire est à nous, vive le roi!* Les soldats répondent, *vive le roi*, en tremblant, et recommencent à fuir. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avoient paru dans le moment de cette terreur panique, les Français étoient battus: tant la fortune décide souvent du gain des batailles!

Le prince de Bade, après avoir perdu trois mille hommes, son canon, son champ de bataille; après avoir été poursuivi deux lieues à travers les bois et les défilés, tandis que, pour preuve de sa défaite, le fort de Fridlingen capituloit, manda cependant à Vienne qu'il avoit remporté la victoire, et fit chanter un

Te Deum, plus honteux pour lui que la bataille perdue.

Les Français, remis de leur terreur panique, proclamèrent Villars maréchal de France sur le champ de bataille; et le roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avoit donné.

L'an 1806, *le* 14 *octobre*, Bataille d'Jéna.

(Extrait du Ve Bulletin de la Grande-Armée.)

La bataille d'Jéna a lavé l'affront de Rosbach, et décidé en sept jours une campagne qui a entièrement calmé cette frénésie de guerre qui s'étoit emparé des têtes prussiennes.

Voici la position de l'armée au 13 :

Le grand-duc de Berg et le maréchal Davoust, avec leurs corps d'armée, étoient à Naumbourg, ayant des partis sur Leïpsic et Halle.

Le corps du maréchal prince de Ponte-Corvo étoit en marche pour se rendre à Dornbourg.

Le corps du maréchal Lannes arrivoit à Jéna.

Le corps du maréchal Augereau étoit en position à Kahla.

Le corps du maréchal Ney étoit à Roda.

Le quartier-général à Gera.

L'Empereur en marche pour se rendre à Jéna.

Le corps du maréchal Soult, de Gera étoit en marche pour prendre une position plus rapprochée à l'embranchement des routes de Naumbourg et d'Jéna.

Voici la position de l'ennemi :

Le roi de Prusse voulant commencer les hostilités

au 9 octobre, en débouchant sur Francfort, par sa droite, sur Vurtzbourg par son centre, et sur Bamberg par sa gauche, toutes les divisions de son armée étoient disposées pour exécuter ce plan; mais l'armée française tournant sur l'extrémité de sa gauche, se trouva en peu de jours à Saalbourg, à Lobeinstein, à Schleitz, à Gera, à Naumbourg: l'armée prussienne, tournée, employa les journées des 9, 10, 11 et 12 à rappeler tous ses détachemens, et le 13 elle se présenta en bataille entre Capelsdorf et Auerstædt, forte de près de cent cinquante mille hommes.

Le 13, à deux heures après midi, l'Empereur arriva à Jéna; et, sur un petit plateau qu'occupoit notre avant-garde, il aperçut les dispositions de l'ennemi qui paroissoit manœuvrer pour attaquer le lendemain, et forcer les divers débouchés de la Saale; l'ennemi défendoit en force, et par une position inexpugnable, la chaussée de Jéna à Weimar, et paroissoit penser que les Français ne pourroient déboucher dans la plaine sans avoir forcé ce passage; il ne paroissoit pas possible en effet de monter de l'artillerie sur le plateau, qui d'ailleurs étoit si petit, que quatre bataillons pouvoient à peine s'y déployer; on fit travailler toute la nuit à un chemin dans le roc, et l'on parvint à conduire l'artillerie sur la hauteur.

Le maréchal Davoust reçut l'ordre de déboucher par Naumbourg pour défendre les défilés de Kœsen, si l'ennemi vouloit marcher sur Naumbourg, ou pour se rendre à Apolda, pour le prendre à dos s'il restoit dans la position où il étoit.

Le corps du maréchal prince de Ponte-Corvo fut destiné à déboucher de Dornbourg, pour tomber

sur les derrières de l'ennemi, soit qu'il se portât en force sur Naumbourg, soit qu'il se portât sur Jéna.

La grosse cavalerie, qui n'avoit point encore rejoint l'armée, ne pouvoit la rejoindre qu'à midi; la cavalerie de la garde impériale étoit à trente-six heures de distance, quelques fortes marches qu'elle eût faites depuis son départ de Paris; mais il est des momens à la guerre où aucune considération ne doit balancer l'avantage de prévenir l'ennemi et de l'attaquer le premier. L'empereur fit ranger sur le plateau qu'occupoit l'avant-garde, que l'ennemi paroissoit avoir négligé, et vis-à-vis duquel il étoit en position, tout le corps du maréchal Lannes; ce corps d'armée fut rangé par les soins du général Victor, chaque division formant une aile. Le maréchal Lefevre fit ranger au sommet la garde impériale en bataillon carré. L'empereur bivouaqua au milieu de ses braves; la nuit offroit un spectacle digne d'observation, celui des deux armées, dont l'une déployoit son front sur six lieues d'étendue, et embrasoit de ses feux l'atmosphère; l'autre dont les feux apparens étoient concentrés sur un petit point: et dans l'une et l'autre armée de l'activité et du mouvement; les feux des deux armées étoient à une demi-portée de canon, les sentinelles se touchoient presque, et il ne se faisoit pas un mouvement qui ne fût entendu.

Les corps des maréchaux Ney et Soult passèrent la nuit en marche. A la pointe du jour toute l'armée prit les armes; la division Gazan étoit rangée sur trois lignes, sur la gauche du plateau; la division Suchet formoit la droite; la garde impériale occupoit le sommet du monticule, chacun de ses corps ayant ses ca-

nons dans les intervalles. De la ville et des vallées voisines on avoit pratiqué des débouchés qui permettoient le déploiement le plus facile aux troupes qui n'avoient pu être placées sur le plateau : car c'étoit peut-être la première fois qu'une armée devoit passer par un si petit débouché.

Un brouillard épais obscurcissoit le jour ; l'Empereur passa devant plusieurs lignes ; il recommanda aux soldats de se tenir en garde contre cette cavalerie prussienne, qu'on peignoit comme si redoutable. Il les fit souvenir qu'il y avoit un an qu'à la même époque ils avoient pris Ulm ; que l'armée prussienne comme l'armée autrichienne étoit aujourd'hui cernée, ayant perdu sa ligne d'opérations, ses magasins ; qu'elle ne se battoit plus dans ce moment pour la gloire, mais pour sa retraite ; que cherchant à faire une trouée sur différens points, les corps d'armée qui la laisseroient passer seroient perdus d'honneur et de réputation. A ce discours animé, le soldat répondit par des cris de *marchons!* Les tirailleurs engagèrent l'action : la fusillade devint vive ; quelque bonne que fût la position que l'ennemi occupoit, il en fut débusqué ; et l'armée française, débouchant dans la plaine, commença à prendre son ordre de bataille.

De son côté le gros de l'armée ennemie, qui n'avoit eu le projet d'attaquer que lorsque le brouillard seroit dissipé, prit les armes. Un corps de cinquante mille hommes de la gauche se posta pour couvrir les défilés de Naumbourg, et s'emparer des débouchés de Kœsen ; mais il avoit déjà été prévenu par le maréchal Davoust. Les deux autres corps, formant une force de quatre-vingt mille hommes, se portèrent en

avant de l'armée française qui débouchoit du plateau de Jéna. Le brouillard couvrit les deux armées pendant deux heures ; mais enfin il fut dissipé par un beau soleil d'automne ; les deux armées s'aperçurent à petite portée de canon ; la gauche de l'armée française, appuyée sur un village et des bois, étoit commandée par le maréchal Augereau ; la garde impériale la séparoit du centre qu'occupoit le corps du maréchal Lannes ; la droite étoit formée par le corps du maréchal Soult ; le maréchal Ney n'avoit qu'un simple corps de trois mille hommes, seules troupes qui fussent arrivées de son corps d'armée.

L'armée ennemie étoit nombreuse, et montroit une belle cavalerie ; ses manœuvres étoient exécutées avec précision et rapidité. L'Empereur eût désiré retarder de deux heures d'en venir aux mains, afin d'attendre, dans la position qu'il venoit de prendre après l'attaque du matin, les troupes qui devoient le joindre, et surtout sa cavalerie ; mais l'ardeur française l'emporta : plusieurs bataillons s'étant engagés au village de Hollstedt, il vit l'ennemi s'ébranler pour les en déposter ; le maréchal Lannes reçut ordre sur-le-champ de marcher en échelons pour soutenir ce village. Le maréchal Soult avoit attaqué un bois sur la droite ; l'ennemi ayant fait un mouvement de sa droite sur notre gauche, le maréchal Augereau fut chargé de le repousser : en moins d'une heure l'action devint générale, deux cent cinquante ou trois cent mille hommes, avec sept ou huit cents pièces de canon semoient partout la mort, et offroient un de ces spectacles rares dans l'histoire. De part et d'autre on manœuvra constamment comme à une parade. Parmi nos troupes il

n'y eut jamais le moindre désordre, la victoire ne fut pas un moment incertaine. L'empereur eut toujours auprès de lui, indépendamment de la garde impériale, un bon nombre de troupes de réserve pour pouvoir parer à tout accident imprévu.

Le maréchal Soult ayant enlevé le bois qu'il attaquoit depuis deux heures, fit un mouvement en avant. Dans cet instant on prévint l'Empereur que la division de cavalerie française de réserve commençoit à se placer, et que deux nouvelles divisions du corps du maréchal Ney se plaçoient en arrière sur le champ de bataille. On fit alors avancer toutes les troupes qui étoient en réserve sur la première ligne, et qui se trouvant ainsi appuyées, culbutèrent l'ennemi dans un clin d'œil, et le mirent en pleine retraite ; il la fit en ordre pendant la première heure, mais elle devint un affreux désordre, du moment que nos divisions de dragons et nos cuirassiers, ayant le grand-duc de Berg à leur tête, purent prendre part à l'affaire. Ces braves cavaliers frémissant de voir la victoire décidée sans eux, se précipitèrent partout où ils rencontrèrent des ennemis. La cavalerie, l'infanterie prussienne ne purent soutenir leur choc : en vain l'infanterie ennemie se forma en bataillons carrés ; cinq de ses bataillons furent enfoncés ; artillerie, cavalerie, infanterie, tout fut culbuté et pris. Les Français arrivèrent à Weimar en même tems que l'ennemi, qui fut ainsi poursuivi pendant l'espace de six lieues.

A notre droite le corps du maréchal Davoust faisoit des prodiges : non-seulement il contint, mais mena, battant pendant plus de trois lieues, le gros des troupes ennemies qui devoit déboucher du côté de

Koesen. Ce maréchal a déployé une bravoure distinguée et de la fermeté de caractère, première qualité d'un homme de guerre; il a été secondé par les généraux Gudin, Friant, Morand, Daultanne, chef de l'état-major, et par la rare intrépidité de son brave corps d'armée.

Les résultats de la bataille sont trente à quarante mille prisonniers, il en arrive à chaque moment; vingt-cinq à trente drapeaux, trois cents pièces de canon, des magasins immenses de subsistances. Parmi les prisonniers se trouvent plus de vingt généraux, dont plusieurs lieutenans-généraux, entr'autres le lieutenant-général Schmettau. Le nombre des morts est immense dans l'armée prussienne. On compte qu'il y a plus de vingt mille tués ou blessés; le feld-maréchal Mollendorff a été blessé; le duc de Brunswick a été tué; le général Ruchel a été tué; le prince Henri de Prusse grièvement blessé. Au dire des déserteurs, des prisonniers et des parlementaires, le désordre et la consternation sont extrêmes dans les débris de l'armée ennemie.

De notre côté nous n'avons à regretter parmi les généraux, que la perte du général de brigade Dehilly, excellent soldat; parmi les blessés, le général de brigade Conroux; parmi les colonels morts, les colonels Vergès, du douzième régiment d'infanterie de ligne; Lamotte, du trente-sixième; Barbenegre, du neuvième de hussards; Marigny, du vingtième de chasseurs; Harispe, du seizième d'infanterie légère; Dulembourg, du premier de dragons; Nicolas, du soixante-unième de ligne; Viala, du quatre-vingt-unième; Higonet, du cent huitième.

Les hussards et les chasseurs ont montré dans cette journée une audace digne des plus grands éloges : la cavalerie prussienne n'a jamais tenu devant eux ; et toutes les charges qu'ils ont faites devant l'infanterie ont été heureuses.

Nous ne parlons pas de l'infanterie française ; il est reconnu depuis long-tems que c'est la meilleure infanterie du monde. L'Empereur a déclaré que la cavalerie française, après l'expérience des deux campagnes et de cette dernière bataille, n'avoit pas d'égale.

L'armée prussienne a dans cette bataille perdu toute retraite et toute sa ligne d'opérations : sa gauche poursuivie par le maréchal Davoust, opéra sa retraite sur Weimar, dans le tems que sa droite et son centre se retiroit de Weimar sur Naumbourg. La confusion fut donc extrême : le roi a dû se retirer à travers champs à la tête de son régiment de cavalerie.

Notre perte est évaluée à mille ou onze cents tués, et trois mille blessés.

Rien ne pourroit ajouter au sentiment d'attendrissement qu'ont éprouvé ceux qui ont été témoins de l'enthousiasme et de l'amour que l'armée témoignoit à l'Empereur au plus fort du combat ; s'il y avoit un moment d'hésitation, le seul cri de *vive l'Empereur !* ranimoit les courages, et retrempoit toutes les ames. Au fort de la mêlée, l'Empereur voyant ses ailes menacées par la cavalerie, se portoit au galop pour ordonner des manœuvres et des changemens de front en carrés : il étoit interrompu à chaque instant par des cris de *vive l'Empereur !* La garde impériale à pied voyoit avec un dépit qu'elle ne pouvoit dissimuler, tout le monde aux mains, et elle dans l'inac-

tion: plusieurs voix firent entendre les mots, *en avant!* « Qu'est-ce? dit l'Empereur, ce ne peut être qu'un » jeune homme qui n'a pas de barbe, qui peut vou- » loir préjuger ce que je dois faire; qu'il attende qu'il » ait commandé dans trente batailles rangées, avant » de prétendre me donner des avis. » C'étoit effectivement des vélites dont le jeune courage étoit impatient de se signaler.

Dans une mêlée aussi chaude, pendant que l'ennemi perdoit presque tous ses généraux, on doit remercier cette Providence qui gardoit notre armée: aucun homme de marque n'a été tué ni blessé. Le maréchal Lannes a eu un biscaïen qui lui a rasé la poitrine sans le blesser; le maréchal Davoust a eu son chapeau emporté, et un grand nombre de balles dans ses habits. L'Empereur a toujours été entouré, partout où il a paru, du prince de Neuchâtel, du maréchal Bessière, du grand-maréchal du palais Duroc, du grand-écuyer Caulaincourt, et de ses aïdes de camp et écuyers de service. Une partie de l'armée n'a pas donné.

L'an 1809, *le 14 octobre*, Traité de Vienne entre S. M. l'Empereur des Français et S. M. l'Empereur d'Autriche.

Voici les principales conditions de cet important traité qui règle aujourd'hui les rapports des deux empires.

1°, S. M. l'empereur d'Autriche cède et abandonne à S. M. l'Empereur des Français, pour faire partie de la Confédération du Rhin et en être disposé en faveur des souverains de la Confédération, les pays de Saltz-

bourg et de Berchtosgaden ; la partie de la Haute-Autriche située au-delà d'une ligne partant du Danube auprès du village de Stratt, et comprenant Weissenkirch, Widersdorff, Michelbach, Greish, Munkenhoffen, Hessh, Jeding ; et de là les routes jusqu'à Schwontadt, la ville de Schwanstadt sur Platter, et continuant en remontant le cours de cette rivière et du lac de ce nom jusqu'au point où ce lac touche la frontière du pays de Saltzbourg. S. M. l'empereur d'Autriche conservera la propriété seulement des bois dépendans de Sart Gammer, Gut et faisant partie de la terre de Mondsée, et la faculté d'en exporter la coupe, sans avoir aucun droit de souveraineté à exercer sur ce territoire.

2°. Il cède également à S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, le comté de Goria, le territoire de Montefalcone, le gouvernement de la ville de Trieste, la Carniole avec ses enclaves sur le golfe de Trieste, le cercle de Willach en Carinthie, et tous les pays situés à la droite de la Save, en partant du point où cette rivière sort de la Carniole, et la suivant jusqu'à la frontière de la Bosnie ; savoir : partie de la Croatie provinciale, six districts de la Croatie militaire, Fiume et le Littoral hongrois, l'Istrie autrichienne ou district de Castua, les îles dépendantes des pays cédés, et tous autres pays sous quelques dénominations que ce soit, sur la rive droite de la Save, le thalweg de cette rivière servant de limites entre les deux États, enfin la seigneurie de Radnsus, enclavé dans le pays des Grisons.

3°. Il cède et abandonne à S. M. le roi de Saxe les enclaves dépendantes de la Bohême, et comprises

dans le territoire du royaume de Saxe, savoir : les paroisses et villages de Gunlerdoff, Tabentronke, Gersachseim, Lenkersdorff, Schirgiswalde, Winkel, etc.

4°. Il céde et abandonne à S. M. le roi de Saxe, pour être réunis au duché de Varsovie, toute la Gallicie occidentale ou nouvelle Gallicie; un arrondissement autour de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule, qui sera ci-après déterminé, et le cercle de Zamosc dans la Gallicie orientale. L'arrondissement autour de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule, en avant de Podyorze, aura partout pour rayon la distance de Podyorze à Wieliczka, la ligne de démarcation passera par Wieliczka, et s'appuiera à l'ouest sur la Scawina, et à l'est sur le ruisseau qui se jette dans la Vistule à Brzdegy. Wieliczka et tout le territoire des mines de sel, appartiendront en commun à l'empereur d'Autriche et au roi de Saxe; la justice y sera rendue au nom de l'autorité municipale. Il n'y aura de troupes que pour la police, et elles seront en égal nombre de chacune des deux nations. Les sels autrichiens de Wieliczka pourront être transportés de la Vistule, à travers le duché de Varsovie, sans être tenus à aucun droit de péage. Les grains provenant de la Gallicie autrichienne pourront être exportés par la Vistule. Il pourra être fait entre S. M. l'empereur d'Autriche et S. M. le roi de Saxe, une fixation de limites, telle, que le San, depuis le point où il touche le cercle de Zamosc jusqu'à son confluent dans la Vistule, serve de limites aux deux Etats.

5°. Il céde et abandonne à S. M. l'empereur de Russie, dans la partie la plus orientale de l'ancienne

Gallicie, un territoire renfermant quatre cent mille âmes de population, dans lequel la ville de Brody ne pourra être comprise. Ce territoire sera déterminé à l'amiable entre les commissaires des deux empires.

L'ordre teutonique ayant été supprimé dans les Etats de la Confédération du Rhin, S. M. l'empereur d'Autriche, renonce, pour S. A. I. l'archiduc Antoine, à la grande-maîtrise de cet ordre dans ses Etats, et reconnoît la disposition faite des biens de l'ordre situés hors du territoire de l'Autriche. Il sera accordé des pensions aux employés de l'ordre. . . . .

S. M. l'Empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, garantit l'intégrité des possessions de S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, dans l'état où elles se trouvent d'après le présent traité.

S. M. l'empereur d'Autriche reconnoît tous les changemens survenus ou qui pourroient survenir en Espagne, en Portugal, et en Italie.

S. M. l'empereur d'Autriche voulant concourir au retour de la paix maritime, adhère au système prohibitif adopté par la France et la Russie vis-à-vis de l'Angleterre, pendant la guerre maritime actuelle. S. M. I. fera cesser toute relation avec la Grande-Bretagne, et se mettra, à l'égard du gouvernement anglais, dans la position où elle étoit avant la guerre présente.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1721, *le* 14 *octobre*, Mort de Palaprat.

Jean Palaprat, né à Toulouse en 1650, d'une famille de robe, se signala de bonne heure dans la poésie. A peine avoit-il fini ses études, qu'il remporta plusieurs prix aux jeux floraux. Il prit d'abord le parti du barreau, auquel sa naissance sembloit l'appeler. Créé capitoul en 1684, et chef du consistoire en 1685, il s'acquitta de ces deux emplois avec la droiture de cœur et la liberté d'esprit qui formoient son caractère; mais ces charges ne purent le fixer dans sa patrie. Il en sortit trois fois, d'abord pour voir Paris, ensuite pour passer à Rome auprès de la reine Christine, qui tâcha vainement de l'arrêter auprès d'elle. De retour à Paris, il plut au duc de Vendôme qui se l'attacha en qualité de secrétaire des commandemens du grand-prieur. Il se permettoit avec ce prince des saillies ingénieuses et des vérités hardies. Le maréchal de Catinat craignoit que sa hardiesse ne fût prise en mauvaise part. *Rassurez-vous*, lui dit plaisamment Palaprat, *ce sont mes gages*. Dès les premières années de son séjour à Paris, il travailla pour le théâtre, et son goût pour le genre dramatique augmenta, lorsqu'il eut fait connoissance avec l'abbé Brueys : ces deux poètes amis avoient le même génie pour la plaisanterie. Ils étoient tous les deux désirés dans les compagnies, d'où ils bannissoient l'ennui et le sérieux par leurs saillies et leurs propos amusans. Ils travailloient presque toujours de concert, et s'ils se disputoient quelques morceaux de leurs ouvrages,

c'étoient toujours les endroits foibles. Enfin, leur amitié dura jusqu'à la mort : exemple rare et difficile à imiter pour ceux qui courent la même carrière. Les pièces de Brueys, auxquelles Palaprat a eu part, sont : *le Secret révélé*, *le Grondeur*, *le Muet*, *le Concert ridicule*. Ces trois dernières ont été conservées au théâtre. Les pièces auxquelles il a seul travaillé, sont : *Hercule et Omphale*, *le Ballet extravagant*, et *la Prude du tems*. Palaprat, à une imagination vive et plaisante, joignoit une candeur de mœurs, une simplicité de caractère singulière : il réunissoit à la fois les saillies d'un bel esprit et la naïveté d'un enfant.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 222, le 14 octobre, Mort de saint Calliste, pape.

Calliste, ou Callixte, succéda à Zéphirin, la première année du règne d'Héliogabale. On croit que ce fut sous son pontificat que les chrétiens commencèrent à élever des temples publics. Callixte fit construire, sur la voie Appienne, ce cimetière célèbre, dans lequel on prétend que sont enterrés cent soixante-quatorze mille martyrs et quarante-six papes. C'est à ce pape qu'on rapporte l'institution du jeûne des Quatre-Tems. Il fut mis à mort pour la foi, le 14 octobre 222.

HISTOIRE.

L'an 1498, *le* 15 *octobre*, Americ Vespuce rentre dans le port de Cadix, de retour de son premier voyage.

Americ Vespuce étoit né à Florence l'an 1435; il avoit fait des progrès considérables dans la physique, les mathématiques et la morale. Instruit des découvertes que Christophe Colomb venoit de faire dans le Nouveau-Monde, il se sentit enflammé du désir d'en faire de plus belles encore. Il quitta le commerce auquel son père l'avoit appliqué, et où il avoit fait pendant quatre ans une rude épreuve de l'inconstance de la fortune. Ferdinand, instruit de ses lumières, surtout quant à la géographie, l'astronomie et la navigation, lui fit donner quatre vaisseaux avec lesquels il partit de Cadix en 1496. Il parcourut les côtes de Paria et de la Terre-Ferme, jusqu'au golfe du Mexique, et revint en Espagne le 15 octobre 1498. Il adressa une relation de son voyage à Pierre Soderini.

Cette relation, comme nous l'avons déjà dit, fut une des causes qui firent donner au Nouveau-Monde le nom d'Amerie, à l'exclusion de celui de Colomb. (*Voy.* le 10 mai.) Americ Vespuce fit encore plusieurs voyages qui tous furent heureux. Il mourut en 1516 aux îles Tercères. Le roi de Portugal fit suspendre, dans l'église métropolitaine de Lisbonne, les restes du vaisseau qu'avoit monté Americ Vespuce, dans les

expéditions qu'il avoit faites pour le Portugal; et ce vaisseau s'appeloit *la Victoire*.

L'an 1562, *le* 15 *octobre*, Aventure de Civille.

François de Civille, gentilhomme normand, mérite une place dans l'histoire par la singularité de son aventure au siége de Rouen, en 1562. Il étoit capitaine de cent hommes de pied, faisant partie de la garnison protestante de cette ville, lorsque l'armée royale vint l'assiéger. Blessé à un assaut (le 15 octobre) d'un coup d'arquebuse à la joue et à la mâchoire droite, la balle sortant par derrière, proche la fossette du cou, il tomba du haut du rempart dans le fossé; c'étoit vers onze heures du matin; il fut enterré sur la place avec le corps d'un autre soldat qu'on trouva étendu près de lui. Vers la nuit, son valet, informé du malheur de son maître, et voulant lui procurer une sépulture plus honorable, obtint du gouverneur (le comte de Mongommery) la permission d'aller l'exhumer. Mais ayant découvert les deux corps, il ne put reconnoître celui de son maître, tant le visage étoit défiguré par le sang, l'enflure et la boue. Il se retiroit avec un homme qui l'avoit accompagné, lorsque celui-ci aperçut au clair de la lune reluire quelque chose à l'endroit où étoient les corps: il s'en approcha, et vit que cet éclat partoit d'un diamant qu'avoit au doigt l'un d'eux, dont la main étoit restée découverte. A ce signe le valet reconnoît son maître; il retourne enlever ce corps, et lui trouve encore un reste de chaleur. Il se hâte de le porter aux chirurgiens de la garnison, qui d'abord refusent de le secourir, le regardant comme mort. Ce zélé domestique n'en pensant pas de même, le porte dans

la maison où il avoit coutume de loger. Civille resta cinq jours et cinq nuits sans aucune marque de sentiment et de mouvement, mais brûlant de fièvre. Cependant des parens du blessé, MM. de Verbois, de Vally et Duval, l'étant venus voir, appelèrent deux médecins et un chirurgien; ceux-ci jugèrent à propos de le panser. On lui fit avaler quelque peu de bouillon en lui desserrant les dents. Le lendemain, l'appareil levé, le malade commença à revenir à lui, et même articula quelques plaintes, mais sans reconnoître personne; peu à peu la connoissance lui revint, et on commençoit à ne pas désespérer de lui, quoiqu'il eût toujours une violente fièvre, lorsque le onzième jour après sa blessure, la ville fut emportée d'assaut. La frayeur lui causa un redoublement de fièvre des plus violens. Cependant quatre soldats qui pillèrent la maison où il étoit, se trouvant par hasard de la compagnie d'un de ses amis, le traitèrent avec beaucoup d'humanité; mais au bout de quelques jours, ces soldats ayant été contraints de quitter ce logement qui avoit été marqué pour un officier de l'armée royale, (Desmoulins, lieutenant des gardes écossaises) les valets de cet officier le jetèrent sur une mauvaise paillasse dans une petite chambre de derrière. Pour comble de disgrâce, quelques ennemis du jeune frère de Civille étant venus le chercher dans cette maison, dans le dessein de le tuer, et ne l'ayant pas trouvé, s'en vengèrent sur le blessé, et le jetèrent par la fenêtre sur un tas de fumier. Il demeura là trois jours et trois nuits en chemise, avec un simple bonnet de nuit sur la tête, exposé aux injures de l'air. Au bout de ces trois jours, un de ses parens (M. de Croisset, son cousin-

germain) étant venu s'informer de lui dans la maison, une vieille femme lui répondit qu'il avoit été jeté par la fenêtre dans une cour de derrière. Ce parent voulut le voir, et fut étrangement surpris de le trouver vivant. Civille étoit si foible qu'il ne pouvoit parler; cependant l'abstinence et le froid ayant apparemment produit de bons effets, il étoit presque sans fièvre, et quelques heures après, il fut transporté par eau au château de Croisset sur la Seine, à une lieue de Rouen. Il y fut traité par les mêmes médecins et chirurgiens qui l'avoient d'abord secouru, et au bout de quelques mois, ayant repris une partie de ses forces, il fut transporté chez deux gentilshommes, ses frères, du pays de Caux, d'où il se rendit ensuite à son régiment.

Civille étoit fait pour les aventures singulières : âgé de plus de quatre-vingts ans, il devint amoureux d'une jeune demoiselle, et ayant passé la nuit sous ses fenêtres par un tems de gelée, il gagna une fluxion de poitrine qui termina sa carrière.

On lui fit l'épitaphe suivante :

Ci-gît qui deux fois dut périr
Et qui deux fois revint à la vie,
Et que l'amoureuse folie
Dans sa vieillesse fit mourir.

L'an 1791, *le* 11 *octobre*, Mort de Potemkin.

Grégoire-Alexandrovisch Potemkin sortoit d'une famille noble, mais qui n'avoit obtenu aucune illustration. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il fit ses études à l'université de Moscou. Quoiqu'il eût obtenu des succès dans les belles-lettres, et même dans la théologie, ses parens ayant remarqué la vivacité de

son caractère, et l'impétuosité de ses passions, lui firent quitter cette carrière en le plaçant avec beaucoup de peine dans le régiment des gardes à cheval. Ayant passé par tous les grades, il étoit major au moment de la révolution de 1762, et fit décider son régiment en faveur de Catherine II. Cette princesse le remarqua dans cette occasion : s'étant habillée en homme, elle alloit parcourir les rues de Petersbourg à la tête des soldats qui avoient pris parti pour elle. Potemkin s'aperçut qu'elle n'avoit pas de dragonne à son épée, il détacha la sienne et la lui présenta avec beaucoup de grâce. Le jeune major étoit un des plus beaux homme de son tems. Catherine ne s'en souvint que plus de dix ans après.

A peine eut-il été admis dans l'intimité de cette princesse, qu'il déploya un caractère et des talens qu'on ne lui auroit jamais soupçonnés. Loin de se borner aux avantages d'une faveur passagère, il voulut gouverner l'Etat, et il y parvint. Des entreprises plus gigantesques que véritablement grandes, une magnificence qui dégénéroit presque toujours en profusion, quelques services réels et d'heureux changemens distinguèrent son ministère.

Il affermit Catherine dans le projet qu'elle avoit déjà de chasser les Turcs de l'Europe, et l'envahissement inattendu de la Crimée fut le résultat de ce système. Pour assurer le succès de cette grande entreprise, Potemkin entama avec l'Autriche des négociations qui réussirent : ce ministre préféroit la conquête de la Turquie d'Europe au partage de la Pologne dont il étoit question depuis long-tems. Cette époque fut la plus brillante de la carrière de Potemkin : il fut fait

prince, placé à la tête du département de la guerre; et obtint une influence décidée tant à l'extérieur que dans l'intérieur. Ce fut alors qu'il fit faire à l'impératrice un voyage en Crimée, qui est devenu célèbre. (*Voy.* le 2 janvier 1787). Cependant la Turquie, instruite des projets du cabinet russe, déclara la guerre à Catherine. Potemkin désiroit depuis longtems se signaler dans la carrière des armes : il eut le commandement général; parmi de grands succès, mêlés de quelques revers, il eut le bonheur de soumettre les places de Choczim et d'Oczacof, importantes par leur position, qui assuroit aux Russes la navigation de la mer Noire. Ces victoires, trop souvent souillées par des massacres inutiles, avoient ruiné les finances de Catherine, qui d'ailleurs ne voyoit pas sans inquiétude les progrès de la révolution française (on étoit en 1791) : elle résolut donc de faire la paix. Potemkin, qui croyoit sa gloire intéressée à ce que la guerre se poursuivît, s'y opposa de tout son pouvoir; les contradictions qu'il éprouva, et auxquelles il n'étoit pas accoutumé, lui donnèrent un chagrin qui affoiblit sa santé, et qui bientôt le rendit dangereusement malade. Ne voulant faire aucun remède, et cherchant à se dissiper par des voyages, il mourut sur un grand chemin entre Oczacof et Yassi. Ce prince, qui offrit un singulier mélange de vertus et de vices, rendit à son pays des services importans; ce fut lui principalement qui donna à l'armée russe la discipline qu'elle conserve encore aujourd'hui. Son portrait a été fait d'une manière piquante par M. de Ségur.

« Il rassembloit dans sa personne tous les défauts et

» tous les avantages les plus opposés : il étoit avare et » magnifique, despote et populaire, dur et bienfai- » sant, orgueilleux et caressant, politique et confiant, » libertin et superstitieux, audacieux et timide, am- » bitieux et indiscret. Prodigue avec ses parens, ses » maîtresses et ses favoris, il ne payoit souvent ni sa » maison ni ses créanciers. Son crédit dépendoit tou- » jours d'une femme, et toujours il lui fut infidèle. » Rien n'égaloit l'activité de son imagination, ni la » paresse de son corps. Aucun danger n'effrayoit son » courage; aucune difficulté ne le faisoit renoncer à » ses projets; mais le succès le dégoûtoit de ce qu'il » avoit entrepris. . . . . .

» Il fatiguoit l'empire par le nombre de ses emplois » et par l'étendue de sa puissance. Il étoit lui-même » fatigué du poids de son existence, envieux de tout » ce qu'il ne faisoit pas, et ennuyé de ce qu'il faisoit. » Il ne savoit ni goûter le repos ni jouir de ses occu- » pations : tout en lui étoit décousu, travail, plaisir, » caractère, maintien. Il avoit l'air embarrassé dans » toutes les sociétés, et sa présence gênoit tout le » monde. Il traitoit avec humeur tous ceux qui le » craignoient, et caressoit tous ceux qui l'abordoient » familièrement.

» Il promettoit toujours, tenoit peu, et n'oublioit » jamais rien. Personne n'avoit moins lu que lui : peu » de gens étoient plus instruits. Il avoit causé avec les » hommes habiles dans toutes les professions, dans » toutes les sciences, dans tous les arts. On ne sut » jamais mieux pomper et s'approprier le savoir des » autres. Il auroit étonné dans une conversation un » littérateur, un artiste, un artisan et un théologien.

» Son instruction n'étoit pas profonde, mais elle étoit » fort étendue. Il n'approfondissoit rien, mais il par» loit bien de tout. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1564, *le* 15 *octobre*, Mort de Vésal.

André Vésal, célèbre médecin, natif de Bruxelles, enseigna avec une réputation extraordinaire, à Paris, à Louvain, à Bologne, à Pise et à Padoue. L'empereur Charles-Quint et Philippe II, roi d'Espagne, l'honorèrent du titre de leur premier médecin. Vésal ayant fait l'ouverture d'un gentilhomme espagnol qu'on croyoit mort, et qui étoit encore vivant, les parens le déférèrent à l'inquisition; mais le roi d'Espagne le délivra de ce danger, à condition qu'il feroit un pélerinage à la Terre-Sainte. Vésal passa en Chypre, et de là à Jérusalem. Le sénat de Venise le rappela pour remplir la place de Fallope, professeur à Padoue; mais à son retour, il fut jeté dans l'île de Zante, où il mourut.

On a de lui un Cours d'anatomie augmenté par Boerhaave.

L'an 1728, *le* 15 *octobre*, Mort de la Monnoye.

Bernard de la Monnoye, né à Dijon en 1641, excellent littérateur, fut le premier qui remporta le prix de poésie à l'Académie française; et même son poëme du *Duel aboli*, qui remporta ce prix, est, malgré quelques fautes, un des meilleurs ouvrages de poésie qu'on ait faits pour ce concours.

Le fameux système de Law plongea la Monnoye dans la misère. Un tel coup le frappa sans l'abattre. Le duc de Villeroi, sensible à son mérite et à son infortune, lui donna une pension de 600 livres, et lui défendit de passer à son hôtel pour le remercier. La Monnoye trouva son bienfaiteur chez madame la comtesse de Caylus; mais au premier mot de remercîment, le généreux duc l'interrompit, et lui dit: « C'est à moi » seul, monsieur, de me souvenir que je suis votre » débiteur. »

Les principaux ouvrages de la Monnoye sont: 1°. un recueil de *poésies françaises*, où l'on trouve des morceaux agréables: ce sont des fables, des épigrammes, des contes. Une diction élégante et simple, un tour fin, naturel et plaisant, de la vivacité dans le récit; voilà ce qui caractérise ce conteur comparable, à tout ce que nous avons de meilleur en ce genre. Trop de licence dans l'expression réduit à un petit nombre les morceaux qui peuvent se lire; l'abbé d'Olivet a recueilli ces poésies, avec celles de Huet, Massieu et Fraguier; 2°. des *poésies latines*; 3°. des *Noëls Bourguignons*, qu'on regarde en Bourgogne comme des chefs-d'œuvre de naïveté.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1591, *le* 15 *octobre*, Mort du pape Grégoire XIV.

Nicolas Sfrondate, né à Crémone l'an 1535, évêque de cette ville, cardinal en 1583, fut élu pape le 5 décembre 1590, et succéda à Urbain VII; il se déclara pour le parti de la ligue contre Henri IV. C'est dans le conclave où l'on avoit élu ce pontife, que les parti-

sans du cardinal Simonelli composèrent les fameuses prophéties sur les papes, attribuées faussement à saint Malachie, archevêque d'Armach en Irlande, mort au douzième siècle. On trouve ces prophéties et leur explication dans le Dictionnaire de Moreri, au mot MALACHIE.

HISTOIRE.

L'an 1537, *le* 16 *octobre*, Mort de la comtesse de Chateaubriand.

Françoise de Foix, épouse de Jean de Laval, comte de Chateaubriand, étoit fille de Phœbus de Foix, et sœur du fameux Lautrec et du maréchal de Foix, qui lui durent en partie leur fortune.

L'histoire romanesque des trois anneaux, pour attirer à la cour la comtesse de Chateaubriand, que la jalousie de son mari en éloignoit, l'histoire non moins romanesque de la vengeance que tira le comte de Chateaubriand, de l'infidélité de sa femme, lorsque la prison de François Ier la fit rentrer sous la puissance de son mari, la chambre noire, les six hommes masqués, les deux chirurgiens qui saignent la comtesse des deux bras et des deux pieds, et la laissent expirer; toutes ces horreurs tragiques paroissent être de l'invention de Varillas. Mais Hévin qui l'a réfuté va trop loin, quand il prétend nier que madame de Chateaubriand ait été maîtresse de François Ier. Brantome qui avoit pu voir la comtesse de Chateaubriand, qui avoit beaucoup vu François Ier, qui avoit vécu avec les gens les mieux instruits, soit des événemens publics, soit des anecdotes secrètes de cette cour, parle tant, et si souvent, et si naturellement des amours publics de François Ier et de la comtesse, qu'il est impossible d'ébranler une opinion si bien établie.

Depuis le retour du roi, il nous la montre éclipsée

dans la faveur par la jeune de Heilly (la duchesse d'Etampes), mais jouissant à la cour des honneurs de son rang et du souvenir de sa faveur passée, et se vengeant de son amant infidèle, par un trait généreux et tendre :

« J'ai ouï conter, dit-il, et le tiens de bon lieu, » que lorsque le roi François Ier eut laissé madame » de Chateaubriand, sa maîtresse favorite, pour » prendre madame d'Etampes. . . etc. que madame » la régente avoit prise avec elle pour une de ses » filles. . . Madame d'Etampes pria le roi de retirer » de madite dame de Chateaubriand tous les plus » beaux joyaux qu'il lui avoit donnés, non pour le » prix et la valeur, car pour lors les pierreries n'avoient » pas la vogue qu'elles ont eue depuis, mais pour » l'amour des belles devises qui y étoient mises, » engravées et empreintes, lesquelles la reine de » Navarre, sa sœur, avoit faites et composées ; car » elle y étoit très bonne maîtresse. Le roi François » lui accorda sa prière, et lui promit qu'il le feroit : » ce qu'il fit. Et pour ce, ayant envoyé un gentil- » homme vers elle pour les lui demander, elle fit la » malade pour le coup, et remit le gentilhomme » dans trois jours à venir, et qu'il auroit ce qu'il » demandoit. Cependant, dans le dépit, elle envoya » quérir un orfévre, et fit fondre tous les joyaux, » sans avoir respect ni acception des belles devises » qui y étoient engravées ; et après le gentilhomme » retourné, elle lui donna tous les joyaux convertis » en lingots. *Allez*, dit-elle, *porter cela au roi, et* » *dites-lui que puisqu'il lui a plu me révoquer ce qu'il* » *m'avoit donné si libéralement, je le lui rends et lui*

» *renvoie en lingots d'or. Quant aux devises, je les ai* » *si bien empreintes et colloquées en ma pensée, et les* » *y tiens si chères, que je n'ai pu permettre que per-* » *sonne en disposât et jouît, et en eût du plaisir* » *que moi-même.* Quand le roi eut reçu le tout en » lingots, et les propos de cette dame, il ne dit autre » chose, sinon : *Retournez et rendez-lui le tout. Ce* » *que j'en faisois n'étoit pas pour la valeur, car je* » *lui eusse rendu deux fois plus, mais pour l'amour* » *des devises, et puisqu'elle les a ainsi fait perdre,* » *je ne veux pas de l'or et le lui renvoie. Elle a montré* » *en cela plus de courage et de générosité que je* » *n'eusse pensé provenir d'une femme.* »

La comtesse de Chateaubriand mourut le 16 octobre 1537 ; son mari lui fit ériger un tombeau dans l'église des Mathurins de Chateaubriand. L'épitaphe qui fut faite, par Clément Marot, prouve que le comte de Chateaubriand étoit bien loin d'avoir contre sa femme le ressentiment sur lequel Varillas a fondé l'odieuse calomnie qu'il a imaginée :

PEU DE TELLES.

POINT DE MOINS.

Sous ce tombeau, gît Françoise de Foix,
De qui tout bien chacun vouloit en dire,
Et le disant onc une seule voix
Ne s'advença d'y vouloir contredire.

De grand beauté, de grace qui attire,
De bon savoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneur, et mieux que raconte,
Dieu éternel richement l'étoffa.

O viateur, pour t'abréger le compte,
Ci-gît unq rien là où tout triompha.

POINT DE PLUS.

Cette épitaphe, avec l'effigie en marbre de la com-

tesse de Chateaubriand, se voyoit encore avant la révolution dans l'église des Mathurins de Chateaubriand. Nous ignorons si elle a été respectée.

L'an 1730, *le* 16 *octobre*, Révolution à Constantinople.

Pendant que le sultan Achmet III faisoit la guerre à l'empereur, et campoit à Scutari, trois factieux de la lie du peuple excitent une sédition à Constantinople. Le peuple et les milices, mécontens du gouvernement, se déclarent pour les rebelles. On demande la déposition du sultan, après l'avoir obligé de sacrifier ses principaux ministres. Achmet prévient de bonne grâce ce qu'il ne pouvoit éviter. Il va lui-même tirer de la prison son neveu Mahmoud, le place lui-même sur le trône, et lui rend hommage le premier.

L'an 1762, *le* 16 *octobre*, Trait héroïque du chevalier d'Assas.

Ce trait mérite d'être à jamais conservé dans la mémoire des Français.

Dans la campagne de 1758, le prince héréditaire de Brunswick assiégeoit Vesel, dont la prise eût engagé les Hollandais à se déclarer contre la France. Le marquis de Castries commandoit l'armée française formée à la hâte. Vesel alloit succomber aux attaques du prince héréditaire. Le marquis de Castries s'avança avec rapidité, emporta Rhinsberg l'épée à la main, et jeta des secours dans Vesel. Méditant une affaire plus décisive encore, il vint camper à un quart de lieue de l'abbaye de Clostercamp. Le prince ne crut pas devoir l'attendre devant Vesel; il se décida à l'attaquer, et se

porta au-devant de lui par une marche forcée, la nuit du 15 au 16.

Le général français qui se doute du dessein du prince, fait coucher son armée sous les armes; il envoie à la découverte, pendant la nuit, le chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne. A peine cet officier a-t-il fait quelques pas, que des grenadiers ennemis en embuscade l'environnent et le saisissent à peu de distance de son régiment. Ils lui présentent la baïonnette, et lui disent que s'il fait du bruit, il est mort. D'Assas se recueille un moment pour mieux renforcer sa voix; il crie : *A moi, Auvergne, voilà les ennemis !* Il tombe aussitôt percé de coups.

L'an 1806, *le* 16 *octobre*, Capitulation d'Erfurt.

(Extrait du VIIe Bulletin de la Grande-Armée.)

« Le grand duc de Berg a cerné Erfurt dans la matinée du 15 octobre. Le 16 la place a capitulé; par ce moyen quatorze mille hommes, dont huit mille blessés, (*Voyez* le 14) et six mille bien portans, sont devenus prisonniers de guerre, parmi lesquels sont le prince d'Orange, le feld-maréchal Moellendorf, le lieutenant-général Larisch, etc. etc.; un parc de cent vingt pièces d'artillerie, approvisionné, est également tombé en notre pouvoir. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1695, *le* 16 *octobre*, Mort de Nicole.

Pierre Nicole, né à Chartres en 1625, fut un des plus célèbres écrivains de Port-Royal. Il travailla en

société avec le célèbre Arnauld à plusieurs ouvrages, soit en faveur de Jansénius, soit contre les jésuites ou les calvinistes.

La mort de la duchesse de Longueville, la plus ardente protectrice du jansénisme, arrivée en 1679, lui donna du dégoût pour la France: « J'ai perdu, » dit-il, tout mon crédit; j'ai même perdu mon ab- » baye, car cette princesse étoit la seule qui m'appelât » *Monsieur l'abbé.* » Il quitta son pays au printems de la même année. Cette retraite ne fut pas tout-à-fait volontaire; mais après différentes courses, il obtint la liberté de revenir à Chartres, et ensuite à Paris. Il entra dans les deux querelles célèbres qui partageoient alors l'Eglise, et même la nation. Il défendit les sentimens de Mabillon dans la première, et ceux de Bossuet dans la seconde, mais sans donner dans les emportemens ordinaires aux écrivains polémiques. « Je n'aime pas, » disoit-il, les guerres civiles. »

Ce qu'il a écrit contre les jésuites ou pour Jansénius, n'est guère lu aujourd'hui; mais ses *Essais de Morale*, qui sont utiles au genre humain, ne périront pas. La justesse et la méthode brillent dans cet ouvrage; ses raisonnemens sont pleins d'une force qui subjugue et entraîne. Il va de principe en principe, de conséquence en conséquence; aussi, disoit un incrédule très connu, « quand on le lit, il faut prendre garde à » soi; car si on lui passe quelque chose, on est bientôt » confondu: arrêtez-le dès le premier pas. »

Cet homme, si fort la plume à la main, étoit un second La Fontaine dans la conversation: il sentoit lui-même qu'il n'y brilloit pas; il disoit au sujet de Tréville, homme d'esprit, et qui parloit bien: « Il me bat

» dans la chambre, mais je ne suis pas plutôt au bas » de l'escalier, que je l'ai confondu. »

Sa candeur et son ingénuité naturelles lui faisoient commettre des imprudences qui n'amusoient guère ceux qui en étoient l'objet.

Une jeune demoiselle étoit venue le consulter sur un cas de conscience un peu délicat; au milieu de l'entretien, arrive le père Fouquet, fils du fameux surintendant, et confesseur de Nicole. De plus loin que celui-ci l'aperçoit: « Ah! mademoiselle, s'écria-t-il, » voici quelqu'un qui résoudra parfaitement votre cas! » et aussitôt il conte au père Fouquet toute l'histoire de la jeune demoiselle.

Vers la fin de sa vie, il se logea dans le faubourg S. Marceau. La France étoit alors en guerre avec toute l'Europe: quelqu'un lui ayant demandé pour quelle raison il s'étoit établi à l'extrémité de Paris; « c'est, » répondit-il, que les ennemis qui ravagent tout en » Flandres, et qui menacent la capitale, entreront » d'abord par la porte S. Martin, et que les habitans » de l'autre bout de Paris auront le tems de décamper. »

Les meilleurs ouvrages sortis de sa plume sont: 1°. Les *Essais de morale*, en 14 vol. Le chapitre des moyens de conserver la paix dans la société est regardé par Voltaire comme un chef-d'œuvre auquel on ne trouve rien d'égal en ce genre dans l'antiquité; mais cette paix est aussi difficile à établir que celle de l'abbé de Saint-Pierre. 2°. La *Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'Eucharistie*, en commun avec Arnauld. 3°. Les *Préjugés légitimes contre les Calvinistes*. Le célèbre Claude répondit à ces deux ouvrages.

Nicole travailla aussi à des sermons qu'il vendoit à

l'abbé de Roquette, lequel n'eut pas à se louer de sa discrétion. On connoît l'épigramme de Boileau, imitée de Martial (1).

On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui ;
Moi qui sait qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1094, *le* 16 *octobre*, Le roi de France Philippe Ier est excommunié par le pape Urbain II.

Philippe Ier s'étant dégoûté de sa femme Berthe, épousa Bertrade, comtesse de Montfort, qu'il avoit enlevée au comte d'Anjou son mari. Ce comte d'Anjou avoit déjà répudié deux femmes successivement, lorsqu'il épousa Bertrade. Philippe se servit du ministère des lois pour faire casser son mariage, sous prétexte de parenté; et Bertrade fit casser le sien avec le comte d'Anjou, sous le même prétexte. Un évêque de Beauvais les maria ensuite solennellement. Cette union fut déclarée nulle par le pape Urbain II, Français de nation, qui prononça cette sentence dans les propres Etats du roi, où il étoit venu chercher un asile. Philippe, craignant que les anathêmes du pontife romain n'excitassent ses sujets à lever l'étendard de la rébellion, envoya des députés au pape, qui obtinrent un délai, pendant lequel il lui fut permis d'user de la couronne. Pour entendre cette permission, il faut savoir qu'en

(1) *Carmina Paulus emit : recitat sua carmina Paulus.*
Num quod emas, possis dicere jure tuum.

ces tems-là les rois paroissoient aux jours de fêtes solennelles en habit royal, avec la couronne en tête, et la recevoient de la main d'un évêque. Ce délai ne fut pas de longue durée. Philippe fut excommunié de nouveau dans un concile tenu à Poitiers, en 1100; mais l'an 1104, Lambert, évêque d'Arras, député du pape Pascal II, lui apporta enfin son absolution à Paris, après lui avoir fait promettre de ne plus voir Bertrade, promesse qu'il ne tint guère. Apparemment que le pape approuva ensuite leur mariage; car Suger nous apprend que leurs fils furent déclarés capables de succéder à la couronne.

HISTOIRE.

L'an 1409, *le* 17 *octobre*, Supplice de Montagu, surintendant des finances.

Jean de Montagu parvint, sous le roi Charles VI, à la surintendance des finances, emploi qui lui procura de grands biens, beaucoup d'amis, mais beaucoup plus d'ennemis encore. Le duc de Bourgogne, de concert avec le roi de Navarre, qui détestoit en lui son attachement pour la reine et pour la maison d'Orléans, lui imputèrent divers crimes, et le firent arrêter pendant la maladie de Charles VI. Après plusieurs aveux arrachés par les tourmens de la question, il eut la tête tranchée aux halles de Paris. Son corps fut attaché au gibet de Montfaucon, qu'il avoit fait réparer quelques années auparavant.

Sa mémoire fut réhabilitée trois ans après, à la prière de Charles de Montagu son fils; et alors les célestins de Marcoussy, dont Jean avoit fondé le monastère, obtinrent le corps de leur bienfaiteur, et lui érigèrent un tombeau, monument de ses malheurs et de leur reconnoissance.

Il est certain que Montagu s'étoit rendu coupable de grandes malversations dans la régie des finances. Chaque jour le roi étoit dans la nécessité de mettre en gage sa vaisselle, ses meubles ou ses bijoux. Montagu s'étoit chargé d'emprunter sur ces effets, et on les retrouva tous dans sa belle maison de Marcoussy.

François Ier, visitant un siècle après l'abbaye de Marcoussy, demanda aux religieux le nom de leur fondateur. Ayant appris que c'étoit Montagu, il témoigna être surpris de sa fin tragique, et ajouta que l'arrêt qui permettoit de lui rendre les honneurs de la sépulture, faisoit présumer qu'il avoit été mal jugé. *Sire*, répondit un célestin, *il n'a pas été jugé par des juges, mais par des commissaires.* Le roi, frappé de cette réponse, fit serment sur l'autel de ne jamais faire mourir personne par jugement de commissaires.

Montagu avoit réclamé le privilége de la clériçature dont il étoit revêtu, pour être renvoyé devant le parlement. Mais en vain protesta-t-il qu'il étoit tonsuré, *n'ayant été marié qu'une fois, et avec une vierge*; le duc de Bourgogne empêcha le parlement d'admettre la requête.

L'an 1745, *le* 17 *octobre*, Victoire du maréchal de Maillebois, sur le roi de Sardaigne.

La campagne d'Italie, en 1745, qui eut des suites si malheureuses, commença par une des plus belles manœuvres qu'on ait jamais exécutées.

Le roi de Sardaigne à la tête de vingt-cinq mille soldats, et le comte de Schulembourg avec un nombre presqu'égal d'Autrichiens, étoient retranchés dans une anse que forme le Tanaro vers son embouchure dans le Pô, entre Valence et Alexandrie.

Le maréchal de Maillebois, qui commandoit l'armée française, et le comte de Gages, général des Espagnols, ne pouvoient forcer le roi de Sardaigne et le chasser de son poste, tant qu'il seroit soutenu par les troupes impériales. Un fils du maréchal, jeune

encore, imagine de les séparer : pour y parvenir, il falloit tromper les Autrichiens. Il fait son plan, il combine tous les hasards calculés sur la distance des lieux. Si on envoie un gros détachement sur le chemin de Milan, Schulembourg ne voudra pas laisser prendre cette ville, il marchera à son secours, il dégarnira le roi de Sardaigne ; sur-le-champ, le gros détachement reviendra joindre l'armée avant que les Autrichiens soient revenus ; on n'aura à combattre que la moitié des troupes ennemies. Cette brusque attaque les déconcertera. Tout arriva comme le jeune comte de Maillebois l'avoit prévu et arrangé. Les armées françaises et espagnoles traversent le Tanaro, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Le maréchal de Maillebois surprend l'infanterie du roi de Sardaigne dans son camp, et la met en fuite. Le général de Gages, à la tête de la cavalerie espagnole, attaque la cavalerie piémontaise, la disperse et la poursuit jusques sous le canon de Valence ; le roi de Sardaigne est obligé de reculer jusques dans Casal : on se rendit maître alors de tout le cours du Pô.

Vers la fin de la campagne, les Français et les Espagnols se trouvoient maîtres du Mont-Ferrat, de l'Alexandrin, du Tortonais, de tout le Milanais, de Parme et Plaisance ; mais l'année suivante, tout changea de face. La fatale journée de Plaisance réduisit l'armée française et espagnole à sortir avec peine de l'Italie, dans l'état le plus misérable.

L'an 1805, *le* 17 *octobre*, Le général Mack capitule dans Ulm, et se rend avec trente mille hommes.

(Extrait du sixième bulletin de la Grande-Armée.)

La journée d'Ulm est une des plus belles journées

de l'histoire de France. L'Empereur Napoléon eut pu enlever cette place d'assaut; mais vingt mille hommes défendus par des ouvrages et par des fossés pleins d'eau, eussent opposé de la résistance, et le vif désir de S. M. étoit d'épargner le sang. Le général Mack, général en chef de l'armée, étoit dans la ville; c'est la destinée des généraux opposés à l'Empereur, d'être pris dans des places. On se souvient qu'après les belles manœuvres de la Brenta, le vieux feld-maréchal Wurmser fut fait prisonnier dans Mantoue; Mélas le fut dans Alexandrie; Mack dans Ulm. L'armée autrichienne étoit une des plus belles qu'ait eue l'Autriche: elle se composoit de quatorze régimens d'infanterie, formant l'armée dite de Bavière, de treize régimens de l'armée du Tyrol, et de cinq régimens venus en poste d'Italie, faisant trente-deux régimens d'infanterie, et de quinze régimens de cavalerie. L'Empereur avoit placé l'armée du prince Ferdinand dans la même situation où il plaça celle de Mélas. Après avoir hésité long-tems, Mélas prit la noble résolution de passer sur le corps de l'armée française, ce qui donna lieu à la bataille de Maringo. Mack prit un autre parti: Ulm est l'aboutissant d'un grand nombre de routes; il conçut le projet de faire échapper ses divisions par chacune de ces routes, et de les réunir au Tyrol et en Bohême. Les divisions Hohenzollern et Werneck débouchèrent par Haydenheim; une petite division déboucha par Memmingen; mais l'Empereur, dès le 20, accourut d'Augsbourg devant Ulm, déconcerta sur-le-champ les projets de l'ennemi, et fit enlever le pont et la position d'Elchingen; ce qui remédia à tout.

Le maréchal Soult, après avoir pris Memmingen, s'étoit mis à la poursuite des autres colonnes; enfin il ne restoit plus au prince Ferdinand d'autres ressources que de se laisser enfermer dans Ulm, ou d'essayer par des sentiers de rejoindre la division de Hohenzollern. Ce prince prit ce dernier parti: il se rendit à Aleu avec quatre escadrons de cavalerie. Cependant le prince Murat étoit à la poursuite du prince Ferdinand. La division Werneck voulut l'arrêter à Langenau; il lui fit trois mille prisonniers, dont un officier général, et lui enleva deux drapeaux. Tandis qu'il manœuvroit par sa droite à Heydenheim, le maréchal Lannes marchoit par Aleu et Nordlingen. La marche de la division ennemie étoit embarrassée par cinq cents chariots, et affoiblie par le combat de Langenau. A ce combat, le prince Murat fut très satisfait du général Klein. Le 10e régiment de dragons, le 9e d'infanterie légère et les chasseurs de la garde impériale se sont particulièrement distingués. L'aide-de-camp Brunet a montré beaucoup de bravoure. Ce combat ne retarda point la marche du prince Murat; il se porta rapidement sur Neresheim; et le 23, à cinq heures du soir, il arriva devant cette position. La division de dragons du général Klein chargea l'ennemi. Deux drapeaux, un officier général et mille hommes furent de nouveau pris au combat de Neresheim. Le prince Ferdinand et sept de ses généraux n'ont eu que le tems de monter à cheval. On a trouvé leur dîner servi. Depuis deux jours, ils n'ont aucun point pour se soustraire à l'armée française qu'en se dégusant ou en s'enfuyant avec quelques escadrons par quelques routes détournées d'Allemagne...

Le même jour, l'Empereur étoit maître de Memmingen, et le 25 d'Ulm; il avoit pris à l'ennemi aux combats de Wertingen, de Günzbourg, d'Elchingen, aux journées de Memmingen et de Ulm, et aux combats d'Albrech, de Langenau et de Neresheim, quarante mille hommes, tant d'infanterie que cavalerie; plus de quarante drapeaux, un très grand nombre de pièces de canon, de bagages, de voitures; et pour arriver à ces grands résultats, il n'avoit fallu que des marches et des manœuvres.

Dans ces combats partiels, les pertes de l'armée française ne se montèrent qu'à cinq cents morts et mille blessés. Aussi le soldat disoit-il: *L'Empereur a trouvé une nouvelle méthode de faire la guerre; il ne se sert que de nos jambes et pas de nos baïonnettes.*

L'Empereur traversant une foule de prisonniers ennemis, un colonel autrichien témoignoit son étonnement de voir l'Empereur des Français trempé, couvert de boue, autant et plus fatigué que le dernier tambour de l'armée: un de ses aides-de-camp lui ayant expliqué ce que disoit l'officier autrichien, l'Empereur lui fit répondre: « Votre maître a voulu » me faire ressouvenir que j'étois un soldat; j'espère » qu'il conviendra que le trône et la pourpre impériale » ne m'ont pas fait oublier mon premier métier. »

Le spectacle que l'armée offroit dans la journée du 25 étoit intéressant. Depuis deux jours la pluie tomboit à seaux; tout le monde étoit trempé; le soldat n'avoit point eu de distributions; il étoit dans la boue jusqu'aux genoux; mais la vue de l'Empereur lui rendoit la gaîté; et du moment qu'il apercevoit des colonnes entières dans le même état, il faisoit retentir le cri de

vive l'Empereur! On rapporte aussi que l'Empereur répondit aux officiers qui l'entouroient, et qui admiroient combien, dans le moment pénible, les soldats oublient toutes les privations, et ne se montrent sensibles qu'au plaisir de le voir. « Ils ont raison; car » c'est pour épargner leur sang que je leur fais essuyer » de si grandes fatigues. »

L'Empereur, lorsque l'armée occupoit les hauteurs qui dominent Ulm, fit appeler le prince de Lichtenstein, général-major, enfermé dans cette place, pour lui faire connoître qu'il désiroit qu'il capitulât, lui disant que s'il la prenoit d'assaut, il seroit obligé de faire ce qu'il avoit fait à Jaffa, où la garnison fut passée au fil de l'épée; que c'étoit le triste droit de la guerre; qu'il vouloit qu'on épargnât à la brave nation autrichienne la nécessité d'un acte aussi effrayant; que la place n'étoit pas tenable; qu'elle devoit donc se rendre. Le prince insistoit pour que les officiers et soldats eussent la faculté de retourner en Autriche. « Je l'accorde aux officiers et non aux soldats, a » répondu l'Empereur; car qui me garantira qu'on » ne les fera pas servir de nouveau? » Puis, après avoir hésité un moment, il ajouta : « Hé bien, je me » fie à la parole du prince Ferdinand. S'il est dans la » place, je veux lui donner une preuve de mon estime, » et je lui accorde ce que vous me demandez, espérant » que la cour de Vienne ne démentira pas la parole » d'un de ses princes. » Sur ce que M. de Lischtenstein assura que le prince Ferdinand n'étoit point dans la place; « Alors, je ne vois pas, dit l'Empereur, qui » peut me garantir que les soldats que je vous enverrois » ne serviront pas. »

L'an 1705, *le* 17 *octobre*, Mort de Ninon Lenclos.

Anne, dite Ninon Lenclos, naquit à Paris, en 1615, de parens nobles. Sa mère vouloit en faire une dévote ; son père, homme de plaisir, réussit beaucoup mieux à en faire une épicurienne. Ninon perdit l'un et l'autre à quinze ans. Maîtresse de sa destinée dans une grande jeunesse, elle s'appliqua à perfectionner ses talens et à orner son esprit. Elle savoit parfaitement la musique, jouoit très bien du clavecin et de plusieurs autres instrumens, chantoit avec tout le goût possible, et dansoit avec beaucoup de grâce. *La beauté sans les grâces, étoit*, suivant elle, *un hameçon sans appât.*

Avec de tels agrémens, elle ne dut manquer ni d'amans ni d'époux. Un goût décidé pour la liberté l'empêcha de se prêter à aucun engagement solide. *Une femme sensée*, disoit-elle, *ne doit jamais prendre de mari sans le consentement de sa raison, et d'amant sans l'aveu de son cœur.* Préférant la licence de l'amour à la gêne de l'hymen, elle mit son bien à fonds perdu, tint elle-même son ménage, et vécut à la fois avec économie et avec noblesse. Elle jouissoit de huit à dix mille livres de rente viagère, et avoit toujours une année de revenu devant elle, pour secourir ses amis dans le besoin. Le plan de vie qu'elle se traça n'avoit point eu d'exemple. Elle ne voulut pas faire un trafic honteux de ses charmes ; mais elle résolut d'écouter tous ceux qui lui plairoient, et de leur être fidèle tant que le prestige dureroit. Volage dans ses amours, constante en amitié, scrupuleuse en matière de probité, d'une humeur égale, d'un commerce charmant, d'un

caractère vrai, propre à former les jeunes gens, et à les séduire, spirituelle sans être précieuse, belle jusqu'à la caducité de l'âge, il ne lui manqua que ce qu'on appelle la vertu dans les femmes, et ce qui en mérite si bien le nom; mais elle agit avec autant de dignité que si elle l'avoit eue. Jamais elle n'accepta de présens de l'amour. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette passion, qu'elle préféroit à tout, lui paroissoit une sensation plutôt qu'un sentiment, un goût aveugle purement sensuel, une illusion passagère, qui ne suppose aucun mérite dans celui qui le prend ni dans celui qui le donne. Elle pensoit comme Épicure, et agissoit comme Laïs. Les Coligni, les Villarceaux, les Sévigné, le grand Condé, le duc de la Rochefoucault, le maréchal d'Albret, Gourville, Jean Bannier, la Châtre, furent successivement ses amans, et ses amans heureux; mais tous reconnurent que Ninon cherchoit moins à satisfaire sa vanité, que son goût. Le dernier l'éprouva surtout d'une façon singulière. On connoît le mot piquant devenu proverbe : *Ah! le bon billet qu'a la Châtre.*

Le grand-prieur de Vendôme, indigné de ses refus, mit sur sa toilette ce quatrain :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes foibles appas :
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate, que tu n'avois pas.

Ninon y répondit par celui-ci :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes foibles appas;
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntois-tu pas?

Sa réputation d'inconstance et de galanterie ne l'empêcha pas d'avoir d'illustres amis. Les femmes les plus aimables et les plus respectables de son tems la recherchèrent. On ne citera que mesdames de la Fayette, de la Sablière et de Maintenon. Cette dernière voulut, dit-on, l'engager à se faire dévote, et à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur et de la vieillesse. Ninon préféra son obscurité voluptueuse à l'esclavage brillant de la cour. En vain des directeurs sages voulurent la ramener à la religion; elle n'en fit que plaisanter. « Vous savez (dit-elle à » Fontenelle) le parti que j'aurois pu tirer de mon » corps, je pourrois encore mieux vendre mon âme: » les jansénistes et les molinistes se la disputent. »

Ninon n'aimoit pourtant point que l'on fît parade d'irréligion. Un de ses amis refusant de voir son curé dans une maladie, elle l'introduisit elle-même dans sa chambre, et dit au curé: « Monsieur, faites votre » devoir; je vous assure que, quoiqu'il raisonne, il » n'en sait pas plus que vous et moi. »

Sa maison fut le rendez-vous de ce que la cour et la ville avoient de plus poli, et de ce que la république des lettres avoit de plus illustré. Scarron la consultoit sur ses romans, Saint-Evremont sur ses vers, Molière sur ses comédies, Fontenelle sur ses dialogues.

Elle mourut, à 90 ans, suivant les uns, comme elle avoit vécu; suivant d'autres, dans des sentimens plus chrétiens. Les approches de la mort n'altérèrent pas la sérénité de son âme: elle conserva jusqu'au dernier moment les agrémens et la liberté de son esprit. « Si l'on pouvoit croire, disoit-elle quelquefois, » comme madame de Chevreuse, qu'en mourant on

» va causer avec tous ses amis dans l'autre monde, il » seroit doux de penser à la mort. »

Cette fameuse courtisane laissa des enfans : l'un devint officier de marine. Avant qu'il vînt au monde, un militaire et un ecclésiastique se disputèrent le coupable honneur de la paternité. On s'en remit au sort; on prit des dez, et l'abbé perdit, quoique les parieurs fussent pour lui. L'autre périt de la manière la plus tragique. Il devint amoureux de sa propre mère, à qui il ne croyoit pas appartenir de si près; mais dès qu'il eut découvert le secret de sa naissance, il se poignarda de désespoir. L'abbé de Châteauneuf fut, dit-on, le dernier amant de Ninon. Cet abbé qui fut le parrain de Voltaire, le présenta à Ninon qui, par son testament, lui laissa deux mille francs pour acheter des livres. Les seuls vers de l'abbé de Châteauneuf qui aient été conservés, sont ceux qu'il fit sur la mort de la plus célèbre des courtisanes modernes :

Il n'est rien que la mort ne dompte ;
Ninon, qui près d'un siècle a servi les amours,
Vient enfin de finir ses jours.
Elle fut de son sexe et l'honneur et la honte.
Inconstante dans ses désirs,
Délicate dans ses plaisirs,
Pour ses amis fidèle et sage,
Pour ses amours tendre et volage,
Elle fit régner dans son cœur
Et l'extrême débauche et l'austère pudeur,
Et montra ce que peut le triomphant mélange
Des charmes de Vénus et de l'esprit d'un ange.

On a beaucoup cité ce quatrain de Saint-Evremont :

L'indulgente et sage nature
A formé l'ame de Ninon,

De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

Jean-Jacques Rousseau n'a pas jugé Ninon si favorablement :

« Dans le mépris des vertus de son sexe, Ninon de » Lenclos avoit, dit-on, conservé celles du nôtre. On » vante sa franchise, sa droiture, la sûreté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié; enfin, pour achever » le tableau de sa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite » homme; à la bonne heure : mais avec toute sa réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme » là pour mon ami, que pour ma maîtresse. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1710, *le* 17 *octobre*, Mort de Genest.

Charles-Claude Genest, aumônier de la duchesse d'Orléans, philosophe et poète, naquit à Paris en 1636; il eut pour mère une sage-femme, à l'exemple de Socrate. Sa tragédie de *Pénélope* a encore du succès sur le théâtre, et c'est la seule de ses pièces qui s'y soit conservée. Elle est au rang de ces pièces écrites d'un style lâche et prosaïque, que les situations font tolérer à la représentation. Son laborieux ouvrage de la *Philosophie de Descartes*, en rimes plutôt qu'en vers, signala plus sa patience que son génie; et il n'eut rien de commun avec Lucrèce que de versifier une philosophie erronée presque en tout.

Le grand Bossuet, ennemi du théâtre, fut si pénétré des sentimens de vertu dont la tragédie de

Pénélope est remplie, qu'il alla jusqu'à dire qu'il ne balanceroit pas à approuver les spectacles, si l'on y donnoit toujours des pièces aussi épurées.

L'an 1757, *le* 17 *octobre*, Mort de Réaumur.

Antoine de Réaumur, membre de l'Académie des Sciences, étoit né à la Rochelle, en 1683, d'une famille de robe. Il quitta l'étude du droit pour s'appliquer aux mathématiques, à la physique et à l'histoire naturelle. Ses recherches et ses découvertes sur la formation des *coquilles*, sur les *araignées*, sur les *filières*, les *moules*, les *puces marines*, lui acquirent de bonne heure un nom célèbre. Après un nombre infini de tentatives, il parvint à convertir le fer forgé en acier, de telle qualité qu'il le vouloit, et même à adoucir le fer fondu. Il donna le détail de ses procédés dans un ouvrage intitulé : *L'art de convertir le fer forgé en acier, d'adoucir le fer fondu, et de faire des ouvrages de fer fondu aussi finis que de fer forgé.*

Ce fut à ses soins qu'on dut les manufactures de fer-blanc établies en France ; on ne le tiroit autrefois que de l'étranger. Il réussit à contrefaire parfaitement la porcelaine de Saxe, et transporta par ce moyen dans le royaume un art utile et une nouvelle branche de commerce. Un autre travail intéressant pour la physique, est la construction d'un nouveau *thermomètre*, au moyen duquel on peut conserver toujours, et dans toutes les expériences, des degrés égaux de chaud ou de froid. Ce *thermomètre* porte son nom et sert de monument éternel à sa gloire.

Il composa ensuite l'histoire *des Rivières aurifères de France*, et donna le détail de cet art si simple,

qu'on emploie à retirer les paillettes d'or que les eaux roulent dans leur sable. Une collection d'oiseaux desséchés, qu'il avoit trouvé le secret de se procurer et de conserver, lui donna lieu de faire des expériences singulières sur la manière dont les oiseaux font leur digestion. Il y ajouta aussi des remarques sur la manière dont ils construisent leur nid.

Il laissa en mourant à l'Académie des Sciences, ses manuscrits et son cabinet d'histoire naturelle. Ses ouvrages sont: 1°. un très grand nombre de Mémoires et des Observations sur différens points d'histoire naturelle; ils sont imprimés dans la collection de l'Académie; 2°. l'*Histoire naturelle des insectes*, en 6 vol.: on y trouve l'histoire des chenilles, des teignes, des galles insectes, des mouches à deux ailes et des cousins, des mouches à quatre ailes, et surtout des abeilles, des autres mouches qui font du miel, des guêpes, des formica-leo, des demoiselles, et de ces mouches éphémères qui, après avoir été poissons pendant trois ans, ne vivent que la moitié d'un jour sous la forme de mouches; enfin, de ces insectes singuliers et merveilleux que nous appelons polypes.

HISTOIRE.

L'an 31, *le* 18 *octobre*, Supplice de Séjan, favori de Tibère.

Séjan, né à Vulsinium (1) en Toscane, d'un chevalier romain, suivit d'abord la fortune de Caïus César, petit-fils d'Auguste. Il s'attacha ensuite à Tibère, auquel il se rendit agréable par la souplesse de son caractère, et par l'enjouement de son esprit. Endurci au travail, audacieux, habile à cacher ses vices et à découvrir ceux des autres, tour-à-tour insolent et flatteur, modeste au dehors, mais dévoré au dedans de la soif de régner, il employoit dans cette vue tantôt le luxe et les largesses, tantôt l'application et la vigilance. Il mit en œuvre tant d'artifices auprès de Tibère, que ce prince, caché pour tout le monde, étoit pour lui sans secret et sans défiance. Il l'éleva à la dignité de chef des cohortes prétoriennes, le nommant partout le compagnon de ses travaux, et souffrant que les statues de son favori fussent élevées sur les places publiques.

Séjan parvenu au plus haut degré de puissance, aspiroit enfin au trône impérial. Il fit périr, par les artifices les plus odieux, tous les fils et tous les petits-fils de Tibère. Drusus, fils de ce prince, lui ayant

(1) Bolsene.

donné un soufflet, il ne trouva point de moyen plus sûr pour se venger, que de corrompre Livie, sa femme, qui empoisonna son mari. Agrippine, Germanicus et ses fils furent aussi les victimes de ses sourdes perfidies. Alors il voulut épouser Livie; mais Tibère qui soupçonnoit ses desseins, la lui refusa. Quelques propos indiscrets, qui lui échappèrent dans sa colère, furent rapportés à l'empereur.

Alors Tibère crut qu'il étoit tems de frapper le dernier coup. Des deux consuls qui étoient en place au mois d'octobre, Fulcinius Trio et Memmius Régulus, le premier lui étoit suspect : ce fut donc à Régulus qu'il adressa ses ordres contre Séjan, dont il fit porteur Névius Sertorius Macron, après lui avoir donné les provisions de la charge de commandant de cohortes prétoriennes, avec une ample instruction sur tout ce qu'il auroit à faire ; et quoiqu'il eût pris toutes les mesures que la prudence la plus raffinée pouvoit suggérer, cependant, inquiet du succès, effrayé et tremblant, il ordonna à Macron, en cas qu'il s'élevât quelque tumulte, de délivrer, s'il le jugeoit nécessaire, Drusus, second fils de Germanicus, qu'il tenoit actuellement en prison dans le palais, et de montrer ce jeune prince pour chef à la multitude. Il avoit fait équiper des vaisseaux tout prêts pour s'enfuir, si le danger devenoit sérieux, en quelque province éloignée, et y aller implorer le secours des légions ; et dans la crainte que les couriers ne fussent retardés par des obstacles imprévus, monté lui-même au haut d'un rocher, il observoit les signaux qu'il avoit commandé qu'on élevât pour l'instruire de ce qui seroit arrivé : lâches précautions qui dénotent une âme basse, et qui

rendent Tibère aussi méprisable qu'il est digne de haine par sa cruauté. Il n'eut besoin de tenter aucune de ces ressources extrêmes : tout se passa avec une parfaite tranquillité.

Macron étant arrivé de nuit à Rome, communiqua ses ordres aux consuls Régulus et à Gracilus Laco, capitaine des troupes du guet : le lendemain, de grand matin il monta au palais (car le sénat devoit s'assembler dans le temple d'Apollon, qui y étoit joint), et ayant rencontré Séjan, comme il le vit troublé de ce qu'il n'y avoit aucune dépêche de l'empereur pour lui, il le rassura en lui disant à l'oreille qu'il apportoit l'ordre pour l'associer à la puissance tribunitienne. C'étoit le comble des vœux de Séjan ; il ajouta foi à une nouvelle qui le flattoit, et il entra plein de joie dans le sénat : alors Macron fit retirer les soldats prétoriens qui avoient accompagné Séjan, et qui devoient garder le sénat, leur montrant les patentes par lesquelles il étoit établi leur commandant, et leur promettant des récompenses de la part de Tibère. En leur place, il posta autour du temple ses troupes du guet, et ensuite étant entré, il donna la lettre de Tibère aux consuls, sortit sur-le-champ ; et après avoir recommandé à Laco de faire bonne garde, il courut au camp des prétoriens pour empêcher l'émeute que pouvoit y causer la ruine de leur chef.

Pendant ce tems la lettre se lisoit dans le sénat : elle étoit longue et d'une bassesse misérable, mais rédigée avec tout l'art possible ; car ce n'étoit point une invective contre l'ambitieux qui avoit voulu détrôner son empereur ; elle commençoit par une matière toute différente, ensuite venoit une courte et légère sortie

contre Séjan, après laquelle Tibère passoit à une autre affaire, puis revenoit à Séjan, et lui faisoit quelques reproches de peu de conséquence, qu'il concluoit brusquement, en ordonnant que l'on fît justice de deux sénateurs qui étoient dévoués à ce ministre, et qu'on le conduisît lui-même en prison; car il n'avoit pas osé commander qu'on le mît à mort, se défiant de ses forces; et craignant que la dernière rigueur annoncée tout à coup ne produisît un trop grand trouble, il finissoit en se représentant comme un vieillard foible et sans défense, et il demandoit que l'un des deux consuls vînt le prendre à Caprée avec un bon corps de troupes, afin qu'il pût faire sûrement le voyage de Rome.

L'effet de cette lettre artificieuse fut tel que Tibère l'avoit désiré : si Séjan eût vu dès le commencement où elle tendoit, il auroit pu sortir du sénat, et il avoit assez de partisans pour exciter un soulèvement dans la ville; mais comme les premières plaintes de Tibère contre lui ne rouloient que sur des objets peu importans, il n'en fut point du tout alarmé. Il avoit déjà éprouvé quelques petits désagrémens semblables qui n'avoient point tiré à conséquence; il crut qu'il en seroit de même en cette occasion, et il demeura tranquille jusqu'à la fin.

Dès que l'ordre de l'arrêter eût été entendu, les préteurs et les tribuns du peuple l'environnèrent pour le mettre hors d'état de tenter aucune résistance; et l'on vit alors un terrible exemple de la vicissitude des choses humaines. Au commencement de l'assemblée, tout le sénat s'empressoit autour de lui pour le féliciter sur la puissance tribunitienne à laquelle il alloit être

élevé : on lui prodiguoit toutes sortes de flatteries ; on l'assuroit d'un zèle ardent pour le servir, on mandioit sa protection. Après la lecture de la lettre, on le fuit, on le déteste, on ne veut pas même demeurer assis auprès de lui ; et parmi tant d'adorateurs il ne trouve pas un ami, et même les plus échauffés contre lui étoient précisément ceux qui lui avoient été unis par des liaisons plus étroites, et qui, craignant les suites funestes d'une amitié malheureuse, tâchoient de la faire oublier par les témoignages les plus expressifs d'une haine violente.

Au milieu de ce tumulte, le consul Régulus appela Séjan, qui ne sortit point de sa place, non par hauteur (il étoit alors bien humilié), mais parce qu'il étoit si nouveau pour lui de s'entendre donner des ordres, qu'il ne savoit plus ce que c'étoit que d'obéir; il fallut que le consul répétât la citation une seconde et une troisième fois. Enfin Séjan répondit : « Est-ce » moi que vous appelez ? » Et en même tems qu'il se levoit, Lacon entra, et s'assura de sa personne, quoiqu'il parût assez qu'aucun sénateur ne se disposoit à prendre la défense de Séjan. Cependant le consul craignant le grand nombre et le crédit de ses parens et de ses créatures, n'osa hasarder une délibération en forme. Il se contenta de demander l'avis à un seul sénateur ; et celui-ci ayant opiné pour la prison, le criminel y fut conduit par le consul accompagné de tous les magistrats et de Lacon.

Le peuple ne pouvoit manquer d'entrer dans les sentimens dont le sénat lui donnoit l'exemple. Une multitude inconsidérée suit toujours la fortune, et se déclare contre ceux qui ont succombé. Si Séjan eût

réussi, elle l'auroit proclamé Auguste ; malheureux, elle l'accable d'outrages et d'insultes. Sur toute la route depuis le palais jusqu'à la prison, il fut exposé aux cris et aux huées, et s'il vouloit se cacher le visage, on le découvroit, afin qu'il en eût toute la confusion : on lui reprochoit sa cruauté à l'égard de ceux qu'il avoit fait périr, on le railloit sur ses folles espérances. On abattoit ses statues, et on les mettoit en pièces, pour lui montrer le traitement qu'on désiroit lui faire à lui-même, et il voyoit dans ses représentations ce qu'il alloit bientôt souffrir en sa personne.

Car le consul voyant le peuple dans les dispositions les plus favorables qu'il pût souhaiter, et sachant que les soldats prétoriens ne faisoient aucun mouvement, rassembla dès le jour même le sénat dans le temple de la Concorde près de la prison : là, Séjan fut condamné à mort, et exécuté sur-le-champ. Son corps fut traîné avec le croc aux Gémonies; et la populace pendant trois jours entiers outragea le cadavre de toutes les façons imaginables, et en jeta enfin les misérables débris dans la rivière. Les biens de Séjan furent d'abord appliqués au trésor public, et l'année suivante, par une fantaisie qui supposoit une différence où il n'en étoit aucune, transportés au fisc de l'empereur.

Toute sa famille périt avec lui ; il paroît que son fils aîné le suivit de près ; l'âge tendre de son autre fils et de sa fille donna lieu apparemment de douter quelque tems si on les puniroit pour un crime auquel ils n'avoient pas même pu prendre part : la crainte peut-être de déplaire à Tibère, par une indulgence contraire

à ses intentions, détermina au parti de la rigueur ; on prononça donc leur arrêt de mort, et on les fit transporter à la prison pour y être exécutés. Le fils connoissoit son malheur ; la fille savoit si peu de quoi il étoit question, qu'elle demandoit avec larmes quelle faute elle avoit commise, et où on la menoit : elle protestoit qu'elle n'y retomberoit plus, et qu'on pouvoit employer le châtiment convenable à son âge. Tacite et Dion ajoutent que, comme il étoit sans exemple qu'une fille au dessous de l'âge nubile fût punie du dernier supplice, on prétendit sauver en quelque sorte l'inhumanité, en y ajoutant l'infamie, et que le bourreau eut ordre de violer cette enfant dans la prison avant que de l'étrangler.

L'an 1183, *le* 18 *octobre*, Andronic fait périr le jeune Alexis.

Alexis II, fils de Manuel Comnène, avoit succédé à son père, en 1180, n'ayant encore que douze ans. Il fut mis sous la tutelle de Marie, sa mère, et d'Alexis Comnène son oncle. Cet homme injuste, ambitieux, avide d'argent, irrita le peuple par ses exactions. On se révolta dans la capitale et dans les provinces, et l'on mit sur le trône Andronic Comnène, cousin d'Alexis. Le nouvel empereur s'étant rendu maître de Constantinople, fit étrangler la mère et le fils. Le corps du malheureux prince ayant été apporté sous ses yeux, il le poussa du pied en disant que sa mère avoit été une impudique, et lui un imbécille : ensuite il le fit jeter dans la mer.

L'an 1424, *le* 18 *octobre*, Mort du fameux Ziska.

Jean Ziska, gentilhomme bohémien, fut élevé à la cour de Bohême, du tems de Venceslas. Ayant embrassé fort jeune le parti des armes, il se signala en diverses occasions, et perdit un œil dans un combat: ce qui le fit appeler Ziska, c'est-à-dire borgne. Les Hussites, outrés de la mort de Jean Hus, que le concile de Constance avoit fait brûler, le mirent à leur tête pour le venger. Il assembla une armée de paysans, et il les exerça si bien, qu'en peu de tems il eut des troupes aussi bien disciplinées que courageuses. Venceslas étant mort en 1414, il ferma le chemin du trône à l'empereur Sigismond, héritier du roi défunt. Il assiégea la ville de Rabi, où il perdit son autre œil d'un coup de flèche, et ne laissa pas néanmoins de faire la guerre avec le même succès: il marchoit encore à la tête de ses troupes, donnoit ses conseils aux généraux, et assistoit aux victoires. L'empereur Sigismond, alarmé de ses progrès rapides, lui envoya des ambassadeurs, lui offrit le gouvernement de la Bohême aux conditions les plus avantageuses; mais pendant le cours de ces négociations, Ziska mourut de la peste. Il ordonna qu'après sa mort on fît un tambour de sa peau, et ce reste de lui-même fut encore fatal à Sigismond, qui put à peine, en seize années, réduire la Bohême avec les forces de l'Allemagne et la terreur des croisades.

On grava sur son tombeau l'épitaphe suivante:

« Ci-gît Jean Ziska, qui ne le céda à aucun général » dans l'art militaire; vigoureux vengeur de l'orgueil » et de l'avarice des ecclésiastiques, et ardent défen- » seur de la patrie. Ce que fit en faveur de la répu-

» blique romaine Appius-Claudius, l'aveugle, par » ses conseils, je l'ai fait en faveur de ma patrie. Je » n'ai jamais manqué à la fortune, et elle ne m'a ja- » mais manqué ; tout aveugle que j'étois, j'ai toujours » bien vu les occasions d'agir. J'ai vaincu onze fois » en bataille rangée ; j'ai pris en main la cause des » malheureux et celle des indigens, contre des prêtres » sensuels et chargés de graisse, et j'ai éprouvé le se- » cours de Dieu dans cette entreprise. Si leur haine » et leur envie ne m'en avoient empêché, j'aurois été » mis au rang des plus illustres personnages. Cepen- » dant, malgré le pape, mes os reposent dans ce lieu » sacré. »

L'an 1748, *le* 18 *octobre*, Paix d'Aix-la-Chapelle.

Cette paix mit fin à la guerre qu'avoit allumée en 1740 la mort de l'empereur Charles VI, dont les principales puissances de l'Europe avoient voulu partager la succession, au préjudice de Marie Thérèse sa fille.

Ce qui caractérisa plus particulièrement cette guerre, c'est qu'à chaque victoire que Louis XV avoit remportée, il avoit offert la paix, et qu'on ne l'avoit jamais acceptée. Mais enfin, quand on vit que Maestricht alloit tomber après Berg-op-Zoom, et que la Hollande étoit en danger, les ennemis demandèrent aussi cette paix, devenue nécessaire à tout le monde.

Le marquis de Saint-Séverin, l'un des plénipotentiaires de France au congrès d'Aix-la-Chapelle, commença par déclarer qu'il venoit accomplir les paroles de son maître, qui vouloit faire la paix, non en marchand, mais en roi.

Louis XV ne voulut rien pour lui, mais il fit tout pour ses alliés : il assuroit, par cette paix, le royaume des Deux-Siciles à don Carlos, son cousin; il établit dans Parme, Plaisance et Guastalle, don Philippe, son gendre; le duc de Modène, son allié, et gendre du duc d'Orléans, régent, fut remis en possession de son pays, qu'il avoit perdu pour avoir pris les intérêts de la France.

Gênes rentra dans tous ses droits. Il parut plus beau et même plus utile à la cour de France, de ne penser qu'au bonheur de ses alliés, que de se faire donner deux ou trois villes de Flandre, qui auroient été un éternel objet de jalousie.

L'Angleterre, qui n'avoit eu d'autre intérêt particulier dans cette guerre universelle, que d'abaisser la France, y perdit beaucoup de trésor et de sang. Le roi de Prusse fut celui qui retira les plus grands avantages : il conserva la conquête de la Silésie, dans un tems où toutes les puissances avoient pour maxime de ne souffrir l'agrandissement d'aucun prince. Le duc de Savoie, roi de Sardaigne, fut, après le roi de Prusse, celui qui gagna le plus, la reine de Hongrie ayant payé son alliance d'une partie du Milanais.

Alors l'Europe chrétienne se trouva partagée entre deux grands partis qui se ménageoient l'un l'autre, et qui soutenoient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devoit assurer une éternelle paix. Les Etats de l'impératrice reine de Hongrie, et une partie de l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre, la Hollande et la Sardaigne, composoient une de ces grandes fractions. L'autre étoit formée par la France, l'Espagne, les Deux-Siciles, la Prusse, la Suède.

Voltaire ayant écrit l'histoire de la guerre de 1741, qui fait à présent partie du siècle de Louis XV, en envoya une copie à madame de Pompadour. On a peine à croire, et cependant rien n'est plus vrai, qu'il attribuoit dans cet exemplaire, à la maîtresse de Louis XV, toute la gloire de la paix d'Aix-la-Chapelle. Voici ce passage curieux communiqué à Duclos par madame de Pompadour elle-même :

« Il faut avouer que l'Europe peut dater sa félicité » du jour de cette paix. On apprendra avec surprise » quel fut le fruit des conseils pressans d'une jeune » dame du plus haut rang, célèbre par ses charmes, » par des talens singuliers, par son esprit et par une » place enviée. Ce fut la destinée de l'Europe dans » cette longue querelle, qu'une femme la commençât, » et qu'une femme la finît. La seconde a fait autant » de bien que la première avoit causé de mal, s'il est » vrai que la guerre soit le plus grand des fléaux qui » puissent affliger la terre, et que la paix soit le plus » grand des biens qui puissent la consoler. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1547, *le* 18 *octobre*, Mort de Sadolet.

Jacques Sadolet, né à Modène en 1478, fut d'abord secrétaire du pape Léon X, et devint ensuite cardinal sous le pontificat de Paul III. Il se trouva, en 1538, à l'entrevue que le pape eut près de Nice avec Charles-Quint et François Ier. Sadolet remontra aux deux monarques rivaux, « qu'il étoit tems de finir » leurs longues dissensions ; que la paix seroit le plus

» bel héritage qu'ils puissent laisser à leurs enfans ; » que les autres biens étoient frivoles et peu durables, » au lieu que celui-ci procuroit les bénédictions de la » terre et les récompenses du ciel. » Une trève de dix ans fut le fruit de cette entrevue et de ces exhortations.

Sadolet mourut à Rome, également regretté des catholiques et des protestans. Il étoit en commerce avec les savans de l'une et de l'autre religion, condamnant l'erreur, mais estimant le mérite partout où il le trouvoit. Sadolet ne posséda jamais que son évêché de Carpentras, qu'il avoit reçu de Léon X, depuis même que Paul III l'eut nommé cardinal : conduite bien rare dans un siècle où la pluralité des bénéfices les plus incompatibles étoit si commune. S'il souhaitoit quelquefois être plus riche, ce n'étoit que pour avoir les moyens de faire du bien aux gens de lettres.

Il s'étoit attaché dans sa jeunesse à la poésie latine avec un succès peu commun ; mais il y renonça entièrement sur la fin de ses jours. Son style, en vers et en prose, respire l'élégance et la pureté des anciens écrivains de Rome. Il s'étoit formé sur Cicéron ; on pourroit même lui reprocher de s'être trop attaché à l'imiter. De tous ceux qui ont fait revivre dans le quinzième siècle la belle latinité, il est celui qui a le mieux réussi.

On a de Sadolet plusieurs poëmes, parmi lesquels son *Curtius* et son *Laocoon* tiennent le premier rang. Ses écrits théologiques sont d'un ton de douceur et de modération qui étoit l'expression de son caractère. Il osa même écrire à Paul III : « Qu'il étoit étonnant » qu'on poursuivît avec acharnement les nouveaux

» hérétiques, tandis qu'on laissoit vivre en paix les » juifs, dont la haine irréconciliable contre le nom » chrétien étoit connue, et qui, d'ailleurs, jouissoient » de grandes richesses, dont ils dépouilloient les chré- » tiens par leurs concussions et leurs usures. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1389, *le* 18 *octobre*, Mort du pape Urbain VI.

Grégoire XI ayant quitté Avignon pour se fixer à Rome, y mourut en 1378. Le plus grand nombre des cardinaux étoit français : lorsque le conclave fut formé, les Romains craignirent que les cardinaux ne choisissent un pape français, qui transportât de nouveau le Saint-Siége à Avignon, et ils forcèrent le conclave à nommer, malgré lui, Barthélemi de Pregnano, archevêque de Bary, et originaire de Naples, qui prit le nom d'Urbain VI. Les cardinaux français publièrent un manifeste dans lequel ils se plaignirent de la violence qui leur avoit été faite; et bientôt, poussés à bout par les violences d'Urbain VI, ils se décidèrent à nommer un autre pape. Ils s'assemblèrent à Naples, et élurent Robert, cardinal de Genève, qui prit le nom de Clément VII, et alla s'établir à Avignon.

Tel fut le commencement du fameux schisme d'occident, qui dura depuis 1378 jusqu'en 1417. (*Voy.* le 25 mars, concile de Pise.)

L'Eglise étoit depuis douze ans divisée entre deux papes, Urbain VI et Clément VII. Urbain avoit été reconnu par une partie de l'Empire, la Bohême, la Hongrie et l'Angleterre. L'an 1383, il avoit fait pré-

cher une croisade contre son compétiteur Clément VII, et contre la France qui le soutenoit. Un évêque fut mis à la tête de cette armée ecclésiastique, qui se battit également contre les clémentins et les urbanistes, et qui finit par être dissipée. Urbain, au désespoir, fit arrêter six de ses cardinaux qui avoient, disoit-on, conspiré pour le faire déposer et brûler comme hérétique. Il les fit tous périr par le dernier supplice, à l'exception d'un cardinal, évêque de Londres, qu'il délivra à la prière du roi d'Angleterre. Ces sanglantes exécutions lui attirèrent une haine universelle, et sa mort fut un jour de fête pour la ville de Rome. (*Voy.* le 11 avril.)

L'an 1417, *le* 18 *octobre*, Mort de Grégoire XII.

Ange Corario, Vénitien, avoit été décoré de la pourpre par Innocent VII. L'esprit de conciliation qu'il avoit déployé dans ses nonciatures, le fit élever au souverain pontificat le 30 novembre 1406. Dans le tems du schisme d'occident, on avoit eu la précaution de lui faire signer un écrit par lequel il s'engageoit à céder la tiare dans le cas où son compétiteur se désisteroit aussi. Les deux papes s'épuisèrent en promesses, mais ni l'un ni l'autre ne les exécutoit.

Les cardinaux, pour mettre fin au schisme, convoquèrent le concile de Pise, qui déposa les deux papes, et nomma Alexandre V; mais il en résulta qu'il y eut trois papes au lieu de deux (*Voyez* 25 mars 1409, concile de Pise).

Un nouveau concile fut convoqué à Constance. Grégoire, abandonné par Ladislas, roi de Naples, écrivit à l'empereur qu'il consentoit à donner sa démission. Mais il y avoit une difficulté: Grégoire ne

reconnoissoit pas le concile de Constance, et il falloit que la démission fût reçue par ce concile. On prit le parti de convoquer le concile pour cette fois seulement au nom de Grégoire, et de le faire présider par l'empereur. La démission de Grégoire y fut présentée par Charles de Malatesta. Quand Grégoire apprit que son abdication avoit été reçue, il quitta la tiare et tous les ornemens pontificaux. Le concile en reconnoissance de sa soumission lui donna le titre de doyen des cardinaux, et de légat perpétuel de la Marche d'Ancône. Il mourut à Reccanati, le 18 octobre 1417, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, pénétré du néant des grandeurs, et détrompé de ces brillantes chimères qui avoient semé sa vie d'amertume.

HISTOIRE.

L'an 1216, *le* 19 *octobre*, Mort du Roi Jean-Sans-Terre.

Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre, quatrième fils du roi Henri II, avoit usurpé la couronne en 1199, sur Artus de Bretagne, son neveu, à qui elle appartenoit. Ce prince ayant voulu recouvrer son héritage, fut pris dans un combat, et enfermé dans la tour de Rouen, où l'on dit que Jean le poignarda de sa main. Constance, mère du jeune prince, demanda justice à Philippe-Auguste de ce meurtre commis dans ses terres et sur la personne de son vassal. L'accusé ajourné à la cour des pairs, ayant refusé de comparoître, fut condamné à mort, et toutes ses terres situées en France furent confisquées au profit du roi. Philippe se mit bientôt en devoir de profiter du crime du roi son vassal. Jean, endormi dans la mollesse et dans les plaisirs, se laissa prendre la Normandie, la Guyenne et le Poitou, et se retira en Angleterre, où il étoit haï et méprisé.

Pour comble de malheurs, il se brouilla avec le pape Innocent III, qui mit toute l'Angleterre en interdit, et défendit à tous les sujets de Jean de lui obéir. Il ne sortit de l'abyme où les foudres du Vatican l'avoient jeté, qu'en soumettant sa personne et sa couronne au Saint-Siége, par un acte acompagné de la cérémonie la plus humiliante. Les Anglais profitèrent de sa foiblesse pour lui faire signer la grande charte, regardée

comme le premier fondement de leur liberté. Les articles principaux sont ceux-ci : « Le roi n'imposera » aucune taxe sans le consentement d'une assemblée » de la nation. On ne fera le procès à personne que » d'une manière légale.

» Nul homme libre ne sera emprisonné, banni, » que par le jugement de ses pairs.

» Tous les hommes libres peuvent sortir du royaume » et y rentrer.

» Londres et les autres villes et bourgs conserveront » leurs anciennes franchises.

» Tout homme libre disposera de ses biens à sa » volonté, et ses héritiers naturels lui succèderont, s'il » meurt sans testament.

» Les officiers de la couronne ne pourront prendre » ni voiture, ni chevaux, ni bois, malgré les pro- » priétaires.

» Les amendes seront proportionnées aux délits, et » n'iront jamais jusqu'à la ruine entière du coupable.

» Un *villain* ou paysan, s'il est mis à l'amende, ne » pourra être dépouillé de ses instrumens de *labou-* » *rage.* »

Les barons ayant mis ce rempart devant la liberté de la nation, s'emparèrent de l'autorité royale. Ils appelèrent Louis, fils du même Philippe, et le couronnèrent à Londres ; Jean en conçut un si grand désespoir, que si l'on en croit Mathieu Paris, il fut prêt à suivre Miramolin, roi des Sarrasins, et à se faire mahométan, s'il le délivroit de ses ennemis. Ce projet ne doit point surprendre dans un prince qui disoit, selon M. de Montigni, « que depuis qu'il s'étoit réconcilié » avec Dieu et avec le pape, il n'avoit essuyé que des

» disgraces. » Enfin, après avoir erré de ville en ville, il essuya un nouveau malheur qui hâta sa mort. Au passage de l'Ouash, près de Lyn, dans la province de Norfolk, ses joyaux et sa caisse militaire furent engloutis dans un gouffre. Il prit si fort à cœur cet accident, qu'une intempérance de table (un excès de pêches), se joignant le soir même à son chagrin, il fut saisi d'une fièvre violente qui l'emporta dans quelques heures.

L'an 1453, *le* 19 *octobre*, Prise de Bordeaux par le roi France Charles VII.

Le comte de Dunois avoit fait l'année précédente la conquête de la Guyenne sur les Anglais, auxquels il ne restoit plus que la ville de Bordeaux, qui fut enfin soumise, malgré la résistance du brave Talbot, qui fut défait et tué à la bataille de Castillon. Le roi y fit bâtir le château Trompette et celui de Ha. Les Anglais furent alors chassés de toute la France, où ils ne conservèrent que Calais, dont Edouard III s'étoit emparé en 1347, et que le duc de Guise reprit en 1558.

L'an 1663, *le* 19 *octobre*, Mort de Mahomet Coprogly, grand-visir.

Mahomet Coprogly, grand-visir durant la minorité de Mahomet IV, étoit Albanois, fils d'un prêtre grec, neveu d'un rénégat, à la persuasion duquel il embrassa le mahométisme, et s'établit dans l'île de Chypre.

Le pacha de cette île le mena avec lui à la guerre de Perse. Le jeune Coprogly y signala sa valeur; son mérite parvint à la connoissance de la cour. On lui donna

le gouvernement de Baruth, et ensuite celui d'Alep. Le grand-visir Achmet, jaloux de sa faveur, le fit emprisonner dans le dessein de le mettre à mort ; mais ce méchant ministre ayant été tué, et l'empereur Ibrahim qu'il gouvernoit, étranglé, Mahomet IV, son successeur, tira Coprogly des fers, pour l'élever à la dignité de grand-visir, par les conseils de la sultane sa mère, régente de l'Empire. Il justifia ce choix par sa douceur, par son zèle pour le bien de l'Etat et la gloire de son prince, par ses égards et sa clémence envers les petits. Il conquit une partie de la Transylvanie, et mourut à Andrinople en 1663, regretté du sultan et du peuple ; chose extraordinaire dans l'empire ottoman, où les ministres ne meurent guère ni dans leur lit ni dans leur emploi.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1691, *le* 19 *octobre*, Mort de Benserade.

Isaac de Benserade, membre de l'Académie française, naquit à Lions en Normandie, l'an 1612. Il n'avoit que huit ans, lorsque l'évêque qui lui donnoit la confirmation, lui demanda s'il ne vouloit pas changer son nom hébreux d'Isaac pour un nom chrétien : *Je le veux bien, Monseigneur*, reprit le petit Isaac: *qu'est-ce que vous me donnerez de retour?*

Le cardinal de Richelieu, dont il se disoit parent, lui donna une pension de six cents liv. au sortir de ses études. Il la perdit pour un mauvais bon mot, après la mort de ce ministre. Il en obtint une de deux mille

livres du cardinal Mazarin, par un tour assez singulier, s'il faut en croire l'auteur des *Réflexions morales et historiques sur le théâtre.*

« Mazarin, dit-il, se piquoit d'être poète. Il est » vrai que ce n'étoit pas comme Richelieu, jusqu'à » l'honneur du cothurne. Il se vantoit seulement » d'avoir fait beaucoup de vers galans qui avoient » réussi ; mérite dont un prélat peut absolument se » passer : c'est ce qui fit la fortune de Benserade. Un » jour qu'au coucher du roi le cardinal parloit de ses » couronnes poétiques, il ajouta : *Qu'il avoit fait* » *comme Benserade.* Celui-ci dont la fortune étoit un » peu délabrée, ayant appris ce mot flatteur, courut » aussitôt à l'appartement du cardinal, qu'il trouva » couché : il entre malgré ses gens, pénètre jusqu'à » lui, et se jetant à genoux au chevet de son lit, il lui » fait les plus grands éloges de ses vers italiens qu'il » n'avoit jamais lus, et lui témoigne, de la manière » la plus vive, sa reconnoissance de l'honneur infini » qu'il lui avoit voulu faire, en daignant se comparer » à lui. L'Eminence à demi-endormie, se réveille, rit » de cette saillie, et lui envoie le lendemain deux » mille livres ; depuis, il lui donna plusieurs pensions » sur des bénéfices qui probablement n'avoient pas » été fondés pour payer des vers galans. »

Toute la cour fut partagée en 1651 sur le sonnet de *Job*, par Benserade, et celui d'*Uranie*, par Voiture. Il y eut deux partis, les *Jobelins*, et les *Uraniens* : le prince de Conti fut à la tête du premier, et la duchesse de Longueville, sa sœur, la même qui dans sa vieillesse se déclara pour les Jansénistes contre les Jésuites, se mit à la tête du second. On sera peut-

être bien aise de retrouver ici ces deux sonnets, qui firent un si grand bruit dans leur nouveauté ; mais il ne faut pas oublier qu'il y a cent cinquante ans qu'ils ont été faits.

SONNET DE BENSERADE.

(L'auteur l'avoit adressé à une belle inhumaine, en lui envoyant le *livre de Job*.)

Job de mille tourmens atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue ;
Il est lui-même ici dépeint :
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla :

Il souffrit des maux incroyables ;
Il s'en plaignit, il en parla,
J'en connois de plus misérables.

SONNET DE VOITURE.

Il faut finir mes jours en l'amour d'*Uranie ;*
L'absence ni le tems ne m'en sauroient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès long-tems je connois sa rigueur infinie,
Mais pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de foibles discours,
M'invite à la révolte et me promet secours;
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissans,
Elle dit qu'*Uranie* est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Dans les fêtes particulières que Louis XIV donnoit à madame de la Vallière, Benserade étoit chargé des pièces qu'on y jouoit. Il y confondoit presque toujours, par une allusion délicate, le personnage et le rôle. Par exemple, dans un de ces ballets figurés où le roi dansoit avec la cour, et représentoit *Apollon*, Benserade fit pour lui les vers suivans :

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
De *Daphné* ni de *Phaéton*.
Lui trop ambitieux, elle trop humaine :

Il n'est point là de piége où vous puissiez donner ;
Le moyen de s'imaginer
Qu'une femme vous fuie et qu'un homme vous mène !

Benserade traduisit en rondeaux toutes les métamorphoses d'*Ovide* : il orna cette traduction de figures en taille-douce, et reçut de Louis XIV une gratification de mille louis ; somme exorbitante pour un ouvrage aussi médiocre. Ces rondeaux sont aujourd'hui fort oubliés, et l'on ne se rappelle que d'un rondeau épigrammatique qui fut fait à cette occasion, et qui lui seul vaut mieux que presque tous ceux de Benserade :

A la fontaine où s'enivre Boileau,
Le grand Corneille et le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière.

S'il veut donner un bon tour au rondeau.
Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,
Cher Benserade, il faut te satisfaire,
T'en écrire un.... Hé! c'est porter de l'eau

A la fontaine.

De tes refrains un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire;
Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers qu'il falloit laisser faire

A La Fontaine.

Le sévère Boileau ne fut pas des derniers à se prononcer contre l'ouvrage; et si l'on en croit la Monnoye, il déclara plus d'une fois que si ses rondeaux eussent paru dans le tems qu'il fit imprimer sa Poétique, il n'auroit eu garde de parler de Benserade avec éloge à la fin du chant IV, comme il a fait, lorsqu'il dit de Louis XIV:

Que de son nom chanté par la bouche des belles,
Benserade en *tous lieux* amuse les ruelles.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1559, *le* 19 *octobre*, Supplice d'Anne Dubourg, conseiller au parlement.

Anne Dubourg, parent d'Antoine Dubourg, chancelier sous Francois Ier, étoit né à Riom en Auvergne. Devenu conseiller-clerc au parlement de Paris, il s'éleva contre les persécutions qu'on faisoit souffrir

aux huguenots. Il y avoit dans le parlement plus d'un membre attaché à ce qu'on appeloit *la réforme*. La liberté rigide et républicaine de quelques conseillers se plaisoit à favoriser une secte sévère, qui condamnoit les débauches de la cour. Henri II, mécontent de plusieurs membres de ce corps, entre un jour inopinément dans la grand'chambre, tandis qu'on délibéroit sur l'adoucissement de la persécution contre les huguenots. Il fait arrêter cinq conseillers, du nombre desquels étoit Anne Dubourg, qui avoit parlé avec le plus de force, et qui signa dans la Bastille sa confession de foi, laquelle se trouva en certains points conforme à celle des calvinistes.

Comme il étoit diacre, il fut d'abord jugé par l'évêque de Paris, Dubellay, assisté de l'inquisiteur Mouchi, qui se trouvoit alors en France Il réclama le droit d'être jugé par ses pairs, c'est-à-dire par les chambres du parlement assemblées. Mais ses réclamations n'eurent aucun effet. Il fut jugé successivement à l'officialité de Paris, à celle de Sens et à celle de Lyon. Condamné dans ces trois tribunaux à être dégradé et livré ensuite au bras séculier comme hérétique, il fut mené d'abord à l'officialité de Paris, où on lui arracha l'un après l'autre les habits de son ordre ; ensuite, on passa légèrement un morceau de verre sur sa tonsure et sur ses ongles ; après quoi, il fut amené à la Bastille, et condamné par des commissaires du parlement, à être étranglé et brûlé. Pendant la cérémonie de sa dégradation, il ne fit que déclamer contre les ordres sacrés et contre l'Eglise, disant *qu'il se félicitoit d'être dépouillé du caractère de la bête, et que dorénavant il n'auroit plus rien de com-*

mun avec l'Ante-Christ. C'est ainsi qu'il appeloit le pape, selon les interprétations de Calvin et de ses adhérens.

Les martyrs font des prosélytes. Le supplice d'Anne Dubourg fit plus de réformés que tous les ouvrages de Luther et de Calvin.

HISTOIRE.

La première année de la soixante-quinzième olympiade, le 20 de Boédromion ; l'an 480 avant Jésus-Christ, le 20 octobre, Bataille de Salamine.

Après avoir dévasté l'Attique, Xercès entra dans Athènes ; il y trouva quelques malheureux vieillards qui attendoient la mort, et un petit nombre de citoyens qui, sur la foi de quelques oracles mal interprétés, avoient résolu de défendre la citadelle. Ils repoussèrent pendant plusieurs jours les attaques redoublées des assiégeans ; mais, à la fin, les uns se précipitèrent du haut des murs, les autres furent massacrés dans les lieux saints où ils avoient vainement cherché un asile ; la ville fut livrée au pillage et consumée par les flammes.

L'armée navale des Perses mouilloit dans la rade de Phalère, à vingt stades d'Athènes ; celle des Grecs, sur les côtes de Salamine. Cette île, placée en face d'Eleusis, forme une assez grande baie où l'on pénètre par deux détroits : l'un est à l'est du côté de l'Attique ; l'autre, à l'ouest, du côté de Mégare. Le premier, à l'entrée duquel est la petite île de Psythalie, peut avoir, en certains endroits, sept à huit stades de large, beaucoup plus en d'autres ; le second est plus étroit.

L'incendie d'Athènes fit une si vive impression sur l'armée navale des Grecs, que la plupart résolurent

de se rapprocher de l'isthme de Corinthe, où les troupes de terre s'étoient retranchées. Le départ fut fixé au lendemain.

Pendant la nuit, Thémistocle se rendit auprès d'Euribiade, généralissime de la flotte ; il lui représenta vivement que si, dans la consternation qui s'étoit emparée des soldats, il la conduisoit dans des lieux propres à favoriser leur désertion, son autorité ne pouvant plus les retenir dans les vaisseaux, il se trouveroit bientôt sans armée, et la Grèce sans défense.

Euribiade, frappé de cette réflexion, appela les généraux au conseil. Tous se soulevèrent contre la proposition de Thémistocle ; tous irrités de son obstination, en viennent à des propos offensans, à des menaces outrageantes : il repoussoit avec fermeté ces attaques indécentes et tumultueuses lorsqu'il vit le général lacédémonien venir à lui, la canne levée; il s'arrête, et lui dit sans s'émouvoir : « Frappe, mais » écoute. » Ce trait de grandeur d'âme étonne le Spartiate, fait régner le silence ; et Thémistocle reprenant sa supériorité, mais évitant de jeter le moindre soupçon sur la fidélité des chefs et des troupes, peint vivement les avantages du poste qu'ils occupoient, les dangers de celui qu'ils veulent prendre : « Ici, dit-il, res- » serrés dans un détroit, nous opposerons un front » égal à celui de l'ennemi ; plus loin, la flotte innom- » brable des Perses, ayant assez d'espace pour se » déployer, nous enveloppera de toutes parts ; en com- » battant près de Salamine, nous conserverons cette » île où nous avons déposé nos femmes et nos en- » fans ; nous conserverons l'île d'Egine et la ville de » Mégare, dont les habitans sont entrés dans la con-

» fédération : si nous nous retirons à l'isthme, nous » perdrons ces places importantes, et vous aurez à » vous reprocher, Euribiade, d'avoir attiré l'ennemi » sur les côtes du Péloponèse. »

A ces mots, Adimante, chef des Corinthiens, partisan déclaré de l'avis contraire, a de nouveau recours à l'insulte : « Est-ce à un homme, dit-il, qui n'a ni feu » ni lieu, qu'il convient de donner des lois à la Grèce? » Que Thémistocle réserve ses conseils pour le tems » où il pourra se flatter d'avoir une patrie ! » « Eh » quoi ! s'écrie Thémistocle, on oseroit, en présence des » Grecs, nous faire un crime d'avoir abandonné un » vain amas de pierres pour éviter l'esclavage ! Mal- » heureux Adimante ! Athènes est détruite, mais les » Athéniens existent ; ils ont une patrie mille fois plus » florissante que la vôtre : ce sont ces deux cents » vaisseaux qui leur appartiennent, et que je com- » mande : je les offre encore ; mais ils resteront en » ces lieux. Si on refuse leur secours, tel Grec qui » m'écoute, apprendra bientôt que les Athéniens pos- » sèdent une ville plus opulente et des campagnes » plus fertiles que celles qu'ils ont perdues. » En s'adressant tout de suite à Euribiade : « C'est à vous » maintenant de choisir entre l'honneur d'avoir sauvé » la Grèce et la honte d'avoir causé sa ruine. Je vous » déclare seulement, qu'après votre départ, nous » embarquerons nos femmes et nos enfans, et que » nous irons en Italie fonder une puissance qui nous » fût annoncée autrefois par les oracles. Quand vous » aurez perdu des alliés tels que les Athéniens, vous » vous souviendrez peut-être des discours de Thémis- » tocle. »

La fermeté du général athénien en imposa tellement, qu'Euribiade ordonna que l'armée ne quitteroit point les rivages de Salamine.

Les mêmes intérêts s'agitoient en même tems sur les deux flottes. Xercès avoit convoqué sur un de ses vaisseaux, les chefs des divisions particulières dont son armée étoit composée : c'étoient les rois de Sidon, de Tyr, de Cilicie, de Chypre, et quantité d'autres petits souverains ou despotes, dépendans et tributaires de la Perse. Dans cette assemblée auguste parut aussi Artémise, reine d'Halicarnasse et de quelques îles voisines; princesse qu'aucun des généraux ne surpassoit en courage et n'égaloit en prudence; qui avoit suivi Xercès sans y être forcée, et lui disoit la vérité sans lui déplaire. On mit en délibération si l'on attaqueroit de nouveau la flotte des Grecs. Mardonius se leva pour recueillir les suffrages.

Le roi de Sidon, et la plupart de ceux qui opinèrent avec lui, instruits des intentions du grand roi, se déclarèrent pour la bataille. Mais Artémise dit à Mardonius : « Rapportez en propres termes à » Xercès, ce que je vais vous dire : Seigneur, après » ce qui s'est passé au dernier combat naval, on ne » me soupçonnera point de foiblesse et de lâcheté; » mon zèle m'oblige aujourd'hui à vous donner un » conseil salutaire : Ne hasardez pas une bataille dont » les suites seroient inutiles ou funestes à votre gloire. » Le principal objet de votre expédition n'est-il pas » rempli ? Vous êtes maître d'Athènes; vous le serez » bientôt de la Grèce : en tenant votre flotte dans » l'inaction, celle de vos ennemis, qui n'a de subsis- » tances que pour quelques jours, se dissipera d'elle-

» même. Voulez-vous hâter ce moment? Envoyez vos » vaisseaux sur les côtes du Péloponèse, conduisez » vos troupes de terre vers l'isthme de Corinthe, et » vous verrez celles des Grecs courir au secours de » leur patrie. Je crains une bataille, parce que, loin » de procurer ces avantages, elle exposeroit vos deux » armées; je la crains, parce que je connois la supé- » riorité de la marine des Grecs. Vous êtes, seigneur, » le meilleur des maîtres, mais vous avez de fort » mauvais serviteurs; et quelle confiance, après tout, » pourront vous inspirer cette foule d'Egyptiens, de » Cypriotes, de Ciliciens et de Pamphiliens qui » remplissent la plus grande partie de vos vaisseaux? »

Mardonius ayant achevé de prendre les voix, en fit son rapport à Xercès, qui, après avoir comblé d'éloges la reine d'Halicarnasse, tâcha de concilier l'avis de cette princesse avec celui du plus grand nombre. Sa flotte eut ordre de s'avancer vers l'île de Salamine, et son armée de marcher vers l'isthme de Corinthe.

Cette marche produisit l'effet qu'Artémise avoit prévu : la plupart des généraux de la flotte grecque s'écrièrent qu'il étoit tems d'aller au secours du Péloponèse. L'opposition des Eginètes, des Mégariens et des Athéniens, fit traîner la délibération en longueur; mais à la fin Thémistosle, s'apercevant que l'avis contraire prévaloit dans le conseil, fit un dernier effort pour en prévenir les suites.

Un homme alla, pendant la nuit, annoncer de sa part au chef de la flotte ennemie, qu'une partie des Grecs, le général des Athéniens à leur tête, étoient disposés à se déclarer pour leur roi; que les autres, saisis d'épouvante, méditoient une prompte retraite;

qu'affoiblis par leurs divisions, s'ils se voyoient entourés de l'armée persanne, ils seroient forcés de rendre leurs armes, ou de les tourner contre eux-mêmes.

Aussitôt les Perses s'avancèrent à la faveur des ténèbres ; et, après avoir bloqué les issues par où les Grecs auroient pu s'échapper, ils mirent quatre cents hommes dans l'île de Psysthalie, placés entre le Continent et la pointe orientale de Salamine. Le combat devoit se donner en cet endroit.

Dans ce moment Aristide, que Thémistocle avoit quelque tems auparavant rendu aux vœux des Athéniens, passoit de l'île d'Egine à l'armée des Grecs ; il s'aperçut du mouvement des Perses ; et dès qu'il fut à Salamine, il se rendit au lieu où les chefs étoient assemblés, fit appeler Thémistocle, et lui dit : « Il est » tems de renoncer à nos vaines et puériles dissensions. » Un seul intérêt doit nous animer aujourd'hui, celui » de sauver la Grèce ; vous, en donnant des ordres, » moi en les exécutant. Dites aux Grecs qu'il n'est » plus question de délibérer, et que l'ennemi vient de » se rendre maître des passages qui pouvoient favoriser » leur fuite. » Thémistocle, touché du procédé d'Aristide, lui découvrit le stratagême qu'il avoit employé pour attirer les Perses, et le pria d'entrer au conseil. Le récit d'Aristide, confirmé par d'autres témoins qui arrivoient successivement, rompit l'assemblée, et les Grecs se préparèrent au combat.

Par les nouveaux renforts que les deux flottes avoient reçus, celle des Perses montoit à douze cent sept vaisseaux ; celle des Grecs à trois cent quatre-vingts. A la pointe du jour, Thémistocle fit embarquer ses soldats. La flotte des Grecs se forma dans le détroit de

l'île : les Athéniens étoient à la droite, et se trouvoient opposés aux Phéniciens ; leur gauche, composée des Lacédémoniens, des Eginètes et des Mégariens, avoit en tête les Ioniens.

Xercès, voulant animer son armée par sa présence, vint se placer sur une hauteur voisine, entouré de secrétaires qui devoient décrire toutes les circonstances du combat. Dès qu'il parut, les deux ailes des Perses se mirent en mouvement et s'avancèrent jusqu'au delà de l'île de Psysthalie. Elles conservèrent leurs rangs tant qu'elles purent s'étendre ; mais elles étoient forcées de les rompre à mesure qu'elles approchoient de l'île et du Continent. Outre ce désavantage, elles avoient à lutter contre la pesanteur de leurs vaisseaux qui se prêtoient difficilement à la manœuvre, et qui, loin de se soutenir mutuellement, s'embarrassoient et s'entre-heurtoient sans cesse.

TAYLOR INST. OXFORD

Le sort de la bataille dépendoit de ce qui se feroit à l'aile droite des Grecs, à l'aile gauche des Perses : c'étoit là que se trouvoit l'élite des deux armées. Les Phéniciens et les Athéniens se poussoient et se repoussoient dans le défilé. Ariabignès, un des frères de Xercès, conduisoit les premiers au combat, comme s'il les eût menés à la victoire. Thémistocle étoit présent à tous les lieux, à tous les dangers. Pendant qu'il ranimoit ou modéroit l'ardeur des siens, Ariabignès s'avançoit et faisoit déjà pleuvoir sur lui, comme du haut d'un rempart, une grêle de flèches et de traits ; dans l'instant même une galère athénienne fondit avec impétuosité sur l'amiral phénicien ; et le jeune prince, indigné, s'étant élancé sur une galère, fut aussitôt percé de coups.

La mort du général répandit la consternation parmi les Phéniciens ; et la multiplicité des chefs y mit une confusion qui accéléra leur perte : leurs gros vaisseaux portés sur les rochers des côtes voisines, brisés les uns contre les autres, entr'ouverts dans leurs flancs par les éperons des galères athéniennes, couvroient la mer de leurs débris ; les secours mêmes qu'on leur envoyoit ne servoient qu'à augmenter le désordre. Vainement les Cypriotes et les autres nations de l'Orient voulurent rétablir le combat ; après une longue résistance, ils se dispersèrent à l'exemple des Phéniciens.

Peu content de cet avantage, Thémistocle mène son aile victorieuse au secours des Lacédémoniens et des autres alliés qui se défendoient contre les Ioniens. Comme ces derniers avoient lu, sur le rivage de l'Eubée, les inscriptions où Thémistocle les exhortoit à quitter le parti des Perses, on prétend que quelques-uns d'entr'eux se réunirent aux Grecs pendant la bataille, ou ne furent attentifs qu'à les épargner. Il est certain pourtant que la plupart combattirent avec beaucoup de valeur, et ne songèrent à la retraite que lorsqu'ils eurent sur les bras toute l'armée des Grecs. Ce fut alors qu'Artémise, entourée d'ennemis, et sur le point de tomber au pouvoir d'un Athénien qui la suivoit de près, n'hésita point à couler à fond un vaisseau de l'armée persanne. L'Athénien, convaincu, par cette manœuvre, que la reine avoit quitté le parti des Perses, cessa de la poursuivre ; et Xercès, persuadé que le vaisseau submergé faisoit partie de la flotte grecque, ne put s'empêcher de dire que dans cette journée, les hommes s'étoient conduits comme des femmes et les femmes comme des hommes.

L'armée des Perses se retira au port de Phalère.

Deux cents de leurs vaisseaux avoient péri ; quantité d'autres étoient pris : les Grecs n'avoient perdu que quarante galères.

Xercès reprit bientôt après la route de ses Etats, et la Grèce fut délivrée.

L'an 460, *le* 20 *octobre*, Mort de la célèbre Athénaïs.

L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le jeune, étoit fille de Léonce, philosophe athénien, et s'appeloit Athénaïs avant son mariage avec l'empereur. Elle avoit toutes les grâces de son sexe, avec la solidité du nôtre. Son père l'instruisit dans les belles-lettres et dans les sciences : il en fit un philosophe, un grammairien et un rhéteur. Le vieillard s'imagina qu'avec tant de talens joints à la beauté, sa fille n'avoit pas besoin de biens, et la déshérita. Après sa mort, elle voulut rentrer dans ses droits, mais ses frères les lui contestèrent. Athénaïs se voyant sans ressource, alla à Constantinople porter sa plainte à Pulchérie, sœur de Théodose II. Cette princesse, étonnée de son esprit, autant que charmée de sa beauté, la fit épouser à son frère en 421.

Les frères d'Athénaïs, instruits de sa fortune, se cachèrent pour échapper à sa vengeance. Eudoxie les fit chercher, et les éleva aux premières dignités de l'empire. Son trône fut toujours environné de savans. Paulin, un d'entr'eux, plus aimable ou plus ingénieux que les autres, fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie ; elle éclata au sujet d'un fruit que l'impératrice donna à cet homme de lettres. Ce fruit fut une pomme de discorde : Théodose crut sa femme coupable, fit tuer Paulin, congédia tous les officiers d'Eudoxie, et la

réduisit à l'état de simple particulière. Cette princesse, aussi illustre qu'infortunée, se retira dans la Palestine, et passa le reste de ses jours à Jérusalem, dans la piété et dans les lettres, en protestant de son innocence jusqu'au dernier soupir.

L'an 1422, *le* 20 *octobre*, Mort du roi de France Charles VI.

Ce règne fut un des plus funestes de la monarchie. Les Français, divisés sous les noms d'*Orléanais* et de *Bourguignons*, s'immoloient à l'envi aux fureurs de l'une et de l'autre faction. Henri V, roi d'Angleterre, profitant de ces troubles, fit une invasion en France, et remporta la fameuse bataille d'Azincourt, qui lui fraya le chemin du trône.

Par le traité signé à Troyes (le 21 mai), entre Henri V d'une part, et de l'autre Isabelle de Bavière, qui gouvernoit le royaume depuis que Charles VI étoit tombé en démence, il avoit été dit que Henri V épouseroit Catherine, fille d'Isabelle; ce qui fut exécuté un mois après; et qu'après la mort de Charles VI, la couronne passeroit à Henri V, qui prit dès-lors le titre de régent et d'héritier du royaume, au préjudice du dauphin, qui fut déshérité par un arrêt solennel: mais Henri étant mort avant Charles, son fils Henri VI fut proclamé roi à Paris et à Londres.

« Quand on considère ces tems malheureux, dit » le président Hénaut, on ne sauroit comprendre » l'aveuglement du peuple; il abandonne, sans le » moindre murmure, les lois fondamentales de l'Etat » à la fureur des ambitieux, tandis qu'en d'autres

» tems il s'oppose avec véhémence à des dispositions » sages, et faites pour le rendre heureux.

» Ce n'est pas qu'il n'y ait dans ces tems, des » hommes sages qui gémissent des malheurs publics; » mais ils ne sont jamais les plus forts, parce qu'ils » ne font pas le grand nombre, et parce que la » révolte est plus audacieuse et plus agissante que » la sagesse. Son successeur fut Charles VII. » (*Voy.* le 20 janvier.)

L'an 1548, *le* 20 *octobre*, Mariage de Jeanne d'Albret et d'Antoine de Bourbon.

Jeanne d'Albret étoit fille unique et héritière de Henri II, roi de Navarre, et de Marguerite, sœur de François Ier; Antoine étoit fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Il descendoit de Robert de France, comte de Clermont, cinquième fils de saint Louis, roi de France. Jeanne lui apporta en dot la principauté de Béarn et le titre de roi de Navarre. De ce mariage sortit Henri, depuis Henri IV, roi de France.

L'an 1587, *le* 20 *octobre*, Bataille de Coutras, gagnée par Henri, roi de Navarre (depuis Henri IV).

Dès l'an 1586, la neuvième guerre civile s'étoit allumée entre les catholiques et les protestans. Cette guerre fut appelée des trois Henri; savoir Henri III, roi de France, Henri, roi de Navarre, et Henri, duc de Guise. Le premier à la tête des royalistes, le second à la tête des protestans, et le troisième chef des ligueurs, également ennemis des deux premiers partis.

Le roi de Navarre s'étant avancé pour joindre, en Bourgogne, les Allemands qui venoient renforcer son

armée, le duc de Joyeuse, général de Henri III, vint à sa rencontre pour lui fermer le passage. On en vint aux mains près de Coutras en Guyenne. Avant le commencement de l'action, le roi de Navarre se tourne vers le prince de Condé et le duc de Soissons, et leur dit avec cette confiance qui précède la victoire : *Souvenez-vous que vous êtes du sang des Bourbons; et vive Dieu! je vous ferai voir que je suis votre aîné. Et nous*, lui répondirent les deux princes, *nous vous ferons voir que vous avez de bons cadets.*

Henri s'apercevant, dans la chaleur de l'action, que quelques-uns des siens se mettoient devant lui, pour couvrir sa personne, leur crioit : *A quartier, je vous prie! ne m'offusquez pas la vue.*

Cette journée commença la haute réputation du roi de Navarre : on le vit combattre en soldat à la tête de ses troupes, faire des prisonniers de sa main, et montrer, après la victoire, autant d'humanité et de modestie, que de valeur pendant la bataille. Il donna des larmes au sort infortuné du duc de Joyeuse, tué de sang-froid après le combat. Un an auparavant le duc avoit fait passer au fil de l'épée un détachement qu'il avoit surpris au Mont Saint-Eloi. Cette barbarie fut vengée par une autre ; et quoiqu'il offrit cent mille écus pour racheter sa vie, ceux qui l'avoient fait prisonnier le massacrèrent en criant : *Le Mont Saint-Eloi !*

Le roi de Navarre ne profita pas de sa victoire, et retourna dans le Béarn, où il étoit amoureux de Corisande d'Andoin, comtesse de Grammont.

L'an 1740, *le 20 octobre*, Mort de l'empereur d'Allemagne Charles VI.

Charles VI, cinquième fils de l'empereur Léopold, avoit d'abord disputé la couronne d'Espagne à Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, et avoit ensuite abandonné ses prétentions lorsqu'il fut parvenu à l'empire, l'an 1711.

Il fut le seizième et dernier empereur de la maison d'Autriche, dont la tige masculine fut éteinte avec lui. Sa fille Marie-Thérèse lui succéda dans ses vastes possessions : il avoit pris soin de les lui assurer de son vivant, par une pragmatique solennelle que toutes les puissances de l'Europe avoient garantie. Mais il n'eut pas plutôt les yeux fermés, qu'oubliant leurs engagemens, ces mêmes puissances ne songèrent qu'à démembrer ce vaste héritage. Marie-Thérèse vint à bout de le conserver en sacrifiant la Silésie au roi de Prussé.

HISTOIRE.

L'an 1632, *le* 21 *octobre*, Gaston, frère de Louis XIII, revient à Saint-Germain.

La vie de Gaston, frère de Louis XIII, fut une alternative continuelle de querelles et de raccommodemens avec le roi et le cardinal. En 1632, il se brouilla pour la seconde fois avec la cour, et engagea le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, à se soulever en sa faveur. Cette révolte eut des suites funestes; Montmorency fut pris au combat de Castelnaudary: Gaston fut réduit à se soumettre. On lui envoya Bullion, contrôleur-général des finances, qui lui promit la grâce de Montmorency. Cependant, le roi ne stipula point cette grâce dans le traité qu'il fit avec son frère. Par un article de ce traité, Gaston promettoit d'*aimer le cardinal de Richelieu.*

L'an 1634, *le* 21 *octobre*, Le même Gaston revient à Saint-Germain.

Vers la fin de l'année 1632, Gaston étoit sorti pour la troisième fois du royaume, convaincu qu'il cédoit au ressentiment qu'il avoit de la mort de Montmorency, mais en effet ne cédant qu'aux conseils de Puilaurens, son favori. Il fit sa troisième paix avec la cour, et revint à Saint-Germain essuyer les railleries des courtisans et les mépris de son frère et de Richelieu.

L'an 1803, *le 21 octobre*, L'amiral Nelson est tué à la bataille navale de Trafalgar.

Horace Nelson, amiral anglais, né le 29 septembre 1758, étoit le plus jeune des fils du ministre de Burnhamthorpe, dans le comté de Norfolck, et dès l'âge de douze ans servit comme volontaire à bord du *Raisonnable*, sous le capitaine Suckling, son oncle maternel. En 1773, il s'embarqua sous le commodore Philipps, chargé d'un voyage de découverte vers le pole du nord ; il se distingua par son courage et son habileté. En 1777, Nelson, envoyé en qualité de lieutenant à la Jamaïque, obtint deux ans après le grade de capitaine. Dans son voyage aux îles sous le vent, où il commandoit la frégate *la Borée*, il eut l'honneur d'avoir sous lui S. A. R. le duc de Clarence. Lorsque la guerre avec la France éclata, Nelson eut le commandement de *l'Agamemnon* de soixante-quatre canons, et fut envoyé en croisière dans la Méditerranée : il contribua à la prise de Toulon, de Bastia et de Calvi, où il perdit un œil. En 1796, il obtint le grade de commodore, et passa à bord de *la Minerve*. L'année suivante, il tenta en août une attaque contre les Canaries, mais il fut repoussé vigoureusement, et y perdit beaucoup de monde. Il eut une très grande part à la victoire remportée à la hauteur du Cap Saint-Vincent, par l'amiral Gervis, depuis lord Saint-Vincent, sur l'escadre espagnole. Il attaqua corps à corps *la San Trinidad*, de cent vingt-six canons, enleva à l'abordage *la Saint-Nicolas*, de quatre-vingts canons, et força à amener le *Saint-Joseph* de cent douze canons, dans lequel il entra le

premier l'épée à la main. Le commandant espagnol ne voulut se rendre qu'à lui. A cette époque il fut créé tout à la fois contre-amiral et chevalier du Bain, et la cité de Londres lui envoya des lettres de bourgeoisie dans une boîte d'or du poids de cent guinées. Il commanda l'escadre qui bloquoit Cadix, et fit inutilement bombarder la place. Il fut plus malheureux encore dans la tentative qu'il fit de s'emparer par surprise de l'île de Ténériffe ; il y perdit le capitaine Bowen, l'un de ses meilleurs officiers, et eut le bras droit emporté d'un coup de canon. Le capitaine Nesbit l'emporta noyé dans son sang, et le ramena en Angleterre, où la cour lui accorda une pension de mille livres sterling. A peine étoit-il guéri de sa blessure, qu'il demanda à rejoindre devant Cadix l'amiral comte de Saint-Vincent : cet officier le choisit pour observer et combattre la flotte qui portoit en Egypte l'armée du général Bonaparte. Nelson partit le 9 mai avec trois vaisseaux et quelques frégates pour reconnoître le port de Toulon ; mais il en fut éloigné le 17 par un coup de vent, et l'escadre française en sortit le 19 pendant que le contre-amiral relâchoit en Sardaigne. Le 26 il remit à la mer, continua sa croisière, ignorant le départ de la flotte française, forma le 10 juin sa réunion avec les onze vaisseaux qui devoient composer son escadre, et vint établir sa croisière devant Toulon : s'apercevant enfin de son erreur, il cingla vers Messine, où il apprit le 19 que Malte étoit déjà au pouvoir du général Bonaparte, qui en répartoit ce jour-là même ; les deux flottes se trouvoient alors, l'une au nord, l'autre au sud de la Sicile, à peu près dans la même position où elles s'étoient déjà trouvées quinze jours auparavant, sépa-

rées par la Sardaigne, et longeant les côtes sans se rencontrer. Après trois jours de repos, Nelson fit voile de Messine vers l'Egypte, où il arriva le 28, devançant l'arrivée de la flotte française, qui n'avoit point encore paru devant Alexandrie. Il remit aussitôt à la voile pour aller à sa rencontre; mais il la manqua encore, les deux escadres ayant pris une route différente. Nelson, après une croisière infructueuse, quitta le 9 juillet les eaux de Candie, courut se ravitailler en Sicile, y arriva le 19, et en repartit le 24. On ne put que difficilement expliquer comment un officier aussi expérimenté que Nelson ait pu si long-tems ignorer la marche d'une flotte aussi nombreuse. On conçoit encore moins comment ayant devancé l'arrivée des Français à Alexandrie, il ne les y avoit pas attendus. Quoi qu'il en soit, Nelson, revenu le premier août sur les côtes d'Egypte, chercha à se dédommager de l'inutilité de ses poursuites, et y réussit complètement. L'amiral Bruëis, mouillé avec treize vaisseaux, trois frégates et un aviso dans la baie d'Aboukir, avoit laissé entre lui et la terre un trop grand espace; Nelson fait passer à trois heures après midi six de ses vaisseaux entre le rivage et les six premiers bâtimens français, tandis que sept autres vaisseaux attaquent de front; en même tems il les sépare de leur ligne au moyen d'un bâtiment destiné à cette manœuvre; ce qui empêcha une portion de l'arrière-garde de pouvoir combattre. Dans cette terrible position les Français firent tout ce qu'on peut attendre de la bravoure qui les caractérise : un combat opiniâtre et sanglant se prolongea pendant toute la nuit, et duroit encore le lendemain matin; les vaisseaux n'étoient plus qu'à la portée du

pistolet ; l'amiral Bruëis, déjà blessé, est emporté par un boulet de canon, et le feu prenant aux poudres du vaisseau qu'il montoit, il couvre de ses débris les combattans des deux partis ; le feu cesse un instant pour recommencer avec plus d'acharnement ; les commandans des vaisseaux français préfèrent la mort à l'ignominie de se rendre, presque tous sont tués ou blessés ; le combat se prolonge jusqu'au 4 ; les bâtimens placés entre deux feux ne se rendent qu'après avoir été rasés et entièrement désemparés. *Le Timoléon*, après avoir mis son équipage à terre, se fait sauter lui-même ; deux seuls vaisseaux et deux frégates échappent à cette désastreuse défaite, tout le reste est pris ou brûlé ; et les Anglais ne parviennent à emmener dans leurs ports que six des neuf vaisseaux dont ils se sont emparés. On peindroit difficilement les transports de joie et l'enthousiasme avec lequel cette nouvelle fut reçue à Londres ; les honneurs s'accumulèrent sur la tête de Nelson. Créé à Londres baron du Nil, l'amirauté acheta les vaisseaux qu'il avoit pris aux Français ; la cour de Naples le créa duc de Bronte en Sicile ; le Grand Seigneur lui envoya une aigrette de diamans ; le sénat de Messine l'honora du titre de citoyen. Après cette glorieuse expédition, lord Nelson resta quelque tems en croisière entre les eaux de Sicile et d'Egypte. S'étant arrêté quelque tems à Naples, il revint en Angleterre jouir des nouveaux transports que sa présence excita ; il y reçut une mission auprès de plusieurs puissances du Nord ; et à son retour, entré à la chambre des pairs, il s'y éleva en 1802 avec force contre la paix avec la France. Rappelé bientôt à ses fonctions ordinaires, il fut chargé,

dans les premiers jours d'août 1803, d'aller bombarder Alger : on sait combien furent inutiles les diverses tentatives qu'il fit pour incendier la flottille de Boulogne. En 1804, envoyé encore en croisière dans la Méditerranée, il ne put empêcher la sortie et la jonction des escadres française et espagnole. En juin 1805, il suivit avec une rapidité étonnante, mais sans l'atteindre, l'amiral Villeneuve et l'escadre espagnole qui se rendoient aux Antilles ; au mois d'août suivant, Nelson retourna à Londres pour conférer avec l'amirauté, et reçut, avec des pouvoirs illimités, le commandement de l'escadre devant Cadix, où se trouvoient réunies les deux escadres de France et d'Espagne. A leur retour des colonies françaises, et après avoir essuyé de la part de l'amiral Calder un combat peu décisif et sans résultat, les deux escadres s'étant mises en mer le 19 octobre 1805, Nelson les attaque le 21 après midi, près du cap Trafalgar, et malgré la plus opiniâtre défense, soit par l'effet de la tempête qu'elles éprouvèrent dans ce combat, soit par l'habileté des manœuvres de l'amiral anglais, elles furent complétement défaites. Lord Nelson, qui montoit *le Victory*, s'attacha à combattre *la Santa Trinidad* son ancien antagoniste. Exposé à un feu de mousqueterie très vif, et dédaignant à son ordinaire de soustraire aux regards les décorations qui pouvoient aider à le distinguer, il fut atteint au dessous de l'épaule, au milieu de la plus brillante victoire, d'une balle de fusil partie des hunes du *Bucentaure*, et mourut deux heures après de sa blessure, laissant le commandement à l'amiral Collingwood, qu'il combla d'éloges. L'amiral Villeneuve fut fait prisonnier, l'amiral Gra-

vina grièvement blessé, et dix-sept des vaisseaux des escadres combinées furent pris ou détruits ; quatre bâtimens français, sous les ordres de l'amiral Dumanoir, qui avoient échappé, tombèrent peu de tems après au pouvoir de sir Richard Strachan, à la vue de Rochefort ; six autres rentrèrent à Cadix dans l'état le plus déplorable. La mort de lord Nelson fut pour l'Angleterre une perte sensible ; elle fut vivement sentie. Son corps fut transporté à bord de son vaisseau, exposé quelques jours aux regards du public, sur un lit de parade à l'hôpital de Greenwick, et inhumé en grande pompe dans la cathédrale de Saint-Paul, où on lui a érigé un monument. Son cercueil, qui le suivoit dans tous ses voyages, étoit construit d'un tronçon de mât de l'un de ses vaisseaux qu'il avoit commandé, ou dont il s'étoit emparé. Son frère, en partie héritier de sa fortune et de ses titres, a été admis le 21 janvier 1806 à la chambre des pairs. Nelson avoit épousé en 1779 la veuve du docteur Nesbit, médecin de l'île de Nevis, et fille de Guillaume Noodward, écuyer, dont il n'a pas eu d'enfans. (*Dict. univ.*)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1558, *le* 21 *octobre*, Mort de Jules-César Scaliger.

Jules-César Scaliger, ou de l'Escale, né en 1484 à Vérone, ou dans le territoire, se disoit descendu des anciens seigneurs de l'Escale, princes de Vérone,

prétention que beaucoup d'autres traitent de chimère ridicule. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'en 1528, Scaliger obtint en France des lettres de naturalité, il n'y prit point d'autres titres que ceux-ci : *Jules-César de l'Escale de Bordoms*, *docteur en médecine*, *natif de la ville de Vérone*.

Il se vantoit d'avoir été militaire, et ne disoit pas qu'il avoit été cordelier ; il avoit jusqu'à la prétention d'être guerrier illustre. Ses prétentions, très vastes aussi, aux talens et à l'érudition, sont moins contestées ; il se distingua par la critique et même par la poésie ; mais ses amis exagéroient évidemment, lorsqu'ils disoient qu'il n'y avoit eu ni un plus grand philosophe depuis Aristote, ni un plus grand poète depuis Virgile, ni un plus grand médecin depuis Hippocrate ; Juste Lipse passe toutes les bornes, lorsqu'après avoir dit que les quatre plus grands hommes qui ayent paru dans le monde, sont Homère, Hippocrate, Aristote et Scaliger, il paroît préférer le dernier aux trois autres. Scaliger lui-même donnoit le ton à ses panégyristes. Cardan et Scioppius, au contraire, l'ont trop rabaissé ; lui-même il a trop combattu Erasme, mais du moins il s'en est repenti, quoique trop tard, et il a fait une espèce de réparation à la mémoire de ce savant. En général, Scaliger fut comme tous les savans du seizième siècle, trop aigre et trop emporté.

Scaliger avoit vu naître la réforme, et y étoit plutôt favorable que contraire. Il attiroit trop les regards dans la petite ville d'Agen, pour n'être pas observé ; on crut le trouver en défaut sur le jeûne du carême et sur l'abstinence des viandes ; cette irrégularité étoit le

signe le plus apparent de la réforme; on recueillit aussi de sa bouche quelques termes peu orthodoxes sur la *transubstantiation*. L'orage grossissoit; ses amis parvinrent à le dissiper; et Scaliger mourut catholique à Agen en 1558.

Ses trois principaux ouvrages sont : sa *Poétique*; son livre des *Principes de la langue latine*; et ses *Exercitations contre Cardan*.

Il avoit de l'enthousiasme, et disoit qu'il aimeroit mieux avoir fait les deux odes d'Horace :

Quem, tu Melpomene, semel, etc.

Donec gratus eram tibi, etc.

que d'être roi d'Aragon. Il ne fut ni roi d'Aragon, ni auteur d'aussi beaux morceaux de poésie.

Il eut un grand nombre d'enfans : l'aîné, nommé Constant, et surnommé *le Diable*, fut assassiné en Pologne; Léonard, le second, fut assassiné à Laon, en Picardie; le troisième, nommé Silvio, exerça la profession de son père, c'est-à-dire qu'il fut médecin; le quatrième, nommé Joseph Juste, est le plus célèbre. (*Voy.* le 21 janvier.)

L'an 1574, *le* 21 *octobre*, Mort d'Amalthée.

Jérôme Amalthée, né en 1506, dans le Frioul, fut médecin, philosophe, et célèbre poète latin; il enseigna, plusieurs années, la médecine et la philosophie morale dans l'université de Padoue : il revint ensuite dans le Frioul, et professa dans plusieurs villes jusqu'à sa mort. C'est de Jérôme Amalthée qu'est cette charmante épigramme, tant de fois traduite dans toutes les langues, et que Muratori trouvoit si parfaite, qu'il ne

pouvoit croire qu'elle ne fût pas une traduction du grec :

Lumine Acon *dextro*, *capta est* Leonilla *sinistro*
Et poterat formâ sincerè utrique deos.
Parve puer, *lumen quod habes concede sorori :*
Sic tu cæcus Amor, *sic erit illa* Venus.

« Acon est privé d'un œil, ainsi que Léonilla ; » tous les deux sont d'une beauté ravissante. Ai- » mable enfant, cédez l'œil que vous avez à votre sœur : » elle sera Vénus, et vous serez l'Amour. »

HISTOIRE.

L'an 741, le 22 octobre, Mort de Charles Martel.

Charles Martel, fils de Pepin Héristal, et d'une concubine nommée Alpaïde, fut reconnu duc par les Austrasiens en 715. Héritier de la valeur de son père, il défit Chilpéric II, roi de France, en différens combats, et mit à sa place un fantôme de roi, nommé Clotaire IV. Après la mort de Clotaire, il rappela Chilpéric, et se contenta d'être son maire du palais. Abderame, roi des Sarrasins, qui étoient alors maîtres d'une partie de l'Espagne, ayant passé la Garonne, et s'étant avancé jusqu'à Poitiers, Charles marcha au-devant de lui, et le défit dans un grand combat, où il périt, suivant les historiens du tems, plus de trois cent mille de ces barbares. (*Voyez* le 22 juillet.) Cette victoire acquit à Charles le surnom de Martel. Après la mort de Thierry, qui avoit succédé à Chilpéric, il continua de régner sous le titre de duc des Francs, sans nommer un roi. Il jouit paisiblement le reste de ses jours, de sa puissance et de sa gloire.

Le clergé perdit beaucoup sous son règne. Il ne se fit pas scrupule de le dépouiller, sous prétexte de fournir aux frais de la guerre contre les Sarrasins.

On vit des militaires posséder des abbayes, et même s'y établir avec leurs familles. Aussi, la mémoire de Charles Martel ne fut-elle pas en bénédiction parmi le clergé.

On lit dans la vie de S. Euchet, évêque d'Orléans, « qu'étant en oraison, il fut ravi en esprit et mené par » un ange en enfer; qu'il y vit Charles Martel, et qu'il » apprit de l'ange, que les saints dont ce prince avoit » dépouillé les églises, l'avoient condamné à brûler » éternellement en corps et en ame. S. Eucher, ajoute » l'historien, écrivit cette révélation à Boniface, évêque » de Mayence, et à Fulard, archi-chapelain de » Pépin-le-Bref, en les priant d'ouvrir le tombeau de » Charles Martel, et de voir si son corps y étoit. Le » tombeau fut ouvert; le fond en étoit tout brûlé, et » on n'y trouva qu'un gros serpent qui en sortit avec » une fumée puante. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1613, *le* 22 octobre, Mort de Regnier.

Mathurin Regnier, poète français, étoit né à Chartres en 1573. Il annonça, dès la jeunesse, son penchant pour la satire. Son père le corrigea plusieurs fois, mais inutilement. Il y a des vers heureux et bien frappés dans ses satires. Le coloris de ses tableaux est vigoureux. Il s'étoit rempli de la lecture d'Horace et de Juvénal.

De ces maîtres savans disciple ingénieux,
Regnier seul, parmi nous, formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux que fréquentoit l'auteur,
Et si du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques!

BOILEAU.

Vieux dès l'âge de 30 ans, il mourut à l'âge de 40, entièrement usé par la débauche, et après avoir fait son épitaphe :

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort daigna songer à moi,
Qui ne songeai jamais à elle.

L'an 1628, *le* 22 *octobre*, Mort de Ruccellay.

L'abbé Ruccellay, né à Florence, d'une famille alliée des Médicis, obtint une singulière célébrité en France du tems de Louis XIII. Il avoit beaucoup de bénéfices, et par conséquent beaucoup d'argent. Il avoit eu la confiance du pape Paul V. Ses ennemis l'obligèrent de quitter Rome. Il vint en France. Le maréchal d'Ancre l'introduisit à la cour ; il y réussit par son faste, son luxe, sa mollesse, sa recherche en tout. Il ne buvoit que de l'eau ; mais il falloit la choisir et l'aller chercher bien loin : *Quidquid quæritur optimum videtur.* Il faisoit servir à sa table des bassins de vermeil, remplis d'essences, de parfums, de gants, d'éventails pour les convives. Tout l'incommodoit ; tout altéroit sa frêle constitution ; il avoit toutes les manières, et se piquoit d'avoir l'agrément, et surtout la foiblesse et la delicatesse des femmes. Ce fut lui, dit-on, qui fit connoître en France *les vapeurs*, même aux femmes : invention qui a prospéré dans ce pays. On regarde aussi l'abbé Ruccellay comme le fondateur de l'ordre des *Petits Maîtres*. Mais nous pensons que cet honneur ne lui appartient pas. Ceux qui trouvent le

nom et la chose aux tems des troubles de la Fronde, dans les partisans du Grand-Condé, qui vouloient en effet être les maîtres, et qui affectoient dans leurs manières la hauteur que leur chef avoit véritablement dans l'âme, nous paroissent avoir mieux rencontré.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1685, *le* 22 octobre, Révocation de l'édit de Nantes.

L'édit de Nantes avoit été accordé par Henri IV, en 1598. Par cet édit, l'entier exercice de la religion réformée étoit autorisé dans les lieux qui ressortissoient immédiatement à un même parlement. Les calvinistes pouvoient faire imprimer tous leurs livres dans les villes où leur religion étoit permise. Ils étoient déclarés capables de toutes les charges et dignités de l'Etat. On créa une chambre exprès au parlement de Paris, composée d'un président et de seize conseillers, laquelle jugea tous les procès des réformés non-seulement dans le district immense du ressort de Paris, mais encore dans celui de Normandie et de Bretagne; elle fut nommée la Chambre de l'Edit.

C'est une erreur bien ancienne, et dont on a toujours éprouvé de terribles effets, que la force peut opérer des conversions. Louis XIV commença d'abord par supprimer la Chambre de l'Edit. Une foule d'arrêts du conseil parut coup sur coup, pour exterminer la religion proscrite. Il fut ordonné à tous les ministres qui ne vouloient pas se convertir, de sortir du royaume dans quinze jours. C'étoit s'aveugler que

de penser qu'en chassant les pasteurs, une grande partie du troupeau ne suivroit pas. Près de cinquante mille familles, en trois ans de tems, sortirent du royaume, et furent après suivies par d'autres. Elles allèrent porter chez les étrangers les arts, les manufactures, la richesse. Presque tout le nord de l'Allemagne, pays encore agreste et dénué d'industrie, reçut une nouvelle face de ces multitudes transplantées. Elles peuplèrent des villes entières. Les étoffes, les galons, les chapeaux, les bas qu'on achetoit auparavant de la France, furent fabriqués par eux. Un faubourg entier de Londres fut peuplé d'ouvriers français, en soie; d'autres y portèrent l'art de donner la perfection aux cristaux, qui fut alors perdu en France. On trouve encore très communément dans l'Allemagne l'or que les refugiés y répandirent. Ainsi, la France perdit environ cinq cent mille habitans, une quantité prodigieuse d'espèces, et surtout des arts, dont ses ennemis s'enrichirent. Ils y gagnèrent aussi d'excellens officiers et de bons soldats.

Il y eut des Français qui allèrent s'établir jusque vers le cap de Bonne-Espérance. Le neveu du célèbre Duquesne, lieutenant-général de la marine, fonda une petite colonie à cette extrémité de la terre; elle n'a pas prospéré : ceux qui s'y embarquèrent, périrent pour la plupart; mais enfin, il y a encore des restes de cette colonie, voisine des Hottentots. Les Français ont été dispersés plus loin que les Juifs.

HISTOIRE.

L'an 42 avant Jésus-Christ, *le* 23 *octobre*, Bataille de Philippes; mort de Brutus.

Brutus et Cassius avoient rassemblé toutes leurs forces aux environs de Philippes, ville de Macédoine. Cette place, située sur une montagne, dominoit sur une vaste plaine dans laquelle s'élèvent deux collines distantes l'une de l'autre de mille pas. Brutus et Cassius campèrent sur ces deux collines, et tirèrent des lignes de communication d'un camp à l'autre. Dans cette position, à l'abri de toute insulte, ils pouvoient, s'ils le jugeoient à propos, se tenir sur la défensive, et devoient être d'autant moins pressés de livrer bataille, qu'ils avoient derrière eux la mer qui apportoit l'abondance dans leurs camps. Leur armée étoit de quatre-vingt mille hommes de pied et de vingt mille chevaux.

Les troupes d'Octave, d'Antoine et de Lépide s'embarquèrent à Brindes, et passèrent heureusement en Epire, malgré les flottes ennemies qui croisoient les mers. Une maladie retint quelques jours Octave à Dyrrachium. Antoine se hâta de marcher en Macédoine, et vint camper dans la plaine de Philippes, à un mille des camps de Brutus et de Cassius. Lorsqu'Octave l'eut joint, les deux armées, composées en grande partie de vieux soldats de César, montèrent à cent mille hommes de pied et à treize mille chevaux.

Il étoit de l'intérêt des triumvirs d'engager promptement une action générale; la disette commençoit à se mettre dans leur camp. Les conjurés au contraire avoient intérêt de ne rien hasarder, la mer leur fournissant tout ce qui leur étoit nécessaire; mais Brutus impatient de terminer la guerre, pensoit moins à vaincre qu'à combattre, et il entraîna tous les avis. Cassius moins impétueux et plus éclairé, s'y opposoit; mais il se trouvoit dans la même position que celle de Pompée à Pharsale, et il consentit malgré lui à livrer bataille.

Brutus vainquit Octave qu'il avoit en tête; et ayant poussé jusqu'au camp ennemi, que ses soldats pillèrent, il ne songea qu'à poursuivre son avantage. Quand il revint, et qu'il se croyoit victorieux, il ne fut plus tems d'aller au secours de Cassius qui avoit été entièrement défait, dont le camp étoit au pouvoir d'Antoine, et qui, jugeant tout perdu, venoit de se tuer.

Le désespoir précipité de Cassius donna seul *tout* l'avantage aux triumvirs : ils avoient perdu beaucoup de monde, et le pillage de leur camp augmentoit pour eux la difficulté de subsister; les conjurés au contraire qui trouvoient une retraite assurée dans le camp de Brutus, auroient facilement réparé leurs pertes. Mais la mort de Cassius leur enlevoit celui des deux généraux qui savoit le mieux la guerre. Il y avoit dans les deux armées un pareil découragement, lorsque Brutus, voyant que les ennemis cherchoient à lui débaucher ses troupes, tenta une seconde fois le sort des armes; il fut vaincu : après s'être défendu jusqu'à l'extrémité, il se retira derrière un petit ruisseau, où

s'étant assis, il fit éclater son désespoir, en prononçant ces deux vers qu'un poëte grec met dans la bouche d'Hercule mourant : « *O vertu ! tu n'es qu'un vain » nom. Malheureux pour t'avoir suivi, je reconnois » que tu n'es qu'une vile esclave de la fortune.* » Revenu à lui-même, il se retira en particulier avec Straton, son ami, et le pria de lui rendre, en le tuant, les devoirs de l'amitié. Straton refusa d'abord ; mais comme Brutus appeloit un esclave, Straton, jaloux qu'un autre lui rendît ce service, présenta en détournant la tête la pointe de son épée à Brutus, qui s'étant précipité dessus, expira dans le même moment.

Octave s'étant fait apporter sa tête, la fit embarquer pour Rome, avec ordre de la jeter aux pieds de la statue de César. Il ajouta à cette basse vengeance celle de faire massacrer les prisonniers les plus distingués.

On a remarqué que la liberté romaine avoit commencé et fini par un Brutus.

L'an 1660, *le* 23 *octobre*, Révolution dans le gouvernement de Danemarck.

Frédéric III régnoit alors en Danemarck. Ce royaume, composé du Danemarck et de la Norwège, avoit été long-tems gouverné comme la Pologne. C'étoit une aristocratie à laquelle présidoit un roi électif ; mais en 1660, les Etats assemblés déférèrent au roi une puissance illimitée en renonçant à leurs priviléges, et souscrivirent une charte qui rendoit la couronne héréditaire, même aux filles. Le Danemarck est le seul royaume de la terre où les peuples aient établi le pouvoir arbitraire par un acte solennel.

L'an 1708, *le* 23 *octobre*, Prise de Lille par Eugène et Marlborough.

Pendant la guerre de la succession d'Espagne, l'armée des alliés, commandée par Eugène et Marlborough, ayant battu les Français à Oudenarde, vint mettre le siége devant Lille. C'étoit une entreprise que toute l'Europe regarda comme téméraire, mais que la mésintelligence et l'esprit d'incertitude qui régnoient dans l'armée française rendirent excusable, et le succès la justifia. Les grands convois des ennemis qui pouvoient être enlevés, ne le furent pas; l'armée du duc de Bourgogne, qui pouvoit attaquer leurs retranchemens encore imparfaits, ne les attaqua point. Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'Europe, qui croyoit le duc de Bourgogne plus en état d'assiéger Eugène et Marlborough, que ces généraux en état d'assiéger Lille. Le maréchal de Boufflers la défendit près de quatre mois.

Les habitans s'accoutumèrent tellement au fracas du canon et à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnoit dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix, et qu'une bombe qui tomba près de la salle de la Comédie, n'interrompit point le spectacle.

Le maréchal de Boufflers avoit mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étoient tranquilles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis, les cœurs des citoyens, et les récompenses du roi.

Il fut fait pair de France; il eut les grandes entrées de premier gentilhomme, et la survivance du gouver-

nement de Flandre pour son fils aîné. Lorsqu'il vint au parlement pour s'y faire recevoir, il dit en se tournant vers une foule d'officiers qui avoient défendu Lille avec lui : « C'est à vous que je dois toutes les » grâces dont on me comble ; c'est à vous que je les » renvoie, et je ne dois me louer que d'avoir été à la » tête de tant de braves gens. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 524, *le* 23 *octobre*, Mort de Boëce.

Boëce, sorti d'une illustre et ancienne famille de Rome, devint ministre de Théodoric, roi des Ostrogoths, dont il avoit prononcé le panégyrique à son entrée dans Rome. Sur un soupçon que le sénat de cette ville entretenoit des intelligences secrètes avec Justin, empereur de Constantinople, Théodoric, qui après avoir été pendant plus de trente années le modèle des princes justes, sages, bons et généreux, étoit devenu à soixante-dix ans, défiant et cruel, fit mettre en prison Boëce et Symmaque, son beau-père, les plus distingués dans ce corps. On conduisit Boëce à Pavie, où après avoir enduré six mois de prison, il fut appliqué à la torture, pour tirer de sa bouche l'aveu d'une conjuration chimérique. On lui serra si violemment le crâne avec des cordes, que les yeux lui sortoient de la tête ; et comme il persistoit à nier un crime imaginaire, on l'assomma à coups de bâton. Son beau-père Symmaque, enveloppé dans la même accusation, fut conduit en prison à Ravennes, et eut la tête tranchée l'année suivante.

On voit encore aujourd'hui son tombeau dans l'église de Saint-Pierre de Pavie. C'est dans sa prison qu'il composa son beau livre intitulé : *Consolation de la Philosophie*, dont l'objet est de justifier la Providence divine qui semble quelquefois abandonner la vertu à d'injustes persécutions.

L'an 1688, *le* 23 *octobre*, Mort de Ducange.

Charles Dufresne Ducange étoit né dans la ville d'Amiens, l'an 1610. On sait combien ses deux Glossaires sont utiles pour l'intelligence de tous les usages du Bas-Empire et des siècles suivans. On est effrayé de l'immensité de ses connoissances et de ses travaux. De pareils hommes méritent notre éternelle reconnoissance, après ceux qui ont fait servir leur génie à nos plaisirs. Louis XIV donna une pension de deux mille livres aux enfans de Ducange, en reconnoissance des travaux de leur père.

L'an 1706, *le* 23 *octobre*, Mort de Vaillant.

Jean-François Vaillant, membre de l'Académie des Belles-Lettres, né à Beauvais en 1632, fut élevé avec soin dans les sciences, par son oncle maternel, et destiné à l'étude de la médecine; mais un heureux hasard lui fit connoître sa véritable destination. Un laboureur, ayant trouvé dans son champ, près de Beauvais, un petit coffre plein de médailles anciennes, les porta au jeune médecin, qui dès ce moment se livra tout entier à la recherche des monumens de l'antiquité. Il se forma en peu de tems un cabinet curieux en ce genre, et fit plusieurs voyages dans les pays

étrangers, d'où il rapporta des médailles très rares. Dans le désir d'augmenter ses richesses littéraires, il s'embarqua à Marseille pour aller à Rome ; mais il fut pris par un corsaire, conduit à Alger, et mis à la chaîne. Environ quatre mois après, on lui permit de venir en France pour solliciter sa rançon. Il s'embarqua sur une frégate qui fut à son tour attaquée par un corsaire de Tunis. Vaillant, à la vue de ce nouveau malheur, afin de ne pas tout perdre, comme il avoit fait dans le premier vaisseau, avala une quinzaine de médailles d'or qu'il avoit sur lui, et après avoir failli périr plusieurs fois, il trouva enfin le moyen de se sauver avec l'esquif. Quelque tems après, la nature lui rendit le dépôt qu'il lui avoit confié. De retour à Paris, il reçut des ordres de la cour pour entreprendre un nouveau voyage. Vaillant poussa ses recherches jusque dans le fond de l'Egypte et de la Perse, et y trouva les médailles les plus rares. Au renouvellement de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Vaillant y fut d'abord reçu en qualité d'associé, et peu de tems après, il obtint la place de pensionnaire. Il avoit été marié deux fois ; et, par une dispense particulière du pape, il avoit épousé successivement les deux sœurs.

Tous ses ouvrages ont beaucoup servi à éclaircir l'histoire. Il a donné par médailles l'*Histoire des Césars* jusqu'à la chute de l'empire romain, celle des rois de Syrie, des Arsacides, des rois de Pont, de la Thrace et de la Bithynie. On disoit de lui, « qu'il » lisoit aussi facilement les plus anciennes médailles, » qu'*un Mançeau lit un exploit.* »

L'auteur étoit estimable, non-seulement par son

savoir, mais encore par son caractère. Il eut un fils qui se distingua pareillement dans la science numismatique, et fut membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

HISTOIRE.

L'an 996, le 24 octobre, Mort de Hugues Capet, roi de France.

Hugues Capet, chef de la troisième race des rois de France, étoit comte de Paris et d'Orléans. Ses grandes qualités le firent proclamer roi de France à Noyon, en 987. Le nom de Capet lui fut donné, selon les uns, à cause de la grosseur de sa tête, selon d'autres, à cause de sa prudence. La troisième race, qui a produit trente-deux rois, a eu cinq branches différentes : la première, surnommée des Capétiens, qui a donné quatorze rois ; la seconde, qui est la première des Valois, dont il y a eu sept rois ; la troisième, de la maison d'Orléans, qui ne produisit qu'un souverain ; la quatrième, qui est la seconde des Valois, laquelle nous en donna cinq ; enfin, la cinquième, de la maison de Bourbon, qui en a donné pareillement cinq.

Hugues Capet établit sa demeure à Paris. Il y a un sceau original de ce prince ; il paroît dans ce sceau, avec des cheveux courts, et une assez longue barbe ; on lit à l'entour : *Hugo Dei misericordiâ Francorum rex.* (*Histoire du président Hénaut.*)

La première horloge fut inventée sous le règne de Hugues Capet, par le célèbre Gerbert. Elle étoit à balancier, et l'on s'est servi de ce mobile en France, jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Huygens alors substitua le pendule au balancier.

Gerbert passe aussi pour avoir introduit en France les chiffres arabes.

L'an 1535, *le 24 octobre*, Mort de François-Marie Sforce.

François-Marie Sforce, troisième du nom, duc de Milan, étant mort sans laisser de postérité, l'empereur Charles-Quint s'empara de ce duché, lequel a passé à ses successeurs qui l'ont possédé long-tems.

L'an 1648, *le 24 octobre*, Paix de Munster, en Westphalie.

La guerre duroit depuis treize ans entre la France et l'empereur, et depuis quatorze ans entre la France et l'Espagne; cette dernière puissance ne voulut point accéder à la pacification générale, et continua la guerre jusqu'en 1659, année où fut conclu le traité des Pyrénées.

Les principaux articles du traité de Munster furent:

Qu'il seroit créé un huitième électorat pour la maison de Bavière;

Qu'il ne seroit rien fait dans l'Empire sans l'avis et le consentement d'une assemblée libre de tous les Etats de l'Empire;

Que chacun desdits Etats jouiroit librement et à perpétuité du droit de faire entr'eux et avec les étrangers, des alliances pour leur sûreté et leur conservation, pourvu qu'elles ne fussent point contre l'empereur et l'Empire;

Que la suprême seigneurie sur les évêchés de Metz, Toul et Verdun, appartiendroit à la France; que l'empereur et l'Empire lui céderoient tous leurs droits sur Pignerol, ainsi que sur Brisach, le landgraviat de la

haute et basse Alsace, le Sundgaw, et la préfecture des dix villes impériales situées en Alsace;

Qu'il seroit libre aux princes de l'Empire qui voudroient embrasser la religion réformée, d'en pratiquer les exercices comme il leur paroîtroit convenable.

La liberté des Suisses fut aussi reconnue par ces mêmes traités, mais cependant d'une façon assez équivoque : il est dit qu'ils resteront dans une quasi-possession de toute exemption et liberté par rapport à l'Empire; à plus forte raison par rapport à la maison d'Autriche.

On céda à perpétuité à la couronne de Suède toute la Poméranie citérieure, l'île de Rugen, Stettin, les embouchures de l'Oder, Vismar, l'archevêché de Bremen : on sécularisa, et l'on donna à l'électeur de Brandebourg, l'archevêché de Magdebourg, les évêchés d'Halberstad, de Minden et autres villes voisines.

Ce traité de Westphalie a été regardé long-tems comme le code politique d'une partie de l'Europe, et a été depuis le fondement de tous ceux qui ont été faits entre ces mêmes puissances.

Ce qui empêcha l'Espagne d'entrer dans cette paix, c'est qu'elle espéroit profiter des troubles qui désoloient alors la France. Les troupes allemandes licenciées par l'empereur, devinrent pour les Espagnols un nouveau secours. L'empereur fit passer, en quatre ans de tems, plus de trente mille hommes dans la Flandre, qui appartenoit encore à l'Espagne. C'étoit une violation manifeste des traités; mais ils ne sont presque jamais exécutés autrement.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1601, *le 24 octobre*, Mort de Ticho-Brahé.

Ticho-Brahé, fils d'un seigneur danois, étoit né en 1546. A l'âge de quatorze ans, ayant vu une éclipse de soleil arriver au même moment que les astronomes l'avoient prédite, il regarda aussitôt l'astronomie comme une science divine, et s'y consacra tout entier. Après divers voyages en Italie et en Allemagne, où l'empereur et plusieurs autres princes voulurent l'arrêter par des emplois considérables, il obtint de Frédéric II, roi de Danemarck, l'île de Ween, avec une grosse pension. Il y bâtit, à grands frais, le château d'Uranibourg, c'est-à-dire ville du Ciel, et la tour merveilleuse de Stellebourg, pour ses observations astronomiques. C'est dans cette retraite qu'il inventa le système du monde, qui porte son nom; système rejeté aujourd'hui par les philosophes, parce qu'il fait revivre une partie des défauts de celui de Ptolémée.

Ce qui doit immortaliser Ticho-Brahé, c'est son zèle pour les progrès de l'astronomie, qui lui fit dépenser plus de cent mille écus. Il détermina la distance des étoiles à l'équateur, et la situation des autres. Il en observa ainsi 777, dont il forma un catalogue. Il soumit au calcul les réfractions astronomiques, et forma des tables de réfraction pour différentes hauteurs. Mais une obligation essentielle que nous lui avons, est d'avoir découvert trois mouvemens dans la lune, qui servent à expliquer sa marche. Il fit encore quelques découvertes sur les comètes.

Sa grande application à l'astronomie et aux sciences abstraites ne l'empêchoit point de cultiver les belles-lettres, surtout la poésie; et les Muses le délassoient des travaux astronomiques. Ce qui ternit sa gloire, c'est qu'avec tant de lumières, il eut le foible de l'astrologie judiciaire. Cet esprit si éclairé étoit sujet à mille petites superstitions. Un lièvre traversoit-il son chemin, il croyoit que la journée seroit malheureuse pour lui; mais malgré ses erreurs, alors si communes, il n'en étoit ni moins bon astronome, ni moins habile mécanicien.

Sa destinée fut celle des grands hommes: il fut persécuté dans sa patrie. Ses ennemis l'ayant desservi auprès de Christiern, roi de Danemarck, il fut privé de ses pensions. Il quitta alors son pays pour aller en Hollande; mais sur les vives instances de l'empereur Rodolphe II, il se retira à Prague. Ce prince le dédommagea de toutes ses pertes et des injustices des autres cours.

Ticho mourut d'une rétention d'urine, maladie qu'une sotte timidité lui avoit fait contracter à la table d'un grand seigneur.

L'an 1788, *le 24 octobre*, Mort de Chastellux.

François de Chastellux, maréchal des camps et armées du roi, de l'Académie française et de diverses autres sociétés littéraires, étoit d'une famille noble qu'il illustra encore par ses talens militaires et littéraires, par l'aménité de son caractère et par ses ouvrages. Les principaux sont: 1°. *De la Félicité publique*. Lorsque ce livre parut pour la première fois, il ne fit point cette sensation qui annonce un grand succès. Le titre parut

vague, le style quelquefois négligé : le but de l'auteur ne sembloit pas assez déterminé ; on ne vit pas d'abord qu'il s'étoit proposé de tracer un tableau du genre humain, et d'examiner dans quel siècle, dans quel pays, sous quel gouvernement il auroit été plus avantageux aux hommes d'exister. Quelques chapitres de cet examen sont superficiels ; mais d'autres se distinguent par la sagesse des principes et la profondeur des recherches. Il ne faut pas pourtant mettre *la Félicité publique* au-dessus de *l'Esprit des Lois*, comme a fait Voltaire, trop sévère envers Montesquieu qui n'existoit plus, et trop indulgent envers le marquis de Chastellux, qui existoit, et qui passoit pour avoir du crédit à la cour ; 2°. *Voyage dans l'Amérique septentrionale, en* 1780, 1781 *et* 1782. Ce Voyage est instructif et agréable ; mais les Anglo-Américains se sont plaints que l'auteur amusoit quelquefois ses lecteurs à leurs dépens. Le marquis de Chastellux avoit servi en Amérique avec distinction ; il avoit été accueilli partout comme il le méritoit, et ce devoit être une raison pour lui de ménager un peu les ridicules de ses hôtes.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 304, *le* 24 *octobre*, Mort du pape Saint-Marcellin.

L'Eglise fut cruellement persécutée sous le pontificat de Marcellin. Maximien Galère commença par sa maison et par ses armées, l'an 298 ; puis il poussa Dioclétien à cette sanglante persécution, qui est la dixième de l'Eglise : elle s'ouvrit à Nicomédie le 23

février de l'an 303. On y abattit l'église ce jour-là, et le lendemain on publia un édit qui ordonnoit de démolir toutes les églises et de brûler tous les livres saints. Dès les premiers jours de l'année suivante, on rendit, contre tous les chrétiens en général, un autre édit qui produisit un carnage épouvantable, dans lequel périt Marcellin.

Le plus grand écrivain de l'époque actuelle a tracé un admirable portrait de ce pontife, dans un ouvrage qui n'a point encore été apprécié, mais qui sera compté, par l'impartiale postérité, au nombre des plus beaux titres de la littérature française :

« Parmi les hommes qui conservoient à Lasthenès » un fidèle souvenir, étoit Marcellin, évêque de » Rome et chef de l'Eglise universelle. Il habitoit le » cimetière des Chrétiens, de l'autre côté du Tibre, » dans un lieu désert au tombeau de Saint-Pierre et » de Saint-Paul. Sa demeure, composée de deux » cellules, étoit appuyée contre le mur de la chapelle » du cimetière. Une sonnette suspendue à l'entrée de » l'asile du repos annonçoit à Marcellin l'arrivée des » vivans et des morts. On voyoit à sa porte, qu'il » ouvroit lui-même aux voyageurs, les bâtons et les » sandales des évêques qui venoient de toutes les par- » ties de la terre lui rendre compte du troupeau de » Jésus-Christ..... La salle du conseil de Marcel- » lin étoit une allée de vieux ifs, qui régnoit le long » du cimetière : c'étoit là, qu'en se promenant avec les » évêques, il conféroit des besoins de l'Eglise. Etouffer » les hérésies de Donat, de Novatien, d'Arius ; pu- » blier des canons, assembler des conciles, bâtir des » hôpitaux, racheter des esclaves, secourir les pauvres,

» les orphelins, les étrangers ; envoyer des apôtres
» aux barbares, tel étoit l'objet des puissans entretiens
» de ces pasteurs. Souvent, au milieu des ténèbres,
» Marcellin, veillant seul pour le salut de tous, des-
» cendoit de sa cellule au tombeau des Saints-Apôtres.
» Prosterné sur les reliques, il prioit la nuit entière, et
» ne se relevoit qu'aux premiers rayons du jour :
» alors découvrant sa tête chenue, posant à terre sa
» tiarre de laine blanche, le pontife ignoré étendoit
» ses mains pacifiques et bénissoit la ville et le
» monde. » (*Les Martyrs*, liv. IV.)

HISTOIRE.

L'an 900, *le 25 octobre*, Mort du grand Alfred.

Alfred, appelé le grand, succéda dans le royaume d'Angleterre à son frère Ethelred, en 871. Les Danois, maîtres de la plus grande partie de son pays, le vainquirent d'abord. Il fut réduit à se cacher six mois dans une chaumière environnée de marais. Le seul comte de Dévon qui défendoit encore un foible château, savoit son secret. Enfin ce comte ayant rassemblé des troupes et gagné quelqu'avantage, Alfred, couvert des haillons d'un berger, osa se rendre dans le camp des Danois en jouant de la harpe. Voyant ainsi par ses yeux la situation du camp et ses défauts, instruit d'une fête que les barbares devoient célébrer, il court au comte de Dévon qui avoit des milices prêtes; il revient aux Danois avec une foible troupe, mais déterminée, les surprend, et remporte une victoire complète.

La discorde divisoit alors les Danois. Alfred sut négocier comme combattre; et ce qui est étrange, les Anglais et les Danois le reconnurent unanimement pour roi. Il n'y avoit plus à réduire que Londres; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'opposa aux descentes des autres, et s'appliqua ensuite, pendant douze années d'une possession paisible, à policer sa patrie. Ses lois furent douces, mais sévèrement exécutées. C'est lui qui fonda les jurés, qui partagea l'Angleterre en shires ou comtés,

et qui le premier encouragea ses sujets à commercer. Il prêta des vaisseaux et de l'argent à des hommes entreprenans et sages, qui allèrent jusqu'à Alexandrie, et de là passant dans l'isthme de Suez, trafiquèrent dans la mer de Perse. Il institua des milices, il établit divers conseils, mit partout la règle, et la paix qui en est la suite.

Qui croiroit que cet Alfred, dans des tems d'une ignorance générale, osa envoyer un vaisseau pour tenter de trouver un passage aux Indes par le nord de l'Europe et de l'Asie? On a la relation de ce voyage, écrite en anglo-saxon, et traduite en latin à Copenhague, à la prière du comte de Plélo, ambassadeur de Louis XV. Alfred est le premier auteur de ces tentatives hardies que les Anglais, les Hollandais et les Russes ont faites dans nos derniers tems. On voit par-là combien ce prince étoit au-dessus de son siècle.

Alfred jeta les fondemens de l'Académie d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare n'en avoit presque point. Il se plaignoit qu'il n'y eût pas alors un prêtre anglais qui sût le latin; pour lui il le savoit: il étoit même assez bon géomètre pour ce tems-là; il possédoit l'histoire. Les momens qu'il ne donnoit pas aux soins de l'Etat, il les donnoit à l'étude. Il divisa les vingt-quatre heures du jour en trois parties égales: l'une pour les exercices de piété, l'autre pour le sommeil, la lecture et la récréation, et la troisième pour les soins de son royaume. Comme il n'y avoit point d'horloges, il fit faire six cierges qui brûloient chacun quatre heures, et ses chapelains l'avertissoient tout-à-tour lorsqu'il y en avoit un de consumé.

L'Angleterre avant lui étoit infestée par des brigandages continuels. Il parvint à rétablir tellement la sûreté publique, qu'ayant fait suspendre des bracelets d'or sur un grand chemin pour éprouver les passans, il eut la satisfaction, au bout de trois mois, de retrouver les bracelets à l'endroit où on les avoit mis.

L'an 1415, *le* 25 *octobre*, Bataille d'Azincourt.

Tandis que la France étoit déchirée par les factions des Orléanais et des Bourguignons, l'Angleterre juge le moment favorable pour recouvrer ses possessions en France, et ce que les traités du roi Jean lui avoient donné. Henri V, prince rempli de courage et de prudence, négocie et arme à la fois. Il descend en Normandie avec une armée de cinquante mille hommes: cette grande invasion réunit tous les partis. Toute la noblesse monte à cheval, toutes les communes marchent sous leurs bannières: le connétable d'Albret se trouva bientôt à la tête de soixante mille combattans.

Henri V, qui se trouvoit alors dans le même embarras où s'étoit trouvé Edouard III, eut le même bonheur que lui. Les Anglais gagnèrent la bataille d'Azincourt, aussitôt qu'elle fut commencée, comme ils avoient gagné celle de Créci. Leurs grands arcs de la hauteur d'un homme, dont ils se servoient avec force et avec adresse, leur donnèrent d'abord la victoire : ils n'avoient ni canons ni fusils. Ces arcs sont une arme plus formidable : il y en a qui portent plus loin que les fusils ; on peut s'en servir plus vite et plus long-tems ; cependant ils sont devenus entièrement hors d'usage.

Il arriva dans cette journée une chose horrible, même à la guerre: tandis qu'on se battoit encore, quelques milices de Picardie vinrent par-derrière piller le camp des Anglais. Henri ordonna de massacrer tous les prisonniers qu'on avoit faits. Sept princes du sang périrent dans cette journée, avec le connétable. Jean, duc d'Alençon, y laissa la vie; Henri V y seroit mort de sa main, si son casque ne l'eût sauvé. Il y périt aussi Jean de Montagu, frère du surintendant pendu au gibet de Montfaucon. On l'avoit vu tour-à-tour évêque de Chartres, président de la chambre des comptes, archevêque de Sens, chancelier de France; il présida à une assemblée du clergé, et enfin il quitta l'état ecclésiastique, et alla se faire tuer à Azincourt.

Il semble qu'après une victoire si complète, il n'y avoit plus qu'à marcher à Paris; mais Henri V fut obligé de repasser en Angleterre pour ramasser de l'argent et de nouvelles troupes : « Croiroit-on, dit » Rymer, que cet Henri V, ce grand conquérant » d'une grande partie de la France, étoit *obligé* » chaque année de mettre en gage ses pierreries et sa » couronne pour entrer en campagne ? »

L'an 1616, *le* 25 *octobre*, Mort du président de Harlay.

Achille de Harlay, né à Paris en 1536, devint président du parlement de Paris après la mort de Christophe de Thou, son beau-père. Il montra dans cette charge l'intrépidité et la fermeté des anciens magistrats romains. La ligue entraînoit alors dans ses fureurs les grands et les petits; Harlay fut toujours inébranlable, et resta fermement attaché à la même

cause. Le duc de Guise, chef de la révolte, étant venu le voir un jour : « C'est grande pitié, lui dit-il, » que le valet mette le maître hors de la maison. Au » reste, mon âme est à Dieu, mon cœur au roi, et » pour mon corps, je l'abandonne à la fureur des » méchans. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1647, *le* 25 *octobre*, Mort de Torricelli, à Florence.

Torricelli, né à Faenza, en 1608, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Envoyé à Rome pour s'y perfectionner, il fut disciple du père Benoît Castelli, abbé du Montcassin, qui le fit connoître à Galilée. Ce célèbre mathématicien ayant vu le *Traité du Mouvement*, du jeune Torricelli, l'appella auprès de lui à Florence, comme l'homme le plus capable de recueillir les observations que son âge, ses infirmités et la perte de sa vue l'empêchoient de mettre au jour. Galilée étant mort, en 1641, Torricelli eut une chaire de professeur en mathématiques à Florence, et il cultiva également la géométrie et la physique. Il perfectionna les lunettes d'approche; il fit le premier des microscopes avec de petites boules de verre travaillées à la lampe; il inventa les expériences du vif agent, avec le tuyau de verre dont on se sert pour les faire, et qui porte le nom de tube de Torricelli. On attendoit de lui de nouvelles découvertes, lorsque la mort l'enleva à la fleur de l'âge.

L'an 1655, *le* 25 *octobre*, Mort de Gassendi.

Pierre Gassendi, professeur royal de mathématiques à Paris, étoit né en 1592, auprès de Digne. Son goût pour l'astronomie se développa de bonne heure, et devint si fort, qu'il se privoit du sommeil pour jouir du spectacle d'un ciel étoilé. Un soir, s'amusant avec des enfans de son âge, il s'éleva entr'eux une dispute sur le mouvement de la lune et celui des nuages; ses camarades soutenoient que la lune avoit un mouvement sensible, et que les nuages étoient immobiles. Gassendi les mena sous un arbre, et leur fit observer que la lune paroisssoit toujours entre les mêmes feuilles, tandis que les nuages se déroboient à leur vue.

Il fut nommé en 1645, à une chaire de mathématiques, au collége royal. Descartes changeoit alors la face de la philosophie : Gassendi attaqua ses *Méditations*. Il eut la gloire de voir les philosophes de son tems, se partager en *cartésiens et en gassendistes*. Descartes, entraîné par son imagination, bâtissoit un système de philosophie comme on construit un roman; il vouloit tirer tout de son propre fonds. Gassendi, homme d'une grande érudition, étoit extrêmement prévenu en faveur des anciens. Chimères pour chimères, il aimoit mieux celles qui avoient deux mille ans. Il prit d'Epicure et de Démocrite ce que ces philosophes paroissoient avoir de plus raisonnable, et en fit la base de sa physique. Il renouvela les atômes et le vide. Newton et d'autres ont démontré depuis ce qu'il n'avoit exposé qu'imparfaitement.

La différence des sentimens le brouilla avec Des-

cartes. Ce grand philosophe, dans une réponse qu'il avoit faite à Gassendi, l'avoit appelé *Chair* (*caro*); et cette expression lui tenoit fort au cœur. Dans une réplique qu'il fit à cet illustre adversaire, il finit par ces paroles remarquables : « En m'appelant *Chair*, » vous ne m'ôtez pas l'*esprit*; vous vous appelez *Es-* » *prit*, mais vous ne quittez pas votre *chair*. Il faut » donc vous permettre de parler selon votre génie. Il » suffit, qu'avec l'aide de Dieu, je ne sois pas telle- » ment *chair*, que je ne sois encore *esprit*, et que » vous ne soyez pas vous-même tellement *esprit*, que » vous ne soyez *chair*. » L'abbé d'Estrées, depuis cardinal, grand amateur des lettres, vint à bout de réconcilier les deux adversaires.

Les ouvrages de Gassendi ont été recueillis en six volumes. Ils renferment, 1°. *la Philosophie d'Epicure*; 2°. *la Philosophie de l'Auteur*; 3°. des *Œuvres astronomiques*; 4°. les *Vies de Peiresc*, *d'Epicure*, *de Copernic*, *de Ticho-Brahé*; 5°. la *Réfutation des Méditations de Descartes*.

L'an 1757, *le* 25 *octobre*, Mort de dom Calmet.

Dom Calmet, bénédictin, abbé de Senones, étoit né en Bretagne, l'an 1672. Il est célèbre par le nombre et le mérite de ses ouvrages, dont le plus considérable est son *Commentaire littéral* sur toute l'Ecriture sainte.

Dom Fangé, son neveu et son successeur à Senones, ayant demandé des vers pour être mis au bas de son portrait, à Voltaire, en reçut la réponse suivante :

« Il seroit difficile, monsieur, de faire une inscrip-

» tion digne de l'oncle et du neveu. Au défaut de » talent, je vous offre ce que m'a dicté mon zèle :

Des oracles sacrés que Dieu daigne nous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité ;
Il fit plus : il les crut avec simplicité,
Et fut par ses vertus digne de les entendre.

» Il me semble au moins que je rends justice à la » science, à la foi, à la modestie, à la vertu de feu » dom Calmet ; mais je ne pourrai jamais célébrer, » ainsi que je le voudrois, sa mémoire, qui me sera » infiniment chère. »

HISTOIRE.

L'an 1530, *le 26 octobre*, Les chevaliers de Saint-Jean prennent possession de l'île de Malte.

Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ayant été chassés de l'île de Rhodes par Soliman II, en 1522, Viterbe leur servit de retraite, jusqu'à ce que l'empereur Charles-Quint leur donnât l'île de Malte, pour servir de rempart à la Sicile. Le grand-maître Villiers de l'Isle-Adam, qui avoit défendu Rhodes avec tant de courage, prit possession de son nouvel Etat, le 26 octobre 1530; et depuis ce tems, les chevaliers de *Saint-Jean de Jérusalem* ont pris le nom de *Chevaliers de Malte*.

L'an 1756, *le 26 octobre*, Mort de la Galissonnière.

Rolland Michel Barrin, marquis de la Galissonnière, lieutenant-général des armées navales de France, étoit né à Rochefort le 11 novembre 1693. Entré au service en 1710 comme garde marine, il fut fait capitaine de vaisseau en 1738, et gouverneur-général du Canada en 1745. Nommé chef d'escadre en 1749, il remporta le 20 mai 1756 une célèbre victoire navale sur l'amiral Byng, à la vue de Port-Mahon, quoique la flotte française fût inférieure de trois vaisseaux de ligne à l'armée navale d'Angleterre.

Quand M. de la Galissonnière eut appris que l'amiral Byng étoit mis en jugement, il écrivit à l'amirauté d'Angleterre pour justifier la conduite de son

infortuné rival dans cette bataille navale, la seule gagnée par les Français sous le règne de Louis XV.

Après cette glorieuse campagne, M. de la Galissonnière voulant en rendre compte lui-même au roi, alors à Fontainebleau, se mit en route, quoique dangereusement malade; et succombant à tant de fatigues, il termina à Nemours sa carrière, à l'âge de soixante-trois ans. Louis XV témoigna hautement ses regrets sur la perte de cet illustre marin, et déclara que s'il ne lui avoit pas envoyé le bâton de maréchal de France, c'est qu'il l'attendoit pour le lui donner lui-même.

Le marquis de la Galissonnière, ami des sciences, faisoit rechercher dans ses voyages tout ce qui intéressoit l'histoire naturelle. C'est à lui qu'on doit le tulipier, ainsi que plusieurs autres arbres utiles ou d'agrément, dont il avoit apporté en France des graines et des plants à son retour d'Amérique.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 740, le 26 octobre, Un grand tremblement de terre renverse les murs de Constantinople, avec quantité d'édifices de cette ville, couvre de ruines la Thrace, et bouleverse les villes de Nicée et de Nicomédie. Ce fléau s'étendit dans l'Egypte et dans tout l'Orient, où plusieurs villes furent abîmées avec leurs habitans.

L'empereur Théodose III augmenta d'un douzième la capitation du peuple de Constantinople, pour la réparation des murailles, et l'impôt subsista toujours, lors même qu'elles furent réparées.

L'an 1555, *le* 26 *octobre*, Mort de Morata, en Italie.

Olympia Morata, née à Ferrare en 1526, enseigna publiquement, en Allemagne, le latin et le grec. On a d'elle des vers grecs et latins qui ont mérité l'estime des savans.

L'an 1646, *le* 26 *octobre*, La ville de Lima, dans le Pérou, est ruinée de fond en comble par un tremblement de terre.

Ce fut sur les dix heures et demie du soir que cette grande ville fut renversée. Le mal fut si prompt et le ravage si général, que la fuite n'étoit pas un moyen d'éviter le danger. Les uns se trouvèrent écrasés sous les ruines des maisons, les autres dans les rues par la chute des murailles. Toutes les églises furent détruites et les plus beaux édifices abattus. De soixante mille habitans, néanmoins, il n'en périt pas la douzième partie. Ceux-ci furent garantis dans les cavités que formoient les ruines mêmes; ceux-là se trouvèrent transportés sur le haut du débris, sans savoir comment ils y étoient parvenus. Des deux tours de la cathédrale, l'une fut renversée, et l'autre portée jusqu'à l'endroit où sont les cloches : la nef fut écrasée par leur chute. Un magnifique arc de triomphe, bâti sur le pont et surmonté d'une statue équestre de Philippe V, fut mis en poudre; le palais de l'audience, le tribunal de l'inquisition, l'université, les colléges eurent le même sort. En moins de vingt-quatre heures, il y eut plus de deux cents secousses. A la même heure, le fort de Callao, situé vis-à-vis, et

dans la mer, fut submergé par les eaux. De vingt-quatre vaisseaux qui étoient dans le port, dix-neuf furent engloutis et les autres mis à sec, à une grande distance. Quatre mille personnes périrent dans ce déluge. Les autres, qui avoient pris la fuite, furent atteintes par la mer, qui les submergea à une lieue dans les terres. Cet événement, en un mot, causa un tel dommage, que l'on porta à plus de six cent millions la perte que les habitans y firent, tant en marchandises qu'en tout ce qui auroit été nécessaire pour remettre cette ville dans l'état florissant où elle étoit avant son malheur.

L'an 1694, *le* 26 *octobre*, Mort de Puffendorf en Prusse.

Samuel Puffendorf, né dans la Misnie, en 1631, tourna ses études du côté du droit public et des intérêts respectifs des puissances de l'Europe. Après avoir médité *le Droit de la Guerre et de la Paix* de Grotius, il publia à la Haye, en 1660, ses *Elémens de la Jurisprudence universelle*. Ce premier essai lui acquit une si grande réputation, que l'électeur Palatin fonda en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'université d'Heidelberg. L'électeur de Brandebourg l'attira dans la suite à Berlin, où il mourut universellement estimé et regretté.

Parmi les ouvrages qui lui ont fait un nom dans l'Europe, on distingue : 1°. *l'Histoire de Suède, depuis l'expédition de Gustave-Adolphe en Allemagne, jusqu'à l'abdication de Christine* ; 2°. *l'Histoire de Frédéric-Guillaume-le-Grand, électeur de Brandebourg* ; 3°. *l'Etat de l'empire d'Allemagne*.

L'an 1700, *le* 26 *octobre*, Mort de l'abbé de Rancé.

Dom Armand-Jean de Bouthillier de Rancé, né à Paris le 9 janvier 1626, étoit neveu de Claude de Bouthillier de Chavigni, secrétaire d'Etat et surintendant des finances. Il fit paroître dans son enfance de si heureuses dispositions pour les belles-lettres, que dès l'âge de douze ou quinze ans, à l'aide de son précepteur, il publia une nouvelle édition des *Poésies d'Anacréon*, en grec, avec des notes. Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, et obtint plusieurs abbayes. Des belles-lettres il passa à la théologie, et prit ses degrés en Sorbonne avec la plus grande distinction; il fut reçu docteur en 1654. Le cours de ses études fini, il entra dans le monde, s'y livra à toutes ses passions, et surtout à celle de l'amour : on veut même qu'elle ait occasionné sa conversion. On dit que l'abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse, madame de Montbazon, fameuse par sa galanterie et ses intrigues, dont il ignoroit la mort, monta par un escalier dérobé, et qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat : on l'avoit séparée du corps, parce que le cercueil de plomb qu'on avoit fait faire étoit trop petit. D'autres prétendent que son aversion pour le monde fut causée par la mort ou par les disgraces de quelques-uns de ses amis, ou par le bonheur d'être sorti sans aucun mal d'un grand péril : les balles d'un fusil, qui devoient naturellement le percer, ayant donné dans le fer de sa gibecière. Il y a apparence que tous ces motifs réunis contribuèrent à son changement de vie. Du moment qu'il le projeta, il ne parut plus à la

cour. Retiré dans sa terre de Veret, auprès de Tours, il consulta les évêques d'Aleth, de Pamiers et de Cominges. Leurs avis furent différens ; celui du dernier fut d'embrasser l'état monastique. Le cloître ne lui plaisoit point alors ; mais après de mûres réflexions, il se détermina à y entrer. Il vendit sa terre de Véret trois cent mille livres pour les donner à l'Hôtel-Dieu de Paris, et ne conserva, de tous ses bénéfices, que le prieuré de Boulogne, de l'ordre de Grammont, et son abbaye de la Trappe, de l'ordre de Cîteaux. Les religieux de ce monastère y vivoient dans le dérèglement. L'abbé de Rancé, tout rempli de ses projets de retraite, demanda au roi et obtint un brevet pour y établir la réforme. Il prit ensuite l'habit régulier dans l'abbaye de Perseigne, fut admis au noviciat en 1663, et fit profession l'année d'après. La cour de Rome lui ayant accordé des expéditions pour rétablir l'austérité dans son abbaye, il exhorta si vivement ses religieux, que la plupart embrassèrent la nouvelle règle. L'abbé de Rancé eût voulu faire dans tous les monastères de l'ordre de Cîteaux ce qu'il *avoit fait* dans le sien ; mais ses soins furent inutiles. N'ayant pu étendre la réforme, il s'appliqua à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastère reprit en effet une nouvelle forme. Continuellement consacrés au travail des mains, à la prière, et aux austérités les plus effrayantes, les religieux y retracèrent l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. Ce monastère fit sentir non-seulement aux cœurs les plus tièdes, jusqu'à quel point une foi vive et ardente peut nous rendre chères les privations les plus rigoureuses ; « mais il offrit au simple philosophe, dit d'Alembert,

» une matière intéressante de réflexions profondes sur » le néant de l'ambition et de la gloire, les consola- » tions de la retraite et le bonheur de l'obscurité. » Le réformateur des religieux de la Trappe, voulant les détacher entièrement des choses terrestres, les priva des amusemens les plus permis. L'étude leur fut interdite; la lecture de l'Ecriture-Sainte et de quelques Traités de morale, voilà toute la science qu'il disoit leur convenir. Pour appuyer son idée, il publia son *Traité de la Sainteté et des Devoirs de l'état monastique*; ouvrage qui causa une dispute entre l'austère réformateur et le doux et savant Mabillon. Cette guerre ayant été calmée, il fallut qu'il en soutint une autre avec les partisans d'Arnauld. Il écrivit sur la mort de cet homme illustre une lettre à l'abbé Nicaise, dans laquelle il se permettoit des réflexions qui déplurent. « Enfin, disoit-il, voilà M. Arnauld » mort; après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il » a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée : quoi qu'on » dise, voilà bien des questions finies. » La liberté qu'il se donna de recevoir des religieux des autres ordres, presque toujours malgré leurs supérieurs, lui fit un grand nombre d'ennemis; d'autant plus qu'il avoit peint avec des traits forts vifs la corruption des autres cloîtres et la perfection du sien. L'abbé de la Trappe, accablé d'infirmités, crut devoir se démettre de son abbaye. Le roi lui laissa le choix du sujet, et il nomma dom Zozime, qui mourut peu de tems après. Dom Gervaise, qui lui succéda, mit le trouble dans la maison de la Trappe. Il inspiroit aux religieux un nouvel esprit opposé à celui de l'ancien abbé, qui, ayant trouvé le moyen d'obtenir

sa démission, la fit remettre entre les mains du roi. Le nouvel abbé, surpris et irrité, courut à la cour noircir l'abbé de Rancé; mais, malgré ses manœuvres, dom Jacques de la Cour obtint sa place. La paix ayant été rendue à la Trappe, le pieux réformateur mourut tranquille, le 26 octobre 1700; il expira couché sur la cendre et sur la paille, en présence de l'évêque de Sées et de toute sa communauté.

L'abbé de Rancé possédoit de grandes qualités, un zèle ardent, une piété éclairée, une facilité extrême à s'énoncer et à écrire : son style est noble, pur, élégant; mais il n'est pas assez précis; il ne prend que la fleur des sujets. L'ambition avoit été sa grande passion avant son changement de vie : il tourna ce feu qui le dévoroit du côté de Dieu; mais il ne put se détacher entièrement de ses anciens amis. Il dirigeoit un grand nombre de personnes de qualité, et les lettres qu'il écrivoit continuellement en réponse aux leurs, occupèrent une partie de sa vie. On a dit « qu'il s'étoit dispensé, comme législateur, de la loi qui force ceux qui vivent dans le tombeau de la Trappe, d'ignorer ce qui se passe sur la terre. » Mais on peut dire pour l'excuser, que sa place l'obligeoit à ces relations. On ne peut cependant s'empêcher de reconnoître dans ses démarches, les plus louables, un air d'ostentation que la piété modeste évite ordinairement avec soin. Ses amis et lui, voulant trop occuper le public de la Trappe, firent graver tout ce qui concernoit les bâtimens, les travaux et les exercices de ce monastère.

L'an 1726, *le* 26 *octobre*, Mort de Sacy.

Louis de Sacy, avocat au parlement de Paris, et

l'un des quarante de l'Académie française, parut dans le barreau avec un succès distingué. On a de lui, 1°. une excellente traduction des *Lettres de Pline le jeune*, et du *Panégyriste de Trajan ;* 2°. un *Traité de l'Amitié.* Cet ouvrage, estimable à plusieurs égards, n'a paru ni assez tendre pour les âmes sensibles, ni assez pensé pour les philosophes. Il offre plutôt l'image pure d'une affection vive, que la peinture énergique d'un sentiment profond ; 3°. un *Traité de la Gloire*, qui eut moins de lecteurs que les précédens.

Sacy étoit de la société de la marquise de Lambert, qui avoit pour lui l'amitié la plus tendre. Le commerce des La Motte, des Fontenelle, n'étoit qu'agréable à cette dame illustre ; celui de Sacy étoit bien plus pour elle, il lui étoit nécessaire. « Si l'esprit des » premiers, dit d'Alembert, lui offroit plus d'agré- » mens et de ressources, elle trouvoit dans le second » une sensibilité qui alloit plus à son cœur, et une » ame qui répondoit mieux à la sienne. »

HISTOIRE.

L'an 1283, *le* 27 *octobre*, Ordonnance du roi de France Philippe-le-Hardi, sur les avocats.

Cette ordonnance porte que les avocats des justices royales jureront tous les ans qu'ils ne soutiendront que des causes justes, qu'ils les défendront avec autant de zèle que de fidélité, et qu'ils les abandonneront, dès qu'ils verront qu'elles sont fondées sur la chicane.

L'an 1614, *le* 27 *octobre*, Assemblée des Etats-Généraux.

Ces Etats-Généraux furent convoqués à Paris par Marie de Médicis, régente du royaume pendant la minorité de Louis XIII, à la sollicitation des princes qui se plaignoient des abus du gouvernement.

« Ces Etats, dit un célèbre historien, n'avoient point » le dépôt des lois et des usages, comme le parlement » d'Angleterre, et comme les diètes de l'Empire: ils » ne faisoient point partie de la législation suprême; » cependant ils vouloient être législateurs: c'est à quoi » aspire nécessairement un corps qui représente une » nation. Il se forme de l'ambition secrète de chaque » particulier une ambition générale.

» Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces Etats, » c'est que le clergé demanda inutilement que le con- » cile de Trente fût reçu en France, et que le tiers état » demanda non moins inutilement la publication de la

» loi, qu'aucune puissance ni temporelle ni spirituelle » n'a droit de disposer du royaume, et de dispenser » les sujets du serment de fidélité, et que l'opinion, » qu'il soit loisible de tuer les rois, est impie et détes- » table.

» C'étoit surtout le tiers-état de Paris qui demandoit » cette loi, après avoir voulu déposer Henri III, et » après avoir souffert toutes les extrémités de la famine, » plutôt que de reconnoître Henri IV. Mais les fureurs » de la ligue étoient alors éteintes. »

L'an 1806, *le* 27 *octobre*, S. M. l'Empereur Napoléon fait son entrée à Berlin.

L'Empereur étoit environné du prince de Neufchâtel, des maréchaux Davoust et Augereau, de son grand-maréchal du palais, de son grand-écuyer, et de ses aides-de-camp. Le maréchal Lefebvre ouvroit la marche à la tête de la garde impériale à pied; les cuirassiers de la division Nansouty étoient en bataille sur le chemin. L'Empereur marchoit entre les grenadiers et les chasseurs à cheval de la garde. Il descendit au palais à trois heures après midi: une foule immense étoit accourue sur son passage.

Le lendemain, les ministres de Bavière, d'Espagne, de Portugal et de la Porte, qui étoient à Berlin, furent admis à l'audience de Sa Majesté.

M. le comte de Néale s'étant présenté dans les salons de l'Empereur, S. M. lui a dit : « Eh bien, mon- » sieur, vos femmes ont voulu la guerre, en voici le » résultat : vous devriez mieux contenir votre famille. » Des lettres de sa fille avoient été interceptées. *Napoléon*, disoient ces lettres, *ne veut pas faire la guerre*,

il faut la lui faire. « Non, dit S. M. à M. de Néale, » je ne veux pas la guerre : non pas que je me méfie » de ma puissance, comme vous le pensez ; mais » parce que le sang de mes peuples m'est précieux, » et que mon premier devoir est de ne le répandre » que pour sa sûreté et son honneur. Mais ce bon » peuple de Berlin est victime de la guerre, tandis » que ceux qui l'ont attirée se sont sauvés : je rendrai » cette noblesse de cour si petite, qu'elle sera obligée » de mendier son pain. » En faisant connoître ses intentions au corps municipal, l'Empereur dit : J'entends qu'on ne casse les fenêtres de personne. Mon » frère le roi de Prusse a cessé d'être roi le jour où il » n'a pas fait pendre le prince Louis Ferdinand, lorsqu'il a été assez osé pour aller casser les fenêtres de » ses ministres. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1687, *le* 27 *octobre*, Mort de Rapin.

René Rapin, né à Tours en 1621, est célèbre par son talent pour la poésie latine. « Ce que le poète » romain regrettoit de ne pouvoir faire, dit M. De» lille, le père Rapin l'a exécuté : il a écrit dans la » langue, et quelquefois dans le style de Virgile, un » poëme en quatre chants sur les Jardins, qui eut un » grand succès dans un tems où on lisoit encore les » vers latins modernes. Son ouvrage n'est pas sans » élégance ; mais on y désireroit plus de précision et » des épisodes plus heureux. »

Le grand poète que nous venons de citer, a dit encore en parlant des fleurs :

Que Rapin vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms :
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.

LES JARDINS, Ch. III.

On a encore du père Rapin des Eglogues sacrées qui offrent les mêmes beautés et les mêmes défauts. Ses parallèles des auteurs anciens, de Virgile et d'Homère, de Démosthènes et de Cicéron, de Platon et d'Aristote, de Thucydide et de Tite-Live sont estimés.

Duperrier et Santeuil parièrent un jour à qui feroit les meilleurs vers latins sur un certain sujet : ils allèrent d'abord trouver Ménage, auquel il remirent la somme qui devoit être le prix du vainqueur, et lui présentèrent chacun leurs pièces ; Ménage s'excusant sur son incapacité, les renvoya au père Rapin. Les deux rivaux se rendent aussitôt chez leur nouvel arbitre qui venoit de sortir pour aller dire sa messe ; ils le font demander à la porte de l'église pour une affaire importante. Rapin arrive ; ils lui font part du sujet de leur arrivée, lui remettent l'argent et les deux pièces de vers ; Rapin déclare les deux pièces également mauvaises, et rentrant dans l'église, jette l'argent dans le tronc des pauvres.

L'an 1786, *le* 27 *octobre*, Mort de Chassé.

Dominique Chassé, seigneur de Ponceau, l'un des plus célèbres acteurs de l'Opéra, débuta sur ce théâtre l'an 1721. Il y remplit les premiers rôles avec un grand succès, jusqu'en 1757 qu'il demanda sa retraite. Son

jeu étoit noble, et il fit servir ses connoissances à le perfectionner. De prétendus gens de goût lui trouvoient plus de dignité que de feu. On connoît l'épigramme qui finit par ces vers :

C'est un gentilhomme qui chante,
Il ne se fatigue pas.

Mais malgré cette critique, il savoit mettre de la chaleur dans les rôles qui en exigeoient ; il avoit soin seulement de la placer à propos, éloge qu'on n'a pu donner à quelques-uns de ses successeurs. On cite de lui un trait qui prouve l'injustice de l'épigramme, et qu'il se pénétroit profondément de ses rôles : étant un jour tombé sur la scène, il cria aux soldats qui le suivoient : « Marchez-moi sur le corps. » Cet habile acteur mourut à Paris, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il jouissoit depuis cinquante ans de la pension de musicien de la chambre du roi, qu'il tenoit de Louis XV. Ce prince la lui avoit accordée de son propre mouvement. Chassé étoit gentilhomme, et avoit des sentimens nobles. Au milieu des écueils de son état, il avoit conservé une probité sévère, qui augmentoit le prix de ses talens. « Acteur unique et homme estimable, dit Rousseau, » il laissera l'admiration et le regret de son talent aux » amateurs de son théâtre. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1553, *le* 27 *octobre*, Calvin fait brûler Servet.

Michel Servet, né en Aragon, très-savant médecin, méritoit de jouir d'une gloire paisible, pour avoir long-tems avant Harvey, découvert la circulation du

sang; mais il négligea un art utile pour des sciences dangereuses; il traita de la *préfiguration du Christ dans le verbe*, de la *vision de Dieu*, de la *substance des anges*, de la *manducation supérieure*. De Vienne en Dauphiné, où il séjourna quelque tems, il écrivit à Calvin sur la *Trinité*: ils disputèrent par lettres. De la dispute, Calvin passa aux injures, et des injures à cette haine théologique, la plus implacable de toutes les haines. Calvin eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que Servet faisoit imprimer secrètement. Il les envoya à Lyon avec les lettres qu'il avoit reçues de lui, et le fit accuser par un de ses émissaires. Servet s'enfuit et passa malheureusement par Genève; Calvin le sait, le dénonce, le fait arrêter à l'enseigne de *la Rose*, lorsqu'il étoit près d'en partir. On le dépouilla de quatre-vingt-dix-sept pièces d'or, d'une chaîne d'or et de six bagues. Il étoit sans doute contre le droit des gens d'emprisonner un étranger qui n'avoit commis aucun délit dans la ville; mais aussi Genève avoit une loi qu'on devroit imiter : cette loi ordonne que le délateur se mette en prison avec l'accusé. Calvin fit la dénonciation par un de ses disciples qui lui servoit de domestique.

Ce même Jean Calvin avoit avant ce tems-là prêché la tolérance. On voit ces propres mots dans une de ses lettres imprimées : « En cas que quelqu'un soit » hétérodoxe, et qu'il fasse scrupule de se servir des » mots *trinité* et *personne*, nous ne croyons pas que » ce soit une raison pour rejeter cet homme; nous » devons le supporter sans le chasser de l'Eglise, et » sans l'exposer à aucune censure comme un héré- » tique. »

dernier coup, il résolut de leur enlever la Rochelle, regardée comme le boulevard du protestantisme. Les Rochellois animés par la religion et la liberté, ces deux puissans motifs des peuples, élurent un maire, nommé Guiton, encore plus déterminé qu'eux. Celui-ci, avant d'accepter une place qui lui donnoit la magistrature et le commandement des armes, prend un poignard, et le tenant à la main : « Je n'accepte, dit-il, l'emploi de » votre maire, qu'à condition d'enfoncer ce poignard » dans le cœur du premier qui parlera de se rendre; » et qu'on s'en serve contre moi, si jamais je songe à » capituler! »

Pendant que la Rochelle se prépare ainsi à une résistance invincible, Richelieu emploie toutes les ressources pour la soumettre : vaisseaux bâtis à la hâte, troupes de renfort, artillerie, enfin jusqu'au secours de l'Espagne. Mais le cérémonial rendit ce secours inutile, et Louis XIII, n'ayant pas voulu permettre à l'amiral de se couvrir en sa présence, vit la flotte espagnole retourner dans ses ports.

Le duc de Buckingham, premier ministre *du roi* d'Angleterre, préparoit un armement considérable pour sauver la ville; il pouvoit, en très peu de tems, rendre tous les efforts du roi de France inutiles. On prétend que Richelieu, pour parer ce coup, se servit du fol amour dont le duc, dans un voyage à Paris, s'étoit épris pour la reine Anne d'Autriche, et qu'on exigea que cette princesse écrivît au duc. Elle le pria, dit-on, de différer au moins l'embarquement; et l'on assure que la foiblesse de Buckingham l'emporta sur son honneur et sur sa gloire.

Il n'est pas moins singulier que le cardinal ait

seul commandé à ce siége, tandis que le roi étoit retourné à Paris; il avoit des patentes de général : ce fut son coup d'essai. Il montra que la résolution et le génie suppléent à tout. On ne pouvoit réduire la Rochelle, tant que son port seroit ouvert aux flottes anglaises; il falloit le fermer et dompter la mer. Pompe Targon, ingénieur italien, avoit, dans la précédente guerre civile, imaginé de construire une estacade, dans le tems que Louis XIII vouloit assiéger cette ville, et que la paix fut conclue. Le cardinal de Richelieu suit cette vue; la mer renverse l'ouvrage : il n'en est pas moins ferme à le faire recommencer. Il commande une digue dans la mer, d'environ quatre mille sept cents pieds de long; les vents la détruisent : il ne se rebute pas, et ayant à la main son Quinte-Curce et la description de la digue d'Alexandre devant Tyr, il recommence encore la digue. Deux Français, Métezeau et Tériot, la mettent en état de résister aux vents et aux vagues.

Louis XIII vient au siége, et y reste depuis le mois de mars 1628 jusqu'à sa reddition. Souvent présent aux attaques, et donnant l'exemple aux officiers, il presse le grand ouvrage de la digue; mais il est toujours à craindre que bientôt une nouvelle flotte anglaise ne vienne la renverser. La fortune seconde en tout cette entreprise. Le duc de Buckingham s'étant brouillé avec Richelieu, étoit prêt à partir et à conduire une flotte redoutable devant la Rochelle, lorsqu'un Anglais fanatique, nommé Felton, l'assassina d'un coup de couteau, sans que jamais on ait pu découvrir les instigateurs de ce crime.

Cependant la Rochelle, sans secours, sans vivres,

tenoit par son seul courage. La mère et la sœur du duc de Rohan, souffrant comme les autres la plus dure disette, encourageoient les citoyens. Des malheureux, prêts à expirer de faim, déploroient leur état devant le maire Guiton, qui répondoit : *Quand il ne restera plus qu'un seul homme, il faudra qu'il ferme les portes.*

L'espérance renaît dans la ville à la vue de la flotte préparée par Buckingham, qui paroît enfin sous le commandement de l'amiral Lindsey. Elle ne peut percer la digue. Quarante pièces de canon établies sur un fort de bois, dans la mer, écartoient les vaisseaux de la flotte ennemie, dont tous les efforts furent inutiles.

La famine vainquit enfin le courage des Rochellois; ils furent obligés de se rendre, malgré le poignard du maire qui restoit toujours sur la table de l'hôtel-de-ville, pour percer quiconque parleroit de capituler. On a remarqué que ni Louis XIII comme roi, ni le cardinal de Richelieu comme ministre, ni les maréchaux de France en qualité d'officiers de la couronne, ne signèrent la capitulation : deux maréchaux de camp signèrent. Les fortifications furent démolies, les fossés comblés, les habitans désarmés et dépouillés de leurs priviléges. Ce fut l'événement le plus glorieux du ministère du cardinal de Richelieu. « Ainsi » fut soumise, dit Hénaut, cette ville rebelle, qui, » depuis près de deux cents ans, s'armoit contre ses » maîtres, et choisissoit toujours pour se révolter, » suivant la politique des séditieux, le tems où les » rois se trouvoient dans quelque embarras. »

L'an 1706, *le* 28 *octobre*, Bataille de Nerva, gagnée par Charles XII, roi de Suède.

Frédéric IV, roi de Danemarck; Auguste, roi de Pologne, et Pierre, czar de Moscovie, voulant profiter de la jeunesse de Charles XII, pour démembrer ses Etats, se liguèrent tous les trois contre le jeune monarque. Charles les attaque tous l'un après l'autre; il court en Danemarck, assiége Copenhague, et oblige Frédéric à demander la paix. Il marche ensuite à Nerva, dont les Russes faisoient le siége, au nombre de quatre-vingt mille hommes; il les attaque avec neuf mille, et les force dans leurs retranchemens. Trente mille furent tués ou noyés, vingt mille demandèrent quartier, et le reste fut pris ou dissipé. Charles permit à la moitié des soldats russes de s'en retourner désarmés, et à l'autre moitié de repasser la rivière avec leurs armes. Il ne garda que les généraux, auxquels il fit donner leurs épées et de l'argent. Parmi les prisonniers se trouvoit un prince asiatique, né au pied du mont Caucase: en voyant ce malheureux prince destiné à vivre en captivité dans les glaces de la Suède, « c'est, dit Charles, comme si j'étois prisonnier chez » les Tartares de Crimée; » paroles dont on se rappela le souvenir, lorsque le prince suédois fut forcé dans la suite à chercher un asile en Turquie.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1676, *le* 28 *octobre*, Mort de Desmarest.

Jean Desmarest de Saint-Sorlin, un des premiers membres de l'Académie française, travailla beaucoup

à la pièce de *Mirame*, du cardinal de Richelieu, qui, pour le récompenser, le fit contrôleur-général de l'extraordinaire des guerres, et secrétaire-général de la marine du Levant. C'est de lui que sont les jolis vers sur la violette, pour la guirlande de la belle Julie de Rambouillet. (*Voy.* le 1 janvier.).

Sa comédie des *Visionnaires* passa pour un chef-d'œuvre; mais Molière n'avoit pas encore paru. Vers la fin de sa vie, il devint lui-même visionnaire, et mourut fou.

L'an 1703, *le* 28 *octobre*, Mort de Wallis.

Jean Wallis, célèbre mathématicien anglais, l'un des premiers membres de la société royale de Londres, contribua beaucoup à l'établissement de cette compagnie. Né en 1616 à Ashfort, dans la province de Kent, il fut d'abord ministre de quelques églises; mais c'étoit aux mathématiques à le fixer et à décider de son état; il eut en 1649 la chaire de professeur de géométrie à Oxford; il résolut les problèmes de la Cycloïde, proposés par Pascal; il se signala par *diverses* découvertes, les unes de simple spéculation, les autres d'une utilité pratique et sensible; il est au nombre de ceux qui ont inventé des méthodes pour faire entendre et parler les sourds et muets; il est auteur d'un *Traité général d'Arithmétique*, d'un *Traité particulier de l'Arithmétique*, appliqué aux enfans; ouvrage qui a conduit aux plus curieuses découvertes en géométrie; d'un *Traité de Sections coniques*. Il a donné des éditions d'*Archimède*, du *Traité de l'Harmonie*, de Ptolémée; des *Commentaires de Porphire sur l'Harmonie*, du *Traité de la Distance du soleil et de la*

Lune, par Aristarque de Samos. Ce grand mathématicien, sans jamais être infidèle aux mathématiques, se permit quelques incursions dans des genres différens : il excelloit dans l'art du déchiffrement. Il rendit, par ce talent de déchiffrer, de grands services à l'électeur de Brandebourg, qui, en 1693, lui envoya par reconnoissance une chaîne d'or avec une médaille. On a encore de Wallis une Grammaire anglaise, divers écrits polémiques contre le fameux Hobbes, et quelques Traités de Théologie. Il poussa loin sa carrière, il vit presque tout son siècle, et il entama le siècle suivant. Il mourut à Oxford en 1703, à quatre-vingt-sept ans, ayant joui de la vieillesse la plus saine et la plus heureuse.

HISTOIRE.

L'an 333 *avant Jésus-Christ, le* 29 *octobre*, Bataille d'Issus.

Alexandre ayant appris à Malle, que Darius étoit campé avec toutes ses forces dans la Coméagène, se mit en marche, franchit le passage des montagnes de la Cilicie, et marcha près de Myriandre. Informé que l'armée perse avoit abandonné le poste avantageux qu'elle occupoit, il fit, pendant la nuit, repasser les montagnes à ses troupes, par les pyles de Syrie, en même tems que les Perses achevoient de défiler aux pyles amaniques ou de Cilicie, deux gorges qui servoient de communication entre la Cilicie et les régions situées en deçà de l'Euphrate. Alexandre laissa ce passage ouvert pour attirer Darius dans un endroit où il ne pût faire usage de toutes ses forces. Darius s'étant emparé d'Issus, campa le lendemain au-delà du Pinare, où Alexandre se disposa à l'attaquer. Il mit son armée en bataille, et en appuya la droite aux montagnes et la gauche à la mer.

Le combat s'engagea près d'Issus. Au premier choc, l'aile gauche des Perses fut mise en déroute; les Grecs qui étoient à la solde de Darius opposèrent plus de résistance : ils renversèrent d'abord tout ce qui se trouva devant eux ; et la phalange macédonienne, manœuvrant sur un terrain inégal, fut obligée de se rompre, et ne repoussa qu'avec peine leurs attaques

vives et réitérées. A l'aile droite la cavalerie des Perses attaqua avec beaucoup de vigueur la cavalerie thessalienne, et ne lui céda qu'après avoir vu Darius prendre honteusement la fuite.

L'honneur de cette journée appartient à l'habileté et à la valeur d'Alexandre. Il enfonça le premier les mercenaires grecs, et fut blessé lui-même légèrement, non de la main de Darius, comme Charès l'assuroit, mais dans la foule, sans savoir d'où le trait étoit parti. Dès que Darius eut vu son aile gauche mise en déroute par Alexandre, et le reste de son armée en désordre, il chercha son salut dans la fuite. Etant arrivé à des lieux difficiles, il descendit de son char, monta sur un cheval, et déroba sa marche à la faveur des ténèbres de la nuit.

La perte des vainqueurs n'est portée par Quinte-Curce qu'à trente-deux hommes de pied et à deux cent cinquante cavaliers. Justin la réduit à cent trente soldats d'infanterie. Cet écrivain ne diffère pas de Quinte-Curce dans le nombre des cavaliers tués à cette bataille, non plus que Diodore, qui d'ailleurs fait monter jusqu'à trois cents hommes la perte de l'infanterie. Arrien parle seulement de la mort de Ptolémée, fils de Séleucus, et de cent vingt Macédoniens du premier ordre, qui périrent à la tête de la phalange. Mais si, dans un seul choc, un nombre aussi considérable de gens distingués perdirent la vie, quel dut être celui des soldats restés sur le champ de bataille pendant l'action qui fut aussi longue que meurtrière!

Quoique les historiens d'Alexandre s'accordent assez sur le nombre des morts parmi les vaincus, on ne doit pas cependant ajouter plus de foi à leur récit. Cent

mille hommes d'infanterie et dix mille hommes de cavalerie furent tués, selon eux, dans cette journée ; ce qui seroit plus du sixième de l'armée perse, qu'ils font monter à plus de six cent mille combattans.

Après la bataille d'Issus, Alexandre fit élever, sur les bords du Pinare, trois autels consacrés à Jupiter, à Hercule et à Minerve. Quoique ces monumens aient long-tems existé après lui, cependant ils étoient beaucoup moins faits pour perpétuer sa gloire, que la conduite généreuse qu'il tint à l'égard de la famille de Darius, tombée entre ses mains à l'issue du combat. Son entrevue avec cette famille infortunée est célèbre : Sysigambis, ayant pris d'abord Ephestion pour le roi, se prosterne aux pieds d'Alexandre, et le prie d'excuser sa méprise. Ce prince la relève aussitôt, en lui disant : *Ma mère, vous ne vous trompez pas, celui-là est un autre Alexandre.* « Si Alexandre eût » conservé, dit Quinte-Curce, cette sagesse jusqu'à » la fin de sa vie, je l'estimerois plus heureux qu'il » ne l'a paru dans la suite, lorsque, victorieux de » toutes les nations, depuis l'Hellespont jusqu'à » l'Océan, il voulut imiter le triomphe de Bacchus. Il » eût vaincu l'orgueil et la colère, passions qu'il ne » put jamais vaincre ; il n'eût pas, au milieu des festins, souillé ses mains dans le sang de ses amis ; il » n'eût pas fait mourir, sans les entendre, de braves » gens qui avoient subjugué avec lui tant de peuples. » Mais la fortune ne l'avoit pas encore enivré.... »

L'an 1268, *le* 29 *octobre*, Fin tragique du jeune Conradin.

Conrad V, dit le jeune, ou Conradin, étoit fils

de l'empereur d'Allemagne Conrad IV; il étoit légitime héritier du royaume de Naples; mais le pape Innocent IV en donna l'investiture à Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis, roi de France. Conradin étant passé en Italie avec Frédéric son cousin, pour soutenir son droit par la voie des armes, eut le malheur d'être vaincu dans la plaine de Tagliocozzo, et de tomber entre les mains de son rival.

La défaite de ce jeune prince ne devoit mettre un terme ni à ses malheurs, ni aux vengeances de Charles d'Anjou. L'amour du peuple pour l'héritier légitime du trône avoit éclaté d'une manière effrayante; il pouvoit causer de nouvelles révolutions, si Conradin demeuroit en vie; et Charles, revêtant sa défiance et sa cruauté des formes de la justice, résolut de faire périr sur l'échafaud le dernier rejeton de la maison de Souabe, l'unique espérance de son parti: il convoqua donc, à Naples, deux syndics ou députés de chacune des villes de la terre de Labour et de la principauté: c'étoient les deux provinces de son royaume qui lui étoient le plus dévouées et où les Guelfes étoient en plus grand nombre; il forma de cette assemblée de députés un tribunal auquel il demanda une sentence de condamnation contre Conradin et tous ses associés. Mais avec quelque partialité que ce tribunal eût été composé, quelleque fût encore la crainte que pouvoit lui inspirer le caractère du tyran, la grande majorité des juges se refusoit à se souiller d'un crime semblable.

Tandis que Charles descendoit lâchement aux fonctions d'accusateur, qu'il reprochoit à son rival de s'être révolté contre lui, souverain légitime; d'avoir

méprisé les excommunications de l'Eglise; d'avoir fait alliance avec les Sarrasins, et d'avoir pillé les monastères; Guida de Sucaria, jurisconsulte fameux, qui étoit l'un des juges, prit la parole pour défendre l'accusé. Il montra que Conradin étoit sous la sauve-garde que les lois de la guerre accordent aux prisonniers; que son droit au trône qu'il venoit reconquérir, étoit au moins assez plausible pour qu'il pût sans crime le faire valoir; que les désordres de son armée ne pouvoient pas plus lui être attribués que des sacriléges semblables, que l'on avoit vu commettre par une armée dévouée à l'Eglise, n'avoient été attribués à son chef; qu'enfin l'âge de Conradin seroit un motif de grâce, si ses droits seuls ne lui assuroient pas la protection de la justice. Un seul juge provençal et sujet de Charles, dont les historiens n'ont pas voulu conserver le nom, osa voter pour la mort; d'autres se renfermèrent dans un timide et coupable silence; et Charles, sur l'autorité de ce seul juge, fit prononcer, par Robert de Barri, proto-notaire du royaume, la sentence de mort *contre* Conradin et tous ses compagnons. Cette sentence fut communiquée à Conradin comme il jouoit aux échecs; on lui laissa peu de tems pour se préparer à son exécution, et le 16 octobre il fut conduit, avec tous ses amis, sur la place du Marché de Naples, le long du rivage de la mer; Charles étoit présent avec toute sa cour, et une foule immense entouroit le roi vainqueur et le roi condamné.

Le juge provençal, qui avoit voté la mort de Conradin, lut la sentence portée contre lui, comme traître à la couronne et ennemi de l'Eglise. Comme

il achevoit et prononçoit la peine de mort, Robert de Flandres, le propre gendre de Charles, s'élança sur ce juge inique, et le frappant au milieu de la poitrine de l'estoc qu'il tenoit à la main, il s'écria : « Il ne t'appartient pas, misérable, de condamner » à mort si noble et si gentil seigneur! » Le juge tomba mort en présence du roi, qui n'osa pas venger sa créature.

Cependant Conradin étoit entre les mains des bourreaux; il détacha lui-même son manteau, et s'étant mis à genoux pour prier, il se releva en s'écriant : « O ma mère! quelle profonde douleur te coûtera » la nouvelle qu'on va te porter de moi! » Puis il tourna les yeux sur la foule qui l'entouroit ; il vit les larmes, il entendit les sanglots de son peuple; alors, détachant son gant, il jeta au milieu de ses sujets ce gage d'un combat de vengeance, et tendit sa tête aux bourreaux.

Après lui, sur le même échafaud, Charles fit trancher la tête au duc d'Autriche, aux comtes Gualterara et Bartolommeo Suncia, Gerard et Galvano Donoratico de Pise. Par un raffinement de cruauté, Charles voulut que le premier, fils du second, précédât son père, et mourût entre ses bras. Les cadavres, d'après ses ordres, furent exclus d'une terre sainte, et inhumés sans pompe sur le rivage de la mer. Charles II fit dans la suite bâtir sur le même lieu une église de Carmelites, comme pour apaiser ces ombres irritées.

L'an 1688, *le 29 octobre*, prise de Philisbourg par Monseigneur, fils de Louis XIV.

C'étoit la première campagne de Monseigneur, et

l'on n'avoit rien négligé pour qu'elle fût brillante et digne du fils de Louis XIV. Le duc de Montausier, gouverneur du jeune prince, lui écrivit après cette conquête : « Monseigneur, je ne vous fais point » de complimens sur la prise de Philisbourg : vous » aviez une bonne armée, des bombes, du canon, » et Vauban. Je ne vous en fais pas non plus sur ce » que vous êtes brave; c'est une vertu héréditaire » dans votre maison : mais je vous félicite de ce que » vous êtes libéral, généreux, humain, et faisant » valoir les services de ceux qui font bien. »

Les Muses, dont le ton n'est pas si sévère que celui d'un gouverneur, adressèrent au vainqueur les vers suivans, qui renferment une pensée délicatement tournée :

Le soleil, infortuné père
D'un fils indocile, imprudent,
Depuis que Philisbourg a senti ta colère,
Moins lumineux et moins ardent,
D'un cours précipité passe à l'autre hémisphère :
Il remplit à regret son glorieux emploi :
Tu renouvelles sa tristesse,
Lorsqu'il te voit conduire avec tant de sagesse
Les desseins dont Louis se repose sur toi.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1724, *le* 29 *octobre*, Philippe d'Achery, et quelques autres personnes du vaisseau qui le conduisoit à l'île de Bourbon, prirent une bouteille d'un verre très fort, la bouchèrent avec un bouchon de liége bien frappé, et de peur qu'il n'y eût quelque petit trou im-

perceptible, ils mirent par-dessus de la cire blanche, et ensuite encore du goudron, le tout couvert d'un parchemin bien lié, de sorte qu'il paroissoit impossible que l'eau pénétrât dans la bouteille; cependant, l'ayant descendue dans la mer, à environ cent trente brasses, ils la retirèrent dans l'instant entièrement pleine d'eau; ils en gouttèrent, elle étoit des trois quarts moins salée que l'eau de la mer ordinaire. Le poids d'une colonne de cent trente brasses d'eau avoit eu la force de pousser l'eau au travers de tout ce qui bouchoit si exactement la bouteille, d'y en faire pénétrer autant qu'elle en pouvoit contenir, et de la dessaler en grande partie par cette filtration forcée. (*Mémoires de l'Académie des Sciences.*)

L'an 1783, *le* 29 *octobre*, Mort de d'Alembert.

Jean le Rond d'Alembert, de l'Académie française, des Académies des Sciences de Paris, de Berlin, de Pétersbourg, de la Société Royale de Londres, a donné le second exemple, après Fontenelle, d'un bel esprit géomètre, et a prouvé qu'on peut réussir à la fois dans les sciences exactes et dans les belles-lettres.

Comme littérateur, ses principaux ouvrages sont: 1°. *Eloges lus dans les séances de l'Académie française;* recueil plein de morceaux très bien écrits, de parallèles ingénieux, de portraits peints avec énergie et vérité. On a relevé, avec raison, quelques tournures alambiquées, des pensées recherchées, de froides plaisanteries; 2°. des *Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie.* On y trouve le discours préliminaire de l'Encyclopédie, remarquable par la pro-

fondeur des vues, l'intelligence du plan, l'ordonnance des distributions, l'exposition des matières, l'exactitude des règles, la vigueur des pensées et la noblesse du style. *L'Essai sur les Gens de lettres*, est un assemblage de sagacité, d'élévation, d'une noble indépendance qu'il seroit à souhaiter que chaque homme de lettres pût réduire en pratique. On ne verroit plus alors subsister parmi eux ces basses jalousies, ces honteuses cabales qui avilissent les talens et révoltent l'honnêteté. Chaque littérateur trouveroit des amis dans les compagnons de sa carrière, et le génie indigent n'auroit pas besoin de chercher des amis en rampant.

On a de d'Alembert, comme géomètre, 1°. un *Traité de Dynamique;* ce livre fut le fondement de sa réputation, comme mathématicien. Il partagea avec Euler la gloire d'être un des plus célèbres géomètres de son siècle ; 2°. *Traité de l'équilibre et du mouvement des Fluides*, ouvrage digne du précédent ; 3°. *Réflexions sur la cause générale des Vents ;* 4°. *Recherches sur la précession des Equinoxes.*

« C'est surtout, dit La Harpe, à ses travaux *dans les* mathématiques, et au génie qu'il a montré dans les sciences exactes, qu'il fut redevable de sa réputation, et c'est là sans doute la partie la plus brillante de sa gloire. Les géomètres les plus profonds conviennent qu'il a découvert et de nouvelles méthodes et de nouvelles analyses, en un mot ajouté à la science, ce qui n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes. Mais ses titres littéraires ne sont pas non plus sans éclat ; et comme littérateur, et comme écrivain, il mérite encore une place très distinguée. On a, je l'avoue, démesurément loué son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, qui n'est

point, quoiqu'on en ait dit, *un ouvrage de génie*, mais dont le plan bien conçu et bien rempli, est d'un esprit juste, étendu et methodique, et d'un bon écrivain. Son *Eloge de Montesquieu*, et quelques autres morceaux du même genre prouvent qu'il avoit échappé à la contagion du mauvais goût : le style en est sain, élégant et précis. Mais comme on ne rencontre dans aucun des sujets qu'il a choisis, ni grands tableaux, ni grands mouvemens, ni grandes idées, il ne peut être mis qu'au second rang des prosateurs. »

Jean le Rond d'Alembert étoit né à Paris, le 16 novembre 1717, et fut exposé sur les marches de Saint-Jean-le-Rond, église située près Notre-Dame, et aujourd'hui détruite. L'existence de cet enfant parut si frêle, que le commissaire de police qui le recueillit, au lieu de l'envoyer aux Enfans Trouvés, crut nécessaire de lui faire donner des soins particuliers, et le confia, dans cette vue, à la femme d'un pauvre vitrier. Peut-être avoit-il déjà quelques instructions pour agir de la sorte : car, quoique les parens de d'Alembert ne se soient jamais fait connoître publiquement, peu de jours après sa naissance, ils réparèrent l'abandon où ils l'avoient laissé ; son père lui laissa douze cents livres de rente, revenu suffisant alors pour mettre au-dessus du besoin. Le tems a déchiré le voile dont ils avoient voulu se couvrir. On sait aujourd'hui que d'Alembert étoit fils de madame de Tencin, femme célèbre par son esprit et par sa beauté, et de Destouches, commissaire provincial d'artillerie, au nom duquel on ajoutoit le mot *Canon*, pour le distinguer de l'auteur du *Glorieux*.

Rien n'illustra plus d'Alembert que l'offre et le refus

de l'emploi d'instituteur du fils de Catherine II, qui fut depuis Paul Ier : le traitement qu'on offroit, (cent mille livres) égal à ceux des places les plus considérables, n'étoit pas ce qui pouvoit tenter un homme aussi réellement désintéressé que d'Alembert. La lettre de l'impératrice étoit une toute autre séduction ; elle s'adressoit à l'amour-propre, le plus cher intérêt des écrivains, et celui auquel la philosophie même la plus vraie ne les fait jamais renoncer, puisqu'ils sont hommes.

D'Alembert mourut à 66 ans ; et l'ouverture de son corps prouva ce qu'il avoit craint de s'avouer en lui-même, qu'il avoit la pierre, et qu'une opération sûre et facile eût pu prolonger ses jours, et peut-être pour bien des années. Mais il ne voulut jamais souffrir la sonde, et il avouoit même que dans le cas où il seroit avéré qu'il avoit la pierre, il ne pourroit se résoudre à subir l'opération, et qu'il aimeroit mieux mourir. Il est triste qu'une foiblesse pusillanime, peu digne d'un philosophe, ait été cause qu'un homme de ce mérite ait été enlevé avant le tems.

HISTOIRE.

L'an 1522, *le* 30 *octobre*, D'Amaral est décapité à Rhodes.

André d'Amaral, Portugais de nation, chancelier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, depuis l'ordre de Malte, a rendu son nom à jamais infâme, pour avoir eu des intelligences avec Soliman II, pendant qu'il assiégeoit Rhodes, et lui avoir fait passer des instructions sur l'état de la place. Cette criminelle trame ayant été découverte, il fut arrêté, et subit le juste châtiment de sa trahison.

L'an 1580, *le* 30 *octobre*, Simonetta est décapité à Milan.

Galeas Sforce, duc de Milan, ayant été assassiné dans la cathédrale le jour de Saint-Etienne, son fils encore enfant, lui succéda sous la tutelle de sa mère et du chancelier Simonetta. Mais son oncle Louis-le-Maure chassa la mère et fit mourir le chancelier, sous prétexte qu'il étoit dans les intérêts de la France.

L'an 1632, *le* 30 *octobre*, Le Duc de Montmorency est décapité à Toulouse.

Henri II, duc de Montmorency, né en 1595, marcha de bonne heure sur les traces de ses aïeux. Après s'être signalé en plusieurs occasions contre les ennemis intérieurs et extérieurs de l'Etat, il devint maréchal

de France et gouverneur du Languedoc. Il y jouissoit paisiblement de l'estime et de l'affection universelle, lorsque, pour son malheur, Gaston, duc d'Orléans, qui s'étoit brouillé avec son frère et le cardinal de Richelieu, vint se réfugier dans son gouvernement. Montmorency se laissa entraîner dans sa révolte; il fut blessé et fait prisonnier au combat, ou plutôt à la rencontre de Castelnaudary contre le maréchal de Schomberg. Le cardinal fit instruire son procès par le parlement de Toulouse, et ne se donna point de relâche qu'il n'eût été condamné à mort.

Au moment du supplice, lorsqu'il fallut donner ses bras au bourreau, afin qu'il les liât, le duc qui avoit un crucifix entre ses mains, le remit au père Arnoux, son confesseur, en lui disant: *Tenez, mon père, il ne faut pas que le juste soit lié avec le coupable.*

Au-dessus de la porte de l'Hôtel-de-Ville étoit la statue de marbre de Henri-le-Grand; elle arrêta ses regards : et voyant que son confesseur le considéroit, il lui dit : *Mon père, je regarde la figure de ce monarque, qui a été très bon et très généreux; il continua* sa marche, et monta sur l'échafaud avec le même courage que s'il fût allé à une mort glorieuse.

Louis XIII qui étoit à Toulouse, envoya chercher le père Arnoux, pour savoir quelques particularités de sa mort : « Sire, lui dit Arnoux, votre majesté a » fait un grand exemple sur la terre par la mort du duc » de Montmorency, et Dieu par sa miséricorde en a » fait un grand saint dans le ciel. » Le roi répondit en soupirant : « Je voudrois, mon père, avoir con- » tribué à son salut par des voies plus douces. »

Le corps du malheureux duc fut transporté dans

l'église de la Visitation de Moulins, où Marie-Félice des Ursins, son épouse, dame illustre par sa vertu et par sa piété, lui fit dresser un magnifique tombeau de marbre.

Les historiens rapportent que Montmorency, avant d'aller à la mort, légua un fameux tableau du Carrache au cardinal : ce qui a été regardé par les uns comme une foiblesse, et par les autres comme un acte héroïque de christianisme.

Les poètes, suivant l'usage, ne manquèrent pas d'exercer leur génie sur cet événement tragique. Comme le duc de Montmorency avoit été décapité devant la statue d'Henri IV, et presque sous les yeux de Louis XIII, son fils, qui logeoit près de l'Hôtel-de-Ville, on fit les quatre vers suivans :

Antè patris statuam, nati implacabilis ird
Occubui, indignâ morte manuquè cadens.
Illorum ingemuit neuter, meu fata videndo :
Ora patris, nati pectora marmor erunt.

« Ce fut devant la statue du père que le fils impi-
» toyable me fit périr par une mort et par une main
» infâme. Tous les deux furent également insensibles
» à mon malheur : le visage du père et le cœur du fil
» étoient de marbre. »

L'an 1677, *le* 30 *octobre*, Michel le Tellier est élevé à la dignité de chancelier de France, et de garde des sceaux.

Il avoit alors soixante-quatorze ans. « Sire, dit-il
« à Louis XIV, vous avez voulu couronner mon tom-
» beau. » (*Voyez* l'article suivant.)

L'an 1685, *le* 30 *octobre*, Mort de Michel le Tellier, chancelier de France.

Michel le Tellier, fils d'un conseiller en la cour des aides, étoit né à Paris en 1603. Après avoir été successivement conseiller au grand-conseil, procureur du roi au Châtelet, et intendant de Piémont en 1640, il gagna les bonnes grâces du cardinal Mazarin qui le proposa au roi Louis XIII pour remplir la place de secrétaire d'Etat. Durant les troubles de la Fronde et l'absence du cardinal, il fut chargé des soins du ministère. Après la mort de Mazarin, il continua d'exercer la charge de secrétaire d'Etat jusqu'en 1666, qu'il la remit entièrement au célèbre Louvois, son fils aîné, qui en avoit la survivance. Il continua toujours d'entrer au conseil, et fut élevé, comme on l'a vu dans l'article précédent, à la dignité de chancelier et de garde des sceaux.

On le regarde comme un des principaux moteurs de la révocation de l'édit de Nantes. Il s'écria en signant cette révocation : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* « Vous pouvez maintenant, Seigneur, ren-» voyer votre serviteur. » Dieu l'exauça, et il mourut dix jours après.

Toute l'éloquence de Bossuet n'a pu faire admirer à la postérité le *Nunc dimittis.* Quand on lit l'oraison funèbre de le Tellier, le chancelier paroît un juste et un grand homme ; si on consulte les annales de l'abbé de Saint-Pierre, c'est un lâche et dangereux courtisan, dont le comte de Grammont disoit, en le voyant sortir d'un entretien particulier avec le roi : « Je crois voir

» une fouine qui vient d'égorger des poulets, et qui » se léche le museau teint de leur sang. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1459, *le* 30 *octobre*, Mort du Pogge.

Poggio Bracciolini, appelé communément le Pogge, naquit auprès de Florence, l'an 1380. Son mérite lui procura la place d'écrivain apostolique, et celle de secrétaire des papes, depuis Boniface IX jusqu'à Calixte III.

Ce qui lui a fait sa réputation, est un *Recueil de bons mots et de contes*, dont il rapporte la première origine dans la préface de cet ouvrage. Sous le pontificat de Martin V, quelques gens d'esprit avoient pratiqué dans le Vatican un petit réduit où ils s'assembloient pour parler librement de toutes choses et de tout le monde : ils appeloient cet endroit *il Buggiale*, ce qui veut dire en français un lieu de récréation, où l'on débite des bagatelles et des médisances. On y disoit des nouvelles, on y faisoit des contes, on frondoit tout ce qu'on n'approuvoit pas, et l'on approuvoit fort peu de choses. Le pape n'étoit pas le dernier à paroître sur les rangs, malgré la présence de son secrétaire. C'est de cet asile de la liberté, que sortirent la plupart des bons mots et des plaisanteries qu'on lit dans les facéties du Pogge. Cet ouvrage, dont les expressions et les images sont trop libres, trouva beaucoup de censeurs, mais encore plus de lecteurs. C'est là où notre célèbre LaFontaine a puisé la fable charmante du *Meunier, de l'Ane et son Fils*.

Les amateurs de l'antiquité ont une grande obligation au Pogge, pour avoir découvert plusieurs ouvrages des anciens, tels que ceux de Quintilien, qu'il trouva dans une vieille tour du monastère de Saint-Gal; les onze premiers livres de Valerius Flaccus; Ammien Marcellin; un morceau *de finibus et legibus*, de Cicéron; Lucrèce; Silius-Italicus. On a une vie du Pogge, assez curieuse, par Jacques L'Enfant.

HISTOIRE.

L'an 475, *le* 31 *octobre*, Augustule est reconnu empereur d'Occident.

Romulus, ou Momylus Augustus, appelé plus communément Augustule, ou parce qu'il étoit fort jeune, ou par dérision, fut reconnu solennellement empereur à Ravennes, le 31 octobre 475, par le crédit d'Oreste son père, qui pouvoit tout dans l'empire depuis l'expulsion de Népos. Son règne fut de peu de durée. L'Italie gémissoit sous la tyrannie d'Oreste, qui, la trouvant épuisée, l'accabloit encore de nouveaux impôts. Les peuples mêlés et confondus avec les barbares ne connoissoient plus de patrie. Sans attachement pour des princes qui, semblables à des fantômes, ne s'élevoient que pour disparoître, l'habitude des révolutions les avoient accoutumés à n'en craindre aucune; ils n'étoient plus Romains, et peu leur importoit de quels barbares ils seroient obligés de prendre le nom. Dans ce découragement général, Odoacre, roi des Hérules, vint, à la tête d'une multitude de barbares, renverser ce trône qui tomboit de lui-même; il partit des extrémités de la Panonnie, et ayant traversé la Norique, il entra en Italie par la vallée de Trente, semant partout la terreur.

Oreste ayant rassemblé quelques troupes vint à sa rencontre en Ligurie, mais trop foible pour livrer bataille à une aussi nombreuse armée, découragé d'ailleurs par la désertion d'une partie de ses soldats,

il se renferma dans Pavie. Odoacre l'y suivit, emporta la ville de force, et y fit un grand carnage, mit le feu aux églises et aux maisons. Oreste fut pris, conduit à Plaisance, et eut la tête tranchée. Odoacre entra ensuite dans Ravennes. Paul, frère d'Oreste, y fut tué. Augustule, abandonné de tous, après la mort de son père et de son oncle, se dépouilla lui-même de la pourpre. Le vainqueur, par compassion pour son âge, ou par mépris, lui laissa la vie, et l'envoya, avec plusieurs de ses parens dans le château de Luccullane, en Campanie, entre Naples et Pouzzoles, où il vécut avec assez de liberté. On lui assigna une pension de six mille sous d'or (à peu près de quatre-vingt mille livres). Aussitôt après la prise de Pavie, Odoacre avoit reçu le titre de roi; il s'en contenta, et ne prit jamais ni la pourpre ni le nom d'empereur. Quelques villes, qui tentèrent de se défendre furent saccagées et ruinées. Odoacre établit son séjour à Ravennes. Il distribua selon sa promesse à ses soldats, le tiers des terres de l'Italie; d'ailleurs il ne changea rien dans la forme du gouvernement, et il conserva les magistratures romaines. Ce chef des Hérules avoit l'âme grande et élevée; il comptoit assez sur sa valeur pour être exempt de ces craintes et de ces défiances, qui ensanglantent souvent les nouvelles conquêtes. Les Romains, sous le règne d'un barbare, furent plus heureux qu'ils ne l'avoient été depuis long-tems sous leurs princes naturels.

Ce fut par cette révolution que s'éteignit l'empire d'Occident. Il avoit subsisté cinq cent sept ans moins quelques jours depuis la bataille d'Actium, et douze

cent vingt-neuf commencés depuis la fondation de Rome. Sa chute, qui se préparoit depuis long-tems, fut à peine sentie du reste du monde; il tomba sans bruit : c'étoit la mort d'un vieillard, qui, privé de ses forces et de l'usage de ses membres, expire de caducité.

L'an 1662, *le* 31 *octobre*, Mort du président Jeannin.

Il se distingua surtout par une négociation que Henri IV lui confia en 1609. Il s'agissait de faire reconnoître par l'Espagne la souveraineté des Etats de Hollande, et de procurer à ces peuples une trève de douze ans. Jeannin mit à cette négociation le talent de conciliation qui lui étoit particulier : son succès fut complet. On dit qu'avant d'entrer au ministère, Richelieu fit long-tems une étude assidue des dépêches de Jeannin ; et que ce fut à cette lecture qu'il dut les grandes lumières dont il fit usage pendant le règne de Louis XIII.

Jeannin eut toute la confiance de Henri IV, dont il fut le ministre, et conserva son crédit pendant la régence de Marie de Médicis. D'un état fort obscur, il étoit parvenu aux premiers emplois.

Né à Dijon de parens pauvres, il se consacra à l'étude des lois, et obtint des succès dans l'état d'avocat. Son mérite fixa l'attention des Etats de Bourgogne, qui le chargèrent des affaires de la province. Un jour il parla dans cette assemblée avec une grande éloquence : un riche particulier qui l'entendit alla chez lui, après la séance, et lui offrit sa fille avec une riche dot. Jeannin lui témoigna sa reconnoissance, et lorsque son futur beau-père lui eut demandé en quoi consis-

toit son bien, il porta la main à sa tête, et lui montrant quelques livres : *Voilà*, dit-il, *tout mon bien et toute ma fortune.*

Lorsqu'on reçut à Dijon les ordres pour le massacre de la Saint-Barthélemy, Jeannin qui avoit déjà du crédit dans sa patrie, fit tous ses efforts pour en empêcher l'exécution : il y parvint. Sous le règne suivant, la ligue se forma : les prétextes spécieux sur lesquels elle s'appuyoit, et surtout la conservation de la religion catholique en France, séduisirent Jeannin, et l'entraînèrent dans ce parti. Il s'y conduisit avec sagesse et modération, et ses efforts, pour calmer les fureurs de cette faction, ne furent pas infructueux. Chargé par le duc de Mayenne d'une négociation importante auprès de Philippe II, roi d'Espagne, il découvrit que l'intérêt de l'Eglise n'étoit qu'un prétexte dont ce monarque se servoit pour enlever la France à son roi légitime. Ces dispositions le rapprochèrent de Henri IV, qui l'accueillit avec distinction. Déjà nommé par le duc de Mayenne conseiller au parlement de Bourgogne, il fut fait par le roi premier président, et s'étant défait de cette charge, il fut admis au conseil. *Je suis bien assuré*, dit Henri IV en le recevant, *que celui qui a été fidèle à un duc le sera à un roi.*

Jeannin justifia par sa conduite la confiance de Henri. Pendant un ministère très long, il donna des preuves constantes de talent, de droiture et surtout de désintéressement. Cet homme célèbre qui avoit occupé les plus grandes places ne laissa qu'une fortune médiocre à sa famille.

L'an 1687, *le* 31 *octobre*, Les Etats de Hongrie déclarent la couronne héréditaire dans la maison d'Autriche.

Sous le règne de l'empereur Léopold Ier, les Hongrois tentèrent de recouvrer, avec leur liberté, le droit de se choisir un roi de leur nation. Cette entreprise coûta la vie aux principaux seigneurs de Hongrie; mais ces exécutions ne calmèrent pas les troubles. Le prince Tekeli se mit à la tête des mécontens, et appela les Turcs à son secours. Ceux-ci fondirent sur l'Autriche avec une armée de deux cent quarante mille hommes, et mirent le siége devant Vienne, en 1683. On connoît sa délivrance par Jean Sobieski, roi de Pologne. Les Impériaux vinrent à bout de chasser totalement les Turcs de la Hongrie : alors Léopold tira une vengeance terrible des rebelles. On éleva dans la place publique d'Epéries, un échafaud qui resta dressé pendant trois mois, et qui fut tous les jours arrosé du sang des principaux chefs de la noblesse. L'empereur ordonna aux Etats de ce royaume, de s'assembler à Presbourg, et les força de déclarer au nom de la nation, que leur couronne étoit héréditaire dans la maison d'Autriche, mais seulement en faveur des mâles. Ce ne fut qu'en 1722, que l'empereur Charles VI les obligea de reconnoître sa fille pour leur souveraine.

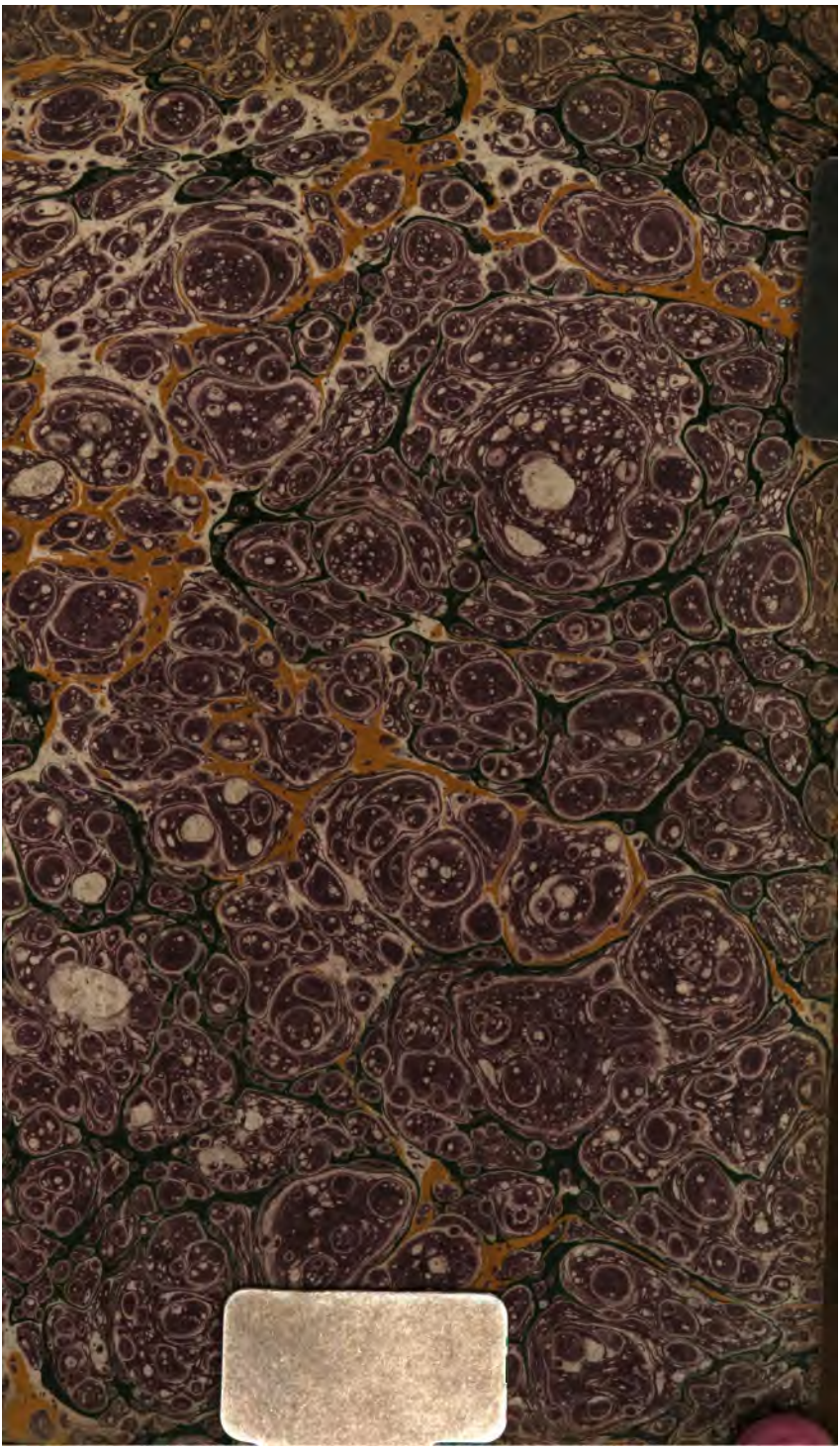
L'an 1714, *le* 31 *octobre*, George-Louis de Brunswick, duc d'Hanovre, est couronné roi d'Angleterre.

George-Louis de Brunswick, premier du nom, duc et électeur d'Hanovre, étoit fils d'Ernest-Auguste de Brunswick, et de la princesse Sophie, petite-fille

de Jacques Ier. Après la mort de la reine Anne, il fut proclamé roi d'Angleterre par la faction des Wighs, ennemis de la maison des Stuart, au préjudice de Jacques III, fils de Jacques II, et seul héritier légitime de la couronne. George étoit arrivé de si loin au rang suprême, qu'on disoit communément, et cela étoit presque vrai, qu'il y avoit quarante-cinq personnes qui étoient plus près que lui du trône.

L'an 1732, *le* 31 *octobre*, Mort de Victor Amédée II, premier roi de Sardaigne, qui avoit abdiqué le 2 septembre 1730. (*Voyez* ce jour.) Son fils, Charles Emmanuel III, qui lui succéda le 3 septembre 1730, l'avoit fait emprisonner le 28 septembre. (*Voyez* cette date ; *voyez* aussi le 20 janvier.)

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

M. Slatkine & Fils
10.10.1986
6 vols
[ZAH.]

88-739